


F 608

60 8



ANNÉE 1906 27e LIVRAISON

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE

DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — Le vocabulaire social; définitions fondamentales de la Science sociale, par M. Paul DESCAMPS. — La méthode des statistiques jugée par une revue de statistique, par M. Paul ROUX. — Le cercle de Science sociale d'Ottawa (Canada), lettre de M. Fernand RINFRET. — Correspondance, lettre de M. B. SCHWALM. — A travers les faits récents, par M. G. D'AZAMBUJA. — L'activité américaine. — Bulletin bibliographique.

La suite au verso.

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

N° 23. — L'Évolution agricole en Allemagne. **Le « Bauer » de la lande du Lunebourg**, par Paul Roux.

N° 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par Edmond Demolins.

N° 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par Louis Arqué.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulièrement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme et de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

La crise sociale actuelle et les moyens d'y remédier. — Tout en continuant l'œuvre scientifique, qui doit toujours progresser, nous devons vulgariser les *résultats pratiques* de la science, en montrant *comment chacun peut acquérir la supériorité dans sa profession*. Par là, notre Société s'adresse à *toutes les catégories de membres*.

La crise sociale actuelle est, en effet, la résultante des diverses crises qui atteignent les différentes professions.

Chaque profession doit donc être étudiée et considérée séparément, dans ses rapports avec la situation actuelle et avec les solutions que cette situation comporte.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Edmond Demolins, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Sections d'études. — La Société crée des sections d'études composées des membres habitant la même région. Ces sections entreprennent des études locales suivant la méthode de la Science sociale, indiquée plus haut. Lorsque les travaux d'une section sont assez considérables pour former un fascicule complet, ils sont publiés dans la Revue et envoyés à tous les membres.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires* : 20 francs (25 francs pour l'étranger);

2° Pour les *membres donateurs* : 100 francs;

3° Pour les *membres fondateurs* : 300 à 500 francs.

BULLETIN

NOUVEAUX MEMBRES

MM.

J.-A. CORTEGGIANI, Paris. présenté par M. Paul Bessand.

Émile GAUDRIOT, ingénieur des arts et manufactures, Paris, présenté par M. E. Galland.

E. de LOISY, directeur de la Société générale des hauts fourneaux. forges et aciéries en Russie, présenté par M. Edmond Demolins.

Dr José de MENDOZA, Juiz de Fora, Minas. Brésil, présenté par le même.

Cte G. de REYNOLD, château de Vinzel-s.-Rolle, Vaud. Suisse, présenté par le même.

Th. RIBEIRO DE ANDRADE, docteur en droit. S. Paul, Brésil, présenté par M. G.-A. da Silva Oliveira.

William WILSON, Édimbourg, Écosse, présenté par M. Edmond Demolins.

LE VOCABULAIRE SOCIAL

Définitions fondamentales de la science sociale.

A mesure que les sciences progressent. elles précisent leur vocabulaire et l'enrichissent, en déterminant de nouvelles variétés.

C'est ce que j'ai essayé de faire dans les précédents fascicules pour *les formes de la famille*. M. Paul Descamps nous fait faire un nouveau progrès, en établissant quelques définitions fondamentales de la science sociale.

Je pense que nos lecteurs apprécieront l'importance de ce travail pour l'avancement de la science. — E. D.

I. — Qu'est-ce que la science sociale?

La *science sociale* est la science qui étudie les groupements humains et les faits, ou les phénomènes, qui produisent ces groupements, ou qui les modifient.

II. — Qu'est-ce qu'un groupement?

On appelle *groupement*, toute réunion d'hommes en vue des diverses manifestations de la vie privée ou de la vie publique.

Ainsi, on se groupe pour constituer l'atelier de travail, la communauté ouvrière ou la propriété familiale, la famille, les organisations commerciales, intellectuelles, religieuses. le voisinage. les corporations, les organismes de la vie publique : commune. pays, province. État. etc.

III. — Qu'appelle-t-on Fait, ou Phénomène social?

On appelle *fait* ou *phénomène social*, les éléments simples constituant les groupements humains.

Le fait a une portée plus restreinte que le phénomène, et il est probable qu'il y aura lieu de les distinguer ultérieurement.

Les faits, ou les phénomènes sociaux, sont connus en analysant les groupements humains à l'aide de la Nomenclature.

Exemples de faits et de phénomènes sociaux : La culture du riz en Chine. — L'isolement des habitations en Norvège. — Le matriarcat chez les Touaregs. — La mouche tsé-tsé dans l'Afrique centrale. — Le bison dans les savanes de l'Amérique du Nord. — La fertilité des terres jaunes en Chine. — La famille patriarcale en Mongolie. — Le groupement en tribus chez les Peaux-Rouges. — Le sous-sol aurifère en Californie. — Le sous-sol houiller dans le Borinage. — L'absence de l'art pastoral dans l'Afrique centrale. — La transmission intégrale du domaine à un seul héritier dans le Lunebourg hanovrien. —

L'invasion des Francs en Gaule. — La naissance de la grande industrie en Angleterre au XVIIIe siècle. — Le mandarinat en Chine. — La liberté absolue de tester aux États-Unis. — L'achat de la femme en Mongolie. — La rareté des dots en Angleterre. — La fabrication familiale en Mongolie, etc.

IV. — Qu'appelle-t-on répercussion?

La *répercussion* est l'action d'un fait ou d'un phénomène sur un autre, le premier étant la cause et le second la conséquence.

Exemples : L'art pastoral en Mongolie produit la communauté familiale. — La culture du riz en Chine tend à maintenir la communauté familiale. — La mouche tsé-tsé s'oppose à l'art pastoral dans l'Afrique centrale. — Le régime du double atelier chez les Touaregs produit le matriarcat. — Le développement des transports dans le Lunebourg amène la spécialisation de la culture. — Les petites parcelles de terre cultivable disséminées le long des fjords de la Norvège ont brisé la communauté et obligé les familles à se séparer en simples ménages. — L'habitude de l'habitation séparée portait les Saxons à installer leurs esclaves dans des habitations à part. — L'abus des examens est un empêchement à la pratique des exercices physiques.

V. — Comment peut-on classer les répercussions suivant le sens d'après lequel elles agissent?

Dans la Nomenclature, les phénomènes sont rangés suivant l'ordre naturel où les répercussions se produisent généralement. C'est pourquoi nous appellerons *répercussions directes,* celles qui agissent dans le sens de la Nomenclature, c'est-à-dire en suivant l'ordre de ses divisions.

Par exemple : du *Lieu sur le Travail :* du *Travail sur la Famille :* de la *Famille sur la Religion :* du *Travail sur les Cultures intellectuelles,* etc.

Au contraire, nous appellerons *répercussions inversées,* celles qui se produisent dans l'ordre inverse de la Nomenclature.

Par exemple : de l'*État sur le Travail ;* de l'*État sur les Cultures intellectuelles :* du *Voisinage sur le Mode d'existence :* des *Cultures intellectuelles sur le Mode d'existence ;* de la *Propriété sur le Travail :* des *Cultures intellectuelles sur le Travail ;* de l'*État sur les Cultures intellectuelles ;* de l'*Expansion sur le Salaire :* du *Mode d'existence sur la Famille,* etc.

Il y a lieu, enfin, de distinguer les *répercussions abrégées,* qui sont la réunion de plusieurs répercussions que l'on formule en négligeant les intermédiaires, afin de simplifier l'énoncé.

Exemple : « La montagne a créé, en Grèce, le type séculaire du dominateur guerrier qui explique cette forme de la civilisation ».

Il est clair que la montagne n'a pas créé directement le dominateur guerrier. Elle l'a produit par une série de *répercussions intermédiaires* que l'on supprime ici pour abréger l'exposé.

VI. — Comment peut-on diviser les répercussions d'après l'intensité de leur action?

On peut considérer les répercussions, non plus d'après leur direction, mais d'après l'intensité de leur action. On remarque alors que certaines répercussions ont pour effet de bouleverser complètement le groupement sur lequel elles agissent, tandis que d'autres ne font que l'effleurer en quelque sorte, et n'amènent que des changements de détails. De là, les *répercussions profondes* et les *répercussions superficielles.*

Les *répercussions profondes* sont celles qui amènent un changement profond et durable dans la constitution essentielle du groupement, et qui déterminent par là des variétés sociales distinctes.

Exemples : L'art pastoral en Mongolie produit la communauté familiale (c'est l'origine de la *formation communautaire* et de la *famille patriarcale*). — Les petites parcelles de terre cultivable, disséminées le long des fjords de la Norwège, ont brisé la communauté familiale et obligé les familles à se séparer en simples ménages (c'est l'origine de la *formation particulariste*). — La fertilité des terres jaunes en Chine a favorisé le passage toujours difficile de l'art pastoral à la culture (c'est l'origine du type du *petit paysan chinois*). — La pauvreté des pâturages dans le désert a forcé les Pasteurs d'adjoindre le commerce à l'art pastoral (c'est l'origine du type des *Caravaniers*). — Le sous-sol houiller du Borinage y a développé l'art des mines à grande profondeur (c'est l'origine du type *borain*), etc.

Les *répercussions superficielles* sont celles qui n'amènent que des changements de détail dans les groupements sociaux et qui ne déterminent aucune variété distincte.

Exemples : La pauvreté des émigrants allemands des régions montagneuses les oblige à se fondre dans le milieu ambiant. — La religion porte à la poésie et s'en fait un auxiliaire. — Les conquêtes de la chevalerie n'étaient pas stables parce qu'elles n'étaient pas accompagnées d'émigrants agricoles. — En Chine, le devoir religieux de lire et de tenir le livre des ancêtres porte à apprendre à lire et à écrire. — Le métier de portefaix s'exerce parfaitement en communauté. — L'isolement dans la lande du Lunebourg et l'absence des commençants a maintenu l'usage du salaire payé en partie en nature. — Le développement exclusif de la petite culture porte à considérer les domestiques comme membres de la famille et amène fréquemment des mariages entre enfants de la famille et domestiques. — Dans le Borinage, les jeunes filles émigrent comme servantes vers les villes, etc.

Ces diverses répercussions n'ont créé aucune variété sociale.

VII. — Qu'est-ce qu'une loi sociale?

Les répercussions peuvent se formuler en loi, quand elles se produisent invariablement et dans les mêmes conditions.

Exemples : L'art pastoral produit la communauté familiale (cette répercussion est constatée en Mongolie, dans le Turkestan, en Arabie, dans le nord de l'Afrique, dans les Pyrénées, etc. : son caractère de généralité l'élève à la hauteur d'une loi). — La culture du riz maintient la communauté familiale (en Chine, Indo-Chine, Malaisie, Lombardie, etc.). — La situation de la femme s'élève dans la mesure où elle dirige un atelier de travail distinct de celui du mari (Touaregs, Iroquois, populations de pêcheurs, caravaniers, etc.). — Le développement des transports tend à substituer la culture spécialisée à la culture intégrale (nombreuses constatations dans tous les pays). — Les pasteurs nomades purs étant dépourvus des organismes de la vie publique, sont impuissants à administrer les pays conquis (les Huns, les Tartares-Mongols, Tamerlan, Gengis-Khan, les Mandchoux : les Turcs eux-mêmes ont dû emprunter ces organismes aux Arabes qui, étant développés par le commerce, ne sont pas des pasteurs purs).

VIII. — Comment les répercussions permettent-elles de remonter aux causes primordiales d'un type?

Si, au lieu de considérer les répercussions similaires, on considère les répercussions qui se rapportent à un même territoire, on remarque qu'elles s'engendrent les unes les autres, en partant de un ou plusieurs *points primordiaux* qui sont les causes génériques de l'ensemble du type. M. Demolins a fait établir des tableaux de ce genre par ses élèves de la Section spéciale de l'École des Roches. On en trouvera des exemples dans le présent fascicule. Des tableaux semblables seront successivement établis pour les divers pays.

Si, maintenant, nous considérons ces points primordiaux, nous constaterons qu'ils forment deux classes : 1° les *causes génériques*, qui ont formé la race à l'origine ; 2° les *causes modifiantes*, qui sont survenues plus tard et ont déterminé l'évolution du type.

Or, les causes génériques paraissent dériver surtout : *a*) du Lieu actuel ; *b*) de la formation sociale acquise dans un Lieu antérieur ; — tandis que les causes modifiantes semblent résulter surtout : *a*) de l'agglomération croissante de la population ; *b*) des influences apportées du dehors.

Si nous appliquons ces données à la plaine saxonne, nous aurons le tableau suivant :

Points primordiaux :

1) causes génériques.	*a*) Lieu actuel. . .	plaine pauvre.
	b) Lieu antérieur.	fjords.
2) causes modifiantes.	*a* Agglomération.	(action faible).
	b Influences extérieures . . .	(agissent par le développement des transports).

IX. — Qu'appelle-t-on formule sociale d'un territoire?

Quand on a ainsi établi l'ordre dans lequel les répercussions constatées dans un même territoire s'engendrent les unes les autres, et que l'on tient d'une part les points primordiaux d'où elles partent et de l'autre les points d'aboutissement, on tient la *formule sociale* du pays qui permettra de le classer.

On appelle formule sociale la résultante des diverses répercussions constatées dans une même société.

D'après ce qui précède, l'on pourra avoir deux formules pour une même société : la première, qui dérive des causes génériques et que nous appellerons la *formule sociale de formation* ; la seconde, qui dérive des causes modifiantes (quand elles existent), sera la *formule d'évolution.*

Ainsi, dans la plaine saxonne, la formule de formation dérivera du Lieu actuel

et du Lieu antérieur, c'est-à-dire de la plaine pauvre actuelle et de la formation antérieure de la race dans les fjords, tandis que la formule d'évolution dérivera de l'action de l'étranger par l'intermédiaire du développement des transports.

Nous terminerons donc le tableau précédent comme suit :

1)	plaine pauvre.. fjords....	Formule de formation de la plaine saxonne.
2)	agglomération (peu d'action). Influences extérieures (par développement des transports).	Formule d'évolution.

Voici comment ces deux formules peuvent s'énoncer :

Formule de formation de la plaine saxonne : La plaine pauvre impose la petite culture et le domaine plein, d'où nécessité pour la famille de donner aux émigrants des ressources suffisantes pour leur établissement exclusivement agricole. Cette nécessité, jointe à la petite culture exclusive, rend *stationnaire* la formation particulariste que le type tenait de son origine dans les fjords de la Norvège.

Formule d'évolution de la plaine saxonne : Le développement des transports dans la plaine saxonne a rendu la culture intensive, industrielle et commerciale, ce qui a augmenté la stabilité du domaine et facilité l'établissement des enfants. Grâce à l'aptitude d'adaptation donnée par la formation particulariste, le type a pu prendre un certain essor.

X. — Comment se fait la classification sociale?

Lorsqu'on connaît la formule sociale d'un certain nombre de sociétés, on a les moyens de les comparer et de les classer exactement.

La *classification sociale* est la mise en ordre des formules des différentes sociétés humaines suivant leurs analogies.

Ce classement se fait en partant des caractères déterminés par les répercussions les plus profondes, c'est-à-dire par celles qui caractérisent le plus grand nombre des sociétés.

Ainsi, comme l'a exposé M. Demolins dans les fascicules 10 et 11, les observations poursuivies méthodiquement depuis l'origine de la science sociale (et après plusieurs tentatives imparfaites de classification), démontrent que toutes les sociétés qui existent à la surface du globe se différencient par la tendance à l'action collective, ou par la tendance à l'action individuelle. Nous avons énoncé plus haut les répercussions qui ont déterminé les points de départ de ces deux tendances dont l'une a été appelée *formation communautaire* et l'autre *formation particulariste.*

D'autres répercussions viennent diviser ces formations en *genres* et ceux-ci en *groupes*, puis en *régions;* chaque région comprend une ou plusieurs *contrées* se subdivisant en *pays* et ceux-ci en *variétés.*

Nous n'insisterons pas davantage sur cette question et nous renvoyons au double fascicule consacré à la classification.

Rappelons seulement que, depuis lors, M. Demolins est arrivé à préciser plus nettement les trois grandes formes de la famille, en les subdivisant et en les définissant plus exactement. Ces définitions ayant paru dans les derniers *Bulletins* de la Revue, nous nous bornerons ici à énumérer les dénominations qu'il propose :

I. *Famille patriarcale.*

a) Famille patriarcale pure (Mongols).
b) » » dédoublée (Touaregs).
c) » » comprimée (Chinois).
d) » » agglomérée (Russes).
e) » » atténuée (Sud-Slaves),
f) » » subordonnée (Celtes).
g) » » réduite (Vieux Romains).
h) » » urbanisée (Italiens).
i) » » absolutiste (Espagnols).
j) » » désorganisée (Sud-Américains).

II. *Famille quasi patriarcale.*

III. *Famille particulariste.*

a) Famille particulariste originaire (Norvège).
b) » » stationnaire (Plaine saxonne).
c) » » régressive (Flamands).
d) » » combinée et patronnée (Europe centrale).
e) » » combinée et dominée (France).
f) » » accentuée (Angleterre).
g) » » progressive (Nord-Amérique).

IV. *Famille instable.*

a) Famille instable sauvage (peuples sauvages).
b) » » atténuée (à l'état sporadique).

Il est probable que d'ici peu, le même travail de définition et de classification sera fait pour le *clan*, pour les *Pouvoirs*

publics, etc. D'autre part, nous nous proposons de publier peu à peu les *formules sociales* des différents types comme nous venons de le faire pour la plaine saxonne.

Ainsi la science sociale prend de plus en plus l'aspect d'un ensemble méthodique dont toutes les parties sont liées et coordonnées.

Paul Descamps.

LA MÉTHODE DES STATISTIQUES JUGÉE PAR UNE REVUE DE STATISTIQUE [1].

D'après M. Émile Macquart, l'Algérie serait « le pays des illusions — et des désillusions ». A l'appui de son dire, l'auteur invoque la statistique ou plutôt les erreurs de la statistique : suivons-le dans l'examen qu'il fait des chiffres officiels.

Tout d'abord, il y a à signaler une *erreur de méthode*, dont l'exemple nous est fourni par les tables du service météorologique; d'après les chiffres qu'elles donnent, on peut conclure à un climat très doux, très égal, sans abaissement notable de température, et c'est bien là le tableau séduisant que nous trouvons dans toutes les publications relatives à l'Algérie. Or, tous les colons qui se sont fiés à ces indications pour établir des cultures dites tropicales ont abouti à l'échec le plus complet. D'autre part, le Directeur du Jardin d'essais, qui poursuit des observations depuis trente-cinq ans, note des refroidissements nocturnes au-dessous de zéro très fréquents et d'assez longue durée; ce qui suffit à expliquer l'échec des cultures tropicales. Est-ce à dire que les chiffres du service météorologique soient inexacts? Pas le moins du monde. C'est l'emploi qu'on en fait qui est illégitime. Ces observations sont faites dans des conditions déterminées, en vue de la prévision du temps : quoi d'étonnant à ce qu'elles ne donnent que des résultats inexacts pour la climatologie agricole. Avant de se servir d'un chiffre, il serait bon de se demander quelle méthode a présidé à l'établissement de ce chiffre.

Il est vrai qu'une enquête aussi indiscrète amène généralement à constater une *absence complète de méthode* dans la confection des statistiques. Exemple : la *Statistique générale de l'Algérie*, pour 1894-96, indique 753.697 mariés monogames et 126.192 polygames, soit 879.889 maris pour un total de 881-354 épouses; or, l'arithmétique nous apprend qu'il doit y avoir au moins 1.006.081 femmes en supposant que chacun des polygames n'ait que deux femmes, ce qui nous semble être le minimum exigé. Il fallait un calculateur, on choisit un danseur...

On relèverait les mêmes absurdités dans l'évaluation du nombre des mûriers, dans celle du nombre d'hectares cultivés en pommes de terre (là, à deux pages d'intervalle, les chiffres varient du simple au double), etc...

A propos de la vigne et en se servant des chiffres mêmes de l'Administration, on constate avec stupeur qu'en 1899, par exemple, l'Algérie a *produit* pour 67.448.000 francs de vin et qu'elle en a *exporté* pour 132.055.000 francs, presque le double! Et il en est à peu près de même chaque année. Heureux pays!

Qu'on s'étonne après cela de l'optimisme des prospectus officiels, et de l'entrain tapageur de la réclame administrative en faveur de la colonisation, non moins administrative, de telle ou telle de nos possessions!

Mais on comprend aussi que ceux, qui, sur la foi de ces affirmations hasardées, ont pris contact avec les réalités, traitent volontiers de menteurs les faiseurs de circulaires, et accusent aisément de mauvaise foi les rédacteurs de statistiques. Sans aller jusque-là, nous ne pouvons que nous réjouir de voir les méfaits de la statistique dévoilés dans une revue comme le *Journal des Économistes*, où la foi en la statistique semblait être élevée à la hauteur d'un dogme. N'y verrait-on plus maintenant « qu'un moyen commode de préciser ce qu'on ignore »; et ne serait-ce pas d'elle qu'on pourrait dire qu'elle est la science des illusions — et des désillusions.

Paul Roux.

1. *Journal des Economistes*, 15 novembre 1905 : *Les Réalités algériennes*, par E. Macquart.

LE CERCLE DE SCIENCE SOCIALE D'OTTAWA (CANADA)[1]

A Monsieur Edmond Demolins.

Ottawa.

« Monsieur.

« Le cercle de Science sociale d'Ottawa (Canada) a interrompu, le 4 juin dernier, la série de ses séances hebdomadaires, qui sera reprise au mois d'octobre prochain.

« En 1905-1906, le cercle s'est réuni trente fois; à peu près la moitié des séances ayant été consacrées à l'étude des sociétés de l'Antiquité (dont le 1er volume des *Routes* a fourni la matière), et l'autre moitié à l'étude de la première partie de la Méthode (groupements de la Vie privée).

« Le cercle a décidé de se réunir trente-deux fois d'octobre 1906 à juin 1907. De ces 32 séances, 8 seront consacrées à l'étude des sociétés du Monde moderne (2e volume des *Routes*); 8, au cours de Méthode (groupements de la Vie publique); 8, à l'examen des fascicules de *la Science sociale*, ou des travaux des membres; 4, à des séances publiques de vulgarisation de science sociale, et 4, à des questions d'occasion ou d'urgence.

« Dans le cours de l'année dernière, le cercle a plus que doublé le nombre de ses membres; tous sont vivement intéressés, plusieurs définitivement gagnés à la méthode de la science sociale, et le succès du mouvement paraît désormais assuré. »

Fernand RINFRET,
Secrétaire.

CORRESPONDANCE

De Nice, le 30 juin. — « Dans le même ordre d'observations que celles de M. Raoul Jacquot sur Nice (*Bulletin*, 25e livraison, p. 63), je vous signale la grève des Abattoirs déclarée hier matin. Les chevillards et les abatteurs reprochent à la municipalité de négliger les plus urgents travaux d'agrandissement des abattoirs : 150.000 francs y seraient nécessaires: à force de démarches, le syndicat des abatteurs a obtenu l'inscription d'un crédit de 60.000 francs, et rien de plus. Mais, en revanche, la municipalité n'hésite pas à dépenser 150.000 francs pour la réparation des couloirs de l'Opéra. C'est de règle à Nice : les intérêts de la population sont sacrifiés à ceux des entrepreneurs de plaisirs pour la saison. Un commissionnaire en bestiaux, interrogé par un rédacteur de l'*Éclaireur*, se plaint vivement de l'élévation abusive des droits de stationnement et d'abatage — stationnement des bœufs « dans des sortes de caves étroites, privées d'air et de lumière, humides, malsaines. Le mois dernier, j'ai laissé dix bœufs en stationnement... Deux ont dû être abattus le soir même du premier jour : ils étaient devenus malades... La municipalité lésine pour organiser un service sérieux de surveillance aux abattoirs, alors que ceux-ci rapportent à la ville une somme *qui dépasse un million*. Nous payons très cher pour parer aux dépenses de réfection de l'Opéra. C'est injuste » (*Éclaireur*, 30 juin).

C'est injuste; mais c'est la conséquence du développement continu de Nice comme ville de plaisir, de saison mondaine et demi-mondaine, de carnaval et de fêtes, aux dépens de la ville de travail et d'affaires, qui pourrait exister. Le témoignage d'un gréviste encore est suggestif à cet égard : « Je suis un des plus vieux chevillards qui soient aux abattoirs. Depuis 1868, où Nice comptait 50.000 habitants environ, on n'a rien fait de sérieux dans cet établissement. Pourtant la population de la ville a triplé depuis cette époque. Il n'y avait alors que 5 ou 6 bouchers qui faisaient tuer; aujourd'hui un seul chevillard fait abattre de 50 à 60 bœufs par semaine, autant que tous les bouchers de 1868 » (*Éclaireur*, 30 juin). Le calme et le bon sens des abatteurs donnent ici d'autant plus de poids à leurs critiques, et manifestent un sens très juste de leurs propres affaires, comme des intérêts de la population, dans cette catégorie d'ouvriers niçois. Lassé de ses démarches sans résultat, le syndicat avait déjà résolu la grève en mars et en mai dernier; sur les

instances du préposé municipal aux abattoirs, lequel d'ailleurs prit toujours en main leurs intérêts, les ouvriers consentirent à surseoir. Hier encore, ce préposé et un conseiller municipal, non moins dévoué à eux, pour sa part, les persuadèrent encore de patienter jusqu'à mercredi prochain, afin que la municipalité aie le temps de leur envoyer l'ingénieur de la ville, « qui travaille au plan de transformation des abattoirs ». On promet la mise en chantier pour le 15 juillet. »

M. B. Schwalm.

A TRAVERS LES FAITS RÉCENTS

Un budget de quatre milliards et des impôts nouveaux. — Le contrat collectif de travail. — Le conseil supérieur du travail renié par les syndicats. — Un plan d'organisation professionnelle. — Le « sabotage » par le « fignolage ». — Les désagréments auxquels s'expose un candidat. — La facilitation du divorce. — Les tiraillements entre socialistes en Allemagne. — La Douma contre la peine de mort en Russie.

La nouvelle législature ne remplira pas le vœu de tous ceux qui, avec nos amis, espéraient et demandaient des dégrèvements. Au contraire, le fait capital qui a suivi les élections, c'est la proclamation d'un déficit de quatre cents millions et la nouvelle que le budget de l'année prochaine allait dépasser quatre milliards.

Les temps sont loin où le général Foy, au nom de l'opposition d'alors, dénonçait avec épouvante ce qu'il y avait d'énorme et de fantastique dans le chiffre d'un milliard. Les milliards ne font plus peur aujourd'hui. L'on s'y habitue et l'on s'y résigne. Il y a même trop d'habitude et trop de résignation.

Naturellement, il y aura des impôts nouveaux. Les spiritueux seront frappés, ce qui n'est pas un mal. Mais les droits sur les successions, déjà relevés il y a peu de temps, vont subir une augmentation nouvelle. Les titres au porteur, déjà imposés plus fortement que les titres nominatifs, parce qu'ils *peuvent* échapper aux déclarations successorales, seront encore frappés davantage, bien qu'en réalité une foule de ces titres, pour des causes diverses, soient déclarés dans les successions. Les eaux minérales, jusqu'ici indemnes, seront atteintes par le fisc. On parle aussi de droits de douanes sur les objets de collection, et de quelques expédients de même nature. Enfin, le fameux impôt sur le revenu est de nouveau à l'ordre du jour.

Dans ces divers projets relatifs à l'augmentation des charges publiques, des précautions sont prises pour ne frapper en apparence que les gens riches ou aisés. C'est ainsi que les successions inférieures à 10.000 francs seront épargnées par les taxes nouvelles. On donne ainsi une satisfaction éphémère à ceux qui ne regardent que la surface. Mais il n'est pas difficile de comprendre que l'impôt, par le phénomène de la répercussion, se fera sentir partout. Les héritiers, en partie dépouillés de leur héritage, installent leur vie sur un pied moins confortable et dépensent moins. Ils évitent des constructions et des réparations qui eussent fait gagner l'industrie du bâtiment, et, d'une façon générale, ils donnent moins de travail autour d'eux, de sorte que les ouvriers ont toujours à souffrir de mesures qui réduisent fortement les ressources de la classe bourgeoise. Si l'on ajoute l'appréhension, l'insécurité, l'opinion vraie ou fausse, mais fortement ancrée chez plusieurs, que des révolutions sont imminentes, on conçoit que l'esprit d'entreprise se trouve dans de mauvaises conditions pour donner toute sa mesure. Qui en souffre? Les riches taxés et surtaxés, sans doute, car ils ne sont pas tranquilles et réduisent leur *standard of life;* mais ceux qui en souffrent le plus, en définitive, sont les ouvriers, qui, actuellement inoccupés, eussent trouvé du travail dans un ordre de choses où les « donneurs d'ouvrage » auraient pu remplir normalement leur fonction. Or, nul n'ignore que beaucoup de capitalistes, actuellement, au lieu de faire surgir en France de nouvelles sources de travail par des créations industrielles ou autres, ne songent qu'à faire passer leurs fonds à l'étranger pour les mettre en sûreté dans des banques. Qu'ils

se trompent ou non dans leurs craintes, c'est une question à discuter, mais le fait est visible, et nous le constatons, avec sa conséquence directe, qui va tout à fait à l'encontre du bien-être matériel des ouvriers.

*
* *

On espère du moins, de divers côtés, contribuer à l'amélioration de ce bien-être matériel par l'institution, ou la reconnaissance, du « contrat collectif de travail ». M. Doumergue, ministre du commerce, de l'industrie et du travail, a déposé en ce sens un projet sur le bureau de la Chambre. Ce projet a pour but de « préciser le mode de formation, les effets et le mode de résolution du contrat de travail ».

« La fréquence croissante des conflits auxquels il donne lieu, dit l'exposé des motifs, montre combien est mal défini le lien contractuel qui unit les employeurs et les employés et il semble que rien n'est plus urgent que de fixer, par une loi, les obligations réciproques des parties. »

Après avoir rappelé les changements qui se sont opérés dans l'industrie depuis le Code civil, le ministre s'exprime ainsi :

« La convention collective de travail est une forme nouvelle de contrat, qui n'a pas encore reçu une consécration légale, mais qui tend à se répandre de plus en plus.

« Elle ne constitue pas un contrat de travail, mais détermine les conditions générales auxquelles devront satisfaire les contrats de travail individuels passés entre employeurs et employés parties à la convention. Il faut donc se garder de confondre la « convention collective de travail », souvent appelée à tort contrat collectif de travail, avec la convention qui s'établit entre un employeur et une collectivité d'employés pour l'exécution d'un travail déterminé, contrat défini sous le nom de « contrat d'équipe » au titre premier du projet.

« La convention collective de travail, très populaire parmi les ouvriers, n'a pas été moins favorablement accueillie par les patrons de certaines industries, désireux de limiter les excès d'une concurrence ruineuse. »

Comme le dit l'exposé des motifs, le contrat collectif de travail est bien vu, non seulement dans le monde ouvrier, mais encore dans le monde patronal. Il est certain que l'évolution de l'atelier moderne réclame, en ce qui concerne l'embauchement des ouvriers, certaines réformes correspondantes. Seulement il ne faudrait pas que ces réformes fussent dénaturées par des politiciens et transformées en armes de guerre contre les ouvriers non socialistes, ce dont on peut toujours se méfier, étant donné l'état d'esprit dominant dans les sphères politiques.

Un publiciste de talent, M. Charles Benoist, interrogé par un rédacteur de la *Liberté* sur la question du contrat de travail, a formulé son opinion en ces termes :

« Le contrat collectif, à mon avis, n'a rien, dans son principe, dont nous devions nous montrer surpris, ni même nous alarmer. En tant que législateur, je n'y vois pas de raison d'inquiétude. Le développement et la transformation de la grande industrie moderne ont eu, pour conséquence naturelle, une concentration générale et croissante des instruments de travail, du travail des travailleurs, des facteurs de la production et des sources de la richesse. Le capital comme le travail, ayant pris quelque chose de collectif, le travail associé est apparu aux ouvriers, en face du capital associé, comme le seul contrepoids, la seule chance d'équilibre, la seule garantie de justice.

« Et d'ailleurs, la concentration du travail dans l'industrie a eu pour résultat de rendre le travail beaucoup plus collectif qu'individuel. Aujourd'hui, l'unité ouvrière est, par exemple, dans l'industrie de la houille, la taille qui se compose de cinq ou six personnes ; dans la métallurgie, c'est l'équipe. L'évolution des conditions du travail a conduit au travail collectif dans l'industrie concentrée.

« A cet état de fait nouveau, doit correspondre un état de droit nouveau. »

Pratiqué en dehors de toute préoccupation de parti et de toute haine systématique de classe, le contrat de travail peut donner

de bons résultats et, en particulier, prévenir des grèves inutiles, ce qui est précieux.

***

On avait jadis beaucoup espéré du Conseil supérieur du travail, composé, comme on le sait, moitié d'ouvriers et moitié de patrons. Il ne paraît pas, jusqu'à présent, que cette institution se soit signalée par des résultats bien considérables. Quoi qu'il en soit, dans une grande partie du monde ouvrier, ce conseil supérieur est peu populaire, comme vient de le prouver, récemment encore, l'appel adressé aux ouvriers métallurgistes par le comité fédéral de leurs syndicats. Voici les termes de cet appel :

« Plusieurs nouveaux syndicats nous ayant demandé quelle conduite ils avaient à tenir, vis-à-vis des élections prochaines de cette institution surannée (le Conseil supérieur du travail), nous croyons devoir leur rappeler que, par deux fois différentes, au Congrès tenu à Saint-Etienne, en 1901, et à celui de Paris en 1903, la presque unanime partie des groupements composant l'union fédérale des ouvriers métallurgistes de France a décidé et engagé tous les syndicats ouvriers à s'abstenir de prendre part à la constitution d'un semblable rouage qui, jusqu'à ce jour, a démontré son impuissance notoire, et, d'autre part, a prouvé à la classe ouvrière économiquement et politiquement organisée, qu'il n'était, au point de vue des revendications immédiates du prolétariat, qu'une dérivation à l'action purement syndicaliste, et une superfétation du régime parlementaire actuel. Donc, tous les syndicats métallurgistes fédérés sont invités par décision des Congrès, et par la logique même, à s'abstenir de prendre part aux élections du Conseil supérieur du travail. »

Voilà des dispositions qui rendent difficile l'œuvre de conciliation. Cela prouve tout au moins que le rôle de Providence ouvrière, assumé par l'État, n'est pas facile à tenir, même à grand renfort d'institutions officielles et de corps constitués. La multiplication des initiatives privées et des études individuelles fera plus, pour le progrès de ce qu'on appelle la « classe prolétarienne », que les rouages gouvernementaux les plus artistement confectionnés, ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que l'action de ces derniers soit nécessairement inutile. Elle peut au contraire rendre des services, mais à condition d'avoir derrière elle tout un mouvement profond, né des entrailles mêmes du pays.

***

Nous devons signaler une proposition de loi sur l'organisation professionnelle, par un groupe de députés. D'après cette proposition, il serait institué une organisation et une représentation des diverses professions de la manière suivante :

Dans chaque commune, il serait tenu une liste, dite professionnelle, sur laquelle les habitants seraient inscrits selon leur profession.

Les membres de chaque profession, inscrits sur la liste professionnelle, formeraient les corps professionnels, qui seraient cantonaux, d'arrondissement ou de département, suivant le nombre des membres.

Dans chaque corps professionnel, il serait établi un conseil, composé d'un nombre égal de membres des diverses sections de la profession, patrons, employés et ouvriers. Une loi spéciale déterminerait le nombre des délégués à choisir par les syndicats, ou les unions syndicales de la profession ou de la section, en tenant compte du nombre des syndiqués et de celui des non syndiqués. Des avantages seraient ménagés, au point de vue numérique, à la représentation des syndiqués.

Les conseils professionnels auraient la garde des intérêts généraux de la profession. Ses projets de règlement d'administration publique déterminant les conditions d'exécution des lois générales relatives à l'apprentissage, à l'organisation et aux conditions du travail et aux institutions de prévoyance et d'assistance seraient soumis, avant d'être portés à l'assemblée générale du Conseil d'Etat, aux conseils professionnels intéressés. Ceux-ci pourraient encore

arrêter tous les règlements particuliers des diverses professions relatifs à l'apprentissage, à l'organisation et aux conditions du travail, et aux institutions d'assistance et de prévoyance dans les limites fixées par les lois générales de l'organisation et la réglementation du travail.

Les conseils professionnels choisiraient, parmi les inscrits de chaque profession, une commission dite de conciliation et d'arbitrage devant laquelle devraient être portés, sans aucun frais, tous les différends entre les membres du corps professionnel sur l'application et l'interprétation des lois et règles de la profession ou des dispositions générales du Code du travail. Enfin les corps professionnels, représentés par leur conseil, auraient la même capacité juridique, la même aptitude à posséder, à recevoir des dons et legs que celles qui seraient reconnues aux syndicats.

Le projet, comme on le voit, est vaste, et il aurait besoin d'être examiné plus à fond que nous ne pouvons le faire ici.

∴

Les conflits entre patrons et ouvriers ont donné lieu à tant d'expériences diverses, qu'ils sont sur le point de faire naître une science, ou tout au moins un art assez curieux.

Il s'agit du « sabotage par le fignolage ».

Rappelons brièvement le sens de ces deux termes un peu spéciaux.

Saboter un ouvrage, c'est le gâcher.

Fignoler un ouvrage, c'est le faire aussi parfait que possible.

Il semble donc qu'il y ait contradiction dans les termes. Eh bien! il n'y en a pas.

L'ouvrier qui gâte ou détruit une marchandise s'expose à des poursuites. Quelques malins ont donc imaginé un moyen plus raffiné de nuire au patron. C'est de s'acharner à *trop bien faire* l'ouvrage, de mettre en pratique, dans le domaine industriel, le fameux conseil de Boileau aux artisans poétiques : « Polissez-le sans cesse et le repolissez ». De la sorte, l'ouvrier perd du temps sans avoir l'air d'en perdre. L'ouvrage, en effet, malgré ce « fignolage » coûteux, n'acquiert pas une valeur commerciale plus grande, et les frais du patron deviennent excessifs, sans que celui-ci ait une raison bien apparente de se plaindre. Au contraire, ses ouvriers peuvent répondre et prouver qu'ils ont été admirablement consciencieux.

Il y a de la puissance intellectuelle dans de telles conceptions. Elles attestent que l'ouvrier réfléchit, médite et invente, bien qu'il n'emploie pas toujours dans l'intérêt de la concorde le résultat de ses réflexions, de ses méditations et de ses inventions.

∴

Il y a aussi un art de démolir les hommes que l'on n'aime pas, et les campagnes électorales fournissent, à ce point de vue, une ample matière à ceux qui ont des trésors de haine, réelle ou factice, à épancher contre leurs adversaires politiques. Un député récemment invalidé, M. de Castellane, a eu l'occasion de donner, du haut de la tribune, une faible idée des procédés qui constituent de nos jours, dans un milieu social surchauffé, cette « guerre au couteau », appelée campagne électorale.

Écoutons l'orateur :

« J'ai été traité de Prussien par la voie des affiches ; on s'est occupé de ma vie privée et des difficultés au milieu desquelles j'avais la douleur de me débattre.

« On a publié des caricatures immondes sur des personnes de ma famille, qui me sont chères. On a fait des plaisanteries sur mon compte, si malpropres que je ne pourrais les répéter ici. Dans tout autre cas, j'aurais relevé autrement de telles injures, si je n'avais été soucieux d'éviter tout acte qui eût pu me mettre en vedette, ou faire croire que je voulais attirer sur moi une certaine pitié.

« D'ailleurs, mon concurrent a perdu le droit de m'accuser de corruption, puisqu'il a proclamé et affiché partout que j'étais complètement ruiné et que je ne soldais même pas mes notes d'hôtel et de voituriers. »

Notons en passant que les accusations de mœurs infâmes tendent à devenir, dans

certaines circonscriptions, une sorte de monnaie courante. Cela « va de soi » dans le programme des reproches que l'on adresse à un ennemi. Il faut donc avoir un tempérament tout spécial et des poumons exceptionnels pour affronter de pareilles atmosphères.

* * *

La nouvelle Chambre, quand elle aura des loisirs, s'occupera du divorce.

Nous avons parlé maintes fois de la campagne conduite par ceux qui estiment que le divorce n'a pas encore assez de facilité en France. Cette campagne, il n'y a pas longtemps, a abouti à la formation d'un comité où se trouvent surtout des romanciers.

Par les soins de ce comité, une proposition de loi en quatre-vingt-trois articles vient d'être déposée sur le bureau de la Chambre et sur celui du Sénat. La proposition s'occupe du mariage en général, des droits des époux et surtout du divorce, que l'on veut faciliter par divers moyens. La procédure serait simplifiée : on autoriserait le divorce « pour incompatibilité d'humeur ou de caractère », et même le divorce par consentement mutuel.

Sous un certain appareil de formalités et de solennités, le mariage civil s'acheminerait donc vers « l'union libre », dont il ne différerait plus, pratiquement, que par des distinctions subtiles. Or, l'union libre existe ; elle est pratiquée journellement, et donne lieu, journellement aussi, à des désordres et à des crimes dont les journaux sont remplis. Ce n'est donc pas vers un type de bon ordre et d'harmonie que les réformateurs feraient évoluer le mariage.

* * *

Les chefs socialistes, en Allemagne comme ailleurs, font profession de se préoccuper des intérêts populaires, mais il leur est difficile de contenter tout le monde, et cette difficulté augmente en raison même du nombre formidable d'adhérents qu'ils ont réussi à grouper autour d'eux.

A un congrès tenu à Iéna, M. Bebel, le fameux *leader* des socialistes allemands, avait prononcé un discours en faveur de la grève générale, « cette arme superbe du prolétariat ».

Mais, après les envolées oratoires, viennent les réalités pratiques, et la nécessité de s'adapter à celles-ci. M. Bebel, dans une réunion confidentielle du comité central des syndicats allemands, aurait donc déclaré que la grève générale était chose fâcheuse, et qu'il était disposé à l'empêcher dans la mesure du possible. Là-dessus, grand scandale. Une polémique ayant suivi cette révélation, M. Bebel s'est trouvé obligé d'expliquer son attitude, et il l'a fait en des termes abstraits, généraux, qui demeuraient dans le vague. Telle est exactement en France, on peut l'observer, la méthode de M. Jaurès. Il a paru, toutefois, ressortir de ces débats que les résolutions violentes des congrès d'Iéna et de Dresde avaient été prises surtout pour la galerie et pour donner une satisfaction momentanée aux impatients. L'inconvénient de ce système, c'est que les impatients, après un moment de calme, recommencent à s'impatienter lorsqu'ils ne voient rien venir.

Si donc, en Allemagne, le parti socialiste est fort par sa masse, et si, par cette masse, il effraye la société bourgeoise, le maintien sous les drapeaux du parti d'une telle multitude ne s'obtient, chez les chefs, qu'au prix d'une politique de bascule qui essaie de satisfaire tour à tour les violents et les modérés. On ne peut conquérir de nouveaux adeptes qu'en mécontentant les anciens, qui sont précisément les plus zélés, et l'on s'expose à des contradictions de langage qui vous mettent en mauvaise posture.

* * *

Plus graves sont les débats qui se continuent en Russie. Nous ne voulons, pour le moment, en détacher qu'un épisode.

La Douma, entre autres choses, a réclamé l'abolition de la peine de mort. Cette discussion a été particulièrement violente. Le procureur général militaire, qui voulait parler, s'en est vu empêcher, et a dû

quitter la salle aux cris de « bourreau, brigand, assassin ». Le ministre de la justice a refusé de s'associer aux réclamations de la Douma.

Et il semble bien qu'il ait quelque raison de refuser. Quelques jours après cette délibération, plusieurs commissaires de police étaient assassinés, et beaucoup d'autres recevaient, par lettres anonymes, des menaces de mort. Le moment où l'on décime la police est mal choisi pour supprimer le châtiment qui, par sa nature, inspire aux meurtriers la plus grande crainte. Notons que la Douma a également réclamé contre la déportation en Sibérie.

Des abus existaient, et expliquent ces propositions radicales, mais, si les malfaiteurs n'ont plus à redouter des peines sévères, que ne feront-ils pas, puisque aujourd'hui, malgré tout l'arsenal de la répression, ils épouvantent la Russie par tant de meurtres? La vérité, c'est que les membres de la Douma, la chose est de plus en plus claire, sont des intellectuels qui se comportent tout à fait en intellectuels, et qui, en proie à un enthousiasme juvénile par lequel les autres nations de l'Europe ont déjà passé, ne veulent pas regarder face à face les réalités de la vie. Ce sont des professeurs, des publicistes, des théoriciens, ou des esprits surchauffés par l'importation relativement récente d'une foule d'idées bonnes et mauvaises, mais surtout, pour le moment, très mal digérées. Ce sont des gens qui « découvrent » la Révolution, qui « découvrent » le libéralisme, qui « découvrent » la démocratie, qui « découvrent » la vertu des constitutions écrites, et qui s'enflamment pour tout cela, précisément parce qu'ils ont eu la joie et la fierté de « découvrir ».

Il est malheureux que le gouvernement, l'aristocratie et la bureaucratie russes n'essayent pas, eux aussi, de « découvrir » en eux-mêmes les causes du mal dont souffre leur pays. Il vaut mieux prendre l'initiative des réformes que de se les laisser imposer.

Gabriel D'AZAMBUJA.

L'ACTIVITÉ AMÉRICAINE.

On lit dans le *New-York Journal :*

« Le Département du Commerce et du Travail vient de finir ses préparatifs pour l'envoi de cinq agents spéciaux à l'étranger chargés d'étudier les meilleurs moyens de favoriser l'extension du commerce extérieur des États-Unis. On sait que le Département du Commerce a été autorisé à préparer l'envoi de cette mission par une loi votée à la Chambre et qui entre en vigueur depuis le 1er juillet.

« Comme la somme d'argent accordée pour cette mission *n'est que de* 30.000 *dollars*, ajoute le *New-York Journal*, il a été décidé de limiter les champs d'investigation.

MM. Burril et Christ iront en Orient, et le professeur Hutchiman ira dans l'Amérique du Sud. Il visitera tous les ports de mer de l'Atlantique et du Pacifique. M. Pepper ira au Canada et au Mexique, et poursuivra ses investigations dans l'Amérique centrale. Au Dr Bedloe sont réservées les Antilles, le Venezuela, et les Guyanes anglaises, hollandaises et *française*.

On pense que l'enquête sera terminée vers la fin de cette année, et que les rapports de tous les agents seront prêts à être présentés au Parlement au mois de janvier 1906.

Le secrétaire Metcalf a rédigé les instructions remises aux enquêteurs. Il leur demande de faire une investigation complète sur le commerce américain dans les pays qu'ils visiteront et d'établir la part de l'Amérique dans le commerce total de chaque pays. Ils doivent indiquer les méthodes à employer *pour augmenter le chiffre des transactions*. Ils auront aussi à étudier les modes d'emballage et de transport, les préférences des populations visitées, touchant les textiles et les principaux produits. Le secrétaire Metcalf termine ainsi ses instructions :

« Vous devez vous laisser guider par les « circonstances. Le Département désire « des *résultats :* il se confie à votre intelli- « gence, à votre patriotisme et à votre « énergie. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Ce qu'il faut lire dans sa vie, par Henri Mazel (*Mercure de France*, 1906).

Il y aurait beaucoup à dire sur ce livre, j'entends, *pour*, *contre* et *alentour*. Contentons-nous de louer l'auteur d'avoir, dans ce plan de toute une vie de lectures, pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mur, comme il dit d'après Vigny, d'avoir fait une place à la *Science sociale* et à ses principaux collaborateurs. Les noms de MM. Edmond Demolins, Philippe Champault, Henri de Tourville, rencontrent au cours de son *Index alphabétique*, et sans doute il y en a beaucoup d'autres, et certainement trop, mais il faut toujours savoir gré à l'auteur d'avoir rendu justice à nos efforts. Ce qu'il dit des autres politiques et moralistes qu'il admet sur la feuille des auteurs à lire, n'est pas dénué de sagesse, d'autant qu'il est le premier à reconnaître que certains noms sont indiqués avec un peu de complaisance, et qu'il ne *faut* pas précisément avoir lu les douzaines et les douzaines d'ouvrages qu'il indique. Son livre n'en rendra pas moins service à bien des gens, tantôt en détournant de lire des inutilités, tantôt en conseillant de connaître des ouvrages dignes en tous points d'être lus. A la différence des ouvrages analogues jusqu'ici esquissés, ce n'est pas un aride catalogue, mais une promenade vivante à travers la forêt des livres, des romanciers et des poètes pour la jeunesse, des historiens et des sociologues pour l'âge mûr, des philosophes et des écrivains religieux pour l'approche de la vieillesse.

La crise russe. Notes et impressions d'un témoin, par Maxime Kovalewsky, 1906. Paris, V. Giard et E. Brière.

Au moment où commence peut-être en Russie, avec l'ouverture de la *Douma*, une nouvelle phase historique, il est indispensable, pour nous Français surtout, si mal et si faussement renseignés par la presse quotidienne, de prendre contact direct avec les problèmes russes tels qu'ils se posent véritablement. M. Kovalewsky, ancien professeur de droit à l'Université de Moscou, a été personnellement mêlé au mouvement actuel, comme membre du Congrès des Zemstvos et membre de la *Douma*. Grâce à ses longs séjours périodiques en France, il sait où s'arrête notre connaissance des choses russes. Son ouvrage est un exposé de tous les problèmes russes actuels, qu'il éclaire d'ailleurs par des raccourcis historiques. C'est aussi l'histoire détaillée de ces deux dernières années. Comment se pose la question agraire? pourquoi les Zemstvos sont devenus les foyers du libéralisme en Russie? qu'est-ce exactement que la pseudo-constitution russe et la loi électorale, les relations du comte Witte et des libéraux, la question polonaise, le fédéralisme et l'autonomie, l'état actuel des partis politiques en Russie? etc.., telles sont quelques-unes des questions traitées dans ce volume.

Un Philanthrope méconnu du XVIII[e] siècle, Piarron de Chamousset, par M. Martin-Ginouvier. 1 vol. in-8°. Dujarric et C[ie], Paris.

Cette œuvre apporte une contribution inédite à l'histoire de notre philanthropie nationale, parce qu'elle compte les étapes évolutives de la Mutualité. Nous retrouvons en ces pages la graine des projets d'humanité, de bienfaisance et de patriotisme enfantés par l'imagination vive de Chamousset, qui était toujours guidé par son cœur sensible et compatissant.

L'auteur nous prouve que Chamousset, qui a écrit, aimé, vécu pour autrui, était notamment et passionnément un mutualiste obstiné et fidèle aux principes de solidarité. Il nous le montre luttant contre les misères sociales qui excitent les colères, provoquent les haines et entretiennent le désordre. M. Martin-Ginouvier réclame un brin de laurier, pour ce citoyen contemporain de Louis XV, pour ce patriote dont le nom est ignoré de la foule.

N° 12.



ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1906

Chaque livraison : 2 fr.

SOMMAIRE



PORTRAIT DE M. EDMOND DEMOLINS (Phot. Barrier).



GROUPE DES PROFESSEURS ET DES ÉLÈVES (Phot. Barrier).

I

LA VIE GÉNÉRALE ET LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

L'ANNÉE SCOLAIRE 1905-1906.



DESSIN DE RENÉ LOUBET.

Les progrès qui ont été réalisés cette année pour les études sont exposés plus loin, et je n'ai qu'à remercier M. Bertier et tous nos professeurs du concours intelligent et dévoué qu'ils ont bien voulu apporter au développement de notre œuvre commune.

Notre École est vraiment un organisme autoprogressif : elle progresse par elle-même, par la force qui est en elle. On peut la comparer à ces organismes qui ont des centres de vie multiples et, dans une certaine mesure, autonomes. Chacun d'eux est doué d'une vie propre, et c'est la combinaison harmonieuse de tous ces centres vivants qui constitue la vie commune et la force essentiellement progressive de l'École.

Après l'incendie de la maison des Pins, il y a quatre ans, nous avions dû installer à Verneuil les élèves de cette maison en attendant sa reconstruction. C'étaient là de mauvaises conditions pour le travail, l'ordre et la discipline. Dans une organisation centralisée, cette crise aurait pu être grave et peut-être mortelle. Ici, elle fut passagère et rapidement résolue, grâce à l'appui donné par les autres maisons.

Cet « esprit de maison » et l'émulation qui en résulte sont une des forces de l'École. Nos garçons en ont bien conscience, car chacun aime sa maison et la considère comme la première de l'École. C'est un bon sentiment qu'il faut entretenir et sur lequel

il faut s'appuyer. Mais au-dessus de cet esprit de maison, il y a l'esprit de l'École qu'il importe de développer et qui me paraît s'affermir de plus en plus.

Cet esprit est déjà manifeste chez nos anciens élèves et on le constatera en lisant plus loin les extraits des lettres qu'ils nous adressent. L'influence de l'École continue à s'exercer sur eux, elle les soutient et elle sera pour eux une force dans la vie. Ils s'en rendent bien compte, car ils aiment à revenir à leur École, où ils sont toujours accueillis comme des membres de notre grande famille.

La direction à donner à nos élèves à leur sortie de l'École est maintenant notre grande préoccupation.

C'est un moment décisif que celui où un jeune homme se demande dans quelle voie il doit s'engager et c'est pour nous une grande responsabilité que de lui donner un conseil.

Lorsqu'un jeune homme a des dispositions particulières pour les études et pour les examens, il a des chances de réussir en suivant la voie des grandes écoles, qui forment des spécialistes, ou des techniciens. L'avantage de cette voie est qu'elle donne au jeune homme une spécialité. Son inconvénient est d'exiger une préparation de plusieurs années, trois à cinq et six ans, et de donner accès à des carrières très encombrées.

L'entrée dans les professions usuelles, ou dans « les affaires », exige une préparation plus courte et qui se fait mieux par la pratique que par un enseignement théorique.

Dans cette voie, nos élèves peuvent trouver une situation presque dès leur sortie de l'École, comme il est déjà arrivé à plusieurs, et recevoir immédiatement une rétribution. En outre, n'étant pas spécialisés, ils peuvent aborder tel genre d'affaires ou tel autre, suivant les circonstances.

Nos Groupes d'expansion commerciale ont déjà aidé plusieurs de nos jeunes gens à faire leur apprentissage des affaires en Angleterre. Ces Groupes fonctionnent actuellement à Londres et à Bruxelles. D'autres comptoirs sont en formation à Francfort, à Copenhague, au Canada, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Rio-de-Janeiro, à Buenos-Ayres, à Hong-Kong.

Dans son dernier Rapport, mon excellent ami et collaborateur, M. Jean Périer, notre attaché commercial à l'ambassade de France en Angleterre, a signalé les heureux résultats déjà produits par ces Groupes. « Cette association, dit-il, réalise enfin l'idée que nous préconisions depuis quelques années avec beaucoup de nos collègues, plusieurs chambres de commerce françaises de l'étranger et avec nombre de conseillers du commerce extérieur. » Je crois que nos jeunes gens ont intérêt à profiter de cette organisation pour se former rapidement et pratiquement aux affaires, dès leur sortie de l'École.

Je signale à ceux de nos anciens élèves, qui se destinent à l'agriculture, un article de M. J. Dybowski, directeur du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne. Il a paru, le 30 mai dernier, dans la *Revue générale des sciences*, sous ce titre : *La production légumière moderne*. Cet article démontre qu'on a intérêt aujourd'hui, grâce au développement et à la rapidité des transports, à entreprendre, en grand et en vue de l'exportation, la culture des légumes, mais seulement « dans les régions où les saisons plus douces permettent de cultiver plus longtemps à l'air libre ». Il s'agirait donc de faire en grand et dans de meilleures conditions de climat, ce qui n'a guère été fait jusqu'ici qu'en petit et dans des régions peu favorisées. Cette production meilleure et plus précoce aurait des débouchés assurés et rémunérateurs principalement en Angleterre. Elle pourrait être entreprise avec succès, par exemple, sur toute la côte ouest du Cotentin, qui est réchauffée par les eaux du Gulf-Stream. On peut y faire la culture maraîchère en plein air et le terrain y est encore à des prix très avantageux.

Notre professeur d'agriculture, M. Jenart, qui a parcouru récemment cette région, voit déjà, par la pensée, un certain nombre de nos anciens élèves établis dans cette partie de la Normandie et produisant de magnifiques légumes, tandis que plusieurs de leurs camarades, installés en Angleterre, dans nos comptoirs d'expansion commerciale, recevraient ces produits et les distribueraient chez nos voisins. Pourquoi, en effet, ne ferions-nous pas en France ce que les Danois ont fait avec tant de succès pour

le lait, le beurre et les œufs? Un de nos élèves se prépare à entrer dans cette voie; d'autres l'imiteront, je l'espère.

Nous avons reçu un très grand nombre de visites à l'École pendant cette année; il ne se passe presque pas de jours sans qu'il nous vienne des visiteurs. Quelques-uns sont des professeurs étrangers, désireux d'ouvrir dans leur pays une École sur le modèle de celle des Roches. Parmi ces derniers, il en est un, un professeur de Genève, M. Ferrière, qui nous a fait part de ses impressions par écrit. On trouvera plus loin un large extrait de sa lettre; mais je désire répondre ici à deux observations qui demandent une explication.

Il trouve d'abord « qu'il y a trop de luxe aux Roches ». Il préférerait plus de « rusticité », quelque chose qui donne l'impression de « la vie aux champs et à la ferme ».

Le « luxe » des Roches consiste surtout dans la propreté et la bonne installation de toutes choses. Je considère cela comme essentiellement éducatif, car l'absence de propreté, de bonne installation et même d'un certain confort sont, le plus souvent, le résultat et le signe de la paresse. Les peuples qui s'habituent à une mauvaise installation du foyer et qui s'en accommodent, sont inférieurs aux autres, au point de vue de l'aptitude à l'effort et au travail. La bonne installation au foyer est un élément social de premier ordre; elle est la caractéristique des peuples supérieurs et elle a pour effet de faire aimer ce foyer et d'exciter à l'effort pour le rendre plus agréable et plus confortable. Elle détourne ainsi de la vie au dehors et de ses dangers. J'ai expliqué tout au long ce phénomène social si important et je me permets d'y renvoyer [1].

Cette bonne installation a, en outre, pour effet de développer le goût chez l'enfant. Il faut lui apprendre à apprécier et à désirer le beau en toutes choses. Et c'est une erreur de croire que le beau est toujours plus coûteux que le laid. Le mobilier de l'École, que M. Ferrière a trouvé trop luxueux, est d'un bon marché qui l'étonnerait beaucoup s'il en connaissait le prix.

1. Dans *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, liv. II, ch. IV. Comment le mode d'établissement au foyer contribue au succès de l'Anglo-Saxon.

Nos chaises, si réussies, en bois tourné et incrusté, par exemple, reviennent à 5 francs, ce qui n'est pas plus coûteux que des chaises de paille très ordinaires et ce qui est beaucoup plus solide. Quel inconvénient y a-t-il à ce qu'elles soient moins laides?

Mais nous avons eu une autre raison pour donner au mobilier et à la tenue générale de l'École un certain « cachet ». Nous voulons que l'École inculque aux enfants l'impression de la vie de famille et non celle de l'ancien type de collège, où le mobilier est si lamentablement horrible qu'il donne naturellement à l'enfant l'idée qu'on doit le maltraiter et le briser.

Enfin, du moment que nous demandions aux professeurs et à leur famille de vivre dans l'École, nous avions le devoir de faire de cette école un véritable « home », à la fois agréable et confortable. Au fond, cette divergence de vue vient tout simplement de ce que M. Ferrière a encore dans l'esprit le type du collège, tandis que nous avons en vue et que nous avons réalisé celui de la famille. En cela, comme pour le reste, nous sommes en avance, voilà tout.

M. Ferrière nous reproche, en outre, de ne pas avoir assez développé « les exercices fatigants ». Je suis heureux d'entendre formuler ce reproche, car il me prouve que nous ne sommes pas allés trop loin dans la voie des sports, ainsi qu'on nous en accuse quelquefois. C'est entendu, nous avons adopté un juste milieu entre les écoles anglaises et les écoles françaises. Je prie nos détracteurs d'enregistrer cela et, s'ils veulent enfin être très aimables, de le répéter autour d'eux.

On trouvera plus loin, dans le chapitre consacré à la *Section spéciale,* trois tableaux sur lesquels nous appelons l'attention. Il s'agit d'un premier essai destiné à mettre en évidence, sous une forme synoptique, l'enchaînement qui existe entre les divers phénomènes de la vie sociale.

Edmond DEMOLINS.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

Fondateur : M. Edmond DEMOLINS.

Conseil d'Administration.

MM.

Edmond DEMOLINS, président.

Maurice BOUTS, avocat, administrateur délégué.

Le Vte CH. DE CALAN, chargé de cours à la Faculté des lettres de Rennes.

Alexandre ANDRÉ, industriel.

A. DESPLANCHES, magistrat.

Louis MONNIER, banquier.

Émile PIERRET, publiciste.

Auguste THURNEYSSEN, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Professeurs.

MM.

Georges BERTIER, directeur, licencié ès lettres.

Bernard BELL, gradué (B.-A.), de l'Université de Cambridge.

R.-C. COULTHARD (M. A.), de l'Université de d'Oxford.

Ernest DELÉTRA, D[r] ès sciences, chimiste diplômé.

Paul DESCAMPS, ingénieur-électricien.

René DES GRANGES, licencié ès lettres.

Georges DUPIRE, ancien élève de l'École des Arts décoratifs.

A. HYDE HILLS (B.-A.), de l'Université de Cambridge.

Alphonse HOEFLICH, élève diplômé de l'École de Musique classique.

Paul JENART, ingénieur-agronome, ancien élève de l'*Institut agronomique.*

M. JUNGNÉ, licencié ès sciences, professeur de l'Université.

Gustave LANGE, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université.

F. MENTRÉ, licencié ès lettres, professeur de l'Université.

M. OUINET, professeur de l'Université.

Paul ROUX, licencié en droit, licencié ès sciences, ingénieur agronome.

Maurice STOREZ, architecte diplômé de l'École des Beaux-Arts.

Paul THIRY, licencié ès lettres.

Henri TROCMÉ, licencié ès lettres.

Joseph WILBOIS, licencié ès sciences, ancien élève de l'*École normale supérieure.*

Armand PARENT, chef du « Quatuor Parent ».

Octave CORBUSIER, 1er prix du Conservatoire de Liège.

L. TONTOR, 1er prix du Conservatoire de Liège.

Mmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de maison de la Guichardière.

Georges BERTIER, maîtresse de maison du Coteau.

B. BELL, maîtresse de maison des Pins.

Henri TROCMÉ, maîtresse de maison des Sablons.

Mlles

F. RINCHEWAL.

DE SAINT-POL, diplômée du Brevet supérieur.

Aumônier : M. l'abbé GAMBLE.

Pasteur : M. Jean MONNIER.

Médecin : M. le Dr CARCOPINO.

Professeur de gymnastique : M. Victor PERRET.

Économe : M. Justin CHAMPENOIS.

Capitaine général : Pierre de ROUSIERS.

LISTE DES ÉLÈVES

I. — MAISON DU VALLON.

1. Alexis ADELHEIM, n'a pas encore fait son stage.
2. Lucien BERTHET, id.
3. Arthur BOSCH, a passé deux ans en Angleterre.
4. Charles BOSCH, id.

5. Édouard Bosch, fait son stage en Angleterre.
6. Pierre Bouthillier, a passé six mois en Angleterre.
7. Jacques Castan, a passé trois mois en Angleterre.
8. Jean Castan, a passé trois mois en Allemagne, six mois en Angleterre.
9. André Charpentier, a passé trois mois en Angleterre.
10. Jean Colin, id.
11. Guy de Coubertin, fait son stage en Angleterre.
12. Raymond Decauville, n'a pas encore fait son stage.
13. St-Clair Delacroix, a passé un an en Allemagne, parle anglais.
14. Jean Desplanches, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
15. Jean Fabra, n'a pas encore fait son stage.
16. Louis Fabra, id.
17. Léon Forestier, a passé six mois en Angleterre.
18. Léon Gardères-Roux, n'a pas encore fait son stage.
19. Adam de Gizycki, fait son stage en Angleterre.
20. William Harding, parle anglais.
21. Georges Lecointre, a passé trois mois en Angleterre, trois semaines en Allemagne.
22. Pierre Lyautey, parle allemand.
23. Pierre Marteau, a passé six mois en Allemagne.
24. Frédéric Mason, fait son stage en Allemagne, parle anglais.
25. Pierre Matras, n'a pas encore fait son stage.
26. Jacques Musnier, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
27. Sébastien Naon, n'a pas encore fait son stage.
28. Alfred Pacheco, parle anglais.
29. Lucien Riom, id.
30. Robert de Séréville, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
31. René Spaeth, parle allemand.
32. Jean Steiner, n'a pas encore fait son stage.
33. Guy Thurneyssen, a passé trois mois en Angleterre.
34. Raoul Vandenheuvel, n'a pas encore fait son stage.
35. Joseph de Vigo, id.
36. Jacques Vincent, id.
37. Wladimir Wérefkine, parle allemand.

II. — Maison des Pins.

1. Jean Bertrand, fait son stage en Angleterre.
2. Louis Charonnat, n'a pas encore fait son stage.

3. Antoine CORTADA, n'a pas encore fait son stage.
4. Maurice CRONIER, parle anglais.
5. Jacques DUPAS, a passé six mois en Allemagne.
6. Dudley ELLIS, parle anglais.
7. Henri FERRAND, a passé six mois en Angleterre.
8. Washington DE FIGUEIREDO, n'a pas encore fait son stage.
9. René GERSON, parle allemand.
10. Édouard GIRAUD, id.
11. Bernard KABLÉ, parle anglais.
12. Pierre LEPLAT, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
13. Stanislas DE MAKOWIECKI, n'a pas encore fait son stage.
14. Henry MEAD, parle anglais.
15. Pierre MUSCAT, n'a pas encore fait son stage.
16. Louis NOZAL, parle allemand, fait son stage en Angleterre.
17. Jules DE PAILLETTE, n'a pas encore fait son stage.
18. Maurice DE PAILLETTE, id.
19. Vincent DE PAILLETTE, id.
20. Yves PILON-FLEURY, parle anglais.
21. Jean PINGUSSON, n'a pas encore fait son stage.
22. Gaston POMMEY, fait son stage en Angleterre.
23. Antoine POTOCKI, n'a pas encore fait son stage.
24. Jean DE POURTALÈS, a passé neuf mois en Allemagne, parle anglais.
25. André PUSINELLI, parle allemand.
26. Pierre PUSINELLI, n'a pas encore fait son stage.
27. François ROUSSELET, a passé six mois en Allemagne, fait son stage en Angleterre.
28. André SALMON-LEGAGNEUR, n'a pas encore fait son stage.
29. André DE SILVEIRA-CINTRA, a passé six mois en Angleterre, un mois en Allemagne.
30. Félix DE SILVEIRA-CINTRA, id.
31. Maurice TAILHADES, n'a pas encore fait son stage.
32. Albert THIÉBAUT, id.
33. Gilbert TRIBOULET, id.
34. Georges WATEL, a passé neuf mois en Angleterre.
35. François DE YTURBE, n'a pas encore fait son stage.

III. — MAISON DE LA GUICHARDIÈRE.

1. Louis BÉLIÈRES, six mois en Angleterre, deux mois en Allemagne.
2. Robert BENOIT, trois mois en Angleterre.
3. André BESSAND, id.

4. Philippe BINGER, a passé trois mois en Angleterre.
5. Maurice BOSQUET, a passé six mois en Angleterre.
6. Jean-Louis CAVAZZA, n'a pas encore fait son stage.
7. Armand DAVEL, six mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
8. Léon DESPRET, un an en Angleterre, trois mois en Allemagne.
9. Robert FIRMIN-DIDOT, un an en Angleterre, un mois en Allemagne.
10. Robert GILLET, n'a pas encore fait son stage.
11. Charles HARDING, parle anglais.
12. Hubert JAMBOIS, id.
13. Jacques LACHAPELLE, n'a pas encore fait son stage.
14. Édouard LASTRA, id.
15. Jean LAUER, parle anglais et allemand.
16. René LOUBET, a passé six mois en Angleterre.
17. Jacques MUNIER, a passé trois mois en Angleterre.
18. Olivier PILLET, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
19. Jules POMMEY, a passé trois mois en Angleterre.
20. Roger RIOM, trois mois en Angleterre, fait son stage en Allemagne.
21. Pierre de ROUSIERS, parle anglais.
22. Tony SNYERS, six mois en Angleterre.
23. Pierre SULEAU, n'a pas encore fait son stage.
24. Maxime TASSU, parle allemand.

IV. — MAISON DU COTEAU.

1. Jean BIESIEKIERSKI, n'a pas encore fait son stage.
2. Charles BRUEDER, a passé trois mois en Angleterre.
3. Jean BRUEDER, a passé trois mois en Allemagne.
4. Marcel CHARPENTIER, a passé quatre mois en Angleterre.
5. Joseph COMALÉRAS, a passé deux mois en Angleterre.
6. Eugène DAUPRAT, n'a pas encore fait son stage.
7. Georges FERRAND, a passé six mois en Angleterre.
8. Pierre FOISSEY, id.
9. Robert GLAENZER, parle allemand, fait son stage en Angleterre.
10. Eudoxe GREGOROVITZA, parle allemand, a passé un mois en Angleterre.
11. Jacques HERVEY, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
12. Henri DE LA BRUYÈRE, a passé six mois en Angleterre.
13. Jacques DE LA BRUYÈRE, fait son stage en Angleterre.
14. Hervé DE LA MOTTEROUGE, a passé trois mois en Allemagne.
15. René LORILLON, six mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.

16. Octave Mentré, a passé un mois en Angleterre.
17. Maxime Oberlé, n'a pas encore fait son stage.
18. Adrien Philippe, a passé trois mois en Angleterre.
19. Jean du Pré de Saint-Maur, n'a pas encore fait son stage.
20. Raymond Prieur, a passé un mois en Angleterre.
21. Germain de Reyles, n'a pas encore fait son stage.
22. René Saquet, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
23. Paul Sauvaire-Jourdan, a passé six mois en Angleterre.
24. Louis Sprauel, a passé trois mois en Angleterre.
25. Hans Spyker, id.
26. Henry de Turckheim, parle anglais et allemand.
27. Alfred Valenzuela, n'a pas encore fait son stage.
28. John Waddington, parle anglais et allemand.

V. — Maison des Sablons.

1. Édouard Adler, a passé six mois en Angleterre, fait son stage en Allemagne.
2. Maurice de Barrau, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
3. Étienne de Bary, a passé six mois en Angleterre, parle allemand.
4. Robert de Bary, fait son stage en Angleterre, parle allemand.
5. Maurice Bouts, n'a pas encore fait son stage.
6. Pierre Bouts, a passé un an en Allemagne.
7. Constantino Candeira, n'a pas encore fait son stage.
8. Robert Delmas, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
9. André Ferrand, a passé un an en Allemagne.
10. Pierre Guiraud, a passé six mois en Angleterre.
11. Ernest Harilaos, fait son stage en Angleterre.
12. Henri Jéquier, a passé quatre mois en Angleterre.
13. Hervé Labussière, cinq mois en Allemagne, parle anglais.
14. René Lagier, a passé quatre mois en Allemagne.
15. Gontran de la Marque, parle anglais.
16. Louis Landru, a passé cinq mois en Allemagne.
17. Jean Langer, a passé quatre mois en Angleterre.
18. Édouard Latune, a passé six mois en Angleterre.
19. Pierre Monnier, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
20. Jean Moussy, a passé trois mois en Allemagne.
21. Manuel Pacheco, parle anglais.

22. Marcel PLANQUETTE, a passé six mois en Angleterre, six semaines en Allemagne.
23. Louis ROCHER, a passé six mois en Angleterre.
24. Marcel ROUGEAULT, id.
25. Jean SALATHÉ, n'a pas encore fait son stage.
26. Charles SIOU, a passé trois mois en Angleterre.
27. Ludomir DE SMORCZEWSKI, parle anglais et allemand.
28. Jean THIERCELIN, a passé six mois en Angleterre.
29. Jean THURET, a passé trois mois en Angleterre.
30. Jean VERDET, a passé six mois en Allemagne.

VI. — ÉLÈVES A L'ÉTRANGER.

1. Édouard ADLER, à Bonn.
2. Maurice AUBRY, à Oxford.
3. Robert DE BARY, à Holt.
4. Jean BERTRAND, à Eastbourne.
5. Édouard BOSCH, à Dulwich.
6. Guy DE COUBERTIN, à Winchfield.
7. Robert GLAENZER, à Rhyl.
8. Adam DE GIZYCKI, à Brighton.
9. Ernest HARILAOS, à Winchfield.
10. Frédéric HONORÉ, à Brighton.
11. Jacques DE LA BRUYÈRE, à Dulwich.
12. Frédéric MASON, à Cochem-sur-Moselle.
13. Louis NOZAL, à Wendover.
14. Henri PINGUSSON, à Herchen-sur-Sieg.
15. Gaston POMMEY, à Edgefield.
16. Roger RIOM, à Grenzhausen, près Coblenz.
17. François ROUSSELET, à Moreton-Hampstead.

LES STAGES A L'ÉTRANGER

J'ai peu de chose à ajouter à ce que je disais de nos stages, l'an dernier à cette même place. Nous nous sommes conformés, sauf de très rares exceptions, aux règles que j'exposais alors :

1. Stages de six mois (octobre-mars), — ou de trois mois (mai-juillet), ces derniers prolongés, si possible, de deux mois par les grandes vacances; — quelques stages d'un an.



MODELAGE, PAR MAXIME TASSU



MODELAGE, PAR ADRIEN PHILIPPE

2. En Angleterre, placement dans des « écoles préparatoires » ; en Allemagne, surtout dans des familles.

3. Quelques heures par jour de travail proprement dit ; beaucoup de jeux, de promenades, de conversations avec des camarades de même âge, véritables *bains* d'anglais ou d'allemand.

4. Enfin, et par-dessus tout, isolement complet à l'égard de tout élément français : condition précieuse de progrès, et condition particulièrement difficile à rencontrer, comme en ont fait l'expérience tant de Français qui, voulant apprendre sur place une langue étrangère, n'ont trouvé accès que dans des *boarding-houses* peuplés de compatriotes [1].

Nous avons eu de la sorte, pendant l'année scolaire qui vient de s'écouler, et indépendamment de 10 stages de vacances :

	TERME D'AUTOMNE.	TERME D'HIVER.	TERME DE PRINTEMPS.
En Angleterre	6 garçons.	6 garçons.	13 garçons.
En Allemagne	6 —	5 —	4 —

(soit en tout 40 trimestres).

Les garçons et les parents ont été satisfaits de ces séjours et de leurs résultats. Nous avons cité, l'an dernier, quelques témoignages d'enfants. Qu'il nous suffise, cette année, de détacher la page suivante d'une lettre écrite par un père de famille qui, sur le conseil de M. Demolins, a envoyé son petit garçon en Angleterre avant de le faire entrer aux Roches. On verra que,

1. Qu'on me permette, à propos de cet isolement si nécessaire, une double recommandation qui m'est suggérée par un correspondant d'Allemagne.

Nos petits, paraît-il, aiment à écrire (du moins tant qu'ils sont loin de France) : c'est bien ; mais quelques-uns écrivent trop. Trois lettres par semaine aux parents, *plus* quelques lettres à des oncles, tantes, ou cousins, c'est trop. C'est tout un milieu français que l'enfant se constitue artificiellement, et où il continue à vivre de longs moments chaque jour.

Il faut en dire autant des lectures françaises, livres ou journaux. Les parents doivent en sevrer complètement l'enfant pendant son stage, s'ils ne veulent pas produire, dans le petit cerveau qu'il s'agit de pénétrer de formes nouvelles, une *fuite* par où se perdra toute une partie du travail accompli.

comme nous l'avons indiqué jadis, les progrès dans la possession de la langue ne sont pas le seul bénéfice que nos garçons puissent attendre de leurs stages.

« Je n'ai pas constaté que l'école anglaise ait rien *donné* à mon fils; mais elle ne paraît pas l'avoir étouffé, et même elle lui a fourni l'occasion de développer ce qu'il y a en lui... « Il est très mâle, » me disait de lui Mr. S. (le directeur). « Il est bien plus résistant que les boys anglais, » déclarait Miss S. à ma femme. Ils l'ont observé, et l'ont reconnu remarquablement sain de corps et d'esprit. Aussi a-t-il profité déjà mieux qu'un autre des bons côtés de cette éducation. Ainsi, après deux mois d'apprentissage, lui, le plus jeune de tous les élèves, a-t-il été admis dans l'équipe de foot-ball chargée de défendre dans un match les couleurs de son école. « Parce que je n'ai pas peur, m'écrit-il, je m'élance contre les grands, et ils lancent le ballon, et je m'élance, et le ballon rebondit contre moi, et s'arrête. » Et, après le match : « J'ai très bien joué, et j'ai joué très bien. » Il était préparé à devenir une « personne »; mais il lui manquait les camarades et le milieu nécessaires pour devenir « un bon animal », et il le trouve là-bas. »

Henri Trocmé.

LA VIE AU VALLON

Le Vallon est la plus ancienne des maisons de l'École. C'en est aussi, au dire du moins de ses habitants, la plus pittoresque. Avec l'irrégularité de sa façade, l'enchevêtrement de ses toits et de ses terrasses, les grands arbres et les fleurs qui l'entourent, il ressemble bien plus à un grand chalet qu'à une de ces prisons que l'on décore généralement du nom de collège.

Mais ce n'est pas seulement par sa façade que le Vallon diffère d'un lycée; c'est surtout par la manière de vivre de ses habitants. Au lieu d'être une caserne renfermant des centaines d'élèves soigneusement numérotés et classés d'après leur âge.

le Vallon n'abrite qu'une vaste famille où les aînés cherchent à donner l'exemple du devoir aux plus jeunes.

C'est aux moments des « temps libres » que se manifeste vraiment la vie intime du Vallon. En hiver, lorsque leurs camarades des villes se promènent tristement dans leurs cours dénudées et enceintes de hautes murailles, les élèves du Vallon se dirigent vers la salle de Lecture ou vers la salle de Jeux. La bibliothèque du Vallon est peut-être la plus complète de celles de l'École. Aux livres de la bibliothèque rose, ou aux « Jules Verne » pour les petits, à un choix de romans et de poésies modernes pour les grands sont joints les indispensables « classiques ». Grâce aux soins d'un élève chargé de la bibliothèque, les livres et les revues sont toujours en ordre, et la collection s'augmente chaque année de quelques volumes dus aux cotisations des professeurs et des élèves. — La fondation d'une salle de Jeux ne date que de cette année : dans une grande pièce, décorée par de nombreuses gravures, se trouvent, sur des tables, tous les jeux qui peuvent occuper les longues soirées d'hiver : ping-pong, cartes, échecs, dames, dominos. — Certains soirs, les professeurs de musique sont assez aimables pour nous faire danser un peu : on range les tables du grand hall et bientôt on s'initie aux mystères de la valse, ou du boston.

En dehors de ces délassements communs, chacun cherche à se distraire comme il le ferait dans sa famille. Un élève, que sa modestie m'empêche de nommer, après avoir établi avec succès un système mécanique permettant l'ouverture automatique d'un calorifère pendant la nuit, se livre pour le moment à la construction de couveuses artificielles qui promettent des merveilles. Tel autre, naturaliste distingué, réunit les plus grands dans le bureau des capitaines, et par des dissections d'oiseaux, de grenouilles ou de rats, leur montre la merveilleuse structure du corps des animaux.

Mais en été, tous ces plaisirs tranquilles sont abandonnés pour le plein air. Le « Petit-Bois » et ses rochers sont propices aux jeux de cache-cache ou de balle. D'autres, plus persévérants, préfèrent des divertissements moins frivoles, construisent des

cabanes, creusent des souterrains. Nous avons aussi au Vallon l'élevage des pigeons; après avoir été peu florissant pendant quelque temps, par suite du décès de quelques-uns des pensionnaires, il est en train de prendre des proportions gigantesques! Le pigeonnier compte aujourd'hui cinq pigeons et deux tourterelles et on attend avec impatience l'éclosion de nouveaux œufs! Mais en été le passe-temps favori, surtout pour les plus grands, est certainement le tennis. En effet, sur les trente-quatre élèves du Vallon, on compte environ une vingtaine d'amateurs de cet agréable jeu. Au début de la saison, un club s'est formé, et, à l'aide des cotisations de ses membres, a pu faire remettre le tennis à neuf et pourvoir aux dépenses nécessaires. Afin de permettre à tous de jouer, les membres sont divisés en deux séries, les grands et les petits, qui occupent chacun le tennis trois jours par semaine. Plusieurs professeurs sont du club; ils viennent faire une partie de temps en temps et ne se montrent pas toujours les plus forts!

Mais l'énumération de ces multiples distractions ne doit pas laisser croire que toute la journée des garçons du Vallon se passe en amusements. Comme dans les autres maisons de l'Ecole, le travail demeure au Vallon la première des occupations. Certes, il y a encore quelques paresseux récalcitrants; mais ils sont moins nombreux qu'au début de l'année, et l'on peut espérer voir leur nombre diminuer sans cesse.

En somme, le Vallon renferme un bon groupe de petits ou grands qui vivent dans la plus parfaite cordialité et se préparent courageusement à l'avenir. Souhaitons que la plupart reviennent l'année prochaine pour continuer l'œuvre commune, et que ceux qui doivent nous quitter emportent du Vallon un excellent souvenir!

Jacques Musnier, *capitaine au Vallon.*

UN JUGEMENT SUR L'ÉCOLE

Un professeur de Genève, qui est venu passer quelques jours à l'École, a fait part de ses impressions à M. Bertier dans une lettre dont nous détachons les extraits suivants [1] :

« Genève, 17 juin 1906.

« Cher Monsieur,

« Permettez-moi de vous remercier encore très vivement de l'accueil que j'ai reçu de vous et de Mme Bertier à l'École des Roches. C'est avec stupéfaction que j'ai vu les progrès réalisés dans tous les domaines, et c'est un plaisir pour moi de constater que la première en date des Écoles nouvelles de France est aussi la première en prospérité.

« Mieux qu'aucune des Écoles nouvelles que je connais, les Roches ont réalisé le système des maisons indépendantes. Le nombre relativement restreint des enfants ainsi groupés en vie familiale est d'une valeur inappréciable pour leur éducation individuelle. L'inconvénient, vous me l'avez signalé vous-même en ces termes : « Il n'y a pas une, il y a cinq écoles des Roches ». Les influences différentes mais non divergentes de cinq ou six chefs de maisons sont cependant un inconvénient infime, et qui n'est pas à comparer avec celui qui résulterait de l'agglomération de plus de cent cinquante enfants dans un bâtiment unique. Combien il est douloureux de penser que c'est encore le cas dans tant d'écoles !

« Une réforme de tout premier ordre, à mon avis, est l'introduction aux Roches du système des « classes mobiles ». Qu'un enfant ne soit pas rivé par la fatalité à une classe rigide, mais qu'il puisse, au gré de son intelligence et de son développement, suivre le cours le plus en rapport avec sa force, afin d'être avec des camarades du même degré que lui, c'est là un progrès digne de tous les éloges. Pour qu'un enfant puisse faire partie

1. Cette lettre contient deux critiques auxquelles il est répondu plus haut et que, pour cette raison, nous omettons ici.

d'une classe donnée, tout en suivant les cours de latin, d'anglais, d'allemand, ou de mathématiques, dans une ou deux classes au-dessus ou au-dessous de la sienne, il faut une organisation du programme scolaire particulièrement difficile à réaliser. Or, ainsi que j'ai pu m'en assurer moi-même, ce système fonctionne particulièrement bien aux Roches et est tout à l'honneur de celui qui a su l'établir.

« C'est également avec plaisir que j'ai vu réalisé jusqu'à un certain point le parallélisme entre les branches d'enseignement : d'une part, entre l'histoire générale et l'histoire de la littérature ; d'autre part, entre l'histoire et la géographie. En se basant sur le principe psychologique de l'association des idées, on facilite beaucoup à l'élève l'emmagasinement des connaissances, s'il saisit la liaison entre les sciences qu'il étudie. On peut aussi tirer un grand parti de l'enseignement des langues, surtout de la langue maternelle, pour initier l'enfant à toutes espèces de connaissances qu'il retrouvera plus tard dans le cours de ses études. Ainsi il est facile, à la leçon de latin, de mettre l'élève en contact avec les sources de l'histoire romaine qu'il étudie, avec Nepos, Quinte-Curce, Justin, Tite-Live, Salluste ou Florus. Tels passages classiques de l'histoire d'Angleterre ou d'Allemagne gagneront en intérêt s'ils sont lus dans des ouvrages écrits par des historiens nationaux. Enfin la philosophie et l'anglais y gagnent tous deux à la belle traduction que j'ai vue chez vous de la « Psychologie » de James.

« Mais voici, cher Monsieur, une bien longue lettre. J'aurais voulu vous dire encore la satisfaction que j'ai eue à constater l'admirable fonctionnement de la très noble corporation des capitaines.

« J'aurais pu parler de votre système de punitions en rapport avec la nature de la faute commise. Rares sont les éducateurs qui comprennent qu'une arrivée tardive, un acte d'indiscipline légère, ou de turbulence, doivent être punis par un travail manuel, ou une course déterminée, qui fatiguera l'enfant tout en le fortifiant, plutôt que lui donner un devoir écrit supplémentaire qui achèverait de l'énerver et de l'aigrir.

« Enfin, j'aurais voulu vous exprimer toute mon approbation de votre système d'émulation, qui insiste davantage sur les progrès ou les déficits de l'enfant à l'égard de lui-même, de son travail passé, que sur son rang par rapport à ses condisciples. Il y a dans ce dernier procédé une injustice, car la nature n'ayant pas donné à tous une intelligence égale, les forts s'enorgueillissent à tort et les faibles sont injustement humiliés. Au contraire, si la valeur du travail personnel de l'enfant est surtout mise en relief, si une fréquente comparaison avec le travail fourni précédemment permet d'établir qu'il y a un progrès constant, l'enfant se fera un point d'honneur de ne pas rompre par une ligne descendante l'harmonie de la ligne ascendante, et c'est en cela que réside l'empire sur soi-même et la persévérance.

« Enfin j'aurais aimé vous dire aussi le plaisir que m'ont procuré les réunions du soir si simples et si cordiales. Comment serait-il possible de mieux terminer une journée que par une lecture ou un chant? Il n'y rien de tel pour rapprocher les âmes que les émotions communes. Et vous savez les donner, cher Monsieur, sans la moindre mise en scène par la seule élévation de votre pensée.

« Oui, tout cela, j'aurais voulu vous le dire. Mais je m'arrête, il est temps. Laissez-moi seulement vous exprimer encore, cher Monsieur, toute ma reconnaissance et mon admiration.

« Ad. Ferrière. »

MENSURATIONS ET CARNETS DE SANTÉ

L'Université se préoccupe beaucoup de cette question.

Nous ne pouvons qu'admirer les efforts de MM. Binet, professeur à la Sorbonne, des docteurs Philippe et Boncour, et de tous ceux qui coopèrent à ces essais.

Il nous est permis de constater que les Roches ont été, ici encore, à la tête d'un mouvement.

Tous les trois mois, nos élèves sont mensurés; depuis cette année, nous avons remplacé par le spiromètre la mesure du périmètre thoracique, trop susceptible d'erreurs, et nous avons ajouté à nos instruments d'étude le dynamomètre.

Certains élèves plus faibles sont régulièrement pesés et nous conservons les courbes de leurs augmentations.

Voilà bientôt sept ans que, régulièrement, sont prises ces mesures; nous sommes fiers de le dire et de montrer une fois de plus comme notre petite cellule est libre en ses mouvements et progresse rapidement, tandis qu'il faut des années pour mettre en marche le corps plus majestueux certes, mais plus lourd, de notre sœur aînée l'Université.

EXAMENS DU BACCALAURÉAT

L'École des Roches a présenté aux examens du baccalauréat, en 1904-1905, les huit élèves suivants, qui ont tous été reçus :

Classe de Mathématiques :

Guy de Toytot.
Paul Watel.

Classe de Première :

Maurice Bosquet.
Jacques Hervey.
Georges Lecointre.
Pierre de Rousiers.
René Saquet.
Guy Thurneyssen (reçu à la fois à *Sciences-Langues* et à *Latin-Sciences*).

Quatre élèves se sont présentés eux-mêmes; l'un d'eux, Pierre Daniel, a été reçu.

II

LE TRAVAIL CLASSIQUE

LES ÉTUDES EN 1905-1906.

Nous avons la joie, cette année encore, de constater un progrès dans la marche des études, de pouvoir dire que tous voient plus nettement le but à atteindre, que tous, maîtres et élèves, réalisent plus consciencieusement l'idéal des Roches.

Car nous avons notre idéal d'enseignement, que préciseront et cet article, et ceux qui le suivront, et nous estimons qu'il est une de nos raisons d'être. Nous avons la prétention de faire, à ce point de vue, autre chose — et mieux — qu'une *concurrence* à l'Université. Nous sommes des soldats d'avant-garde, des explorateurs. Dès qu'une méthode est démontrée bonne, nous l'appliquons. Sans cesse à la recherche d'un nouveau progrès, avec une souplesse et une liberté presque sans limites, nous précisions et réalisons ce qui reste à l'état de rêve et de désir chez les meilleurs pédagogues de ce temps. Nous avons conscience de rendre ainsi service, non pas seulement à nos élèves, mais à l'Université elle-même. Sans aucun esprit de rivalité et de parti, nous faisons notre œuvre : nous sommes sûrs que l'Université, qui en a profité déjà, aura toujours intérêt à la suivre.

Cette liberté d'action nous a permis, au milieu de cette année scolaire, et par suite d'une nombreuse arrivée de jeunes élèves, de créer une nouvelle classe, en dédoublant la septième. Les

parents des nouveaux venus et nous-mêmes, n'avons eu que satisfaction de cette mesure.

S'il nous est agréable de saluer l'arrivée du jeune maître qui a vite conquis notre estime, il nous a été très pénible de dire adieu à Mlle Mory, devenue directrice, à Saint-Dié, d'une école de jeunes filles. Je sais avec quels regrets elle nous a quittés. Nous aimons à lui redire ici notre reconnaissance, la respectueuse sympathie de tous, et l'espoir que les Roches la reverront souvent. Nous avons vu sa sixième, classe privilégiée vraiment, se remettre vite de son départ, grâce au zèle de M. Ouinet. C'était une rude tâche que de succéder à Mlle Mory : il fallait, comme elle, unir à une inébranlable fermeté, une affectueuse douceur, à un enthousiasme sans défaillance, un sens vif des réalités. La classe de sixième vient d'avoir encore une année de plein succès : c'est donc que son maître a su avoir tout cela, M. Ouinet dira plus loin les essais de travaux pratiques qu'il a poursuivis six mois avec ses jeunes élèves. Nous sommes très satisfaits de ce premier pas, et décidés à marcher en ce sens l'an prochain. Nous n'innovons pas : nous ne faisons que reprendre les belles expériences de Pestalozzi et de Frœbel. L'éducation nouvelle consiste moins d'ailleurs à tenter de nouveaux essais, qu'à choisir parmi les anciens et à coordonner tous ceux qui ont réussi à intéresser l'enfant, à développer ses facultés d'observation et l'adresse de ses mains autant que l'initiative de sa pensée.

Notre enseignement préparatoire continue à être extrêmement solide. Il gagnerait sans doute — et nous y veillerons — à être un peu plus vivant, plus concret, moins déductif. Il manque un peu de leçons de choses, et l'histoire naturelle en particulier n'a pas, autant que je le pensais, passionné nos petits élèves. Nous aurons très grand profit à tirer d'un livre qui vient à son heure : *l'Initiative mathématique,* de M. Laisant. Il s'attache à développer, par les mathématiques elles-mêmes, des qualités tout opposées à cette sécheresse, cet esprit d'abstraction, cette logique éloignée du réel, cette vide mnémotechnie qu'on donne si souvent sans le chercher sans doute, mais en fait, aux plus jeunes élèves eux-mêmes, tandis qu'en même temps on leur enlève cette naïveté

d'âme, cette fraîcheur d'observation qui deviennent si fécondes pour peu qu'on ne les enlise point.

L'enseignement des langues continue à aller bon train, mais j'aimerais qu'on y appliquât plus courageusement encore la méthode directe. Notre organisation de « classes mobiles » nous donne ici surtout une incontestable supériorité. Nous avons eu pendant cette année quatre classes d'anglais parallèles, très homogènes. Le cours supérieur, correspondant à peu près à la cinquième, est excellent et très vigoureusement mené, entièrement en anglais, par M. Coulthard.

M. Bell a organisé le chant anglais de tout l'enseignement préparatoire. Et il y a pleinement réussi. Plus de 50 garçonnets chantent, et juste, de petites mélodies ou des chants populaires entraînants. Cela les amuse beaucoup et les instruit tout autant.

Il nous faudra faire semblable essai en allemand. Grégorovitza dira plus loin que, malgré nos progrès, nous n'avons pas encore en allemand les mêmes résultats qu'en anglais. Pourquoi?

Sans doute la langue est beaucoup plus difficile, les relations de nos élèves et de leurs familles plus rares avec l'Allemagne qu'avec l'Angleterre, nous n'avons pas de jeux allemands, et nos stages d'Outre-Rhin ont été, surtout au début, beaucoup moins fréquents que ceux d'Outre-Manche.

Et puis nous n'avons que deux professeurs d'allemand contre quatre d'anglais.

Nous allons remédier en partie à ces lacunes en prenant, à la rentrée de 1906, un troisième maître allemand.

Les stages ont été organisés par M. Trocmé avec beaucoup de méthode et de conscience. Nous rappelons aux parents de nos élèves actuels et surtout aux parents de nos élèves futurs, notre désir de voir terminés avant la quatrième le stage en Angleterre et le stage en Allemagne. Il est à peu près impossible, une fois passée la cinquième, de donner aux séjours à l'étranger autre chose que les vacances, et souvent c'est trop peu.

Dans l'Enseignement secondaire, les langues étrangères ont eu, au concours de l'Enseignement libre, un succès inespéré : nous

avons eu en anglais le premier (G. Ferrand) et le troisième (Desplanches) et en allemand le premier de haute lutte (Grégorovitza) et le quatrième (A. Pusinelli). A Grégorovitza j'ai demandé non seulement de m'aider à diriger la table d'allemand du Coteau, mais encore d'enseigner l'allemand aux plus faibles de ses camarades de seconde. L'essai a réussi, en bonne partie du moins. La grande bonne volonté des élèves au début a fléchi en fin de trimestre, mais l'expérience reste faite, très intéressante à tous égards.

Qu'il me soit permis de signaler encore le travail important que les élèves de Mathématiques et de Philosophie ont fait sous ma direction : nous avons complètement traduit, en moins de six mois, le *Textbook of psychology*, de W. James. La traduction n'est pas parfaite et doit, pour être publiée, être remaniée complètement. Mais j'aime à dire la bonne volonté, parfois enthousiaste, de mes collaborateurs, leur perspicacité, et la joie que nous a donnée à tous cette œuvre mutuelle et cette longue communion de pensée avec un psychologue et un pédagogue de premier ordre.

J'ai dit tout à l'heure nos succès dans un concours libre : le baccalauréat a été pour nos élèves une aussi heureuse épreuve. Tous les élèves que l'École présentait ont été reçus. « Mais, me dira-t-on, vous avez choisi les meilleurs? » Je répondrai qu'il y a des élèves inaptes à de tels examens, que notre devoir est de les en éloigner et de supplier les parents d'accepter notre manière de voir; que l'École ne peut prendre la responsabilité de tels échecs.

Mais je puis dire le nombre de ceux qui se sont présentés sans notre appui : ils étaient quatre. L'un d'eux a été reçu.

Si quelque esprit grincheux veut nous rendre responsables de la totalité des élèves qui ont passé l'examen, nous pouvons encore présenter comme parfaitement honorable cette moyenne de dix élèves reçus sur treize candidats.

Notre classe de première de cette année n'est inférieure en rien à celle qui l'a précédée, et lui est supérieure en certains points.

Nos Mathématiciens sont moins entraînés peut-être, pour diverses raisons indépendantes de nous.

Nous pouvons espérer pourtant d'encourageants succès.

Les interrogations de semaine ou de quinzaine ont été plus rigoureuses encore et nous devons un merci tout spécial et aux professeurs qui ont bien voulu accepter ce surcroît de travail, et à nos amis de Paris qui sont venus interroger nos élèves de seconde, de première, de mathématiques, ou de philosophie.

Nous reprendrons, en 1906, la classe de Mathématiques élémentaires supérieures, transition entre le baccalauréat et la licence ou les grandes écoles. Nous serons heureux de recevoir le plus tôt possible des inscriptions.

M. Lange dit plus loin en fort bons termes, l'esprit de notre enseignement scientifique.

Je tiens pourtant à insister sur un point.

Nous avons un laboratoire de chimie très bien monté et entretenu avec un soin parfait par M. Delétra.

Notre laboratoire de physique, très suffisant pour un enseignement théorique, ne nous permet pas assez de travaux pratiques et on sait quelle importance nous attachons aux manipulations, qui font retrouver à l'élève les grandes découvertes des créateurs de la science, et qui, en lui donnant la féconde illusion de constantes inventions, stimulent et développent son initiative.

Nous n'avons pas de milliardaire en France, c'est entendu. Nous n'osons espérer qu'un Carnegie d'outre-mer entende notre appel et nous construise le laboratoire rêvé. Qui sait pourtant?

Mais ce laboratoire, nous voulons l'avoir pour 1906, et nous sommes sûrs que ceux qui s'intéressent à l'École, que les parents qui veulent pour leurs fils une éducation scientifique parfaite, que de généreux donateurs amis du progrès et du progrès essentiel aujourd'hui, celui de l'éducation, nous aideront et nous permettront de réaliser notre rêve.

Car ce sont nos vraies joies, aux Roches, d'apporter chaque année une pierre nouvelle à l'École et par là un progrès à notre œuvre morale.

Nos visiteurs ont admiré, à l'exposition de l'École, les splen-

dides cartes en relief et en couleur des élèves de M. Wilbois.

Nous devons signaler l'intérêt très grand que prennent à la géographie et nos professeurs et nos élèves. Il y a comme un match entre les diverses classes, match de disciples, mais aussi match de maîtres. Ils font appel à tout ce qui peut rendre cet enseignement captivant : Vues, photographies, cartes postales, beaux atlas, grandes cartes murales, et surtout excursions et voyages.

Il nous souvient qu'il y a trois ans, un inspecteur général visitant l'École avait trouvé nos collections un peu maigres, et notre enseignement de la géographie un peu sec.

Nous nous sommes piqués au jeu ; cette remarque a été pour nous très féconde, et si l'inspecteur général revenait aujourd'hui, il verrait avec joie que son idée a germé et produit une riche moisson.

L'enseignement de l'histoire en a profité, puisqu'il est intimement lié à celui de la géographie, et c'est une résurrection du passé que tentent avec succès nos professeurs, en particulier M. Desgranges et M. Trocmé.

Le dessin lui-même est venu apporter à l'histoire son concours : l'enseignement de M. Storez n'a fait parfois que vivifier et préciser encore celui de M. Desgranges.

M. Dupire s'est plus exclusivement consacré au modelage et aux décors — avec quel succès, — ceux-là le savent qui ont vu les décors des *Romanesques* et d'*Athalie* et les modelages exposés à la Fête de l'École. M. Storez a fait un cours de construction aux élèves de la section spéciale et il dit plus loin ses essais dans l'enseignement du « dessin libre ».

Non seulement le dessin libre a réussi aux Roches, mais M. Storez a fait œuvre plus haute encore en développant chez tous ses élèves l'esprit d'observation et en nous enseignant à tous, grands et petits, les lois de la beauté rationnelle.

Je parlais de son cours en section spéciale : il l'a toujours illustré par des exemples concrets et des visites à des maisons nouvelles à Verneuil.

Ces élèves de la section spéciale sont des enfants gâtés :

pour eux nous avons créé cette année, dès la quatrième, des cours de mécanique qui reçoivent leur application pratique dans l'étude des machines de l'École et leur complément dans le travail du fer, inauguré cette année par M. Ouinet.

Des cours d'industrie les mettent au courant des progrès actuels et leur permettent de choisir, à leur sortie de l'École, et en connaissance de cause, la voie qui leur convient. Ces cours sont, de plus, une application réelle, concrète, vivante, des leçons de physique et de chimie.

De cette année encore datent des leçons de droit pratique, et de géographie commerciale. M. Roux a étudié, en suivant à peu près l'ordre du beau travail de M. Poinsard, les échanges des principaux pays du monde.

En même temps, nous poussions énergiquement notre enseignement agricole. Et nous sommes si bien lancés que nous avons l'espoir de retenir à l'École nos plus grands élèves qui recevraient à notre ferme une première initiation pratique et dans nos laboratoires un solide enseignement; nous les enverrions ensuite dans une ou deux fermes-écoles bien choisies, en France ou à l'étranger, où des hommes en qui nous avons foi leur enseigneraient l'art de la culture, tout en continuant leur formation morale.

Voilà le bilan de notre année d'études et quelques-uns de nos projets.

De notre marche en avant les professeurs de l'École doivent recueillir l'honneur. Nous aimons à dire pourtant combien nous sommes redevables à certains de nos visiteurs, en particulier à M. Ferrière et à M. Mélikian. Ils ont eu l'amabilité de nous dire qu'ils avaient beaucoup appris aux Roches; nous avons appris au moins autant qu'eux; ils nous ont fait profiter de leur expérience, de leurs réflexions, et ont bien voulu nous donner sur notre œuvre un jugement impartial et sympathique, qui reste pour nous un encouragement précieux.

G. Bertier.

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES

Notre École ne mériterait pas son nom d' « École Nouvelle » si la question des méthodes d'enseignement n'y était pas sans cesse à l'ordre du jour. En ce qui concerne l'enseignement des sciences en particulier, on ne se contente pas d'adopter les nouveaux programmes et d'en tirer le meilleur parti possible. Le but que l'on se propose est surtout le développement libre des intelligences. Évitant avec soin tout ce qui peut déformer les jeunes cerveaux, on s'efforce de réagir contre la tendance, malheureusement trop répandue encore aujourd'hui, de faire de l'enseignement scientifique un enseignement où les sciences abstraites occupent de bonne heure une place trop importante au détriment des sciences d'observation et d'expérimentation.

Il est entendu que l'étude des sciences exactes constitue une excellente discipline intellectuelle en donnant à l'enfant des habitudes de précision qu'il ne pourrait guère acquérir autrement. Mais encore faut-il que ces études soient appropriées à son âge et à ses forces et de telle façon que le mot « instruire » ne soit pas synonyme d' « ennuyer » et quelquefois de « torturer ». Et puis, une discipline intellectuelle quelle qu'elle soit, si on en abuse, exalte certaines facultés et laisse les autres s'atrophier. C'est ainsi que l'esprit mathématique, avec son pli particulier, est malhabile à se débrouiller dans les sujets pratiques. Habitué à résoudre des problèmes dont les données sont simples et bien définies, le mathématicien se perd, s'égare dans la complexité et l'indétermination des choses concrètes et réelles.

De plus, l'abus des sciences abstraites donne à l'enfant une tournure d'esprit qui l'éloigne de plus en plus de la nature. Il en arrive à se figurer que l'on peut tout ramener au nombre, que l'étude de la nature n'est plus qu'une question d'équations et que le temps est proche où toutes les sciences s'étudieront au tableau noir.

C'est pour donner à nos enfants le correctif nécessaire aux

insuffisances et aux défauts de l'esprit mathématique que nous développons de plus en plus à l'École l'enseignement des sciences expérimentales.

Quant à la méthode, elle est autant que possible conforme au principe qui consiste à partir du concret et du particulier pour aller peu à peu à l'abstrait et au général. « Les hommes, a dit Herbert Spencer, croient que, parce que les formules générales qu'ils ont trouvées pour exprimer des groupes de cas particuliers ont simplifié leurs conceptions en réunissant plusieurs faits en un seul, ces mêmes formules simplifieront de même les conceptions d'un enfant. Ils oublient qu'une généralisation n'est simple qu'en comparaison de la masse entière de vérités particulières qu'elle comprend, mais qu'elle est plus complexe qu'aucune de ces vérités prise isolément; que ce n'est qu'après qu'un certain nombre de ces vérités isolées ont été acquises que la généralisation soulage l'esprit et aide la raison, et que, pour un esprit qui ne possède point les vérités isolées, la généralisation reste nécessairement un mystère. C'est ainsi que, confondant deux espèces de simplifications, les maîtres ont constamment erré en commençant par les « premiers principes » : manière de procéder essentiellement contraire à la règle fondamentale, qui est de présenter à l'esprit les principes par l'intermédiaire des exemples, de le conduire du particulier au général, du concret à l'abstrait[1]. »

Passons maintenant en revue chacune des branches de notre enseignement scientifique.

Chimie. — Sous la bonne direction de notre collègue M. Delétra, l'étude de la chimie se poursuit de la façon la plus intéressante et la plus concrète dans le coquet laboratoire de l'École. C'est là que se donnent toutes les leçons; de cette façon, la chimie cesse d'être pour l'enfant une science de formules, celles-ci ne venant qu'ensuite comme moyen de soulager sa mémoire.

1. Herbert Spencer, *De l'éducation intellectuelle, morale et physique.*

Les travaux pratiques occupent dans cet enseignement la place très importante qu'ils doivent avoir. L'élève trouve au laboratoire tout ce qu'il lui faut pour faire ses expériences et, le plus souvent, on le laisse se débrouiller tout seul. Ses expériences ne lui réussissent pas toujours, il s'en faut, mais alors, avec l'aide du professeur qui étudie avec lui les causes de son insuccès, il retire de son expérience manquée un enseignement tout aussi profitable que s'il avait réussi du premier coup.

Physique. — C'est dans le même esprit qu'on s'efforce de donner l'enseignement de la physique en lui rendant de plus en plus son véritable caractère de science expérimentale. Le temps est passé où la classe de physique était regardée comme une succursale de la classe de mathématiques; où la loi de Mariotte, par exemple, était l'occasion d'innombrables problèmes du second degré ou bien encore les calculs d'espace nuisible dans les machines pneumatiques l'occasion d'aligner de belles équations et de faire de subtiles éliminations.

De plus, dans les nombreuses applications numériques que l'on fait faire aux élèves, on les habitue de bonne heure à se préoccuper du degré de précision qu'on est en droit d'exiger dans leurs calculs. On leur rappelle constamment que les données d'un problème de physique sont des résultats d'expériences et, comme telles, entachées d'erreurs inévitables plus ou moins grandes; qu'il est inutile, par conséquent, de tenir compte, dans les calculs, des chiffres dont la suppression entraînerait des erreurs plus faibles que celles faites dans les mesures.

Et ainsi disparaît, chez l'élève, ce scepticisme à l'égard des calculs auxquels donne lieu l'étude des phénomènes physiques; il ne se croit plus autorisé à dire qu'en physique, tous les calculs sont faux.

Mais ce n'est pas tout; il faut aussi lui apprendre de bonne heure ce qu'est la méthode scientifique; lui montrer comment on utilise des observations isolées pour généraliser. Des connaissances isolées servent peu pour le développement de l'intelligence; il faut donc enseigner à l'élève le moyen de relier des



DESSINS DE M. CHARPENTIER ET DE L. LANDRU



DESSINS « LIBRES » D'ÉLÈVES

faits épars et d'en dégager une loi. A cet effet, on l'habitue de bonne heure à l'emploi des constructions graphiques qui non seulement donnent d'une façon frappante l'allure d'un phénomène, mais encore font pénétrer dans son esprit les idées si importantes de fonction et de continuité. En même temps, il apprend comment, tout en généralisant l'expérience, on corrige nécessairement par le graphique, les nombres qu'elle a donnés.

D'ailleurs, l'usage des graphiques facilite singulièrement l'étude de certains chapitres de la physique; il permet de résumer en une image frappante un ensemble de résultats que l'élève ne retiendrait que difficilement sans cela. Interrogés à ce sujet, nos grands élèves de *Mathématiques* ne manqueraient pas de citer l'étude de la compressibilité des fluides, l'étude de l'équilibre d'un corps pur sous plusieurs phases; celle des solutions, etc., etc.

Sciences naturelles. — En *sixième*, étude de l'homme et des animaux, en s'attachant à montrer l'utilité de la zoologie pour l'agriculture (animaux nuisibles et utiles).

Quatrième (géologie). Étude des effets de l'eau et du feu central — les différents terrains — et toujours la préoccupation de montrer comment la science sert de base aux applications agricoles industrielles. Dans ce but, on s'est étendu davantage sur les parties du cours se prêtant aux développements pratiques : reboisement, pétrole, houille, etc.

En troisième (zoologie). Étude de l'homme; même désir de chercher à expliquer les faits de la vie quotidienne : nourriture, marche, voix, sensibilité, etc. (Note de M. Paul Roux.)

Les élèves de seconde classique et moderne ont étudié les différents représentants du règne animal, depuis les infusoires jusqu'aux insectes, inclusivement. Des spécimens mis entre les mains des élèves sont venus compléter cet enseignement essentiellement concret.

Les mathématiciens et les philosophes se sont particulièrement attachés à l'étude de l'homme et de la botanique. Ils ont, de plus, fait quelques dissections qui leur ont permis de se rendre

compte par eux-mêmes des dispositions de certains organes complexes : cerveau, cœur, poumon. (Note de M. Fatras.)

Mathématiques. — Des expériences intéressantes, qui ont donné de bons résultats, ont été faites cette année par notre collègue, M. Wilbois. Il fallait pour cela un terrain neuf, non encore encombré de certaines méthodes dont l'influence n'aurait pas manqué de se faire sentir et aurait rendu difficile l'application d'idées nouvelles. C'est pourquoi nous ne parlerons ici que des classes de *cinquième* et de *quatrième*.

Un premier point auquel s'est attaché notre collègue, c'est d'établir dans son enseignement un lien étroit entre les trois branches des mathématiques : arithmétique, géométrie, algèbre. Dans ce but, un même problème est résolu successivement par l'arithmétique, par l'algèbre, puis par la méthode graphique.

En algèbre, on s'est abstenu de commencer par des théories générales. Aussi, contrairement aux indications du programme, on a été obligé de laisser de côté les segments dirigés; mais on s'est attaché à la résolution des équations numériques du 1er degré à une et plusieurs inconnues, avant de s'occuper du calcul algébrique. En un mot, on a fait de l'abstraction progressive.

En géométrie, on s'est inspiré de la méthode de M. Méray et on n'a pas craint de partir de l'intuition aux dépens de la rigueur scolastique.

C'est un fait établi depuis longtemps, que le jeune débutant est incapable de goûter la belle ordonnance de l'édifice logique, bâti sur les *Éléments* d'Euclide. Il faut, sous peine de le rebuter, souvent à jamais, commencer par une géométrie concrète. En s'élevant ensuite peu à peu, on arrivera sans peine à le mettre en état de lire avec fruit, et d'apprécier, pendant ses dernières années d'études, les beaux traités aux démonstrations si élégantes, parus dans ces derniers temps.

En *cinquième* et en *quatrième*, on a adopté le programme suivant : Le troisième livre (similitude en général). Les droites concourantes dans les triangles (1er livre). — La théorie du

triangle rectangle (théorème de Pythagore, etc.) (3e livre). — Le cercle (2e livre). — La similitude dans le cercle (3e livre).

Un certain nombre de travaux pratiques ont été exécutés par les jeunes élèves. On avait en vue deux buts : d'abord l'exécution des problèmes d'algèbre par des graphiques exacts et aussi la résolution de problèmes de similitude sur le terrain (Ex. : mesurer à la chaîne, par les triangles semblables, la distance à un point inaccessible).

L'autre but poursuivi a été d'habituer, dans les exercices, les élèves à rendre l'erreur minima et à apprécier l'influence d'une erreur sur le résultat. Cela constitue une bonne préparation à la physique.

Nous terminerons cet aperçu par deux remarques qui s'appliquent d'ailleurs à tout notre enseignement.

Nous faisons tous nos efforts pour réagir contre la vieille habitude de mettre tout l'enseignement en leçons. Nous cherchons à « enseigner » le moins possible, en faisant « trouver » à l'élève le plus possible. Nous tenons à faire de lui non un récepteur passif, mais un chercheur actif qui observe et qui découvre.

Enfin, nous évitons avec soin les classes nombreuses. Nous voulons pouvoir suivre de très près chacun de nos élèves, les plus faibles comme les plus forts ; aussi ne craignons-nous pas de dédoubler une classe (et c'est ce qui a été fait cette année pour la *seconde* et la *troisième*), dès que son effectif dépasse le chiffre qui a été établi dès la fondation de l'École.

G. LANGE.

Der deutsche Unterricht in der Ecole des Roches.

Wie in allen höheren Schulen Frankreichs, so wird auch in unserer Anstalt eifrig Deutsch getrieben. Bei uns, in der Ecole des Roches, wird dieses Lehrfach sogar viel besser gepflegt als in den Gymnasien. In den letzteren nämlich können die Schüler nur während des deutschen Unterrichts deutsch sprechen, aber hier, haben sie viel mehr Gelegenheit dazu. Wir haben hier zwei ausgezeichnete Lehrer für die deutsche Sprache, Herrn Hoeflich und

Herrn Thiry, die sich stets eifrig bemühen den Schülern diese nützliche Sprache beizubringen. Ausserdem sprechen noch einige Lehrer fliessend deutsch wie z. B. Herr Direktor Bertier, Herr Professor Trocmé, Herr Mathematikprofessor Lange und Herr Chemieprofessor Dr Délétra, sowie Frau Bertier, Frau Bell, Frau Trocmé, Fräulein Demolins, Fräulein Schlipphacke und Fräulein von St. Pol.

Was die Schüler anbetrifft, so sind nur drei von ihnen dieser Sprache mächtig : John Waddington, Vladimir Werefkine und Andreas Pusinelli.

Wir sehen also dass die deutsche Sprache in unserer Anstalt zahlreich genug vertreten ist und dass die Schüler wirklich Gelegenheit haben, diese Sprache zu erlernen. An guten Einrichtungen dafür fehlet es auchdurchaus nicht. Es gibt deren gar mannigfaltige. aber die vorzüglichste von allen ist zweifellos die deutsche Unterhaltung beim Abendessen. In jedem der fünf Häuser nämlich besteht der Speisesaal aus drei Tischen. Beim Mittagessen wird an allen Tischen französisch gesprochen ; beim Abendessen aber spricht man nur an einem Tische französisch. An diesen kommen gewöhnlich die Ausländer hin, die noch kein französisch können ; von den zwei anderen Tischen ist der eine dem Deutschen und der andere dem Englischen gewidmet.

Jeder Tisch hat seinen Leiter. Im Coteau Z. B. ist Herr Bertier der Leiter des deutschen Tisches, im Vallon Frl. von St. Pol, in der Guichardière Herr Thiry, in den Pins Frl. Schlipphacke und in den Sablons Herr Trocmé. Die Schüler sind wohl gezwungen die Sprachen der betreffenden Tische zu sprechen, widrigenfalls ihnen der Nachtisch entzogen wird oder sie 10 Ct. Strafe zahlen müssen.

Was den grammatischen Unterricht der deutschen Sprache anbetrifft, sohaben hier die kleinen Schüler vier Stunden wöchentlich und die grossen zwei. In diesen treibt man viel Grammatik, viel Lektüre und recht viele Ubersetzungen. Ich selbst habe die Ehre in einer Klasse den deutschen Unterricht zu erteilen. Da nämlich Herr Hoeflich und Herr Thiry sehr beschäftigt sind, so hat mir Herr Direktor Bertier die Unterprima anvertraut. Ich gebe dort zwei Stunden wöchentlich. Ich tue mein mögliches um meinen Schülern etwas beizubringen, trotz dem aber muss ich gestehen, dass sie langsam fortkommen. Die vielen unregelmässigen Verba, an denen ja die deutsche Sprache ausserordentlich reich ist, sowie die verschiedenen Praepositionen und Artikel bereiten ihnen sehr grosse Schwierigkeiten.

Mit dem Englischen hat man in unserer Schule grössere Erfolge erzielt als mit dem Deutschen. Dieses lässt sich aber durch die aus-

serordentliche Schwierigkeit der deutschen Sprache erklären. Der Franzose lernt nämlich tausendmal leichter englisch als deutsch. Trotzdem aber entmutigen wir uns nicht. Es geht ja immer besser mit dem Deutschen; im nächsten Schuljahr werden wir einen deutschen Lehrer mehr haben und dann werden wir mit dem Deutschen hoffentlich dieselben glücklichen Erfolge haben, wie mit dem Englischen.

Eudoxe Em. GRÉGOROVITZA.

NOTES SUR VERNEUIL

Une des qualités les plus nécessaires à un professeur à l'École des Roches doit être la ténacité dans ses desseins. Cet esprit de stabilité sera le nécessaire contrepoids de notre désir d'innovation.

Voici maintenant un autre principe qui nous est cher : ne pas nous en tenir aux formules qui nous ont été suggérées à nous-mêmes par nos maîtres, mais en vérifier constamment la portée et l'efficacité éducative; adapter à notre jeune auditoire la donnée scientifique la plus nouvelle, ne jamais nous « cristalliser » dans nos connaissances de jeunesse, ni surtout — oh! surtout! — ne jamais hésiter à transmettre d'une façon plus vivante et plus neuve ce qui ne nous fût pas, jadis, transmis ainsi.

C'est pour ces raisons que, persévérant dans une tentative d'enseignement dont il m'a été donné de faire le bref exposé dans le *Journal de l'École des Roches* de 1904, et parti avec mes élèves des origines mystérieuses du peuple égyptien, ayant vu, aux premiers jours de la quatrième, les rayons du soleil levant dorant la statue de Memnon, je les ai conduits en ce terme-ci, à la fin de leur année de seconde (géographie, histoire et littérature se soutenant toujours, intimement mêlées) jusqu'aux pièces d'eaux de Versailles où le dernier éclat d'un soleil au déclin couvrait d'une pourpre inquiétante les trophées coûteux de Louis.

Ainsi donc, nous avons suivi, dans leur développement, la vie européenne et la pensée française, procédant du connu à l'inconnu, nous aidant fortement du souvenir des yeux, insistant sur les transitions, ces points privilégiés de l'histoire d'analyse, et tâchant d'aimer chaque époque pour les nobles élans qu'elle sut engendrer et les belles formes d'art qui nous l'immortalisent.

Procéder du connu à l'inconnu, du concret à l'abstrait, du regard curieux à l'idée, de l'expérience à la règle, ne sera-ce pas aussi nécessaire en éducation littéraire qu'en éducation scientifique, et je voudrais ici, précisément, mieux exposer et plus clairement, cet aspect de notre méthode par l'étude d'un exemple particulier :

Qu'est-ce, pour nos garçons, que la terre de France? — C'est d'abord le pays de famille et le coin rêvé de province où ils vont passer leurs vacances; mais aussi ce canton de la bonne Normandie où nous vivons ensemble, neuf mois de notre année, cette petite place forte de Verneuil à la ceinture d'eaux endormies et toute pavoisée de tours.

L'histoire du moyen âge nous donnant l'occasion, au cours de la classe de troisième, d'aborder, dans son développement, cette cellule de la vie française et trop contents d'avoir l'exemple sous les yeux, l'exemple fréquenté, l'illustration vivante, nous n'avons eu garde de l'omettre et nous nous sommes faits, avec joie, l'interprète du chant des ruisseaux et de la voix calme des pierres.

Et voici ce que les pierres nous ont raconté :

« Romaines, à Verneuil, nous sommes peu! Ces agriculteurs acharnés sont cependant venus déchirer notre terre; ils ont substitué par l'épée la « paix romaine » à cette paix villageoise, au milieu des clairières, dans laquelle les Gaulois, nos pères, envoyaient leurs pèlerinages au sanctuaire voisin des Carnutes... »

Et les aulnes des fossés de l'Avre nous ont murmuré : « Nous sommes les parrains du pays; tous les Verneuil de

France sont rejets de nos branches. Les « vergnes » ont donné Verneuil ! »

Et l'Avre paresseuse, parmi ses lentilles d'eau, nous parla elle-même, comme il suit : « Le Scandinave Rollon, fils des déesses marines, ce barbare accouru chez nous au gré de sa barque et des flots, et maître de la terre, après Saint-Clair-sur-Epte, ramenant son glaive au fourreau, fit fleurir sur mes bords cette justice nouvelle et cette joie féconde de l'effort personnel, qui avait été transmise à sa race dans le fécond isolement des fjords ».

Et les pierres, et les aulnes et les eaux des remparts s'écrièrent d'une voix commune : « Nous sommes les éléments de la terre normande dont les fils, à la suite de Guillaume de Falaise, ont jadis conquis l'Angleterre ! »

Des Français aux Anglais, des Anglais aux Français, ballottée, disputée, déchirée, décimée, pauvre ville frontière, dans le trouble confus des nationalités qui n'émergeaient pas même et parmi les haines féodales, comprenant à la fin sa pensée nationale, se portant vers la France d'un sursaut de son cœur et s'attachant définitivement à la fortune du roi sacré par Jeanne à Reims... telle sera l'histoire de Verneuil !

Elle est ville frontière : un vieux dicton local en garde la mémoire et dit : « *Avra parva licet, Francorum dividit arva* ». C'est l'Avre, si petite qu'elle soit, qui sépare les Français de la terre normande. Dès 1120, le vieux Verneuil est bâti par Henri I[er] : ses habitants jouissent de privilèges ; puis, pour se mieux défendre contre les coups de force, la ville forme trois bourgs, ceint chacun de ses murs, muni de ses fossés, qu'il faut prendre l'un après l'autre. Les nombreuses rues de Verneuil, d'ordinaire vallonées et gardant la trace du mot « Pont », restent un souvenir présent de ce morcellement intérieur. Les eaux de l'Iton sont amenées par une dérivation savante pour fortifier la ligne des remparts ; trois grosses tours massives défendent le triangle : au creux du vallonnement, la vieille tour Gelée s'enguirlande encore sous les lierres, et la Tour Grise (hélas ! un peu défigurée) a défié le temps, comme elle défiait l'ennemi par ses inexpugnables murs.

En onze ans, la ville est bâtie, œuvre d'une volonté. Les fléaux s'abattent sur elle : tremblement de terre, dit-on (1182) et plus tard, incendie allumé par la foudre. Vite, elle se relève : en 1240, ses habitants sont au nombre de treize mille, ce qui est environ le triple de sa population actuelle. En 1173 cependant, la ville



VUE DE VERNEUIL (Phot. Boucher).

avait été assiégée par Louis le Jeune et fort maltraitée par les hommes d'armes, après sa capitulation. Quatre ans plus tard, elle retombait entre les mains du roi d'Angleterre, pauvre ballon de jeu que deux camps acharnés semblent se disputer l'un à l'autre avec la frénésie d'un sport cruel.

Louis VII meurt, Jean sans Terre accomplit son célèbre siège d'Évreux. A ce moment Philippe-Auguste est devant Verneuil ; il apprend le massacre d'Évreux, part dès la nuit suivante, surprend la ville et passe les Anglais au fil de l'épée. Mais, pendant l'absence du roi de France, Richard Cœur de Lion, bondissant, entre, victorieux, dans Verneuil.

« O Richard, ô mon roi ! »

Alternatives diverses : la petite ville redevient française. Sous Jean le Bon, les Anglais la brûlent en partie. Voici que reviennent les heures sombres. Sous Henri V, roi d'Angletrre, après Azincourt, la Normandie est envahie une seconde fois. — C'est l'époque de la Grande Bataille!

Pouvons-nous appeler : grande bataille, une mêlée qui dure trois quarts d'heure? — Oui, puisque, somme toute, cinq mille Français y restent. Le chroniqueur de l'époque, Monstrelet, nous



AUTRE VUE DE VERNEUIL (Phot. Boucher).

a laissé le récit, naïvement conté, de l'événement : la tactique des Anglais consiste principalement à se garantir par derrière avec chevaux, archers et bagages ; ils perdent néanmoins plus de seize cents des leurs !

Par un beau soir d'été : six heures, le soleil tombe (27 août 1424). C'est au nord de Verneuil que le combat s'engage et des meurtrières de la Tour Grise, nous croyons voir renaître la bataille au milieu des blés. (Nos petits bicyclistes ont même su découvrir, dans le lieu nommé Saint-Denis, quelques vieilles statues provenant d'une chapelle qui fut élevée au lieu du combat.)

Mais je n'entreprends pas de raconter, ici, l'histoire de Verneuil. Je n'ai que l'ambition d'exposer une méthode d'enseignement historique qui s'est efforcée de rester toujours pittoresque et expérimentale.

Le sujet suivant de composition, donné à nos élèves de troisième comme devant servir de classement à la fin de l'année, avait été précédé de la note que voici et que je reproduis afin de préciser plus directement mes intentions :

« La narration, dont le sujet suit, devra être fortement imprégnée d'intérêt local et les différents épisodes devront être situés *en des paysages vus, en des sites connus* et décrits plus avec vos yeux qu'avec votre imagination. »

Il s'agissait de l'histoire de Jean Bertin, complément narratif de notre étude locale et qui permettait à mes élèves de tenter, dans la mesure de leurs petites forces, la fameuse « résurrection du passé. »

C'est en 1449 : le cœur pur et vaillant de la bonne Lorraine a palpité d'ardeur sur le bûcher de Rouen : La garnison anglaise, à cette époque, ne se compose, à Verneuil, que de 120 soldats qui, pour suppléer à leur petit nombre, contraignent ses habitants à monter la garde; Jean Bertin, le meunier du Moulin-des-Murailles, veut rendre la ville aux Français. Il va trouver de nuit le capitaine Robert de Floques, tenant garnison à Évreux. Le 29 juillet 1449, au point du jour, celui-ci arrive avec ses troupes au pied des murailles de Verneuil. C'est un dimanche. Dans l'air, qui deviendra bientôt grésillant de chaleur, les cloches du matin tintent la première messe. Jean Bertin lâche l'écluse obscure de son moulin. Bientôt le fossé est à sec: des échelles sont dressées contre les murs et les Français pénètrent dans la ville. Ils surprennent les Anglais, en tuent un certain nombre et font des prisonniers. Les survivants vont chercher refuge à l'intérieur de la Tour Grise...

Les Français entourent celle-ci, malgré les fossés remplis d'eau. Enfin, le 23 août, les assiégés demandent à capituler. Ils ne sont plus qu'une trentaine...

Cette bonne nouvelle fut apportée à Charles VII, alors qu'il se

trouvait à Chartres. Peu de jours après, la cité de Verneuil le recevait en grand apparat. Le roi de France était escorté des évêques d'Auxerre, d'Évreux et de Lisieux. Les habitants allèrent au-devant du monarque et offrirent les clés de la ville à celui qui avait été le roi de Bourges et que Jeanne avait fait, par sa piété vaillante, le roi du pays tout entier.

L'histoire militante de Verneuil en tant que cellule typique de l'organisme français en formation, nous paraît se terminer à cette date. Ensuite, elle eut ses jours heureux ou malheureux, mais vraiment elle n'eut plus d'histoire. A part la sanguinaire aventure de Frotté, ce ne sont que documents d'archives...

Pour traiter le sujet donné, nos garçons pouvaient s'inspirer de telle poésie de Victor Hugo : *La fiancée du Timbalier*, par exemple, proposée en classe comme leçon et, pour éviter tout anachronisme, il leur était nécessaire de se souvenir, entre autres détails, que si Verneuil comptait, au temps passé, sept églises carillonnantes, la tour de la Madeleine, ornement et fierté, joie des yeux et du cœur, n'était cependant pas construite, édifiée qu'elle fut vers 1517, en un style qui rappelle une des tours de Rouen, par des artistes italiens et de passage.

Nous conclurons maintenant en quelques mots : Du petit au grand, de Verneuil à la France, c'est ainsi que nous voudrions faire connaître, faire aimer et faire retenir! L'histoire n'est pas surtout enfermée dans les livres; elle rit dans les cloches, grimace dans les gargouilles et dure, bien vivante, jusqu'à nous dans les assises du château fort. La pensée héroïque sort du fait. Nous avons vu la parole de la Pucelle : « L'Anglais sera bouté hors de France » s'accomplir dans le geste de Jean Bertin; mais il semble pourtant que la vertu saxonne ait laissé quelque chose de sa force tenace, dans la campagne de Verneuil, puisque, à l'École des Roches, dans ces mêmes campagnes, nous avons entrepris de faire naître au cœur de nos petits Français cette libre et vigoureuse volonté d'Outre-Mer, consciente et maîtresse d'elle-même.

René Des Granges.

Une journée de pluie à l'École des Roches.

Dans « École des Roches » on remarque le mot école, et ce mot fait penser à un grand bâtiment situé au milieu d'une ville. Il n'en est pourtant pas ainsi de l'École des Roches. Elle n'est pas composée d'une seule maison, mais bien de cinq maisons groupées autour d'un bâtiment central dans lequel se font les classes. De plus, elle est à la campagne au milieu de la nature que nous pouvons admirer à notre aise, ce qui en rend le séjour très agréable. Pendant le terme d'été, il fait ordinairement beau, il faut compter cependant quelques journées pluvieuses qui ne font que trop ressortir les plaisirs auxquels nous sommes habitués. Pendant les journées de pluie nous ne nous ennuyons cependant pas à l'école. Je prends à témoin cette journée pendant laquelle il n'a cessé de pleuvoir.

La matinée étant presque entièrement occupée par les classes, nous souffrons peu de la pluie. Pendant les récréations, lorsque nous changeons de classes, nous sommes parfois un peu mouillés; la pluie, en cette circonstance, a un avantage, elle nous empêche de flâner et d'arriver en retard. Après le déjeuner, pendant le temps libre, nous nous rendons soit à la salle de lecture, où nous trouvons des livres intéressants et variés, soit à la salle de jeux où nous nous exerçons à des jeux divers. La récréation finit à deux heures, c'est le temps des travaux pratiques, ou des jeux. Les premiers ont lieu pour la plupart à l'abri, la pluie n'a guère d'inconvénients, mais pour les jeux cricket, tennis, football, impossible d'y satisfaire si la pluie continue. Allons-nous rester inactifs? Pas du tout, nous faisons la course, sport qui, pour n'être pas aussi agréable que le cricket, a du moins l'avantage de se pratiquer par tous les temps. Nous rentrons pour goûter, et la journée se termine par deux heures de classe. Là, enfin, nous n'avons pas à nous préoccuper de la pluie. Après le dîner, nouveau temps libre, et nouvelle visite à la salle de lecture ou de jeux. Puis, à huit heures et demie, le timbre nous invite à l'appel, c'est le dernier événement de la journée. L'heure du repos est proche et est par tous bien accueillie.

Ainsi se passe, sans trop d'ennui, une journée de pluie à l'École des Roches.

Gilbert TRIBOULET (élève de sixième).



BATAILLE D'HASTINGS, COMPOSITION DE SAINT-CLAIR DELACROIX

LE « DESSIN LIBRE » A L'ÉCOLE DES ROCHES

Avant d'expliquer ce que nous entendons par le « dessin libre », il ne serait pas mauvais de jeter un coup d'œil en arrière et d'examiner avec autant de soin que nous permet la brièveté de cet article les efforts qui ont été faits pour rendre le dessin accessible au plus grand nombre. Comme le fait si bien remarquer M. Quénioux dans un article de l'*Art décoratif*, paru au mois d'avril 1906 « ceux-là seuls en France jusqu'au XVIIIe siècle qui se destinaient à une carrière artistique, à un métier d'art, apprenaient à dessiner dans l'atelier d'un maître ou d'une corporation ». Au XVIIIe siècle, J.-J. Rousseau, le premier (dans son *Emile*, livre II) proclame l'utilité du dessin pour tous. En 1851, à l'occasion de l'Exposition universelle de Londres, le comte de Laborde reprenait l'idée de J.-Jacques et, prévoyant l'avenir, disait « qu'il fallait apprendre le dessin à tout homme au même titre que l'écriture et cela avec d'autant plus de raison que l'écriture est une sorte de dessin »; et ailleurs : « le dessin n'est pas un art, le dessin est un genre d'écriture, et avant peu chacun de nous aura un bon ou un mauvais dessin, comme on a une bonne ou une mauvaise écriture; mais il sera honteux de ne pas dessiner; on en rougira comme aujourd'hui on rougit de ne pas savoir écrire ». Il allait même jusqu'à dire que le dessin devait précéder l'écriture et en fait c'est ce qui se passe lorsqu'on laisse l'enfant agir à sa guise, il commence à exprimer ses idées par le dessin avant d'écrire. « Astreindre l'enfant tout d'abord, sans aucune préparation préalable de son jugement, sans aucun exercice préparatoire de sa main, à reproduire mécaniquement des figures qui ne se rattachent à aucune de ses idées, à aucune des

formes qu'il a d'habitude sous les yeux, c'est prendre l'étude *à l'envers*, c'est dégoûter l'enfant à plaisir. Tout au contraire, si le dessin, cette étude attrayante, a *précédé* l'écriture, l'enfant passe aisément de l'un à l'autre, les deux enseignements s'allègent en alternant et font faire des progrès chacun au profit de l'autre. »







DESSIN DE L. LANDRE

DESSIN DE J. MUNIER

En 1878. Émile Reiber, directeur fondateur de l'*Art pour tous*, ajoutait que le dessin devrait pouvoir être *plus facilement* enseigné que l'écriture.

Il semble que ces idées fécondes devaient ajouter une branche nouvelle, attrayante et vivante, à l'enseignement général souvent si morose. Hélas! ce ne fut pas à ces philosophes qu'on s'adressa. Une commission ministérielle fut réunie pour *élaborer une méthode*, il en surgit deux : celle de Guillaume, statuaire, et celle de Ravaisson, philosophe, tous deux membres de l'Ins-

titut. La première l'emporta sur la seconde, et c'est elle qui sévit encore dans l'enseignement officiel. Vous connaissez tous cette méthode, dite « géométrique », qui oblige les malheureux enfants, dans les lycées, collèges, écoles maternelles « à occuper leurs loisirs en traçant des droites, des angles, des polygones,



G. FERRAND DESSINANT.

en divisant des figures géométriques en parties égales, etc...

« Les résultats? Nuls ou à peu près nuls.

« Il est facile de constater, à la sortie de ces écoles, que pas un élève ne sait dessiner. Quelques-uns exécutent correctement une épure, un dessin géométrique, copient *assez* exactement, d'après le plâtre, le torse antique ou une figure, mais cela sent le travail machinal. Sortis de cette pratique d'école, ils sont impuissants à traduire une idée graphique personnelle, et à exécuter d'après nature le moindre croquis [1] ».

Devant ces résultats incontestables et navrants, on pouvait

1. Lire l'article de M. G. Morot, dans la *Revue encyclopédique* du 1er octobre 1904.



DÉBARQUEMENT DES NORMANDS EN ANGLETERRE, PAR CH. BOSCH.

essayer de faire autrement, on ne pouvait obtenir plus mal, ce qui déjà était un encouragement. Partant de cette idée que l'enfant aime à dessiner quand on le laisse tranquille, qu'il ne commence à prendre le dessin (comme bien souvent le reste de l'enseignement) en horreur que du jour où on lui apprend à dessiner, j'ai pensé. qu'il fallait d'abord le laisser faire, lui donner toutes facilités pour exprimer sa pensée, ce qui me conduisit tout naturellement par l'observation de ses dessins spontanés à lui fournir des crayons de couleur, des pinceaux, des couleurs à l'eau inoffensives. Comme sujets? lorsqu'il ne savait que faire, gêné sans doute par ma présence (un artiste





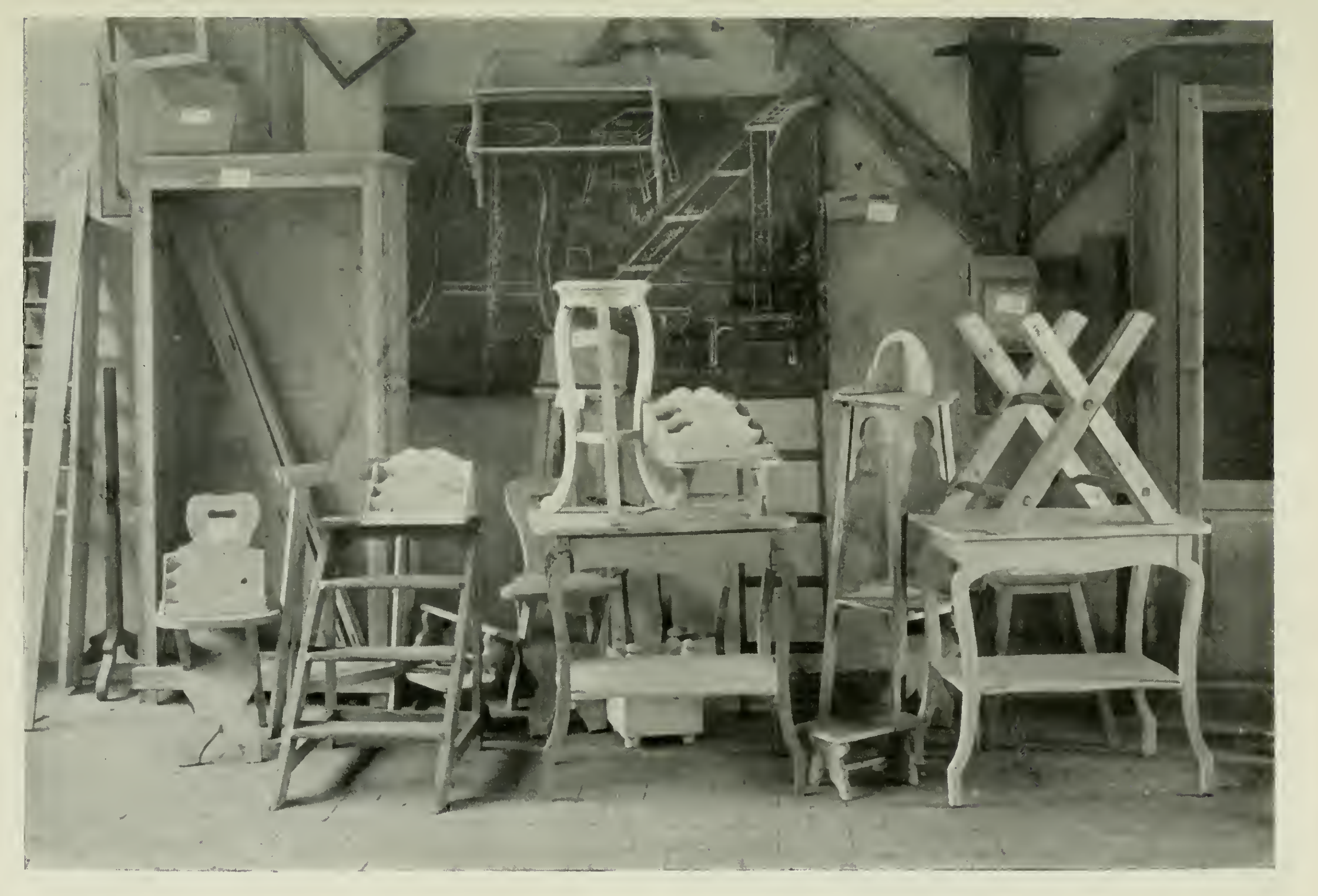
DESSIN DE E. LATUNE



DESSIN DE R. LOUBET

aime à travailler seul), je lui suggérais des idées se rapprochant autant que possible des siennes propres, je lui parlais du *Petit Chaperon rouge*, des contes de la *Mère l'Oie*. A ceux que l'histoire passionne déjà, grâce à l'enseignement si vivant de M. Des Granges, je proposais le récit de la conquête de l'Angleterre par les Normands, la bataille d'Hastings, le siège de Paris, par les Barbares, etc. A d'autres, passionnés pour les sports, je proposais une course en auto, ou en yatch, un voyage en chemin de fer; aux petits Russes, je demandais de me décrire une de ces prestigieuses églises aux clochetons ventrus et dorés; aux Américains, la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb. A ceux que ces sujets laissaient indifférents, à ceux qui ne se sentaient pas de taille à exprimer d'aussi belles histoires[1], je proposais, non pas le dessin d'un carré ou

1. Ils sont rares, l'enfant ne cherchant dans son dessin qu'à réaliser une partie



MEUBLES FABRIQUÉS PAR LES ÉLÈVES A LA MENUISERIE (Phot. Barrier).



A LA GYMNASTIQUE (Phot. Barrier).

d'un rond (ce sont des abstractions rebutantes), mais la composition d'un carreau de faïence, du dossier d'une chaise, d'un couvercle de boîte, etc., etc...



DESSIN DE M. TASSU.

Les résultats? Vous avez pu les voir à l'Exposition des dessins de l'École des Roches, ce furent *des dessins d'Enfants*, oui, j'insiste, ce furent des dessins d'enfants, et il fallait que cela fût ainsi, autrement nous retombions dans les défauts que nous reprochions à nos prédécesseurs. Nous avons obtenu l'expression *vraie*, naïve, de ce que pense l'enfant; ces dessins sont pleins de fautes, nul ne le conteste, mais aussi que de jolies trouvailles pour un esprit non prévevu, pour un père qui laisse parler son enfant, même s'il fait des fautes contre la grammaire; je dirai même que de choses à glaner pour un professeur qui n'a pas de théorie toute faite, qui connaît son infériorité et ne pense pas que ses élèves doivent être le *reflet de sa personnalité*.

Et puis, quelle joie pour les yeux que toutes ces couleurs assemblées (pas si au hasard qu'on pourrait le croire), ces rouges bien francs, ces bleus et ces jaunes si bien harmonisés. Ne retrouve-t-on pas là les essais naïfs, mais si appréciés pourtant par nos ultra-civilisés, des faïences bretonnes, des décorations russes ou scandinaves, des poteries coréennes? Ne retrouve-t-on pas aussi les premiers efforts de nos dessinateurs et peintres primitifs, dont la vogue serait inexplicable, si elle ne venait d'une admiration réelle pour tout effort sincère? Ne demandons pas à nos enfants d'aimer les dessins tristes en blanc et noir, nous qui les délaissons aux



DESSIN DE C. BOSCH.

de son rêve; le reste, son imagination ardente l'ajoute sans peine : d'un manche à balais il fait un cheval, d'un torchon une poupée.

salons annuels pour courir aux tableaux colorés plus vivants, soyons aussi indulgents pour leurs balbutiements que nous le sommes pour les efforts de naïveté voulue des Maurice Denis, ou des Gauguins. Le rôle du professeur de dessin, comme de tout éducateur, n'est-il pas de laisser parler l'enfant avant de lui imposer sa propre manière, qui n'est pas forcément la meilleure?

Ceci ne veut pas dire qu'il ne faille jamais corriger l'enfant et le laisser pousser comme une plante sauvage; encore ne faut-il pas l'élever dans une serre si chaude, que le moindre contact avec l'air extérieur l'anéantisse à jamais. Nous ne sommes partisan d'aucune méthode à priori ; toutes au contraire contiennent d'utiles moyens, qu'il ne faut pas dédaigner et que nous sommes les premiers à employer, dès que l'enfant en manifeste le DÉSIR. Laissons l'enfant nous demander *pourquoi* « ses bonshommes lui déplaisent », *pourquoi* il ne peut exprimer l'éloignement, comment on peut débrouiller l'épaisseur d'un bois, comment exprimer la multiplicité des feuilles d'un arbre; prenons-le alors par la main, ouvrant la porte à la lumière, et engageons-le à *bien regarder*, à mieux examiner, ce qu'il veut exprimer. Il trouvera bien souvent de lui-même la meilleure manière; le professeur aura joué son rôle d'*indicateur :* il ne doit être que cela.

Maurice STOREZ.

III

LA SECTION SPÉCIALE

ENSEIGNEMENT DE L'AGRICULTURE

COURS. — Nous sommes heureux de constater les succès toujours croissants remportés par l'organisation de l'enseignement agricole aux Roches. Il occupe une part très importante dans les programmes, et c'est avec grand intérêt qu'il est suivi par les élèves, aussi bien par ceux qui se destinent à la carrière agricole que par d'autres qui ne voient que les charmes et les avantages de la campagne.

Dans l'enseignement élémentaire, nous faisons une place utile à l'agriculture dans les applications des cours de sciences ; nous cherchons à ouvrir l'esprit de l'enfant aux questions si intéressantes et si délicates qu'elle suscite, ce qui le conduit le plus souvent à l'amour de cette profession, à l'amour du travail et à la capacité pour l'accomplir.

Dans la section spéciale, nous avons en vue un enseignement plus complet, théorique et pratique à la fois, théorique par les cours de la matinée, les conversations et les conférences sur tout ce qui touche l'agriculture, pratique par les travaux de l'après-midi à la ferme, ou les nombreuses excursions dans les exploitations particulièrement intéressantes et bien conduites de la région.

Plus avisé que le paysan de Latium, chanté par Virgile, le futur agriculteur me paraîtra ainsi mieux connaître et apprécier

la réalité de son sort heureux qu'en commentant dans tous les tons et avec toutes les variantes possibles le : *Fortunatos nimium sua si bona norint agricolas.*

Et pour ceux : industriels, commerçants, qui n'auront que de plus lointains rapports avec cet art, nous avons développé dans le cours la partie chimique, mécanique et commerciale; nous avons insisté davantage sur la valeur des choses, leurs débouchés et ce qui résume ces différentes parties : la question financière.

Nos grands élèves connaissent ainsi le mécanisme des grandes sociétés qui attirent l'attention du monde capitaliste. Traitons-nous la question des engrais phosphatés, par exemple : ils n'ignorent pas la constitution de ces grandes entreprises : phosphates de Gafsa et leur ascension rapide, ceux de Tébessa, les sociétés de superphosphates de Saint-Gobain, etc. Sont-ce les engrais azotés : ils ne souriront pas d'apprendre les fluctuations de la Cie Richer et de son émule, le régime des entreprises nitratières, Lautaro nitrate, Lagunas nitrate et la situation faite à celles-ci par la découverte du cyanamide de calcium (chaux-azote). La production de l'acide nitrique et la fabrication industrielle du nitrate de chaux par les procédés imaginés par les savants norvégiens, MM. Birkeland et Eyde, subordonnée à la possibilité de mettre en œuvre des forces hydrauliques considérables, n'offre pas de secret pour eux.

Ferme. — Nous avons insisté l'an dernier sur les applications qu'elle offrait aux élèves, qui y ont pratiqué les diverses façons culturales : labourage, hersage, etc. ; des levés de plans pour la paie d'arracheurs de betteraves à la tâche, etc., participé aux travaux d'ensemencement, au battage, etc.

Nous avons donné la composition des champs d'expériences et de démonstration; nous en avons publié les résultats dans le *Bulletin des Agriculteurs de l'Eure*...

La végétation est en retard cette année, surtout le blé.

L'heureuse amélioration, survenue depuis les premiers jours de mai dans la température, atténuera sans nul doute les con-

séquences de la période pluvieuse et froide que nous avons subie.

L'influence déplorable des conditions climatériques ne s'est pas exercée seulement sur le ralentissement ou la cessation de la nitrification, elle s'est exercée d'une manière plus préjudiciable encore par le lessivage prolongé du sol causé par l'eau, ainsi que le fait supposer M. Grandeau dans le *Journal d'Agriculture pratique*. En effet, en même temps que l'eau annihilait le travail des microbes nitrifiants, elle enlevait à la terre, pour les entraîner à une profondeur insondable pour les racines des plantes, les nitrates emmagasinés dans la terre.

Par suite de ces deux causes combinées : passivité de la nitrification et lavage de la couche végétale, le sol s'est appauvri en nitrate d'une façon marquée. C'est ce qui nous explique ce retard marqué de la végétation, qui n'a pas été suffisamment compensé par un apport d'engrais d'effet rapide qu'aurait dû mettre le fermier s'il avait suivi nos conseils. La démonstration en reste, et les élèves ont pu en suivre le développement et la conclusion. Le bétail a été l'objet de recherches en vue de la tuberculine; les essais faits en collaboration avec le vétérinaire de Verneuil ont été suivis de près par les élèves.

Nos recherches personnelles, entreprises en correspondance avec la station de pathologie végétale de Montpellier, ont porté sur les rouilles des céréales, maladie assez peu étudiée jusqu'ici, malgré les dommages qu'elle cause à la paille, diminuant de beaucoup sa valeur marchande.

Le programme de cette étude comprend : l'aire de dispersion des différentes espèces d'urédinées, qui attaquent les graminées alimentaires; l'intensité des dégâts qu'elles occasionnent; les conditions dans lesquelles elles se développent; enfin le degré de réceptivité et de résistance des diverses variétés de céréales vis-à-vis de ces parasites.

Excursions. — En agriculture, comme en toute autre chose, l'exemple est plus puissant que toutes les démonstrations pratiques. C'est ce qui nous a guidé dans les fermes bien dirigées

où l'on fait de la culture en s'inspirant des considérations économiques qui régissent toute exploitation agricole.

Les élèves apprennent ainsi à soumettre à la méthode expérimentale les améliorations qu'ils pourront plus tard introduire sur leurs domaines ou sur les propriétés qu'ils seront appelés à diriger.

Et ils seront à l'abri des écueils que rencontrent à leur sortie de la plupart des écoles les jeunes gens trop imbus de notions théoriques.

Nous avons associé généralement les visites d'usines ou d'établissements d'industrie agricole à celles des fermes; nous n'avons pas non plus négligé le côté esthétique et il nous est arrivé de faire quelque détour à l'aller ou au retour pour admirer certain site pittoresque. Cela ne ressemble guère à ces promenades sans but que nous avons subies autrefois et qui sont encore de règle dans tous les lycées et collèges.

Ces excursions, dans les exploitations intéressantes, sont toujours suivies avec grand profit; pour qu'elles portent mieux leurs fruits, nous voudrions qu'elles fassent l'objet de rapports plus détaillés où les élèves notent les renseignements qui leur sont donnés, classent leurs observations personnelles et les remarques qu'ils ont faites, suivant un ordre déterminé s'inspirant de la Nomenclature sociale :

Exemple :

I. *Le sol.*
- Constitution géologique.
- — chimique.
- Régime hydrologique.

II. *L'atelier agricole.*
- l'exploitant.
- la main-d'œuvre.

Les cultures.
- Etendue (grande, moyenne et petite exploitation).
- Assolement.

Les plantes cultivées.
- Blé, avoine, etc.
- Trèfle, luzerne, etc.
- Betteraves, pommes de terre, etc.

Les animaux (Espèce chevaline, bovine, porcine, ovine).
- Travail des animaux.
- Spéculation laitière.
- Engraissement.

La basse-cour.

Matériel agricole. — Améliorations foncières à réaliser (drainage, irrigation, bâtiments d'exploitation, abris et clôtures).

Etc...

Nous ne pouvons qu'énumérer assez rapidement les principales visites effectuées, regrettant de ne pouvoir insister sur chacune d'elles.

Laiterie Maggi : (préparation du lait pasteurisé pour Paris).

Laiterie de M. de Madre (rachetée récemment par la Société Maggi).

Laiterie de M. Deslandres, route de Damville (beurrerie, délaitage et barattage soignés; porcherie modèle).

Usine élévatoire des eaux : (examen des turbine et machine à vapeur).

Abattoirs de la ville : différentes parties des animaux. Qualité de la viande des diverses parties du corps. Maniements. Précocité. Choix des animaux pour l'engraissement. Dissection...

Laboratoire de surveillance des sources de la ville de Paris : M. Bouquet, ingénieur-agronome, directeur. Formation et captage des sources. Procédés de stérilisation. Méthodes d'analyse. Examen des bactéries de l'eau.

Jardins et serres du château de Grosbois : plantes potagères, plantes d'agrément. Bouturage. Moulin à élévation d'eau.

Ferme du Bois Josse, près Boissy-le-Sec : M. Bâclé, régisseur. Matériel agricole très complet : moissonneuse-lieuse, brabant double (charrue encore bien rare dans le pays). Assolement, fumures, façons culturales soignées. Comptabilité bien tenue.

Ferme des Hayes : (bergeries).

Domaine de Souvilly : 3.600 hectares. Propriétaire : M. Olry. Prairies fertiles. Vaches de variété cotentine pure. Caractères extérieurs : indices des qualités laitières. Examen du cheval : formes, aptitudes, aplombs, tares, âge, robe, signalement. Exploitation de futaie, coupe, révolution, aménagement, etc.

Domaine de Condé-sur-Iton : écuries, sol, ouvertures, box. Vacherie. Faisanderie. Partie géologique de l'excursion; — sol : alluvions des vallées, tourbe, argile à silex, minerai de fer, craie blanche. Menhir de 4 mètres : la Pierre de la Gour.

Ferme de M. Blondeau, aux Marnières : Plantation de pommiers : variétés. Beau troupeau de Dishley-mérinos. Soins aux agneaux. Élevage des animaux de basse-cour. Couveuses artificielles.

Propriété de M. Toutain, aux Barils : Moutons Oxfordshiredown-mérinos. Matériel agricole : moissonneuse-lieuse, faucheuse, semoirs, rouleau croskill, houe à cheval, trieur, tonneau à purin, forge portative, brabant double.

Ferme de la Puisaye : Avoine blanche de Californie, très hâtive, vigoureuse, remarquablement productive. Essais d'écrémeuse scientifique ; démontage complet. Trois races de volailles séparées : Houdan, Faverolles, Crèvecœur. Veaux de boucherie.

Ferme de M. Gauquelin, à la Rairie : 112 hectares de terres et prés bien améliorés : emploi de superphosphates et d'engrais potassiques. Moissonneuses-lieuses et machine à battre. Granges et meules. Tonte des bêtes à laine, parcage. Indication de la nature des terrains fournie par la flore naturelle.

Ferme de la Ville-Dieu : 1re visite au printemps. Semailles de printemps : avoine, escourgeon, trèfle violet, sainfoin.

2e visite : Comparaison de la moisson à la faux, à la moissonneuse-javeleuse et à la moissonneuse-lieuse. — Transport des récoltes.

Ferme de M. Barois, à la Bourganière : joli troupeau de 450 moutons. Pratique de l'essanvage par le nitrate de cuivre.

Verrerie de Tourouvre : Gobeletterie.

Ferme du Verger : Variété percheronne pure. Dentition des chevaux. Préparation des aliments, leur valeur nutritive. Rationnements. Élevage de dindons pour l'Angleterre. Soins à donner aux prairies.

Pisciculture de Bellegarde : Incubation artificielle. Frayères. Alevins de salmonides. Repeuplement des étangs. Plantes aquatiques.

Ferme de M. Loiseleur, à la Puisaye : Récolte des fourrages artificiels et des foins de prairie. Conformation d'une bonne bête ovine. Engraissement des oies.

Ferronnerie de la Guéroulde.

Fonderie de cuivre de M. Meyret, à la Guéroulde.

Foire aux bestiaux du 8 juin, à Rugles.

Fabrique d'épingles, à Rugles.

Collection géologique de M. Desloges, à Rugles.

Orphelinat agricole de Villez-Champ-Dominel. Production des légumes. Apiculture : rucher, élevage du couvain.

Paul Jenart,
ingénieur-agronome,
ancien directeur de station
expérimentale agricole.

L'ENSEIGNEMENT DE LA SCIENCE SOCIALE



DESSIN D'A. PHILIPPE.

Pendant cette année, le cours de science sociale a présenté un intérêt particulier au point de vue de la formation de jeunes esprits. Nous nous sommes plus spécialement attachés à déterminer, dans toutes nos études, les relations qui existent entre les phénomènes, c'est-à-dire les relations de cause à effet. Quelles sont les causes de ce fait? Quelles sont ses conséquences? En d'autres termes, comment les phénomènes se répercutent-ils les uns sur les autres.

Je travaille en ce moment à l'établissement d'un *Répertoire des répercussions sociales* déterminées jusqu'à ce jour par la science sociale et j'ai voulu y associer mes élèves. Je crois que cette étude des répercussions est le moyen le plus puissant de donner aux esprits une formation rigoureuse, de mettre de l'ordre dans leurs idées, de les habituer à observer les faits et à coordonner leurs connaissances.

Les trois tableaux qui suivent et qui ont été établis, sans aucune aide de ma part, par Georges Ferrand, élève de la Section spéciale, pourront donner une idée des lumières que ces travaux apportent à l'histoire et à la géographie. Je suis convaincu que cette manière de présenter l'enchaînement des faits peut renouveler les méthodes d'enseignement.

Nous allons d'ailleurs en faire l'expérience, dès l'année prochaine, avec une *Histoire de la Grèce*, que vient d'écrire, d'après cette méthode, mon collaborateur de la *Science sociale*, M. G. d'Azambuja[1]. Le travail de Georges Ferrand, dont nous ne donnons ici que le début, sera placé en appendice, en guise de résumé et de tableaux synoptiques.

Le jour où on présentera aux élèves des exposés rigoureusement enchaînés, dont les diverses parties sont déterminées et s'expliquent les unes par les autres, ils verront plus clair dans leurs études et n'accepteront plus un enseignement qui ne reposerait pas sur cette méthode scientifique. J'en ai fait moi-même l'expérience.

Je félicite Georges Ferrand du travail difficile qu'il a si bien exécuté et qui témoigne d'une réelle vigueur intellectuelle; je lui décerne un diplôme de science sociale et je demanderai à la *Société internationale de Science sociale* de vouloir bien le contresigner.

Edmond Demolins.

Une application de la science sociale à l'enseignement.

Grâce aux progrès réalisés par la Science sociale, il est possible aujourd'hui de déterminer rigoureusement les relations des phénomènes entre eux et d'en dégager les lois. Pour rendre ces relations immédiatement saisissables, M. Demolins nous les fait disposer en tableaux qui permettent de se rendre compte d'un seul coup d'œil d'un groupe quelconque de phénomènes relatifs à la géographie, à l'histoire, à la littérature, etc.

On va voir ci-dessous, à titre de spécimens, trois tableaux de ce genre qui ont été établis par un de nos camarades de la Section spéciale, Georges Ferrand.

Ces tableaux offrent de grands avantages.

Ils augmentent l'intérêt de l'étude que l'on entreprend, car ils éclaircissent les faits et les expliquent. Ils permettent, par exemple, de résumer exactement un ouvrage, et d'en apprécier la portée.

Ils aident à retenir les faits, grâce à l'étroit enchaînement des divisions.

Un élève qui doit construire un tableau de ce genre ne peut se contenter de reproduire les notes qu'il a prises en classe, ni se borner à quelques banalités apprises par cœur. Il est obligé de bien posséder son sujet, de le connaître à fond et de rechercher, afin de les classer, les relations qu'il y a entre les faits.

1. Ce travail formera deux des prochains fascicules de la *Science sociale*.

TABLEAU DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE

(CE TABLEAU MONTRE COMMENT LES FAITS HISTORIQUES SE RÉPERCUTENT LES UNS SUR LES AUTRES).

TABLEAU ÉTABLI
PAR
GEORGES FERRAND
Élève de la Section spéciale.

ES ORIGINES.

s Pélasges sont issus des s plateaux asiatiques à vie -pastorale. — Formation communautaire initiale. —
- Éloignement pour le travail pénible.
- Prédisposition pour l'installation urbaine (*origine de la « cité » grecque*).

— PÉRIODE PÉLASGIQUE ET HÉRACLIDE.

etites vallées dominées la montagne et isolées nes des au-.
- Petits cultivateurs pélasgiques. — *Religion pélasgique divinise les forces de la nature* (Cérès, etc.).
- Communications très difficiles entre les vallées. — Fractionnement par cités indépendantes. — Dans ces cités, partis se disputant le pouvoir. —
  - Les bannis gagnent la montagne (*maquis*).
  - Le bandit montagnard (Héraclides).
  - Facilité de pratiquer le brigandage à cause du voisinage de la vallée.
  — Domination de la vallée par les montagnards. — Travaux exécutés dans la vallée. (*Trav. d'Hercule*, desséchement de marais, hydre de Lerne, etc.). — *Divinisation des Héraclides* (Jupiter, Hercule, Pluton, etc.).

limat doux gal. — Végétation abondante des arbres fruitiers. — Travail facile de la cueillette. — Nombreux loisirs. — Aptitudes à la réflexion, à la poésie, à la musique. — *Divinisation de la poésie, de la musique* (Orphée, Pan).

orrents ra- es (parce la montagne surplombe allée). — Gros rochers encombrant les vallées. — Constructions cyclopéennes (pour résister aux attaques des montagnards).

I. — PÉRIODE HELLÉNIQUE.

- Iellènes des- dus de mon- ne moins te (Othrys) t plus en tact avec villes des lées. — Civilisation des Hellènes plus affinée que celle des Héraclides.
- Domination à préparée les Héra- les. — Supériorité de l'Hellène sur l'Héraclide.

— Nouvelle superposition de montagnards aux populations de la vallée. Ces montagnards fournissent des chefs de clans, ou petits rois (type du basileus). —

- Amour de la richesse mobilière donnée par le brigandage de la montagne, (*trésors de Mycènes*, etc). — Habitude du pillage, travail facile et lucratif. —
  - Grandes richesses acquises par le pillage.
  - Tendance des jeunes gens à se détacher de leur famille par suite des facilités de pillage et de piraterie. — Réduction de la famille grecque à un groupe restreint.
  - *Constant état de guerre entre clans et cités* (vendettas). — Vie hasardeuse. (1)
  - Fréquentes expéditions au loin. —
    - Absence parfois prolongée des chefs. (2)
    - *Apparition de l'esclave* (prisonnier de guerre).
- Indépendance et égalité vis-à-vis des chefs de clans, qui n'ont d'autorité que par le succès. —
  - Nécessité pour le chef de clan de se faire des amis (compagnons). —
    - Développement chez le chef de clan des qualités d'éloquence et de persuasion. — *Art oratoire en Grèce.*
    - Partage égal du butin.
    - Régime des amitiés s'étendant hors du clan (les Sept contre Thèbes).
  - Nombre des combattants limité par le grand nombre des chefs. — Grande importance attachée à l'individu et à sa force personnelle (Trois cents Spartiates aux Thermopyles). —
    - Nécessité d'exercices physiques intenses. (3)
    - Développement de l'individu, au point de vue de l'adresse et de la force physique.

Suite :

- Tendances à interroger l'avenir. — *Grande influence des devins et des oracles* (Delphes, etc.).
- Certaine indépendance et influence des femmes des chefs. — *Divinisation de la femme des chefs* (Diane).
- *Jeux olympiques, isthmiques*, etc... — Sentiment de la beauté du corps et des proportions harmonieuses. —
  - *Prédominance de la sculpture.* Habitude d'ériger des statues.
  - *Proportion dans l'architecture.*

TABLEAU DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE (*suite*)

III. — PÉRIODE HOMÉRIQUE.
(Époque des grands pirates)

- *Multitude de golfes à proximité de la montagne.* → *Le bandit montagnard* est en contact avec la mer.
  - Le régime des clans continue à fonctionner sur mer. → Indépendance vis-à-vis des chefs.
    - Partage égal du butin.
    - Développement chez le chef des *qualités de persuasion.* → La puissance ne dépend que de la valeur personnelle du chef. → Le chef n'a pas intérêt à s'absenter longtemps sous peine de perdre ses biens. Aussi *retours célèbres* Ulysse, etc. (Odyssée).
  - Le faible développement des connaissances nautiques *oblige à revenir chaque soir à terre.* → *Le bateau est petit,* puisqu'il faut le tirer chaque soir à terre. → L'equipage est *peu nombreux.* → Plus grande importance attachée à la valeur individuelle.
- Grand nombre de *refuges* et de *lieux d'embuscade* sur mer. Absence de police maritime. → Grande facilité pour le montagnard de descendre à la mer.
- Difficulté des communications par terre. → *Obligation de se rejeter sur la circulation maritime.*
  - → *Développement de la piraterie,* travail lucratif et facile.
    - Mouvement de repression de la piraterie partant de la Crète (Minos). (La Crète : colonisée par des Phéniciens plus commerçants que pirates.)
    - Amour des Grecs pour la mer. → *Divinisation de la mer* : Neptune, Néréides, Tritons, Syrènes.
- Iles nombreuses.
  - Rapports faciles avec l'étranger : Phéniciens et Égyptiens.
    - Commerce de cabotage.
    - Descente de pillards sur les côtes étrangères (*Guerre de Troie*) (*Iliade*). → Absence parfois prolongée des chefs. → *Direction du foyer à la femme* (Penélope).
  - On a la terre toujours en vue. → Science nautique très rudimentaire.

IV. — LE TYPE SPARTIATE.

- Les Spartiates descendent de montagne, *plus haute et plus isolée.* (Œta et Parnasse).
  - *Bandits plus frustes* et plus rudes, mais *peu nombreux.*
    - Invasion brusque *et militaire du Péloponèse* peuplé par des cultivateurs. → *Soumission* des paysans ou *ilotes.*
    - *Infériorité du nombre des envahisseurs.* → Les montagnards envahisseurs *sont noyés dans la masse des habitants.*
      - → *Ils sont constamment en danger.*
        - *Obligation de s'organiser militairement*
          - *Éducation purement civile et militaire.*
            - *Suppression de tout luxe* (monnaie de Lycurgue, etc.).
            - Éducation physique commençant dès la naissance.
            - Fêtes nationales destinées à tenir en éveil le sentiment patriotique.
            - Développement du chant et de la mélodie rythmée (mode dorique).
            - *Expansion seulement momentanée;* la race, étant purement militaire, *ne s'implante pas sur les pays conquis par la culture ou le commerce.*
          - Nécessité d'une *discipline sérère* et constante.
            - Nécessité pour les autorités d'avoir *chaque citoyen en main.*
              - *Lois très sérères* (Lycurgue).
              - Exploitation des idées religieuses (Pythie).
            - *Dressage à l'action plus qu'à la parole* (Laconisme). → *Faible développement littéraire.*
        - *Obligation de se retrancher* dans une ville fortifiée (Sparte).
        - *Nécessité de se grouper.* → *Sentiment de la collectivité* (*Repas en commun : collectivisme de cité*).
  - *Infériorité intellectuelle* sur le reste de la Grèce. → *Art dorique plus simple et plus fruste.*
  - Petit nombre de combattants. → *Importance de l'individu* encore plus grande que dans le reste de la Grèce (hoplites).

TABLEAU DES RÉPERCUSSIONS QUI CONSTITUENT LE TYPE NORVÉGIEN

(La Norvège donne le type particulariste originaire.)

TABLEAU ÉTABLI
par
Georges Ferrand
Élève de la Section spéciale.

LE LIEU.

- Moyen de se *créer un domaine* et d'en compléter les ressources.
  - A favorisé l'émigration à l'intérieur en permettant de s'établir sans aide de la famille.
- *…sson très abon-*
  - *Nécessité du domaine* à côté de la pêche.
    - Double aptitude : pêcheur et agriculteur.
  - La petite barque est un moyen de s'isoler et de se créer une situation.
- *…très abrupt.*
  - Zones superposées de végétation sur un petit espace.
    - *Domaine plein*, c'est-à-dire donnant les productions variées nécessaires à une famille.
  - Origine du type du husmœud.
- *…ts îlots de terre …able.*
  - *Petite culture familiale* en simple ménage avec le régime forcé de la *petite propriété*.
    - Aucun développement de classe patronale, ni d'aristocratie.
  - *Irréductibilité du domaine.*
    - *Transmission intégrale* du domaine à l'un des enfants.
      - Ménage de l'héritier réside avec celui des parents.
- …îlots sont :
- *…nextensibles.*
  - *Impossibilité pour les enfants de rester sur le domaine.*
    - Obligation pour les frères et sœurs de l'héritier d'*émigrer sans esprit de retour.*
      - Nécessité de se créer des *établissements indépendants.*
        - *Formation particulariste.*
          - *Grande facilité d'adaptation* aux milieux nouveaux.
      - Dressage des enfants (filles et garçons) à *l'initiative personnelle et à l'indépendance.*
        - Éducation *exclusivement pratique.*
        - Développement chez la femme de l'indépendance et du sentiment de l'égalité vis-à-vis de l'homme.
        - *Type du pionnier et du colon.*
- *…Isolés et disséminés.*
  - Aptitude à subvenir à ses besoins et à *se tirer seul d'affaire.*
  - *Habitude de l'isolement.*
    - *Prédominance de la vie privée* sur la vie publique.
      - Corporations très réduites.
      - Pas d'aristocratie.
    - *Autonomie* et esprit de *décentralisation.*
      - *Pouvoirs publics réduits au minimum* et nécessité d'emprunter la royauté à l'étranger.
  - On fabrique au foyer les objets d'usage domestique.
  - Domaine réduit aux forces du simple ménage.
    - Produits du domaine consommés sur place.
      - Vente très réduite.
      - Développement urbain très restreint.
- *Intransforma-*
  - *Grande stabilité* du domaine.
  - *Invariabilité du type* dans l'histoire.

— LES ORIGINES.

- *…nbreux îlots cultivables et poissonneux …upés pendant …mps.*
  - Attirent d'abord des Goths communautaires *arrivant un à un et déjà dressés à la culture.*
    - *Habitude prise, dès l'origine, d'émigrer au dehors sans appui de la famille.*
    - Avantages accordés par les parents à l'héritier pour le décider à rester sur le domaine.
  - Ensuite grandes facilités pour les enfants d'aller s'établir dans les îlots vacants.
    - *Moule communautaire brisé dès l'origine.*
      - Dès l'origine, habitude prise d'*émigrer par individus isolés.*

Ces tableaux, étant uniquement établis à l'aide de l'observation et de la réflexion, obligent celui qui y travaille à observer et à réfléchir.

L'histoire, par exemple, devient ainsi une science, parce qu'il faut faire ressortir les rapports des faits entre eux. Elle cesse d'être de la pure érudition confuse et monotone, ou de la pure littérature. Elle s'éclaire véritablement.

Ces tableaux s'appliquent aussi bien à la géographie, à la littérature, à l'histoire des sciences, de l'art, ou de la musique qu'à l'histoire proprement dite.

Grâce à ces applications multiples, ils pourront servir à établir un lien rigoureux entre les différentes matières de l'enseignement. Dès lors, au lieu d'être dispersé, l'enseignement sera ordonné et coordonné.

Une fois que l'esprit est habitué à étudier d'une façon méthodique, il devient rigoureux pour tout.

Marcel Charpentier,
élève de la Section spéciale.

L'ENSEIGNEMENT DE LA COMPTABILITÉ

Cette année a eu lieu l'ouverture d'un cours de comptabilité pour les élèves de la Section spéciale. C'est une excellente chose pour ceux-ci qui, comme on le sait, visent surtout à amasser le plus de connaissances pratiques possible afin d'entrer dans la vie bien préparés pour la lutte. Sans doute, il ne s'agit pas ici de former des comptables, ni de faire concurrence aux écoles de commerce où l'on apprend la théorie du commerce dans tous ses détails.

Notre but était plus modeste. Ce que nous voulions surtout, c'était d'initier ces jeunes gens aux secrets de la tenue des livres, de leur permettre de savoir lire un bilan, de vérifier si une comptabilité est bien tenue, et, au besoin, de savoir en tenir une pour leur utilité personnelle. Il est triste de constater à ce sujet la lacune qui existe dans l'enseignement ordinaire, et cela à une époque où le commerce prend une importance de plus en plus grande, et où les non-commerçants eux-mêmes ont affaire avec le commerce ! Combien d'actionnaires sont capables de lire et de comprendre le bilan de la société à laquelle ils ont donné leur argent? Et combien de directeurs peu aptes à contrôler efficacement le comptable ? Cela est surtout vrai en

agriculture, où les progrès à ce sujet sont presque nuls, quoique cette profession se commercialise de plus en plus. C'est pourquoi nous nous sommes attachés plus spécialement à la comptabilité agricole. Et, pour cela, la ferme de l'École rendait la tâche aisée.

L'enseignement de la comptabilité a donc été divisé en deux parties : la première plus générale, la seconde pour l'application à l'agriculture.

La première partie du cours fut, disons-nous, d'ordre général ; nous ne voulons pas dire d'ordre théorique. En effet, le premier travail des élèves a été de passer un article au brouillard, puis au journal et au grand livre ; enfin dans les livres auxiliaires. Les explications venaient au fur et à mesure des besoins. Nous avons ainsi supposé toute une série d'opérations commerciales du genre de celles que traite un commerçant quelconque : achat de marchandises, vente, paiement, encaissement, etc. Les élèves devaient trouver eux-mêmes les libellés des articles. Fallait-il mettre « Doit caisse », ou « Avoir caisse » et pourquoi? Au début, les avis étaient toujours très partagés, la moitié tenant pour « Doit », quand l'autre inclinait pour « Avoir ». Mais peu à peu, la majorité a incliné dans le bon sens. La première et la plus grosse bataille était gagnée : les élèves parvenaient à distinguer le *Doit* de l'*Avoir*. Que l'on ne sourie pas ! Tous les débutants ont passé par ces difficultés !

Nous avons terminé par la balance des comptes et l'établissement de l'inventaire. Il y avait là une besogne ingrate pour de jeunes esprits, de longues additions à faire ! Et impossible de truquer ! Le total du journal contrôle celui du grand-livre, etc. Les erreurs sont décélées immédiatement et il faut recommencer, ou chercher si un article a été oublié ! A tous points de vue, c'est un très bon exercice.

Quoique le cours fut commencé tardivement (en janvier), nous avons pu passer quelques articles suivant la méthode en partie simple et suivant la méthode américaine, afin de montrer la différence, mais nous nous sommes surtout attachés à la tenue des livres en partie double qui, comme on sait, est la plus employée.

La seconde partie du cours a été moins ardue; ce n'était plus que l'application de principes connus à des choses nouvelles. On vend des œufs et du lait au lieu d'objets de quincaillerie, mais les dénominations seules changent. L'élève s'habitue au prix des objets agricoles et des denrées; il voit se résoudre en chiffres le capital matériel d'une ferme, et il se fait une idée de la mise de fonds que réclame une exploitation agricole. Ainsi il prend un contact encore plus grand avec la réalité.

Paul Descamps.



LES SPORTS, LE JOUR DE LA FÊTE DE L'ÉCOLE (Phot. Barrier).

IV

LES SPORTS, LES TRAVAUX MANUELS, LES EXCURSIONS.

GAMES.

Committee

L. Belières (Captain), P. de Rousiers, A.-H. Snyers, M. Bosquet, J. Comaleras, J. Munier, R. de Séréville, R. Planquette, M. Bell, M. Coulthard, M. Hills.

Football.

This season has certainly been successful, out of six matches we have won five and as we try to get some of the best teams from Paris to come here it is a very satisfactory result. Our first eleven is probably the best that we have ever had and certainly more keenness has been shown. Our forward line is perhaps the strongest, except in front of goal, our three inside forwards, L. Despret, J. Comaleras and R. de Séréville sometimes showing very good combination. The team is weakest at back, perhaps, although both P. de Rousiers and J. Pommey made great progress before the end of the season. L. Belières was our great half back and it is to him chiefly that we owe our success this season, he certainly carried out his duties as captain very well.

An interesting feature of the football this season was the house competitions : it was the first time that we have had any-

thing of the sort and they were certainly a success. As the greatest number of big boys are at Guichardière, the Committee decided that after the four other houses had played together Guichardière should play against the four houses combined to



CROQUIS DE LA COURSE. (L. Tripet.)

win definitively. if Guichardière lost then the cup should be won by the best of the four houses.

Coteau	v.	Vallon	won Coteau
Pins	v.	Sablons	Sablons
Sablons	v.	Coteau	Coteau
Guichardière	v.	The rest	Guichardière

CHARACTERS OF THE XI

G. Lecointre (goal). — Has saved many good shots and missed many simple ones.

P. de Rousiers (back, left). — Has much improved, has still

much to learn as regards tackling, must learn also how to use his weight.

J. Pommey (back, right). — Must learn not to turn his back on his opponents, kicks well but with little or no judgement.

G. Ferrand (right half). — Has played several good games for the school, is easily tired out.



SCÈNE D'ESCRIME. (L. Tripet.)

L. Belières (centre half, Captain). — A good all round and energetic player, good tackler and feeds his forwards well. The team owes much of its success to his energy as captain.

M. Bosquet (centre half). — A disappointing player, seemed to get weaker everytime he played.

R. Didot (outside right). — A very useful forward, fairly fast and centres occasionally extremely well. Does not play enough with his inside man.

L. Despret (inside left). — A fair dribbler and a fair shot, not fast enough on the ball.

J. Comaleras (centre). — Too slow, too selfish, but shows promise of developing into a useful player.

R. de Séréville (inside right). — A clever dribbler, passes well and is fast with the ball, but a very poor shot in front of goal.

J. Demolins (outside left). — Rather clumsy and does not



REPOS PENDANT LA BOXE. (L. Tripet.)

retain sufficient control over the ball, must learn to centre sooner.

MATCHES 1st XI.

Les Roches	v.	Dreux	won
Les Roches	v.	St Barbe.	won
Les Roches	v.	Dreux (at Dreux) . .	lost
Les Roches	v.	Red Star.	won
Les Roches	v.	Étudiants de Paris. .	won
Les Roches	v.	Epinettes	won

CRICKET.

Our progress at cricket is slow. In the first place it is a very difficult game and one has to begin when very young to

become a good player and secondly it takes years to make a good ground. A Frenchman once visited Cambridge and was very surprised at the beautiful tennis and cricket grounds he asked how one made them. « It is very simple, » was the reply; « you must mow and water the grass several times a week for about two hundred years. » We improve the cricket ground every year and it is quite good now compared to what it was three or four years ago. The great thing is that boys are keen of that they get exercise and fresh air out of the game. We have already played two matches one against the Standard which we lost and the other masters V. boys which the boys won by 7 runs. The following are the boys who have made double figures. G. Thurneyssen 25, J. Hervey 15, J. Comaleras 14, 12, P. Bouthillier 10.



MATCH DE BOXE. (L. Tripet.)

The committee of the games arranged a few events of sports for the " fête de l'École ", the following were the winners.

Hundred mètres

1. R. de Séréville — 2. L. Belières

Throwing the cricket ball

1. L. Despret — 2. G. Thurneyssen

High Jump

1. Y. Pilon-Fleury — 2. L. Despret

Hurdles

1. L. Belières — 2. P. de Rousiers

Sack Race (enseignement préparatoire)

1. L. Forestier — 2. Manuel Pacheco.

Bernard Bell.

LES TRAVAUX MANUELS

Les travaux pratiques ont toujours été fort en honneur à l'École et nos garçons n'ont vraiment que l'embarras du choix, menuiserie, atelier du fer, modelage, jardinage, toutes ces distractions, utiles, leur sont offertes.

Notre atelier de menuiserie a toujours remporté le plus grand succès et si parfois nous avons rencontré une difficulté, c'était toujours la même, celle de satisfaire à toutes les demandes.

L'atelier du fer réinstallé cette année a réuni un plus petit nombre de garçons, mais je vois là une raison et elle a certainement sa valeur. Il est plus pénible de travailler le fer et la patience et la persévérance sont plus que partout ailleurs nécessaires; le travail avance plus lentement et demande plus d'exactitude encore que dans les travaux de menuiserie. Néanmoins je me plais à reconnaître que les garçons qui ont fréquenté cette année l'atelier du fer y sont venus animés d'un courage et d'une bonne volonté qui n'ont jamais faibli. Les travaux de début n'étaient cependant pas des plus attrayants, mais tous ont reconnu qu'ils étaient nécessaires, et que le meilleur moyen de les abréger, était de s'y donner tout entier, nous avons pu, grâce à ces bonnes dispositions, abréger l'apprentissage de la lime et du burin.

Nous avons dû réinstaller nous-mêmes l'atelier et ce n'est guère qu'en janvier que nous nous sommes mis sérieusement au travail. Les quelques travaux qui ont figuré à l'exposition de l'École montrent que nous n'avons pas perdu notre temps. Les résultats sont très satisfaisants et très encourageants. L'an prochain, nous pourrons aborder des travaux plus difficiles, plus variés et l'intérêt ira en croissant.

Puisque je parle des travaux manuels, je ne puis passer sous silence les quelques heures consacrées cette année à des travaux plus élémentaires; je veux parler des travaux de cartonnage. Il n'y a eu en vérité qu'un modeste essai dont nous avons pu ce-

pendant apprécier les avantages. Ces avantages sont tels que nous n'hésiterons pas l'an prochain à étendre ce genre de travaux à toutes les classes de l'enseignement préparatoire.

Le programme en est dès maintenant arrêté et en voici sommairement l'exposé :

Classes de 9e et de 8e. — *Pliage et tressage de bandelettes.* Ces travaux simples, outre qu'ils satisfont à l'éducation de l'œil et de la main, fournissent à nos garçons l'occasion de discerner les couleurs, leur harmonie, le rapport des dimensions, l'idée de dispositions symétriques, ils leur feront comprendre l'importance et l'utilité du dessin (ce dernier servant de guide à la confection des travaux). Très simples, ces travaux ont l'avantage de pouvoir être exécutés très convenablement par les garçons, ce qui est d'une importance capitale, car l'enfant ne s'applique qu'à ce qu'il est capable de bien faire. *Le tressage à une ou deux bandelettes* fournit des dessins variés dont les couleurs, soigneusement agencées, viennent rehausser l'éclat.

Les travaux de tissage se prêteront admirablement aux exercices d'inventions. Le *pliage du papier* nous fournira des exercices à l'infini, exercices dont les difficultés iront croissant, mais d'une façon progressive et par suite seront facilement aplanies.

Classe de 7e. — *Les exercices de découpage* en papier de couleur d'abord, puis en carton, se prêteront parfaitement à l'étude de la mesure des aires, ils rendront concret l'enseignement des sciences mathématiques; chaque exercice de cartonnage sera accompagné d'un problème, problème simple qui pourra, dans la plupart des cas, être résolu mentalement.

Seules les figures simples seront étudiées dans cette classe : carré, rectangle, triangle, parallélogramme, losange, trapèze.

Des exercices de carrelages exécutés en carton de couleur seront une application des études précédentes.

La symétrie nous sera révélée pratiquement par les découpages à 1, 2, 3, 4 axes. Là encore, les exercices d'invention seront nombreux et le goût de nos garçons pourra librement et aisément se manifester.

Classe de 6e. — *Travaux en fil de fer.* D'abord étude des angles et confection de figures simples de géométrie; ensuite combinaisons de ces figures dans la décoration.

Angles de 30°, 45°, 60°, 135°, 120°: construction pratique de ces angles; angles supplémentaires ou complémentaires.

Cartonnage. Confections de solides géométriques. Cubes parallélipipèdes, prismes, pyramides, cylindre, carré, sphère, etc. Toutes ces constructions nécessitant le tracé du développement des solides, forme un enseignement mathématique concret des plus profitables. Chacun de ces travaux donnera lieu, bien entendu, à une application numérique.

Classe de 5e. — Dans cette classe, l'initiative de l'élève aura un rôle prépondérant. Toutes les connaissances précédemment acquises lui permettront de pouvoir mener à bien, seul, la construction de quelques objets qui pourront lui être utiles : boîte à compartiments, cadre pour photographie, porte-allumettes, porte-lettres, classeur, etc., etc.

Des solides géométriques pourront être construits en fil de fer : des ornements modèles de balcons, des chaînes, des ressorts, que sais-je encore?

Un tel programme, je n'en doute pas, intéressera nos garçons, il sera à tous un précieux auxiliaire à l'enseignement des sciences mathématiques; l'œil et la main seront tout à fait exercés et nos élèves seront admirablement préparés à faire leur entrée à la menuiserie et à l'atelier du fer où les progrès seront par la suite beaucoup plus rapides. Nos garçons ont toujours montré une réelle bonne volonté pour l'exécution des travaux que nous leur avons offerts; je suis persuadé qu'ils accueilleront cette réforme avec le plus grand plaisir et qu'ils sauront en tirer tous les avantages qu'on est en droit d'en espérer.

M. Ouinet.

LA FÊTE DE L'ÉCOLE

(d'après la presse locale).

L'École des Roches offre tous les ans une fête à ses amis. Disons tout de suite que cette fête, qui a eu lieu le 24 juin, a été particulièrement réussie cette année.

L'école avait essayé un véritable tour de force, en faisant jouer *Athalie* en 2 actes, par des garçons de quatrième, c'est-à-dire par des acteurs de 12 à 14 ans. Le résultat a été prodigieux. Ces enfants nous ont étonnés par leur diction très sûre, leur aisance, leurs jeux de scène. Ils évoluaient dans un décor d'un orientalisme surprenant de vérité et de coloris, entièrement construit à l'école. Mais nous avons été tout particulièrement émus par les chœurs composés de quarante garçons, soutenus par l'excellent orchestre de l'école et dirigés par le maître Armand Parent.

Nous jetons ensuite un rapide coup d'œil aux expositions de travaux pratiques où nous contemplons les divers produits du jardinage, de la photographie, de la menuiserie, du modelage, du dessin, etc. Partout l'on retrouve, à côté du goût très sûr des maîtres, ce désir d'innovation, ce besoin d'aller en avant, ce modernisme passionnant qui est, à mon avis, la grande force de l'école des Roches... (*Le Réveil*).

Athalie jouée par des élèves de 12 à 14 ans! Le projet était audacieux, presque écrasant. Et vous croyez qu'on s'est arrêté là, aux Roches? Point. Les décors ont été entièrement faits à l'École, par M. Dupire, que les Vernoliens connaissent bien, et par ses élèves. Et je vous assure que la vue de Jérusalem, au fond, et sur la droite, la voûte du temple aux tons variés suivant l'éclairage étaient des morceaux de premier ordre. Poussant toujours plus loin l'audace, quelques dames des Roches ont fait les costumes, habillé et grimé les acteurs. Le coup d'œil était délicieux. D'exquises têtes d'enfants, couronnés de roses, fai-

saient cortège à Joas, et ces fillettes improvisées ont chanté, je ne dis pas seulement joliment, je dis très bien.

Car c'est ici le suprême tour de force. Sous l'habile direction de M. Parent, avec le dévoué concours des professeurs de l'École, MM. Tontor et Corbusier, l'École des Roches a ressuscité les chœurs et la musique du XVII[e] siècle, l'œuvre presque entière de Moreau.

Dans la pièce même, les grands rôles ont été très convena-



DEVANT LE BATIMENT DES CLASSES, LE JOUR DE LA FÊTE DE L'ÉCOLE. (Phot. Barrier.)

blement tenus : Athalie, jouée par H. Spyker, a été, comme il le fallait, autoritaire et violente, et, dans l'interrogatoire de Joas, adroite et perfide. Maurice de Barrau a su rendre finement la timidité et la tendresse de Josabeth. Matras, dans Joad, a été solennel, avec peut-être un peu trop d'éclats de voix. Joas a eu des mots délicieux.

Après la pièce, concours de sports : courses de haies, courses de vitesse, lancement de la balle, et même course en sacs pour les plus petits. Si vous les aviez vus sauter lestement, tomber, se relever plus vite, souffler de tous leurs poumons, et se démener comme de petits diables...

Puis c'est la boxe anglaise, un peu dure parfois. Les cham-

pions des Roches battent facilement, trop facilement, leurs camarades du lycée Condorcet. J. Pommey a prouvé la force et l'ardeur de ses poings, et J. Comaléras l'adresse de sa tactique et son énergie.

Un match entre un professionnel et un amateur parisien étaient peut-être plus intéressants, parce qu'il y avait entre les adversaires plus d'égalité et moins de fougue.

M. Perret, professeur de gymnastique et d'escrime, croise le fleuret avec un de ses élèves, tout à fait digne de lui, L. Bélières. Deux autres élèves montrent, dans le même sport, beaucoup d'adresse.

Avant de quitter l'École, je jette un coup d'œil sur les travaux des élèves. Ils sont innombrables.

Au bâtiment des classes, la salle d'histoire et de géographie, toute tapissée de gravures, cartes postales, plans de villes, cartes d'élèves, nous prouve un enseignement vivant, une véritable « résurrection du passé » selon l'idéal de Michelet. Nous voyons sur une table les livres qui servent à l'enseignement de l'histoire et de la géographie en 5me. Heureux enfants! — J'ajoute que cela ne me paraît pas bien onéreux et qu'on en pourrait faire autant partout. Pourquoi pas?

Des devoirs et des cahiers de toutes classes sont un peu plus loin, sur une grande table. Des élèves des Roches ont enlevé, dans deux grands concours, les prix d'allemand et d'anglais. Les premières copies sont là, à la place d'honneur.

En face de cette salle, plus prosaïque peut-être mais plus concrète, est l'exposition d'agriculture, tout à fait réussie. Des fraises qui semblent exquises, du blé et du seigle de taille géante, sont des témoins d'un travail intelligent. Plus loin, des plans bien dressés, des récits d'excursions, de visites d'exploitations et de fermes. Tout cet enseignement agricole, œuvre de MM. Jenart et Roux, me semble admirablement organisé.

De très belles collections d'histoire naturelle arrangées avec art : des pierres, des plantes, des coupes microscopiques, des... embryons de rats et de poulets, préparés avec soin et bien présentés.

A la salle de dessin, qu'autour de moi j'entends appeler, non sans emphase « Villa Médicis », « Pavillon des Beaux-Arts », de très beaux modelages, en particulier une fière tête de lion de Maxime Tassu, des dessins soignés et léchés par des élèves de M. Dupire, des croquis libres, ou de grandes planches illustrant des récits historiques par les élèves de M. Storez. Voici une innovation fort intéressante : M. Wilbois expose des cartes en relief et en couleur, où nous remarquons une Asie, une péninsule des Balkans, une Martinique tout à fait réussies. Et cela par des élèves de 12 à 15 ans!

A la salle de menuiserie, qui fait encore partie du « pavillon Médicis », sur les établis mêmes qui servent aux jeunes ouvriers, sont exposés leurs travaux : tables, ruches, tabourets, etc. Ces mêmes élèves ont aidé le menuisier, M. Richard, à la construction des décors. Et mon guide m'affirme qu'ils se passionnent à ce travail.

Des travaux de cartonnage et de fer par les élèves de M. Ouinet. Nous avons eu plaisir à parler avec lui de l'enseignement manuel des petits, et nous avons trouvé un homme aux idées nettes, qui aime son métier, qui ne croit pas déchoir en enseignant, à côté du beau style, le travail plus rude, mais non moins intelligent, de la lime et du rabot.

Et c'est sur cette impression que nous restons.

On sent que cette École est vivante et réaliste, qu'il n'y a pas d'enseignement livresque et verbal, que les yeux, les mains y ont constamment leur rôle et leur part, qu'on ne veut pas seulement y former des cerveaux, mais des hommes... (*Le Vernolien*).

EXPOSITION ANNUELLE

(Cette exposition a lieu le jour de la fête de l'École.)

I. — Exposition d'agriculture.

Pierre Bouts et Jules Pommey : Plan de drainage en relief.

Candeira : Exécution d'un labour représentée en terre à modeler. Renversement de la bande de terre.

H. JAMBOIS : Fourrages annuels. Charbon du blé. Planche des bactéries des légumineuses.

CLASSE DE 4me MODERNE : Plantes nuisibles aux prairies et aux céréales.

G. THURNEYSSEN : Modèle de couveuse électrique.

L. DESPRET : Plan d'un bélier hydraulique utilisant une source, utilisant une rivière, la chute étant obtenue par un barrage.

J. POMMEY : Développement agricole de l'Argentine.

P. BINGER : Développement agricole de l'Algérie et de la Tunisie. Cartes postales de la vie agricole aux Colonies.

J.-L. CAVAZZA : Carte agricole de la plaine du Pô. Récolte du riz. Collection de la Campana.

John WADDINGTON : Fromage de chèvre. Épis de blé charbonné. Collection de graines.

H. JEQUIER : Plan d'un appareil pour l'incubation des œufs de salmonides.

H. JEQUIER, A. BESSAND, T. SNYERS, L. LANDRU, Robert DELMAS, A. CHARPENTIER : Récits d'excursions agricoles.

T. SNYERS : Carte des productions agricoles de la Chine.

J. POMMEY, A. CINTRA, P. BINGER, P. BOUTS, C. CANDEIRA, A. FERRAND, J. DE POURTALÈS : Devoirs d'agriculture.

M. TASSU, J. LAUER, J. COMALERAS, C. CANDEIRA : Croquis d'une machine à battre.

P. BINGER : Un élévateur de graines.

A. CINTRA : Bluterie. Écrémeuse centrifuge.

J. COMALERAS : Croquis de moulins.

J. POMMEY : Croquis d'une raffinerie de sucre.

H. FERRAND : Croquis d'une moissonneuse-lieuse.

L. LANDRU : Croquis d'une moissonneuse-lieuse.

L. DESPRET : Croquis d'une sucrerie.

M. TASSU : Croquis d'une sucrerie.

— Ruche à cadres mobiles, provenant du rucher de l'École.

E. LASTRA : Fruits et légumes.

Y. PILON-FLEURY : Essais de solanum Commersonii.

II. — Exposition de Sciences naturelles.

G. LECOINTRE : Embryons de rat, de pie, de poule. Étude des arcs branchiaux. Modèle de drague. Séparation de la chlorophylle de la xantophylle. Herbier méthodique. Conchyliologie.

Robert DELMAS : Collection minéralogique. Collection géologique.

John WADDINGTON : Collection minéralogique, collection géologique, collection de conchyliologie. Préparation microscopique.

P. MARTEAU : Collection d'insectes.

P. SAUVAIRE-JOURDAN, L. FORESTIER, SAINT-CLAIR DELACROIX : Coléoptères de France, vipères femelle et mâle, vipereau.

M. TAILHADES : Nids de guèpe sylvestre.

Jean BRUEDER et Jean LANGER : Coupe géologique, en terre à modeler, des Vosges à la Forêt Noire (dépression du Rhin).

R. Vandenheuvel : Feuilles des diverses essences forestières.

Hubert Jambois : Planches des Microbes des maladies contagieuses. Levûres.

M. de Barrau : Préparation microscopique.

J. Langer : Cahier d'anatomie, collection d'insectes.

III. — Exposition de chimie.

A. Bosch et L. Sprauel : Eau dentifrice.

R. Delmas : Matière colorante diazoïque rouge de l'aniline.

G. Ferrand : Arbre de Saturne. Métadinitrobenzène recristallisé.

G. Ferrand et Harding : Acide nitrique fumant.

H. Ferrand : Eau oxygénée. Métadinitrobenzène brut.

R. Gerson : Sublimation de la naphtaline.

Ch. Harding : Paratoluidine rectifiée.

J. Hervey et G. Thurneyssen : Collection de poudres. Acide picrique.

H. Jambois : Nitrate de cuivre.

H. Jambois et G. Ferrand : Éther ethylique.

H. Labussière : Nourissage d'un cristal d'alun.

J. Langer : Bromure d'éthylène. Ether ethylacétique. Iodure de plomb cristallisé.

H. de la Motterouge : Hypobromite de phénol.

R. Saquet et Valenzuela : Acétate de soude anhydre.

Ch. Siou : Iodure de plomb en suspension.

R. Spaeth : Sulfate de cuivre.

Verefkine : Cristaux d'iodure de cyanogène. Eau céleste. Fluorescéine.

IV. — Exposition de dessin d'imitation.

(Objets dessinés d'après nature)

P. Guiraud : un vase, une boîte, une bouteille, un broc.

L. Forestier : une selle à modeler, une boîte à peinture, ornements et paysages.

E. de Bary : une marmite, un verre, une bouteille, un ornement, croquis de petits objets.

M. Tassu : croquis de vase, broc, un chevalet, un tabouret.

P. Pusinelli : une bouteille, un vase, une table à modèle, un chevalet et un tabouret.

A. Philippe : un broc, une boîte, une marmite, un tabouret, une caisse à fleurs, un classeur.

Ch. Bosch : une théière, un broc, une boîte à craie, un vase à fleurs.

G. Matras : un chevalet, un broc, une marmite, un seau, une pelle à feu.

L. Landru : un tabouret, un seau à charbon, une lampe, un plumeau, un balai, un pot en grès.

P. Bouts : une selle à modèle, un tabouret, un panier, plusieurs plâtres.

J. Thiercelin : une boîte de peinture, une console, une table à modèle.

J. Thuret : un ornement, une pelle à charbon, un broc.
H. Jequier : un chevalet, un tabouret, un vase à fleurs.
M. Charpentier : plâtres (une tête d'enfant, feuille gothique, feuille d'acanthe).
M. Cronier : tête de Voltaire, console gothique, paysages, tête de Bacchus.

V. — Exposition de modelage.

Enseignement secondaire.

A. Bosch : feuilles de lierre, feuilles de figuier, fruits (poires, pommes, olives).
P. Guiraud : feuilles gothiques, ensemble de lierre, feuilles de chêne, tête de chien (bas-relief) tête de cheval (bas-relief), deux médaillons de fleurs.
M. Tassu : tête de lion, tête d'enfant, dauphin, lézard, tête de bœuf (bas-relief).
A. Philippe : Chimère renaissance, l'enfant au flambeau, Bacchus. tête de chien et de cheval.
P. Pusinelli : feuilles de lierre, pommes, feuilles renaissance, tomate, ornement de coquelicot, guirlandes de fleurs, chapiteau, tête de chien.
R. Gillet : feuilles d'olivier, fruits (poires, pommes).

Enseignement préparatoire.

L. Charonnat : ornement, deux feuilles de laurier.
M. Rougeault : fruits (pommes, poires).
A. Potocki : feuilles de vigne (d'après nature).
E. Rocher : lys, médaillon. tomates, console gothique, feuille de laurier (d'après nature).
S. Naon : ornements.
E. de Bary : fruits (poires, pommes) feuilles de trèfle, feuilles de laurier.
Ch. Bosch : feuilles gothiques, console renaissance, guirlande de fleurs, feuilles de lierre (d'après nature).

VI. — Croquis, Dessin d'après nature. Composition libre et composition décorative.

R. Loubet : carreau de faïence.
L. Charonnat : id.
M. Charpentier : serviette enroulée (faite de mémoire).
E. Magalhaés : vase de fleurs.
Ch. Siou : Composition ornementale.
J. Munier : branches de fleurs (d'après nature).
Ch. Siou : id.
H. Jambois : id.
M. Charpentier : id.
G. Ferrand : croquis d'animaux.

M. Charpentier : croquis de personnages (d'après nature).
P. Lyautey : décoration d'une boîte en bois.
St Clair Delacroix : bataille d'Hastings.
G. Ferrand : panneau décoratif.
A. Philippe : lettres ornées.
R. Loubet id.
M. Tassu : id.
H. Mead : conquête de l'Amérique par Christophe Colomb.
E. Magalhaés : le petit chaperon rouge.
J. Desplanches : papier peint.
R. Vandenheuvel : vase de fleurs.
J. Munier : id.
R. Loubet : id.
A. Philippe : composition d'un carreau de céramique.
W. Harding : id.
J. Dupas : Achille traînant le corps d'Hector.
P. Pusinelli : id.
St Clair Delacroix : siège de Paris par les Normands.
Ch. Bosch : débarquement des Normands en Angleterre.
Ch. Siou : composition de la 1re page d'un livre « La marine d'aujourd'hui »
R. Loubet : id.
G. Ferrand : id.
R. Loubet : collier.
E. Latune : id.
Ch. Tassu : composition d'un carreau de céramique.
Ch. Bocsh : dossier en tapisserie.
O. Mentré : id.
G. Ferrand : id.
G. et H. Ferrand : décoration de châssis.
Ch. Siou : id.
G. Ferrand : décoration d'un éventail.

VII. — Exposition de menuiserie.

A. Bessand : une armoire destinée au cabinet d'histoire naturelle.
L. Glaenzer : Bibliothèque.
G. De la Marque : table avec pieds tournés.
H. Jéquier : étagère, un classeur.
A. Cortada : un classeur, un tabouret de pieds, une boîte à épices.
G. Thurneyssen : une éleveuse pour perdreaux.
R. de Séréville : une boîte à lettres.
P. Monnier : un porte potiche avec dessus tourné, un banc.
A. Charpentier : un tabouret, un classeur.
M. Tailhades : une table Louis XV.
C. Candeira : une table pliante, un cadre en chêne.
M. Tassu : un liseur, un tabouret de pied.

P. LYAUTEY : une caisse à fleurs.
F. CINTRA : une étagère découpée.
G. WATEL : un niveau de maçon.
P. MUSCAT : un vide poche.
A. PACHECO : une chaise de jardin.
L. FABRA : une équerre.
J. CASTAN : une équerre, un escabeau.
E. GIRAUD : une table bureau avec casiers.
J. VERDET : une équerre, un cadre.
J. DE PAILLETTE : un pupitre à musique.
M. DE PAILLETTE : un vide-poche.
J. MOUSSY : une équerre d'onglet, une échelle.
J. SALATHÉ : un liseur.
S. NAON : une étagère.
A. PUSINELLI : un porte potiche avec dessus tourné.
J. DUPAS : un classeur, une boîte à ouvrage.
T. SNYERS : un tabouret de pieds, un châssis de couche.
F. CINTRA : une étagère.
J. BRUEDER : une table carrée avec tiroir.
L. SMORCZEWSKI : une fausse cheminée, une caisse à fleur.
L. DETHAN : un chevalet de bûcheron.
J. WADDINGTON : une étagère, une mangeoire à poulets, une boîte à ouvrage.
P. BOUTHILLIER : une boîte à cartes, un tabouret avec pieds tournés.
J. POMMEY : un casier à brosses.
CH. SIOU : une table bureau.

VIII. — Exposition des travaux du fer.

1° *Travail à la lime.*

Spécimens de parallélipipèdes dressés à la lime, travaux exécutés par P. LYAUTEY, J. BRUEDER, J. THURET, CH. HARDING, H. SPYKER, H. DE LA MOTTEROUGE, J. CASTAN, L. LANDRU, J. COMALÉRAS, R. LAGIER.

Règles en fer, exécutées par J. COMALÉRAS, CH. HARDING, H. SPYKER, H. DE LA MOTTEROUGE, R. LAGIER, P. LYAUTEY, J. BRUEDER.

Règles plates avec chanfrein double décimètre exécutées par CH. HARDING, J. COMALÉRAS, P. LYAUTEY, J. CASTAN, L. LANDRU.

Cubes en fer, par CH. HARDING, L. LANDRU, P. LYAUTEY, J. CASTAN.

2° *Travail au burin et au bédane.*

Parallélipipèdes dont les faces sont dressées au burin avec saignées à mi-épaisseur, pratiquées au bédane; travaux exécutés par J. COMALÉRAS, J. THURET, CH. HARDING, J. CASTAN, P. LYAUTEY, L. LANDRU, H. DE LA MOTTEROUGE.

3° *Travail à la forge.*

Barres de fer appointées de différentes formes, carrées, rondes, fer de

lance; travaux exécutés par CH. HARDING, J. COMALÉRAS, H. SPYKER, J. CASTAN, J. THURET, L. LANDRU.

Construction d'une équerre ordinaire. Morceaux de fer plat soudés à chaud et travaillés à la lime. Équerres ordinaires exécutées par CH. HARDING, L. LANDRU. Équerre de 120° exécutée par CH. HARDING. Console en fer exécutée par CH. HARDING.

IX. — Exposition de pliage et cartonnage.

Enseignement préparatoire.

Enseignement collectif. — Exposition des meilleurs travaux exécutés par L. SMORCZEWSKI, M. TAILHADES, E. GIRAUD, E. HARILAOS, R. GLAENZER, F. MASON, L. NOZAL de la classe de sixième.

Travaux de pliage : pliage de bandes, lettres et exercices d'ornement en papier de couleur.

Tissage : exercices d'invention en papier de couleur.

Pliage de papier en vue d'obtenir des formes d'objets : bateau, chapeau de gendarme, vide-poche.

Rosaces, étoiles dérivées du carré et des polygones réguliers. Combinaisons de ces figures, application au carrelage. Exercices d'invention.

Tressage : tressage à plusieurs bandes.

Cartonnage. Solides en carton : cube prisme à base carrée et hexagonale, pyramide à base carrée et hexagonale. Tronc de pyramide. Boîte en carton fourreau.

Sphère construite en carton.

(Ces travaux ont nécessité au préalable la construction des développements; ces derniers accompagnaient les travaux).

Récit d'une excursion agricole.

Verrerie de Tourouvre. Ferme du Verger. Établissement de pisciculture de Bellegarde.

Le temps est superbe, quand nous partons à bicyclette, vers 7 heures du matin, pour aller visiter une ferme d'élevage de percherons et un établissement de pisciculture.

Chacun de nous emporte un déjeuner froid; on trouvera à Tourouvre de quoi se rafraîchir. La route, très bonne, se déroule dans un paysage de plus en plus riant et mouvementé. Au bout de 32 kilomètres, nous arrivons vers 9 heures 1/2 à la verrerie. Après quelques pourparlers, un contremaître s'offre à nous faire visiter l'établissement. Nous traversons un couloir où règne une chaleur intense, et nous débouchons brusquement dan un grand hall, où la température s'élève encore.

Un immense four circulaire en occupe le centre. Sur son pourtour s'ouvrent des gueules béantes par où l'on aperçoit, au milieu des flammes, la

masse incandescente de verre en fusion. Autour de cette fournaise, s'agitent des hommes demi-nus, portant au bout de longues cannes, des boules de de verre rougissant. Les uns moulent ces masses en les soufflant dans des formes de terre, d'autres tournent ces bouteilles rudimentaires pour en parfaire le goulot. Et tout cela dans un tumulte de voix et de verre brisé que domine le ronflement sourd des flammes furieuses.

C'est alors que M. Jenart nous explique la fabrication : On mélange du sable quartzeux blanc avec du carbonate de soude, de la chaux et des débris de verre. L'amalgame ainsi formé est introduit dans d'énormes creusets en terre réfractaire fortement tassée, appelés pots. Ces pots préalablement portés au rouge sont placés dans le four, et le travail du verrier commence.

Celui-ci recueille au bout de sa canne creuse une certaine quantité de verre fondu, qu'il travaille quelques instants. Puis il le souffle dans le moule pour lui en faire prendre la forme. Reste encore à finir le goulot.

Lorsqu'un petit apprenti a vérifié le poids de la bouteille, on prend celle-ci dans une forme spéciale et on en met l'extrémité à réchauffer. Quand cette partie est suffisamment molle, un ouvrier la tourne avec une forme différente pour chaque modèle. La bouteille est ensuite emportée à la réserve. Il ne reste plus qu'à la laver et à l'emballer.

Nous visitons, toujours sous la conduite du contre maître, les différentes parties de l'établissement et un autre hall où un second four est en construction. C'est qu'en effet, continuellement soumis à une telle température, ils ne peuvent résister plus de dix-huit mois.

Enfin, avant de partir, nous allons voir les foyers dans le sous-sol. Après avoir descendu plusieurs escaliers et traversé quelques couloirs torrides où vole de la poussière de charbon, nous arrivons devant l'une des grilles. Là, presque au-dessus de nos têtes, brûlent des blocs entiers de houille. Les flammes ronflent avec rage, les étincelles volent, il fait une chaleur étouffante. Devant nous, un homme noirci, armé d'une énorme barre de fer, active constamment la combustion et fait tomber les scories. Nous pouvons à peine respirer, et il est deux fois plus près que nous!

M. Jenart nous fait ensuite visiter une ferme percheronne qui se trouve de l'autre côté de la vallée.

Après une descente à pic, nous arrivons chez le fermier. C'est un brave normand qui a rencontré notre professeur à un comice agricole, et qui est ravi de nous faire visiter son établissement. Nous allons tout d'abord nous rafraîchir à une source qui sort de terre en cet endroit, puis nous écoutons les explications.

La volaille, dont nous voyons quelques spécimens s'ébattre dans la basse-cour, trouve son principal débouché en Angleterre.

Ce pays exige de gros animaux et les paie proportionnellement plus cher que les moyens : un beau dindon se vend jusqu'à 22 francs.

Nous allons ensuite voir un cheval qui a remporté plusieurs prix à des concours, et dont on soigne le genou. Plusieurs autres percherons paissent dans une prairie, à côté de quelques jeunes veaux. La race percheronne,

nous dit-on, dégénère dans les autres pays, aussi les étrangers, surtout les Américains, en font-ils des demandes constantes.

Enfin, après avoir fait le tour des viviers et vu les quarante et quelques diplômes gagnés par nos hôtes, regardé le troupeau, nous allons prendre une collation que l'aimable fermière nous a préparée, beurre, fromage, cidre, le tout fait sur les lieux mêmes et excellent.

Regaillardis par cette digression, nous nous préparons à affronter de nouveau les côtes et le soleil.

Une demi-heure plus tard, nous arrivons à destination.

Mais le directeur de l'établissement de pisciculture doit être en train de déjeuner, aussi nous en profitons pour prendre trois quarts d'heure de repos, sur l'herbe fraîche qui borde un ruisseau à l'ombre de peupliers.

L'établissement de pisciculture de Bellegarde est situé dans un des plus jolis coins de la Normandie. Caché au fond d'une vallée riante, ombragé d'arbres verts, il est admirablement doué sous le rapport de l'eau. On y trouve en effet une source abondante et froide, deux chutes d'eau, et neuf sources, dont la plus forte donne, à elle seule, 72 mètres cubes à l'heure.

Le propriétaire, M. Bourgeois, nous introduit d'abord dans un vaste laboratoire, alimenté à volonté d'eau de source et d'eau de rivière.

La première sert exclusivement pendant la période d'incubation et permet d'alimenter des appareils pouvant contenir 1.000.000 d'œufs.

Ces œufs sont placés sur une claie en baguette de verre suspendue au milieu d'un bac rempli d'eau. Au moment de l'éclosion, les alevins passent par les intervalles et descendent au fond de l'eau.

Lorsqu'ils commencent à manger, on les disperse dans une trentaine de grands bacs où ils reçoivent de l'eau de rivière qui favorise leur alimentation et leur développement en amenant un grand nombre d'insectes. Chacun de ces bacs est alimenté par un fort courant d'eau qui ressort en s'étalant comme un miroir.

Très intéressés, nous suivons toutes ces explications avec attention. Dans un coin, des gardons effarés fuient devant le filet maladroit de l'un de nous, qui s'est improvisé pêcheur.

D'autres jouent, nagent et s'entrecroisent avec une extraordinaire rapidité.

Au bout d'un instant, nous quittons cette salle où règne une grande fraîcheur, et M. Bourgeois nous conduit aux bassins situés à l'extérieur. Quand les alevins sont âgés de cinq à six mois, on les transporte là, et ils y restent jusqu'à ce qu'on les achète ; seize de ces bassins entourent un grand étang à reproducteurs, situé dans le fond de la vallée. Les roseaux se balancent, mollement agités par le vent. Les poissons, truites, et saumons de fontaine, sautent et gambadent à travers les herbes aquatiques, et font voir de temps à autre leurs écailles scintillantes.

Nous terminons notre visite par celle d'un étang à carpes, situé dans les bois au milieu d'un site ravissant. Puis M. Bourgeois nous emmène collationner, nous offre du vin blanc et des biscuits. Mais nous sommes obligés de quitter cet endroit où l'on nous fit un si bon accueil, et nous repartons pour Tourouvre.

Au milieu d'une côte, on entend un cri de désespoir : une crevaison. Sans pitié pour la malheureuse victime de cet accident, nous continuons la route, après lui avoir donné rendez-vous à l'auberge, car nos estomacs crient famine. Enfin, à 2 heures et demie nous sommes attablés, et nous déballons nos provisions.

Une commande de bière, de cidre et de siphons est peu à peu exécutée et le déjeuner a lieu au milieu de la plus franche gaîté. Notre retardataire arrive vers la fin du repas : en l'attendant, nous allons dans la cour, où nous découvrons un perroquet et une pie. Le perroquet nous demande si nous avons bien déjeuné. Quant à la pie, elle pousse des cris inarticulés, mais accepte enfin un morceau de chocolat, que l'on glisse dans son gosier.

A 3 heures et demie nous prenons le chemin du retour. La première partie est très belle, à travers la forêt du Perche. De grands arbres séculaires bordent la route, et les épaisses frondaisons de la futaie s'étendent au loin. Mais nous quittons bientôt cette route pour nous trouver dans le vent et la poussière. Les uns causent à qui mieux mieux, enfin les derniers maudissent le temps.

De Randonnai à Chandai, la route continue sans aucun incident, et arrivés à la route de Laigle, avec vent dans le dos, nous abattons les douze derniers kilomètres en une demi-heure. A 5 heures et demie, nous sommes à l'École, enchantés de notre excursion et tout disposés à recommencer.

Pierre Bouthillier et Pierre Monnier.

V

LES SÉANCES MUSICALES ET LITTÉRAIRES. LES CONFÉRENCES

LES SÉANCES

Les conférences de cette année ont été toutes consacrées à des sujets d'actualité. Le 27 octobre, M. de Givenchy, de retour d'un voyage au Maroc, évoquait devant nos yeux, par ses descriptions et ses photographies, la route de Figuig à Mogador. Le 3 décembre, M. Lacour-Gayet insistait en termes éloquents sur l'utilité pour une nation de posséder une forte marine, et gagnait à sa cause. celle de la *ligue maritime,* de nombreuses adhésions de maîtres et d'élèves. Le 23 février. un de nos professeurs, M. Wilbois, nous parlait de la guerre et de l'organisation militaire : il se souvint ce jour-là qu'il était officier de réserve, et il eut le don de faire vibrer la salle par sa causerie d'une émotion contenue et d'une grande distinction. Le 5 avril, M. Demolins, avec l'autorité qui émane de son talent, avec ses habitudes de rigueur contractées au service de la science sociale, avec sa verve coutumière, exposa les deux formes du patriotisme : le patriotisme belliqueux qui conquiert, mais qui ne sait pas acquérir et conserver, et le patriotisme colonisateur qui s'implante progressivement, qui s'assimile et qui dure. Entre ces deux formes, le choix ne comporte pas d'hésitation.

A ces conférences du jeudi, il convient d'ajouter deux lectures hors cadre, faites par M. Desgranges, le dimanche, à nos grands

élèves : l'une sur la poésie française contemporaine, l'autre sur le théâtre français contemporain. M. Desgranges dit admirablement, et connaît à merveille le mouvement littéraire actuel : ses lectures commentées ont été très goûtées des professeurs et des élèves présents; évidemment la tentative était heureuse et mérite d'être reprise.

Les autres séances, auxquelles nos élèves prêtaient leur concours, furent des séances mixtes (théâtre, diction, chant et musique). Chaque maison successivement tint à honneur d'organiser sa séance : c'est la note caractéristique de l'année. Pour la mise en train, ce fut M. Dupire qui se dévoua : non content de fournir des programmes et des décors de plus en plus soignés, il donne à ses collègues l'exemple de l'activité et de l'initiative. D'ailleurs noblesse oblige : n'est-il pas directeur d'une maison, le « Pavillon Médicis », comme nous l'appelons plaisamment? Donc la première séance de novembre, montée par ses soins, comprenait un morceau d'orchestre, le trio de *Carmen*, exécuté avec brio, par Mlle Rincheval, MM. Tontor et Corbusier, des chansons désopilantes, par Cronier, enfin *le Jeune homme pressé*, de Labiche, joué par Monnier, Desplanches et Jéquier. Le 1er décembre, séance analogue du *Coteau*, qui débute par un duo de Mlle Rincheval et de M. Corbusier, se continue par des chansons humoristiques, que détaille Cronier avec beaucoup de verve, et prend fin sur *Maman Sabouleux*, une autre pochade de Labiche, dont les rôles étaient tenus par Sébileau, Philippe, Sauvaire, Glaenzer, Foissey et Spyker. — Ensuite, le 1er février, ce fut le tour du *Vallon*. D'abord, un trio de *Mireille*, par nos trois professeurs de musique, puis *le Jaguar*, de Leconte de Lisle et *Histoire ponctuée*, dits par Bouthillier, une chansonnette finement détaillée par Desplanches. Enfin, cette fois, une pièce classique, *le Malade imaginaire* (Acte III, sc. IV sq), par Bouthillier, Lyautey, J. Fabra, Delacroix et A. Bosch : au total, séance très réussie. — Le 15 février, *la Guichardière* entre en lice. On exécute divers morceaux d'excellente musique, notamment un duo, par Mlle Marguerite et par Jules Demolins. Pillet récite *l'Aigle* de Leconte de Lisle, aux vers denses et sonores, et Loubet,

qui a décidément un talent de comédien, *l'Encensoir mondain*. Voici encore du classique, mais du moderne : le *Gendre de M. Poirier*, d'Émile Augier, par Loubet, Lauer et Davel. Finalement tous les élèves de la Guichardière, chantent un chœur anglais. Chaque maison affirme ainsi son originalité. M. Bell, directeur des Pins, nous offre comme l'an passé, une pièce anglaise : *Done on both sides*, by I. Morton, avec le concours de Loubet, A Bosch, Cintra, Bouthillier et Langer. A quand la pièce allemande? Je le demanderais si on ne l'avait déjà fait.

Il faut mettre à part la séance du mardi gras (27 février), qui était remarquable par son homogénéité et qui obtint le plus vif succès auprès des parents : le programme même, dû à M. Storez, était dans la tonalité de l'ensemble. Ouverture d'orchestre (Mozart et Haendel) ; *l'OEuf bleu*, récité par Loubet; *Kiri...Kirican*, ravissant chœur d'enfants; *Du mouron pour les petits oiseaux*, par Spyker qui fut bissé ; des pièces de Rameau, en trio, par Mlle Rincheval, MM. Tontor et Corbusier — *les Romanesques* de Rostand, que firent valoir surtout Monnier et Bouthillier; d'ailleurs les autres acteurs ne furent pas inférieurs à leur rôle. A la mi-carême (22 mars), on retombe sur le type décrit plus haut : ouverture de la *Sémiramis* de Rossini, monologue amusant de Cronier, des vers de Sully-Prudhomme, dits par Spyker, enfin les *Deux sans culottes*, par Spyker, Cronier et Sauvaire.

Si l'on essaie de récapituler l'année, le bilan accuse qu'on a tenu compte des indications fournies par M. Roujol dans le précédent *Journal* : on a donné moins de conférences quatre en tout, et plus de séances de maison, ce qui est normal. A propos des conférences, un regret seulement : l'histoire de l'art y a sa place marquée; cette lacune doit être comblée l'an prochain. Quant aux séances de maisons, elles me paraissent réaliser l'idéal du genre : elles sont variées, procurent aux différentes maisons l'occasion de montrer leur originalité, réclament la collaboration des maîtres et des élèves, et resserrent ainsi les liens de solidarité entre gens groupés sous le même toit. Cependant bien des progrès restent à accomplir : nous n'avons plus d'acteurs hors pair; quelques

uns sont distingués comme Bouthillier, Monnier, Desplanches, Spyker; la plupart ne sont pas encore formés. Cela tient peut-être au choix des pièces dont quelques-unes (celles de Labiche, par exemple), étaient vraiment par trop enfantines et superficielles : ne craignons pas de donner aux esprits une nourriture forte! D'autre part, les exigences du travail scolaire ne permettent guère de monter des pièces classiques dont la préparation est longue et ardue. Réservons-les pour les grandes occasions (une ou deux fois l'an), le mardi gras et la fête de l'École; et, dans nos séances de maison, à côté de scènes comiques de bon aloi, faisons plus large la part de la musique, du chant et de la diction. M. Wilbois a eu l'idée de faire jouer *Athalie* par ses élèves de quatrième, le jour de la fête de l'École; la pièce abrégée, sera accompagnée des chants de Moreau. La tentative est audacieuse : attendons-en les résultats, que les répétitions font prévoir encourageants [1]. En tous cas, nous devons être sévères dans le choix de nos pièces, et emprunter résolument au théâtre classique.

Pour compléter ce tableau rapide des délassements de l'École, ce n'est que justice de mentionner les *samedis* de la Guichardière, de vrais régals pour les amateurs de bonne musique!

Notre tâche de chroniqueur est terminée : cependant, pour être exact, nous devons encore faire mention d'une innovation due à M. Dupire. Il s'agit uniquement des professeurs et des professeurs célibataires, qui, en hiver, leur journée fournie, après le bonsoir aux élèves, se réunissaient au *Pavillon Médicis* tous les quinze jours, pour amuser leurs collègues de leurs talents spéciaux. L'intimité de ces réunions et leur succès nous dispense d'y insister. Mais n'est-il pas intéressant de noter que, loin de Paris et du monde, nous savons nous créer, dans notre laborieuse retraite, des plaisirs artistiques et des relations fondées sur l'amour commun des nobles choses?

F. MENTRÉ.

1. On a vu plus haut le compte rendu de cette séance qui a eu lieu après la rédaction de cet article.

LA MUSIQUE

A mon entrée à l'école des Roches, il y a six ans, j'étais loin de supposer que mes jeunes élèves arriveraient un jour à considérer la musique non pas comme un art d'agrément, mais comme un art qui a comme but le beau, le désintéressement, le sublime. Tout le mérite des résultats obtenus en ces quelques années revient à ceux des élèves, et ils sont nombreux, qui ont étudié sérieusement leur instrument de manière à pouvoir mettre une technique acquise au service de belles œuvres. Ailleurs qu'à l'école des Roches, on serait un peu surpris si on apprenait que des élèves, qui font d'excellentes études classiques et modernes, et qui, par conséquent, se présentent avec succès au baccalauréat, peuvent interpréter une sonate de Beethoven, une chaconne de Bach, une sonate de Haendel!

Chez nous, nous l'avouerons sans fausse modestie, c'est chose courante. J'ajouterai que nous avons fait entendre le jour de la fête de l'école, *Athalie* de Racine, avec *orchestre et chœurs* de J.-B. Moreau, et que l'audition de cet ouvrage, déjà assez compliqué pour des professionnels, a eu un succès justement mérité.

Armand Parent.

PRINCIPAUX MORCEAUX EXÉCUTÉS PENDANT L'ANNÉE

1° Chant général.

Chant du départ .... Méhul.
Amour filial (chants populaires) .... Méhul.
Vogue, léger zéphir .... Mendelssohn.
Aurore de la vie .... R. Schumann.
Chanson de Roland.
Sanctus, benedictus .... Beethoven.
Les vaillants du temps jadis.
Chanson d'ancêtre .... St-Saens.
Viens petit oiseau .... Schumann.
La farandole .... Jaques-Dalcroze.
Chanson du grand-père .... St-Saens.

L'automne .... F. MENDELSSOHN.
Los enfants de Bohême.. R. SCHUMANN.
Vaisseau Fantôme (chœur des Fileuses)................ WAGNER.
Prière. — Amour du prochain........................ BEETHOVEN.
Chanson de mai.. SCHUMANN.
L'ange gardien.. CÉSAR FRANCK.
Les danses de Lormont.. CÉSAR FRANCK.
Le Messie (air).. HAENDEL.
Le Messie (duo).. HAENDEL.
Le Vannier.. CÉSAR FRANCK.
Air dans la Cantate de la Pentecôte.................. J.-S. BACH.
Psaume CL.. CÉSAR FRANCK.
Ave verum, accompagné du quatuor.................. MOZART.
Adoramus te.. PALESTRINA.
Tantum.. BACH.

2° Orchestre.

Samson et Dalila.. C. ST-SAENS.
Bourrée.. G. F. HAENDEL.
Peer Gynt.. GRIEG. OP. 35.
Menuett (aus dem *Octett*).............................. SCHUBERT.
Allegretto de la Symphonie (*A dur*).................. BEETHOVEN.
Allegro Finale Symphonie (*E dur*).................. MOZART.
Larghetto (aus der *zweiten Symphonie*)............... BEETHOVEN.
Allegretto (aus der *achten Symphonie*)............... BEETHOVEN.
Menuetto (aus der *Symphonie in E dur*).............. MOZART.
Finale (*Rondo all' ongarese aus dem in G dur*)........ HAYDN.
Andante cantabile quatuor mi *b* (*op.* 16)............... BEETHOVEN.
Septuor (*op.* 38).. BEETHOVEN.
Allegro de la première partie de la 2e Symphonie (op. 36).. BEETHOVEN.
Chœur et orchestre d'Athalie........................ J. B. MOREAU.

3° Samedis de la Guichardière.

(*Musique de chambre.*)

2e Trio.. E. LALO.
Trio en *ut mineur*.. J. BRAHMS.
Concerto en *mi bémol* (violon)........................ MOZART.
Sonate en *ut mineur* (piano et violon).................. GRIEG.
3e Trio.. MOZART.
Divertimento, trio à cordes........................ MOZART.
2e Trio.. CASTILLON.
5e Trio (*ré majeur*).. BEETHOVEN.
7e Trio (*à l'Archiduc*).. BEETHOVEN.
1re Sonate (piano et violon)........................ SCHUMANN.
2e Sonate (piano et violon)........................ J. BRAHMS.

1re Sonate (piano et violon)		J.-S. Bach.
Lied (violoncelle et piano)		Schubert.
2e Nocturne		Chopin.
Krieslariana		Schumann.
L'Agaçante *Ier Tambourin* *IIe Tambourin* *La Pantomime* *La Marais* *La Coulicam* *L'Indiscrète*	(trio piano, violon et violoncelle)	Ph. Rameau.
Romance (violon et piano)		Swendsen.

Le dernier samedi de la Guichardière a été consacré à une séance spéciale que M. Armand Parent et Mlle Dron ont bien voulu donner à l'École. Nous n'avons pas seulement à louer ici ces deux grands artistes mais aussi à leur dire combien nous avons été heureux de les applaudir et à les remercier du concours qu'ils ont bien voulu apporter à ces réunions. Ils ont exécuté les quatre sonates suivantes et nous n'avons pas besoin de dire qu'ils y ont été admirables.

2e Sonate (piano et violon)	J.-S. Bach.
2e Sonate (piano et violon)	Schumann.
15e Sonate (piano et violon)	Mozart.
Sonate (piano et violon)	Vincent d'Indy.

NOS COLONIES DE VACANCES

L'un des objets essentiels de notre tâche d'éducateurs est sans contredit la formation, chez nos élèves, de l'homme social. Eussions-nous aidé nos garçons à devenir loyaux, clairvoyants, énergiques et libres, notre œuvre serait encore singulièrement incomplète, si nous ne leur avions donné l'exacte conscience de leur devoir de citoyens, de ce qu'ils ont à faire dès maintenant et plus tard, pour la collectivité dont ils font partie, école ou famille, église ou pays. Privilégiés comme ils sont, à tant de points de vue, ils doivent sentir le poids de ces privilèges, et n'en pas jouir égoïstement; ils doivent porter ce poids, non pas comme un remords, mais comme un devoir. Les Grecs d'autrefois avaient peur du bonheur; quand ils étaient soulevés par les vagues de la prospérité, ils tremblaient, pressentant un abîme tout proche; et ils se hâtaient alors, comme Polycrate

jetant son anneau, de sacrifier à la fatalité jalouse leur trésor le plus précieux. Nous avons mieux à apprendre à nos garçons : si l'homme heureux est coupable, c'est de garder son bonheur pour lui seul ; s'il doit expier son bonheur, c'est en le partageant.

Inutile de dire ici ce que sont les « colonies de vacances ». Tout le monde aujourd'hui connaît ces œuvres excellentes, qui donnent à des gamins déshérités de la joie et de la santé pour longtemps, qui préservent de la tuberculose et de l'anémie les petits soldats et les jeunes mères de demain, qui nous préparent une race plus solide, merveilleux placement auquel on confie 35 francs, et qui vous rend une vie d'enfant. Tout le monde les connaît, mais la plupart de nos garçons ne les connaissaient pas. Voilà quatre ans maintenant que nous leur en avons parlé pour la première fois ; quatre ans que ces heureux collégiens du grand air et des pleins champs tiennent à partager un peu avec d'autres ces bienfaits. Il est temps de résumer pour eux ce qu'ils ont fait et permis de faire ; il est temps de le raconter à leurs parents.

La souscription de 1903 produisit 200 francs. Nous remîmes cette somme à l'*Association pour le développement des colonies de vacances*[1], avec les organisatrices de laquelle quelques uns de nous se trouvaient en relations assez proches. Dès cette année-là, nos garçons eurent la satisfaction de savoir qu'ils avaient fourni plus des deux tiers de la somme que coûtait une colonie nouvelle de dix enfants de la Grand'Combe (Gard), placés pendant un mois à Saint-André de Valborgne, dans les Cévennes.

En 1904, nos cotisations se montent à 300 francs et couvrent la subvention accordée à l'œuvre de la Grand'Combe, qui a trouvé des ressources locales, mais qui se développe.

En 1905, le beau chiffre que nous atteignons[2] (aidés il est

1. *Association pour le développement des colonies de vacances.* Présidente : Mme Raoul de Félice ; trésorière : Mlle Gabrielle Rist. Siège social : 6, rue Dufétel, Versailles.
2. 736 fr. 70.

vrai par certaines contributions exceptionnelles) nous engage à demander à l'Association une œuvre qui soit désormais la *nôtre,* de façon indépendante et exclusive. Précisément, la ville de Versailles, notre voisine, siège de l'Association, ne possédait pas jusqu'alors une organisation spéciale de colonies de vacances : on décide de fonder cette œuvre, et de la confier à nos libéralités.

Et c'est ainsi que cette année-là, l'École des Roches a compté, outre ses 150 élèves, un petit bataillon de colons, placés pour la plupart dans les campagnes du Loiret. Dix-huit enfants, et la mère de quatre d'entre eux, nous ont dû de joyeuses vacances, longues semaines de soleil, d'air pur, de liberté.

C'est par exemple cette petite M., dont le père venait de mourir tuberculeux, enfant très délicate, qui chaque hiver jusqu'ici prenait une série de rhumes et de bronchites. Elle a pu passer trois mois à la campagne : à son retour, elle était transformée au point que sa mère hésitait à la reconnaître; et nous avons eu la joie d'apprendre récemment que, pour la première fois de sa vie, elle a traversé l'hiver sans une maladie. On nous propose de lui faire recommencer cette année une cure qui lui a si bien réussi.

C'est Augustine G., caractère très difficile, nous dit-on. Sa mère nourrice a déclaré qu'elle ne voulait plus jamais avoir une enfant comme elle. On l'a changée de maison, et les choses sont allées un peu mieux. On nous demande de reconnaître ce petit progrès, et de fournir à Augustine l'occasion d'en faire un nouveau, en la renvoyant cet été aux colonies. C'est sa dernière année, avant son entrée en apprentissage.

C'est encore Pauline S., fille d'un ouvrier peintre et d'une marchande des quatre saisons, enfant très chétive. Elle a six frères et sœurs, et on nous propose de donner cette année sa place à sa cadette, Rosette, sept ans, excessivement délicate, et très gentille petite fille.

Louis H. nous fournit un amusant tableau de la vie aux « colonies » :

« Je suis très heureux d'être à la campagne. Je me porte bien.

Je vas me promener dans les bois avec le monsieur. Je menge du lapins et de loies. Yl ia une chèvre qui donne du lait. Je la maine au chant. Je menge beaucoup de fruits. Il y a aussi in chien et on la telle après une voiture et je monte dedans. Je vas à la mare péchée des grenouille. Je vas me promener. Je vois des chasseur tiré sur des lapins et sur des perdri. »

Gaston et Marie A., neuf et six ans, sont bien pauvres; il a fallu commencer par leur acheter des chaussures. Gaston, en qualité de grand frère, donne à sa maman des nouvelles de la petite : « Marie ne s'ennuie plus; elle est au contraire très contente... Je finis ma lettre sans finir de t'aimer. Ton fils, ta fille qui t'aiment pour la vie. »

Voici un autre couple, contemporain du précédent; mais cette fois la sœur est l'aînée. Germaine et Gaston M. étaient assez bien portants, mais ils passaient le plus clair de leur temps dans la rue, avec de médiocres compagnons. C'est surtout pour sa santé morale que Gaston, en particulier, a été envoyé aux champs. Il semble avoir eu d'abord la nostalgie de son ruisseau; puis il s'est acclimaté; et, depuis son retour, son rêve a été d'envoyer un petit souvenir à ses parents nourriciers; mais le malheureux ne sait plus leur adresse! — Dans une lettre de Germaine à ses parents, j'ai trouvé pour nos garçons des données suggestives sur le budget de leurs petits colons :

« Dimanche j'ai vut mon petit frère, et je lui est donné un sou, et il m'a dit qu'il ne se plaisait pas, parce qu'il ne jouait pas. Sur mes 16 sous il ne me reste plus que deux sous. Je l'ai est dépensé de cette sorte. Mon tallon de mes chaussures du dimanche s'est déclouté. Il y a 4 dimanches que je les ai portés. Je les ai portés chez le cordonnier qui m'a prit 5 sous. J'ai acheté pour trois sous de laine pour m'amuser, pour ne pas m'ennuyer. J'ai dépensé un sou, pour quand je revenait de la messe j'ai acheté un petit pain. J'ai donné un sou pour l'enterrement d'une petite parisienne qu'ai morte mercredi. J'ai doné un sous à mon frère, et il m'en n'a demender six sous jeudi, et je nan n'avait plus que deux; alors je lui ai dit que je ne lui en donnerai pas dutout. Il est en bonne santé; *on ne le*

bat pas. Et j'ai a acheté deux paquet de poudre de propreté pour met dans les cheveux; cela fait quatre sous. Voilà comment j'ai dépensé... »

Tous ces détails, comiques ou touchants, ont vivement intéressé nos garçons. Des nouvelles aussi précises leur rendaient leur œuvre plus réelle et plus proche. Au moment où j'écris, la souscription annuelle n'est pas close; mais les cotisations nous viennent, nombreuses et rondelettes, et nous pouvons espérer que leur total, s'il reste inférieur au chiffre exceptionnel de l'an dernier, n'en sera pourtant pas trop indigne. Après un fléchissement que nous devons prévoir, il faudra que bientôt nous étendions de nouveau notre belle entreprise, que nous l'établissions sur des bases d'année en année plus solides : c'est-à-dire que les cœurs de nos garçons s'élargiront aussi, et comprenant mieux l'immensité du devoir, trouveront dans un enthousiasme ingénieux des ressources nouvelles.

Henri TROCMÉ.

UN ORPHELINAT AGRICOLE

Nous devons mentionner, la tentative intéressante faite par M. Léon Petit, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture de l'Eure, près de son domaine de Damville, que nous avons eu le plaisir de visiter.

Pour s'opposer au vagabondage, à l'abandon des campagnes et à l'exode de leur population vers les villes, M. Petit a constitué à ses frais, un orphelinat agricole pour garçons, à Villez-Champ-Dominel, où une trentaine d'orphelins sont élevés et instruits pour être mis ensuite à la disposition des cultivateurs.

Nous comptons l'aider le plus possible dans cette œuvre afin de l'étendre davantage; chaque maison subviendrait aux dépenses d'un orphelin.

Nos garçons mettent de côté leurs vêtements usagés, chaussures, pèlerines, etc., pour en faire profiter ces pauvres déshérités.

VI

NOS ANCIENS ÉLÈVES

LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ÉLÈVES

La Société des anciens élèves a été constituée, cette année, après l'envoi de la circulaire suivante :

« L'École des Roches, malgré sa jeunesse, commence à avoir des anciens élèves.

« Il ne faut pas que ces vieux camarades se dispersent sans avoir un moyen de se tenir au courant de leur vie, de se retrouver à certaines époques de l'année et de s'entr'aider au besoin.

« Nous avons pensé répondre au désir de tous en prenant l'initiative de la création d'une *Société des anciens élèves de l'École des Roches*.

« Cette Société, dont le programme pourra être modifié et complété, lorsque nous serons régulièrement constitués, comprendrait les conditions suivantes :

« 1° Une cotisatisation annuelle de 6 francs qui donnerait droit à recevoir, chaque année, le *Journal de l'École* et servirait à payer les dépenses, ou allocations, votées par le Conseil de la Société;

« 2° Des réunions périodiques, qui auraient lieu à l'École à des époques fixées d'avance ;

« 3° Des matchs organisés à l'occasion de ces réunions, afin

de prouver à nos jeunes camarades que leurs anciens n'ont pas perdu les bonnes traditions sportives de l'École et qu'ils sont encore capables d'être de bons champions au foot-ball, au cricket, ou à la course.

« Enfin, notre Société doit avoir pour but de créer entre ses membres une solidarité qui les portera à s'entr'aider à l'occasion, pour triompher dans la lutte pour la vie. Ce sera le complément naturel de la devise de l'École : « Bien armés pour la vie ».

« Notre Société, en effet, doit aider ses membres à triompher dans ce bon combat ; il faut que les vieux aident les jeunes et que ceux qui sont arrivés aident les débutants.

« Nous avons le sentiment qu'en ajoutant à l'École cette nouvelle institution nous lui donnons son complément à la fois naturel et nécessaire. Nous comptons donc sur l'adhésion de tous les anciens élèves actuels et futurs.

Le Comité d'initiative :

Jean Bessand, Abel Corbin de Mangoux, Jules Demolins, Robert Dervieu, Gaston Eysséric, Frank Haviland, Pierre Pochet, Jacques Pochet, Maurice Silhol, Guy de Toytot, Paul Watel.

LES ANCIENS ÉLÈVES, MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

Serge André, termine ses études à Paris.

Marcel Aubé, fait une année d'instruction générale avant d'entrer dans les affaires.

Henri Barbier, prépare l'École de physique et de chimie de la ville de Paris.

Jean Bessand, après un voyage en Amérique, fait un stage en Allemagne, dans une fabrique de tissus.

Jean de Boisanger, prépare l'Institut agronomique, à Nancy.

Henri Boujard, termine ses études à l'École de Guyenne.

Enguerrand de Caix, termine ses études à Paris.

Jean Colle, à l'Institut agricole de Beauvais.

Abel Corbin de Mangoux, à l'Institut chimique de Nancy. Doit aller

passer trois mois en Angleterre, comme chimiste, dans une industrie.

Roger Corbin de Mangoux, termine ses études à Bourges.

Jules Demolins, après avoir fait son service militaire, prépare sa licence en mathématique et a passé les deux premiers certificats, avec mentions.

Robert Dervieu, fait son service militaire.

François Dupré, termine ses études à Paris.

Henri Duval, à l'École commerciale de Nantes.

Gaston Eysséric, élève de l'École des Beaux-Arts de Paris, fait actuellement son service militaire.

Pierre Fauquet-Lemaître, à l'Université de Cambridge.

Jean de Gasparin, fait son service militaire à Arles.

Jacques Gauthier-Villars, fait un stage en Allemagne.

Jean-Jacques Gérin, termine ses études à Paris.

René Guillon, à Nantes.

Franck Haviland, revient d'un stage en Allemagne, suit les cours de la *Schola cantorum*.

Philippe d'Hauteville, fait son service militaire.

Léon Kensinger, dans l'industrie avec son père, à Saint-Étienne.

Étienne Landrin, à l'École d'agriculture d'Hauterive, en Suisse.

Mario de La Rocha, fait un stage en Allemagne.

Bernard Marotte, à l'École de commerce de Nantes.

René Millet, doit aller faire un voyage d'exploration à Astrakhan, avant d'entrer dans une affaire de fourrures.

François Millet, termine ses études à Paris.

Guy de Neufbourg, id.

Raoul Neyret, dans l'industrie avec son père, à Saint-Étienne.

Léonce Pelleray, dans le commerce, en Angleterre.

André Plocque, dans une Compagnie d'assurances maritimes, à Paris.

André Pochet, dans le commerce, en Angleterre, à son retour d'un stage en Amérique.

Jacques Pochet, revient d'un stage dans une ferme en Amérique, et va aller dans une maison de commerce en Angleterre.

Pierre Pochet, revient d'un stage à l'Université d'Ithaca, en Amérique.

Francis Prieur, à l'École de Guyenne.

Pierre Regraffe, dans l'industrie avec son père, à Bédarieux.

Hubert de Rigaud, après avoir obtenu le diplôme de *Pitman's school*, et fait un stage dans les affaires à Londres, vient d'entrer dans une affaire industrielle à Paris.

Paul Saillard, prépare l'École centrale de Paris.
Maurice Silhol, fait son service militaire, à Vienne.
Albert Snyers, à *Pitman's school*, à Londres.
Albert Ternynck, fait un stage en Allemagne.
Louis Tripet, termine ses études, à Paris.
Guy de Toytot, fait son service militaire.
Guy de Vautibault, à l'École de Guyenne.
Jean Vignard, à Nantes.
Paul Watel, va faire un stage en Amérique.

Extraits de la correspondance.

A M. E. Demolins : — «... Je dois beaucoup aux cinq années que j'ai passées aux Roches, comment pourrai-je les oublier! J'ai toujours trouvé dans mes professeurs des encouragements, et, dans les élèves, de bons camarades et amis. Je compte mettre en pratique, à Paris, l'enseignement que j'ai reçu aux Roches. Le temps que j'ai passé à la Guichardière est certainement celui qui m'a été le plus agréable de tout mon séjour à l'École; aussi j'espère venir vous voir de temps en temps et ainsi conserver avec vous et avec l'École les bonnes relations que j'ai toujours eues. S'il se fonde, comme il en était question dans le dernier *Journal de l'École*, une « Association des Anciens Élèves », je vous envoie par cette lettre mon adhésion.

« Avant de terminer, je veux vous dire combien je vous suis reconnaissant d'avoir fondé cette École qui m'a permis de me développer moralement et physiquement bien mieux qu'autre part. Grâce à elle, je puis vivre sans crainte à Paris, car je suis « bien armé pour la vie ».

« Présentez, je vous prie, mes respects à Mme Demolins, rappelez-moi au souvenir de ces demoiselles et recevez, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments de reconnaissance. » — Enguerrand de Caix.

De Montréal, le 8 novembre 1905. — « Ce qui fait la réputation de Montréal, ce sont les quartiers d'habitations bourgeoises (car personne n'habite le quartier des affaires) ; ce sont de petits hôtels particuliers, les appartements étant inconnus.

« Ces quartiers sont tous plantés d'arbres et l'aspect doit en être évidemment très riant en été. Le vrai charme de Montréal est, pour moi, ce superbe parc naturel du Mont-Royal qui couvre tout le mont et ses pentes. Il touche à la ville et l'on peut y aller de n'importe où avec les tramways électriques. Tout le monde y va le dimanche, c'est la véritable campagne auprès de la ville.

« Il y a sur la montagne un cimetière d'aspect tout à fait agréable. Ces lieux ici n'inspirent pas la même tristesse et le même aspect pénible de rangées de tombes tristement alignées. Le cimetière est un joli jardin aux belles pelouses vertes coupées d'avenues plantées d'arbres avec, de place en place, des monuments funéraires. Je crois du reste que c'est déjà ainsi en Angleterre.

« Je croyais que nous étions en avance ici pour le froid, mais je vois que

non d'après ce que vous me dites. Nous avons eu des gelées la nuit et quelques chutes de neige bientôt fondue et faisant une boue infecte ; ici les rues sont abominables ; beaucoup ne sont pas pavées, le reste l'est mal, le tout est peu ou pas entretenu... » — Jean BESSAND.

A M. E. Demolins. Aix-la-Chapelle, le 3 juin 1906. — « Cher Monsieur. Vous avez appris mon départ en Allemagne, et la chose s'est faite si précipitamment que je n'ai pas pu vous tenir au courant de mes projets et décisions.

« J'ai pris ce parti, parce qu'il m'était très utile, presque indispensable, quelle que soit la chose que j'entreprendrai plus tard, de savoir l'allemand. C'est pourquoi j'ai arrêté mon choix sur une maison de draps allemande (filature, tissage et teinture).

« Je passe successivement par les divers ateliers, de façon à bien me rendre compte de la fabrication, et je finirai par un stage dans les bureaux, de façon à saisir le mécanisme de l'affaire au point de vue commercial. Cela m'intéresse, et me sera très utile, je crois.

« Je suis chez un professeur et, en dehors de mon travail à l'usine, je prends des leçons d'allemand, de façon à avancer rapidement dans la langue, et à pouvoir ainsi mieux profiter de mon séjour dans cette maison.

« Je compte vous écrire pour vous donner des détails, quand j'aurai été ici depuis un peu plus longtemps.

« Au revoir, cher Monsieur, je vous prie de présenter mes hommages à Mme Demolins, et de me croire votre élève dévoué et reconnaissant. » — Jean BESSAND.

A M. G. Bertier. Sathonay, 25 juin. — « Cher Monsieur. Je comptais télégraphier aux Roches hier pour vous dire combien j'étais de cœur et de pensée parmi vous en ce jour de la fête de l'École. Mais les choses les plus simples nous sont souvent défendues à nous autres, soldats, et je n'ai pu descendre à Lyon. J'en suis donc réduit, cher Monsieur, à vous dire sur ce bien vilain petit bout de papier toutes mes pensées qui n'ont pas pu passer par le télégraphe. Elles allaient quand même plus vite hier, et bien de bons souvenirs ont été évoqués sur ce plateau, qui ne s'était probablement jamais vu à pareille fête. C'est que la vie d'ici n'a jamais laissé de pareilles évocations nulle part, et les horizons en sont peu aimés.

« Notre peloton est dissous samedi, et nous partons pour un mois de marches dans les Alpes. Ensuite, nous referons une seconde période de tir au camp de la Valbonne, sous les tentes pointues, puis quinze jours de grandes manœuvres, puis... la clôture !... J'attends la Toussaint, à cause du bon projet que j'ai fait de revenir prendre un peu l'air des Roches ce jour-là. Je serais bien heureux, cher Monsieur, de vous revoir. Vous savez combien je suis resté fidèle à tous les souvenirs que j'ai laissés à l'École. Et j'y en ai laissé beaucoup...

« Veuillez présenter mes très respectueux hommages à Mme Bertier et redire à M. et à Mme Demolins mon attachement profond. Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments respectueux. » — Robert DERVIEU.

A Madame Demolins. Le 24 mai 1906. — « Madame. Après les quelques

jours si agréables que je viens de passer aux Roches, je tiens à vous remercier de l'aimable hospitalité que vous m'avez offerte à la Guichardière. Les liens qui nous attachent à l'École, nous, les anciens élèves, sont solides, et c'est toujours pour nous une joie de revenir auprès de nos plus jeunes camarades, de nos maîtres, toujours prêts à nous aider de leurs conseils. Par suite d'un long séjour à l'étranger, j'étais resté un an et demi sans retourner aux Roches. J'ai trouvé des améliorations, mais pas de changements. L'esprit de l'École est bien toujours le même : basé sur la confiance et sur l'affection réciproque du maître et de l'élève. On continue à utiliser, ou à développer, l'esprit d'initiative de chacun. On forme des esprits précis et libres, persévérants, et l'on donne à chacun des armes qui feront de lui un vainqueur dans la lutte qu'il devra soutenir. Nous avons acquis tout cela pendant les années que nous avons passé aux Roches, à des degrés différents, il est vrai, selon la bonne volonté que nous avons mise à nous laisser convaincre de la vérité de cet enseignement si différent de celui des autres écoles. Nous sommes « bien armés pour la vie », et c'est à l'École des Roches et à son fondateur que nous le devons.

« Daignez agréer, Madame, ainsi que M. Demolins, l'expression de mon respect. » — Franck HAVILAND.

A M. E. Demolins. — « Cher Monsieur. J'espère bien, d'ici quelque temps, aller à l'Ecole pour vous voir. Pendant le terme d'été, j'ai travaillé les mathématiques et la physique avec un professeur du collège de Redon. Ce professeur a été très content d'avoir un spécimen des élèves de l'École des Roches dont il avait entendu dire beaucoup de bien et beaucoup de mal ; je crois que son opinion a changé, et, après avoir lu votre livre de l'*Éducation nouvelle*, il a été enthousiasmé de l'École. J'ai bien compris depuis plusieurs années l'esprit de l'École et je tâcherai toujours d'en suivre les principes. Je dois entrer l'année prochaine à l'école de commerce de Nantes, où l'on a un enseignement assez pratique, puis j'irai probablement un an en Angleterre et un an en Allemagne chez des commerçants. Je vous remercie de tout mon cœur, cher Monsieur, de tout ce que j'ai acquis à l'École ainsi que des bons soins que vous et Mme Demolins m'avez donnés ». — B. MAROTTE.

A Madame Demolins. Le 10 juin 1906. « Chère madame. — Je viens vous remercier de la très aimable hospitalité que vous nous avez accordée, à Enguerrand de Caix et à moi, lors de mon voyage à Verneuil. Nous avons été très heureux de retrouver notre bonne Guichardière, qui ne change pas, et reste toujours la maison des privilégiés que nous fûmes, grâce à vous, chère Madame ; aussi vous devons-nous une grande reconnaissance, et n'oublions nous pas les heureuses années passées dans cette charmante maison. Nous avons été contents de trouver M. Demolins en bonne santé, lui et toute sa famille. Enguerrand se présente en Sorbonne le 1er juillet, et moi vers le 20. Notre retour en automobile fut excellent; une seule crevaison à Dreux. Nous étions à Paris à 6 h. 1/2. Le capitaine de vaisseau, Enguerrand, était enchanté de l'équipage... et de lui-même. Je vous demande la permission, chère madame, de vous présenter mes plus respectueux hommages, et mes meilleurs souvenirs à M. Demolins ». — Guy de NEUFBOURG.

A M. E. Demolins. Londres. — Cher Monsieur. « Je suis arrivé à Londres, le 12 janvier avec mon père, et je me suis rendu le matin même à *Pitman's school*, où je me suis inscrit pour une période de six mois et pour les cours suivants : Comptabilité, Sténographie, Arithmétique et Géographie commerciale, Machine à écrire, Anglais, Allemand, Espagnol, Business-training et Spelling and Dictation. L'école comprend environ 2.000 élèves des deux sexes et de tout âge. Il n'y a pas de distinction pour l'ordre des places en classe, le règlement seulement défend toute conversation entre ladies et gentlemen. Il y a aussi de grandes différences d'âges parmi les élèves. On rencontre dans l'école depuis le garçon d'une douzaine d'années jusqu'au monsieur barbu et à lunettes. Les classes ont lieu tous les jours, excepté le samedi, où l'on a congé, de 10 à 1, de 2 à 5 et de 6 à 9. Je fais chaque jour des thèmes anglais, des versions et des dictées, qu'un professeur corrige.

« La vie que je mène ici est tout à fait différente de celle de l'École, et souvent je regrette celle-ci. Ce n'est que quand on est parti des Roches, que l'on s'aperçoit de la perte que l'on a fait. Les années que j'ai passées à l'École resteront toujours dans mon souvenir. J'espère revenir de temps en temps, mais ces courts séjours ne seront jamais le temps que j'aurai passé ici précédemment. Je suis très satisfait d'un autre côté d'être à Londres. Je crois que j'acquérai ici une formation qui complétera avantageusement celle que j'ai déjà reçue à l'École, et surtout quand je serai dans les affaires. Pitman peut être bon pour certains élèves et si quelques-uns d'entre eux veulent suivre la même voie que moi, je serai toujours à leur disposition, ainsi qu'à la vôtre, si je peux vous être utile ici.

« Veuillez, cher Monsieur, me rappeler au bon souvenir de Mme Demolins et des habitants de la Guichardière que j'espère revoir au terme d'été. Votre élève bien dévoué. » — Albert SNYERS.

Autre lettre *à M. E. Demolins*. Londres, le 29 juin 1906. — « Cher Monsieur. Voici les conclusions que je retire de *Pitman's school* et qui pourront être utiles aux élèves de l'École ayant l'intention de venir à Londres.

« Un séjour à Pitman, de 3 à 6 mois, sera utile à tout élève des Roches; car il lui servira à se perfectionner en anglais; il pourra en outre apprendre quelques notions de comptabilité, typewriting, etc., qui lui permettront de se débrouiller, quand il sera dans un office. J'ai suivi tous ces cours, ceux des langues étrangères, et j'espère entrer dans les affaires au mois d'octobre. Mais j'ai l'intention de ne pas encore quitter Pitman, et d'y suivre les cours du soir (6 à 9) pour apprendre la sténographie anglaise. Car un bon sténographe est toujours accepté, surtout chez les grands commerçants et dans n'importe quelle partie du monde, la sténographie Pitman étant la plus répandue.

« Pitman ne conviendrait pas aux élèves qui veulent faire de longues études commerciales et qui se destinent aux carrières consulaires, car cette école convient seulement à l'élève, qui, peu soucieux d'un diplôme longtemps attendu, veut entrer dans la vie active le plus tôt possible. D'ailleurs les Anglais ne fréquentent pas les écoles de commerce pendant longtemps. Ils ont l'habitude de dire : « Si vous voulez apprendre les affaires, entrez dans les affaires. C'est la meilleure école. » La majorité des élèves anglais quittent

les écoles, lorsqu'ils y ont acquis les premières notions commerciales et se mettent en quête d'une place. Cela aussi tient en grande partie à ce que l'Anglais ne veut pas entretenir son fils jusqu'à sa majorité et tâche de le rendre apte à se débrouiller tout seul, le plus tôt possible.

« J'espère, cher Monsieur, aller vous rendre visite le plus tôt possible, et redevenir un élève des Roches pour quelques jours. Je regrette infiniment de n'avoir pu assister à la fête de l'École, mais je n'oublie pas pour cela l'École, qui restera toujours dans mon souvenir.

« Veuillez me rappeler au bon souvenir de Mme Demolins, et des anciens de la Guiche. Votre bien dévoué. » — Albert Snyers.

A M. E. Demolins. Paris, le 6 juillet 1906. — « Je suis revenu de Londres la semaine dernière et je viens d'entrer dans une affaire industrielle, dont j'espère être prochainement concessionnaire pour le nord de la France. C'est une affaire qui prend actuellement une extension considérable et au sujet de laquelle je vous adresse une notice...

« Je vous prie de vouloir bien présenter mes hommages à Mme Demolins et de croire à mon bien respectueux attachement. » — Hubert de Rigaud.

POST-SCRIPTUM

Au moment de donner le bon à tirer, nous recevons les premiers résultats de l'examen du baccalauréat, pour les six premiers candidats qui viennent de se présenter :

Trois sont reçus :
Georges Lecointre, avec mention « Bien ».
Jacques Mesnier, avec mention « Bien ».
Guy Thurneyssen.

Deux autres sont actuellement admissibles et vont passer l'oral :
Octave Mentré.
René Saquet.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

ANNÉE 1906 — 28e ET 29e LIVRAISONS

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — Correspondance. — Un congrès social à Genève, par le pasteur E. Rauzier. — A propos des incendies de forêts, par M. H. La Bourdonnière. — A travers les faits récents, par M. G. d'Azambuja. — L'œuvre de la France en Indo-Chine et l'opinion anglo-indienne. — Bulletin bibliographique.

La suite au verso.

*

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

N° 23. — L'ÉVOLUTION AGRICOLE EN ALLEMAGNE. **Le « Bauer » de la lande du Lunebourg**, par Paul ROUX.

N° 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par Edmond DEMOLINS.

N° 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par Louis ARQUÉ.

N° 26. — **Les récents troubles agraires et la crise agricole**, par Henri BRUN.

N° 27. — **Journal de l'École des Roches.**

N° 28 et 29. — L'HISTOIRE EXPLIQUÉE PAR LA SCIENCE SOCIALE : **La Grèce ancienne**, par G. D'AZAMBUJA.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulierement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme et de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Edmond Demolins, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Sections d'études. — La Société crée des sections d'études composées des membres habitant la même région. Ces sections entreprennent des études locales suivant la méthode de la Science sociale, indiquée plus haut. Lorsque les travaux d'une section sont assez considérables pour former un fascicule complet, ils sont publiés dans la Revue et envoyés à tous les membres.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires* : 20 francs (25 francs pour l'étranger);

2° Pour les *membres donateurs* : 100 francs;

3° Pour les *membres fondateurs* : 300 à 500 francs.

BULLETIN

NOUVEAUX MEMBRES

MM.

Alfredo de CARVALHO, homme de lettres, Recife (Pernambuco), Brésil, présenté par M. Sylvio Romero.

D. L. LACOMBE, Rio-de-Janeiro, Brésil, présenté par M. Edmond Demolins.

Henrique de PAIVA-CONCEIRO, Cascaës (Portugal), présenté par M. Mattos Braamcamp.

Eugène ROY, syndic des agents de change, Port-au-Prince (Haïti), présenté par M. Edmond Demolins.

Le prof. Andréa TORRE, Rome, présenté par Edmond Demolins.

Charles TOURNAIRE, agent des Messageries maritimes, Singapour (Indo-Chine), présenté par le même.

CORRESPONDANCE

Enquête sur le « Pays ». — Nous avons reçu un certain nombre de réponses à l'Enquête. Elles sont classées par régions et la publication sera faite en commençant par les régions au sujet desquelles nous aurons reçu le plus grand nombre de réponses. Nous prions donc nos collaborateurs de se hâter et de nous envoyer leurs manuscrits le plus tôt possible.

A propos de l'Enquête. — Notre confrère, M. J. Garas, nous adresse des renseignements que nous utiliserons, au sujet de la détermination de certains « pays », qui ont eu surtout une existence historique. Il ajoute : « Je vous enverrai dans quelque temps une note au sujet des répercussions sociales, principalement au sujet de l'influence de la vigne. Au point de vue social, il n'est pas indifférent qu'elle soit cultivée en terres fortes ou en terres légères, qu'elle soit associée au blé, au maïs ou à l'élevage. On peut aussi constater de grandes différences dans l'esprit critique des divers types de vignerons. »

Bibliothèques de Science sociale. — Un bon moyen de propager la Science sociale serait la fondation, en différents points, de bibliothèques où l'on trouverait la collection des travaux faits d'après sa méthode L'on pourrait, pour cela, s'inspirer de ce qui existe en Hongrie.

Cette œuvre, qui nous est signalée par Mme Koos, consiste dans la fondation de cercles locaux comprenant six membres payant annuellement 30 francs. Chaque membre a le droit d'exiger l'achat, par la Société, de livres nouveaux jusqu'à concurrence de sa cotisation. Les livres sont partagés en six parties égales que l'on fait circuler parmi les membres, chacun ne gardant la même série que deux mois. A la fin de l'année, chaque sociétaire a lu le cycle complet et la dernière série reste sa propriété; il est ainsi remboursé de ses débours.

Nous soumettons cette idée à tous ceux qui s'intéressent à la diffusion de la Science sociale.

L'expansion anglo-saxonne au Canada. — Un de nos confrères canadiens nous écrit :

«... Peut-être avez-vous entendu parler de nos *richesses nationales :* ces deux mots font partie des refrains de nos fêtes patriotiques. Et certes, nos hommes politiques (ils sont nombreux et influents dans notre province de Québec) ont raison de vanter la richesse de nos forêts, la valeur

de nos mines, la fertilité de notre sol. et surtout l'incomparable puissance de nos chutes d'eau; mais il faut dire que l'exploitation de ces richesses est aux mains des Anglo-Canadiens et des Américains. L'Anglo-Saxon est propriétaire de nos forêts, de nos mines, de nos chutes d'eau, et, de plus, dépasse de beaucoup son concurrent franco-canadien dans l'agriculture..... Pour diriger notre évolution au milieu de concurrents entreprenants et doués d'une grande et féconde initiative, nous aurions besoin d'hommes... et nous n'avons que des bavards. Nous sommes malades sérieusement; il n'y a qu'un remède d'ordre social pour nous guérir; malheureusement on l'ignore; on préfère faire appel aux charlatans politiques..... »

Darmstadt. — Un ancien élève de l'École des Roches, M. Louis Glaenzer, nous adresse d'intéressantes impressions sur la ville et le pays de Darmstadt; nous les publierons dans un prochain *Bulletin*.

L'abondance des matières nous empêche également de reproduire, dans ce fascicule, une description des zones sociales du Brésil, de M. Sylvio Romero et des remarques sur la Classification sociale, par M. A. Wœikoff, professeur à l'Université de St-Pétersbourg.

UN CONGRÈS SOCIAL A GENÈVE

Nous recevons ce compte rendu que nous croyons devoir publier à titre de renseignement. On y verra, une fois de plus, la preuve que les questions sociales ne sont pas résolues par la doctrine religieuse, puisque, catholiques aussi bien que protestants, sont parfaitement divisés entre eux sur ces questions, et, au point de vue religieux, ont le droit d'être en désaccord. On devra donc en conclure que ces questions doivent être étudiées d'après une méthode scientifique fondée sur l'observation. C'est le seul moyen d'arriver à des conclusions rigoureuses qui s'imposent à tous les esprits. — E. D.

En 1887, fut fondée, en France, l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales*. Comme son nom l'indique, cette association, née sous l'influence des préoccupations ambiantes, a pour but d'étudier, au point de vue chrétien, les problèmes sociaux et d'examiner quelles solutions réalisent le mieux les principes de justice et d'amour dont le Christ s'est fait le propagateur dans le monde. Cette association a joué un rôle considérable au sein du protestantisme français. Dès l'abord, elle a su s'élever au-dessus des divisions ecclésiastiques, grouper pour l'action des coreligionnaires qui se regardaient autrefois comme des frères ennemis et provoquer entre pasteurs et laïques une collaboration féconde d'où sont sorties de nombreuses institutions de mutualité et de coopération.

L'association n'a pas de système social officiel; elle accepte comme membres tous les protestants qui viennent à elle, quelles que soient leurs idées politiques et économiques, et elle les invite à s'instruire les uns les autres par la lecture et par la libre discussion. Elle publie un bulletin trimestriel, soutient une revue : *La Revue du christianisme social*, et organise des congrès largement ouverts où sont souvent invités à assister et à parler des hommes étrangers au protestantisme et où sont discutées devant le grand public les questions qui préoccupent nos sociétés modernes.

Le douzième congrès vient d'être tenu — pour la première fois hors de France — à Genève, du 19 au 22 juin de cette année. Il a, d'ailleurs, une physionomie à part et il marque une heureuse innovation. Tandis que les précédents congrès avaient un caractère purement national, celui de Genève a été quelque peu international : sur 500 congressistes, en effet, près de 400 étaient étrangers. L'on a pu ainsi se rendre compte de la façon la plus évidente que des préoccupations identiques et des sentiments communs se manifestaient au sein du protestantisme. C'est, d'ailleurs, sur l'invitation d'une société sœur : *La société chrétienne suisse d'économie sociale*, fondée à Genève en 1889, que l'as-

sociation protestante française avait décidé de se réunir au bord du Léman, et elle a été heureuse de se trouver en compagnie de plusieurs associations suisses venues surtout des trois cantons romans.

L'association protestante, avons-nous dit, estime que le progrès social est lié à l'application des principes chrétiens : mais quelle est, par excellence, le principe suivant lequel peut et doit s'opérer la réforme sociale?

Est-ce la charité, est-ce la justice? M. Chastand, directeur du *Signal* de Paris, dans un rapport intitulé « Justice et charité », n'hésite pas à donner la première place à la justice. Il rappelle que, de divers côtés, l'on accuse la charité chrétienne de chercher de gros bénéfices, de ne donner qu'à un taux usuraire pour recevoir en échange la considération dans cette vie, le paradis dans l'autre, et il fait lui-même le procès des différentes sortes d'aumônes : de l'aumône esthétique qui donne des bals, des fêtes de charité; de l'aumône par procuration qui se sert de sous-ordres, de l'aumône mécanique qui se détache d'un carnet de bons, de l'aumône aristocratique qui va en voiture de gala, de l'aumône hargneuse qui trouve le pauvre bien insolent de ne pas se contenter de ce qu'il n'a pas. Faire l'aumône, c'est souvent favoriser l'indolence, ou la paresse, sans soulager la misère. Sans doute la charité est un devoir : Il faut adoucir les souffrances de nos frères; mais il vaut encore mieux les prévenir par la justice. La question sociale est avant tout une question de justice. Il est juste que l'ouvrier ne soit pas considéré comme une machine, mais comme un homme qui a droit au repos, qui a une âme et des besoins spirituels. Il est juste que les travailleurs participent aux bénéfices qu'ils ont en partie créés. Il est juste que disparaissent de nos codes les dispositions qui ont pour effet de maintenir la femme en tutelle et qui montrent bien que les plus forts ont fait la loi. Il est juste de protéger la famille, de réclamer la recherche de la paternité, de combattre la réglementation des mœurs par laquelle l'État, se faisant le pourvoyeur du vice, semble dire à la femme tombée : « Va, et ne cesse plus de pécher, » alors que Jésus disait : « Va, et ne pèche plus ». Faisons donc appel à la justice pour réformer les mœurs et les lois. *Moins de charité et plus de justice!*

Cette dernière formule, d'ailleurs quelque peu paradoxale, ne rallie pas les suffrages de tous les congressistes et l'on fait observer que si la charité, telle que l'a dépeinte M. Chastand, la charité mondaine, l'aumône doit en effet être mise bien au-dessous de la justice, il n'en est pas de même de la charité évangélique telle que l'entendent saint Paul et Pascal. M. le professeur Ch. Gide en particulier, économiste bien connu de l'Université de Paris, montre que la justice partie de la loi du talion, du *do ut des*, n'a progressé qu'en se pénétrant de charité et il oppose à la formule : Moins de charité et plus de justice. Celle-ci : « *Plus de justice dans la charité et plus de charité dans la justice.* »

D'aucuns font remarquer que le mot de charité ayant pris dans le langage courant un sens défavorable, il serait bon de le remplacer par le mot d'amour et, dès lors, il semble bien que tous les congressistes sont unanimes à admettre l'interpénétration légitime et nécessaire de la justice et de l'amour, principes inséparables qui se vivifient et se fécondent l'un l'autre réciproquement.

C'est donc au nom de la justice et de l'amour qu'il faut chercher une meilleure organisation sociale, où le paupérisme sera inconnu, parce que les richesses seront mieux réparties entre tous. Quel est le système le plus propre à amener ce résultat?

Serait-ce le collectivisme?

D'aucuns le pensent au sein de l'association protestante, et, sur leur demande, la question avait été mise à l'ordre du jour. Ce fut là le « morceau de résistance » du congrès. En l'absence de M. R. Biville, professeur de droit à l'Université de Caen et socialiste militant, M. P. Passy, professeur à l'École des Hautes Études, socialiste unifié également, soutient à la tribune la thèse collectiviste. Il déclare que les chrétiens dignes de ce nom doivent, les premiers, travailler à la disparition d'un état économique au sein duquel la grande ma

jorité des travailleurs est exploitée par une minorité de capitalistes et il s'efforce de démontrer que, par la socialisation des moyens de production, le régime collectiviste supprimerait le salariat et établirait plus de justice, plus de liberté, plus de simplicité, plus de beauté et, par suite, plus de bonheur pour tous. L'on reviendrait ainsi au communisme de l'Eglise chrétienne primitive.

Cette solution du problème social n'est pas celle de la grande majorité des congressistes et M. le professeur Ch. Gide, le chef de l'école coopératiste française s'attache à en montrer les inconvénients. Il reconnaît avec les collectivistes l'énorme inégalité des fortunes constatées par la statistique officielle des successions : mais il n'en conclut pas, comme eux, que les grosses fortunes ont été volées aux ouvriers ; car, presque toujours, ce ne sont pas les ouvriers qui les ont produites. Toute valeur n'est pas en effet, comme l'affirme Karl Marx, le produit du travail, mais bien plutôt le résultat de la demande que l'on fait des produits du travail. Pour faire fortune, il faut deviner les besoins des hommes et trouver les moyens de les satisfaire. On veut aller très vite à notre époque, on veut dévorer l'espace : c'est bien, les constructeurs d'automobiles vont profiter de cette passion nouvelle. On veut s'entretenir de vive voix à de longues distances ; c'est bien, on multipliera les lignes de téléphone et les heureux actionnaires des mines de cuivre encaisseront de gros dividendes. Cependant le travail des ouvriers qui manipulent le fer ou le cuivre n'aura pas changé. Il y a mieux, d'ailleurs, que de satisfaire un besoin, c'est de le provoquer, et les habiles n'y manquent pas ; on sait à quelle profondeur de combinaisons est parvenu de nos jours l'art de la réclame. Le flair, la chance sont donc, pour une grande part, dans la formation des grandes fortunes. Malheureusement, dit M. Ch. Gide, ce sont presque toujours les mêmes qui ont la chance parce qu'ils possèdent barques et voiles pour profiter de cette marée dont parle Shakespeare, de cette marée qui, prise au flot montant, conduit à la fortune. La tâche urgente serait donc d'égaliser les chances et l'on peut y arriver par la mutualité et la coopération. Certaines applications du collectivisme (municipalisation des services publics, socialisation des monopoles de fait, etc.), peuvent être bonnes et utiles ; mais ce qui est à craindre, c'est une application absolue et autoritaire du collectivisme qui éliminerait tous les autres systèmes, toutes les autres possibilités de transformation sociale, qui universaliserait le salariat au lieu de le supprimer et diminuerait singulièrement l'indépendance et l'initiative individuelle, causant ainsi un grave dommage à l'activité humaine et à la somme de bonheur qui existe dans le monde.

Les idées de M. Gide sont partagées par la majorité des congressistes qui ont pu se rendre compte, en visitant les grands entrepôts de la société coopérative suisse de consommation, de l'excellence de cette institution sociale qui englobe dans ses larges cadres la moitié de la population genevoise. Aussi M. le baron de Hermann, de Berlin, M. de Morsier, de Genève, soutiennent à leur tour la solution coopératiste. Le collectivisme trouve cependant des défenseurs dans la personne de M. E. Milhaud, professeur d'économie politique à l'Université de Genève, et de M. L. Vignols, publiciste français.

En face de cette lutte d'idées, courtoise mais ardente, beaucoup de congressistes ne savent trop de quel côté se ranger et l'un d'eux fait entendre à la tribune la question que les autres se posent tout bas : Lequel des systèmes en présence est le plus en harmonie avec l'esprit de l'Évangile? Un chrétien doit-il être collectiviste ou coopératiste? M. le professeur Gide répond qu'à son sens, l'on peut être chrétien et *avoir des principes économiques divers*.

C'est bien aussi notre conviction. *Il n'y a pas, dans l'Evangile, de système social défini ;* il n'y a que de larges principes pour la réalisation desquels chacun choisit les moyens qui lui paraissent le plus efficaces.

Cependant, il est un point sur lequel tous les chrétiens doivent être d'accord.

car ce point-là ressort avec évidence de l'Évangile : c'est que, pour transformer la société, il faut transformer les individus qui la composent.

Il est donc bien naturel que les chrétiens sociaux s'accordent à unir intimement la question sociale et la question morale. Cette entente a été rendue manifeste au Congrès de Genève, lorsque M. le professeur Brunhes, de l'Université catholique de Fribourg, a pris la parole pour insister sur l'urgence des réformes morales, et lorsque M. de Meuron, député au grand Conseil de Genève, a tonné contre les loteries et les jeux d'argent. La conversion du cœur, la nouvelle naissance, telle est bien pour les chrétiens sociaux la seule base solide sur laquelle l'on puisse bâtir des édifices durables. Aussi est-ce avec enthousiasme que les membres du Congrès de Genève ont applaudi aux paroles retentissantes que M. Clémenceau, ministre de l'Intérieur, — qui n'accepterait certainement pas le titre de chrétien — a prononcées tout dernièrement à la Chambre des députés en réponse au discours de M. Jaurès :

« Vous voulez réformer théoriquement *le cadre* de l'organisation humaine ; mais il faut d'abord se demander si vous avez *les hommes* qui puissent s'harmoniser avec le cadre que vous voulez créer.

« Lorsque vous aurez donné le cadre de cette société nouvelle, il vous faudra devenir un homme nouveau. »

Le pasteur E. Rauzier.

A PROPOS DES INCENDIES DE FORÊTS

Les incendies de forêts, dans le Midi, ont été, cette année, particulièrement nombreux. L'auteur de cet article en a vu lui-même deux dans le courant de l'été. A certains endroits, les efforts qu'il a fallu faire pour combattre le fléau ont entraîné mort d'homme. Dans le Var, notamment, trois soldats ont péri.

Ces incendies sont donc meurtriers ; ils constituent une destruction improductive de richesses, et ils ont enfin l'inconvénient de décourager les propriétaires qui s'adonnent, parfois avec un réel mérite, à la tâche ingrate de reboiser. Or, le déboisement a pour effet de rendre les cours d'eau torrentueux au moment des grandes pluies, ce qui amène l'érosion des terres arables et la diminution de la superficie consacrée aux cultures, sans parler des accidents spéciaux que peuvent occasionner les torrents.

Les incendies de forêts sont donc un mal social, et il ne paraît pas que ce mal soit en décroissance. Au contraire, un propriétaire provençal, avec qui nous causions dernièrement de ces sinistres — dont lui-même avait été plusieurs fois victime — nous disait qu'il avait compulsé des documents remontant à près d'un siècle, et constaté que les incendies de bois en Provence, à cette époque, étaient plus rares que de nos jours. Pourtant, le climat était aussi sec et les étés sans pluie aussi fréquents. Quelle cause, ou quelles causes, avaient donc pu produire ce redoublement du fléau ?

Après avoir discuté la question avec notre interlocuteur et examiné sommairement les faits connus de l'un ou de l'autre, nous avons cru pouvoir rattacher à trois causes, sauf investigations plus complètes, la fréquence actuelle des incendies.

La première cause, ce sont les allumettes, qui n'étaient pas connues il y a cent ans. La consommation aujourd'hui en est effrayante. On en brûle à tout propos et hors de propos, et trop souvent on les jette sans les éteindre, lorsqu'on n'a pas un intérêt *personnel* à faire ce tout petit effort. Dix mille fois pour une, cette paresse n'a aucune conséquence, mais, la dix mille et unième fois, on allume un incendie formidable. Naturellement, lorsqu'on se promène, à la fin d'août, dans des bois du Midi qui n'ont pas reçu une goutte d'eau depuis la fin de mai, il y a des chances pour voir flamber comme de l'amadou, d'abord les herbes sèches et les broussailles, puis les arbres et des collines entières. Si l'on avait mis le pied sur son allumette, cela ne serait pas arrivé ; mais, voilà : on ne veut pas mettre le pied dessus, parce que cela ne servirait que les

intérêts de la *communauté*, et que la communauté est chose peu passionnante, sauf dans les discours des politiciens.

La seconde cause des incendies, ce sont les *tramways*, parce que les tramways, de nos jours, amènent le dimanche à la campagne un nombre beaucoup plus considérable de porteurs d'allumettes. En fait, beaucoup d'incendies se déclarent le dimanche, et c'est précisément le cas pour les deux auxquels nous avons assisté. Jadis, moins de gens se répandaient dans la banlieue des grandes villes. Ceux qui s'y répandaient, en tout cas, allaient moins loin. Aujourd'hui, des collines communales, ou même appartenant à des propriétaires privés, mais non closes, sont envahies par une nuée de promeneurs, qui font des « parties ». Non seulement on fume, mais on « dîne sur l'herbe », et cette herbe ne demande qu'à flamber. Bien des propriétaires gémissent de ces invasions, mais cela coûte cher de se clore, surtout avec des clôtures solides qui résistent à une poussée et opposent aux envahisseurs un obstacle efficace. Du reste, ceux qui se font clore y gagnent parfois de se mettre à dos la population des localités voisines et de se faire traiter d'infâmes capitalistes qui privent le pauvre peuple de ses promenades. C'est ce qui nous amène à la troisième cause des incendies de forêts.

Il est certain qu'avec les sentiments répandus aujourd'hui dans le peuple, le respect de la propriété a notablement diminué. On *hait* les riches, et, quand on se trouve en présence de leurs bois, on se dit que *c'est bien le moins* qu'ils servent à quelque chose. On y pénètre donc avec plus de sans gêne. On en use et on en abuse, et l'on se trouverait « bien bête » de prendre des précautions. En outre, ces haines atteignent parfois le degré d'acuité voulu pour conduire à l'incendie volontaire, crime si difficile à poursuivre et à constater dans les campagnes, et plus encore dans les collines. Un soupçon que nous avons entendu formuler — mais ce n'est qu'un soupçon — c'est qu'il se trouve, dans le voisinage des riches propriétaires, des malins pour mettre le feu à leurs bois, afin de pouvoir courir bien vite l'éteindre, et encaisser de la sorte de généreuses gratifications. Le propriétaire dont nous parlons nous disait : « Je donne cent sous par tête aux gens qui viennent éteindre mes incendies ; mais ce n'est pas sans appréhension ni remords. Donner, d'une part, c'est proposer une prime à la malveillance ; ne pas donner, c'est s'exposer à ne plus voir arriver personne lorsqu'un incendie se déclarera. Il y a bien la police, et j'ai réclamé son assistance spéciale ; mais elle ne peut rien pour moi en ce moment, son personnel étant absorbé par la fiévreuse question de savoir si les institutrices de mon village sont oui ou non sécularisées. » En fait, la surveillance est dérisoire et il est certain que, soit pour la cause signalée par notre ami, soit pour d'autres, la police et la gendarmerie sont très souvent détournées de leur fonction propre, qui est de maintenir la sécurité.

Telle est la situation des propriétaires de bois dans le Midi. Ajoutons, pour finir, que le pittoresque y fait des pertes irréparables. Nous nous souvenons d'avoir admiré, dans notre enfance, telle royale allée de pins séculaires, unique dans son genre, qui conduisait à une habitation, moitié château, moitié bastide, située dans un vallon des plus solitaires et des plus sauvages de la Provence. Nous avons appris que cette vallée, lent chef-d'œuvre auquel la nature avait travaillé pendant plusieurs siècles, a brûlé en un jour. Hasard? malveillance? Nous ne savons, mais il n'en est pas moins vrai que les conditions de la vie moderne, dans le Midi méditerranéen, sont funestes à la prospérité forestière, et qu'il faudrait trouver le moyen d'y remédier.

H. LA BOURDONNIÈRE.

A TRAVERS LES FAITS RÉCENTS

L'organisation du culte et l'initiative privée. — La question du repos hebdomadaire. — L'abolition de la peine de mort répond-elle aux besoins présents? — Indemnité à des victimes payée par les victimes elles-mêmes. — Le mécontentement des abonnés du téléphone. — Un échec de tentative phalanstérienne en Belgique. — Les progrès

des Japonais en Mandchourie et au Siam. — L'annonce d'une constitution en Perse. — Le congrès panaméricain et le prestige croissant des États-Unis dans l'Amérique du Sud.

La France vient d'assister à un spectacle qu'on n'avait plus vu depuis plus d'un siècle. Par deux fois, les évêques se sont réunis à Paris, chose qui leur était interdite sous le régime inauguré par le Concordat de Bonaparte. Ces assemblées ont passionné l'opinion, y compris celle des journaux, pour qui la religion est désormais un phénomène sans importance.

Dans le cas actuel, on le sait, il s'agit d'organiser le culte en dehors de toute institution officielle, par les seules ressources de l'initiative privée. Et c'est ce qui rend, au point de vue social, la situation tout particulièrement intéressante.

Nous ne savons quel système triomphera, ni quels tâtonnements seront nécessaires avant qu'on ait trouvé le système définitif. Évidemment, nous allons assister à des élaborations de rapports nouveaux entre le clergé et les fidèles, et, quelles que soient les crises momentanées par lesquelles passent les Églises, il y a des chances pour que ces rapports nouveaux soient quelque chose de plus naturel et de plus vivant que les rapports antérieurs, parce qu'ils seront moins administratifs et plus spontanés. Il est en outre probable que l'exemple des États-Unis, malgré la différence de législation entre les deux républiques, ne sera pas sans influence, au moins partielle et graduelle, sur la mise en train des nouvelles combinaisons. Du reste, il ne faut pas oublier que la loi est toujours obligée, à la longue, de se modeler sur les mœurs et que le législateur, lorsqu'il se trouve en présence de *faits* puissants, positifs, bien établis, est obligé, qu'il le veuille ou non, de borner son rôle à les reconnaître. L'initiative privée a donc devant elle un champ remarquable, couvert de brume il est vrai, mais d'une brume qui ne tardera pas à s'éclaircir.

∴

Une loi qui est en partie l'expression des mœurs et en partie la contradiction de celles-ci, c'est la loi sur le repos hebdomadaire, qui vient d'entrer en activité, et qui a rencontré de bruyantes résistances. Déjà, en 1816, une loi sur le repos hebdomadaire avait été votée, mais elle était tombée en désuétude, et le *Dictionnaire Larousse*, dans un article plusieurs fois cité dans ces derniers temps, félicitait le pouvoir exécutif de ne pas veiller à l'observation de cette loi. On considérait celle-ci comme inspirée uniquement par des préoccupations religieuses. En fait, elle gênait bien des patrons à une époque où les patrons avaient beaucoup plus d'influence que les ouvriers sur les actes des pouvoirs publics. Aujourd'hui que la voix des ouvriers se fait entendre davantage, on revient à la loi, non point en tant qu'elle coïncide avec un précepte du Décalogue, mais en tant qu'elle satisfait les aspirations de la classe ouvrière. Toutefois, dans l'application, la loi est venue se heurter à une difficulté bien naturelle. Tout le monde est bien aise de se reposer le dimanche, mais tout le monde, en vertu d'habitudes acquises, tient à avoir, le dimanche, toutes ses aises. On veut pouvoir acheter le dimanche ce que l'on veut, manger ou boire ce que l'on veut et où l'on veut, s'amuser comme l'on veut, se déplacer comme l'on veut, se faire raser si l'on veut, etc. Or, rien de tout cela ne peut se faire sans que tels ou tels ouvriers soient retenus à leur travail. L'ouvrier endimanché qui fait des emplettes, s'octroie des friandises, va au cabaret, et finit sa journée au café-concert, impose à d'autres travailleurs leurs besognes habituelles. D'autre part, il est certain qu'on ne peut suspendre le dimanche toute la vie économique d'un pays, et la thèse du repos complet, universel, peut facilement se réfuter par l'absurde. La solution flotte donc entre ces deux extrêmes. Il est probable qu'on ne la fixera que peu à peu. Là aussi, il y aura des tâtonnements inévitables, et, en attendant, plusieurs catégories de patrons et d'ouvriers font éclater leurs doléances. Malgré les exceptions admises et les dérogations permises, le repos hebdomadaire gêne beaucoup de

métiers. Le rôle des personnes de bonne volonté, en cette matière, est de réduire à un minimum raisonnable, soit leurs achats du dimanche, soit leurs actes quelconques impliquant le dimanche un travail d'autrui. Si ces bonnes volontés agissent en assez grand nombre, un progrès se trouvera réalisé dans le sens du repos dominical, et la société française se trouvera rapprochée, à ce point de vue, de la société anglo-saxonne, qui certes ne se trouve pas mal du repos, peut-être un peu rigide, que nos publicistes ont souvent raillé. Un fait incontestable, c'est que les peuples où l'on se repose le plus strictement, sont en même temps ceux dont le travail est le plus intense et le plus productif.

*
* *

Une loi qui n'est pas votée, mais qu'on prépare, est celle qui concerne l'abolition de la peine de mort. M. Magnaud, le magistrat connu, aujourd'hui député de Paris, a déposé à la Chambre une proposition en ce sens, et M. Flaissières, sénateur socialiste des Bouches-du-Rhône, en a fait autant au Sénat.

Or, il se trouve que ces manifestations humanitaires coïncident avec une recrudescence de meurtres, et de meurtres qui s'en prennent aux représentants de l'autorité. A Lyon, l'on a assassiné un commissaire de police, à Marseille, un agent de la sûreté. On déplore de temps à autre des meurtres plus ou moins sensationnels dont les auteurs, évidemment très habiles, demeurent inconnus et impunis.

Le maire de Lyon, en prononçant l'oraison funèbre du commissaire de police assassiné, a exprimé hautement l'opinion que de tels crimes viennent de ce que la justice n'est pas assez sévère. Cette opinion va tout à fait à l'encontre des propositions Magnand et Flaissières, qui tendent précisément à une diminution de sévérité.

La peine de mort sera peut-être abolie un jour; mais il faudra que des *faits* probants et rassurants viennent pousser le législateur à entrer dans cette voie périlleuse. Cette peine, on le sait, est éminemment *exemplaire*, et a pour effet — effet invisible, mais certain — de terrifier bien des gens sollicités par ailleurs à mal faire. Autour des crimes qui se commettent, des crimes *en acte*, comme disent les philosophes, existent, *en puissance*, dans les intentions cachées au fond des cœurs, les crimes qui *se commettraient*, si la peur du dernier châtiment ne faisait reculer les coupables. Bien des malfaiteurs tueraient, s'ils étaient sûrs qu'on ne les tuera pas.

La question de l'abolition de la peine de mort pourra être posée à propos, lorsque la multiplicité des améliorations morales individuelles aura diminué, dans de larges proportions, le nombre d'individus qui ont besoin d'une exceptionnelle intimidation pour respecter la vie des autres. Pour le quart d'heure, nous n'en sommes pas encore là.

*
* *

La répression des méfaits, telle qu'elle existe, prend parfois l'allure d'une bien fâcheuse ironie.

Il y a quatre ans environ, au cours d'une grève dégénérée en émeute, des dégâts importants furent commis à l'usine de conserves Masson, à Douarnenez. Des machines perfectionnées furent brisées par les ouvriers, qui ne voulaient pas voir appliquer le soudage mécanique des boîtes. La commune qui n'avait pas maintenu l'ordre, fut déclarée responsable, selon la loi, et condamnée à payer une indemnité aux industriels victimes de ces dégâts.

Or, qu'a fait la commune pour payer cette indemnité? Elle a levé une taxe spéciale, ne frappant que 2.400 habitants sur 15.000, c'est-à-dire la catégorie d'habitants hostile aux désordres et aux violences. Les fabricants de conserves ont été les plus imposés de tous. En d'autres termes, on a payé l'indemnité due à l'industriel, en prenant de l'argent dans la poche de cet industriel, et dans celles des autres contribuables qui avaient réprouvé la grève, ou même qui en avaient également souffert. Il est clair qu'on ne saurait rien imaginer de mieux pour donner aux organisations d'émeute la tentation de recommencer.

Ajoutons que les machines perfectionnées brisées dans cette journée d'émeute fonctionnent aujourd'hui en Espagne et en Portugal, où elles font une concurrence de plus en plus sérieuse à nos procédés devenus retardataires. Les ouvriers des usines françaises, quelque jour, pourront en souffrir.

***

Une machine qui n'est pas précisément perfectionnée, c'est le téléphone. La presse de toute nuance en a souvent gémi, et même tempêté ; mais l'administration ne s'émeut pas pour si peu. Elle a son monopole, et sait qu'elle n'a rien à redouter. Articles virulents, chroniques railleuses, caricatures satiriques, « mots de la fin » cinglants, elle brave tout avec sérénité. Quant aux injures orales, s'il s'en produit, elle a la ressource de les faire punir avec une sévérité particulière, puisque la loi sauvegarde, avec une prédilection maternelle, le fonctionnaire outragé « dans l'exercice de ses fonctions ».

C'est un peu partout que les réclamations surgissent. Dernièrement encore, à Nantes, plusieurs centaines d'abonnés signaient une pétition au ministre des postes, où ils disaient notamment :

« Les plus anciens d'entre nous se rappellent avec regret les années de début où le téléphone était une industrie privée. Nous étions alors servis avec une ponctualité remarquable. La compagnie était du reste responsable envers nous ; si elle nous avait laissés sans communications un seul jour, nous aurions réclamé et obtenu d'elle une indemnité, tout au moins une réduction du prix d'abonnement. Aujourd'hui vous nous privez de communications des semaines entières, et nous n'avons le droit que de nous plaindre.

« Par ailleurs, nous savons que l'exploitation du téléphône ainsi pratiquée est aussi onéreuse pour le Trésor qu'intolérable pour nous.

« Nous venons donc vous demander de soumettre au Parlement un projet de loi vous autorisant à rétrocéder cette exploitation à l'industrie privée.

« Nous accepterions même avec reconnaissance la simple faculté d'établir des lignes privées entre Nantes et Paris. »

C'est que les compagnies privées craignent la concurrence, même éventuelle. En outre, contre l'industrie privée, on peut avoir recours à l'État qui alors, impitoyablement, contrôle, surveille, condamne. Mais l'État éprouve une répugnance assez naturelle à se condamner lui-même. De là des routines et des abus contre lesquels on ne peut rien, et qui se produiraient infailliblement dans les autres industries, telles que banques, mines, raffineries, etc., si, conformément aux vœux des socialistes, on en faisait des organismes publics.

***

Précisément, un groupe, animé des plus purs sentiments collectivistes, vient de faire en Belgique, près de Stockel, une curieuse tentative de phalanstère.

Une douzaine de camarades s'étaient réunis ; ils avaient loué un petit domaine qu'ils devaient exploiter et dont ils devaient jouir *en commun*.

Cette initiative fut saluée avec joie par la presse socialiste. On vanta ces courageux apôtres du collectivisme pratique. M. Vandervelde dit là-dessus d'éloquentes choses, et les admirateurs de la petite colonie allèrent en pèlerinage à « Stockel-Bois », comme à un point du globe d'où le progrès devait rayonner définitivement sur tout le reste de l'univers.

Hélas ! l'expérience n'a duré que quelques mois, et voici qu'on annonce déjà la débâcle de cet heureux phalanstère. On s'y querelle, on s'y menace, on s'y excommunie, on y joue même du revolver ! Un des associés, qui avait apporté 18 francs, a cru devoir en prendre 70 dans la caisse commune. Cet acte de solidarité bien entendu a déchaîné des orages, qui ont eu leur répercussion dans la presse. Bref, la colonie de Stockel-Bois n'a pas plus réussi que n'importe quelle « Icarie », et pour les mêmes motifs. Décidément, il faut croire que l'avenir n'est pas là.

∴

L'avenir, en Mandchourie, paraît sourire aux Japonais. Cette province qui, toujours nominalement restée chinoise, était en train de se russifier avant la dernière guerre, commence à être activement exploitée par les vainqueurs. Cinquante mille Japonais environ sont établis dans cette région de la Chine septentrionale et un courant continu d'émigration augmente ce contingent tous les jours. En même temps que les hommes, les capitaux affluent, soit pour la construction des voies ferrées, soit pour la mise en valeur des mines, soit pour diverses entreprises. Chose curieuse : la Russie n'est pas seule à souffrir de cette invasion économique succédant à l'invasion militaire. Les exportations des Etats-Unis en Mandchourie se trouvent menacées par l'activité japonaise. Par exemple, on a trouvé sur place du pétrole qui va faire concurrence au pétrole américain. On parle même d'un *trust*, non américain, mais japonais, qui se serait formé pour ruiner le commerce des cotonnades, jusqu'à présent entre les mains des Yankees.

Les Japonais ont encore entre leurs mains la navigation, pour laquelle ils sont particulièrement bien placés. Enfin, on assure qu'ils fondent des entreprises agricoles d'une certaine importance, susceptibles d'augmenter dans de grandes proportions les récoltes de blé mandchourien.

Et pendant que les Japonais pénètrent en Mandchourie, ils pénètrent également au Siam, et, il y a quelques semaines, le *Manchester Guardian* enregistrait d'intéressantes déclarations faites par un voyageur revenant du Siam, sur l'extension que prend de jour en jour dans ce pays l'influence japonaise. Les places d'instituteurs et d'institutrices, notamment, sont presque toutes occupées par des Japonais et des Japonaises, qui s'acclimatent très facilement et se contentent de traitements plus modestes que les Européens. Dans le commerce, les négociants japonais triomphent également de la concurrence des autres pays. Enfin ils ont ouvert à Bangkok un grand « musée commercial » où sont exposés des produits japonais de toutes sortes.

Pour le moment, nous ne pouvons que constater cette expansion, assez naturelle après les récents triomphes qui ont ouvert des débouchés à la race et lui ont donné confiance en elle-même. On verra plus tard ce que cette émigration aura produit.

∴

Un autre pays asiatique, la Perse, veut se mettre au courant du progrès européen, mais à sa manière, en imitant tout d'abord la constitution politique.

Le shah de Perse vient donc d'octroyer une constitution à ses sujets.

Le monarque persan, convaincu qu'il y a lieu d'opérer « des réformes », a décidé de convoquer une chambre représentative qui sera composée des princes du sang, des membres du haut clergé, des sommités de l'aristocratie, de l'industrie et du commerce, et enfin de délégués de toutes les classes de la population. Ces députés seront élus et jouiront d'une liberté de parole complète. L'assemblée aura le droit de faire elle-même son règlement. Ses décisions seront présentées au shah par le grand vizir pour recevoir la sanction du souverain et être promulguées sous forme de lois.

On sait que le shah de Perse actuel, Mouzaffer-Eddin, a fait plusieurs voyages en Europe. Il a dû être frappé de l' « appareil gouvernemental » européen et trouve honorable de l'acclimater dans ses États. D'autre part, nul n'ignore l'influence, ancienne déjà, acquise en Perse par la Russie. Or, la Russie est en train d'évoluer — en des conditions particulièrement orageuses — vers le gouvernement constitutionnel. Le shah a dû être encore impressionné par cette initiative du tsar. Reste à savoir s'il ne sera pas effrayé par les résultats au moins momentanés que cette initiative a produite en Russie.

∴

Un événement peu remarqué, et qui pourtant a effrayé certains publicistes,

c'est le congrès *panaméricain* qui vient de se tenir à Rio-de-Janeiro.

Officiellement, on a traité de diverses questions inoffensives : réorganisation de l'Office international des Républiques américaines, adhésion des Etats au principe de l'arbitrage, codification du droit international public et privé, moyens pratiques pour développer les rapports commerciaux, douanes, règlements consulaires, brevets et marques de fabrique, police sanitaire et quarantaines, propriété littéraire, mines, forêts, chemins de fer. Mais, au fond, le congrès semble marquer un nouveau pas dans la mainmise indirecte des Etats-Unis sur l'Amérique du Sud. Le fameux principe de Monroe, « l'Amérique aux Américains », grâce au double sens du mot « Américain », peut admirablement servir de pavillon à cette politique. En fait, les Etats de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, les uns de gré, les autres de force, commencent à reconnaître, dans une certaine mesure, le « protectorat » des Etats-Unis.

Les représentants de ceux-ci, bien entendu, ont déclaré fort haut que leur nation n'a pas le moins du monde l'intention d'attenter à l'indépendance politique des autres Etats ; mais on avoue, à Washington, que l'on cherche à diminuer l'influence de l'Europe sur l'Amérique du Sud et à créer au contraire, entre les deux Amériques, des liens nouveaux qui, par la force des choses, rendent l'une dépendante de l'autre. Les Yankees, en particulier, désirent substituer les capitaux américains aux capitaux européens dans les entreprises qui fécondent le sol de l'Amérique du Sud. Par là, le gouvernement de Washington élargirait, dans cette dernière, ce domaine des intérêts matériels qui sert de motif ou de prétexte à toutes les interventions. La Colombie et le Vénézuéla en ont déjà fait l'épreuve.

Une circonstance qui rend les Etats-Unis particulièrement forts dans cette tentative, c'est qu'ils sont activement secondés par le Brésil, le plus grand Etat de l'Amérique du Sud, et dont la constitution récente s'est modelée soigneusement sur celle de la grande confédération du Nord. Le Brésil, grand exportateur de café, a intérêt à se ménager un débouché aussi énorme et aussi grandissant que celui des Etats-Unis. Aussi vient-il de lui faire des conditions de faveur en matière de tarifs, et cette alliance entre les deux immenses républiques rend plus difficile la résistance de certains Etats tels que le Chili, qui s'attachent à maintenir jalousement, dans toute leur intégrité, les indépendances nationales.

G. D'AZAMBUJA.

Notre ami et collaborateur, M. Léon Poinsard, nous prie de faire savoir que le livre qu'il prépare actuellement : *La production, le travail et le Problème social dans tous les pays au début du* XXe *siècle*, ne pourra paraître qu'en octobre prochain, et non en juillet, comme il l'espérait tout d'abord. L'impression en est avancée, mais cet ouvrage représente une telle somme de labeur, des recherches si étendues, qu'il a été impossible d'arriver dans le délai primitivement indiqué.

Le livre de M. Poinsard formera deux forts volumes in-8°, et contiendra un tableau méthodique de l'état social et économique actuel de tous les pays. Ce travail d'ensemble, tout à fait nouveau, constituera une base précieuse pour commencer l'étude de la science sociale, et pour comprendre les problèmes qui s'agitent dans les divers pays, et dont on trouve l'écho dans la presse. Les personnes désireuses de connaître la table des matières la recevront sur demande adressée à l'auteur, rue Beaulieu, 72, à Berne, Suisse. La souscription reste ouverte jusqu'à la publication, au prix de 12 francs au lieu de 16.

L'ŒUVRE DE LA FRANCE EN INDO-CHINE ET L'OPINION ANGLO-INDIENNE

Nous lisons dans un grand organe de l'Inde anglaise, le *Times of India* :

« M. Chailley a montré, dans son ouvrage intitulé *Dix années de politique coloniale*, que le souci de mettre en valeur les pos-

sessions aujourd'hui acquises s'est complètement substitué en France aux idées de conquête de territoires nouveaux. Il nous faisait remarquer que l'*Union Coloniale*, représentant autorisé de l'opinion coloniale en France, part de ce principe que l'empire colonial actuel de la France, est suffisamment vaste et que la tâche de l'avenir est de travailler non à l'étendre, mais à l'exploiter le mieux possible. Et il nous rappelle qu'il y a trois ans, à un banquet de l'*Union*, le Ministre des Colonies, en présence d'une grande assemblée qui comprenait « ces artisans de la France coloniale », M. Doumer et M. Étienne, déclara que l'extension coloniale de la France avait atteint ses limites. Le fait ainsi mis en vue a eu une double portée. Il a préparé la voie à une entente avec l'Angleterre, et il a permis à la France d'administrer son domaine colonial, qui apparaissait dans l'ensemble comme une entreprise onéreuse et stérile, avec un succès dont on commence aujourd'hui à se rendre compte.

« Nous avons été conduits à faire ces remarques en lisant une étude frappante des progrès que la France a faits dans l'administration d'une partie de son empire colonial, étude qui a pris place dans la série des « Studies of Administration in the Tropics » que M. Alleyne Ireland donne en ce moment au *Times*. L'étude en question est relative aux possessions françaises de l'Indo-Chine; et cela est particulièrement digne d'attention parce que c'est précisément cette région que visaient les censeurs de la politique coloniale, quand ils voulaient établir cette proposition générale que la France est inapte à l'administration des possessions lointaines..... M. Chailley-Bert, dans l'ouvrage que nous avons cité, tout en reconnaissant que la presse anglo-indienne suit attentivement l'œuvre de la France dans ses colonies, reproduisait la critique d'un journal local au sujet « du ridicule appétit des Français pour la conquête de territoires qu'ils ne peuvent pas coloniser », et observait qu'un tel langage pouvait s'expliquer par un peu de jalousie nationale, mais qu'il ne serait pas souvent tenu si les Anglais n'avaient pas la croyance sincère que toute entreprise coloniale de la France est vouée aux échecs.

« M. Ireland, qui écrit, d'après la connaissance personnelle qu'il a acquise en Indo-Chine, confirme d'une façon générale tout ce que M. Chailley-Bert a dit concernant l'avance marquée de cette partie du domaine colonial de la République dans les années récentes. Il est évident que le préjugé sur l'inaptitude de la France à coloniser, comme nous l'indiquions en commentant l'ouvrage de M. Chailley-Bert lors de sa publication en 1902, ne saurait, sans injustice, s'appliquer à l'Indo-Chine. Il n'est plus vrai, comme alors, que l'Indo-Chine soit une charge pour le budget de la métropole. Dans les cinq dernières années, non seulement la France n'a pas eu à subventionner le budget indo-chinois, mais elle a reçu dans cette période des contributions, pour dépenses militaires de la colonie, s'élevant à 40 millions de francs. Le commerce a crû en même temps que les recettes budgétaires.

Le commerce extérieur dépasse aujourd'hui 400 millions de francs, soit plus du double de ce qu'il était il y a dix ans, et la part de la France dans ce commerce a crû du cinquième au tiers. »

« L'abandon de ce que M. Chailley-Bert appelait « le bloc-system » et qui consistait à appliquer la même méthode d'administration à des possessions diverses à tous points de vue, la plus grande liberté d'action laissée aux gouverneurs des colonies par le gouvernement métropolitain, tels sont, conclut le *Times of India*, les deux facteurs principaux qui expliquent l'essor récent pris par les colonies françaises. Il y a là une orientation nouvelle de la plus haute importance, et dont doivent se pénétrer tous ceux qui veulent se former un jugement exact sur la politique coloniale française. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Dictionnaire de philosophie ancienne, moderne et contemporaine, par l'abbé Blanc, professeur de Philosophie à l'Université catholique de Lyon, fort volume in-4°. — P. Lethielleux, éditeur, Paris.

Cet ouvrage n'est pas un simple Lexique ou Vocabulaire, mais il embrasse, avec les définitions et les notions complémentaires qui les accompagnent, les doctrines elles-mêmes et la discussion des opinions. Large place est donnée à l'histoire : tous les philosophes marquants y sont mentionnés avec leurs ouvrages et appréciés, sans en excepter ceux qui vivent et enseignent sous nos yeux.

Deux tables méthodiques terminent l'ouvrage. La première est une table *logique* et *encyclopédique,* qui permet de voir les relations essentielles du Dictionnaire philosophique avec le Dictionnaire de la langue et tous les Dictionnaires particuliers. Une seconde table, *analytique,* permet de saisir les différents aspects de la question étudiée.

Histoire socialiste (1789-1900), publiée sous la direction de Jean Jaurès. — Septième volume, *La restauration,* par René Viviani. — Huitième volume, *Le règne de Louis-Philippe,* par Eugène Fournière. Jules Rouff, Paris.

Ces deux volumes embrassent une époque importante de notre histoire. Les événements y sont étudiés tout particulièrement au point de vue social et au point de vue des rapports qui unissent entre elles les différentes classes de la société.

M. René Viviani étudie particulièrement les débuts de l'application du régime parlementaire en France qui, à la veille des grandes transformations du parlementarisme qui se préparent, sont d'un grand intérêt. A signaler également l'étude faite par M. Fournière des sectes socialistes d'avant 48, des travaux des doctrinaires, Saint-Simon, Proudhon, etc.

Les noms des auteurs indiquent suffisamment la tendance collectiviste de ces deux ouvrages et nous n'avons pas besoin de la caractériser, ou d'en faire la critique.

Newman, par William Barry, traduit de l'anglais par A. Clément, un vol. in-8° écu. Lethielleux, Paris.

Pour donner une idée de l'ouvrage, nous croyons utile de reproduire la table des matières. Chap. Ier : Enfance et jeunesse. — Chap. II : Les Tractariens. — Chap. III : Première période catholique. — Chap. IV : *Apologia pro vita sua.* — Chap. V : La logique de la croyance. — Chap. VI : Le songe des Gérontius. — Chap. VII : L'écrivain. — Chap. VIII : Place de Newman dans l'histoire.

Le livre du docteur Barry sur Newman, par le seul fait que c'est la première fois qu'un prêtre catholique anglais étudie le leader de l'anglo-catholicisme, mérite d'être signalé. Ses qualités d'écrivain rehaussent d'ailleurs l'intérêt de l'ouvrage. On sent, dès la lecture des premières pages, que la phrase n'est que le revêtement d'une pensée que n'effrayent nullement les méthodes modernes d'analyse. En huit chapitres d'un mouvement rapide, d'un style nerveux et passionné, il trace de Newman, le plus souvent à l'aide de Newman lui-même, l'image la plus réelle et la plus vivante que nous possédions jusqu'ici.

LA

GRÈCE ANCIENNE

EN PRÉPARATION :

Histoire romaine.

Histoire de France.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
M. EDMOND DEMOLINS

Les « classiques »
de l'École des Roches.

L'HISTOIRE EXPLIQUÉE PAR LA SCIENCE SOCIALE

LA GRÈCE ANCIENNE

PAR
GABRIEL D'AZAMBUJA

AVEC UNE PRÉFACE

PAR
EDMOND DEMOLINS

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
1906

SOMMAIRE

PRÉFACE

Ce titre, « *L'Histoire expliquée par la science sociale* », n'est pas un vain titre, placé ici simplement pour étonner le lecteur. Il répond à une réalité dont on va pouvoir apprécier toute la portée.

Les lecteurs habituels de la Revue *La Science sociale* et de notre *Bibliothèque sociale* savent, par de nombreux exemples, quelle lumière cette science projette sur les faits du passé. L'exemple le plus remarquable est l'*Histoire de la formation particulariste* d'Henri de Tourville, qui a établi méthodiquement les causes historiques qui ont créé la supériorité de l'Occident sur l'Orient, des peuples modernes sur les peuples de l'antiquité[1].

Le résultat de la science sociale est de mettre en relief les rapports de cause à effet, ou les répercussions qui existent entre les divers phénomènes sociaux. La constatation de répercussions concordantes amène à déterminer des lois sociales, par un procédé analogue à celui qui a permis de déterminer les lois physiques[2].

La même méthode s'applique à l'histoire.

La connaissance des lois qui régissent les sociétés actuelles directement observables, permet de déterminer, beaucoup plus

1. Cette histoire, d'abord publiée dans la *Science sociale*, a été ensuite réunie en volume. Un vol. gr. in-8° (10 fr.). Librairie Firmin-Didot.

2. Les fondements de la *Science sociale*, posés par Le Play, ont été ensuite perfectionnés et affermis par soixante et quinze années de travaux collectifs poursuivis sans interruption par deux générations de travailleurs.

exactement que ne peuvent le faire les érudits et les historiens, les lois qui ont régi et qui expliquent les sociétés anciennes. Ainsi Cuvier, par la connaissance exacte des espèces animales actuellement vivantes, a pu, de science certaine, reconstituer les espèces fossiles, dont il ne possédait cependant que des spécimens incomplets.

L'application de cette méthode à l'histoire de la Grèce ancienne permettra au public d'apprécier plus facilement les résultats auxquels on arrive. Tout le monde en effet connaît plus ou moins les faits de cette histoire, qui sont un des fondements de notre enseignement classique. Mais ce qu'on ignore et ce qui est cependant l'essentiel, ce sont les rapports étroits et nécessaires qui existent entre ces faits : pourquoi et comment ils se répercutent les uns sur les autres; comment, dès lors, ces répercussions expliquent la société grecque et la différencient de la société égyptienne ou de la société romaine, par exemple.

Jusqu'ici, le type grec ancien n'avait été décrit, dans la *Science sociale* et d'après sa méthode, que d'une façon en quelque sorte fragmentaire, par des collaborateurs divers et au hasard de leurs études personnelles. Il s'agit ici de développer ces fragments et ces ébauches, de les lier et d'exposer enfin, en un récit suivi, la complète évolution de ce type social unique dans l'histoire de l'humanité, jusqu'ici inexplicable, ou tout au moins mal expliqué.

J'ai demandé à mon ami et collaborateur, M. G. d'Azambuja, de nous donner cette histoire nouvelle de la Grèce ancienne. Il était particulièrement préparé à entreprendre cette œuvre, par ses études antérieures parues dans la *Science sociale*.

Il y a d'abord publié une étude très fouillée sur le type grec actuel, d'après une observation monographique[1]. Cette observation du type grec vivant était la meilleure préparation pour arriver ensuite à la connaissance raisonnée du type grec fossile, si je puis m'exprimer ainsi.

1. *Une famille grecque, dans une petite ville de Turquie* (*Science sociale*, t. XVII et XVIII).

Il nous a ensuite donné, à la lumière de la science sociale, une série d'études très remarquées et qui étaient en quelque sorte les pierres d'attente de la présente histoire : les Ancêtres de Socrate; Socrate et son groupe; Aristote; Aristophane; le portique de Zénon et les jardins d'Épicure; la Légende des Muses; Pindare et les Pindariques; le type de Tyrtée; la Fatalité antique; le type d'Oreste; l'École alexandrine, etc. [1].

Enfin, par son origine provençale, M. d'Azambuja était encore particulièrement préparé à comprendre et à faire comprendre cet esprit méditerranéen, dont l'esprit grec a été, dans l'antiquité, la plus haute expression. Et comme il est, de plus, un lettré profondément touché par la formation classique, il a su naturellement penser et s'exprimer comme un Grec ancien. Sa langue a la clarté, la simplicité et la limpidité de celle des hommes dont il nous raconte l'histoire.

Mais cette publication présente un autre intérêt que je dois signaler.

Je poursuis, à l'*École des Roches*, avec le concours de mes dévoués collaborateurs, l'œuvre difficile de modifier non seulement les méthodes d'éducation pour les mieux adapter aux conditions nouvelles de la vie, mais encore les méthodes d'enseignement pour les mettre à la hauteur des derniers progrès de la science sociale.

Pour cette œuvre d'enseignement nouveau, les livres classiques dont on se sert actuellement dans les écoles sont vraiment insuffisants. Cet ouvrage inaugure donc la *Collection des classiques de l'École des Roches*, qui sera continuée avec le concours des collaborateurs de la *Science sociale* et des professeurs de l'*École des Roches*.

Ainsi qu'on va le constater, cette Collection diffère des « classiques » employés jusqu'ici, en ce que les faits, ou les phénomènes, sont présentés dans l'ordre où ils sont déterminés les uns par les autres, où ils se répercutent les uns sur les autres.

1. Ces diverses études ont paru dans la *Science sociale*, et seront réunies en volume.

Ce ne sont plus des faits simplement constatés et juxtaposés, mais des *faits expliqués et étroitement liés*. C'est la notion de science substituée à la notion de hasard. Le hasard n'existe pas; il recule devant chaque progrès de la science.

Au point de vue de l'enseignement, c'est une révolution profonde. Actuellement, l'enfant est obligé de tout retenir par un effort exagéré et vraiment impossible de la mémoire, parce qu'on lui expose des faits dont il ne voit pas les rapports, dont il ne connaît pas les réactions, ou les répercussions.

L'étroit enchaînement des choses fait au contraire intervenir la réflexion. Par la réflexion, l'élève peut toujours retrouver ce qu'il a appris une fois méthodiquement, et la mémoire n'est plus, comme il convient, que l'auxiliaire de la pensée.

Le professeur doit même, par des questions intelligentes, ramener l'enfant à découvrir lui-même les rapports nécessaires qui existent entre les phénomènes. Ainsi l'élève, qui est trop souvent passif en classe, devient actif; il s'intéresse à la classe et apprend à réfléchir. Il n'est plus un perroquet, qui récite simplement ce qu'on lui a enseigné; il devient capable de découvrir par lui-même *la raison profonde des choses*.

C'est cette « raison profonde des choses » que cette histoire met en lumière et dont l'intérêt poignant va irrésistiblement entraîner le lecteur de page en page jusqu'à la dernière.

Mais, pour que cet enchaînement frappe encore plus les esprits, nous publions, à la fin du volume, une série de tableaux où les principaux faits de l'histoire grecque sont *classés dans l'ordre où ils se répercutent les uns sur les autres*. Ainsi apparaîtra encore plus nettement, grâce à ce raccourci, « le magnifique enchaînement des affaires humaines », mis en lumière par la science sociale.

Edmond Demolins.

L'HISTOIRE EXPLIQUÉE PAR LA SCIENCE SOCIALE

LA GRÈCE ANCIENNE

I

LES PAYSANS-BATISSEURS DE LA VALLÉE : LE TYPE PÉLASGE

La Grèce, pays de rivages découpés et montagneux. — Les Grecs n'ont pas habité seulement la Grèce, mais encore une bonne partie des rivages septentrionaux de la Méditerranée, depuis l'île de Chypre à l'est jusqu'à Marseille à l'ouest.

Mais le domaine par excellence du type grec s'est composé de deux régions étroitement liées, qui occupent la partie centrale de cette large zone : la péninsule hellénique proprement dite, et les rivages de l'Archipel.

Ce domaine de la race grecque a ceci de particulier que nulle part la mer n'est bien éloignée d'un point quelconque des terres, et que ces terres, déchiquetées en forme de caps avancés, de golfes profonds et d'îles nombreuses, multiplient leurs points de contact avec cette mer.

Il a encore ceci de particulier que, presque nulle part sur la mer, on n'y perd la vue de la terre, les promontoires et les îles donnant sans cesse des points de repère et formant des sortes de ponts entre l'Europe et l'Asie.

Ces terres se présentent généralement sous l'aspect de collines, et de collines escarpées, qui deviennent çà et là de véritables montagnes. Ces escarpements sont un grand obstacle à la circulation intérieure. Les grandes plaines sont rares, et les rochers, en bien des endroits, surplombent à pic les rivages, ne laissant place à aucun sentier entre la terre et la mer.

Les grands fleuves sont inconnus en Grèce. La plupart des cours d'eaux ne sont que des ruisseaux ou des torrents, emprisonnés dans des bassins de dimensions très réduites, et creusant une foule de petites vallées, vallées séparées de leurs voisines, mais s'ouvrant promptement sur la mer. L'absence de marées dans la Méditerranée fait que ces cours d'eau ont une tendance à déposer dans leur embouchure même les débris enlevés aux montagnes, et qu'il en résulte le plus souvent de petits deltas marécageux.

Le climat de cette région est un des plus doux qui existent, et le ciel est généralement serein. La nature du sol favorise particulièrement la végétation presque spontanée des arbres fruitiers, tels que la vigne, l'olivier, le figuier. Elle favorise également l'élevage du mouton et de la chèvre, mais oppose des obstacles à celui du bœuf et du cheval, ainsi qu'à la grande culture des céréales et autres plantes réclamant un sol riche, ou des plaines étendues.

Or, la culture des arbres fruitiers est essentiellement un travail facile. D'autre part, la douceur du climat tend à diminuer les besoins de l'homme. En fait, les habitants de ces régions ont toujours été et sont encore d'une sobriété remarquable. Un Grec fait son repas d'une poignée d'olives et de quelques figues. L'Église grecque obtient facilement l'observance des quatre carêmes qu'elle impose à ses fidèles chaque année. Un poète grec, Aristophane, a pu traiter de fastueuses les personnes qui achetaient des sardines au marché pour agrémenter leur ordinaire.

Pourtant la pêche est, pour ces populations, une ressource, et la disposition des lieux se prête admirablement à la navigation. Cette navigation n'exige pas une science nautique supé-

rieure, puisqu'on a toujours la terre en vue, ce qui dispense de bien des calculs. Ces chapelets d'îles et ces golfes échelonnés semblent créés tout exprès pour le commerce de cabotage, commerce facile, lui aussi, avec de nombreuses haltes et des opérations de faible importance, sur une mer souvent belle et où le mauvais temps, lorsqu'il arrive, n'est pas difficile à éviter.

Le type du Grec ancien, lorsqu'on l'analyse, se décompose en trois éléments, ou, si l'on veut, en trois types fondamentaux qui ont réagi l'un sur l'autre et se sont plus ou moins combinés entre eux. Ce sont : le *type de la vallée*, le *type de la montagne* et le *type du port maritime*.

C'est le type de la vallée qui se développa tout d'abord.

Cette configuration favorise le peuplement par mer. — D'après la description qui précède, il est facile de voir que la Grèce (nous entendons par ce mot tout le monde grec) était beaucoup plus abordable par mer que par terre.

Comment fut-elle peuplée? Il est inutile de se reporter sur ce point à l'histoire proprement dite, qui ne commence guère qu'avec le sixième siècle avant Jésus-Christ. Il s'agit de faire *une hypothèse vraisemblable* en considérant la nature des lieux et en interprétant les traditions. Mais la suite de ce récit montrera que cette hypothèse initiale est confirmée par tous les faits historiques et peut seule les expliquer.

La légende de Prométhée, fils de Japet, mentionne, comme lieu d'origine de la race, la région du Caucase. Elle dit aussi que Prométhée était un Titan, et que les Titans étaient *fils de la Terre*.

Traduite en langage social, la légende peut signifier : les premiers habitants de la Grèce ont été des agriculteurs, venus des vallées qui sont au pied du Caucase.

Une autre légende antique raconte que Phryxus, fils d'Athamas, roi de Béotie, fuyant avec sa sœur Hellé le courroux de son père, prit la direction de la Colchide, située au pied du Caucase.

Or, ceux qui éprouvent le besoin de se réfugier quelque part ont une tendance bien connue à chercher asile là où ils ont des relations, des parents, et, en particulier, là où se trouve leur pays d'origine, en refaisant des routes qui leur sont familières, parce qu'ils les ont faites autrefois.

La Colchide s'appelle aujourd'hui Mingrélie. C'est une vallée débouchant sur la mer Noire, resserrée entre le Caucase au nord et les monts d'Arménie au sud. Elle est arrosée par deux cours d'eau, l'Ingour et le Rion. Ce dernier est l'ancien Phase, qui roulait des paillettes d'or.

Aujourd'hui encore, l'on trouve, dans cette double vallée, une population de laboureurs au travail facile, d'humeur gaie, d'instinct poétique, aimant les chants. Cette vallée abonde en arbres fruitiers et des savants assurent que plusieurs d'entre eux en sont originaires. Le type humain y est d'une remarquable beauté.

Des nomades guerriers, analogues aux Kurdes actuels, occupaient les montagnes qui emprisonnent la Colchide. Aux moments d'épreuves, les habitants de la vallée ne pouvaient fuir que par mer.

Tout porte donc à conjecturer que les Colchidiens ont émigré à une époque très lointaine. Navigateurs novices, ils se hasardèrent sur des bateaux de faible dimension, propres au cabotage, et suivirent le rivage méridional de la mer Noire, en s'arrêtant aux endroits où la montagne ne surplombe pas la mer. Ils arrivèrent de la sorte aux Dardanelles, l'ancien Hellespont, ainsi nommé, d'après la légende, en souvenir de la chute qu'y fit Hellé dans les flots. A cet endroit, la route bifurque, et l'Archipel s'ouvre devant les navigateurs. Or, c'est précisément en ce point que s'élève Troie, ou, plus exactement, que se retrouvent les ruines de plusieurs « Troies » superposées. Les Troyens furent donc des Grecs, des Grecs d'avant la Grèce, et la fameuse guerre de Troie, dont nous parlerons plus loin, fut un « retour » contre des frères de race arrêtés en Troade, comme la fameuse expédition des Argonautes fut un « retour » contre d'autres frères de race demeurés en Colchide.

Au débouché de l'Hellespont s'ouvrent deux routes de cabotage.

La première se dirige vers le sud, le long des côtes extraordinairement découpées de l'Asie Mineure, qui seront plus tard l'Eolide, l'Ionie et la Carie ; une foule de golfes excellents, où se déversent de petits fleuves, comme le Scamandre, le Caïcos, l'Hermos, le Caystre, le Marsyas, s'abritent derrière de capricieux promontoires et font face à des îles, dont les principales sont celles de Lesbos, de Chio et de Samos.

La seconde route se dirige vers l'ouest, le long de la côte de Thrace, moins découpée et moins hospitalière tout d'abord. Sur cette côte débouchent l'Hèbre, le Nestos et le Strymon. Là encore, un chapelet d'îles offre ses points de repère et au besoin ses refuges, si la côte n'est pas un asile assez sûr. Ce sont Lemnos, Imbros, Samothrace, Thasos. On arrive enfin à la péninsule de la Chalcidique, curieuse main à trois doigts et Grèce en miniature qui, de nos jours, quoique faisant partie du territoire turc, est exclusivement habitée par des Grecs. Le mont Athos s'élève à l'extrémité de cette presqu'île, et sert, lui aussi, de point de repère aux navigateurs.

Cette route amène tout naturellement en Grèce, et, du reste, une multitude d'autres îles, un peu plus au sud, relient la Grèce à l'Asie Mineure, jalonnant plus qu'il n'est nécessaire la route des caboteurs les plus timides, et fournissant le moyen de passer d'un rivage à l'autre sans perdre un seul moment la terre de vue.

Cette immigration venue de Colchide donne le type pélasge. — Ces émigrants des anciens âges apparaissent, autant qu'on peut évoquer leur physionomie, comme des agriculteurs se propageant de rivage en rivage et d'île en île, occupant les petites vallées de proche en proche, se servant de leurs bateaux pour sauter de faibles espaces de mer et aller fonder par intervalles quelque établissement nouveau, à mesure que celui où ils étaient avait son plein contingent. Les discordes et les bannissements, à en juger par des phénomènes que nous aurons l'oc-

casion de constater dans la suite, ont dû accélérer ce mouvement d'émigration.

Ces hommes, pour plus de commodité, appelons-les les Pélasges.

Un des endroits où le souvenir des Pélasges s'était le mieux conservé dans les traditions était l'Arcadie, c'est-à-dire la partie centrale du Péloponèse.

La chose n'est pas étonnante, si l'on songe que les rivages, exposés à une foule de contacts, devaient plus tard subir forcément de nouvelles influences qui, à la longue, comme nous le verrons, tendaient à modifier l'aspect primitif de la race. Les hommes de l'ancien type, devant ces invasions, se réfugiaient à l'intérieur.

C'est donc en Arcadie que le type du Grec absolument préhistorique paraît s'être maintenu le plus longtemps. Aussi est-ce l'Arcadie que les souvenirs, à ce point de vue, ont particulièrement idéalisée. L'Arcadie, à travers ce prisme de la légende, apparaît comme un pays essentiellement rural, pacifique et heureux. C'est la patrie du dieu Pan, l'inventeur de la flûte. Évidemment la légende fait abstraction des événements fâcheux qui pouvaient troubler cette quiétude, mais elle reflète ce qu'il y avait de facile et de récréatif dans le travail de cette race.

Le travail est facile parce qu'il a pour base des occupations attrayantes, exigeant fort peu d'efforts : pâturage de moutons et de chèvres, exploitation des arbres fruitiers, tels que l'olivier et la vigne, culture sommaire et clairsemée des céréales. Comme configuration, comme climat, comme productions, les vallées de la Grèce rappellent les vallées de la Colchide, et le genre de vie qui en résulte permet les mêmes loisirs, le même repos d'esprit, qui ne sont pas sans répercussion, de leur côté, sur la beauté physique de la race.

Pourtant, il est bien clair que la sécurité de ces populations ne pouvait être absolue. La guerre existait alors comme maintenant. Elle était même plus redoutable, et comportait des pillages, des massacres, des enlèvements dont il était bon de se

garder. Rien n'est donc plus naturel que de se défendre et de mettre à l'abri, autant que possible, hommes, troupeaux et récoltes. Or, les matériaux de la défense ne manquaient pas. Non seulement, en Grèce, la colline pierreuse est partout voisine de la vallée, mais la vallée elle-même est encombrée de rocs, de moraines, de gros cailloux qui embarrassent les cultures. Les Pélasges, faisant d'une pierre deux coups, construisirent donc des villes ceintes de grands murs de pierre, dits murs cyclopéens. Ces murs étaient formés d'énormes blocs, bruts ou taillés, posés les uns sur les autres sans ciment. Ils témoignent, sinon d'une grande entente de la maçonnerie, du moins de la mise en commun de grands efforts. C'étaient des œuvres collectives, nécessitant l'union et le dévouement de tous aux intérêts de la communauté.

Le cloisonnement des territoires amène le fractionnement par cités. — Quelle communauté? — Il s'agit évidemment d'un cadre plus vaste que la famille et englobant, comme l'impose la nature des lieux, l'ensemble des personnes habitant dans un de ces compartiments à ceinture montagneuse dont nous avons parlé plus haut. Ces personnes sont d'ailleurs de même origine, et cette origine est patriarcale, ce qui rend naturellement attrayante la vie en commun. Si la nature du travail, contrairement à ce qui se passe dans les steppes à vie exclusivement pastorale, oblige la grande communauté patriarcale à se diviser en plusieurs groupes comprenant un ou deux ménages, le souvenir des ancêtres communs persiste fidèlement. Les familles qui se sentent ainsi reliées entre elles par un ancêtre unique se groupent sous un nom spécial, celui de *phratries;* et l'ensemble des phratries, contenu dans la ceinture de collines ayant pour centre la ville pélasgique, formera un autre groupement social d'une souveraine importance : la *Cité.*

La Cité grecque n'est pas la *ville*, et ce n'est pas non plus l'*État.* Le mot grec *polis*, d'où nous avons tiré *police*, *policer*, *politesse* et *politique*, exprime essentiellement un groupement d'hommes vivant sur un territoire dont l'étendue peut varier

entre celle d'un canton et celle d'un grand arrondissement français, possédant en général sur ce territoire un centre urbain, ville ou gros village, et jouissant, dans cette case territoriale, soit d'une indépendance complète, soit d'une autonomie plus ou moins large sous le protectorat d'une autre cité. Nous avons dit que les communications, en Grèce, sont difficiles par terre. La montagne, avec ses escarpements, est un principe de division. Les groupes d'émigrants qui se sont installés successivement dans ces vallées isolées les unes des autres, ont donc pu s'y organiser d'une façon entièrement libre, et se créer de petits gouvernements indépendants, *des municipalités ne relevant que d'elles-mêmes*, mais dont le pouvoir s'étendait parfois sur une très large banlieue.

Toutefois, si la montagne est un principe de division, la mer, où les communications sont faciles, demeure un principe d'unité. Quoique indépendantes les unes des autres, et souvent en guerre les unes contre les autres, les cités grecques se sentent et continueront à se sentir sœurs. La langue, avec des variantes, demeurera la même. Le fond de cette langue, autant qu'on a pu en juger par l'étude du dialecte arcadien, ressemblait plus au latin que ne lui ressembla le grec de l'époque postérieure. C'est que les Pélasges dispersés sur les divers rivages de la Méditerranée étaient alors moins éloignés de l'époque antérieure à leur dispersion.

On conjecture que les pouvoirs publics chez les Pélasges consistaient probablement en un conseil surtout cultural pour gérer les intérêts culturaux, avec un chef militaire pour veiller avec les jeunes gens à la garde des remparts.

On peut se faire une idée approximative de la cité pélasgique en considérant la fameuse ville de Troie. Si les Troyens n'étaient pas de purs Pélasges, ils représentaient tout au moins un type *en retard*, beaucoup moins influencé que la Grèce par l'apparition de nouvelles couches sociales. Priam, roi de Troie, est un monarque à physionomie patriarcale. Il pratique la polygamie. Il n'est pas belliqueux. Son fils Hector est brave, mais d'une bravoure calme et raisonnée, celle d'un guerrier urbain qui défend

sa ville. Son fils Pâris a eu des aventures, mais c'est aussi un berger, qui fait paître ses troupeaux sur le mont Ida. Sa bru, Andromaque, est une exquise citadine, aux sentiments délicats et raffinés. Troie est une ville fortement bâtie, dont les remparts défient pendant dix ans la coalition des principaux « héros » de la Grèce. Énée enfin, qui sauve les débris de la cité troyenne et va chercher un autre rivage pour les y installer, est encore un type d'homme pacifique de nature, batailleur seulement par nécessité, le « père » d'une communauté politique en quête d'un bon petit coin où l'on voudra bien « la laisser tranquille ». Tous ces traits sont sensiblement différents de ceux que nous allons voir se dessiner en Grèce, lorsque, à la couche pélasgique, viendront se superposer d'autres éléments sociaux.

Le travail facile des Pélasges idéalise l'Arcadie et le « règne de Saturne ». — La nature agricole du travail, chez le Pélasge, a fortement imprimé son cachet sur la religion. Sans doute, on ne connaît pas avec exactitude les doctrines religieuses de ces populations paysannes, qui se compliquèrent d'inventions nouvelles apportées plus tard. Mais l'on sait que la divinisation des forces et de la fécondité de la nature en formait la base. Les Pélasges adoraient le Ciel et Saturne (ou Kronos), fils du ciel, divinité qu'on représente comme pacifique et débonnaire. Ils adoraient également Cybèle, ou la Terre, épouse de Saturne. Il est probable que les cultes du soleil, de la mer, des enfers, transformés plus tard par de nouveaux mythes, existaient aussi dès ce temps-là. Nous avons cité le dieu Pan, qu'on représentait sous des traits rustiques et avec des pieds de chèvre. La croyance à des génies et à des nymphes variés, sortes d'êtres mystérieux, peuplant les eaux, les bois, les montagnes, doit remonter également à cette période, bien que la poésie ait brodé ensuite là-dessus. Le culte des ancêtres existe à chaque foyer et se perpétuera plus tard. Les Pélasges paraissent enfin avoir commencé à diviniser certains hommes, ou certaines classes d'hommes, en raison des inventions alors très importantes dont elles dotaient l'humanité. Tels sont les *Curètes,* inventeurs de l'astronomie et de l'élevage

des abeilles; les *Corybantes*, inventeurs du bronze; les *Dactyles*, autres industriels célèbres par l'habileté de leurs doigts (sans doute pour la fabrication d'instruments aratoires); les *Telchines*, mineurs et métallurges, qui étaient aussi sorciers et « jetaient des sorts » contre les moissons ou les troupeaux.

Chez les poètes postérieurs, le « règne de Saturne » est devenu quelque chose d'idéal, une sorte de paradis perdu — tradition qui se retrouve chez un grand nombre de peuples — une ère de paix à laquelle succéda, en des temps d'ailleurs fort lointains aussi, une ère de troubles et de violences, et qui éveilla évidemment le regret poétique du passé.

On sait que les poètes distinguent quatre âges depuis l'origine du monde : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de bronze, l'âge de fer. Contrairement à la théorie moderne du progrès indéfini, la croyance était alors qu'il y avait eu, d'âge en âge, diminution du bonheur et décadence de l'humanité. Il est donc très probable qu'une période plus ou moins idyllique et pacifique a précédé une période de crises et d'agitation, et que cette dernière a mis en jeu, comme nous le dirons tout à l'heure, de nouvelles forces sociales. Il est à noter que l'ordre dans lequel la poétique tradition classe les âges est précisément celui dans lequel ont dû être découverts et utilisés les métaux qui servent à leur donner un nom. L'or se trouve à l'état de pureté dans la nature — dans les paillettes de la Colchide, par exemple; — et aucune réaction chimique n'était nécessaire pour le transformer. La préparation de l'argent exige déjà quelques manipulations, mais assez simples. Plus compliquée est celle du cuivre, et il fallait peut-être du génie pour découvrir l'avantage qu'on retire à le combiner avec l'étain. Enfin la métallurgie du fer, métal qu'on retire d'un minerai semblable à un caillou, réclamait un perfectionnement industriel tout à fait intense. La légende des « quatre âges », de quelque fantaisie qu'aient pu l'orner les poètes, plonge donc de très curieuses racines dans les réalités économiques de l'antiquité la plus reculée.

Pourtant l'ère pélasgique n'a pas pu être si parfaitement heureuse que cela : mais, dans la confusion des souvenirs, et à tra-

vers une énorme distance, on appliquait à cette période préhistorique cette notion d'une humanité idéalement heureuse qui a surnagé, à l'état de rêve plus ou moins inconscient, dans la mémoire de tant de races.

Il provoque l'essor de la musique et de la poésie. — Il est certain que les gens dont le travail est facile et qui ont peu de besoins mènent une vie relativement heureuse. « La cueillette aime les chants », comme dit un vers provençal. On devait beaucoup chanter chez les Pélasges, soit en se reposant, soit même en travaillant. Nous avons parlé de la légende de Pan, inventeur de la flûte. Il ne serait pas impossible que deux légendes postérieures : celle d'Amphion et celle d'Orphée, fussent déjà en germe dans les mœurs de cette époque. Nous pouvons donc, bien que certains traits les rattachent à une période moins ancienne, en dire un mot ici.

Amphion était un roi de Thèbes, dont la lyre avait le pouvoir de faire mouvoir les pierres, de sorte que les murs de sa ville se construisaient tout seuls. Cette fable est d'une transparence parfaite. Les maçons aiment à chanter en travaillant, lorsqu'ils « le prennent à l'aise », et le charme des chansons leur fait oublier la longueur de l'ouvrage, qui se termine ainsi sans qu'on s'en aperçoive. Des chefs avisés ont pu, sachant cet effet de la musique, encourager à dessein l'emploi des chants durant les constructions cyclopéennes. Cela mettait les ouvriers en belle humeur, et l'ouvrage n'en marchait que mieux.

Orphée était un poète du « Nord », c'est-à-dire des rivages de Thrace. On lui prête des aventures qui n'ont pu avoir lieu que plus tard et l'on met dans ses mains la lyre, instrument que les Pélasges ne paraissent pas avoir connu. Toutefois, certains traits de sa légende sont tellement anciens, qu'ils se retrouvent dans les légendes d'autres races. Les Grecs en faisaient, non seulement un grand poète, mais le poète-type, le poète idéal, qui charme les bêtes féroces, instruit les hommes, adoucit les mœurs, joue un vague rôle de moralisateur et résume en lui toutes les supériorités intellectuelles à l'état naissant. C'est un doux et un paci-

fique, victime de gens grossiers qui, par exception, ne l'ont pas compris, mais que l'opinion publique s'attache à venger en environnant son souvenir d'une impérissable auréole. Cet enthousiasme atteste éloquemment le goût que l'on avait pour la poésie et pour la musique. Il ne serait pas étonnant que la légende eût déjà pris ses premiers traits à l'époque où, pour la première fois, des spécialistes chanteurs et inventeurs de chants apparurent dans la société pélasgique, en vertu de la division du travail, pour répondre à un besoin croissant de distractions poétiques et musicales développé par le bien-être. Une admiration intense enveloppa ces êtres privilégiés, qui embellissaient de la sorte, soit les exercices du culte, soit les récréations en plein air, si bien favorisées par le climat. Des secrets, des recettes s'accumulaient dans cet art comme dans les autres, et séparaient de plus en plus le chanteur professionnel (aède) du chanteur d'occasion. La production poétique, intimement liée à la production musicale, devint probablement le monopole de certaines familles où l'on conservait ces recettes et ces secrets de père en fils.

Quels étaient ces chants? On l'ignore; mais ils devaient évidemment correspondre, comme ailleurs, aux grands événements de la vie et aux distractions principales qui entrecoupaient le travail. Le mariage, la mort, la cueillette, les festins, et aussi le culte de la divinité, étaient autant de thèmes d'après lesquels devaient s'ébaucher des « genres » rudimentaires que des spécialistes plus exercés devaient perfectionner plus tard.

Le développement des rivages facilite les contacts avec l'étranger. — Mais le pays que les Pélasges habitaient offrait, nous l'avons dit, un énorme développement de rivages, et ils n'étaient pas seuls dans la Méditerranée. Cette situation entraînait forcément des contacts avec d'autres peuples.

Ces autres peuples étaient des navigateurs, venus des rivages de la Méditerranée non touchés par la colonisation pélasgique, et plus spécialement des Phéniciens, qui, rendant des services maritimes à l'Égypte, se mêlaient parfois à des Égyptiens.

Les Phéniciens, établis au fond oriental de la Méditerranée,

dominaient alors cette mer. Commerçants de premier ordre, et marins bien plus audacieux que les Grecs, ils pratiquaient déjà ce que l'on pourrait appeler, par comparaison avec le petit cabotage des Pélasges, la navigation au long cours. Ils exploitaient les peuples de la Méditerranée centrale ou occidentale, comme les Européens exploitent aujourd'hui les habitants des « pays neufs », en leur prenant des denrées précieuses, telles que l'or, l'argent, l'étain, l'ambre, l'ivoire, en échange de marchandises de pacotille.

Ce contact des Grecs primitifs avec des hommes directement venus de l'Orient, syrien ou égyptien, avait son utilité. Dans cet Orient brillaient des civilisations très anciennes, les premières qui se soient développées. Sur les bords du Tigre, de l'Euphrate et du Nil, les sciences avaient pris un essor qu'elles ne prenaient pas encore ailleurs. L'astronomie, l'art nautique, le calcul s'y étaient notablement perfectionnés. Des secrets industriels y étaient gardés, en attendant de se divulguer et de se répandre. Les Phéniciens, qu'ils le voulussent ou non, étaient donc des colporteurs d'idées et d'inventions nouvelles, et c'est ce qui explique comment plusieurs anciennes légendes de la Grèce constatent, à travers d'évidentes exagérations et des fables bizarres, le caractère bienfaisant de ces apports étrangers.

C'est l'histoire de Cécrops, un « sage d'Égypte », qui vient civiliser l'Attique, y fonder des bourgades, y enseigner le labour, la culture de l'olivier, la fabrication de l'huile, fonder l'Aréopage, instituer les rites du mariage et des funérailles, etc. Évidemment, aucun homme n'a fait cela tout seul, et les Pélasges connaissaient l'art agricole bien avant ce contact avec l'étranger. La reconnaissance de la postérité a brouillé les choses et a mis une foule de bienfaits au crédit d'un seul bienfaiteur. Ce qu'il faut retenir de la légende, c'est que certaines importations heureuses et certains perfectionnements précieux ont pu être dus par les Athéniens préhistoriques à des hommes plus raffinés venus de l'Orient.

C'est encore l'histoire de Cadmus, fils du roi phénicien Agé-

nor, qui, en cherchant sa sœur Europe, arrive en Boétie, tue un dragon, sème les dents de celui-ci, en voit sortir des hommes qui s'entretuent, sauf cinq, avec l'aide desquels il bâtit la Cadmée, citadelle de Thèbes.

C'est Danaüs, frère d'un roi, Égyptus, qui vient s'établir à Argos, où il est reçu par le roi Pélasgus. Les noms mêmes de la légende prouvent qu'il y a ici un mythe visant de grandes races entières.

Sous ces fables, qui ont d'ailleurs été arrangées par les écrivains postérieurs, on aperçoit une vérité : les Orientaux, Phéniciens et Égyptiens, apprirent aux premiers Grecs divers arts qu'ils ignoraient, et contribuèrent à leur progrès économique. Il est incontestable que l'écriture et l'alphabet ont été répandus, à une époque très ancienne, par les Phéniciens. Diverses industries, notamment le tissage, la métallurgie, la poterie, ont très probablement profité aussi de ces rapports entre les Pélasges et les navigateurs de l'Orient. Les premiers surent, nous le verrons, imiter d'abord leurs modèles, et les dépasser plus tard.

Mais, si l'étranger était souvent un civilisateur, il était parfois un ennemi.

Les traitants phéniciens, quand l'occasion s'en présentait, se transformaient volontiers en corsaires. Leurs opérations commerciales se compliquaient de razzias et d'enlèvements. En ces temps, en effet, on volait les personnes aussi bien que les choses. La légende d'Io, fille d'un roi d'Argos, enlevée par les gens d'un navire phénicien, fut donnée comme la cause la plus lointaine des querelles qui armèrent l'Europe contre l'Asie. Les rapts commis, il y a moins d'un siècle encore, par les corsaires barbaresques, évoquent assez bien l'idée de l'insécurité qui devait régner en ces temps lointains, pour de semblables motifs.

En outre, les Phéniciens paraissent avoir suivi en Grèce, à des époques indéterminées, certaines routes de terre qui abrégeaient commodément leurs navigations, et occupé les territoires traversés par ces routes. Ces incursions et ces établissements dans l'intérieur devaient amener fatalement des conflits avec

les Pélasges, et contribuaient à justifier leurs imposantes fortifications.

La configuration extérieure des rivages pélasgiques appelait donc l'ennemi du dehors. La structure intérieure du pays, de son côté, facilitait l'apparition d'un autre ennemi : celui du dedans.

Le fractionnement par petites cités produit des dissensions et suscite le type du « banni ». — Les cités, parquées chacune dans une petite vallée entourée d'un cirque de montagnes, étaient, nous l'avons vu, indépendantes les unes des autres. En cas de conflit — et les conflits à la longue sont inévitables — il fallait donc nécessairement en appeler aux armes, puisque aucune autorité supérieure n'avait qualité pour intervenir. On peut admettre toutefois qu'en raison de l'abondance des terres disponibles pendant une certaine période, ces conflits furent moins graves qu'ils ne devaient le devenir plus tard. Cela expliquerait fort bien le caractère idyllique des traditions conservées au sujet du « règne de Saturne » et de la « pacifique Arcadie ».

Néanmoins, la nature humaine et l'expérience des sociétés sont trop connues pour qu'on puisse croire à une concorde que rien n'aurait troublée.

En outre, cette même expérience montre que, dans les localités restreintes où vit un groupe d'hommes, des *partis* se forment pour se disputer le pouvoir ou la faveur de ceux qui l'exercent. L'animosité de ces partis est d'autant plus vive que les intérêts en jeu sont plus grands, et ils sont plus grands quand la cité est indépendante, car la possession du pouvoir est alors une chose plus précieuse et procure à ceux qui gouvernent un plaisir plus effectif. En fait, ceux qui gouvernent sont alors des *rois*, dont le prestige, lié à des traditions patriarcales, tient à l'ascendant séculaire de certaines familles privilégiées. Mais l'harmonie ne règne pas toujours dans les familles. Il y a parfois des princes mécontents, de « mauvaises têtes », des fils rebelles ou des frères rancuniers, qui peuvent avoir leurs amis et leurs partisans. De là naissent des discordes

civiles, et la solution de ces discordes, dans une région où les territoires soumis à un même pouvoir sont si petits, où d'ailleurs la montagne escarpée offre tant de refuges, est pour ainsi dire tout indiquée d'avance. Cette solution, c'est le *bannissement*, bannissement forcé ou volontaire. Et nous touchons ici à un des phénomènes sociaux les plus importants parmi ceux qui vont désormais agir. C'est en effet cette solution du bannissement qui résout les problèmes du même genre à l'époque historique, et nous n'avons pas de raison de croire que les mêmes causes, à l'époque préhistorique, ne produisaient pas les mêmes effets.

Nous insistons sur cette conjecture, qui constitue l'hypothèse la plus concordante avec les faits postérieurs analogues, et qui donne en même temps la meilleure clef pour expliquer l'évolution du type grec. Il y a eu dans tous les temps et dans toutes les sociétés des esprits indociles qui ne peuvent pas s'adapter au cadre social que leur a fait rencontrer le hasard de leur naissance. Mais, dans beaucoup de sociétés, l'*évasion* de ces types exceptionnels est difficile. En Grèce, au contraire, cette évasion des enfants perdus et des mécontents est singulièrement facilitée par la nature du sol ainsi que par le morcellement incomparable de la souveraineté. En fait, dans l'histoire grecque, il est à chaque instant question de *bannis*.

Mais, pour des esprits indociles et jaloux de leur indépendance, le mode de bannissement le plus agréable ne consiste pas à aller vivre sous les lois d'une cité voisine. Il consiste à s'établir, si cela est possible, en un domaine où l'on puisse conserver son indépendance.

Or, cela est possible en Grèce, à cause de la montagne qui entoure et surplombe partout la vallée.

La montagne dut tout d'abord rester déserte, car, évidemment, le séjour y était moins agréable que dans la vallée. Dans les migrations de peuples, ce sont en général les vallées qui servent de routes, et c'est près de la route qu'on s'établit au moment où l'on s'arrête. Puis les hauteurs sont occupées de proche en proche *parce qu'il le faut bien*, à mesure que la place man-

que dans la plaine arrosée et fertile, ou à mesure que des événements forcent tel ou tel individu à fuir ses congénères de la vallée.

Notre hypothèse, confirmée par ce qui a continué à se produire en Grèce, et aussi par ce qui s'est produit en Corse, pays semblable à la Grèce, est que nos petites communautés pélasgiques, établies au fond des vallées ou sur les premières rampes des collines, ont vu naître dans leur sein d'inévitables dissensions, et que des *bannis* ou fugitifs ont gagné la montagne, le maquis, pour y vivre d'une vie plus rude, plus austère, mais qui les affranchissait d'un joug trop lourd. C'est la révolte de Jupiter contre son père Saturne, de Zeus contre Cronos, pour employer les noms grecs.

II

LE BANDIT MONTAGNARD DIVINISÉ
PREMIÈRE DESCENTE : LE TYPE HÉRACLIDE

Le banni de la montagne grecque est un bandit civilisé. — Un homme civilisé qui se réfugie de la plaine dans la montagne n'est pas un montagnard ordinaire. C'est un montagnard supérieur.

Il a goûté aux raffinements plus ou moins grands de la vie urbaine. Il en garde le souvenir ; il en transmet quelque chose à ses enfants. Il reste le frère de race des gens de la plaine et conserve avec eux des contacts d'un caractère plus intime. Même si l'on se bat et s'il y a des *vendettas*, comme en Corse, l'on sent que les choses se passent « entre cousins ».

Ce que l'homme de la montagne a en propre, et ce qu'il va développer en lui à mesure qu'il vivra de sa vie nouvelle, c'est l'esprit d'indépendance, c'est une fierté ombrageuse, c'est l'aptitude à mener une vie plus rude, propre à rendre plus fort et plus guerrier.

Dans la montagne grecque, en effet, le pâturage des chèvres et des moutons offre bien quelque ressource. Certains arbres fruitiers s'accommodent des pentes rocailleuses et de maigres champs se laissent cultiver sur les hauteurs. Mais tout cela, en définitive, risque de se trouver insuffisant, et une ressource nouvelle apparaît : le brigandage, plus ou moins ennobli par l'idée de vengeance que des *bannis* y attachent nécessairement.

En un mot, la Grèce moderne a eu ses « rois des montagnes ». La Grèce préhistorique a eu les siens.

Il est même évident que les « rois des montagnes » n'ont jamais dû être plus triomphalement *rois* que dans ces siècles reculés où nulle organisation sociale n'était prévue pour les contenir, et où leurs exploits, les premiers du genre, durent nécessairement déconcerter les gens de la plaine.

Le bandit d'alors ne se contenta pas de devenir roi ; il devint *dieu*.

De ce type du bandit civilisé sort Jupiter. — Le type le plus éminent de ce bandit montagnard, c'est Jupiter (Zeus pour les Grecs) [1], le « dieu de l'Olympe ».

Nous ne voulons pas dire que l'idée du Jupiter montagnard ne se soit pas confondue, dans l'esprit des hommes, avec d'autres notions de la divinité. Ces confusions sont générales dans l'histoire des peuples. L'idée de Dieu existe chez tous ; mais les mythologies, en ce qu'elles ont de spécial, portent l'empreinte des milieux où elles se développent. Si plusieurs influences se superposent, plusieurs conceptions relatives à la divinité pourront se fondre en une seule.

C'est ce qui est évidemment arrivé pour Jupiter.

La légende de ce dieu offre en effet des traits caractéristiques, dont l'interprétation ouvre un jour lumineux sur les plus lointaines révolutions du monde grec.

Premier trait : Jupiter est un dieu *nouveau*. Il succède à son père Saturne (le vieux Kronos). Il préside visiblement à la destruction violente d'un « ancien régime » auquel se substitue un ordre de choses bien distinct du passé.

Deuxième trait : Jupiter a été littéralement un *banni*. Son père Saturne voulait le dévorer. Il a dû être sauvé *par la fuite*.

Troisième trait : Jupiter a bien la violence et les mœurs du *bandit*. Il ne se contente pas de détrôner Saturne ; il le tue.

1. Nous savons que certains auteurs préfèrent se servir des noms grecs. Mais, pour plus de clarté, nous nous servirons, pour désigner les dieux, des noms latins correspondants, plus connus du public et consacrés par l'usage.

C'est un rebelle et un parricide, et son règne prend un caractère plus dur, plus douloureux que le règne idyllique de son prédécesseur. C'est un mauvais sujet et un ravisseur, enlevant çà et là les femmes qui lui plaisent, comme font les Kurdes en Arménie. Il est brutal avec son épouse Junon (Héra), qu'il enchaîne et suspend par les pieds. Il précipite du haut de l'Olympe, dans un accès de fureur, son fils Vulcain (Héphaistos), et l'envoie se casser la jambe dans l'île de Lemnos. Il se brouille avec son frère Neptune (Poseidon) et avec son autre fils Apollon. Bref, c'est un chef de bande irascible, prêt à satisfaire tous ses caprices, et sujet à des colères sans frein.

Quatrième trait : Jupiter est montagnard. Il a été élevé sur le mont Ida en Crète. Il réside généralement sur le mont Olympe en Thessalie. Son séjour est celui d'où part le tonnerre et où s'assemblent les nuages. Son oiseau symbolique est l'aigle.

Cinquième trait : Jupiter, roi des montagnes, soutient des luttes prodigieuses contre ses *cousins* les Titans, qui sont *fils de la Terre,* et il les foudroie du haut de l'Olympe que ses adversaires ont essayé vainement d'escalader. Détail à noter : ces adversaires ont pour alliés les *Centaures*, autrement dit les cavaliers de la grande plaine thessalienne, êtres fort bizarres évidemment pour des gens qui ont rarement l'occasion de voir un cheval.

Tous ces traits esquissent admirablement la silhouette du personnage. Jupiter, le roi des dieux, est un *bandit montagnard divinisé* [1].

Les exploits du bandit montagnard expliquent le type d'Hercule. — Le caractère du type de Jupiter s'accentue, si l'on considère son fils Hercule (en grec Héraclès).

Hercule est à côté de son père dans la terrible lutte contre ses cousins les Titans, au moment où ceux-ci escaladent la

1. Voir l'excellent article de M. Henri de Tourville : *L'observation sociale appliquée à la mythologie grecque. Jupiter, Hercule et Hellen* (*Science sociale*, t. XXIII, p. 302. Livraison d'avril 1897).

montagne, et occupent, pour bloquer l'Olympe, des positions fortifiées sur le Pélion et l'Ossa, prolongement de la chaîne. Hercule prend une immense part au triomphe de son père, et, quand ce triomphe est enfin assuré, il se signale par des *travaux* splendides, dont la mémoire va demeurer éternellement.

La légende d'Hercule a été embrouillée, amplifiée, confondue avec des légendes phéniciennes, corsée d'aventures lointaines qui n'ont pu avoir lieu à cette époque; mais lorsqu'on élague l'invraisemblable, on récolte çà et là quelques traits absolument caractéristiques. Prenons-en comme exemple la lutte du demi-dieu contre le géant Antée, *fils de la Terre*, lutte qu'une impossible transposition de lieu prétend placer en Afrique, mais qui a été fort réelle sur le pourtour montagneux de la Thessalie.

La légende, merveilleusement transparente, dit qu'Hercule ne pouvait d'abord venir à bout de son antagoniste, car celui-ci *reprenait des forces toutes les fois qu'il touchait la Terre sa mère*, de sorte qu'Hercule fut obligé de le soulever au-dessus de la terre et de l'étouffer dans ses bras.

On peut traduire ainsi la légende : une troupe de Pélasges de la plaine, sous la direction d'un chef nommé Antée, guerroyait contre une troupe de bandits montagnards, commandée par un nommé Hercule. Celui-ci avait beau remporter des succès partiels, les gens de la plaine retournaient toujours dans la vallée chercher du renfort. Les montagnards s'arrangèrent donc pour laisser leurs ennemis s'aventurer le plus loin possible dans les gorges et les défilés des montagnes, de façon à les envelopper et à leur couper la retraite. La légende est une glorification du type montagnard.

Hercule et les Héraclides entrepreneurs de grands travaux d'intérêt public. — Le Triomphe de Jupiter et d'Hercule ouvre l'ère des Héraclides.

Tous les héros, tous les grands hommes, tous les chefs puissants se mettent alors à descendre de Jupiter et plus particulièrement d'Hercule. Ces dynasties évincent de toutes parts les an-

ciennes dynasties pélasges, et voilà que ces grands hommes, un peu partout, se mettent à accomplir de grandes choses.

Ce sont les *travaux d'Hercule,* œuvres que la légende, toujours prête à simplifier, inscrit au compte d'un seul demi-dieu. mais qui, interprétées par l'observation sociale, se révèlent comme une série d'entreprises d'assainissement, de voirie et de police.

Les Pélasges, cantonnés pacifiquement dans leurs vallées, comme dans autant de « fourmilières »[1], avaient bâti des villes et des aqueducs; mais ils avaient laissé de côté certaines besognes trop ardues qui n'intéressaient pas assez directement chacune de leurs communautés.

Par exemple, il y avait d'immenses marécages, causés surtout par le dépôt d'alluvions à l'embouchure des petits fleuves. Il y avait aussi, dans les espaces libres entre les diverses communautés pélasgiques, des brigands qui inquiétaient les voyageurs. Or nos montagnards, bandits civilisés, à forte poigne, habitués au commandement, et rendus plus forts par des triomphes, qui évidemment mettaient à leur disposition des bras nombreux empruntés aux populations vaincues, se sentent de taille à entreprendre ces grands travaux d'intérêt public.

D'abord, en ce qui concerne les brigands, nos montagnards savaient d'autant plus à quoi s'en tenir qu'ils étaient brigands eux-mêmes, et ils étaient d'autant mieux taillés pour les poursuivre que les expéditions dans la montagne n'étaient pas pour les effrayer.

La sécurité rétablie. — Jupiter et Hercule étaient des bandits, mais des bandits devenus gendarmes.

L'aptitude des bandits à se transformer en gendarmes est un fait bien connu. Au Mexique, récemment, des brigands qui infestaient le pays ont consenti à entrer dans les cadres d'une gendarmerie régulière. La Corse, pays où l'aptitude à être bandit est sans conteste des plus remarquables, est le département

1. Le mot est de M. de Tourville.

qui fournit à la France, et de beaucoup, le plus de gendarmes et de gardiens de la paix.

Donc, les bandits du clan de Jupiter ayant triomphé, trouvèrent les autres bandits gênants, et s'arrangèrent pour en exterminer le plus possible. C'était leur intérêt, mais ils travaillaient en même temps à la sécurité de toute la race.

La sécurité, voilà en effet un grand point à obtenir si l'on veut qu'un pays se développe. Or, les Pélasges n'avaient pas été « à la hauteur » pour la maintenir. En dehors des vallées fertiles et des cités, où les individus étaient solidement encadrés dans une organisation municipale, des « enfants perdus » occupaient les *défilés,* les *gorges*, les passages abruptes au bord de la mer, qui constituaient alors les seules voies de terre. Or, bien que les communications eussent lieu surtout par mer, il est bien évident que le besoin de communiquer d'une cité à l'autre par l'intérieur devait se faire sentir d'autant plus que les « fourmilières » de la vallée devenaient plus prospères et plus nombreuses. En outre, certains cantons, tombés au pouvoir de « mauvais bandits », donnaient l'affligeant spectacle de désordres exceptionnels.

Jupiter met ordre à cela, au moins dans une certaine mesure. Ce n'est plus le « bon » Saturne. C'est un dieu justicier, qui redresse les torts et foudroie le crime. Il ne se gêne pas pour lui-même, mais il oblige les autres à se gêner.

Les Dieux justiciers : Pluton et les enfers. — Toutefois cette besogne de redresseur de torts demande, en raison de son importance, le concours d'un spécialiste et la division du travail. Jupiter a un frère, Pluton (Hadès) qui va devenir le roi des enfers. Nos bandits, qui connaissent la valeur des métaux, savent s'assurer en effet la possession des mines, c'est-à-dire des lieux souterrains, généralement situés en pays montagneux, d'où l'on extrait le minerai, et la légende a soin de nous dire que, lors de la lutte contre les Titans, Pluton portait un casque merveilleux, fabriqué par les Cyclopes. Mais une fois cette idée de souterrain entrée dans les cerveaux poétiques de nos Grecs, elle y

fusionne bien vite avec les notions primitives de séjour des morts et de divinité punissant les criminels après leur vie. C'est donc Pluton que la légende met en scène quand il s'agit de grands malfaiteurs à châtier. C'est Ixion, c'est Tantale, c'est Sisyphe, et le châtiment de Sisyphe, qui roule éternellement son rocher le long de la pente d'une montagne, convient assez bien à une imagination de montagnards. Cet enfer a des juges. Minos, monarque dont nous reparlerons plus loin et qui incarne toute une époque lointaine où il se passa dans l'île de Crète de grandes choses, est un des membres de ce terrible tribunal. Tout cela n'empêche pas Pluton, tout dieu et tout justicier qu'il est, d'avoir, comme son frère Jupiter, des procédés de bandit, et, pour prendre femme, il va enlever une déesse, Proserpine.

Le gendarme Thésée, ami d'Hercule. La chasse aux monstres. — Hercule, parmi ses travaux, tue un certain Diomède de Thrace, qui nourrit ses chevaux de chair humaine. Mais c'est particulièrement dans la légende de Thésée, représenté comme l'ami et le compagnon d'Hercule, que l'on a accumulé ces exécutions sommaires de brigands. C'est Sinnis qui, placé à l'isthme de Corinthe — un excellent passage — jetait les voyageurs dans la mer (après les avoir détroussés, vraisemblablement). C'est Skyron, qui en faisait autant sur la route d'Athènes à Mégare. C'est Géryon qui, aux environs d'Eleusis, écartelait les voyageurs entre les branches d'arbres violemment rapprochés, qu'il laissait se redresser ensuite. C'est Procuste, célèbre par le fameux lit où il étendait ses victimes, les allongeant si elles étaient trop courtes, les raccourcissant si elles étaient trop longues. Admettons que la postérité ait brodé sur toutes ces histoires. Il est impossible que la broderie ne repose pas sur un fond sérieux et réel. Il y a eu toute une période de la Grèce préhistorique où de grands brigands jetèrent l'épouvante et où de grands gendarmes surgirent pour réprimer leurs excès.

La sécurité n'est pas troublée seulement par des hommes, mais par des animaux. A propos des exploits ayant pour objet

l'extermination des *monstres*, deux choses sont à considérer : la première, que les bêtes féroces étaient alors beaucoup plus nombreuses que de nos jours. Des espèces redoutables, qui ont complètement disparu de certains pays, pouvaient y être représentées il y a quatre mille ans. La seconde, c'est que nos Grecs, imaginatifs et symbolistes, ont pu quelquefois confondre les hommes de proie avec les bêtes de proie. Nous appelons « monstres », par métaphore, certains hommes exceptionnellement odieux. Les Grecs, eux, allaient souvent plus loin que la métaphore; ils allaient jusqu'à la métamorphose idéale et symbolique. Ceci dit, notons encore quelques exploits d'Hercule : lutte contre le lion de Némée, lutte contre le sanglier d'Erymanthe, course après la biche aux pieds d'airain, extermination des oiseaux du lac Stymphale, extermination du taureau féroce de Marathon. Et Persée, autre fils de Jupiter, après avoir occis Méduse, tue également un monstre qui allait dévorer Andromède. Ce Persée, dont la mère Danaé, fille d'Acrisios, roi d'Argos, avait reçu, captive dans sa tour, la visite de Jupiter métamorphosé en pluie d'or, est un bon type de banni — son aïeul l'expose sur les flots — et un bon type de fondateur — c'est lui qui bâtit Mycènes, la cité nouvelle, destinée à détrôner provisoirement la pélasgique Argos. Quant à Thésée, comme son ami Hercule, il pourfend un minotaure, mais c'est en Crète qu'il va le chercher. Le type de Thésée est d'ailleurs difficile à classer chronologiquement, ainsi que plusieurs autres. Des légendes anciennes ont été incontestablement rajeunies à des époques postérieures, et c'est pourquoi nous retrouverons, dans la phase des *héros*, certains types dont la première ébauche s'est dessinée durant la phase des *dieux* et des *demi-dieux*.

L'assainissement et la voirie. — Outre les brigands, outre les bêtes féroces, les Héraclides ont encore à combattre les obstacles naturels qui s'opposent, soit à la circulation, soit à la mise en valeur de terres fertiles, ou qui constituent des foyers d'infection. Il y a donc lieu d'entreprendre *de grands travaux d'assainissement*, travaux tellement vastes qu'ils récla-

ment l'initiative de chefs très puissants et très prévoyants. Deux des travaux d'Hercule représentent admirablement le caractère de cette besogne. Nous voulons parler de la lutte contre l'hydre de Lerne et du nettoiement des écuries d'Augias.

L'hydre de Lerne est un « monstre », mais un monstre dont le caractère métaphorique apparaît très clairement. Il s'agit en effet d'un marécage pestilentiel d'Argolide, qui devait faire autant de victimes qu'une bête de proie. Ce monstre avait plusieurs têtes, dit la légende, et Hercule avait beau en couper, il suffisait qu'une seule subsistât pour qu'on vît reparaître toutes les autres. Le fils de Jupiter ne put venir à bout du monstre qu'en tranchant *d'un seul coup* toutes ses têtes.

Or, qu'on se rappelle ce que nous avons dit des cours d'eau de la Grèce. Ce sont des torrents qui, descendant des collines, charrient des quantités d'alluvions. Arrivés dans la vallée, ils déposent ces alluvions, qui tendent à constituer de minuscules deltas marécageux. Dans ces deltas, le flot, en rampant pour ainsi dire, se fraye péniblement un passage vers la mer et, parfois, se divise en plusieurs branches plus ou moins stagnantes. Il en résulte, si des travaux ne viennent contrarier cette disposition naturelle, un terrain singulièrement propice à la *malaria*. Ces travaux, des hommes puissants les effectuèrent jadis en divers lieux, qui devinrent dès lors habitables, et virent même s'élever des villes importantes, mais qui, abandonnés depuis lors aux lentes revanches de la nature, sont redevenus des marécages déserts. Tel est le spectacle que nous offrent, notamment, plusieurs rivages de l'Asie Mineure, ceux où s'élevaient Phocée, Milet, etc., et la côte orientale de la Corse, où s'élevait Aléria. En Grèce aussi, l'hydre des marécages était à vaincre, et elle fut vaincue, non sans peine, comme le montre la légende. Il fallut y revenir plusieurs fois, et arriver à des moyens radicaux, c'est-à-dire à des creusements de nouveaux lits, en supprimant toutes les branches anciennes d'écoulement, et, si nous passons de l'hydre de Lerne aux écuries d'Augias, nous constatons que, là encore, Hercule ne recule pas devant l'idée de détourner un fleuve, l'Alphée, pour accomplir sa besogne d'assainissement.

On représente encore Hercule luttant corps à corps avec le fleuve Achéloüs. Décidément les fleuves étaient de rudes adversaires pour nos Héraclides Or, ils ne pouvaient pas être terribles par leur grandeur, puisque, au contraire, ils étaient généralement minuscules. Ce qu'ils avaient de redoutable, c'étaient ces dépôts marécageux. Hommes entreprenants et puissants organisateurs du travail, les Héraclides luttèrent « corps à corps » contre ce fléau des marécages, et menèrent à bonne fin des besognes que nos ingénieurs modernes n'osent plus entreprendre aujourd'hui.

Hercule est encore un fendeur de rochers ; mais ici la légende, manifestement influencée par des additions phéniciennes, transporte l'exploit-type au détroit de Gibraltar, que le demi-dieu aurait créé en écartant deux montagnes l'une de l'autre. Il est probable que les Héraclides ont, dans ce genre, accompli en Grèce même des exploits plus modestes, mais plus nombreux. Il fallait faire sauter des rochers pour créer des passages dans la montagne grecque. Ils le firent, et l'admiration qu'on eut pour ces œuvres éminemment utiles les fit confondre par analogie, dans la suite, avec d'autres histoires d'un caractère exotique et plus merveilleux.

Les montagnards maîtres de la mer. — Ce n'est pas que tout soit invraisemblable dans les voyages d'Hercule. Les montagnards Héraclides, en établissant leur domination sur le bas pays, devenaient évidemment maîtres des ports et de la marine.

Jupiter a un autre frère, Neptune (Poseidon), qui va devenir le dieu des mers, comme Pluton sera le dieu des enfers. Les légendes sur l'enfance de Jupiter réfugié en Crète montrent d'ailleurs que les aventuriers de la montagne savent aussi, à l'occasion, être les aventuriers des flots. Du reste, en Grèce et sur tous les rivages grecs, la montagne est souvent très voisine du rivage et les nombreuses criques de celui-ci, formées par les projections de celle-là, fournissent des abris merveilleux à ceux qui veulent essayer la profession de pirates. Or, qu'est-ce qu'un

pirate, sinon un bandit de la mer? C'est donc un peu partout que les dominateurs des nouvelles couches deviennent les maîtres et impriment leur cachet à la vieille société pélasgique dont ils sont issus — comme Jupiter et Neptune sont issus de Saturne — mais qu'ils refondent sur un modèle nouveau.

Le progrès agricole, industriel et commercial. — Le triomphe des Héraclides, nous venons de le voir, se traduit tout d'abord par des progrès matériels. L'agriculture est poussée en avant par le drainage, et une fille de Jupiter, Cérès (Déméter) va désormais être proposée à l'adoration des cultivateurs. La fabrication, elle aussi, paraît être active. C'est surtout la métallurgie qui est en grand honneur. Nous sommes en plein « âge d'airain » et nous avons vu les Cyclopes travailler au casque de Pluton. Ces Cyclopes, qui les surveille et les dirige? Un fils de Jupiter, Vulcain. Son père l'a quelque peu malmené, mais on a besoin quand même de ses services, et ceux-ci excitent un incontestable enthousiasme. Il y a donc un dieu forgeron. Et il y a aussi un dieu commerçant, Mercure (Hermès), mais qui, par la nature même de ses fonctions, empruntera quelques-uns de ses traits aux légendes orientales. Comme il voyage, on en fait le messager des dieux. Un colporteur, en l'absence de la poste, est tout désigné pour être facteur. Du reste, le rétablissement de la sécurité ne peut que favoriser les transactions commerciales, tandis que le drainage des marais, en rendant salubres des vallées malsaines, contribue puissamment au relèvement de la santé et du bien-être de toute la race.

Mais les progrès matériels ne sont pas les seuls qui s'épanouissent avec l'avènement des Héraclides. Déjà ouverte au culte du beau, la race opère à ce moment-là une nouvelle ascension intellectuelle. Les arts et les sciences, sous l'impulsion des terribles Mécènes de la montagne, prennent un plus vigoureux essor.

Alors apparaît Apollon.

En tant que « dieu du Soleil », il est bien clair que le type d'Apollon se confond avec une divinité fort ancienne, dont le

culte peut avoir surgi spontanément chez divers peuples, car l'admiration du soleil et l'enthousiasme pour ses bienfaits constituent un phénomène psychologique d'ordre très général, qu'on retrouve chez les Parsis de l'Inde comme chez les Incas du Pérou, et ailleurs.

Le progrès intellectuel incarné dans Apollon. — Mais Apollon est autre chose.

C'est d'abord un fils de Jupiter et un montagnard déterminé.

Sa demeure favorite est sur le Parnasse, montagne de 2.460 mètres de haut, qui constitue l'arête principale de la presqu'île orientale de la Grèce centrale. C'est un bon point stratégique d'où l'on peut surveiller à la fois les Thermopyles au nord et le golfe de Corinthe au sud.

Apollon est ensuite un guerrier. On le représente armé de son arc d'argent et muni de son carquois. Son nom veut dire « destructeur », et il détruit en effet le serpent Python, événement qui, dans l'imagination des Grecs, prend une immense importance. Notons, entre parenthèses, que les reptiles, d'après les anciens, naissaient de la vase des marécages, et qu'en prêtant à divers héros des exterminations de serpents, on commémorait plus ou moins inconsciemment de grands travaux de drainage. Apollon joindrait donc, aux caractères du guerrier, celui de l'ingénieur.

C'est la victoire remportée sur le serpent Python qui va servir de prétexte à l'institution de la *Pythie* et de l'oracle de Delphes — un pèlerinage fort montagneux — c'est de là que sortiront les Jeux Pythiques, célèbres en cette localité. C'est le vainqueur du serpent Python qu'a voulu représenter le sculpteur de l'Apollon du Belvédère.

Apollon n'est pas seulement un type de montagnard et de guerrier; c'est un type de *banni*. Ayant osé tuer les Cyclopes qui fabriquaient la foudre, il est chassé de l'Olympe par son père Jupiter. Il descend alors dans la plaine de Thessalie, et, comme il faut vivre, garde les troupeaux du roi Admète. Puis, comme son oncle Neptune, le dieu des mers, est enveloppé dans

la même disgrâce, les deux proscrits passent l'Archipel et vont en Troade proposer leurs services au roi pélasge Laomédon, qui est en train de construire les murs de Troie. Un prix est convenu entre ce chef de cité et ses deux architectes d'occasion. Mais, Laomédon s'étant montré mauvais payeur, les deux bandits se vengent, Poseidon en faisant surgir un monstre, Apollon en envoyant la peste.

Dégageons cette aventure des détails notoirement fabuleux. Il nous reste un Héraclide fort intelligent, mais indocile, émigrant de la montagne pour aller chercher de l'ouvrage dans la plaine, puis s'expatriant tout à fait pour aller faire valoir, dans une société de même race légèrement arriérée, des capacités techniques déjà un peu plus développées dans la Grèce propre que sur la côte d'Asie. Quant à la vengeance des architectes mal payés, on voit toujours qu'elle a dû être violente, comme il convient au caractère de ces salariés d'occasion.

La lyre héraclide et la flûte pélasgique. — Malgré sa carrière aventureuse de berger et de bâtisseur, Apollon devient le dieu de la poésie et de la musique. Il préside à des perfectionnements de ces deux arts.

Matériellement, cette rénovation est représentée par l'apparition de la lyre, qui vient, pour ainsi dire, se superposer à la flûte sans la supprimer, comme l'Héraclide se superpose au Pélasge sans l'exterminer. Mais la lyre prend d'emblée les allures d'un instrument aristocratique; la flûte est quelque peu dédaignée. Au bon vieux Pan qui s'en contentait succède Apollon qui déploie plus de raffinement et montre plus d'exigence. La flûte est un instrument rustique, facile à confectionner et dont le jeu n'offre que des difficultés élémentaires. La lyre — d'où est sortie notre mandoline — réclame une caisse de résonance, des cordes diversement ajustées et un plus long apprentissage. Le son en est moins criard. Le jeu, n'exigeant pas le gonflement des joues, en est plus noble. Bref, la lyre convient à des chefs puissants et riches, qui peuvent entretenir des spécialistes musiciens. Du reste, c'est du côté d'Apollon et du Parnasse

que se tourne désormais l'enthousiasme des chanteurs et des poètes, preuve qu'une *nouvelle école* a surgi, plus brillante que les écoles précédentes, et s'impose désormais à l'admiration de toute la race.

Jupiter père des Muses. — Mais Jupiter, comme on le sait, a d'innombrables enfants. Père d'Apollon, le seigneur de l'Olympe est encore le père des Muses[1]. Il les a eues de Mnémosyne, déesse allégorique dont le nom veut dire « mémoire ». Pour comprendre le sens de ce mythe, il faut bien se représenter l'importance qu'avait la faculté mnémonique à une époque où l'enseignement se faisait sans livres, et où les maîtres ne pouvaient transmettre leur savoir à leurs élèves qu'en « serinant » à ceux-ci des vers ou des airs. Pour faire naître la poésie, il fallait la richesse et la puissance, représentées par Jupiter; mais il fallait aussi les heureuses dispositions intellectuelles, l'apprentissage patient, l'étude telle qu'elle était alors possible, c'est-à-dire celle de l'écolier qui écoute et qui répète. De là ce mariage admirablement trouvé entre le « roi des montagnes » érigé en « Mécène » et cette heureuse « mémoire » sans laquelle les efforts du grand patron eussent été vains.

Les Muses étaient montagnardes, comme leur père Jupiter et leur frère Apollon, qui est aussi leur précepteur. Elles habitaient le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, ou même l'Olympe. Elles étaient au nombre de trois, nombre qui ne fut multiplié par trois que plus tard. C'étaient *Mnémé*, *Mélété* et *Aoidé*, en d'autres termes la Mémoire, la Méditation et le Chant. L'importance de la faculté mnémonique éclate tellement aux yeux que le nom de Mémoire, qui sert à désigner la *mère* des Muses, sert à nommer la première d'entre elles. La première condition pour être musicien ou poète, c'est d'avoir un *acquit*. Mais il ne suffit pas de se souvenir, il faut créer, et, pour cela, *réfléchir*. Alors intervient la seconde Muse. Reste à envelopper cette création dans une

1. Voir notre article sur « La légende des Muses » (*Science sociale*, t. XXVII, p. 486, livraison de juin 1899).

belle forme, et c'est l'œuvre de la troisième Muse, celle dont la fonction est de chanter.

La « musique » et l'ébauche des sciences. — De *Muse* vient *musique*, mot beaucoup plus compréhensif chez les Grecs que chez nous. La musique, c'était tout ce qui pouvait s'apprendre dans le commerce des Muses : la poésie et la mélodie tout d'abord, mais aussi toutes sortes de connaissances intellectuelles et désintéressées. La division du travail n'existe pas encore dans les besognes de l'esprit. Le même homme est poète, penseur, savant. Les sciences, encore à leur berceau, ne constituent pas encore ces prodigieux amas de connaissances qui obligent les modernes à se spécialiser comme nous le voyons. Il en résulte, dans l'intelligence de ceux qui « fréquentent les Muses », un équilibre plus harmonieux.

Pourtant quelques sciences commencent à manifester, pour ainsi dire, l'intention de bourgeonner à part sur le tronc commun de l'arbre cultivé par les Muses. C'est d'abord l'astronomie, qui existe en fait, constituée à part, chez les Phéniciens, les Egyptiens, les Chaldéens, et qui aura bientôt chez les Grecs sa Muse spéciale, Uranie. C'est ensuite la médecine, dont le rôle utilitaire suscite évidemment un genre d'études un peu spécial.

Or, la médecine, avec les Héraclides, paraît faire un sensible progrès. C'est ce que la légende exprime en donnant à Apollon un fils d'une rare popularité : Esculape. Ce dieu a pour précepteur le Centaure Chiron, ce qui montre que des connaissances médicales existaient déjà dans la vallée, selon toute vraisemblance, avant la domination des Héraclides, mais que ceux-ci surent les mettre en valeur et les perfectionner. Comme les Muses deviennent l'incarnation de la poésie, Esculape deviendra l'incarnation de la médecine elle-même.

La nouvelle mythologie greffée sur la religion pélasgique. — D'après tout ce que nous venons de voir, la descente des Héraclides jette un certain trouble dans la religion.

Mais les modifications apportées aux croyances n'eurent pas les caractères d'une religion remplacée par une autre. C'est une religion ancienne modifiée par le développement d'organismes qu'elle contenait en germe, et enrichie par l'adoption de mythes étrangers qui viennent s'encadrer harmonieusement dans le fond primitif.

Il est clair que la mythologie classique ne put se constituer dès le début de la période héraclide. Ceux qui doivent être divinisés plus tard ne s'adorent pas eux-mêmes. Il fallut du recul pour que Jupiter et sa bande pussent apparaître, aux yeux de la postérité, dans une auréole convenable. En fait, la religion pélasgique se perpétua. Seulement l'adoration des forces naturelles prit peu à peu un caractère plus marqué d'anthropomorphisme, c'est-à-dire que de plus en plus, par suite de l'éblouissement causé par les grands hommes, on fut porté à confondre sous un même nom tel personnage aux exploits « divins » avec une divinité conçue jusqu'alors sous une forme vague et anonyme. On sentait depuis longtemps qu'il y avait quelque chose de divin dans le ciel. Ce quelque chose de divin devint Jupiter. On croyait à une puissance divine cachée dans les flots. Cette puissance divine s'appela Neptune. On tremblait devant la divine horreur qui se fait deviner dans l'*au-delà* de la tombe et qui évoque dans l'esprit l'image de « ténèbres », de « souterrain », de « centre de la terre ». Cette horreur divine laissa entrevoir, dans l'ombre, la figure précise de Pluton. Et ainsi de suite.

Une des filles de Jupiter, Minerve (Pallas-Athénè), donne à réfléchir sur le caractère et le genre de vie des jeunes filles montagnardes, des sœurs et femmes de bandits. Les temps modernes ont montré ce dont ces « vierges fortes » étaient capables en temps de guerre, et comment elles se trouvent associées à l'existence belliqueuse des montagnards. Minerve, avant de devenir la déesse de la sagesse et des arts, est une indomptable guerrière. Elle sort tout armée du crâne de Jupiter. Elle rassemble les soldats, inspecte les phalanges, commande dans les combats. On l'appelle « tueuse d'hommes, dévastatrice de villes,

faiseuse de butin, amie des dépouilles ». Elle a un bouclier merveilleux, qui est l' « égide », et ce bouclier est fait de peaux de chèvre, animal montagnard. Sa « sagesse », pour le moment, c'est la ruse stratégique. Elle excelle à organiser une embuscade nocturne. *Elle y voit pendant la nuit,* et c'est pourquoi les poètes, pour lui faire honneur, l'appelleront la déesse « aux yeux de chouette ».

Pendant que le recul agissait peu à peu pour diviniser les grands hommes, les rapports avec l'Orient se continuaient. Les voyageurs phéniciens ou autres, par leurs contacts répétés, répandaient leurs mythes à eux. Quelques-uns de leurs dieux, par analogie, fusionnaient avec les dieux de la Grèce. Le « Soleil » s'associait étroitement avec Apollon. La « Lune » faisait bon ménage avec Diane (Artémis), la jeune vierge guerrière et chasseresse qui se lève avant l'aube pour battre les vallons encore obscurs. L'Hercule tyrien, Melkart, entremêle ses exploits à ceux de l'Hercule olympien. En certains cas, la divinité garde tellement ses traits orientaux que la légende grecque est obligée elle-même d'en tenir compte. C'est ainsi que Vénus (Aphrodite), donnée parfois pour fille de Jupiter — car on s'efforce de tout rattacher au dieu suprême — est plutôt représentée comme naissant du sein de l'onde, c'est-à-dire, en prose vulgaire, comme apportée par des navigateurs. C'est l'Astarté phénicienne, et Bacchus (Dyonisos) arrive aussi de l'Orient. Peu à peu, la collection de dieux se complète, toujours rattachée au vieux Saturne par une généalogie méthodique, mais admettant une série de légendes plus ou moins orientales, qui donneront aux spécialistes de la mythologie comparée le plaisir de retrouver çà et là des points de ressemblance entre les croyances des Grecs et celles des Perses, des Chaldéens ou des Hindous. Ce qui est très grec, c'est le type physique sous lequel, au bout d'un certain temps, on se met à concevoir chaque dieu ; ce sont les attributs qu'on leur donne : le casque et la lance de Minerve, l'arc de Diane, le caducée et les talons ailés de Mercure. Les Orientaux prêtaient à leurs dieux des formes souvent grotesques ou hideuses, parfois défigurées par un symbolisme baroque. La race grecque, placée dans des condi-

tions propres à développer le sens de l'harmonie et le goût esthétique, veut des dieux à forme bien humaine et possédant, entre autres perfections divines, celle de la beauté.

Alors sans doute commencent à apparaître les temples. Puisque les dieux ont un corps comme l'homme, il faut les loger comme l'homme. On leur bâtit donc des maisons, qui ne sont point des lieux de prière ou de réunions pieuses, mais des domiciles de la divinité. Ils n'ont donc pas besoin d'être grands. Ce sont des logis comme les autres, mais à mesure que cette coutume se répandra, et que le bien-être le permettra, on fera ces maisons plus belles que les autres, et quand l'art apparaîtra nettement dans l'architecture, ce sont ces maisons-là que l'on s'efforcera tout spécialement d'embellir.

Les survivances et résistances du type pélasge. — Nous saisissons donc dans ses grandes lignes, à travers la distance, le phénomène qui dut se passer longtemps avant l'époque historique, et même avant l'époque héroïque. La société pélasgique est submergée, puis vivifiée, par une classe de dirigeants descendus de la montagne, mais sortis précédemment de la vallée, bandits supérieurs et organisateurs, aptes au métier de gendarme comme à celui d'ingénieur, capables de patronner les cultures intellectuelles et de produire sur les imaginations un éblouissement peu à peu transformé en apothéose. La diffusion de ce type a pour point de départ le massif montagneux de l'Olympe, et gagne peu à peu, non seulement la Grèce, mais d'autres rivages situés au delà des mers. De divers côtés se fondent des dynasties jalouses de se rattacher à Hercule. L'une d'elles va même s'établir jusqu'en Lydie, c'est-à-dire sur les frontières du monde assyrien.

Toutefois, cette expansion paraît avoir été limitée. Le type héraclide ne recouvre pas tout le type pélasge, ou tout au moins n'agit pas partout avec la même efficacité pour transformer les anciennes couches. Il est facile de conjecturer, en effet, que, si une partie de la population pélasgique se laissait dominer et imprégner par les Héraclides, une autre partie se trouvait assez

loin pour ne subir leur influence qu'à dose affaiblie, ou encore se concentrait sur des territoires privilégiés pour mieux faire front, ou enfin tâchait de se dérober au joug par la fuite. De là des régions, comme l'Italie, qui demeurent au premier stade de l'évolution, et, autour de l'Archipel même, des points spéciaux qui forment des centres de résistance aux entreprises des « fils de Jupiter ». L'Attique, péninsule assez bien isolée, et rejetée en dehors de la grande route terrestre qui va du Nord au Sud, échappa longtemps à l'influence des grands montagnards, et c'est grâce à des confusions de légendes qu'on a pu faire de Thésée le compagnon d'Hercule. En fait, les Pélasges semblent s'être réfugiés et tassés dans le cul-de-sac de l'Attique pour fuir les Héraclides vainqueurs, comme les Ioniens devaient s'y réfugier et s'y tasser plus tard, en vertu de la même loi, pour fuir l'invasion dorienne. L'Arcadie, dont nous avons déjà parlé, fut aussi épargnée, au moins relativement, grâce à sa situation de grande vallée centrale du Péloponèse. Mais — et il faut noter le fait comme remarquable — ce mouvement de fuite et de concentration défensive paraît avoir lieu précisément dans la direction de l'Hellespont, c'est-à-dire par la route qui avait servi à l'arrivée de la race. Les îles de Lemnos[1], de Thasos et de Samothrace, les rives de l'Hellespont et la pointe nord-ouest de l'Asie Mineure sont demeurées pélasgiques plus longtemps que le reste du monde grec, comme l'attestent des traditions anciennes. Les Troyens étaient des Grecs, mais des Grecs demeurés dans le moule primitif, alors que ce moule se brisait ailleurs. Enfin c'est dans la Phrygie, au débouché de la route arrivant de la mer Noire, que se retranche longtemps, avec persistance, le culte de Cybèle, la « grande déesse », personnification des forces productrices de la nature, et dont on fit, non point la fille, mais la *mère* de Jupiter. Les Phrygiens, en fait de dieux, demeurent fidèles à l'ancien régime. En musique, aussi, ils restent « vieux jeu ». Ils continuent à goûter la flûte, même après

1. Sur les Pélasges de Lemnos et leurs rapports avec l'Attique, voir dans Hérodote (VI, 137 et suivants) des anecdotes légendaires qui ont d'ailleurs besoin d'être interprétées.

que le « nouveau régime » a mis à la mode la lyre. Par là, ils se font mépriser des autres Grecs, ce que la légende, toujours poétique, exprime admirablement en contant que Midas, roi de Phrygie, ayant préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon, c'est-à-dire un système « rétrograde » à un système « progressif », reçut de ce dieu des oreilles d'âne.

Enfin, parmi les gens de la vallée, ces Titans qui avaient combattu Zeus et sa bande, il en fut — les plus compromis sans doute — dont la seule ressource fut de « se jeter dans le maquis », comme on dit en Corse, c'est-à-dire de gagner, eux aussi, quelques gorges escarpées de la montagne et, pour fuir les bandits vainqueurs, de se faire bandits à leur tour. C'est ce que la légende exprimera, lors de l'apparition des « Hellènes », en faisant des nouveaux venus, descendus à leur tour de la montagne, la postérité de Titan.

III

LE BANDIT MONTAGNARD IDÉALISÉ
DEUXIÈME DESCENTE : LE TYPE HELLÈNE

Les bandits héros, supérieurs aux bandits dieux. — Les grands bandits du type héraclide avaient réalisé en Grèce des œuvres puissantes, mais d'une manière désordonnée et en quelque sorte chaotique.

Leur mérite était d'être descendus les premiers et d'avoir fait fermenter, pour la première fois, la pâte pélasgique.

Des génies exceptionnels et fulgurants s'étaient révélés, justement parce que tout était à faire. De là cet éblouissement des populations, qui fit de ces hommes des dieux, ou les confondit avec des dieux.

Leur action s'était traduite, nous venons de le voir, par une impulsion de progrès donnée à la race. Le niveau social, grâce à Jupiter, à Hercule et à leurs farouches collaborateurs, hommes « à poigne » et promoteurs de vastes entreprises, se trouvait désormais plus haut.

Il devait s'élever plus haut encore, grâce à une seconde descente de bannis.

Les fortes têtes du parti des Titans, après la victoire de Zeus, avaient fui naturellement devant l'orage, et avaient, comme jadis leurs prédécesseurs, « gagné le maquis ».

Un centre particulier de ralliement avait été fourni par le massif montagneux de l'Othrys, au sud de la Thessalie.

C'est de là qu'on voit descendre, d'après la tradition, Hellen et ses fils.

Mais Hellen n'est plus un dieu, comme Jupiter. Lui et les gens de sa race sont seulement des *héros*. Le prestige d'un vaste recul manque à ces nouveaux venus de la montagne. En outre ils ne seront pas les *premiers* à faire œuvre de civilisateurs. Ils *continueront*, en la perfectionnant, l'œuvre encore fruste et incomplète des Héraclides. L'admiration pour eux sera grande encore, mais non point prodigieuse. On ne les considérera plus comme des êtres absolument extraordinaires, puisque la voie où ils chemineront aura déjà été frayée.

Le bandit hellène n'en sera pas moins un type supérieur au bandit héraclide. Il fera mieux, parce que le terrain est mieux préparé. Il fera mieux, parce que l'Othrys, montagne moins haute que l'Olympe, est plus en contact avec les cités de la vallée, et que les montagnards ont été plus à même d'y conserver leur culture intellectuelle. Il s'ensuit que la domination hellène va prendre les caractères d'une domination plus régulière et plus organisatrice que celle des Héraclides qui l'ont précédée.

La force expansive des monts Othrys. — Hellen, d'après la légende grecque, était fils de Deucalion, qui était fils de Prométhée, lequel, en bon ancêtre pélasge, était « fils de la Terre », et s'était illustré par sa lutte contre Jupiter. Prométhée avait, dit-on, prédit à ce dieu que son règne aurait une fin. Au point de vue religieux, la prophétie ne devait être qu'à bien longue échéance, car les imaginations populaires étaient trop victorieusement fascinées par la gloire de Jupiter pour qu'on pût en déraciner le culte. Mais, au point de vue politique, il était exact que la race des Titans devait prendre sa revanche. Elle la prit donc, et de ce moment date la fortune du nom d'Hellènes, qui, d'abord réservé aux seuls habitants de la Phthiotide, finit par s'imposer à tous les habitants de la péninsule. C'est que la bande des montagnards de l'Othrys avait fait explosion, pour ainsi dire, et fourni des dominateurs, de proche en proche, aux pays voisins.

La forme de cette expansion fut, d'après la tradition, une intervention des bandits hellènes dans les innombrables petites guerres qui, vers la fin de l'époque héraclide, avaient armé les uns contre les autres les habitants des vallées.

Ainsi, de nos jours encore, dans les pays où fleurit le banditisme, les « rois de la montagne », s'érigeant en redresseurs de torts, vont donner « un coup de main » aux partis qu'ils favorisent dans le bas pays.

Mais, cette fois, les auxiliaires devinrent des maîtres. Le massif montagneux où s'était formée leur supériorité dominatrice fut le centre d'un rayonnement social. On a l'impression d'une époque où les diverses peuplades de la Grèce subissent une transformation, par suite de l'arrivée d'hommes énergiques et entreprenants, venant tous d'un même endroit, et se différenciant peu à peu en plusieurs variétés, sous l'influence des milieux nouveaux dans lesquels ils viennent établir leur domination.

Une fourmilière de petits rois. — A la base de cette société, on trouve toujours un peuple d'agriculteurs, groupé en cités. C'est le vieux fonds pélasgique, la classe ouvrière. Cette classe ouvrière, tout d'abord, ne comporte pas d'esclaves. Le travail libre paraît avoir précédé l'esclavage; mais celui-ci, par l'effet des guerres, et surtout des guerres lointaines, apparaît précisément vers cette époque. Les premiers esclaves sont des prisonniers ou des captives réservés à la maison des chefs. Quant aux groupes locaux de cultivateurs, ils ont, pour diriger leurs cultures, un conseil de « gérontes » ou « anciens ». Leur cité se confond pratiquement avec le clan dirigeant qui la domine. Elle fournit d'ailleurs, au besoin, de bons soldats quand les chefs jugent nécessaire d'en recruter dans son sein.

Ces chefs sont les *anax,* les *meneurs d'hommes.* Ce sont les bandits superposés aux anciennes populations. Ils constituent la classe dirigeante. Mais eux-mêmes se groupent, selon une certaine hiérarchie, autour de *grands chefs* qu'on appelle *basileus.* Ce mot a été traduit par *roi.* En fait, les *basileus* sont rois

par leur indépendance, mais ce sont, bien entendu, de fort petits rois. La seule Ithaque, avec les îles voisines, en compte plusieurs centaines. La Grèce entière en compte évidemment des milliers.

Chaque *basileus* se taille dans le pays un petit « royaume ». Il y a évidemment des différences dans l'étendue de ces territoires et dans la puissance de leurs chefs. Ce qui arrive, surtout, c'est que tel chef plus puissant fait reconnaître, de gré ou de force, son autorité sur les chefs du voisinage et acquiert par là un prestige tout spécial. Il devient alors un « roi des rois » comme Agamemnon, ce qui n'est pas beaucoup dire. Quoi qu'il en soit, le spectacle offert par la Grèce de cette époque, lorsqu'on considère la couche supérieure de la société, est celui d'une fourmilière de rois.

La poursuite de la richesse mobilière. — A quoi s'occupent ces petits rois? A guerroyer, à piller, autant que possible. Ils cherchent naturellement, descendus dans la plaine, à continuer le métier qu'ils exerçaient dans la montagne. Tout ce qu'on a pu savoir d'eux nous les montre violemment épris de la richesse mobilière, fort préoccupés des lois, conventions ou usages qui règlent le partage du butin, et jaloux de se constituer des *trésors*. La propriété immobilière est indivise et peu prisée, parce qu'elle n'enrichit guère. Deux sortes de richesses, entre toutes, sont recherchées avec passion : les troupeaux d'abord, et les objets métalliques ensuite. La monnaie n'existe pas encore, et se trouve suppléée par ces deux espèces de marchandises. Les femmes captives sont aussi fort appréciées, à cause des étoffes ou des vêtements qu'elles confectionnent. Ces femmes sont pour leurs maîtres des productrices gratuites d'objets mobiliers. Ce sont *des objets mobiliers qui en produisent d'autres* et qui ont par là une double valeur. C'est une question de butin. Si un héros tient à une femme, c'est à cause de cette valeur qu'elle représente et dont il n'entend pas se laisser frustrer. Cet attrait de la richesse mobilière et la facilité de son acquisition poussent les jeunes gens à se détacher de leurs pères pour courir les aven-

tures. Elle sépare les frères les uns des autres, les brouille parfois, et réduit la famille à un groupe plus restreint.

En un mot, le grand plaisir de nos *basileus* et de nos *anax*, c'est d'augmenter leur bétail, et de collectionner des objets d'or, d'argent, d'ivoire ou de bronze, enlevés à des vaincus. Cela leur permet de donner des festins plantureux où l'on mange des bœufs entiers et où l'on boit le « vin noir » dans des coupes précieuses. Cela permet encore de faire des cadeaux à ses amis. On prend d'une main et l'on donne de l'autre. Or, nous allons le voir, on a besoin de faire plaisir à ses amis.

Châteaux forts et trésors. — Où le chef pillard s'abrite-t-il et abrite-t-il ses richesses? Dans des châteaux. Il habite « une demeure haute, bien bâtie ». Il convient que la demeure soit haute pour qu'on puisse guetter les arrivées d'ennemis à combattre ou de voyageurs à détrousser. Il faut qu'elle soit bien bâtie pour que les provisions et collections soient à l'abri d'autres pillards.

Ces châteaux sont, en général, de dimension restreinte. Le chef l'occupe seul avec une troupe choisie. Un appartement de cet édifice, le *mégaron*, renferme des réserves d'armes. Mais une pièce caractéristique de l'époque, c'est le *trésor*, où l'on conserve les objets précieux. C'est une construction particulièrement solide, aux murs épais, et dont le toit, par des combinaisons spéciales, réalise l'équivalent de la voûte, que les Grecs ne connaissaient pas.

Le château est précédé d'une sorte de portique, ou de galerie, pièce sacrifiée, pour ainsi dire, par la vie privée à la vie publique. Cette pièce reçoit en poésie l'épithète consacrée de « bruyante », à cause des gens qui s'y pressent et y séjournent, amis, clients, fidèles de toutes sortes. En arrière se trouvent les pièces consacrées aux hommes. Un appartement spécial, le gynécée, est réservé aux femmes. Le château est meublé de *trônes*, autrement dit de fauteuils, de chaises, de tabourets ou petits bancs, de coffres où l'on serre les étoffes. Une colonne est creusée de manière à constituer un placard à lances ou à jave-

lines pour que les visiteurs puissent se débarrasser de leurs armes comme on se débarrasse actuellement des cannes et des parapluies. On offre des fauteuils aux hôtes de distinction. On y étend des couvertures brodées ou bariolées. On met un petit banc sous les pieds du visiteur. Il y a naturellement des celliers pour les provisions, avec des jarres parfois immenses, et des écuries ou étables pour les chevaux et le bétail.

Le mot dont nous avons fait *roi* signifiait donc *chef,* et de même le mot dont nous avons fait *trône* signifiait, comme nous venons de le voir, *siège à bras.* Toujours d'après la même proportion, le mot dont nous avons fait *sceptre* signifiait bâton. Les *basileus,* en temps de paix, tenaient volontiers en main une sorte de canne plus ou moins ornée, qui finit par devenir *un bâton de commandement,* et, par suite, un objet quasi sacré.

La bande du chef. — Le *basileus*, grand chef, est entouré de plusieurs *anax,* petits chefs, qui sont en principe ses *pairs,* et qui obéissent, non par contrainte, mais librement. Le grand chef a su se les attacher par sa richesse, par sa vaillance, par son prestige, par son éloquence. Le même mot, dans la langue grecque, veut dire *obéir* et *être persuadé.* Pour se faire obéir, il faut donc persuader les gens, et l'on voit poindre ici le rôle capital que va jouer l'éloquence dans toute l'histoire du monde grec. Le grand chef qui veut prendre une décision assemble un certain nombre de chefs moins grands qui gravitent autour de lui et leur propose son affaire. C'est ce qu'on appelle la *boulé.* De là sortiront les *sénats* de l'époque ultérieure. Cet état-major discute la question, parfois avec assez d'âpreté ; mais le grand chef a naturellement pour lui la supériorité de son prestige. L'idée est-elle adoptée ? Tout n'est pas dit. Il faut rassembler l'*agora*, c'est-à-dire tous les *anax* ralliés au clan du *basileus.* C'est l'assemblée générale de tous les *nobles*, si l'on veut, de tous les guerriers. Là, on discute encore, mais un peu pour la forme. Le *basileus,* qui s'est entendu avec la *boulé*, est assez fort pour entraîner l'adhésion de cette collectivité tumultueuse. Mais encore faut-il qu'il la demande, sans quoi les *anax* se formaliseraient sans doute, et l'on

ne peut se dispenser de cette formalité d'enregistrement. L'agora enregistre, en effet, avec plus ou moins d'enthousiasme. Elle se laisse généralement conduire, mais après des discours et des flatteries appropriées. Là encore, les « meneurs d'hommes » sont obligés de faire des frais oratoires. L'obéissance passive n'est pas de mise, sauf peut-être — car ce n'est pas sûr — au fort du combat.

Les auxiliaires du chef. — Certains *anax* de distinction sont spécialement attachés à la personne des grands chefs. Ce sont les *thérapontes*, sortes d'écuyers nobles, que le grand chef traite à peu près en égaux et souvent en amis. A un cran supérieur, l'on trouve des *basileus* qui peut-être ont eu des malheurs, ou qui trouvent décidément leur « royauté » par trop insignifiante, et qui lient volontairement leur cause à celle d'un ami plus puissant. Ce sont les *hétairoi*. Mais ce mot, à l'usage, finit par prendre un sens large et vague. Cela veut dire *compagnon*, camarade, ami. Et il est très important, dans le système, de cultiver les amitiés.

Sous ce régime de libre service, l'homme puissant est celui qui sait se faire beaucoup d'amis. Plus on sera aimable, généreux, hospitalier, serviable, plus on recrutera de bonnes lances dans sa compagnie. L'état social, qui tend à développer l'éloquence, tend donc à développer aussi l'amabilité, les manières fines, courtoises, insinuantes. Il pousse, en certains cas, à d'admirables fidélités. De ce besoin social sortiront des couples d'amis dévoués, comme ceux d'Achille et de Patrocle, d'Oreste et de Pylade. La camaraderie devient un ressort de la vaillance.

En dehors des guerriers proprement dits, le chef dispose encore d'auxiliaires pacifiques, dont les trois principaux sont le héraut, le devin et l'aède.

Le héraut est un parlementaire permanent. C'est lui qui préside aux rapports des ennemis en temps de guerre. Il ne se bat jamais et sa personne est inviolable. Il fait les proclamations nécessaires en présence de l'ennemi. Mais il a aussi son rôle dans l'intérieur du clan. C'est lui qui a la police des assemblées.

Il réclame le silence lorsqu'on crie trop fort, ce qui devait donc arriver souvent. Mais il lui est utile de pouvoir crier très fort lui-même, et le nom de Stentor, héraut des Grecs au siège de Troie, en est devenu proverbial. Enfin le héraut sert d'arbitre sur les questions de point d'honneur. C'est un bandit *neutralisé.*

Le devin porte un nom qui indique son rôle. Il est environné d'un grand respect. Plus les occupations des hommes sont hasardeuses, plus ils éprouvent le besoin quelquefois fébrile d'interroger par avance l'avenir. Or les occupations de nos Hellènes sont fort hasardeuses. Le devin est donc un être sacré. Non seulement l'oracle de Delphes voit s'accroître sa vogue, mais on rencontre, autour des plus illustres *basileus,* des personnages qui prophétisent. Tel est Mélampos, qui est en même temps médecin, et à qui la légende attribue le don d'entendre le langage des oiseaux. Tel est encore Tirésias, le devin de Thèbes, qui dévoile les crimes d'Œdipe. Tel est encore Calchas, qui accompagnera les Grecs au siège de Troie. Et il faut insister sur la puissance exercée par de tels hommes, ou par les oracles en général. On peut voir dès maintenant se dessiner une forte tendance à faire intervenir la superstition comme élément directeur ou perturbateur dans les entreprises de la vie, et notamment dans les opérations militaires, tendance que l'on retrouvera toute-puissante à la plus belle époque du génie grec.

L'aède enfin, c'est le chanteur, le poète, le spécialiste qui charme les réunions du château et constitue une attraction de ses plantureux banquets. Nous avons vu comment le goût de la musique et de la poésie s'était renforcé à l'époque héraclide. Il se renforce encore et se régularise, comme tout le reste, à l'époque hellène. Que chante l'aède? Les dieux sans doute, mais aussi, et avec une prédilection particulière, la gloire des combats, puisque c'est ce qui intéresse tout spécialement nos héros.

Comme il faut que ces spécialistes fassent leur apprentissage quelque part, il se crée des écoles de poésie et de musique, où l'on conserve les recettes, les procédés, les airs, les vers. Les aèdes, pour les raisons que nous avons dites, ont la capacité mnémonique fort développée. Ils savent beaucoup de belles

histoires, qu'ils transmettent à leurs élèves. Ces histoires sont des morceaux épiques auxquels la coutume finit par imprimer une forme consacrée. Il y aura des invocations à la Muse, des épithètes traditionnelles, des sortes de moules tout faits pour introduire les récits de combats ou les disputes de guerriers. Telles apparaissent, dans la poésie homérique, les figures de Phémios, l'aède attitré du château d'Ulysse à Ithaque, et de Démodocos, qui charme à Schérie les superbes banquets des Phéaciens.

Les guerres entre chefs. — Les chefs, avec les clans qu'ils mènent, peuvent être entre eux à l'état de guerre ou à l'état de paix.

L'état de guerre est fréquent. Ce sont des rivalités, des brouilles, des raccommodements, des meurtres, des fuites de meurtriers chez un clan voisin qui les adopte, des luttes intestines dans la même cité, des fratricides, des vengeances atroces, des « faits divers » dramatiques dont on fera effectivement des tragédies. Ce sont encore, selon la méthode qui dès le début caractérise l'expansion hellène, des entreprises pour soutenir tel ou tel parti dans une cité où règnent des querelles intérieures. Ce sont des histoires de « bannis » qui s'en vont avec des menaces, et qui reviennent après être allés chercher du renfort. Polynice, banni de Thèbes, s'en va chercher Adraste, roi d'Argos, lequel avait été banni d'Argos par Amphiaraüs, puis s'était réconcilié avec ce dernier. Oreste, vengeur de son père Agamemnon, est un banni qui revient. Banni encore, Persée; banni, Bellérophon; deux héros dont la légende touche au moins en partie à notre période, et tous deux s'illustrent quoique bannis, ou parce que bannis. C'est l'ère des coups de main et des coups de force. Le régime longtemps pratiqué dans la montagne est appliqué à la plaine. Le bandit, érigé en *basileus,* demeure bandit.

Mais, dans la plaine, la guerre se fait d'une façon perfectionnée. La valeur de l'unité humaine, poussée à son maximum dans ces luttes où les combattants ne sont qu'une poignée d'hommes, amène le développement des armes défensives : casques, cuirasses, épaulières, jambières, boucliers. Comme il arrivera plus tard au

moyen âge pour des raisons analogues, le *héros* éprouve le besoin de se transformer en citadelle vivante. C'est toute une affaire que de se procurer des armes solides. Le bronze est encore le métal qui les fournit. Mais, sous cette carapace, naturellement, les mouvements du *héros* sont difficiles. Que fera-t-il? Il montera debout sur un char, petit siège traîné par deux chevaux, et que conduira un fidèle théraponte. Le cheval apparaît donc, et l'épithète « dompteur de chevaux » devient pour un héros un précieux éloge. Castor, le frère de Pollux, est un de ceux qui en bénéficient. Mais, malgré tout, l'Hellène ne se bat guère à cheval. C'est un fantassin qui se fait traîner en voiture. Du reste, pas de tactique; rien que de la bravoure, ou des ruses élémentaires. Les batailles se décomposent en une série de combats singuliers — toujours comme il arrivera pour les chevaliers du moyen âge. On se défie, on se poursuit, on se sauve d'ailleurs sans vergogne quand on se sent le plus faible, et l'on s'embarrasse peu des prescriptions de la loyauté.

Les armes offensives sont surtout l'arc, l'épée et le javelot. L'arc joue un rôle important dans les légendes héroïques. Toutefois le javelot semble en voie de conquérir la prépondérance. Pour comprendre celle-ci, il faut se représenter l'entraînement physique auquel se soumettaient, de bonne heure, les futurs guerriers. Le trait lancé à la main, grâce à une studieuse habitude, finissait par être une arme terrible, perçant les boucliers et les cuirasses et franchissant des distances relativement considérables. A une époque où la poudre à canon n'existait pas, la faculté physique de projeter un dard *plus loin* que ses adversaires constituait une supériorité précieuse, équivalente à ce qu'est pour nous la possession d'un fusil ou d'un canon à longue portée. On cultivait de même l'*endurance*, qui permet de combattre *plus longtemps* sans fatigue. C'est en s'entraînant à ces exercices que les Grecs deviendront des guerriers supérieurs et se rendront capables de prouesses merveilleuses contre les armées inférieures de l'Asie. Or, ils s'y entraînent parce que leur état social les y oblige, parce que la vie de bandit montagnard leur a fait une loi de ces tours de force, et que, dans cette société de

pillards aventureux, la virtuosité musculaire est un gagne-pain.

Les chefs, au milieu de guerriers quasi égaux, n'ont d'autre autorité sur leurs compagnons que celle à laquelle ces derniers veulent bien se soumettre. Évidemment il faut une organisation et une discipline embryonnaires. Le chef est un homme très brave et très admiré, doué personnellement — sans quoi il ne serait pas chef — des qualités du « meneur d'hommes ». Mais, à l'occasion, tel ou tel *anax* refuse d'obéir, et le chef ne peut rien contre lui. Ce n'est pas de la désertion; c'est de la *grève*, et la grève est permise. Nouvelle occasion pour le chef de déployer toutes ses ressources d'éloquence, et de manifester son utile libéralité.

Enfin, vainqueurs, nos héros se partagent le butin, et c'est toujours une grave question. Il faut que les parts soient égales, et qu'elles soient tirées au sort. Le grand chef a toutefois sa part privilégiée, et parfois tel héros de distinction peut obtenir une « récompense » hors part, votée par ses camarades. Mais cette répartition du butin est la cause de bien des brouilles. C'est la grande affaire d'État.

Les coalitions par sympathie. — Pour être capables d'entreprendre des expéditions un peu importantes, nos « petits rois » sont obligés de s'associer entre eux. Étant donné l'émiettement de la souveraineté à travers le pays, c'est le seul moyen de mettre sur pied des forces sérieuses.

Ce résultat est obtenu au moyen de l'*hétérie*.

L'hétérie est l'extension hors du clan de ces *amitiés* dont l'intérieur du clan nous a déjà offert l'exemple. C'est, en quelque sorte, un vaste *réseau d'amitiés* qui englobe çà et là une multitude de chefs.

Le sentiment d'une origine commune se fortifie parmi les Grecs avec l'avènement des Hellènes. Et la chose est fort naturelle si l'on considère que les chefs des diverses cités sont fournis à celle-ci par un type unique d'hommes supérieurs formé dans un milieu déterminé. La séparation des vallées, d'une manière lente et continue, tend à faire diverger les in-

nombrables cantons de la Grèce, malgré leur commune origine pélasgique; mais l'accession au pouvoir d'hommes provenant de la même bande tend, par intervalles, à resserrer plus ou moins brusquement le lien primitif, d'autant plus que ces bandits ne sont pas des étrangers, mais des enfants du pays, dont les ancêtres ont jadis gagné le maquis. Des groupes sympathiques se forment donc çà et là; les liens de l'hospitalité, ceux du mariage, ceux du voisinage entrent en jeu. Entre deux *basileus* grecs, il y a des terrains d'entente qui n'existent pas entre un quelconque de ces *basileus* et le *barbare*. Car le terme de « barbare » va apparaître, indice d'un état d'âme tout spécial chez les Grecs qui l'emploient. C'est contre les barbares, ou contre les gens réputés tels, que se formeront les plus célèbres *coalitions* de la Grèce.

En attendant, les discordes intestines de la Grèce nous donnent le spectacle d'autres coalitions. La plus célèbre est celle des *sept chefs* qui vont assiéger Thèbes, lorsque Polynice, fils d'OEdipe, en est *banni* par son frère Etéocle. Polynice va en effet faire appel à ses amitiés. Il va trouver son beau-père Adraste, roi d'Argos, et Adraste met à son service le crédit dont il dispose autour de lui. A son appel, des chefs illustres s'enrôlent : Tydée, roi de Calydon, autre gendre d'Adraste et par conséquent beau-frère du proscrit; Capanée, gendre d'un chef de clan nommé Iphis, qui partageait avec Adraste la « royauté » d'Argos; Parthénopée « fils d'une chasseresse des montagnes » (Atalante), qui a été élevé dans Argos, et se rattache ainsi au clan d'Adraste; Amphiaraüs, beau-frère de ce dernier, que la légende représente marchant à contre-cœur, par devoir de clan; plus un certain Étéocle, homonyme du chef thébain, et un certain Hippomédon, sur lesquels la légende ne nous renseigne pas. Ni l'échec de cette ligue, ni la mort de tous les chefs, ni celle même de Polynice, ne découragent les « amis » de ce dernier, car une nouvelle coalition s'organise pour rétablir, comme chef du clan thébain, Thersandre, fils de Polynice.

Cette guerre des *Sept contre Thèbes* est devenue célèbre dans la légende, grâce à son caractère fratricide qui lui donna un

cachet particulier d'horreur. Mais, en réalité, une foule d'expéditions et de groupements semblables ont dû exister, et l'on entrevoit le tableau que devait présenter la Grèce à cette époque lointaine. C'est l'émiettement de la souveraineté, mais c'est aussi l'effort continu pour grouper en faisceaux des clans épars. C'est la guerre perpétuelle, mais c'est aussi le jeu perpétuel des amitiés, des relations, des intérêts sympathiques. C'est l'anarchie pillarde et belliqueuse corrigée par une multitude de petites harmonies particulières.

Les éléments fédératifs : 1° Les Amphictyonies. — Cette tendance à l'harmonie, on essaie de la faire passer dans des institutions effectives.

La légende donne un frère à Hellen et l'appelle Amphictyon. Cet Amphictyon, dont on fait un des anciens rois d'Athènes, donne son nom aux « amphictyonies ».

Les amphictyonies paraissent n'avoir été tout d'abord que des conventions de bon voisinage entre cités juxtaposées. Elles devinrent ensuite des conventions d'une nature plus large et plus générale, destinées à faciliter, malgré l'état de guerre, le culte des divinités communes aux Hellènes.

2° Les pèlerinages. — Justement à cette époque, en effet, l'apothéose — progressive sans doute — des grands Héraclides de l'époque précédente, achevait son œuvre, et la personnalité merveilleuse de ces chefs inoubliables achevait de se confondre avec les diverses forces de la nature. La fusion des diverses mythologies pélasgique, héraclide, exotique aboutissait à une cristallisation, et l'on ressentait le besoin d'opérer, en ce qui concernait ces divinités à figure parfois un peu flottante, un classement définitif. Les représentants de la religion prirent probablement cette initiative, et une entente générale, par leur entremise, eut lieu dans tout le monde grec pour proclamer la prééminence officielle des *douze grands dieux*. Mais ces dieux avaient, çà et là, des sanctuaires particulièrement révérés auxquels des dévots de diverses régions se rendaient volon-

tiers en pèlerinage. De là un besoin de *neutraliser* certains points privilégiés, pour permettre à ces dévotions de se manifester, et à certaines grandes fêtes d'être célébrées à frais communs, par des fidèles venus de tous les points du pays. On sacrifiait en commun au dieu et l'on chantait ses louanges. On était toujours à temps de se battre ensuite. Il y eut donc des « commissions », des « conseils », quelque chose comme des « congrès » à mandat plus ou moins limité. Il y eut des essais de codification d'un droit international très élémentaire. On décida, par exemple, qu'aucune peuplade grecque ne devait, en cas de guerre, saccager de fond en comble la résidence d'une autre, et — détail curieux — qu'aucune ville assiégée ne devait être privée d'eau par des assiégeants. Des traits semblables accusent la supériorité et la civilisation du type.

Le lieu de pèlerinage le plus illustre, c'était Delphes. Là palpitait, on peut le dire, l'âme religieuse de la Grèce. Le lieu était considéré comme le centre mathématique du monde. Sur un territoire neutre, inviolable et sacré, s'élevaient des temples et des « trésors », entretenus par les diverses cités. Là triomphait le fameux oracle d'Apollon, représenté par la Pythie, et fidèlement consulté par une multitude de personnes, qui enrichissaient le sanctuaire de leurs cadeaux. Une voie sacrée — détail significatif — avait été construite pour relier Delphes à l'Olympe, et l'on y faisait des processions. C'est presque le symbole du lien moral qui relie le type hellène au type héraclide.

Un autre pèlerinage d'Apollon était celui de Délos, île qui avait été, disait-on, le berceau de ce dieu. Il était surtout fréquenté, comme de raison, par les Grecs maritimes. L'oracle d'Esculape, à Épidaure, avait aussi beaucoup de clients. Une sorte de fraternité religieuse se faisait naturellement sentir entre les pèlerins de diverses provenances qui s'acheminaient vers ces lieux, et ces lieux eux-mêmes devenaient, par un consentement unanime, des sortes de petits territoires fédéraux.

C'est très probablement durant cette période que s'organisèrent régulièrement les « grands jeux ».

3° **Les grands jeux.** — Les pèlerinages de Delphes, en rassemblant beaucoup de fidèles à certaines époques particulièrement solennelles, devaient se prêter à ces manifestations expansives. De très bonne heure, en ce lieu, il s'établit des concours. Une chose intéressante à noter, c'est que les « Jeux Pythiques », établis à Delphes, furent d'abord des luttes intellectuelles, des concours de musique et de chant. On peut y voir un divertissement de nature pélasgique adopté et patronné par les grands chefs héraclides. Mais, avec le temps, les jeux changèrent de caractère. Ils devinrent des luttes corporelles. Pourquoi? Parce que la physionomie sociale de la Grèce se modifiait et que l'on sentait de plus en plus le besoin impérieux d'orienter l'éducation vers les prouesses physiques, afin d'obtenir de brillants guerriers.

Comme les Jeux Pythiques, les Jeux Olympiques se célébraient tous les quatre ans. Un sanctuaire de Jupiter, situé à Olympie en Élide, avait été le centre de ralliement. Les Jeux Néméens, célébrés tous les trois ans non loin d'Argos, avaient eu pour fondateurs, d'après la tradition, les sept chefs de la coalition contre Thèbes. Les Jeux Isthmiques se célébraient à l'isthme de Corinthe, à l'endroit où une langue de terre unit le Péloponèse à la Grèce continentale en séparant les deux golfes projetés en ce point, d'un côté par l'Adriatique, de l'autre par l'Archipel. L'importance commerciale et stratégique de ce lieu a toujours été grande, car il constitue un double passage, un croisement de routes, et, au besoin, une barrière. C'est là que Sisyphe, un fameux bandit, mais un bandit très cultivé, ingénieux à ses heures, et protecteur des récréations intelligentes, avait, dit-on, institué des jeux. Ce qu'un bandit avait fait, un autre le défit, et le brigand Sinnis, rapporte la tradition, interrompit la célébration des Jeux. Il ne fallut pas moins que l'intervention d'un troisième bandit, l'illustre Thésée, pour les rétablir.

La course à pied, la course en char, la lutte simple, la lutte armée, le pugilat, le disque, l'arc et le javelot, tels étaient les principaux exercices. Plus tard, cinq genres de concours furent conservés comme « classiques » : la course, le saut, le disque,

le javelot et la lutte. L'arc passa probablement de mode comme suranné et la lutte armée fut sans doute écartée comme trop dangereuse. Quoi qu'il en soit, ces divertissements faisaient fureur. Le zèle que l'on met de nos jours à exceller en certains *sports*, tels que celui de la bicyclette, ne donne qu'une faible idée de l'enthousiasme et de la passion avec lesquels les Grecs cherchaient à se rendre supérieurs en ces sortes de prouesses. Et cela se conçoit. C'est par la force physique et l'agilité que l'intelligence menait la Grèce. Le bandit n'établissait et ne maintenait son influence, ne gagnait et ne conservait des fidèles que grâce au prestige attaché à l'homme qui se bat bien, court vite, saute loin et se rend physiquement invincible. Les pères de famille savaient très bien que c'était de ce côté qu'il fallait pousser leurs enfants. Chaque localité avait ses « petits jeux », sa *palestre*, où la jeunesse s'exerçait. Aucune distraction plus noble, plus instructive, plus passionnante, plus conforme à l'intérêt des familles et des classes, ne pouvait donc agrémenter ces pèlerinages à la mode. Comme le moyen âge devait avoir la trêve de Dieu, la Grèce avait la trêve des jeux. On sentait en quelque sorte que l'avenir de toute la race était là.

Mais, ici encore, le montagnard de l'Othrys se montre un bandit intelligent. Son ardeur pour les exercices du corps n'est pas le fait d'une brute puissante, heureuse de déployer la robustesse de ses biceps. C'est une ardeur méthodique et raisonnée, l'adaptation prévoyante d'un moyen à une fin. Nous ignorons si déjà les vainqueurs sont chantés par des poètes, comme ils le seront dans la suite; mais, en attendant, des concours poétiques, musicaux, se combinent avec les épreuves athlétiques, preuve que le côté intellectuel n'est pas oublié.

Les variétés du type hellène : 1° l'Hellène ébauché : Éoliens, Myniens, Cadméens. La Thèbe d'Œdipe. — Malgré ces principes d'unité, des variétés se dessinent dans le type hellène.

De même qu'on donne à Hellen des ancêtres, on lui donne des fils : Dorus, Eolus et Xuthus.

Dorus, père des Doriens, reste pour le moment dans la montagne. Nous le retrouverons plus tard.

Eolus, père des Éoliens, préside à des migrations diverses : en Thessalie et en Béotie d'abord, puis dans la Grèce centrale et sur la côte occidentale du Péloponèse, notamment en Élide.

Xuthus est père lui-même de deux fils : Achœus et Ion.

Le type éolien semble avoir, le premier, fourni une brillante carrière.

Les Hellènes de ce type étaient ceux qui, au moment de l'expansion de leur bande, s'étaient répandus dans la Thessalie du Nord. La montagne qui dut leur fournir le point d'appui désirable fut le Pélion, qui court le long de l'Archipel et domine le port d'Iolcos. Ce massif du Pélion est prolongé au nord par celui de l'Ossa, qui lui-même fait face à l'Olympe. Nous sommes donc toujours dans la région si formidablement légendaire des luttes entre Jupiter et les Titans. L'enjeu de la lutte est toujours cette Thessalie, *la plus vaste plaine de la Grèce*, pays des Centaures si admirés, et où la civilisation pélasgique avait dû se traduire jadis par d'importants résultats. On peut en voir une preuve dans les connaissances merveilleuses attribuées au Centaure Chiron, précepteur d'Achille et d'autres héros. Les Centaures étaient des hommes très forts, dont les connaissances furent évidemment utilisées, à plusieurs reprises, par les dominateurs du pays.

Il s'ensuivit que, de tous les Hellènes, les Éoliens furent ceux qui subirent le plus l'influence de l'ancien fonds de la race. La preuve de ce fait se trouve dans les ressemblances plus grandes du dialecte éolien avec la langue latine. Plus impressionnés par les mœurs et le langage antique, puisqu'ils tombaient dans un milieu où la formation antique était particulièrement forte, ils s'éloignèrent moins que les autres Grecs du type et du langage primitif.

Les Éoliens, à vrai dire, paraissent avoir été une aristocratie assez restreinte d'hommes de même famille, les Éolides, superposés à d'anciennes populations déjà fort avancées. Il en résulte que l'*hellénisation* due à cette branche de héros dut être rela-

tivement faible. L'Éolien est un Hellène plus *pélasgisé* que les autres. C'est l'ébauche, le premier degré du type.

Au sud de la Thessalie, de l'autre côté de la Phthiotide, les Éoliens occupèrent la Béotie.

Enfin des groupes du même type émigrèrent dans l'Ouest de la Grèce, peuplèrent les îles occidentales, notamment Ithaque, et occupèrent, dans la partie du Péloponèse qui regarde ce même Occident, les régions connues sous le nom d'Élide et de Messénie. Ulysse, le héros d'Ithaque, est « descendant d'Eolus ».

A la branche éolienne des Hellènes se rattachent deux peuples dont la carrière, à en juger par les légendes, fut évidemment glorieuse : les Myniens et les Cadméens.

Les Myniens ont pour héros national Jason, qui conduira l'expédition des Argonautes. Une de leurs cités les plus célèbres était Iolcos, au pied du Pélion et au bord du golfe pagasétique. Une autre était Orchomène, en Béotie, au bord du lac Copaïs.

Les Myniens des bords du lac Copaïs se distinguèrent, comme les grands Héraclides, par de gigantesques travaux. Ils creusèrent dans le roc des canaux d'écoulement et construisirent de puissantes digues pour améliorer le régime du lac et assainir la région voisine.

Ce peuple est peu connu, mais l'on sait qu'Orchomène eut véritablement sa phase de splendeur. La légende a conservé le nom d'Athamas, roi de cette cité, qui, voulant mettre à mort son fils Phryxus et sa fille Hellé, les força à se bannir en Colchide. Cet Athamas, personnage évidemment très considérable, était encore le père de Mélicerte, en l'honneur de qui les Jeux Isthmiques furent fondés.

Mais, dans cette même Béotie, de l'autre côté du lac Copaïs, Orchomène avait une rivale dont la gloire, grâce à une plus grande attention des poètes, devait éclipser la sienne : c'était Thèbes, la cité de Cadmus.

La légende rapporte que Cadmus, fils du roi phénicien Agénor, cherchant sa sœur Europe enlevée par Jupiter, arriva en Béotie, où il tua un dragon, dont il sema les dents sur le sol. De ces dents naquirent des hommes qui s'entretuèrent, sauf cinq,

qui aidèrent Cadmus à bâtir la Cadmée, citadelle de Thèbes.

On entrevoit, à travers ces récits merveilleux, que les Phéniciens ont été pour quelque chose dans la fondation de Thèbes. Un passage commercial entre les deux mers — Archipel et golfe de Corinthe — existait en effet à cet endroit. On entrevoit aussi que des guerres et des brigandages marquèrent ces premières tentatives d'établissement. Peut-être cinq bandits du pays, plus forts que les autres, finirent-ils par profiter de la situation privilégiée du lieu pour édifier un de ces castels dont nous avons parlé plus haut. Une colonie phénicienne, à cette occasion, dut se fondre avec les habitants du pays, et s'helléniser, sans doute après une longue période de conflits.

Plusieurs des descendants de Cadmus eurent aussi leurs légendes. Penthée, son fils, fut déchiré par des « bacchantes ». Cette légende, qui concorde avec celle d'Orphée, semble attester, chez certaines femmes de cette époque, une tendance à des explosions de colère farouche. Ce sont de vrais bandits femelles, qui ont fait des coups de main dans la montagne et que peut-être de copieuses libations, dans les grands jours, mettent hors d'elles-mêmes. Notons ces accès d'indépendance de la femme éolienne. Nous les retrouverons plus tard, sous une autre forme, à Lesbos. Un autre fils de Cadmus, Actéon, pour une indiscrétion à l'égard de Diane, est changé en cerf par la déesse chasseresse, qui le fait déchirer par ses propres chiens. Nouvelle histoire de femme indépendante et furieuse. Mais une légende thébaine, à la fois plus récente et plus célèbre, est celle d'Œdipe, fils de Laius. Exposé à la mort par son père à qui un oracle a prédit que la mort lui viendrait de la main de son fils, Œdipe est élevé dans l'exil, tue son père sans le connaître, délivre Thèbes du sphinx qui la terrifiait, épouse Jocaste, sa mère, sans la connaître, se crève les yeux quand son double crime lui est révélé, s'exile accompagné de sa fille Antigone, et va mourir à Colone, chez Thésée, roi d'Athènes, laissant ses fils Étéocle et Polynice se disputer le pouvoir.

Au point de vue des indications sociales sur l'époque, observons qu'Œdipe est un *aventurier*, puis un *tueur de monstre*, puis

un *banni*, qu'il rentre donc admirablement dans un moule que nous connaissons bien. Il offre un illustre exemple de la façon dont un *anax*[1] de fortune pouvait, par le jeu des affections et des désaffections, gagner ou perdre des « royaumes ». Les poètes postérieurs qui ont mis en drame cette légende ont évidemment brodé là-dessus, mais il doit y avoir, dans le fond de cette formidable tragédie thébaine, de réelles et terribles « histoires de brigands ».

Quoi qu'il en soit, la Thèbes d'Œdipe fut évidemment une cité puissante, un centre d'influence assez important pour justifier ces deux coalitions que nous avons mentionnées plus haut.

2° L'Hellène achevé : les Achéens. La Mycènes d'Agamemnon. — Un autre centre de puissance, avec les Achéens, se forme plus au sud, à Mycènes.

Les Achéens s'étaient maintenus longtemps dans la Phthiotide au sud de la Thessalie. Là se trouvait la cité de Larisse, où régna Pélée, père d'Achille, et d'où devait sortir le plus idéalisé des héros grecs. Puis ils s'étaient répandus en divers endroits de la Grèce, et spécialement dans l'est du Péloponèse. Alors la cité pélasgique de Tirynthe cède la place à Mycènes, poste admirablement placé pour des bandits qui exploitent une route. Cette route est celle qui joint le golfe d'Argolide à celui de Corinthe. Les Phéniciens, et peut-être d'autres transporteurs qui complétaient ainsi l'œuvre phénicienne, se servaient de cette voie terrestre pour éviter une longue navigation autour du Péloponèse. On peut conjecturer avec vraisemblance le rôle que devaient jouer, à l'égard de ces riches voyageurs, les bandits mycéniens fortement perchés sur leur nid d'aigles. Il y a un art de détrousser les gens sans trop les faire crier, et sans les éloigner pour toujours. Parfois la violence est de mise, mais parfois aussi l'on peut s'entendre avec les gens, et les protéger contre d'autres bandits, moyennant de convenables péages. Ainsi firent sans doute les Mycéniens. Et les ressources du commerce proprement

1. *Science sociale*, t. XV, p. 355.

dit pouvaient s'unir parfois à celles du pillage. Enrichi, le bandit pouvait devenir acheteur, et importer ce qu'il ne pouvait prendre de force.

Ces faits posés, on s'explique admirablement cette *civilisation mycénienne* dont les vestiges ont été retrouvés depuis peu par les archéologues, et le remarquable essor de l'*art mycénien*. Tout ce que les fouilles ont mis au jour : l'Acropole, la porte des Lions, le « trésor d'Atrée », le « tombeau d'Agamemnon », atteste une solide puissance et une étonnante richesse. Les objets d'or foisonnaient dans les sépultures des chefs mycéniens : couronnes d'or, baudriers d'or, statuettes d'or, plaques d'or, garnitures d'armes en or. Et les documents poétiques mentionnent avec vraisemblance des navettes d'or, des fuseaux d'or, des rênes d'or, des sandales d'or, des sièges d'or. Ce sont aussi des objets d'ivoire : figures d'animaux, colonnettes, ornements d'ustensiles. L'agathe, l'ambre, l'améthyste figuraient aussi dans ces trésors, et le bronze aussi, bien entendu. Le bronze était alors moins vil qu'aujourd'hui, vu la difficulté de se procurer l'étain, que les Phéniciens allaient chercher à d'invraisemblables distances. Les poteries dénoncent des tentatives artistiques. Des lions de pierre, dont les têtes disparues étaient probablement de métal — peut-être d'un métal précieux — sont le premier spécimen de la sculpture grecque. Parmi ces objets collectionnés par les chefs mycéniens, beaucoup venaient de l'Orient, mais d'autres paraissent avoir été produits dans le pays même. Les grands chefs auraient donc été des créateurs de manufactures, qui s'inspiraient, avec plus ou moins de bonheur ou de gaucherie, des procédés de l'Orient.

Il paraît probable, en effet, que les Grecs avaient leurs grands métallurges mi-forgerons, mi-orfèvres, êtres rares d'ailleurs, et objets d'une admiration intense. Il ne faudra pas moins qu'un dieu pour confectionner les armes d'Achille, et le divin Vulcain, qui se charge aujourd'hui d'exécuter un bouclier, retournera demain à ses trépieds, à ses bracelets, à ses agrafes, à ses pendants d'oreille. Rien d'étonnant si la croyance lui

donne pour compagne Vénus, déesse de l'amour et de la beauté. Une partie de sa besogne est laide et prosaïque, comme lui; une autre est gracieuse et attrayante, comme l'épouse que lui octroie la mythologie.

Homère ne mentait donc pas en accolant à Mycènes l'épithète de « riche en or ». Et ce qu'on a trouvé dans les sépultures doit donner une idée de ce *qu'il a dû y avoir ailleurs.*

L'histoire légendaire de Mycènes a conservé le souvenir de fortes secousses qui auraient fait passer, à l'époque héroïque, trois dynasties dans ses murs. Persée commença; puis vint l'ère d'Adraste. Mais la dynastie vraiment « classique » fut celle que fonda Pélops, fils de Tantale.

Ce Tantale régnait en Phrygie, c'est-à-dire en cette région où la violente poussée des Héraclides avait refoulé une partie des Pélasges, et, sans doute aussi, de ces chefs « Titans » qui avaient osé lutter contre le puissant seigneur de l'Olympe. Une légende atroce l'accuse d'avoir convié les dieux à un banquet où il leur aurait servi son fils Pélops. Ce dernier, ressuscité par les dieux, se rend dans la péninsule appelée depuis lors Péloponèse. Là, par un crime qui le débarrasse du roi Œnomaüs, il devient roi de Mycènes. Dès lors, chaque génération apporte sa contribution plus ou moins abominable à ces « histoires de brigands » qui constituent les archives de la famille. Comme à Thèbes, nous voyons des frères qui se détestent. Thyeste ayant suborné la femme de son frère Atrée, celui-ci égorge les enfants de Thyeste et les fait manger à leur père dans un festin. C'est ensuite l'histoire d'Agamemnon immolant sa fille Iphigénie, puis égorgé par sa femme Clytemnestre, l'histoire de Clytemnestre tuée par Oreste son fils, ainsi que son complice Égisthe, puis l'histoire d'Oreste poursuivi par les Furies. Après quoi la légende même annonce formellement qu'il y a un arrêt et qu'un nouvel ordre social commence. Cette affreuse lignée des Pélopides est bien le type de la famille des chefs bandits démoralisée par le brigandage systématique et le pillage fructueux. Elle offre, en outre, l'exemple d'une série de *vendettas* tout à fait comparable à celles qu'on aurait pu rendre immor-

telles dans les annales de la Corse, s'il s'était rencontré des poètes pour les chanter.

Ces discordes sont intenses, parce que l'enjeu est important, « la place » exceptionnellement bonne. Les chefs qui, par chance ou par force, ont mis la main sur ce défilé productif ont tout ce qu'il faut pour devenir plus puissants, plus riches, plus illustres que les autres, pour avoir plus d' « amis », et pour être tout désignés d'avance comme chefs suprêmes, si l'occasion se présente d'organiser quelque expédition plus grandiose, plus lointaine, plus compliquée que les autres.

La Sparte de Ménélas. — Dans le sud du Péloponèse, la puissance achéenne a un centre moins important : c'est Sparte. Là régnait le héros Tyndare, représentant d'un peuple navigateur évidemment mélangé d'Orientaux. Ce Tyndare, père de Castor, « dompteur de chevaux », et de Pollux, « habile au pugilat », est « détrôné », si l'on peut s'exprimer ainsi, par son gendre Ménélas, frère d'Agamemnon, qui implante plus que jamais dans le pays l'influence prépondérante du grand clan mycénien. Agamemnon, grâce à ses « amis », à son frère et aux amis de son frère, tient donc sous son influence une bonne partie du Péloponèse. La Sparte d'alors est vraisemblablement une Mycènes de second ordre. Le luxe y règne. Hélène, femme de Ménélas, est allée en Égypte. Elle en a rapporté des objets précieux, notamment un fuseau d'or, une corbeille d'argent, des baignoires d'argent. L'étranger reçoit chez elle une hospitalité confortable ; on le baigne, on l'inonde de parfums ; on y fait des festins qui se prolongent. On le voit : les Spartiates « première manière » ne sont pas des mangeurs de brouet noir, mais de riches bandits, dont l'existence n'est pas enserrée dans des règlements tyranniques, et dont les mœurs participent au mouvement général du monde achéen.

3° L'Hellène modifié : Ioniens, l'Athènes primitive. — C'est une partie de ce monde achéen qui, en évoluant, semble produire, à une époque relativement récente de la période hellène,

le type ionien. L'apparition de ce type fait alors ressortir le type achéen par différence, et voilà pourquoi Achœus et Ion sont donnés comme les *petits-fils* d'Hellen et non comme ses fils. Voilà pourquoi aussi la langue ionienne, d'où sortira le grec classique d'Athènes, s'éloigne plus du latin — et par conséquent du pélasge — que les dialectes éolien et dorien. En réalité, les particularités sociales qui caractériseront plus tard le type ionien sont encore à l'état d'ébauche au moment qui nous occupe. Achœus est un frère aîné très absorbant, auprès duquel Ion, jeune encore, ne joue qu'un rôle très effacé.

Pourtant l'Ionien existe, et c'est même lui que les étrangers connaissent le mieux. Les monuments égyptiens le mentionnent. Au XIe siècle, les Hébreux connaissent « les fils de Javan, qui habitent les côtes et les îles de la grande mer ». « grande mer », c'est l'Archipel.

L'Ionien, c'est l'Achéen plus spécialement cantonné sur les rivages, et plus spécialement tourné vers la mer. Par suite, l'Ionien est moins brigand que pirate, et, comme il est naturel, c'est un pirate mâtiné de commerçant. Avec le temps, il deviendra plus commerçant et moins pirate. A l'origine, il devait être plus pirate et moins commerçant.

Les Ioniens de l'époque héroïque se rencontraient sur divers rivages orientaux de la Grèce, et aussi sur la côte nord du Péloponèse, le long du golfe de Corinthe. On les trouvait aussi dans la région si excellemment maritime de l'isthme de Corinthe. Mais le plus célèbre des pays ioniens était l'Attique, pays pauvre et situé hors des « routes » fréquentées alors.

Or l'Attique, en vertu même de cette pauvreté et de ce peu de valeur, grâce aussi à sa situation péninsulaire et aux collines escarpées qui la protègent, était un pays bien disposé pour la défense des races. Elle avait déjà, nous l'avons dit, servi de refuge à des Pélasges et sans doute l'influence héraclide s'y était fait sentir à dose mitigée. Aussi beaucoup des rois légendaires d'Athènes ont-ils un caractère pacifique, agricole, et quelque peu analogue à celui d'un Priam ou d'un Énée. Parmi ces rois figurent Cécrops, l'Égyptien civilisateur; Amphictyon,

l'homme des associations fédérales ; Triptolème, prince agriculteur.

C'est plus tard que la légende fait arriver dans l'Attique Ion en personne, le « père » des Ioniens, et cette légende, à partir de ce moment, va se corser d'épisodes héroïques. Athènes, qui avait dû subir le joug de la Crète, puissance maritime dont nous parlerons plus loin, secoue ce joug et devient entreprenante sur la mer. Égée, père de Thésée, impose précisément son nom à cette mer qui baigne sa presqu'île. Thésée, lui, va jusqu'en Crète tuer le Minotaure, et l'admiration pour ce héros national est si intense qu'on se met à inscrire à son compte un grand nombre de travaux et d'exploits analogues à ceux qui avaient signalé la période héraclide.

Les Athéniens, étant marins, avaient un culte pour Neptune le dieu des mers. Un autre culte encore plus athénien est celui de Minerve (Athéné) qui donne son nom à la ville — proprement *Les Athénés*, peut-être parce qu'il y avait en ce lieu plusieurs sanctuaires ou statues de la déesse. La fille de Jupiter est toujours la vierge guerrière, coiffée du casque et armée de la lance ; mais, sous l'influence d'une évolution propre au milieu, elle va tendre à devenir peu à peu une personne grave et prudente, s'intéressant aux sciences, aux lettres, au progrès intellectuel, bref, la classique « déesse de la sagesse ». Descendue de sa montagne avec les illustres bandits, elle finit, comme on le voit, par s'imprégner de « l'esprit nouveau » qui, graduellement, transforme toute la race.

Entre temps, Athènes lutte contre sa voisine Éleusis, contre les gens de Pallène, les « Pallantides », bandits montagnards qui combattaient en lançant des quartiers de roc sur leurs agresseurs. Finalement, elle établit sa prépondérance dans l'Attique, et il se forme un groupe de douze « Cités-Unies » qui, malgré tout, ne font pas encore beaucoup parler d'elles. En effet, à l'époque la plus brillante des types éolien et achéen, Athènes, petite cité, demeure dans l'ombre, et nous la verrons ne fournir que des recrues obscures à ces grandes expéditions d'outre-mer, dont il nous faut parler maintenant.

IV

LE BANDIT A LA MER
PIRATES ET CONQUISTADORS : L'ÉPOPÉE HOMÉRIQUE

Les prédispositions du bandit grec au métier de pirate. — Le bandit grec est fils de la montagne. Quand les circonstances font qu'il descend, il peut descendre, non seulement dans la plaine, mais sur la mer.

Il peut descendre à la mer d'autant plus facilement que la mer creuse dans son pays une multitude de golfes, et qu'elle est, en bien des endroits, tout à fait voisine de la montagne.

Mais il peut surtout descendre à la mer aux époques où il n'existe pas de police maritime capable de s'opposer à ses entreprises.

Ce qui restreint aujourd'hui le rôle social des bandits dans les régions qui tendent toujours à le produire, c'est l'existence de pouvoirs publics forts, souvent appuyés par l'étranger, qui répriment les tentatives sur terre, et l'occupation de la mer par de puissantes marines de toutes nations, qui coupent court à tout essai de piraterie.

Nous avons vu que les grands bandits de la montagne grecque n'avaient pas rencontré d'obstacle assez fort dans la *cité* pélasgique. Ils n'en rencontraient pas non plus d'assez puissants dans les mers qui environnent immédiatement la Grèce.

Avec ses criques, ses promontoires, ses îles, ses îlots, ses détroits, l'Archipel offre à la piraterie une foule de lieux d'em-

buscade et de refuge. On peut attaquer à l'improviste, et disparaître en un clin d'œil. Aussi la piraterie y a-t-elle existé à toutes les époques, tantôt prospère, lorsque la répression était faible ou nulle, tantôt rudimentaire, mais cependant vivace, lorsque la police des mers était exercée vigoureusement.

De curieux parallèles ont été établis par M. Victor Bérard[1] entre les pirates qui sillonnaient la Méditerranée orientale au XVII[e] siècle et ceux qui exploitaient cette même mer à l'âge homérique. Il y a des différences, mais les analogies sont surtout nombreuses. Ce sont, en tout cas, les mêmes allures, le même genre de vie.

Les Pélasges étaient venus en Grèce par mer, et la circulation par mer était tout indiquée à cause des difficultés de la circulation par terre. La navigation était donc chose connue des bandits qui, sortis de la société pélasgique pour gagner la montagne, étaient, sans jamais avoir perdu le contact avec la plaine, redescendus dans cette plaine pour s'emparer du pouvoir.

Dès l'époque héraclide, il y eut donc, vraisemblablement, des expéditions maritimes et des voyages d'aventuriers. Jupiter avait navigué, puisqu'il avait été nourri en Crète, au lait de chèvre, sur le mont Ida. Son frère Neptune est promu à la dignité de dieu des mers. Son fils Hercule voit sa légende grossie d'aventures lointaines, empruntées pour une part à des légendes phéniciennes, mais qui témoignent de l'intérêt que les Grecs portent à des pays fort distants du leur. Une autre légende attribue à ce même Hercule une première expédition contre Troie et une première prise de cette ville. Les Troyens, assure-t-on, avaient gardé rancune à Hercule et ne lui rendaient aucun culte, bien qu'ils eussent, sous l'influence rayonnante du monde héraclide, adopté celui de Jupiter et des autres dieux « olympiens ».

D'autres légendes envoient encore Persée sur les côtes de Palestine, où il délivre Andromède, exposée à un monstre marin.

1. *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. I.

Bellérophon, héros moins lointain, s'en va en Lycie combattre les Solymes et les Amazones. C'est là-bas qu'il tue la Chimère. A travers tous ces contes, on aperçoit clairement une série d'expéditions maritimes conduites par de grands chefs sur divers points des rivages orientaux.

Mais c'est surtout à l'époque hellène proprement dite que cette expansion guerrière par voie de mer prend une importance considérable. L'Hellène, plus fort que l'Héraclide, a poussé assez en avant la société à laquelle il se superpose pour que des expéditions vraiment puissantes, bien organisées, puissent donner un débouché à son activité plus triomphalement expansive.

L'atelier du pirate : la mer. — Le lieu de travail de nos pirates, c'est la mer avec ses rivages. Nous avons caractérisé cette mer en observant qu'on y perd rarement la terre de vue. Le navigateur y est poursuivi par les îles et les promotoires. Cette mer est la Méditerranée, qui a ses jours de tempête, mais qui a aussi ses longues périodes de calme et de beau temps. Les rivages offrent, comme points de débarquement et d'incursion, les mille embouchures de petites vallées que séparent les chaînons de collines prolongées en caps. Beaucoup de ces vallées sont fertiles, « riches en chevaux », en vin, en huile. On peut, en survenant à l'improviste, trouver des objets d'or et d'argent dans les maisons. On peut trouver des femmes se promenant sur le rivage, ou même endormies à l'ombre non loin de celui-ci. Il y a enfin des vaisseaux marchands qu'on peut surprendre au coin d'un détroit ou d'un goulet, sans que l'équipage ait eu le temps de se mettre en défense. Si l'on est poursuivi, ce ne sont pas les refuges qui manquent. L'incroyable découpure du rivage les multiplie devant les fugitifs, et les rochers des îlots peu connus fournissent des grottes, des « cachettes », où l'on peut « remiser » une partie du butin, lorsqu'on ne peut pas tout transporter à la fois.

Cette mer, les Grecs l'aiment et l'adorent; elle est « divine ». Non seulement Neptune, frère de Jupiter, en est roi, mais une

foule d'autres divinités l'habitent, sans doute plus anciennes que Neptune, et nées directement de l'apothéose pélasgique des forces de la nature : ce sont les Néréides, les Tritons, les Sirènes, peu à peu érigés en types classiques, avec des attributs précis, par la tradition et par les poètes. C'est une Néréide, Thétis, que la légende donnera pour mère à Achille, preuve probable des excursions maritimes qu'avait accomplis Pélée, père du héros. Et ces flots recèlent également des monstres, dragons horribles, chargés de la vengeance des dieux. Les histoires de « serpents de mer » ne sont pas neuves. Plusieurs héros ou héroïnes : Andromède, Hésione, Hippolyte, Laocoon, sont représentés par la légende comme exposés à ces formidables bêtes ou dévorés par elles, mais toujours par la volonté ou avec la complicité des divinités maritimes, qui semblent se prêter, avec une bonne volonté toute professionnelle, à ces terribles *vendettas*.

L'instrument du pirate : le bateau. — Dans cet « atelier » de travail, quel est l'instrument dont disposent nos pirates? — C'est le bateau, le bateau *noir*, le bateau *creux*, le bateau d'Homère.

Ce bateau est petit. Il faut qu'il le soit, car, chaque soir, on le tire à terre, où il constitue pour les pirates un domicile, une citadelle, ou un rempart. L'équipage ne descend guère au-dessous de vingt hommes, mais monte rarement au-dessus de cinquante. Comme le dit l'épithète consacrée, le bateau est *creux*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de pont. La cale est ouverte. Rien ne ressemble à un entrepont, à une cabine. C'est une barque pure et simple, mais assez longue. A chaque extrémité, seulement, s'élève une sorte de petite estrade, avec un rebord, mais le dessous de ces deux estrades est ouvert comme tout le reste et forme la continuation du bateau. Sur le « château de proue » se tient la vigie. Sur le « château de poupe » se placent le capitaine et le pilote. Ils ne sont pas plus abrités que les autres contre le vent et la pluie, mais leur élévation relative les préserve des vagues et de l'embrun. Le corps du bateau est occupé par les rameurs, assis sur de petits bancs transversaux. Dans le sens de la lon-

gueur court une sorte d'allée centrale, dite « coursie », où l'on peut circuler, quand elle n'est pas encombrée de marchandises. Celles-ci se casent comme elles le peuvent sous les bancs des rameurs, dans le « creux » du bateau, sous les estrades d'avant et d'arrière. Au milieu se trouve une sorte de trou pour le mât. Quand le vent est favorable, on plante ce mât dans le trou et on l'assujettit par des cordages à l'avant et à l'arrière — peut-être sur les côtés. La navigation à la voile est dans l'enfance; on ne sait se servir du vent que lorsqu'il est arrière, ou à peu près. Quand le mât ne sert plus, on l'enlève du trou, après avoir défait les cordages, et on le couche au milieu du bateau. Comme provisions, l'équipage emporte généralement de la farine et du vin; mais il faut aussi faire de l'eau de temps en temps, car le travail de la rame donne soif, et le vin ne saurait constituer l'unique breuvage. Au moment de la bataille, les rameurs — une partie tout au moins — se transforment en guerriers. On combat du château de proue et du château de poupe, qui sont des postes plus favorables que le centre du vaisseau. En définitive, le bateau grec est chose peu confortable; mais ce désagrément s'atténue lorsqu'on songe que, presque tous les soirs, on peut se reposer à terre. Il est rare qu'on navigue de nuit, et les chefs risquent de soulever contre eux leurs hommes s'ils réclament d'eux ce travail exceptionnel.

La vie du pirate. — Le métier a pourtant de grands attraits. Comme tous les travaux de simple récolte, il exerce une séduction intense, fortifiée encore par la richesse des « récoltes » possibles et rendue plus piquante par le sentiment du danger auquel on s'expose. Il y a du bénéfice et des émotions.

Ulysse, chez les Phéaciens, commence ainsi le récit de ses aventures :

« En partant d'Ilion, la brise me portait. Elle m'approcha d'Ismare chez les Kikones. Là, je pillai une ville : nous tuâmes les hommes; nous enlevâmes les femmes et les objets de valeur en grand nombre, et nous fîmes la distribution *en parts si égales que personne de mes équipages n'eut rien à dire*... On se

mit à boire, et beaucoup, et du vin pur. On rôtit sur la plage nombre de moutons et de grands bœufs lents aux cornes recourbées. »

C'est une grave question que celle de ces « parts égales », et il importe que personne n'ait « rien à dire », car le capitaine n'est pas maître absolu à son bord.

En effet, le clan que nous avons vu fonctionner sur terre est ici transporté sur mer. Le chef hellène n'a pas de peine à recruter son personnel. Ceux qui l'accompagnent sont des volontaires, des « compagnons ». Ils vont avec lui parce qu'ils le savent brave, capable ou heureux; mais, comme sur terre, l'obéissance est libre. Le « meneur d'hommes » est le premier entre ses pairs. Pour se faire obéir, il doit persuader, et n'y réussit pas toujours. Ses « illustres compagnons » pratiquent à bord le régime parlementaire, et il y a un *leader* de l'opposition. Dans le bateau d'Ulysse, c'est Euryloque, et Euryloque interpelle ainsi le héros en chef :

« Tu es cruel, Ulysse! tu es plein de force, et tu ne sens pas la fatigue! Es-tu de fer! Nous, nous sommes brisés, et nous tombons de sommeil. Laisse-nous descendre à terre; laisse-nous faire un bon repas. Pourquoi naviguer la nuit? »

Par suite, en bien des cas, le capitaine est obligé d'en passer par la volonté de ses hommes. Les conséquences n'en sont pas toujours heureuses. Les pillards, après un coup de main fructueux, se mettent à manger et à boire, et, dans ces ripailles monstres, ils oublient de se garder. L'habitude du danger les rend insouciants. Ils négligent de placer, selon l'usage, des sentinelles sur un monticule élevé. Ils croient que les habitants ne viendront pas en force. Or, c'est ce qui arrive quelquefois, et les pirates, plus ou moins ivres, sont surpris, soit par la gendarmerie locale, soit par les habitants ameutés. Les gens de la côte se méfient; ils ont des guettes, des signaux, et les rudes montagnards de l'arrière-pays ont parfois le temps d'arriver à la rescousse. Le chef « très prudent » est alors heureux de pouvoir se rembarquer précipitamment, versant des larmes sur les « illustres compagnons » qui manquent désormais à l'appel.

Malgré tout, dans les bons moments, le métier rapporte, surtout si l'on sait s'y prendre, et ne pas massacrer brutalement les gens dont la vie peut vous faire gagner gros. Ulysse, dans la razzia mentionnée plus haut, épargne le prêtre des Ciconiens. Habile clémence.

« Il m'offrit, dit-il, de riches cadeaux, sept talents d'or bien travaillé, un cratère d'argent massif, douze amphores de vin sucré, pur jus, breuvage divin. Nul dans sa maison, ni serviteurs ni esclaves, n'en savait la place : lui seul, sa femme et leurs intendants la connaissaient. »

Les enlèvements de femmes sont chose traditionnelle. Plusieurs légendes résument en quelques faits typiques la multitude de rapts qui durent avoir lieu durant des siècles : enlèvement d'Io, fille d'Inachus, roi d'Argos, par les Phéniciens; enlèvement d'Europe, fille d'Agénor, roi des Phéniciens, par Jupiter en personne; enlèvement d'Ariane et de Phèdre, filles de Minos, par Thésée; enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, par Pâris, et les enlèvements se compliquent de *vendettas*, ce qui est assez naturel. Ces enlèvements de femmes avaient encore lieu, il y a moins d'un siècle, dans la Méditerranée, avant la complète répression de la piraterie barbaresque. Les corsaires aiment d'autant mieux s'attaquer aux femmes, surtout jeunes, qu'elles sont un excellent objet de vente. En outre, au moment où on les prend, elles sont souvent parées de bijoux. De là un double profit.

Ce qu'il importe de noter, dans les documents homériques, c'est la sérénité avec laquelle les pirates parlent de leur métier. Ils disent : « J'ai tué, j'ai pillé, j'ai rançonné » avec une tranquillité parfaite. Leur profession est tout à fait courante et avouable. Ce qui est grave, ce n'est pas de voler, c'est de transgresser les lois d'une égalité scrupuleuse dans le partage du butin. Le chef a bien quelques privilèges, mais si peu ! Éole ayant donné à Ulysse les vents renfermés dans une outre, ses « illustres compagnons », jaloux de penser qu'il y a peut-être là dedans des trésors *non soumis au partage,* l'ouvrent pendant le sommeil du chef, et de là une furieuse tempête. Il n'y a d'ailleurs, à bord du navire, aucun coffre, aucune armoire, aucune

pièce spéciale où le chef puisse enfermer quoi que ce soit. Part à tous : voilà la devise de nos bandits. Et ce culte plutôt farouche de l'égalité, adapté aux transformations de l'avenir, se retrouvera plus tard dans les fameux mouvements démocratiques dont la plupart des cités grecques nous offrirent le tableau.

Les essais de police des mers : le rôle de Minos. — Il n'est pas vraisemblable que le fléau de la piraterie ait pu se répandre sans provoquer, même en ces temps lointains, des tentatives plus ou moins efficaces de répression. De l'excès du mal naît assez souvent le remède, et nous avons vu les bandits de la montagne se métamorphoser en gendarmes pour défendre les populations contre les autres bandits.

Ce qui s'était passé sur terre se passa sur mer. Le mouvement partit de la Crète. L'homme qui attacha son nom à cette œuvre de gendarmerie navale fut Minos.

Il est probable qu'un Minos a vécu. Il est possible qu'il y ait eu plusieurs Minos. La légende, toujours brouillée avec la chronologie, fait vivre ce héros à différentes époques. Très expressive, elle le fait naître de Jupiter, le bandit grec, et d'Europe, fille d'un roi phénicien. C'est que la Crète, placée au sud-est de la Méditerranée, marquait précisément la limite de deux races, et le lieu où des rencontres inévitables devaient s'opérer entre le type pélasgique et le type phénicien.

La Crète est sur la route des Phéniciens et il est quasi certain que ses rivages ont été de bonne heure colonisés par ce peuple. Mais les Phéniciens, purs commerçants, ne s'attachaient qu'aux rivages. Or, la Crète est une île fort grande, dont le centre est couvert de hautes montagnes. Dans les temps modernes, ces montagnes ont servi d'inexpugnable refuge à des Grecs, moitié insurgés, moitié bandits, qui fuyaient la domination ottomane cantonnée dans les ports du littoral. Cette situation de la Crète depuis plusieurs siècles peut donner une idée de celle où elle se trouva dans les temps préhistoriques, avec cette différence que les Phéniciens n'étaient pas des militaires, comme les Turcs, mais des commerçants.

En l'absence de documents, on peut conjecturer ce qui suit : La Crète, par le fond de sa population, était bien sœur de la Grèce, et demeura toujours en contact avec celle-ci. Mais la civilisation phénicienne agit de bonne heure sur les Crétois pour les influencer. Or, quelle était la grande supériorité des Phéniciens? La marine. Plus hardis et mieux outillés que les bateaux grecs, les navires de Sidon faisaient de longs voyages; leurs pilotes connaissaient mieux les astres et les divers secrets de la navigation. L'heure vint — après quelles luttes et quels tâtonnements, nous ne savons — où quelque grand chef montagnard, dans le genre des Héraclides, établit sa domination sur l'île entière, et, profitant de ce que savaient les Phéniciens, profitant peut-être des vaisseaux qu'il leur avait enlevés, et des spécialistes qu'il leur avait débauchés, organisa une puissance maritime qui mit un certain ordre dans le désordre, et se fit sentir jusque sur les côtes de la Grèce. Peut-être cet homme fut-il, en réalité, une série d'hommes, l'incarnation de toute une phase plus ou moins brillante durant laquelle, entre les Phéniciens plus commerçants que pirates, et les Grecs plus pirates que commerçants, prit place un type intermédiaire, dont la légende même montre le caractère hybride, puisqu'elle fait de Minos le rejeton d'une Orientale et d'un Occidental. C'est cette « fusion » momentanée, féconde en mesures de police maritime qui, par comparaison avec l'état d'anarchie antérieure, fit bénir dans l'opinion publique le nom de ce terrible Minos, et lui obtint l'honneur significatif d'être promu, ainsi que son frère Rhadamante, au grade de justicier des enfers.

Les hommes du type de Minos, pour avoir mis de l'ordre dans le désordre, n'en paraissent pas moins avoir été des façons de grands pirates, comme les Hercule et les Thésée, malgré leurs exploits de gendarmes terrestres, demeuraient malgré tout de grands bandits. La légende du Minotaure, ce monstre auquel Minos livrait ses victimes dans le fameux « labyrinthe » de la Crète, n'était pas à l'avantage du grand chef crétois. Parmi ces victimes, figurait un tribut de sept jeunes gens et de sept jeunes filles que les Athéniens devaient payer annuellement au monstre,

et dont Thésée les affranchit. Cette idée de « tribut », payable en êtres humains, n'est peut-être pas une invention. Elle concorde très bien, dans tous les cas, avec ce concept si vraisemblable d'une *piraterie régularisée*.

Quoi qu'il en soit, la puissance de Minos ou des Minos subit, avant la fin de l'époque héroïque, une décadence indiscutable. L'extermination du Minotaure et l'enlèvement d'Ariane par Thésée sont l'expression légendaire de cette chute. Vers l'époque de la guerre de Troie, la Crète n'est plus que l'île *aux cent cités*, dont le représentant dans la coalition, Idoménée, est un personnage de second plan. Il n'est pas interdit de supposer que le triomphe du héros athénien sur le monstre crétois est plus ou moins lié aux dernières luttes du type hellène contre le type héraclide.

L'or de la Colchide et les Argonautes. — Prospère et triomphant, ce type hellène pouvait déployer librement sa force d'expansion. Il la déploya en des expéditions diverses, qui durent être très nombreuses, mais dont quelques-unes, ayant frappé tout particulièrement l'imagination, sont demeurées dans la mémoire des poètes, les seuls historiens d'alors.

Les deux plus célèbres sont l'expédition des Argonautes et la guerre de Troie.

L'expédition des Argonautes a pour point de départ une de ces histoires de *bannissement* si fréquentes dans la société grecque. Phryxos et sa sœur Hellé avaient été bannis par leur père Athamas, roi de cette cité d'Orchomène en Béotie, qui était le centre de la puissance des Myniens. Les deux jeunes gens se sauvèrent dans la direction de la mer Noire, c'est-à-dire en sens inverse de la route suivie jadis par les Pélasges. Les faibles, les vaincus, aiment à se replier, de préférence, vers des lieux déjà connus, où l'on a des parents, des amis, des frères de race : on se retire par où l'on est venu. Les deux exilés, dit la légende, traversèrent sur un bélier le détroit que nous appelons les Dardanelles. Hellé y tomba, ce qui fit appeler ce détroit l'Hellespont. Phryxos parvint en Colchide, où il immola le bélier à Jupiter,

et la peau du bélier devint le palladium de la Colchide, l'objet sacré *auquel la grandeur du pays était attaché.*

La grandeur de la Colchide était attachée, non point à une peau de mouton, mais à plusieurs. C'étaient celles qu'on disposait dans le lit des cours d'eau pour y recueillir les paillettes d'or. Plus rare qu'aujourd'hui, ce métal excitait forcément les convoitises. Bien des bandits rêvaient évidemment d'aller conquérir la toison d'or, c'est-à-dire d'aller faire une râfle des paillettes, et satisfaire ainsi leur goût pour les métaux précieux. La Colchide, en un mot, était pour nos Grecs ce que le Pérou devait être pour les Espagnols du XVIe siècle. Les récits merveilleux qui circulaient sur les richesses du Phase électrisaient l'ardeur des aventuriers. Mais on conçoit que ce n'était pas une petite chose que d'organiser, avec les ressources de ce temps-là, une expédition aussi lointaine. Il fallait des chefs très puissants, des « meneurs d'hommes » très forts. Ce fut le rôle de Jason, fils du roi d'Iolcos. Ce port, situé vers le nord-est de la Grèce, était le plus rapproché des régions vers lesquelles il s'agissait de cingler.

La légende donne à Jason des compagnons illustres : d'abord l'inévitable Hercule, dont on prolonge la vie et qu'on met partout; Thésée, à qui l'on fait partager systématiquement nombre d'exploits d'Hercule; Pirithoüs, l'ami de Thésée; Castor et Pollux, les terribles athlètes-navigateurs; Méléagre, roi de Calydon, illustre par une chasse au sanglier devenue célèbre; Pélée, père d'Achille, qui représente les Achéens dans ce groupe de héros où le type éolien domine; Esculape, fils d'Apollon, le poète Orphée. La science et les arts, on le voit, faisaient partie de l'expédition. Les chefs, en hommes éclairés, avaient pensé à tout. Et la légende du navire *Argo*, sur lequel s'embarquent les conquistadors, n'est pas moins caractéristique. Ce bâtiment fabuleux a laissé des souvenirs qui se sont traduits par une exaltation admirative. C'était un vaisseau divin, dont le mât parlait et rendait des oracles. Bref, les charpentiers de marine avaient dû se surpasser et confectionner un chef-d'œuvre — plusieurs chefs-d'œuvre sans doute. Tout révèle la mise en train d'une entreprise vraiment exceptionnelle, et même gigantesque aux yeux

des populations, qui n'avaient encore vu rien de si beau et de mieux monté en fait de coup de main maritime.

L'expédition fut victorieuse. Après avoir pris pour guide le Phénicien Phinéos qui, dit la légende, gardait l'entrée de l'Hellespont, et triomphé de grands obstacles, représentés par des dragons et « monstres » divers, les aventuriers s'emparèrent de la toison — autrement dit pillèrent beaucoup d'or — et l'aventure se termina par le classique enlèvement de femme. Médée, fille du roi de Colchide, fit partie du butin de Jason, et une nouvelle série de légendes prend pour thème les pratiques de sorcellerie importées en Grèce par cette femme. Évidemment, les sorcières d'Asie étaient des femmes tout à fait supérieures dans leur genre, et la réputation spéciale de Médée atteste l'admiration professée par les Grecs pour les talents exotiques de cette terrible hôtesse. On lui attribue notamment le rajeunissement du vieil Eson, père de Jason. Notons que les aventuriers espagnols, en même temps qu'ils iront chercher l'or sur les pas des Cortez, des Pizarre et des Ponce de Léon, chercheront aussi la fameuse « fontaine de Jouvence ».

Après divers exploits magiques, la sorcière Médée devient, comme tant d'autres personnages, une « bannie ». Elle s'exile, après avoir mis à mort ses enfants, s'envole sur un char traîné par des dragons ailés, et va se réfugier en Attique, où elle épouse Égée, père de Thésée. Nous avons déjà vu que Thésée lui-même est représenté comme l'époux de plusieurs femmes *enlevées*, notamment d'Ariane et de Phèdre, filles de Minos, et de la fameuse Hélène, qu'il aurait ravie à Ménélas avant que Pâris l'eût ravie à son tour. Le même prince avait essayé d'enlever Proserpine (Perséphone) au dieu des enfers. Tous ces faits, par leurs analogies curieuses, jettent un certain jour sur les mœurs et les procédés *habituels* des « héros » de cette époque.

L'emplacement et la richesse de Troie. — L'enlèvement d'Hélène, nul ne l'ignore, est le point de départ de la guerre de Troie. Cet événement est très nettement postérieur à l'expédition des Argonautes. Les traditions qui s'y rapportent com-

portent une part bien moins grande de faits absurdes et notoirement fabuleux. On peut dire que cette expédition se trouve au seuil de l'histoire, vu la netteté, la simplicité et la parfaite vraisemblance avec laquelle elle nous est rapportée.

Troie était située à l'entrée de l'Hellespont, au point même d'où les Pélasges migrateurs, arrivant de la mer Noire, avaient dû s'arrêter et se recueillir, pour ainsi dire, avant de s'élancer, qui vers les rivages d'Asie Mineure, au sud, qui vers les rivages de Thrace, à l'est, qui vers les innombrables îles de l'Archipel, entre l'est et le sud. A cet endroit, les fouilles de Schliemann ont mis au jour les ruines de sept villes superposées, dont l'une, selon les conjectures du savant archéologue, est la Troie héroïque. Troie n'était d'ailleurs que la plus brillante de tout un groupe de cités qui se partageaient le littoral du voisinage, et dont les habitants, sur quelques points, avaient retenu assez tard le nom de Pélasges. En fait, les hommes de cette région étaient des Pélasges, non point purs, mais moins modifiés que ceux de la Grèce. Sans doute, ils avaient subi le rayonnement de la civilisation héraclide. Apollon et Poseidon en disgrâce étaient venus bâtir les murs du roi Laomédon, et ce coin d'Asie n'avait jamais été perdu de vue par les Grecs d'Europe. Par suite, les Troyens connaissaient le culte des dieux olympiens, notamment celui de Pallas, la vierge guerrière, dont ils aimaient à reproduire, sur des vases à tête de chouette, l'effigie traditionnelle et consacrée; mais, d'autre part, leurs cités faisaient presque corps avec la Phrygie, pays de populations probablement mêlées, où paraît s'être réfugié, en dernier lieu, le vieux culte pélasgique.

Les Troyens avaient quelque chose de plus patriarcal que les Grecs. Ils étaient moins belliqueux, quoique courageux. La polygamie leur était connue. On a soutenu que Troie, au moment de la fameuse expédition, était vassale de Ninive, et que Memnon, « fils de l'Aurore », qui vint la secourir, était un général assyrien « venu de l'Orient ». En un mot, le type troyen était moins soumis à l'influence des bandits montagnards et plus soumis à la contagion des usages orientaux mis en lumière par

les grandes monarchies de l'Orient. Mais ces traits, si l'on veut éviter toute exagération, ne doivent être notés que comme des nuances. En définitive, les Troyens étaient des espèces de Grecs, parlant un dialecte grec, adorant des divinités grecques, participant pour une large part aux mœurs grecques, et gravitant dans l'orbite du monde grec. C'étaient, pour les habitants de la Grèce, des parents déjà un peu éloignés, parents de la branche aînée dont la fortune avait été un peu moins brillante que celle de la branche cadette.

Troie était, nous dit l'épithète homérique, « riche en chevaux ». Les fouilles nous ont démontré qu'elle était aussi riche en or et en objets métalliques. Or, nous avons vu que ces deux sortes de richesse étaient ce qu'il y avait de plus propre à éveiller la cupidité de nos bandits. Le désir du pillage suffisait donc à provoquer sur ce littoral des descentes de pirates. Mais, que des enlèvements et des *vendettas* sensationnelles se soient mêlées à ce motif, c'est ce qui est également très vraisemblable, et l'on conçoit que les poètes, amis de l'idéal, aient surtout insisté sur ces motifs. La légende nous dit donc que Pâris, fils de Priam, vint à Sparte, et enleva Hélène, épouse de Ménélas. Celui-ci voulut se venger. Or, Ménélas avait pour frère Agamemnon, « l'homme de beaucoup le plus puissant » de la Grèce d'alors. Tous deux réunis avaient assez de prestige pour entraîner d'autres chefs, d'autant plus que la vendetta promettait d'être assez rémunératrice. Le jeu des influences et des amitiés, que nous avons décrit, produisit cette fois une coalition imposante, et « l'affaire fut montée » sur un pied qu'on n'avait jamais vu.

Comme l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie apparaît sous les traits d'un *choc en retour*. Non seulement l'emplacement de Troie a dû être, nous l'avons vu, sur le passage des Pélasges primitifs au moment où ils débouchèrent dans la Méditerranée, mais encore les chefs de la coalition, Agamemnon et Ménélas, sont donnés comme des descendants de Tantale, roi de Phrygie. Or, la Phrygie est l'*hinterland* de Troie, et le mot « Phrygien » est pris souvent comme synonyme de « Troyen ».

Homère donne à Troie des épithètes admiratives : « aux larges rues, bien bâtie, bien habitée, agréable, riche en poulains, grande, ceinte de bons murs, sourcilleuse, élevée, exposée aux vents, sacrée ». Si les fouilles de Schliemann ont vraiment mis au jour la vraie Troie, il faut rabattre un peu de ces poétiques éloges. Troie était une ville de modestes proportions, mais toutes les villes grecques, alors, étaient petites, et n'auraient pas souffert la comparaison, soit avec les colosses urbains de Ninive et de Babylone, soit même avec les grands ports phéniciens. Mais on peut admettre qu'une certaine population vivait hors des remparts. A l'intérieur de ceux-ci brillaient surtout le palais de Priam, où ce prince vivait patriarcalement en compagnie de ses femmes, de ses cinquante fils et de leurs épouses, et le temple de Pallas, où la statue de la déesse, désignée sous le nom de palladium, passait pour être la sauvegarde surnaturelle de la cité. Près de là s'élevait le mont Ida, où Pâris faisait paître les troupeaux du roi son père, lorsque, d'après la légende, les trois déesses Junon, Minerve et Vénus vinrent lui demander de décerner à l'une d'elles le prix de la beauté.

Un type de grande expédition d'outre-mer : l'Iliade. — C'est par cette « querelle » de déesses que commence l'épopée troyenne, et cette querelle est suivie de bien d'autres : querelle entre Agamemnon et Ménélas, au sujet du sacrifice d'Iphigénie, fille du premier, dont les dieux réclament le sang, au moment du départ, en échange d'un vent favorable ; querelle entre Achille et Agamemnon, qui fait le sujet de l'*Iliade;* querelle entre Ajax et Ulysse, pour la possession des armes d'Achille ; querelle entre Philoctète et Néoptolème, fils d'Achille, qui veut ravir au premier les flèches d'Hercule ; querelle entre Idoménée et Ajax, fils d'Oïlée, à l'occasion d'une course aux jeux funèbres en l'honneur de Patrocle. Tout cela cadre bien avec ce que nous avons dit de la formation sociale et de cette multitude de petites souverainetés locales, toutes égales en principe, de façon que le jeu d'amitiés toujours précaires détermine seul les groupements.

Le groupement qui constitue la coalition contre Troie est d'une nature particulièrement imposante. Homère, dans son énumération, donne vingt-huit contingents, obéissant à quarante-cinq grands chefs et englobant les forces de cent soixante-quinze cités. Du côté des Troyens figurent seize contingents et vingt-sept grands chefs. Chaque chef garde son autonomie. Celui qu'une puissance plus grande et un prestige plus rayonnant désignent comme « chef des chefs » ne peut agir que par la méthode parlementaire. Il faut qu'il propose, qu'il discute, qu'il caresse, qu'il menace, et ses « inférieurs », pour employer un terme inexact, sont libres de le critiquer, de l'injurier, de se mettre en grève. Tel est le cas d'Achille, le plus brave des héros réunis sous les murs de Troie. Forcé de rendre à son père une captive à laquelle s'intéresse Apollon, Agamemnon veut être *dédommagé* en reprenant quelque chose sur le butin *qui a déjà été partagé*. Or, c'est la plus flagrante violation des règles qui ont force de loi dans les partages entre bandits. C'est cette violation qui éveille en principe la fureur d'Achille, avant même que celui-ci soit personnellement menacé, et c'est cette intervention véhémente d'Achille qui, blessant Agamemnon, porte celui-ci à se *dédommager* sur le dos de l'insolent. Achille réclame, tempête, rappelle avec amertume qu'il « travaille » autant ou mieux qu'un autre, et constate qu'il est souverainement injuste de le léser quand il s'agit de la répartition du butin, fruit de ce travail. Mais, après des bordées d'injures, il cède, parce qu'il est le moins fort comme « meneur d'hommes ». Son clan de fidèles n'est pas de taille à lutter contre la bande d'Agamemnon. N'importe; il a sa vengeance toute prête: *il s'abstient:* il rentre sous sa tente, et tout le ressort de l'*Iliade* consiste justement dans le tort que cette grève d'Achille, un fameux travailleur, va faire à la coalition, découronnée désormais de sa meilleure lance.

Or Achille, éloigné des combats par une inimitié particulière, y reviendra sous l'influence d'une amitié particulière. Toujours le triomphe des rapports personnels. C'est en vain qu'une « ambassade », envoyée par Agamemnon, a essayé de fléchir l'il-

lustre gréviste. Celui-ci a écouté poliment les orateurs, mais n'a pas bougé. C'est seulement quand Patrocle, son *ami* Patrocle, a été tué par Hector, qu'Achille bondit de colère et, mettant la *vendetta* de son fidèle compagnon d'armes au-dessus de sa propre vendetta, se décide à sortir de sa tente.

La tente d'Achille n'était pas une tente. Les Grecs, sur le rivage de Troie, logeaient dans des cabanes ou baraques, probablement en bois et en terre, et couvertes de roseaux. Celle d'Achille est représentée comme divisée en plusieurs salles, dont certaines sont réservées aux femmes et au butin. Il y a des chambres séparées pour Achille et Patrocle. Autour de la baraque s'étend un enclos entouré d'une palissade. La porte se ferme au moyen d'une barre. Quant au camp tout entier, il a pour rempart les vaisseaux eux-mêmes, qui ont été tirés sur le rivage et disposés de façon à constituer une ligne de défense. On les couvre de chaume pour les abriter des intempéries. Car, dit la légende, le siège est long. Il faut dix ans pour prendre la ville de Priam, et, si la légende mentionne ce laps de temps, c'est qu'il était vraisemblable. Il y avait donc des expéditions de piraterie d'une longue durée, et il fallait fonder une manière de ville sous les murs même de la ville que l'on assiégeait. Les machines de guerre, en effet, paraissent totalement inconnues, et des murailles de pierre, convenablement défendues, peuvent défier pendant longtemps les assauts de nos bandits, si intrépides soient-ils. On attend donc l'occasion, et, en attendant, on se livre des combats singuliers, on ravage les alentours, on imagine des ruses pour s'introduire dans la place, soit temporairement, comme Ulysse et Diomède lorsqu'ils vont enlever le « palladium », soit définitivement, comme les guerriers enfermés dans le « cheval de bois ». En d'autres termes, on bloque la ville qu'on veut piller, et l'on guette un incident quelconque à la faveur duquel on puisse faire irruption dans les remparts mal gardés. Pour donner une idée de ce qu'avait d'enfantin la tactique d'alors, il suffit de rappeler que la légende attribue à Palamède, un des héros grecs du siège de Troie, l'invention du mot d'ordre et des sentinelles. On met encore au

compte du même héros l'invention des phares, celle des pronostics météorologiques, et enfin — il faut tuer le temps durant un siège — celle des dés et des échecs.

Les fouilles de Schliemann semblent attester qu'une des sept villes superposées — la seconde en commençant par le bas — fut complètement détruite par un terrible incendie. Ce serait la Troie d'Homère, et la réalité concorderait avec les documents poétiques. Notre coalition de pirates aurait donc été victorieuse. Ces sortes de victoires étaient redoutables pour les vaincus. On massacrait, on pillait, on enlevait. Le vieux Priam, dit la tradition, fut tué sans merci. Ses femmes, filles ou belles-filles furent emmenées comme esclaves : Hécube, par Ulysse ; Cassandre, par Agamemnon ; Andromaque, par Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille. Ce fut pour Ilion la destruction complète. Seul, un groupe de fugitifs, conduits par Énée, se sauva *par mer,* à la façon des antiques Pélasgès, et, doublant la Grèce peuplée d'ennemis, vint aborder sur les rives d'une autre péninsule où s'étaient déjà répandues d'autres populations pélasgiques non hellénisées. Ce n'est peut-être pas à tort que les Romains vont rattacher leur origine à celle des Troyens. L'expansion du type hellène avait laissé, à droite et à gauche de la Grèce propre, de vastes territoires méditerranéens demeurés plus ou moins fidèles aux vieilles mœurs pélasgiques, et ces extrêmes se ressemblaient alors plus qu'ils ne ressemblaient aux populations intermédiaires. Il n'est donc pas impossible que des vaincus d'Asie Mineure aient pris la fuite vers l'Italie.

Les retours de pirates : leurs mésaventures. — Mais tout n'est pas de vaincre : il faut retourner chez soi. Or, il est mauvais pour un bandit d'aller exercer trop loin son métier de pirate et surtout de rester trop longtemps absent. Sa puissance dans une localité, nous l'avons vu, tient trop à sa valeur *personnelle,* à ses qualités personnelles de persuasion, aux relations qu'il a su conquérir et entretenir personnellement. Dans ces conditions, plusieurs années d'absence mettent un homme dans un grave état d'infériorité, surtout si les richesses mobilières ac-

cumulées dans les « trésors » sont de nature à tenter la cupidité de ceux *qui ne sont pas partis*. Le pirate est puni par où il a péché. Pendant qu'il va très loin piller les autres, on le pille chez lui, et il risque fort de trouver, à son retour, quelque rude adversaire installé à sa place. Et il faut croire que les mésaventures de ce genre n'étaient pas rares, puisqu'on en prête à presque tous les héros qui avaient pris part à l'expédition contre Troie. Les infortunes des *retours* ont inspiré les poètes. Ces infortunes, il est vrai, sont de diverses natures, mais il semble qu'une « malechance » particulière est attachée à ces rentrées de pirates absents dans leur nid de piraterie. Agamemnon, tout le premier, trouve la place prise, auprès de Clytemnestre son épouse, par son cousin Egisthe, qui l'assassine avec la complicité de celle-ci; Ménélas erre huit ans sur les mers; Ulysse, dix ans; Teucer est chassé de Salamine et se réfugie dans l'île de Chypre; Diomède, roi d'Argos, manque de périr, comme Agamemnon, sous les coups d'une épouse infidèle, et s'en va dans le sud de l'Italie. C'est également vers l'Italie méridionale que se dirigent, après d'infructueux efforts pour rentrer chez eux, Philoctète, Epeios et Idoménée. Ajax, fils d'Oïlée, est victime d'une tempête spécialement envoyée par les dieux. Quant à Achille et à Ajax, fils de Télamon, les plus braves de l'armée, ils sont restés sur les champs de bataille. Bref, pour un triomphe, celui-là manque essentiellement de gaieté.

Divers poètes ont chanté « ces retours », qui constituèrent, vu l'évidente célébrité qu'ils avaient acquise par leur caractère malheureux, tout un « cycle » littéraire. Le plus illustre de ces poèmes est l'*Odyssée*, qui relate les voyages d'Ulysse et les extraordinaires épreuves qu'il eut à traverser avant de regagner son île d'Ithaque où de nombreux chefs, installés tranquillement chez lui en son absence, briguaient la main de sa femme en dévorant ses moutons.

Le contact sur mer avec les routes phéniciennes : les Phéaciens. — L'*Odyssée* reflète, d'une manière merveilleuse, l'idée qu'on se faisait, dans le petit monde grec, des périls

étranges et terribles disséminés çà et là dans les lointains de la Méditerranée. M. Victor Bérard, avec un grand talent, s'est efforcé de mettre en relief tout ce que ce poème maritime doit aux influences phéniciennes. Car les navigateurs grecs, en leurs courses aventureuses, étaient exposés à empiéter sur des itinéraires phéniciens et à inquiéter ainsi de puissants monopoles. M. Bérard en arrive à l'hypothèse d'un poète qui se serait servi, pour broder le récit de ses aventures épiques, d'une sorte de « manuel de navigation » ou d' « instructions nautiques » fournies par les Phéniciens. Or ceux-ci, jaloux de conserver le secret de leurs routes, auraient fait exprès de pousser au noir le danger de certains passages, pour combattre chez les marins hellènes la tentation de courir sur leurs brisées. L'*Odyssée* aurait pour but, conscient ou inconscient chez l'auteur, d'évoquer des monstres et des catastrophes imaginaires, susceptibles de faire pâlir les aventuriers grecs et de les engager à rester dans leurs mers natales. L'hypothèse est ingénieuse, mais les travaux de M. Philippe Champault, dans la *Science sociale*, permettent de la corriger en montrant quelle a dû être, sur la production de ce poème, l'influence d'un peuple alors prospère, bien que n'ayant pas laissé de trace dans l'histoire : les Phéaciens.

Les Phéaciens, considérés par certains comme un peuple imaginaire, placés par d'autres dans l'île de Corfou, sur la côte occidentale de la Grèce, habitaient vraisemblablement l'île d'Ischia, sur la côte occidentale d'Italie, en face du golfe de Naples. C'était une colonie de commerçants phéniciens, qui avait fini par s'helléniser en partie, en admettant dans son sein des Grecs venus de Cumes, et originaires de l'Eubée. Ces commerçants, bien placés dans l'Occident de la Méditerranée, où se trouvaient alors les « pays neufs », y pratiquaient ce négoce fructueux qu'on appelle la traite, c'est-à-dire exploitaient les nations barbares de l'Italie du Nord, de la Gaule, de l'Espagne, de la Corse et de la Sardaigne en tirant de ces régions des métaux précieux ou non, et en y plaçant de la « camelote », confectionnée en Orient. Les Phéaciens étaient de hardis navigateurs, connaissant le secret de routes et d'étapes maritimes, secret qu'il y avait

intérêt à défendre contre la concurrence. L'intérêt était d'ailleurs le même pour tous les comptoirs phéniciens de cette Méditerranée occidentale, demeurée mystérieuse pour les populations de l'Orient.

Il était dangereux pour un Grec, surtout intelligent, d'aborder par accident sur un de ces rivages. Les gens des comptoirs, dérangés par cette visite et menacés de révélations nuisibles à leur commerce, se tiraient d'affaire, soit en retenant l'intrus en captivité, soit en le supprimant, ce qui était plus sûr. Notons que, vu la longueur des voyages et par conséquent des absences des chefs, ces colonies étaient parfois gouvernées par une femme, comme cela se passe, pour des causes analogues, dans certaines oasis du désert, habitées par des familles de grands caravaniers.

Un type de retour : l'Odyssée. — Tout cela aide à comprendre les faits sociaux qui se cachent sous la poésie de l'*Odyssée*.

Ulysse, parti de Troie, et après sa descente malheureuse au pays des Ciconiens, en Thrace, dont nous avons dit un mot plus haut, est emporté par une tempête sur la côte d'Afrique. Il aborde au pays des Lotophages, autrement dit des mangeurs de dattes. Nous sommes ici en Tunisie, sans doute à l'endroit privilégié où s'élèvera Carthage. Ulysse arrache avec peine ses compagnons aux délices funestes du *loto*, qui fait oublier la patrie, et va se heurter aux côtes d'Italie, près du cap Misène. C'est le pays des Cyclopes, où il est fort mal reçu. Fait prisonnier, puis évadé à grand'peine, il redescend au sud ; mais, ignorant sans doute l'existence du détroit de Messine, il atteint la pointe occidentale de la Sicile, où Eole, roi des vents peut-être un chef de comptoir phénicien lui donne par grande faveur l'outre mentionnée plus haut. Mais les « illustres compagnons » du chef, qui passent leur temps à faire des sottises dont celui-ci ne peut que gémir, ouvrent l'outre et déchaînent une tempête. Ulysse entre alors dans le port des Lestrygons, qu'on peut placer à Porto-Pozzo, au nord de la Sardaigne. Nouveau massacre, auquel échappe le seul vaisseau d'Ulysse. On se réfugie dans l'île de Circé,

que M. Champault retrouve dans celle de Pianosa. Circé, après avoir essayé en vain ses philtres magiques, envoie Ulysse au pays des morts, représenté par la côte nord-ouest de la Sardaigne, à la sortie des bouches de Bonifacio. Puis, elle consent à révéler à son hôte une sortie vers l'Orient : le détroit de Messine. Ce détroit est dépeint sous les couleurs les plus formidables. C'est là que sont postés en sentinelles les deux croquemitaines Charybde et Scylla. Le roi d'Ithaque — toujours par une faveur exceptionnelle que d'autres ne peuvent se vanter d'avoir — le franchit néanmoins, en perdant six de ses compagnons. Mais les autres ayant, sur les côtes de Sicile, pillé « les bœufs du Soleil », un ouragan vengeur brise le dernier vaisseau de l'escadre. Seul Ulysse échappe au naufrage et les flots le poussent jusqu'à Gibraltar, où règne Calypso. Captivité de sept ans chez Calypso, qui, *par ordre des dieux*, consent enfin à lâcher son prisonnier. Celui-ci aborde enfin à Ischia, où Alcinoos, roi des Phéaciens, le reçoit magnifiquement, *par une inspiration divine*, et — généreuse exception aux habitudes du pays — consent à rapatrier l'exilé, non sans lui avoir fait prendre un narcotique *pour qu'il ne puisse pas se rendre compte de la route suivie*. Ulysse est laissé endormi à Ithaque, tout seul, avec ses bagages. Les Phéaciens ont fait le grand effort de ne pas le massacrer et de ne pas le retenir captif. C'est une magnanimité incroyable, signalée à l'admiration de la postérité. Au fond, l'*Odyssée* a pour but la glorification de ce peuple, objet d'hyperboliques louanges durant plusieurs chants, et l'on soupçonne que l'auteur du poème a trouvé dans cette cité merveilleuse, lui aussi, des amis et des protecteurs.

La question d'Homère. — Ceci nous amène à la question d'Homère. Deux opinions règnent au sujet de ce poète. Les uns, appuyés sur l'opinion traditionnelle, admettent son existence. Les autres, adoptant les hypothèses de l'érudition allemande, pensent que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des mosaïques de petits poèmes, intelligemment choisis et rassemblés à une époque bien postérieure à leur composition. Nous n'avons pas à discuter

ce problème. Disons seulement un mot de cette poésie épique dont l'influence est demeurée si étonnante depuis trois mille ans.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont écrits en ionien primitif, ou ionien-achéen, langue qui, en éliminant plus tard certains éléments retenus par le dialecte éolien, deviendra la langue ionienne classique. Toutes les traditions s'accordent à faire naître l'auteur en Ionie, c'est-à-dire sur la côte occidentale de l'Asie Mineure [1]. Tout cela semble prouver que les poèmes ont pris naissance vers une époque légèrement postérieure à celle de la guerre de Troie, c'est-à-dire lorsque les Achéens et les Ioniens, comme nous allons le voir, furent obligés d'évacuer en partie le Péloponèse pour refluer vers l'Asie. Mais l'état social reflété par la poésie est bien celui que nous venons de décrire. Ce qui enchante les imaginations, ce sont les expéditions, les aventures, les beaux pillages, les belles ripailles, les exploits de pirates et de casse-cou. Et les aèdes, hébergés chez les chefs, chantent naturellement ce qui fait plaisir à ceux-ci. Homère (ou la collectivité de poètes que l'on voudra) arrive sans doute au déclin de cette période, au moment où tout craque et sombre, comme Camoëns arrivera, dans son temps, à l'heure où s'évanouit la splendeur de la colonisation portugaise. Mais c'est précisément à ces heures suprêmes des civilisations que l'on voit les génies caractéristiques, interprètes ou résumés de leur époque, jeter le plus vif éclat.

Si Homère a existé, on peut très bien se le représenter sous des couleurs voisines de celles de la légende. C'est un Ionien très cultivé, plein de souvenirs, mais vivant déjà dans une époque malheureuse. Il voyage, il erre de ville en ville; il connaît, comme Ulysse, les mœurs de beaucoup de cités. Il utilise vraisemblablement des chants nombreux que d'autres aèdes ont composés avant lui, et profite de leur expérience pour faire quelque chose de mieux. Il souffre d'une ingratitude qui est peut-être liée à la crise matérielle traversée par la société ionienne. Il trouve enfin à Ischia des Mécènes riches et généreux :

1. Vers le IXe siècle av. J.-C.

les Phéaciens, alors plus hellénisés sans doute qu'ils ne l'étaient au temps d'Ulysse, et il les récompense de leur bon accueil en immortalisant dans ses vers celui qu'ils auraient fait à Ulysse quelques générations avant lui.

Tout cela dans une langue riche, limpide, harmonieuse, en un style naïf, mais coloré, où les phrases sont presque invariablement courtes, où le retour des mêmes épithètes engendre un charme spécial, et où la description candide des traits de mœurs rend aussi vivante que possible la société dans laquelle le poète prend ses héros. C'est ce mélange de naïveté et de perfection littéraire — deux qualités évidemment difficiles à réunir — qui fait la supériorité des poèmes d'Homère, et leur a permis de trouver des admirateurs à toutes les époques et dans tous les milieux littéraires, chez les classiques comme chez les romantiques, chez les amis de la simplicité comme chez les amateurs de raffinement. Et la production de cet art si pur est sans conteste un des phénomènes les plus remarquables de cet état social disparu, de cette première civilisation grecque, dont l'histoire ne dit pas un mot, mais dont les traits saillants se dessinent enfin de mieux en mieux, grâce aux révélations combinées de la poésie, de l'archéologie et de la science sociale.

V

LE BANDIT FRUSTE ET MILITARISTE
TROISIÈME DESCENTE : LE TYPE DORIEN A SPARTE

Les Albanais d'autrefois. — La Grèce a deux façades : l'une sur l'Archipel, l'autre sur l'Adriatique. Dans l'antiquité, la première était la façade civilisée, la seconde était la façade barbare. Le commerce et la lumière venaient de l'Orient, siège d'anciennes et puissantes civilisations. L'occident de la Méditerranée, au contraire, constituait une espèce d'Océan à demi inconnu, vaguement limité par des « pays neufs ». Il était donc naturel que les montagnes occidentales de la Grèce, Épire, Acarnanie, Étolie, fussent peuplées d'une race plus rude, plus fruste, moins portée aux raffinements de la vie. Le rayonnement de la politesse et des arts arrivait en effet plus affaibli dans cette région peu accessible, et le bandit montagnard, plus éloigné des vallées à prospérité brillante, constituait un type inférieur, sous ce rapport, au montagnard hellène que nous avons vu descendre de l'Othrys.

Ce montagnard, tout porte à l'affirmer, ressemblait trait pour trait à l'Albanais moderne, brave, farouche, indomptable, toujours armé, plus enclin au brigandage qu'au travail pénible de la culture sur les pentes abruptes, se glorifiant du vol et du pillage comme d'actions méritoires, affilié à un clan qui fait la petite guerre avec les clans voisins, prolongeant ces luttes durant des générations, capable de monter la garde pendant des années autour de quelque nid d'aigle où perche un ennemi qu'il veut

abattre, apte d'ailleurs à être un superbe soldat si l'occasion s'en présente, et faisant fort bonne figure, soit dans l'armée turque, soit dans la gendarmerie des petits États orientaux, soit dans la garde des consuls européens. L'Albanais est, dans sa montagne, un des types les plus traditionnels et les plus intransformables qui soient. C'est ce type qui devait peupler, il y a trois mille ans comme aujourd'hui, les massifs du Pinde et tout le chaos des rudes montagnes épirotes.

Ce type, dans l'histoire grecque, a fait parler rarement de lui, car les cités civilisées, *celles dont s'occupe l'histoire, étaient en dehors de sa région.* On le verra pourtant s'illustrer avec le fameux Pyrrhus, roi d'Épire, mais à propos des incursions de ce prince contre les Romains, et encore avec la ligue Étolienne, lorsque ces mêmes Romains, envahissant la Grèce, et l'envahissant naturellement par l'ouest, trouveront en face d'eux ces rudes adversaires. Mais les mouvements de cette masse montagnarde, en rejetant hors de son domaine une partie de ses éléments, ont produit, peu après la guerre de Troie, une révolution des plus importantes dans l'histoire de la Grèce. C'est ce que l'on a appelé « le retour des Héraclides », autrement dit la conquête du Péloponèse par les Doriens. (xe siècle?)

Les Doriens étaient, nous l'avons dit, des Hellènes demeurés dans la montagne. Pendant que les Éoliens et les Achéens se répandaient dans les vallées où ils détrônaient les Héraclides, les « fils de Dorus » demeuraient groupés sur le massif qui se trouve entre l'Œta et le Parnasse, c'est-à-dire au point le plus central de la Grèce. Ils ne gravitaient pas dans l'orbite de la civilisation mycénienne, mais se rattachaient, comme formation, aux montagnards de l'Ouest, dont ils étaient l'avant-garde du côté du sud. Toutefois ce n'étaient pas des barbares. Ils ne l'étaient ni par l'origine, car eux aussi étaient originaires de la vallée pélasgique, fils d'Hellen et de Titan. Ils ne l'étaient pas par leur caractère, car, si un séjour prolongé dans la montagne leur avait donné quelque chose d'âpre et de farouche, ils demeuraient, comme les Albanais modernes, des hommes d'esprit ouvert, comprenant les gens de la plaine et gardant une cons-

cience fort nette de la parenté qui les unissait à ceux-ci. Leur langue, sauf des variations dialectales, était la même que celle des autres Grecs. Leur religion ne différait en rien de celle des Hellènes, et, voisins du temple de Delphes, ils avaient pour Apollon un culte spécial.

Le montagnard dorien et la décadence achéenne. — Ce sont ces Doriens qui, après la guerre de Troie, entrent en scène. Mais cette entrée en scène est précédée d'une certaine « bousculade » de peuplades dans le grand massif montagneux du Pinde et de ses annexes. La Thessalie — qui ne s'appelait pas encore Thessalie, mais Hæmonie — était, nous l'avons dit, peuplée en grande partie d'Éoliens qui avaient pris une large part à l'expédition des Argonautes, et en petite partie d'Achéens, qui avaient joué avec Achille un rôle brillant au siège de Troie. Ces expéditions avaient affaibli visiblement cette région de la Grèce, sans doute trop vidée de ses « héros ». Peut-être aussi des « héros » s'étaient-ils amollis dans les délices qui suivaient la conquête des « toisons d'or », ou des discordes trop intenses avaient-elles éclaté, à la suite de coups heureux, pour le « partage égal » des dépouilles. Quoi qu'il en soit, une collection de bandes montagnardes, descendant du Pinde, se sentent assez fortes pour envahir le pays, asservir les habitants, expulser les réfractaires et installer, dans les cités, une aristocratie militaire assez oppressive. Ces nouveaux venus s'appellent les Thessaliens, et donnent leur nom à l'Hæmonie. Celle-ci, dès lors, subit un recul visible. Elle cesse d'être un centre de civilisation et même de faire partie du « concert » hellénique. C'est la préface et comme le premier essai du grand mouvement qui va transformer le Péloponèse.

Tandis que les Thessaliens prennent possession de la Thessalie, tandis que les Béotiens, refoulés par eux, vont s'emparer de la Béotie — où disparaît l'antique civilisation mynienne et cadméenne — les Doriens se recueillent autour de l'Œta. Chez eux se sont réfugiés des « bannis », qualifiés de descendants d'Hercule. Ces bannis, chassés du Péloponèse par les Hellènes

et probablement bien plus nombreux que ne le dit la légende — car les légendes aiment à simplifier — servent de lien entre la montagne et la plaine. Ce sont eux qui transportent de celle-ci à celle-là, en même temps que leurs intrigues et leurs rancunes, certains secrets de la civilisation que le milieu montagnard tendrait à faire oublier peu à peu. Plusieurs fois déjà, les Héraclides ont tenté de « revenir », mais ils se sont heurtés à cette formidable puissance achéenne que nous avons décrite. Des Agamemnons, des Achilles, leur ont barré le passage, et ils ont dû rebrousser chemin dans leurs montagnes, attendant le jour de la revanche.

Le Péloponèse envahi et transformé. — Le jour semble enfin avoir sonné. Les grandes expéditions d'outre-mer ont épuisé en partie ce réservoir de héros. Les catastrophes et les naufrages des « retours » ont encore éclairci les rangs de ceux qui survivent. Bien des Achilles sont morts et bien des Agamemnons ont été poignardés. C'est le moment de tenter un coup. La masse dorienne s'ébranle. Mais par où passer? L'isthme de Corinthe est facile à défendre, et les Achéens y ont accumulé de forts ouvrages de défense. D'autre part, nos montagnards ne sont pas marins, et ne peuvent tenter la route de mer. Que faire donc? Les Doriens, unis à leurs congénères les Étoliens, ont alors, dit la tradition, une idée géniale. Ils se rassemblent à Naupacte, au nord du golfe de Corinthe, à l'endroit où ce golfe est le plus étroit. Là, ils improvisent une flotte de radeaux et passent l'eau sans que leurs adversaires s'en doutent. Ensuite, sous les ordres des « Héraclides » Téménos, Cresphonte et Aristodème, et de l'Étolien Oxylos, ils se répandent comme un torrent à travers le Péloponèse.

Dans le Péloponèse régnait toujours le prestige de la famille d'Agamemnon, maîtresse de Mycènes. Les « meneurs d'hommes » suivaient Tisaménès, fils d'Oreste. Des luttes terribles s'engagèrent entre les dominateurs du sol et les nouveaux venus; mais ceux-ci étaient dans la place et avaient tourné les positions de l'ennemi, qu'affaiblissait d'ailleurs la décadence men-

tionnée plus haut. Une hypothèse curieuse, mais non vérifiée, présente les Doriens comme arrivant avec des armes de fer et triomphant ainsi des Achéens moins bien outillés, qui en étaient restés à l'âge du bronze. Une autre hypothèse est que les « trois Héraclides » représentent au moins trois invasions successives, et que l'arrivée des Doriens dut se faire par petits paquets. Quoi qu'il en soit, un incontestable refoulement se produit, mais il faut s'entendre. Ceux qui évacuèrent le Péloponèse n'étaient pas « le peuple », ces cultivateurs pélasges toujours attachés au sol de leurs petites vallées. C'étaient les maîtres, les guerriers, les « nobles », tous ces petits *anax* dont nous avons décrit le type. Beaucoup s'enfuirent par mer, et nous les retrouverons en parlant du mouvement colonial. D'autres — c'étaient des Achéens — se trouvèrent projetés, par le remous de l'invasion, sur les Ioniens qui habitaient au nord du Péloponèse, le long du golfe de Corinthe, et se consolèrent d'être chassés par les Doriens en chassant ces Ioniens, dont le territoire reçut de ces nouveaux maîtres le nom d'Achaïe. Les Ioniens, à leur tour, s'enfuirent en Attique, mêlées à des Éoliens de l'Elide, et notamment à des « princes » de la famille de Nestor, les Néléides. Nous retrouverons, en parlant de l'Attique et de l'Ionie, les conséquences de cette « émigration » d'aristocrates. Cette émigration, sur le moment, eut pour résultat de condenser à haute pression, pour ainsi dire, dans cette petite péninsule de l'Attique, les forces de résistance de la race ionienne, et cette résistance se traduisit par la fameuse bataille où les Athéniens, dit-on, brisèrent définitivement l'élan de l'invasion dorienne, grâce au dévouement de Codrus, leur dernier roi.

Mais, dans le Péloponèse, le triomple des Doriens était à peu près complet, et il en résultait, pour la culture intellectuelle de ce pays, un brusque mouvement de dépression, analogue à celui qui venait de se produire en Thessalie. C'était l'engloutissement de la civilisation mycénienne. Il faut croire que, vers la même époque, certaines « routes » commerciales perdent quelque chose de leur importance. Sans doute le bandit dorien, au premier moment tout au moins, a la main trop lourde et les

vues trop courtes. Il tue la poule aux œufs d'or et décourage le trafic. Mycènes tombe dans l'abandon, Argos devient une cité de deuxième ordre. Téménos, l'un des trois « Héraclides », s'y installe après la conquête, et ses descendants établissent leur domination sur Trézène, Épidaure, Égine, Phlionte. Cresphonte occupe la Messénie, à l'extrémité opposée de la presqu'île. Deux Héraclides obscurs étendront plus tard leur pouvoir sur deux cités maritimes importantes, Corinthe et Sicyone. Oxylos, le chef des montagnards étoliens, allié des Doriens, remplace les descendants de Nestor dans l'Élide. Les Arcadiens, toujours peu accessibles au centre de la péninsule, moins touchés par cette invasion, comme par les précédentes, se trouvent seulement soumis à une sorte de protectorat par les Doriens qui les entourent. Mais c'est surtout dans la région sud-est que va se développer, avec une pureté absolue et une intensité toute particulière, le type social amené par l'envahisseur. Cette région, c'est la Laconie. Si brillante avec Ménélas et ses Achéens, elle va, sans doute après une éclipse, prendre un éclat aussi vif, mais d'une nature fort différente. La Sparte ancienne a disparu, et une Sparte tout à fait nouvelle va se lever à l'horizon.

Les Doriens campés en Laconie : la Sparte nouvelle. — Les Doriens qui étaient allés jusqu'à Sparte étaient ceux qui avaient fait le plus de chemin et qui, une fois sur le théâtre de leur conquête, se sentaient le plus isolés. Cet isolement était dangereux, car les Achéens, malgré leur décadence, n'étaient pas des adversaires méprisables, et la population paysanne, assez nombreuse, était difficile à dominer, étant donné surtout le petit nombre des vainqueurs. Tout oblige à admettre que la situation de ces vainqueurs dans la vallée de l'Eurotas était pleine de périls. Évidemment, bien des bandits achéens avaient dû continuer à « tenir la montagne » autour de cette vallée, et à harceler puissamment les envahisseurs. D'autre part, les Doriens étaient trop loin de leur pays d'origine et la manière même dont ils étaient venus, sur cette flotte de radeaux, était

par trop artificielle, pour qu'ils pussent avoir sérieusement l'espoir de recevoir des renforts.

En outre, les Héraclides et les Hellènes, hommes d'initiative, avaient, en Laconie comme ailleurs, poussé en avant le type pélasge. Le pays était cultivé et prospère. Il existait sur les côtes un certain commerce, et par conséquent une certaine catégorie d'hommes enrichis. Les Doriens avaient donc à craindre, non seulement les Achéens guerriers, mais encore la population laborieuse du pays, capable de produire des individus supérieurs et de constituer des noyaux de résistance. Cette résistance des classes inférieures, plus redoutables aux Doriens que celle des anciens Pélasges ne l'avait été aux Héraclides et aux Hellènes, il fallait la briser, et on la brisa. On la brisa selon la formule dorienne, engendrée par l'éducation dorienne, c'est-à-dire avec un déploiement de force brutale que la nécessité devait rendre ingénieuse.

Les anciens habitants du pays, adonnés à la culture des terres, avaient déjà été exploités par les Héraclides et les Achéens. Mais, avec les Doriens, ils furent soumis à un servage particulièrement dur, celui des *ilotes*. L'ilote n'était pas un esclave dans le sens exact du mot. Il était attaché non à la personne, mais à la glèbe. Il gardait son foyer et ne pouvait être vendu. Il travaillait pour le compte d'un maître, car les Doriens s'étaient partagé le pays; mais ce maître n'était pas un agriculteur, c'était un militaire, qui demeurait exclusivement militaire, et résidait habituellement à Sparte avec les autres « seigneurs », non moins militaires. On voit d'emblée combien ce servage différait de celui que la féodalité devait organiser plus tard. L'ilote était le tenancier du Spartiate, tenancier pressuré par son maître, mais que l'agriculture tendait toujours à relever malgré l'oppression. L'ilote pouvait faire des économies et se racheter. On l'emmenait à l'armée comme soldat auxiliaire. On cite des batailles où chaque Spartiate, pesamment armé, avait avec lui, pour le seconder, sept ilotes armés à la légère. L'ilote jouissait donc de droits, de facilités, d'honneurs même que les esclaves n'avaient pas.

Mais cette supériorité relative de l'ilote était précisément, pour les Doriens, un péril auquel il fallait veiller. Ce péril n'était pas imaginaire. A Argos, les Doriens, maîtres du pays, furent renversés du pouvoir, nous dit Hérodote, par les serfs qui profitèrent d'une défaite dans laquelle beaucoup de guerriers avaient péri, et ces serfs ne furent renversés à leur tour que par les enfants, devenus grands, des Doriens dépossédés. Ce qui s'était passé à Argos pouvait se passer à Sparte. Il y avait donc lieu de se tenir sur ses gardes, et les Spartiates s'y tenaient bien.

D'abord, comme nous l'avons dit, ils n'évoluèrent ni vers la culture, ni vers l'industrie, ni vers le commerce. Ils demeurèrent guerriers. De plus, ils demeurèrent groupés au centre du pays, tandis que les ilotes étaient naturellement éparpillés dans les campagnes en petites communautés. Les ilotes étaient l'objet d'une rigoureuse surveillance. Une tradition digne de foi veut que, pour diminuer la force physique de leurs serfs, les Spartiates leur aient de temps à autre *tiré du sang*. Des massacres partiels empêchaient la population de trop se développer. On dressait les enfants à chasser les ilotes. Pour se faire une idée de la situation des Spartiates en Laconie, on peut imaginer celle d'une petite garnison très brave et très bien armée, occupant une citadelle dans une ville ennemie très populeuse, y faisant régner l'état de siège, y défendant les attroupements, y imposant des contributions et faisant disparaître toutes les notabilités autour desquelles un mouvement insurrectionnel pourrait se former.

Les ilotes affranchis s'appelaient *néodamodes*. Eux aussi, bien qu'ils fussent le produit d'une sélection approuvée par les maîtres, étaient parfois supprimés, par précaution. Au-dessus des néodamodes se trouvait une autre classe, celle des périèques, hommes libres privés de tout droit politique. Ces périèques étaient des artisans, des commerçants, et surtout des navigateurs du rivage, répandus sur le pourtour du pays. C'était un reste, soit des anciens Achéens, soit de Pélasges ayant évolué vers la formation commerciale. Hommes peu dangereux, et qui

sans doute s'étaient bénévolement inclinés devant la domination dorienne, ils conservaient leurs « droits civils », mais n'avaient nulle part à la direction de la cité. Les métiers urbains et usuels, que les Spartiates dédaignaient d'exercer, et qui supposent cependant une condition supérieure au servage, étaient naturellement de leur ressort.

Pour arriver à être vraiment forts, les Spartiates avaient besoin de changer quelque chose à leur formation de bandits, et à devenir plus proprement des *militaires;* c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il fallait introduire dans leurs habitudes un élément de *discipline* peu en honneur jusque-là chez nos montagnards, comme nous avons pu en juger par le régime de « querelles » qui régnait dans les armées achéennes. Ce régime de querelles paraît précisément avoir régné parmi les Doriens de Sparte durant de longues années. On conjecture que la coexistence bizarre de deux « rois » et de deux dynasties tient à la fusion de deux bandes doriennes d'abord ennemies, et même à la fusion d'un plus grand nombre de bandes, parmi lesquelles deux plus puissantes auraient finalement prédominé. On relèverait des faits analogues dans l'histoire des Aztèques du Mexique. Quoi qu'il en soit, les Doriens durent continuer longtemps à faire en Laconie ce que font aujourd'hui encore les clans albanais dans la montagne, c'est-à-dire à se déchirer entre eux, au grand péril de leur domination. C'est pourquoi Lycurgue, au retour de ses voyages, trouva, nous dit-on, « la ville pleine de trouble ». Ce Lycurgue, quel était-il?

Les lois au service du militarisme : Lycurgue. — Lycurgue incarne le courant qui s'était produit, sous la pression de la nécessité, en faveur d'une forte discipline, et la lutte contre le courant contraire, qui tendait à faire persister l'indocilité anarchique du bandit. Sparte avait *besoin de lois.* Mais, ces « lois », il fallait les faire accepter de façon à ce que toutes les imaginations fussent impressionnées par leur grandeur. Pour cela, ce n'était pas trop de plusieurs influences combinées.

Il y avait d'abord le prestige de l'étranger, des pays plus

avancés en civilisation que les peuplades doriennes. Lycurgue, fils d'un roi de Sparte, fut d'abord un grand voyageur. C'était un homme qui, selon l'expression de Montaigne, avait « frotté sa cervelle contre la cervelle des autres ». Il vit la Crète où il admira « les lois de Minos ». Il vit l'Asie Mineure, où se développait la civilisation ionienne. Il vit, dit-on, l'Égypte, où il se mit à l'école des prêtres. Des légendes le font aller jusque dans l'Inde étudier la sagesse des brahmanes. Il n'était pas besoin de si longues équipées pour donner à Lycurgue un sérieux ascendant, et le proposer pour chef aux « hommes éclairés », soucieux de mettre à profit l'expérience des autres nations.

Il y avait ensuite le prestige de la religion. Les Spartiates, très traditionnels, étaient naturellement très religieux. Soldats, ils étaient enclins à exécuter les préceptes de la religion comme des sortes de consignes, avec une fidélité minutieuse et un esprit de scrupule qui leur étaient particuliers. Ayant habité jadis non loin de Delphes, ils conservaient, à l'égard d'Apollon et de son oracle, une dévotion justifiée par leur origine, et dont l'objet s'idéalisait pour eux par le lointain magique du souvenir. A chaque instant, les Spartiates envoient consulter l'oracle de Delphes. Ils entretiennent auprès du sanctuaire deux « Pythiens », qui sont en quelque sorte les ambassadeurs de la Cité auprès d'Apollon et de la Pythie. Il est démontré que des rois de Sparte, exploitant cet état d'âme, ont su admirablement « jouer de la Pythie ». Dans le cas de Lycurgue, la Pythie se surpassa, et décerna au législateur le titre d' « ami de Jupiter », ce qui lui fut d'un grand secours, paraît-il, pour faire accepter ses « lois ». (IXe siècle?)

Il est indéniable que les « lois » de Lycurgue, comme celle de beaucoup d'autres législateurs, n'ont été que la consécration solennelle et la généralisation définitive de coutumes qui existaient depuis longtemps. Le fait de la « législation » marquait surtout la suppression des dernières résistances. Il incarnait le triomphe enthousiaste du « courant » que Lycurgue représentait, celui de la régularité, de la discipline, de l'unité rigoureuse.

N'oublions pas le but poursuivi : ce but, c'est de maintenir les Doriens de Sparte à l'état d'armée victorieuse et invincible. Pour cela, il faut d'abord que chaque citoyen soit tenu en main par les autorités, comme un soldat par ses chefs. Tous les Spartiates sont donc égaux et soumis également à la Cité. Les terres de la Laconie sont partagées entre eux, mais ils n'en sont pas propriétaires. Seigneurs pour l'ilote, ils ne sont qu'usufruitiers pour les pouvoirs publics. Nul ne peut vendre ses terres et tomber dans la misère. Nul ne peut en acheter et s'enrichir aux dépens d'autrui. Les citoyens s'appellent officiellement *Omoioi,* « les Égaux ». C'est un socialisme militariste. Et c'est en même temps un socialisme aristocratique, puisqu'il concerne seulement une minorité de dominateurs, une caste de privilégiés.

En second lieu, nos Doriens savent que le luxe et la mollesse diminuent la valeur militaire d'un peuple. Ils savent que la force physique s'acquiert par des moyens déterminés, consacrés par une longue expérience, notamment par la sobriété et un entraînement méthodique aux exercices du corps. Les lois prescriront donc cette sobriété et cet entraînement méthodique; elles proscriront le luxe qui corrompt et la mollesse qui endort. Elles interdiront aux citoyens l'usage de la monnaie d'or ou d'argent. De là les repas en commun et le brouet noir. La frugalité spartiate deviendra proverbiale, car la frugalité entretient l'agilité. La palestre, les jeux, les baignades dans l'Europas occuperont une place importante dans la vie. Il faudra qu'un Spartiate, à la guerre, puisse lancer son javelot plus loin, manier sa lance plus fort, endurer la fatigue plus longtemps que les autres. La possession de ces aptitudes physiques équivalait alors, rappelons-le, à ce qu'est aujourd'hui la possession d'un armement perfectionné que les autres peuples n'ont pas.

Mais cette supériorité physique, quand faut-il commencer à l'avoir? Dès la naissance, et même mieux que cela : *avant la naissance.* Pour qu'un enfant naisse vigoureux, il faut que la mère soit vigoureuse, et, pour obtenir la vigueur chez la mère, il faut l'avoir préparée chez la jeune fille. De là cette éducation

systématiquement virile de la jeune fille dorienne, cette gymnastique à laquelle on la soumet, ces tuniques courtes qu'elle porte. Tout cela est fait *en vue des guerriers futurs*. L'enfant naît. On l'examine. Est-il, malgré les précautions prises, débile et mal conformé? On le précipite du haut du Taygète. Il faut être « bon pour le service » pour avoir droit à la vie. L'enfant grandit. Tout naturellement, il sera élevé à la dure. On l'exercera, dès son plus jeune âge, à tout supporter. Il marchera pieds nus, et son vêtement, même en hiver, sera léger. On le battra de verges devant l'autel de Diane pour l'exercer à subir les coups sans crier; on le dressera au vol, parce que la guerre ne va pas sans la maraude, et l'on aura l'histoire du petit Spartiate qui se laisse manger le ventre par un renard plutôt que de laisser voir qu'il l'a pris. Mais former le corps ne suffit pas. Il faut former l'âme. Il faut *suggérer* à l'enfant, d'une façon indélébile, que « mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ». Là encore, il y a une méthode d'entraînement. Ce ne sont pas des « manuels civiques », mais des chants adaptés au but voulu, des préceptes indéfiniment rabâchés par « les anciens » et surtout les conversations, l' « air ambiant » comme l'on dit. Les mères elles-mêmes, à Sparte, grâce à l'éducation virile qu'elles ont reçue, contribueront à pousser leurs enfants dans la voie du dévouement et de l'héroïsme. « Reviens dessus ou dessous, » dira l'une d'elles à son fils en lui donnant son bouclier, et l'on retiendra ce dialogue entre une femme de Sparte et un messager revenant de la bataille : « Quelles nouvelles? — Femme, tes cinq fils sont morts. — *Ce n'est pas cela que je te demande*. Sparte est-elle victorieuse? — Oui. — Allons au temple rendre grâce aux dieux. »

On se révolte, et l'on qualifie ces traits d'invraisemblables. Qu'en sait-on? Il est certain que leur authenticité ne peut être prouvée, et qu'on a pu beaucoup broder dans certains récits. Mais, lorsqu'on analyse socialement les faits bien connus, et qu'on saisit leur enchaînement rigoureux, on se rend compte que des paroles extrêmement analogues ont pu et dû être prononcées. L'erreur est de croire que l'on pourrait reproduire

cet état d'esprit et ces habitudes dans un milieu qui ne les produisent pas naturellement.

La parole, à Sparte, avait un caractère bien spécial : le *laconisme,* qui tranche si fortement avec le bavardage des autres Grecs. Ce ne sont plus les verbeux discours du bon Nestor — un voisin de la vieille Sparte cependant — mais des mots brefs, rapides, énergiques, le langage qui convient à un peuple de militaires où les conversations sont des ordres, des consignes, des réponses à des chefs, des communications de service, et où les paroles, par suite, sont réduites à leur strict minimum.

Ce camp retranché de Sparte avait pour chefs deux rois, avons-nous dit. La tradition faisait remonter leur généalogie à Eurysthène et à Proclès, fils jumeaux de l'Héraclide Aristodème, un des envahisseurs du Péloponèse. Nous avons dit qu'une autre hypothèse, celle d'une fusion entre plusieurs bandes, a été émise. Ces rois commandaient l'armée, étaien prêtres de Jupiter, avaient droit en campagne à une garde de cent hommes d'élite. Ils avaient le privilège de prendre en temps de guerre tout le bétail qu'ils voulaient et de garder la peau des animaux immolés en sacrifice. Ils avaient partout la place d'honneur, spécialement dans les festins, y recevaient double portion, nommaient les *proxènes,* chargés d'héberger les étrangers de distinction, et les *pythiens* de Delphes. Ils s'occupaient des routes et décidaient des adoptions. Leurs funérailles étaient très solennelles et leur mort entraînait un deuil universel. Malgré tout cela, ces « rois » n'étaient pas souverains proprement dits, et c'est pourquoi Sparte est souvent qualifiée de « république ». Le principal organe du gouvernement était le sénat, assemblée de vingt-huit vieillards âgés d'au moins soixante ans, et auquel se joignaient, comme membres privilégiés, les deux rois. Ces sénateurs étaient élus à vie par les citoyens, d'après un système d'acclamations publiques dont l'intensité était mesurée, pour chaque candidat, par un jury placé de manière à ne pas voir le vieillard qu'on acclamait. Dans la suite naquirent les éphores, magistrats chargés de divers contrôles, « surveillants » généraux, comme l'indiquait

leur nom, et qui se chargèrent surtout de surveiller les rois. Nous retrouvons ici, sous une forme différente et atténuée, cette tendance des Grecs à borner l'autorité des chefs qu'ils se donnent, tendance qui dégénérait en anarchie dans la société homérique. Ici, l'organisation militaire donne aux rois de vrais pouvoirs de *généraux*, mais seulement en temps de guerre, et c'est *la tradition collective personnifiée,* autrement dit les vieillards, qui prend le pas en temps de paix. La communauté de cité, si intense qu'elle fût, laissait subsister, en effet, les particularités familiales de la famille des montagnards, notamment ce respect des ancêtres que les Pélasges, issus de patriarcaux, avaient emporté avec eux, et que la montagne, milieu conservateur par essence, avait protégé contre toute diminution. De là encore ce respect proverbial des Spartiates pour la vieillesse, respect qui, bien entendu, faisait partie du programme d'éducation. On se levait devant les vieillards, comme on fait le salut militaire à son supérieur hiérarchique. Eux seuls, avec les éphores et les rois, avaient le droit de parler dans l'assemblée du peuple, qui se contentait de voter sur les projets soumis à son acceptation. Cette prépondérance des hommes avancés en âge, et cette discipline silencieuse des citoyens en présence des autorités, aident à comprendre l'*esprit de suite* qui devait présider à la politique des Lacédémoniens.

La poésie au service du militarisme : Tyrtée. — Pour agir sur l'enfance, avons-nous dit, on utilisait les chants et la poésie. Les Doriens aimaient celle-ci, comme tous les Grecs. On chante et l'on danse dans la montagne albanaise. Mais, vu la nature fruste et rudimentaire de leur formation intellectuelle, de tels hommes sont peu aptes à voir de vrais poètes, des poètes susceptibles de s'imposer à l'histoire, se manifester dans leur sein. Pourtant la poésie, surtout la poésie chantée, a un rôle à jouer dans le perfectionnement d'une organisation militaire. La principale occupation d'une armée, celle qui absorbe en pratique un temps mille fois supérieur à celui qui est pris par les combats, c'est la marche. Des auteurs militaires ont pu dire que les batailles se

gagnent avec les jambes beaucoup plus qu'avec les bras. Or, il importe, pour des raisons d'ordre et d'hygiène même, que la marche des soldats soit régulière, rythmique. Le rythme égalise l'allure et la rend moins fatigante. La mélodie, de son côté, distrait l'oreille, et empêche les idées noires d'envahir l'esprit du guerrier. Si au rythme et à la mélodie se joignent des paroles exprimant quelques idées très simples, très générales, sur la gloire ou sur la patrie, ces paroles chantées jouent le rôle d'une harangue rudimentaire, cent fois répétée, et opèrent, sur les hommes qui la rabâchent un merveilleux travail de suggestion. En outre, quand approche le moment d'exposer sa vie, un air guerrier que l'on chante en chœur est le meilleur moyen de s'inoculer un supplément de bravoure, et de fortifier, contre l'instinct animal de la conservation, l'état d'âme factice que l'éducation est parvenue à créer.

La poésie est donc utile à la guerre. Elle l'est aussi pendant la paix, pour produire dans les esprits l'exaltation qui prépare aux guerres prochaines. On sait que la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* n'ont pas été sans influence sur les victoires de la Révolution française. C'est pour des services analogues que la poésie était prisée à Sparte. On ne s'attache pas seulement à obtenir des adolescents robustes, disciplinés, endurants. On tient encore à les magnétiser, à leur « monter la tête », en mettant au service du patriotisme les ressources magiques de l'art. De là des « fêtes nationales », avec chœurs, processions, parades, mimiques belliqueuses, et autres procédés de suggestion collective. Dans les fêtes publiques de Sparte, dit Plutarque, il y avait trois chœurs. Le chœur des vieillards entonnait : « Nous avons été jadis jeunes et braves ! » Le chœur des jeunes gens répondait : « Nous le sommes maintenant ! » Celui des enfants ajoutait : « Et nous, un jour, le serons, et bien plus vaillants encore ! » C'est précisément la combinaison du *Chant du Départ*. Des danses guerrières, comme la *pyrrhique*, et des fêtes comme les *gymnopédies*, où les enfants dansaient dans l'appareil de la lutte, en se donnant des coups, s'harmonisaient avec l'ensemble du système. Au cours de ces fêtes et de ces danses, naturelle-

ment, on chantait des hymnes appropriés au sentiment général.

Mais la formation spartiate, on le conçoit, ne se prête guère à l'éclosion de poètes. D'ailleurs, pendant que le militarisme dorien s'étend sur le Péloponèse, d'autres civilisations plus douces se développent ailleurs, et la poésie, pour des causes que nous verrons, y prend plus librement son essor. Il arrive donc assez naturellement que Sparte, mal outillée pour produire cette denrée poétique dont elle a besoin, l'importe volontiers du dehors. On ne cite aucun poète *né* à Sparte; mais on en cite plusieurs qui sont *venus* à Sparte, et qui y sont venus parce qu'on les y a appelés. Mais il fallait qu'ils prissent garde de ne pas contrarier le « plan d'éducation » de la cité. Terpandre, un Eolien de Lesbos, fut un de ces hôtes, et la tradition veut qu'il ait, par les accords de sa lyre, calmé un jour une sédition. Mais la tradition ajoute que ce même Terpandre fut banni de Sparte, pour avoir ajouté des cordes à la lyre, ce qui rendait les chants trop variés, et, partant, trop *efféminés*. Un autre spécialiste du même genre fut Alcman, de Sardes — élevé à l'école de l'Asie Mineure — et qui, accueilli à Sparte, y organisa — ou sans doute y perfectionna — les chœurs dansants de jeunes filles désignés sous le nom de *parthénies*. La vogue de ces parthénies, évoluant en particulier devant l'autel de Bacchus, se répandit ou se fortifia un peu partout, et l'existence de semblables chœurs, jointe à d'autres causes qui agirent plus tard, devait contribuer à l'élaboration de la poésie dramatique.

Mais un troisième poète a laissé dans l'histoire de Sparte une trace plus illustre encore, et plus significative. Nous voulons parler de Tyrtée.

Tyrtée était athénien, et les Doriens de Sparte détestaient cordialement les Ioniens d'Athènes. C'est ce qui rend plus curieux l'aveu contenu dans l'anecdote traditionnelle, telle qu'elle était conservée à Sparte même. Engagés dans une guerre terrible contre les Messéniens, les Spartiates auraient consulté l'oracle de Delphes, et l'oracle aurait répondu que les Spartiates ne pourraient vaincre que sous les ordres d'un général athénien. Sparte,

malgré ses répugnances, aurait donc demandé un général à Athènes, et les Athéniens, *par dérision*, auraient envoyé aux Lacédémoniens *un maître d'école boiteux*.

C'est Tyrtée, ajoute l'histoire, qui, par ses chants enflammés, ranima le courage des Spartiates et les conduisit à la victoire. Entre deux peuples doriens également braves et résolus, c'est la poésie qui avait fait pencher la balance, mais cette poésie était un auxiliaire exotique, fourni par une cité de formation différente et emprunté de mauvaise grâce à cette cité rivale, sous l'aiguillon d'une impérieuse nécessité.

En d'autres termes, les Spartiates sont consommateurs de poésie, mais ils n'en produisent pas. Athènes, d'autre part, est la cité ionienne le plus rapprochée de Sparte, et il est naturel que celle-ci ait emprunté à celle-là un spécialiste dont elle éprouvait le besoin. Pour se justifier de cette sorte d'humiliation, les Spartiates ont fait deux choses : ils ont invoqué l'ordre de la divinité, et ils ont attribué aux Athéniens une intention malveillante. Pratiquement, Tyrtée entre dans une catégorie bien nette, celle des « intellectuels » que les Spartiates ont attirés chez eux pour jouer un rôle qu'ils ne savaient pas jouer eux-mêmes : composer des hymnes, diriger des chœurs de musique, ordonner artistiquement des fêtes, faire office de chefs d'orchestres, de maîtres de ballets, organiser les évolutions rythmiques et les processions connues sous le nom d'*hipporchèmes* et de *prosodions;* enfin régler d'une façon supérieure ces chants de guerre, « péans » ou autres, qui doublaient la valeur agressive du soldat. Tyrtée, comme le vieil Orphée ou les aèdes de même type, était didactique et moraliste :

« Il est beau pour un brave, disait-il, de tomber aux premiers rangs de la bataille et de mourir en défendant sa patrie. Mais il n'est pas de plus lamentable destin que d'abandonner sa cité, ses fertiles campagnes, et d'aller mendier par le monde, en traînant après soi sa mère, son vieux père et ses petits enfants.

« Combattez donc avec courage pour cette terre, jeunes guerriers, et n'abandonnez pas vos aînés, ces vieux soldats dont les jambes ne sont plus légères. Car c'est chose honteuse de

voir étendu sur la terre, en avant des jeunes hommes, un brave dont la tête est blanchie déjà, et qui exhale dans la poussière son âme généreuse, en retenant de la main ses entrailles sanglantes. Mais à la jeunesse tout sied. Tant que le guerrier a cette noble fleur de l'âge, on l'admire, on l'aime, et il est beau encore quand il tombe aux premiers rangs de la bataille. »

Puis, quand l'action était venue, le poète « enlevait » son monde :

« Tenons-nous ferme, les jambes écartées, les deux pieds posés sur la terre, que les dents mordent la lèvre, que le ventre du large bouclier protège en bas les cuisses et les jambes, et en haut la poitrine et les épaules. Brandissons dans la main droite la lance terrible; jetons l'épouvante en agitant l'aigrette qui surmonte notre tête. »

Mais le cas de Tyrtée a quelque chose de spécial en ce que les Spartiates, dit la tradition courante, ne le firent pas venir seulement pour être poète, mais qu'ils le firent venir *comme général*. Ce fait demande à être commenté. Jetons un coup d'œil, pour cela, sur les guerres de Messénie.

Doriens contre Doriens : les guerres de Messénie. — Le sud du Péloponèse se termine par trois pointes montagneuses encadrant deux golfes. Le fond de ces golfes se prolonge sur terre par deux petites vallées, celle de l'Eurotas à droite et celle du Pamisos à gauche. C'est dans cette dernière que s'étaient établis les Doriens de l'Héraclide Cresphonte, et ils avaient institué dans cette région un ordre de choses analogue à celui que les Spartiates faisaient régner dans le bassin de l'Eurotas. En Messénie, comme en Laconie, des bandes de guerriers dominaient une population antérieure. Seulement, en Messénie, cette population antérieure paraît avoir été moins opprimée, soit qu'elle fût plus forte, soit que les envahisseurs, dans ce coin de péninsule, fussent moins nombreux. La Messénie passait pour plus riche et plus fertile que la Laconie.

Comme entre clans albanais voisins, la mésintelligence régnait entre Doriens de l'est et Doriens de l'ouest. Il y avait des *raz-*

zias et des *vendettas*. Des guerres éclatèrent donc, mais elles furent terribles, car, des deux côtés, les guerriers étaient extrêmement braves et les collines escarpées se prêtaient à la prolongation de la lutte. Qu'on se figure, dans un chaos de gorges abruptes, dans des sentiers de chèvres surplombant des précipices, des bandes de Léonidas se heurtant à d'autres bandes de Léonidas, et consacrant, à se pourfendre obscurément, des trésors de force, d'agilité, de courage, qui eussent suffi à mettre en déroute des armées de Perses ; voilà comment on peut se représenter ces redoutables guerres de Messénie qui mirent Sparte en péril.

On raconte qu'un Messénien, nommé Polycharès, avait eu ses troupeaux enlevés et son fils tué par un Spartiate. Ayant vainement demandé justice, il se posta sur la frontière — le Taygète — et se mit à tuer tous les Lacédémoniens qui passaient par là. Voilà bien les mœurs de nos Albanais, telles que nous les connaissons encore. Ce Polycharès, depuis des siècles, peut s'appeler légion. Tel fut, d'une façon extrêmement vraisemblable, le commencement de la première guerre de Messénie. Les Doriens de Laconie fondirent sur leurs voisins, et firent du dégât sur leurs terres. Surpris par l'attaque, les Doriens de Messénie se rallièrent, et livrèrent plusieurs combats indécis. Mais les Spartiates, ayant pris le dessus, obligèrent les Messéniens à se retirer sur le mont Ithôme, qui arrêta les efforts des Lacédémoniens pendant de longues années. Cette montagne, forteresse fournie par la nature, et munie sans doute de retranchements plus ou moins grossiers, tenait en respect les guerriers de Sparte comme des asiles analogues, dans la montagne albanaise, tiennent en respect des bandes d'agresseurs qui, prudents malgré leur courage, se contentent de bloquer l'obstacle avec persistance au lieu de l'escalader. Finalement, un nommé Aristodème, ayant immolé sa fille aux dieux, dit la légende, et conquis par là un grand prestige, fit une « descente » heureuse sur les Spartiates, les tailla en pièces et les força à retourner dans leur pays.

Alors — nouveau trait de mœurs — les Spartiates ont recours à un stratagème, qu'ils avaient le droit de supposer bon. Ils font semblant de *bannir* cent des leurs, qui se réfugient chez les

Messéniens, pour gagner la confiance de ceux-ci et s'introduire dans la place. Mais ce n'est pas pour rien que les Messéniens sont cousins germains des Spartiates. La ruse est éventée, et Sparte enregistre un nouvel échec. Toutefois, Aristodème étant mort et les razzias lacédémoniennes ayant continué, les Messéniens, pris par la famine, consentent à traiter avec Sparte et à payer tribut. Ceci se passe au VIIIe siècle.

Cette soumission dura quelque temps, mais deux générations après, au VIIe siècle, les Messéniens se révoltèrent, sous la conduite d'un nouveau chef, nommé Aristomène, qui vainquit les Spartiates à Sténvclare. C'est alors que les Lacédémoniens firent venir Tyrtée. La guerre suivit une évolution assez analogue à la première, et les Messéniens, renouvelant leur système de défense, allèrent se retrancher sur le mont Ira, où les Spartiates les assiégèrent *pendant onze ans*. On conçoit la nature de ces sortes de « sièges », qui consistent à *guetter* l'ennemi avec une assiduité plus ou moins grande, non pas au coin d'un bois, mais au bas d'un rocher dont on surveille les abords.

Après diverses péripéties et plusieurs sanglantes « descentes » d'Aristomène, qui surprenait de temps en temps le personnel du blocus et changeait l'offensive en défensive, les Spartiates, sous la conduite d'un transfuge et à la faveur d'un orage, se décidèrent à escalader la formidable colline autour de laquelle ils montaient la garde. Après une rude et dernière lutte, ils enlevèrent la position. Un certain nombre de Messéniens furent réduits à l'état d'ilotes. D'autres *se bannirent*, selon la formule connue, en d'autres cités. D'autres s'embarquèrent pour l'Italie du Sud, où ils fondèrent Rhégium, et de Rhégium sortirent plus tard d'autres émigrants qui, s'étant emparés de Zancle en Sicile, lui donnèrent le nom de Messène, reconnaissable aujourd'hui sous celui de Messine.

L'intensité de l'art militaire spartiate. — Cet art était *très intense*, et jamais peut-être la force physique du soldat, ainsi que la tactique élémentaire des petits champs de bataille, n'ont été poussés plus loin. Nulle formation, peut-être, n'a si bien

réussi à transformer l'individu en machine à combattre, et à grouper méthodiquement, pour la lutte armée, un petit nombre de ces individus. Il faut aller jusqu'à la chevalerie du moyen âge pour trouver, à ce point de vue, quelque chose de semblable. Les armées féodales, comme les armées spartiates, furent des poignées d'hommes, et le chevalier était un merveilleux professionnel de l'art des combats. Mais le chevalier était moins discipliné que le Spartiate, et combattait à cheval au lieu de combattre à pied. Sparte n'a jamais eu, paraît-il, plus de six cents hommes de cavalerie. C'était son infanterie d'*hoplites,* soldats pesamment armés, qui faisait sa force. Chacun de ces hoplites, comme le chevalier, était une citadelle vivante. Chacun avait, pour emprunter un terme à la marine, la valeur d'une « unité de combat », et la perte de quelques-uns d'entre eux seulement était douloureusement ressentie. L'arrivée de quelques centaines de Spartiates sur un point donné suffisait à ranimer le courage, si l'on était chez des amis, à répandre la terreur si l'on était chez des ennemis. Les rois de Sparte, dans les coalitions qui suivirent, étaient pris d'emblée comme chefs, quel que fût le nombre de leurs hommes. On vit, dans l'histoire, les Spartiates, sollicités par tel ou tel peuple d'envoyer des secours, se contenter d'envoyer *un homme,* et cet homme unique devenait un merveilleux organisateur militaire. Tel sera le rôle de Gylippe à Syracuse, pendant les guerres du Péloponèse. Les Romains n'ont eu qu'une seule fois un Spartiate en face d'eux : c'était Xantippe, qui commandait les mercenaires carthaginois contre Régulus, et l'on sait que les Romains furent battus. Comme les Albanais actuels, les Spartiates fournirent des mercenaires aux rois de Perse, prédécesseurs des Turcs actuels. C'est Cléarque, *banni* de Sparte, que Cyrus le Jeune chargera de lever des troupes, lorsqu'il marchera contre son frère Artaxerxès. Mais, auparavant, c'est en luttant contre ces mêmes Perses que Sparte aura atteint le point culminant de sa gloire militaire, avec l'invraisemblable résistance de Léonidas aux Thermopyles, invraisemblance qui n'était possible qu'avec l'extraordinaire entraînement dont nous avons donné une idée.

Les lacunes de l'art militaire spartiate. — Mais cet art militaire, si intense, a ses lacunes et ses défauts. D'abord, chose grave, le nombre des Spartiates reste petit, car la population, détournée de toute colonisation agricole, n'augmente pas, comme augmentera plus tard la population romaine, par des enracinements successifs. La vie de camp ou de caserne, telle qu'elle règne à Sparte, n'est pas de nature à multiplier la race. Ensuite, par cela même qu'il est impropre à l'industrie, le Spartiate est également impropre à tout ce qu'il peut y avoir d'industriel dans l'art militaire. Cet art pèche du côté du matériel. Les fortifications sont inconnues; on ne sait pas faire un siège. Terrible en rase campagne, l'infanterie lacédémonienne est désorientée devant une citadelle. On n'invente pas de machines, ni de procédés savants pour vaincre ces sortes d'obstacles. On ne sait que bloquer et attendre. De même, pas de marine, ou du moins on ne sait guère, dans les grandes occasions, que diriger militairement la marine de quelques cités alliées. En d'autres termes, l'armée spartiate possède quelques qualités essentielles dans la perfection, mais elle ignore les qualités accessoires. C'est une incomparable infanterie à qui il manque, pour employer le langage moderne, de l'artillerie et du génie.

Et voilà pourquoi, très probablement, Sparte, dans sa guerre contre les Messéniens, avait besoin d'un Tyrtée.

Les Ioniens, moins braves et moins robustes que les Doriens, avaient un esprit plus plein de ressources. Ils étaient plus inventifs, plus industrieux. Moins militaires, ils étaient, à l'occasion, plus *ingénieurs*. Or, le besoin d'ingénieurs, dans une guerre, se fait quelquefois sentir.

Pour que Tyrtée ait été *général*, pour qu'on l'ait chargé d'organiser une campagne, et surtout un long siège comme celui du mont Ira, il faut que les Spartiates aient eu confiance, non seulement dans sa verve poétique, mais dans l'ensemble de ses capacités et de ses connaissances techniques. Il faut que cet Athénien leur ait apporté ce qui leur manquait, c'est-à-dire la pratique de quelques raffinements matériels de l'art militaire : travaux avancés, retranchements, machines peut-être. Il faut

qu'il ait été pour eux, non seulement un donneur de courage, mais encore un *donneur d'idées*. La chose est d'autant plus vraisemblable que, la division du travail étant bien moins prononcée alors qu'aujourd'hui, un homme instruit, comme le sont les poètes, n'était pas tourné vers une catégorie exclusive de connaissances ou d'occupations libérales, comme le sont aujourd'hui nos lettrés ou nos ingénieurs, mais avait une harmonieuse teinture de tout. L'esprit, alors, se développait dans tous les sens, et nous verrons, à Athènes même, d'autres poètes, tels que Sophocle, choisis précisément comme *généraux*.

Le cas de Tyrtée, en un mot, représente le besoin qu'avait Sparte de se compléter, même dans cet art militaire où ses citoyens étaient devenus des virtuoses. Le poète-général incarne en lui les qualités qui différenciaient la société ionienne de la société dorienne et les emprunts que, pour combler certaines lacunes, celle-ci devait parfois faire à celle-là.

Le rayonnement militaire de Sparte. — Les guerres contre les Messéniens étaient le prélude d'une série d'expéditions qui devaient donner à Sparte l'*hégémonie* du Péloponèse, autrement dit une prépondérance militaire accompagnée d'un long prestige. Ce prestige n'était plus lié, comme à l'époque achéenne, à la personne brillante et persuasive de tel ou tel chef, favorisé d'ailleurs par l'exploitation d'un lieu fertile en ressources. Ce prestige était lié désormais à la Cité elle-même, à la collectivité plus cohérente, mieux disciplinée. Si on le remarque, la régularité de l'organisation va croissant depuis la première descente de montagnards. Avec les Héraclides, on a l'organisation sommaire et chaotique, procédant par grands coups de force et à l'aventure. Avec les Hellènes, on a cette fourmilière de « meneurs d'hommes », encore un peu anarchique par certains côtés, mais réalisant comme une ébauche d'organisme régulier par le jeu des protections, des amitiés et des réseaux d'alliance. Avec les Doriens, nous avons l'organisation strictement disciplinaire, bannissant les derniers restes d'anarchie.

C'est toujours la *Cité* qui forme le moule de la vie publi-

que; mais il y a des cités reines et des cités sujettes, des cités suzeraines et des cités vassales, des cités protectrices et des cités protégées. Maîtresse de la Messénie, et, par suite, de tout le sud du Péloponèse, Sparte porte ses ambitions vers le nord. Elle restreint encore l'indépendance relative de l'Arcadie, elle oblige la cité de Tégée à devenir son amie — amie de condition inférieure — et à lui fournir, dans ses campagnes, des contingents militaires. Elle lutte avec Argos pour la possession des collines de la Cynurie, qui longent le rivage oriental du Péloponèse, et met les Argiens dans un état de dépendance d'où ils n'oseront plus sortir. C'est ensuite l'île d'Égine qui est forcée de donner des otages. Sparte étend son influence sur les riches cités commerçantes de Corinthe et de Sicyone, et finit par intervenir en Attique, dans les querelles intestines des Athéniens. Toute cette série d'événements nous amène jusqu'au ve siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire vers l'époque des guerres médiques.

L'expansion dorienne hors de Grèce. Le monde dorien. — Mais tandis que Sparte prenait si brillamment le pas parmi toutes les cités doriennes, qu'était devenu l'ensemble du monde dorien?

Nous avons vu les envahisseurs se répandre dans le Péloponèse et refouler les Achéens et Ioniens qui l'habitaient. Ce refoulement, avons-nous remarqué, ne fut pas complet. Non seulement le fond agricole de la population ne bougea pas; mais des groupes importants d'Hellènes appartenant à la « classe dirigeante » réussirent, en bien des cas, à obtenir des *modus vivendi* avec les vainqueurs. Il en résulta que le type dorien, quoique dominant, ne demeura pas pur, et que l'ancien type achéen ou ionien, en se combinant avec lui, produisit des alliages. Ce fut le cas, notamment, pour l'île d'Égine, ainsi que pour Argos, Corinthe, Mégare et Sicyone.

Nous avons dit qu'à Argos les « serfs » étaient parvenus, momentanément, à renverser les autorités doriennes. Celles-ci reprirent le dessus, mais, à la longue, la dynastie héraclide

fut remplacée. Même phénomène à Corinthe, où une dynastie indigène, celle des Bacchiades, se substitua aux rois « héraclides », en attendant d'être remplacée par une famille plus brillante, celle des Cypsélides. Même révolution à Sicyone, au VIIe siècle. Dans ces deux dernières cités, situées sur l'isthme ou tout près de l'isthme, le commerce et la navigation, exercées par les éléments ioniens de la population admis par les vainqueurs au droit de cité, conservaient une importance très sérieuse ; des dominateurs purement militaires étaient moins bien qualifiés qu'à Sparte pour prolonger victorieusement leur système de compression. Aussi Corinthe, au bout de quelques siècles, finit-elle par évoluer franchement vers le luxe et les mœurs relâchées des ports maritimes, et Sicyone devint-elle célèbre par ses artistes, peintres, fondeurs et sculpteurs.

Les Doriens, répétons-le, n'étaient pas des barbares. C'étaient des Pélasges, d'anciens urbains par conséquent, longtemps confinés dans la montagne, mais capables, à leur descente, d'un certain retour vers la civilisation et d'une certaine adaptation aux milieux plus avancés au milieu desquels tombaient leurs bandes guerrières. Sous leur rudesse de mœurs qui les distinguait des premiers Hellènes, il sgardaient une intelligence des hommes et des choses telle qu'on pouvait l'attendre de « bannis » qui reviennent dans leur patrie. En un mot, c'étaient des Grecs, des Grecs de physionomie plus dure, plus austère, plus militariste, mais, en somme, toujours parents des autres Grecs.

Cette origine des Doriens explique leur fusion, sur plusieurs points, avec les indigènes ; elle aide à comprendre, aussi, par combinaison avec ce dernier fait, les migrations maritimes de la race dorienne, qui se traduisirent par des fondations de colonies.

Les colonies doriennes se divisèrent en deux groupes.

Le premier comprend une traînée d'îles partant du Péloponèse pour aboutir à la pointe sud-ouest de l'Asie Mineure, et formant la bordure méridionale de l'Archipel. On conçoit que ces îles — Cythère, Mélos, Théra, Astypalæa, Cos, Rhodes, pour citer les

principales — aient été facilement conquises de proche en proche, à partir de ce Péloponèse où les Doriens avaient si fortement établi leur domination. Ces îles n'étaient en définitive qu'en petit nombre et elles se trouvaient, au sud, sur les confins du monde grec. Tout porte à croire que la domination achéenne ou ionienne, avant la guerre de Troie, devait y être plus récente, moins assise, et que ces îles, longtemps possédées par les Phéniciens, leur avaient été arrachées depuis peu.

Le second groupe des colonies doriennes se trouve dans l'Italie du Sud et dans la Sicile. Sa constitution eut pour cause l'activité spéciale de Corinthe, la ville maritime par excellence, assise sur deux mers, et aussi celle de Rhodes, dont les habitants, à la longue, avaient dû se former à l'audace maritime au contact des navigateurs phéniciens. Soit à Rhodes, soit à Corinthe, l'action de la population indigène s'exerça fortement pour faire évoluer les Doriens vers le type du port.

Une île qu'il faut mettre à part, c'est la Crète. On n'a pas de détails sur la descente des Doriens dans ce pays, qui donna le premier, dit-on, l'exemple d'une « législation » dans le genre de celle de Sparte, et où Lycurgue alla puiser des idées. Ce qui est curieux, toutefois, c'est que les Doriens de Crète, groupés dans cette grande île à l'état de communautés militaires, paraissent n'y avoir pas joué de rôle politique, et avoir laissé la direction des affaires aux habitants des cités locales. Les Doriens, venus de Sparte et d'Argos, à ce qu'on croit, se seraient imposés seulement comme spécialistes militaires et défenseurs du pays, moyennant un tribut et des privilèges. C'était, en quelque sorte, une caste de mercenaires à demeure, avec une concession perpétuelle et un monopole de gendarmerie. Dans le pays du grand gendarme Minos, on devait avoir gardé le besoin de tels auxiliaires.

C'est d'Argos que partirent des colons pour Rhodes, la frontière orientale du monde grec. Les Phéniciens avaient passé par là, et influencèrent évidemment les nouveaux colons. On voit ceux-ci rayonner en Lycie, en Carie et dans les îles voisines, puis se lancer dans la Méditerranée occidentale, et fonder en

Sicile Géla, qui fonde elle-même Agrigente. La pointe sud-ouest de l'Asie Mineure, où aboutissait l'étroit cordon des îles doriennes, présentait deux presqu'îles longues et étroites. Sur l'une, les Trézéniens fondèrent Halicarnasse; sur l'autre, des Laconiens fondèrent Cnide, qui devint célèbre, ainsi que plusieurs autres lieux de relâche pour les équipages, par le culte particulier de Vénus, dû sans doute à la corruption plus facile des mœurs. La partie de la côte d'Asie Mineure ainsi occupée par des Doriens reçut le nom de Doride. La disposition de tout ce cordon, tendu à l'extrême sud de l'Archipel, montre que les Doriens, moins forts sur mer que les Ioniens, avaient dû se contenter d'occuper, pour ainsi dire, des postes en lisière, aussi loin que possible des points où leurs adversaires vaincus avaient ramassé leurs forces.

De l'autre côté de la Grèce, les Corinthiens avaient colonisé Corcyre (Corfou), île relativement lointaine sur les côtes de l'Épire. Mais la plus brillante de leurs colonies fut Syracuse, qui devait devenir une cité immense, une des plus vastes qu'aient jamais habitées les Grecs. Nous avons noté l'exode des Messéniens à Rhégium. Plusieurs autres groupes doriens vinrent s'installer sur ces rivages de la Sicile et de l'Italie du Sud, qui reçurent, du fait de leur présence et de celle d'autres colons, le nom significatif de Grande Grèce.

Tout à fait à l'écart des autres, la plus méridionale et la plus célèbre des colonisations doriennes fut celle de Cyrène, en Afrique. La Cyrénaïque est une exception sur la côte africaine. C'est un coin de sol grec échoué sur les sables de la Tripolitaine, ou, si l'on aime mieux, une île de l'Archipel égarée au sud, entre le désert et la mer. Ce pays fut colonisé par des émigrants de l'île de Théra (aujourd'hui Santorin) où les Doriens s'étaient déjà mélangés à des hommes d'autres types. Le chef de l'expédition, nommé Battos, était de race mynienne, comme Jason. Des aventuriers de diverses cités, notamment des Crétois, avaient fourni leurs contingents. On raconte que les matelots, effrayés par la longueur inédite de cette navigation — il fallait perdre la terre de vue pendant plusieurs jours — opposèrent à Battos

des résistances analogues à celles que devait rencontrer Christophe Colomb cinglant vers l'Amérique. Cinq cités, dont Cyrène fut la principale, s'élevèrent dans ce coin reculé du monde grec, et s'enrichirent par la culture du silphium, plante très recherchée alors comme légume et comme denrée pharmaceutique. Un certain Démonax, à Cyrène, joua le rôle de législateur que Lycurgue avait joué à Lacédémone.

L'art dorique et sa propagation en dehors du monde dorien. — Même lorsque le type dorien se déformait par la fusion avec d'autres types, il conservait assez de prestige pour donner un cachet spécial et reconnaissable aux divers groupes qu'il contribuait à former. De nouveau, les montagnards avaient joué le rôle de levain qui fait fermenter la pâte. Ce prestige et cette influence se traduisirent, au point de vue intellectuel, par trois phénomènes importants, qu'il convient de noter.

Le premier phénomène fut le développement littéraire du dialecte dorien. Ce dialecte, le plus mâle des dialectes grecs, est, après l'éolien, le plus rapproché du latin, c'est-à-dire de la souche linguistique primitive. La lettre *a* y domine et les contractions y sont fréquentes, ce qui enlève de la finesse et des nuances. Ce dialecte devint celui de *la poésie lyrique chantée en chœur*. Nous avons montré que ces chœurs, grâce à la vigueur de la vie publique et aux fêtes occasionnées par l'éducation systématique de l'enfance, étaient plus prospères chez les Doriens qu'ailleurs. Il en résulta que, même chez les Ioniens, lorsque les poètes firent des vers pour les chœurs, ils suivirent naturellement la mode existante et écrivirent en dialecte dorien. Les grands tragiques d'Athènes eux-mêmes devaient s'incliner devant cette anomalie consacrée par l'usage. Tant que dure le dialogue, c'est la langue d'Athènes que parlent les personnages. Dès que le chœur commence, c'est l'idiome de Sparte qu'on entend.

Le second phénomène est la diffusion, en musique, du *mode dorique*. C'était le mode grave, religieux, tel qu'il convient à des chants organisés par la Cité pour l'éducation de la jeunesse,

et propres à exalter l'enthousiasme patriotique. Ce mode différait du mode *lydien*, doux et délicat, et du mode *phrygien*, ardent et passionné. C'était le mode national par excellence. Lui aussi fut employé par les cités non doriennes, dans les circonstances où il convenait d'imprimer aux mélodies un caractère noble et imposant.

Le troisième phénomène est la diffusion, en architecture, du style dorique. Ce style se caractérisait essentiellement par une certaine espèce de colonne, la plus grave, la plus massive et la moins ornée que connussent les Grecs. Cette colonne n'a pas de socle et repose directement sur le sol. Sa hauteur est de cinq fois et demi le diamètre pris à la base, car le fût s'amincit vers le haut. Le chapiteau n'est qu'un évasement de la pierre, orné de quelques rainures. L'entablement et la frise supportés par ces colonnes sont aussi moins ornés. Les édifices de ce style avaient quelque chose de particulièrement sobre et majestueux. Ils étaient pourtant *artistiques*, conformes, comme tout ce qui se faisait chez les Grecs, à un idéal de mesure et de goût. L'harmonie de leurs lignes éclate si on les compare aux monuments disproportionnés, inachevés, bizarres, de l'Égypte et de l'Assyrie. Comme le dialecte dorien, comme la musique dorienne, l'architecture dorienne rayonna hors du domaine territorial occupé par les Doriens, et quand les Athéniens, en plein siècle de Périclès, voulurent élever à la déesse Athénè, protectrice de leur cité, un temple digne d'elle, ce n'est pas l'ordre ionique, national pour eux, qu'ils choisirent. C'est dans le style dorique, c'est-à-dire dans le style des Spartiates leurs adversaires, qu'ils construisirent le Parthénon.

VI

LES REFOULÉS ET LEURS MIGRATIONS
L'ESSOR DU PORT MARITIME : LE TYPE IONIEN

Comment se fondait une colonie. — Nous avons vu la place que tient le bannissement dans les mœurs grecques. A côté du bannissement individuel, par lequel un chef vaincu se jette dans la montagne, il y a le bannissement collectif, par lequel d'importants groupes d'hommes, ayant le temps de se reconnaître et de s'organiser, abandonnent une cité qu'ils ne peuvent plus défendre, pour aller en fonder une ailleurs. Ces bannissements collectifs s'opèrent *par mer*, car, étant donnée la configuration du pays, cette route est la plus commode pour ceux qui disposent d'une flotte et qui veulent fuir sans se séparer.

Il arrive aussi que, soit par l'affluence de bannis dans une cité, soit par la multiplication normale des habitants, le sol de cette cité, généralement maigre et aride, ne suffit plus à nourrir la population. Alors se produit un essaimage de citoyens. Une petite cité se détache de la grande et se transporte ailleurs, pour vivre d'une existence calquée sur celle du milieu primitif.

La colonie n'est pas *soumise* à la métropole. L'essaim émigré, par le seul fait qu'il émigre, devient indépendant. Nous avons vu en effet que la souveraineté, avec la formation sociale de nos Grecs, ne peut guère s'étendre en dehors d'une certaine case territoriale, généralement assez petite. Au delà de cette limite, une cité peut avoir des amies, des alliées, des tributaires. Mais l'autonomie municipale subsiste, et l'autorité municipale, c'est

tout ce que les Grecs savent créer en fait de pouvoirs publics. Toute colonisation est donc accompagnée d'une *rupture* avec la cité-souche, et l'on n'a pas l'idée qu'il puisse en être autrement.

Cependant, si le lien matériel est rompu, le lien moral subsiste. La cité d'où l'on est parti demeure la métropole, mot à mot la cité mère. Elle conserve des droits à un certain respect, à une particulière déférence. Les émigrés, en partant, ont eu le soin d'emporter le feu sacré de leur patrie. Ils entourent d'un culte spécial les mêmes divinités que leurs pères. Ils emmènent avec eux des prêtres et des devins appartenant à des familles pour ainsi dire « nationales », anciennement investies du monopole de leurs fonctions. Ils s'efforcent, en construisant la ville nouvelle, de reproduire les temples, la citadelle, les places, les rues de la mère-patrie. C'est vers celle-ci qu'ils se tourneront le plus volontiers en cas de péril, s'ils éprouvent le besoin de quelque assistance étrangère. Et, réciproquement, c'est vers la colonie que fuient volontiers les gens de la métropole, si quelque désastre fond sur eux.

Les Achéens en Italie : l'austère Crotone et la molle Sybaris. — Des exodes de ce genre avaient dû se produire, évidemment, bien avant l'invasion dorienne. Mais celle-ci, par sa puissance de refoulement, en détermina un grand nombre.

Nous avons vu comment « l'empire d'Agamemnon », c'est-à-dire le groupe important de cités du Péloponèse qu'entraînait l'ascendant des chefs achéens de Mycènes, avait croulé sous le choc des envahisseurs, et comment, après le remous de l'invasion, les débris des Achéens vaincus s'étaient trouvés massés au nord du Péloponèse, sur le rivage, qui allait prendre dès lors le nom d'Achaïe. Ce rivage, bordé par le golfe de Corinthe, qui débouche au sud de l'Adriatique, offrait au trop-plein des fugitifs une route vers l'Occident. Ils s'en servirent et allèrent fonder, dans le sud de l'Italie, plusieurs cités importantes, dont les plus célèbres furent Crotone et Sybaris.

Ces deux villes sont restées dans l'histoire avec un cachet spécial.

Crotone était célèbre par ses médecins et ses athlètes. On y cultivait l'hygiène et les sports. C'est la patrie du fameux Milon, dont la force physique est demeurée légendaire.

Sybaris, au contraire, était la ville de la mollesse et des voluptés. Certains traits des Sybarites sont restés légendaires aussi. Ils ne pouvaient, disait-on, souffrir le pli d'une feuille de rose. Leur cuisine avait des raffinements merveilleux et aucune laine n'était assez fine pour draper leurs membres délicats.

L'antithèse entre ces deux villes, qui date d'ailleurs d'une époque fort postérieure à leur fondation, montre la lutte qui s'était établie, sur ces rivages, entre deux courants.

Sybaris, c'est le grand port maritime corrompu par la richesse, à la suite d'un commerce intense et prospère.

Les villes du sud de l'Italie, *auxquelles aujourd'hui l'on ne s'arrête plus,* étaient alors d'importantes étapes de trafic entre le monde grec d'une part et, d'autre part, cette immense Méditerranée orientale, qui était, nous l'avons dit, comme un Océan rempli ou bordé de « pays neufs ». Elles durent être aussi, à un moment donné, les habiles intermédiaires entre le commerce des Grecs et celui des Étrusques.

La situation favorisée de cette région se révèle d'ailleurs par la prospérité inouïe et l'importante population d'autres villes, comme Locres, Tarente, Syracuse, à la place desquelles on ne trouve aujourd'hui que des villages, mais qui atteignirent, à un moment donné, un haut degré de splendeur.

Or, la richesse engendre le luxe, et le luxe enfante la mollesse. Cela est classique.

Ce qui est classique aussi, c'est la lutte qui s'établit contre l'invasion des nouveautés amollissantes et corruptrices, dans les cités où les traditions de sobriété et de virilité sont encore représentés par une puissante élite sociale.

Cette élite voit le péril, et se raidit contre lui. Ce sont alors des lois somptuaires, des prédications hygiéniques et morales, des appels à la loi pour protéger les mœurs, des mesures artificielles pour écarter la contagion du luxe et de la sensualité. Alors surgissent, selon les pays, des Pythagores, des Catons, des Savonaroles.

En Grande Grèce, c'est Crotone, la cité des médecins et des athlètes, qui conduisit le mouvement, représenté dans son sein par le parti aristocratique, plus « conservateur » des traditions. Crotone était l'ennemie de Sybaris, qu'elle finit par vaincre, quoique moins peuplée et moins riche, et l'homme qui attacha son nom à ce mouvement de résistance aux mœurs dissolues, fut le philosophe Pythagore, un Ionien de Samos.

Mais Pythagore n'était pas seulement l'apôtre de la sobriété traditionnelle, soutenu par les conservateurs de Crotone et des cités voisines; c'était de plus un mathématicien. Or, ce caractère encore convenait parfaitement au milieu.

Dans la Méditerranée orientale — la grande mer — les îles et les caps se font rares. Les navigateurs ont plus souvent occasion de perdre la terre de vue. Par suite, des connaissances nautiques plus complètes s'imposent. Il y a une place à prendre pour les calculateurs, pour les astronomes, pour les ingénieurs maritimes. Or, c'est précisément en cette région que le même Pythagore s'illustre par ses théories mathématiques. C'est là que son disciple Archytas invente, dit-on, la poulie. C'est là qu'Archimède illustrera Syracuse par ses découvertes variées : principe d'hydrostatique, vis, miroirs ardents, etc. Les deux grands hommes de Marseille, la plus occidentale des colonies grecques, sont deux mathématiciens-navigateurs, Pythéas et Euthymènes. Telle est, en quelques mots, la forme particulière que prend l'esprit grec dans ce coin reculé du monde hellénique en raison des conditions spéciales que lui font le milieu. Revenons maintenant aux autres effets de l'invasion dorienne, c'est-à-dire aux autres migrations.

Les Éoliens à Lesbos : la poésie à épanchements des joueurs de lyre. — Mais, tout d'abord, rappelons-nous que l'invasion dorienne dans le Péloponèse avait été précédé d'un phénomène analogue, celle des Thessaliens dans l'Hæmonie, qui allait dès lors prendre le nom de Thessalie. La plupart des chefs de ce pays étaient des Éoliens, proches parents de ceux qui avaient fait l'expédition des Argonautes. Les vaincus — ou tout au

moins ceux qui avaient été le plus compromis dans la lutte — s'embarquèrent, dit la tradition, à Aulis, comme les aventuriers qui étaient allés faire la conquête de Troie, et cinglèrent précisément dans la direction de Troie, c'est-à-dire vers la portion de l'Asie Mineure qui se trouvait, de l'autre côté de l'Archipel, en face de la Thessalie. Les émigrants éoliens se superposèrent, en cet endroit, aux populations dont nous avons parlé à propos du type troyen, et qui se rapprochaient plus ou moins du type primitif pélasgique. Comme ils constituaient, malgré leur défaite, une élite guerrière et directrice, ils devinrent les maîtres de cette région, qui prit le nom d'Éolide. L'éclat des cités qu'ils fondèrent fut éclipsé, nous allons le voir, par le voisinage des cités ioniennes, d'un type plus intense et plus net. Il faut faire une exception pour un point spécial de leur domaine, l'île de Lesbos.

L'île de Lesbos paraît avoir eu le privilège de partager les heureuses conditions de l'Ionie au point de vue de l'essor intellectuel et poétique, et, en même temps, grâce à la fondamentale simplicité de sa population pélasgique ainsi qu'à sa situation légèrement en dehors du tourbillon commercial intense, cet autre privilège de voir régner chez ses habitants une certaine naïveté de cœur, une certaine fraîcheur d'impression éminemment favorable au développement du lyrisme. Une légende disait que la tête d'Orphée, après que celui-ci avait été mis à mort par les Ménades, avait été roulée par les flots jusqu'au rivage de Lesbos. Poétique tradition, qui doit être interprétée dans le sens d'un refuge particulièrement ouvert, dans cette île pélasgique, aux vieilles traditions poétiques des Pélasges. Plus qu'ailleurs, les effusions et récréations poétiques étaient goûtées à Lesbos ; plus qu'ailleurs elles se produisaient spontanément et traduisaient les sentiments d'âmes épanouies ; plus qu'ailleurs on se plaisait à imaginer des combinaisons de rythme et de mesure pour s'adapter aux vers ; plus qu'ailleurs on s'ingéniait — car la poésie, ne l'oublions pas, restait étroitement unie à la musique — à perfectionner les instruments qui accompagnaient la voix.

L'île de Lesbos, une des plus grandes de l'Archipel, est très voisine de la côte d'Asie. Elle se trouve au sud de la Troade et au nord de l'Ionie, non loin du point d'où les Pélasges primitifs, arrivant par l'Hellespont, s'étaient élancés vers l'Archipel et la Grèce. Le sol est fertile et le climat doux. Une médaille antique représente l'île sous les traits de Cybèle — la déesse pélasgique — tenant en main la corne d'abondance. Les Grecs donnaient à Lesbos l'épithète de « fortunée ». Ils prétendaient trouver un charme particulier au chant de ses rossignols et louaient proverbialement l'extraordinaire beauté de ses femmes.

On peut conjecturer que les péripéties de l'histoire de Lesbos avaient consisté surtout en retours de Pélasges vers d'autres Pélasges, et en superpositions de types très ressemblants, qui ne faisaient que se renforcer par leur superposition même. Les émigrés éoliens eux-mêmes, nous l'avons vu en définissant le type éolien, faisaient à peine exception à la règle. C'étaient les Hellènes demeurés les plus voisins du type pélasgique; et c'est du reste dans cette région restreinte de l'Éolide que parvinrent à se maintenir, sous le nom de dialecte éolien, le formes les plus archaïques de la langue grecque.

Grâce à la douceur de la vie, combinée avec l'ouverture d'esprit que favorisait le commerce, Lesbos se caractérisa, au milieu du monde grec, par le développement plus rapide et plus ingénieux de la musique. C'est à Méthymne, cité de l'île, qu'était né Arion, le musicien charmeur, qui, obligé de se jeter à la mer pour échapper à des matelots bandits, fut, dit la légende, sauvé et porté par un dauphin. C'est de Lesbos qu'était Terpandre, illustre pour les perfectionnements qu'il avait apportés à la lyre, et qui fut banni de Sparte, dit une autre légende, pour ces innovations qui rendaient les mélodies trop captivantes. C'est à Lesbos que les musiciens poètes, adaptant eux-mêmes les accords de leurs lyres aux sentiments qu'ils voulaient exprimer, inventaient des « nomes » ou rythmes nouveaux, et qu'Alcée créait la strophe « alcaïque », comme Sapho la strophe « saphique ». Et ce que nous appelons « strophe » était une combinaison de mesures musicales en même temps qu'un certain arran-

gement de vers. Rappelons-nous que le même homme, en ces temps où la division du travail était dans l'enfance, pouvait cumuler très normalement les rôles du compositeur, de l'exécutant, du chanteur, du poète et du luthier. L'image aujourd'hui si conventionnelle et presque allégorique du poète *s'accompagnant sur sa lyre* correspondait alors aux réalités de la vie.

L'originalité des poètes de Lesbos fut de promouvoir à la dignité littéraire des chants tels qu'il s'en rencontre partout, mais qui, dans ce milieu plus favorisé, tendaient à prendre une forme plus belle qu'ailleurs. Tels sont les chansons à boire, les cris d'admiration en face du pittoresque de la nature, la satire politique et les épanchements de l'amour.

« Arrose de vin tes poumons, s'écrie Alcée, le soleil est haut, la saison est accablante, et la soif brûle toute chose. Harmonieusement, dans le feuillage, bruit la cigale, et de ses ailes tombe en notes pressées son chant sonore, tandis que l'été embrasé, s'étendant sur la terre, y répand la sécheresse. »

Et Sapho, native comme Alcée de Mytilène, dit à son tour : « Le bruit des feuilles a dissipé mon sommeil... L'aurore à la chaussure d'or paraît déjà à l'horizon... La lune dans son plein éclairait les cieux. » Profitant d'une liberté d'allures et d'une hardiesse particulières aux femmes de Lesbos, elle met dans l'expression de l'amour une ardeur passionnée qui l'a rendue célèbre : « Ma langue se brise, un feu subtil et rapide court en moi, mes yeux ne voient plus rien, mes oreilles bourdonnent... ». Voilà bien cette poésie « subjective », jaillie spontanément de l'âme, qui refleurira avec Lamartine, Hugo et Musset. Et c'est encore un élan spontané du cœur que la colère avec laquelle Alcée, victime des révolutions politiques de Mytilène, « banni » même à la suite de ces révolutions, transforme ses poésies en « châtiments » contre les politiciens qu'il n'aime pas. C'est lui qui, pour la première fois, compare la cité à un vaisseau battu par la tempête. C'est lui qui s'écrie avec une joie sauvage, en apprenant la mort d'un « tyran » qui opprime son parti : « C'est maintenant qu'il faut boire, et maintenant qu'il faut s'enivrer! » Naïfs, délicats, impressionnables, expansifs : tels nous apparaissent les

Lesbiens, variété la plus vibrante et la plus nerveuse peut-être du génie grec, bien que d'autres variétés aient conquis plus de gloire par des œuvres plus solides et plus étoffées.

Les Ioniens comprimés en Attique et projetés vers l'Asie. — Nous glissons rapidement sur la colonisation achéenne et la colonisation éolienne, pour ne pas avoir à répéter certaines constatations que nous allons faire à propos de la colonisation ionienne, la plus brillante de toutes, et sur laquelle nous insisterons un peu plus.

Nous avons dit que les Ioniens, au moment de l'invasion du Péloponèse par les Doriens, s'étaient vus obligés d'évacuer le nord de la Péninsule et de refluer vers l'Attique. Ceux qui fuyaient ainsi, répétons-le, n'étaient pas le menu peuple. Le menu peuple ne se déplace pas si aisément, et peu lui importe le maître. Ceux qui fuyaient, c'étaient les nobles familles, les « meneurs d'hommes » et leurs « illustres compagnons »; bref, les gens à panache, toute une aristocratie vaincue, menacée, compromise, préférant l'émigration à une révolution qui eût été sa ruine et sa mort. Toutes ces élites sociales de l'Ionie péloponésienne, mêlées à quelques nobles Éoliens de l'Élide appartenant, dit-on, à la famille de Nestor, viennent se concentrer dans l'Attique, pays de population ionienne où elles se sentent chez des amis. L'Attique, par sa situation péninsulaire à l'extrémité orientale de la Grèce, en dehors de la grande route allant du nord au sud, était merveilleusement adaptée à son rôle de refuge, et nous avons vu que, pendant longtemps, les Pélasges vaincus y avaient résisté aux Hellènes. De même les Ioniens y résistèrent aux Doriens, et cette résistance fut victorieuse. Acculés dans ce cul-de-sac, tous les illustres bannis, grossis des Athéniens, firent front contre les envahisseurs, et le triomphe des armes ioniennes est resté célèbre dans l'histoire, qui l'associa au « dévouement de Codrus », dernier roi d'Athènes. Ce « roi », dit la tradition, ayant su par un oracle que le peuple dont le roi périrait serait vainqueur, se fit volontairement tuer dans la bataille, et les Athéniens abolirent dès

lors la monarchie, parce que Codrus avait porté trop haut désormais le titre de roi. Il est assez probable que l'afflux d'une foule de familles nobles, et même « royales », dans l'Attique, fit tomber tout naturellement le pouvoir dans une sorte de conseil de chefs égaux entre eux, ce qui ouvrit la période de l'archontat aristocratique.

Mais il ne suffit pas de se défendre sur un sol. Il faut y vivre. Cinquante ans après la victoire de Codrus, disent les historiens, il y eut dans l'Attique une disette. En d'autres termes, les réfugiés étaient trop nombreux dans ce territoire pauvre, presque tout entier en collines rocailleuses, et des migrations s'imposaient. Toutes les traditions s'accordent à nous montrer ces migrations conduites par des « descendants de rois » (surtout de Codrus et de Nestor). Elles se firent vers l'est, en ligne droite, c'est-à-dire selon une ligne parallèle aux migrations éoliennes, mais plus au sud, comme l'indiquait suffisamment la configuration des lieux. Il est assez probable que les essaims partis de l'Attique, avant de se poser sur la côte d'Asie, commencèrent à coloniser de proche en proche les îles de l'Archipel, c'est-à-dire à y superposer des aristocraties nouvelles aux populations qui s'y trouvaient déjà. Les Ioniens, avons-nous vu, étaient les plus marins des Hellènes. Ils étaient donc particulièrement aptes à l'occupation des îles; et en fait, presque toutes les îles de l'Archipel tombèrent en leur pouvoir. Seul restèrent hors de leur domaine, à l'extrême sud, le chapelet d'îles doriennes qui reliait le Péloponèse à la Carie, et au Nord, l'île de Lesbos, d'ailleurs presque liée au continent, où nous avons noté le magnifique essor de la civilisation éolienne.

Les deux plus importantes de ces îles, Chio et Samos, les conduisaient à la portion du rivage d'Asie Mineure qui allait prendre le nom d'Ionie.

L'Ionie et la douceur de vivre. — L'Asie Mineure est un plateau très massif, très asiatique, mais dont les rivages, souvent isolés de l'intérieur du pays, sont européens et grecs par leur configuration. L'extrémité occidentale de ces rivages, en parti-

culier, fait absolument corps avec l'Archipel. C'est une côte sinueuse, découpée, toute en golfes et en presqu'îles, avec des combinaisons de lignes courbes qui équivalent en longueur au quadruple d'une ligne droite. Ces rivages, comme en Grèce, se divisent en compartiments restreints, séparés par des ceintures de hautes collines et dont le centre est occupé par des cours d'eau à physionomie torrentueuse, chargés de limon et d'alluvions : Caïcos, Hermos, Caystre, Méandre. Comme climat, l'Ionie est une région privilégiée. L'Éolide, au nord, quoique tempérée, tend à se rapprocher du climat septentrional, celui de la côte de Trébizonde, qui est exposée aux vents de la mer Noire. La Carie, au sud, ainsi que les Cyclades tout à fait méridionales, est exposée au contraire à des excès de chaleur. L'Ionie, comprise entre les deux, a, observe Reclus, le climat « le plus agréable et le plus uniforme de la région cistaurique ». La moyenne d'hiver y est de huit degrés; la moyenne d'été, vingt-quatre; la moyenne de l'année, seize. « Les Ioniens, dit Hérodote — qui n'était pas ionien — ont bâti leurs villes dans la contrée la plus agréable que je connaisse, soit pour la beauté du ciel, soit pour la température. » Comme conséquence, l'on a une magnifique végétation d'arbres fruitiers : oliviers, figuiers, orangers, citronniers, mûriers, grenadiers, vignes. De nos jours encore, la figue de Smyrne et le muscat de Samos donnent une idée des aptitudes productrices de cette région, pourtant bien désertée sous la domination ottomane.

Cette « douceur de la vie », que nous avons déjà signalée à Lesbos, était donc une caractéristique de la région ionienne. La culture arborescente est chose facile et agréable, surtout quand un limon fertile, comme celui du Méandre et des autres fleuves, en favorise la végétation. L'Ionien était un homme qui regardait pousser des arbres, et ce spectacle de la fécondité de la nature ne sera pas sans influence sur l'orientation de sa philosophie.

A cette prédominance de l'arbre se rattache une qualité bien grecque : la sobriété. L'olive et la figue ne sont point un condiment et un dessert, mais des aliments, des « plats de résis-

tance ». Cette qualité contribue dans une large mesure à augmenter les loisirs. La modération des besoins agit dans le même sens que la fécondité du sol : toutes deux tendent à diminuer le travail de l'homme. Il demande peu, la nature donne beaucoup. De telles coïncidences, si elles ne font pas tout le bonheur, expliquent l'épithète d'heureux donnée à certains peuples. Les Ioniens furent de ceux-là.

Outre cette culture facile, les Ioniens se livraient pourtant au commerce; mais c'est presque toujours — nous verrons les exceptions — le commerce de cabotage, l'exploitation tranquille et heureuse d'un voisinage facile à atteindre. Pour l'Ionie, le génie commercial n'est pas un démon, un de ces démons qui possèdent une race tout entière — comme celui des Phéniciens — et l'empêchent de rêver à autre chose. Ces aptitudes commerciales, toutes brillantes qu'elles paraissent à une certaine époque, ont un sensible contrepoids dans l'amour de la bonne terre ensoleillée plantée d'arbres à fruits, où ont vécu les ancêtres et où les loisirs sont si doux. On s'embarque pour trafiquer, mais l'on débarque volontiers pour aller bavarder sous les platanes, en des causeries que le climat permet de prolonger autant que l'on veut. Les jours fériés sont nombreux; on aime les fêtes. L'une d'elles, intitulée « panionienne », réunit dans un pèlerinage à l'île de Délos les représentants de toutes les cités d'Ionie. C'est enfin dans l'île ionienne de Samos qu'on verra s'élever le type si curieux du « tyran » Polycrate, se plaignant et s'effrayant d'être *trop heureux*.

Le premier essor de la poésie ionienne : les aèdes homériques et leur rayonnement. — Cet état d'âme a des conséquences intellectuelles. Comme Lesbos, l'Ionie est un milieu merveilleusement préparé à l'essor des facultés poétiques.

Une première période poétique paraît avoir suivi de très près l'arrivée des essaims venus d'Attique, et encore remplis du souvenir des grands exploits accomplis pendant la phase précédente. Ceux qui débarquaient étaient, ne l'oublions pas, des « héros » à la mode d'Agamemnon, dont les pères ou les grands-

pères avaient connu, dans le Péloponèse, la civilisation mycénienne. Déchus de leur splendeur politique, ces illustres bannis se raccrochaient du moins, par le souvenir, à cette épopée déjà un peu lointaine, et par conséquent idéalisée. Des aèdes, chez ces héros, se firent les interprètes de ce sentiment. Comme il arrive souvent, l'homme qui chantait la gloire arrivait au moment où la gloire commençait à s'éteindre.

La poésie de ces aèdes, nous l'avons dit, se résume dans le nom d'Homère. Homère évidemment ne fut pas le seul, et nous savons même que les poèmes consacrés à l'épopée troyenne se groupaient en « cycles » qui représentaient un vaste mouvement poétique. Mais la postérité aime à simplifier, et l'on ne peut ni conserver tous les ouvrages, ni retenir tous les noms. Quoi qu'il en soit, l'éclat de la poésie ionienne fut dès lors assez vif pour que la langue employée par Homère fût adoptée par des poètes d'autres races, hors des limites de l'Ionie. C'est en Béotie, pays éolien plus ou moins dominé par les Doriens, qu'Hésiode, empruntant la forme homérique, composait sa *Théogonie* pour enregistrer les légendes accumulées sur la généalogie des dieux, et ses *Travaux et Jours* pour donner aux cultivateurs de son pays — obligés à plus de labeurs que les Ioniens — des préceptes non seulement d'agriculture, mais encore d'économie domestique et de morale. Car le besoin de persuader, chez ces hommes dont nous avons suivi la formation, imprègne ceux qui écrivent comme ceux qui parlent. C'est Hésiode qui dit : « N'aventure pas sur la mer ta fortune entière. Fais-en deux parts : la plus grande pour ta maison, la petite pour ton navire ». Même chez ce Béotien agriculteur, la mer n'est pas perdue de vue. Et voici un autre conseil pratique, montrant comment les liens du voisinage, chez les Grecs, l'emportent souvent sur ceux de la parenté : « Invite au festin ton ami, laisse ton ennemi. Invite *d'abord ton plus proche voisin.* Car, s'il survient un accident dans ton domaine, les voisins accourent sans mettre leurs ceintures; les parents mettent les leurs. »

Cette première efflorescence de la poésie ionienne tenait en

partie, si l'on peut ainsi parler, à des traditions toutes chaudes, à des réserves antérieures, apportées par les nouveaux arrivants. Elle fut suivie d'une période d'obscurité, au cours de laquelle, évidemment, la société ionienne s'élabore. Cette élaboration prend un certain temps, et on le conçoit. Une crise, en effet, est toujours une crise, et une invasion comme celle des Doriens, suivie d'un exode comme celui des Ioniens, ne va pas sans des épreuves matérielles dont une race se ressent pendant un certain nombre de générations. Il faut en effet une certaine dose de richesse et d'impressions intellectuelles accumulées pour que la production artistique ou littéraire, engendrée peu à peu par les conditions favorables de la vie, puisse atteindre le degré où elle devient digne d'attention et de mémoire. Or, si les loisirs et la « vie heureuse » en Ionie poussaient aux rêveries d'où sortent les essais poétiques, il fallait que la richesse, et une richesse intelligente, fût en mesure de patronner ceux-ci avec goût. Mais cette richesse, qui devait surtout s'acquérir par le commerce, ne pouvait se créer en un jour. Il fallait s'étendre peu à peu, multiplier les comptoirs, trouver des débouchés, lutter contre les Phéniciens qui exploitaient encore ces parages, se substituer à eux graduellement. L'espace de temps qui s'écoule approximativement entre le IXe et le VIe siècles avant Jésus-Christ est rempli par cette lente ascension de la société ionienne. Le type subit une évolution déjà ébauchée sans doute avant la guerre de Troie, et caractérisée par la différence qui séparait l'Ionien naissant de l'Achéen, mais qui va s'accentuant de plus en plus. Il devient moins guerrier (sans cesser tout à fait de l'être) et plus commerçant, tout en ne versant pas dans le type de trafiquant pur.

Le type tend à devenir moins guerrier, parce que les conditions qui alimentaient l'esprit belliqueux en Grèce n'existent plus ou existent peu en Ionie. *La montagne n'est plus grecque,* ou l'est à peine dans un voisinage immédiat. La montagne est « barbare ». Elle ne sert plus de réservoir d'hommes, mais de frontière tacitement acceptée entre les grands États asiatiques du plateau intérieur et les petites cités helléniques accrochées

au rivage. De l'esprit guerrier, les cités ioniennes gardent ce qu'il en faut pour résister à la pression de ces populations de l'intérieur; elles entretiennent dans leur sein un art militaire savant, apprécié parfois chez les barbares qui soudoient des mercenaires et sont heureux d'en trouver là. Mais, somme toute, l'entretien méthodique de cet art constitue surtout une préoccupation défensive. A mesure qu'on s'éloigne de l'époque homérique, le type du bouillant Achille et du conquérant Agamemnon répond de moins en moins aux réalités qui s'élaborent sous l'influence des besoins nouveaux. Rien d'étonnant, donc, si la poésie héroïque, après avoir jeté son suprême éclat avec Homère et les aèdes de son école, tombe sinon tout à fait, du moins aux trois quarts dans l'oubli.

L'ascension de la société ionienne par le développement du port maritime : Milet et Phocée. — En revanche, la disposition des rivages, avec ses baies, ses promontoires, ses îles, ses abris innombrables, constitue pour les Ioniens un merveilleux encouragement à s'adonner aux opérations commerciales. Ils y sont encore encouragés par les destructions violentes accomplies en Grèce par les Doriens, destructions qui suppriment des concurrences et détournent vers la côte orientale de l'Archipel des courants commerciaux habitués à fréquenter auparavant la côte occidentale. En un mot, il y a des occasions à « cueillir », et on les cueille. Ce qui reste d'aptitudes belliqueuses servira d'ailleurs à lutter victorieusement contre la marine phénicienne. En outre, le voisinage des grands États barbares de l'Asie ne sera pas inutile au progrès des ports. Des routes de terre font communiquer ceux-ci avec la vallée de l'Euphrate. Des marchandises peuvent donc arriver par là, et l'on peut profiter de certaines inventions dues aux civilisations assyrienne, babylonienne, lydienne. C'est du reste une loi vérifiée en plusieurs circonstances que des populations pressées entre un plateau et la mer, sur une étroite bande de rivage propice, se tournent volontiers vers le commerce. Ainsi firent les Ioniens, et, avec eux, le type du port maritime entre véritablement dans l'histoire.

Deux ports ioniens, entre tous, atteignirent à un haut degré de rayonnement : le plus méridional, Milet, et le plus septentrional, Phocée.

Milet, à l'embouchure du Méandre, possédait quatre ports, aujourd'hui comblés par les alluvions de ce fleuve. Cette cité, la plus puissante de l'Ionie, se signalait par la multitude de ses colonies dont beaucoup, probablement, devaient n'être que des « comptoirs ». Elle finit par en posséder plus de trois cents dans le Pont-Euxin. Bien que les Milésiens allassent un peu partout, ils s'étaient fait une spécialité du commerce « hyperboréen ». C'étaient eux qui drainaient le blé de la Scythie (le blé d'Odessa) et le distribuaient dans le monde grec. Ils chargeaient encore les laines brutes et les pelleteries, si nombreuses dans les pays du Nord, l'ambre recueilli sur les bords de la Baltique, les pépites d'or de Phase et de l'Oural, les poissons secs et les esclaves. Cette dernière « denrée » commence à devenir plus répandue. L'esclavage, rare à l'époque mycénienne, tend à s'ériger en une institution plus régulière, par suite sans doute de l'enrichissement des centres commerciaux et de la possibilité d'organiser une « traite » avec les réservoirs d'hommes qu'offrent les pays barbares du Nord. Le commerce, de son côté, avait créé à Milet quelques industries, comme celle des fins lainages, célèbres dans l'antiquité, et d'autres tissus précieux. Grâce au climat de l'Ionie, Milet était encore connue pour l'exportation de ses roses.

Les Milésiens poussent aussi une pointe dans une direction absolument opposée. Ils fondent une colonie en Égypte, Naucratis, et obtiennent des pharaons de ce pays quelque chose comme des « capitulations », qui leur confèrent des privilèges commerciaux dans le Delta. De là, dans les entrepôts de Milet, un bel assortiment de marchandises très différentes, qui en faisaient un marché de premier ordre, et multipliaient les ressources de l'industrie. Naturellement, cette prospérité croissante n'allait pas sans une certaine corruption. Milet fut célèbre par la licence de ses mœurs, et c'est elle qui devait donner naissance à la célèbre Aspasie, qui fut à Athènes l'inspiratrice de Périclès.

Le type de Phocée présente, avec beaucoup de ressemblances, quelques différences qui en font une autre variété du port ionien. Les Ioniens qui l'avaient fondé étaient, comme les autres, venus d'Athènes, mais ils étaient fortement mélangés de Phocidiens, autrement dit de montagnards achéens. De là peut-être le caractère plus aventureux de ce groupe. Ce qui distingue les Phocéens entre tous les Grecs, en effet, c'est le goût des voyages lointains, en des régions mystérieuses et dangereuses, comme cette Méditerranée occidentale qui était la grande mer inconnue. Le commerce paraît avoir été pour eux une besogne plus absorbante et plus laborieuse que pour les Milésiens. Aussi, tout en participant à la culture intellectuelle de toute l'Ionie, les gens de Phocée n'ont-ils pas vu s'élever au milieu d'eux de ces célébrités littéraires ou philosophiques dont s'enorgueillissaient des cités voisines, beaucoup plus petites parfois.

Les Phocéens forcent le détroit de Messine, y fondent un nid de corsaires, Zancle, restaurent Cumes en Italie, colonisent Alalia en Corse (où ils paraissent avoir procédé à de grands travaux d'assainissement). Là, comme les Phéaciens leurs prédécesseurs, ils se livrent à l'exploitation si attrayante des pays neufs, jusqu'alors le monopole des races phéniciennes, et poursuivent précisément une lutte acharnée, séculaire, contre les Phéniciens d'abord, et ensuite contre leurs successeurs les Carthaginois. On entrevoit là, autant que les rares documents le permettent, une sorte d'épopée commerciale avec péripéties héroïques. Dans cette Méditerranée lointaine, le négociant grec demeure doublé d'un forban, et il s'y livre, entre concurrents, d'homériques batailles pour la possession de telle route ou de tel comptoir. La fondation de Marseille (probablement sur les ruines d'une station phénicienne) marque, vers l'an 600, l'apogée de l'expansion phocéenne.

Les autres cités de l'Ionie ont leur éclat commercial, mais qui pâlit un peu à côté de celui des deux cités prépondérantes : Smyrne, Clazomène, Chio, Téos, Colophon, Éphèse, Samos, Priène, sont les anneaux plus ou moins brillants d'une chaîne qui, du nord au sud, relie Phocée à Milet. Mais, si leur commerce

fut moins puissant, elles n'en participèrent pas moins à cette vie intellectuelle si intense que les conditions d'ensemble de l'Ionie tendaient à développer.

Le second essor de la poésie ionienne et ses inspirations : l'amour de la cité, la discorde, le plaisir. — La vie facile donne des loisirs; le commerce crée des riches; le contact avec divers peuples ouvre les idées; la poésie héroïque de l'époque mycénienne a laissé des traces, des traditions, et même des écoles de fidèles; les bavardages vont leur train sur la place publique, où l'on aime à raisonner; du point de vue de l'utile, ces bavardages se transposent au point de vue du curieux ou du beau. Bref, la société atteint un certain niveau où ces caprices de l'esprit, qui existent en germe un peu partout, deviennent assez intenses et occupent assez de place pour que la dignité littéraire, artistique ou scientifique leur soit conférée. Nous avons vu que le milieu ionien se prête admirablement à cet épanouissement de l'âme. Et c'est pourquoi nous voyons apparaître deux types d'hommes, qui n'en font qu'un seul en réalité, mais qu'on peut distinguer comme marquant le point de bifurcation de deux ordres d'activité intellectuelle destinés à être séparés dans l'avenir : les poètes et les philosophes.

Les fidèles de la poésie homérique, depuis le IXe siècle, avaient entretenu, pour ainsi dire, une sorte de feu sacré. Vers le VIIe siècle, d'autres lumières s'allument. Une poésie nouvelle surgit, et, ce qui frappe immédiatement, c'est le pouvoir réel, immédiat, que les poètes exercent autour d'eux.

L'Ionie est menacée par l'invasion des Cimmériens, nomades barbares. Un souffle de terreur passe sur cet heureux pays. Qui prêche le courage? Un poète, Callinus d'Éphèse, et le rôle de Tyrtée recommence, avec cette différence que Callinus parle à des compatriotes. C'est aux accords de la lyre que le courage se ranime chez les Éphésiens.

Un des malheurs de l'Ionie, c'était la turbulence des cités, qui les empêchait de s'unir entre elles, malgré l'ombre de lien fédéral qu'on avait essayé de créer. Cette turbulence, entretenue par

les commérages de *l'agora*, régnait aussi dans l'intérieur de chaque cité, et se traduisait par des animosités véhémentes, héritage des antiques « querelles » entre chefs de clans rivaux. Un autre poète ionien, Archiloque de Paros, est demeuré célèbre pour avoir servi d'énergique interprète à ces animosités. Amoureux d'une jeune fille, Néobule, que son père Lycambès lui avait promise, puis refusée, Archiloque diffama dans ses vers le père et la fille, et cette diffamation poétique eut *un effet social* si puissant, que tous deux se crurent obligés de se pendre. Quelle satire en vers produirait aujourd'hui les mêmes effets? La vogue d'Archiloque fut immense. On fit des bustes géminés où sa tête était unie à celle d'Homère. Le mérite d'avoir inventé le rythme iambique lui a été attribué, avec une sorte de reconnaissance, par les écrivains postérieurs.

La même verve satirique anime Simonide d'Amorgos. Dans un autre genre, Anacréon de Téos, hôte et protégé du fameux Polycrate, tyran de Samos, et Mimnerve de Colophon, qui vivait à Smyrne, traduisaient harmonieusement ce qu'il pouvait y avoir de mou, de voluptueux, de doucement mélancolique, dans les mœurs auxquelles le climat et les loisirs de l'Ionie prédisposaient peu à peu. Anacréon, qu'imita plus tard la nombreuse tribu des poètes dits « anacréontiques », a vu son nom servir à la désignation de tout un genre. Mimnerve, lui aussi, chante le plaisir et l'amour. Eux seuls rendent la vie digne d'être vécue. Le poète souhaite donc de ne pas vieillir : « Quand la douloureuse vieillesse est survenue, dit-il, la vieillesse qui réduit au même point l'homme laid ou beau, l'âme est sans cesse harcelée, accablée de fâcheux soucis ; on n'a plus de joie à contempler la lumière du soleil. On vit haï des jeunes gens, méprisé des femmes. » Remarquons le ton sentencieux et raisonneur de cet élégiaque. Depuis des siècles, la race grecque raisonne et ergote ; nous avons vu pourquoi. Les poètes ne peuvent donc versifier sans être plus ou moins philosophes. Nous allons voir que les philosophes, de leur côté, ne peuvent concevoir leurs systèmes sans rêveries poétiques, ni les exposer sans les mettre en vers.

Les philosophes ioniens et leurs préoccupations artistiques devant la nature. — L'influence combinée des loisirs, de l'ouverture d'esprit, des longues conversations sur la place publique, tendait à élaborer l'état d'âme de ceux qu'on a appelés les « sages », mot qui exprime à la fois l'abondance des connaissances variées et la possession du bon sens pratique à un degré supérieur. Thalès de Milet prévoyait le temps, prédisait les éclipses, distribuait de bons conseils, et raisonnait en dilettante sur n'importe quoi. Puis, le nom de « sage » paraissant prétentieux, on jugea élégant de s'intituler « amis de la sagesse ». Le terme de *philosophe* était créé.

Une préoccupation fondamentale absorbe les philosophes d'Ionie : comment naissent, comment *poussent* les choses? Et leurs traités, lorsqu'ils en écrivent, prennent le titre de *Periphyséos, De la façon dont les choses poussent.* Tout vient de l'eau, dit Thalès de Milet; l'air n'est que l'eau raréfiée, la terre de l'eau condensée. Tous les jours nous voyons l'eau se changer en air, puisque le soleil en pompe les vapeurs. Tous les jours nous voyons l'eau se changer en terre, puisque des flots du Méandre sort sans cesse un abondant limon. Tout vient de l'air, réplique un autre Milésien, Anaximène : l'eau n'est que de l'air condensé; la terre, de l'air plus condensé encore. Qu'est-ce, en effet, que la pluie, sinon un air qui se change en eau? L'air, d'ailleurs, est infini; l'air pénètre tout, enveloppe tout, vivifie tout. C'est par l'air qu'on respire et la respiration est source de vie. Tout vient du feu, riposte Héraclite, le sage mélancolique d'Éphèse. C'est le feu, autrement dit la chaleur, qui anime tout. N'est-ce pas le feu qui transforme le solide en liquide, le liquide en gazeux, c'est-à-dire, suivant le langage de l'époque, la terre en eau et l'eau en air? N'est-ce pas la chaleur qui, de la vase des marais, fait éclore des êtres vivants? Anaximandre, de Milet, invente un élément, l'*infini,* intermédiaire entre l'air et l'eau. En un mot, *la question des éléments* est à l'ordre du jour, et compose alors toute la science. Ceux même qu'on appelle « idéalistes » sont fascinés par ce problème. Xénophane de Colophon parle d'un limon primitif qui engendre la terre et les hommes. Pour lui, les

astres se nourrissent de vapeurs. La terre, dit-il, a passé de l'état liquide à l'état solide, et repassera à l'état liquide. Et Mélissus de Samos a des idées analogues. Le plus illustre enfant de la même Samos, Pythagore, ne s'absorbe pas dans les mathématiques en pur mathématicien. Cet ami des chiffres, qui avait voyagé en Orient, et fréquenté les géomètres égyptiens, se préoccupe beaucoup aussi du chaud, du froid, du sec, de l'humide, des saisons, des couches d'air, du feu central, de la rotation de la terre, et autres phénomènes des plus concrets.

C'est à Abdère, colonie ionienne sur les côtes de Thrace, que naquit la théorie des atomes crochus, si célèbre pour avoir été reprise plus tard par Épicure et chantée par Lucrèce. Les philosophes abdéritains, Leucippe, Démocrite, sont hypnotisés, eux aussi, par l'idée de l'origine du monde, et, comme nul n'a l'idée de la création, chacun cherche l'*élément* d'où ont pu sortir les choses, ainsi que la manière dont elles en sont sorties. Et cette théorie n'est pas modifiée à fond par Anaxagore de Clazomène qui, tout en admettant une « intelligence » organisatrice, conserve des atomes nommés « homæméries », ayant d'avance les qualités des corps qu'ils doivent servir à former.

Pour préciser l'orientation de la philosophie ionienne, on peut dire que l'esprit qui l'inspire se résume en deux mots : l'idée de *génération* (*physis*), et l'idée d'*ordre* (*cosmos*). Le monde est quelque chose qui a poussé, et c'est aussi quelque chose de *bien arrangé*. Car ces chercheurs et ces raisonneurs sont aussi des artistes. La question des éléments se pose dans leur esprit devant le spectacle des choses, qu'ils ont le temps de contempler, mais ils éprouvent le besoin d'y apporter des *solutions élégantes*, harmonieuses, car le sens du beau s'est développé chez eux par l'éducation. Chose remarquable, l'idée d'un Dieu arrangeur est absente jusqu'à Socrate, et néanmoins tous les efforts des philosophes tendent à établir de vastes symétries, des correspondances systématiques entre les différentes parties et les différentes forces de l'univers. Il faut que les systèmes tiennent debout comme de beaux temples ou de beaux vases. La vérité pourra se plaindre, mais les yeux artistes seront contents.

L'art ionien, reflet des élégances de la race. — Artiste, l'Ionien l'est dans toutes les branches. Les mêmes causes qui ont affiné son sens esthétique en matière de poésie et de philosophie l'affinent aussi en matière de musique et d'architecture. En musique, sans doute, l'Ionie n'attache son nom à aucun système nouveau. Mais elle s'approprie deux « modes » asiatiques, nés dans l'arrière-pays, et les adapte aux chants de ses poètes. La Phrygie, la Lydie donnent leurs noms à ces deux *modes,* ou « genres » mélodiques. A propos de la flûte, nous avons déjà parlé des aptitudes musicales de la Phrygie, où Marsyas défiait Apollon. Depuis lors, Apollon et les siens sont venus, par le jeu des émigrations et des superpositions, perfectionner le talent des disciples de Marsyas. Quant à la Lydie, elle avait fini par subir d'une façon très notable l'influence intellectuelle et morale des Grecs. Le mode lydien était doux et voluptueux, spécialement adapté, nous dit Platon, aux joies du festin. Le mode phrygien était ardent et passionné.

En revanche, l'Ionie a attaché son nom à un style spécial d'architecture. La colonne ionique est plus légère, plus élancée que la colonne dorique. Au lieu de poser directement sur le sol, elle a un *pied* et une *base.* Les cannelures du fût sont plus nombreuses et adoucies aux angles. Le chapiteau, beaucoup plus orné que le chapiteau dorique, comprend un *gorgerin,* ou sorte de col, décoré d'une petite frise sculptée, une *échine* couverte d'ornements appelés *oves*, et enfin les *volutes,* qui caractérisent à première vue l'ordre ionique. Ces volutes supportent encore une plaque carrée et sculptée. Comme l'ordre dorique par sa sévérité, l'ordre ionique, par son élégance, reflète admirablement le génie de la race qui l'a créé.

Les plus beaux spécimens de l'architecture ionique étaient le temple d'Apollon Didyméen à Milet et le temple de Diane à Éphèse (ce dernier catalogué parmi les « sept merveilles du monde »). Le temple d'Apollon à Milet fut reconstruit, à une époque assez tardive, par les architectes Pœonios et Daphnis, sur les ruines d'un temple archaïque du même dieu, comme la ville avait été *fondée à nouveau* sur l'emplacement d'un vieux

Milet pélasgique. Les colonnes, au nombre de dix sur la façade, s'élevaient à 18 mètres de hauteur, et l'entablement était renommé pour sa sveltesse . Le temple de Diane à Éphèse avait des colonnes de 20 mètres de haut, dont la partie inférieure était sculptée jusqu'à une certaine hauteur. Le principal auteur du plan était Ctésiphon. Le temple avait coûté, dit-on, deux cent vingt années de travail, et fut brûlé par un maniaque du nom d'Érostrate, qui, avide de gloire — passion bien grecque même dans son exagération maladive — n'avait pas trouvé d'autre moyen de rendre son nom immortel.

D'autres arts brillaient ou se développaient en Ionie. La peinture y était encore dans l'enfance, mais, si les noms d'Apelle et de Parrhasius n'appartiennent pas à l'époque dont nous parlons ici, le fait que ces deux grands peintres sont nés à Éphèse est assez significatif. L'orfèvrerie était florissante, et l'on cite un Théodore de Samos, qui monta sur or l'émeraude du fameux anneau de Polycrate. Ce « tyran » — autrement dit chef populaire — de Samos, dont nous avons déjà parlé plus haut, était bien le type de l'Ionien riche et fortuné, à qui la vie sourit de toute manière, et qui, élevé dans un milieu très fin, très intelligent, a tout le loisir nécessaire pour ruminer les impressions de son esprit. Polycrate en était donc arrivé à se trouver malheureux d'être trop heureux, et, dit la légende, comme il tenait beaucoup à son anneau, il voulut s'infliger une privation en le jetant dans la mer. Le lendemain, la fortune obstinée le lui rendit dans les entrailles d'un poisson servi sur sa table. Théodore de Samos avait encore inventé, avec Rhœcas, l'art de fondre des statues. On lui attribue aussi l'invention de l'équerre, du niveau, du tour et des clefs. Glaucos de Chio, un autre statuaire, fondeur de métaux, inventait, dit-on, la soudure. Un autre artiste de Chio, Mélas, entreprenait le premier de travailler le marbre. Précisément, l'île ionienne de Paros offrait aux sculpteurs de la région de magnifiques carrières de cette substance. A mesure que l'art progresse, les artistes emploient d'ailleurs toutes sortes de matériaux. L'or, le marbre, l'ivoire, le bronze, le bois, la terre cuite, s'alliaient et s'harmonisaient dans la même œuvre. Souvent

l'artiste était en même temps un ingénieur et un métallurge. Puis, tandis que s'éveillait le souci d'idéaliser l'image des dieux, s'éveillait celui d'inscrire les faits et les généalogies des hommes, *pour l'instruction de la postérité*, et des « logographes », comme Hécatée de Milet et Phérécyde de Léros, commençaient à s'acquitter de cette besogne. Tous les logographes ne sont pas ioniens, mais tous écrivent en ionien, parce que l'Ionie a donné le branle. C'est ainsi qu'Hérodote, né sans doute à Halicarnasse, colonie dorienne, mais établi ensuite à Samos et imprégné d'esprit ionien, devait écrire dans ce dialecte sa fameuse histoire, si voisine de l'épopée par le style, et divisée en neuf livres dédiés aux neuf Muses.

La réaction de l'Ionie sur la Lydie; le type de Crésus. — Cet art trouvait de riches protecteurs, non seulement chez les riches bourgeois des villes et les chefs des cités, comme Polycrate, mais encore dans la première zone de l'arrière-pays asiatique, là où les « barbares » en contact avec la civilisation grecque appréciaient dans une mesure plus ou moins grande cette civilisation. Le royaume de Lydie, en particulier, joua un rôle spécial à ce point de vue. Ce royaume, dont la capitale était Sardes, occupait la haute vallée de l'Hermos et du Méandre. Il était traversé par la « voie royale » allant des rivages de l'Asie Mineure à l'Euphrate, lequel servait lui-même de route vers Ninive, Babylone, Suse et les autres « grandes capitales » des immenses empires orientaux. Il était, selon les temps, plus ou moins vassal de ces empires; mais son éloignement, en général, lui laissait une très forte dose d'indépendance. Il utilisait des mercenaires grecs, fournis par les cités grecques du littoral. Le jeu des bannissements contribuait à entretenir ces vocations de *condottieri*. Le renversement du roi Candaule par Gygès paraît avoir été le triomphe d'un de ces aventuriers mercenaires, qui, détrônant la dynastie antérieure, y substitua la sienne. Les nouveaux rois de Lydie, grecs d'origine, tournèrent leurs ambitions du côté des cités grecques, et l'un d'eux, Alyatte, les réduisit à une sorte de vasselage qui respectait d'ailleurs leur autonomie. Mais le

plus illustre de ces rois lydiens, celui qui a incarné véritablement un type, et dont le nom est devenu proverbial, c'est Crésus.

Crésus était fameux par ses richesses, mais aussi par ses goûts de « Mécène », par l'intelligence artistique de son faste et par le souci constant qu'il prenait de se rattacher au monde grec. C'était une façon de Polycrate, mais vraiment roi d'un royaume, au lieu d'être simple « tyran » d'une cité. Crésus se piquait d'hellénisme. Il envoyait de somptueux présents au temple de Delphes et se comportait à peu près en tout comme un Ionien. Comme Polycrate, il était penseur et subtil. Il avait quelque chose du « sage », tels que les cités ioniennes le voyaient fleurir. A l'instar de Thalès de Milet et de Bias de Priène, il avait des sentences, des « mots profonds », et ce bon sens raffiné d'un homme « comme il faut » qui a étudié à la fois les livres et les hommes. Aussi Hérodote, le premier historien de la Grèce, donne-t-il, aux faits et gestes de Crésus, une spéciale et sympathique attention.

La Lydie a dû servir de véhicule à plusieurs inventions orientales, et, notamment, à celle de la monnaie régulière, frappée officiellement à une certaine effigie. Cette invention, inutile de le faire remarquer, servait admirablement les progrès du commerce, et les Ioniens, naturellement, étaient les premiers des Grecs à en bénéficier. En fait, la Lydie avait été en partie hellénisée, et elle payait ce service à l'Ionie en lui faisant passer des éléments de civilisation orientale susceptibles de s'harmoniser avec les institutions du monde grec.

L'époque de Crésus marque peut-être l'apogée de l'Ionie, bien que celle-ci, officiellement, eût déjà perdu son indépendance. La royauté de Crésus n'était en effet qu'un « protectorat » très intelligent, à l'ombre duquel les cités ioniennes continuaient leur vie propre et leur développement. Mais la face des choses allait changer par l'entrée en scène d'un conquérant nouveau. Les Mèdes et les Perses arrivaient.

L'invasion perse et la ruine de l'Ionie. — Les « sages » de l'Ionie prévoyaient une catastrophe et conseillaient l'union. Bias de Priène, notamment, se distinguait par ses prédications

dans ce sens. Mais l'anarchie persistante de la race, dont nous avons noté les effets à différentes périodes, s'opposait à l'organisation d'un grand effort collectif. Chaque cité faisait bande à part, Milet surtout, qui, plus puissante, et fière de sa marine, se croyait mieux à l'abri. L'Ionie ne secourut donc pas la Lydie quand l'orage tomba sur ce royaume, et, quand la Lydie eut été vaincue, les Ioniens ne surent pas se coaliser entre eux pour résister aux lieutenants de Cyrus. Les Perses purent donc attaquer les cités en détail et les soumettre l'une après l'autre. Selon leur tempérament, les bourgeois des villes se soumettaient ou s'embarquaient pour aller fonder quelque colonie. Une partie des Phocéens prit ainsi la mer, et alla chercher un refuge à Alalia, en Corse, où ils retrouvaient des concitoyens. Des émigrés de Téos s'établirent à Abdère. Des fugitifs de Milet gagnèrent Athènes, d'où leurs ancêtres étaient partis. Cette fois, les vainqueurs étaient durs, et peu ouverts aux choses de l'esprit. Cyrus, nous dit Hérodote, méprisait les Ioniens « qui passaient la moitié de leur temps à bavarder sur la place publique ». Pourtant ces bavards se défendaient avec bravoure quand l'ennemi arrivait sous les remparts de leur cité. Mais il était trop tard pour résister à ces masses d'hommes. La conquête eut pour effet, non point un vasselage comme avec les Lydiens, mais une véritable sujétion. En même temps, l'extension de cette conquête brutale vers le nord, et sur les rives de l'Hellespont, avait pour résultat d'arrêter un trafic séculaire et de tarir les sources du commerce milésien. Le plateau avait vaincu le rivage. Les hordes de nomades venues de l'Iran, absolument étrangères aux mœurs des vaincus, mettaient brusquement en péril, de ce côté de l'Archipel, toute la civilisation hellénique, en attendant d'aller l'inquiéter encore de l'autre côté.

VII

UN COIN D'IONIE EN ATTIQUE. — LA BOURRASQUE PERSE EN GRÈCE. — LE TYPE ATHÉNIEN.

Le paradis des bannis. — Nous avons donné de l'Ionie une vue d'ensemble, sans montrer par le détail l'évolution intime des cités. C'est que cette évolution est peu connue, et que d'ailleurs nous pouvons contempler une évolution analogue dans la cité de la Grèce que les historiens nous font connaître le mieux.

Cette cité, c'est Athènes, la métropole de l'Ionie, d'où nous avons vu, après le retour des Héraclides, de nombreux émigrants s'élancer à travers l'Archipel pour coloniser la côte d'Asie.

Athènes, après des luttes de clans rattachés à la légende de Thésée, avait, en des temps très anciens, soumis à sa domination les diverses bourgades de l'Attique, jadis indépendantes au nombre de douze. L'importance relative de la vallée du Céphise, la plus large des petites vallées de cette presqu'île, explique la prédominance du clan qui occupait cet emplacement privilégié.

Nous avons montré comment l'Attique, par sa situation et sa configuration, était prédestinée à être un excellent refuge de « bannis ». Les Pélasges s'y étaient cantonnés et retranchés lors de la première expansion héraclide. De nouveau, les gens de type achéen, éolien et ionien — surtout ionien — s'y étaient barricadés pour ainsi dire, lors du « retour » des Héraclides, autrement dit devant l'expansion des Doriens.

L'Attique est en effet une presqu'île rejetée à l'est d'une route importante, celle qui conduit de l'Hellade (ou Grèce centrale) dans le Péloponèse. Cette presqu'île est pauvre, rocailleuse, à demi défendue au nord, c'est-à-dire du côté où elle tient au continent, par de hautes collines qui, sans former une barrière de premier ordre, constituent néanmoins un obstacle gênant.

Cette particularité d'avoir été une *terre de refuge* caractérisait bien l'Attique aux yeux des historiens, et les Athéniens, fiers de leurs traditions, s'enorgueillissaient d'être les citoyens d'une terre « hospitalière ». C'est vers Athènes que la légende fait s'enfuir le vieil Œdipe, après ses tragiques malheurs. Voici les paroles que lui prête, au début de la tragédie d'*Œdipe à Colone*, le poète Sophocle :

« Fille du vieillard aveugle, Antigone, en quels lieux ou dans quelle cité sommes-nous arrivés? Qui accueillera aujourd'hui avec la plus chétive offrande l'errant Œdipe, qui demande si peu, et qui obtient moins encore, satisfait pourtant de ce qu'il reçoit? »

Cet Œdipe chassé *de partout*, c'est Thésée, roi d'Athènes, qui le reçoit, l'honore, le défend, et toute la pièce est écrite pour glorifier ces traditions d'hospitalité qui sont *le propre* d'Athènes.

Cette glorification est la traduction poétique d'une loi constante dérivant de la nature des lieux. L'Attique était « hospitalière » par la force des choses. On s'y jetait comme on se jette dans le maquis, et la plus grande partie du sol était effectivement en collines. Toutefois le pays n'était pas dénué de produits intéressants. Peu de céréales, mais beaucoup de fruits, et très savoureux : la figue et l'olive, surtout. Sur les collines, beaucoup de plantes aromatiques, propres à encourager l'élevage des abeilles. De là le fameux miel de l'Hymette. La vigne s'étageait sur les coteaux. Le rivage rocheux baignait dans une mer poissonneuse. Enfin trois produits minéraux doivent être mentionnés à part : une argile excellente pour la poterie, le marbre du Pentélique, et l'argent du mont Laurium. La présence de l'argile et du marbre devait influer sur les destinées artistiques de la race, et celle de l'argent sur sa prospérité matérielle.

L'Attique était bien située pour recevoir des *bannis* venant par terre. Elle l'était aussi pour recevoir des aventuriers venant par mer, soit Égyptiens ou Phéniciens, soit Grecs voyageurs qui s'étaient plus ou moins frottés aux civilisations égyptienne ou phénicienne, et qui apportaient des inventions, des perfectionnements, des connaissances diverses. L'Attique est en effet un point de débarquement tout indiqué pour les navigateurs qui arrivent de l'Ouest *en suivant les Cyclades*. En sautant d'île en île et de proche en proche, c'est à cette péninsule avancée qu'ils arrivaient tout d'abord. Pour la même raison, l'Attique était le point de départ le plus naturel d'une chaîne de communications entre les rivages de la Grèce et la côte ionienne d'Asie.

Une concurrence paraît avoir existé en Attique entre le culte de *Poseidon* (Neptune) et celui d'*Athéné* (Minerve). Le dieu, frappant le sol de son trident, en fit sortir le cheval. La déesse, d'un coup de lance, en fit jaillir l'olivier. Il est permis d'entrevoir, à travers cette légende, une antique fusion d'hommes de la colline avec d'autres hommes arrivés par mer et ayant amené avec eux des chevaux, animaux alors inconnus dans le pays.

L'aristocratie des émigrés. — Les bannis étaient généralement des hommes de la classe supérieure, des aristocrates. En tout temps, dans les luttes politiques, ce sont les chefs qui se trouvent contraints d'*émigrer*. Le menu peuple s'accommode plus facilement de la conquête, mais ceux qui vivent sur les populations sont forcés de se retirer quand des vainqueurs viennent prendre leur place.

Les fugitifs qui cherchèrent un asile en Attique, lors de l'invasion des Doriens, étaient donc, nous l'avons dit, des hommes « illustres », des « meneurs d'hommes », des gens à intelligence cultivée. « De tout le reste de la Grèce, dit Thucydide, accouraient à Athènes, comme dans un asile sûr, les plus puissants de ceux que la guerre ou les séditions forçaient à l'exil [1]. » Sans

1. *Guerre du Péloponèse*, I, 2.

doute, une fois réunis dans cet asile, ils étaient obligés de vivre plus pauvrement et de s'ingénier comme ils pouvaient — à l'instar de nos émigrés pendant la Révolution française — mais cela relevait d'autant le niveau intellectuel de la race. C'était une cause d'*affinement*. Cette intelligence était nourrie par le contact avec l'étranger, comme dans les villes ioniennes. De là cet esprit particulièrement éveillé, dont Thucydide nous donne une idée dans un discours qu'il place plus tard dans la bouche d'ambassadeurs corinthiens parlant aux Lacédémoniens :

« Les Athéniens sont novateurs, prompts à concevoir, prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu... Ils sont entreprenants au delà de leurs forces, audacieux jusqu'à l'irréflexion, pleins de confiance dans les périls... ils sont remuants... A leurs yeux, les voyages sont un moyen de s'enrichir... Une de leurs espérances a-t-elle été déçue, une autre la remplace... A peine jouissent-ils de ce qu'ils possèdent, occupés sans cesse d'acquérir... On les peindrait bien d'un seul trait en disant qu'ils sont nés pour ne connaître aucun repos et n'en point laisser aux autres »[1].

Mais il est facile de conjecturer que ces divers arrivages de bannis, irrités de leurs échecs, n'allaient pas sans des commotions intérieures. On devine, en particulier, sous la légende de Codrus, dernier roi d'Athènes, *à qui l'on ne voulut point donner de successeur parce qu'il avait porté trop haut la royauté*, l'influence nouvelle prise par les « illustres bannis » du Péloponèse, qui s'agitaient autour des chefs indigènes, et leur disputaient l'influence, en même temps qu'ils se la disputaient entre eux.

L'histoire nous dit que les rois, à Athènes, furent remplacés par des *archontes*; qu'il y eut d'abord un seul archonte, nommé à vie, et que, pendant longtemps, les archontes furent choisis dans la famille de Codrus. On voit par là que la descendance des chefs indigènes — ou relativement indigènes — avait conservé un certain prestige, mais que l'entourage de ces chefs, désormais grossi, exerçait plus d'influence. Cette période fut celle des *eupatrides*, ainsi nommés parce qu'ils étaient des « hommes aux illustres pères », des « fils de famille », dont la formation

1. *Histoire de la guerre du Péloponèse*, I, LXX.

se ressentait de cette *aptitude au commandement ou à la persuasion* exercée autour d'eux par les roitelets homériques. Tous ces nobles se surveillaient et se jalousaient mutuellement, mais les circonstances leur commandaient de rester unis, d'abord parce qu'il fallait se défendre contre les Doriens, ensuite parce que l'unité de la cité attique, réalisée depuis plusieurs siècles, les prenait comme dans un cadre tout formé. Cette surveillance et cette jalousie mutuelles eurent à la longue pour nouvel effet de faire abolir l'archontat unique et à vie. Les chefs craignaient trop que l'un d'entre eux ne devînt prépondérant. Ces Achilles ne voulaient pas d'un Agamemnon, roi des rois. En même temps, comme nous allons le voir, un impérieux besoin de justice agitait la masse et poussait à la création de *magistratures*. Les eupatrides décidèrent donc qu'il y aurait neuf archontes, et qu'on les renouvellerait chaque année. Six d'entre eux, sous le nom de thesmothètes, furent préposés à la justice. Un autre, le polémarque, prit en main la défense militaire. Un huitième, l'archonte éponyme, donna son nom à l'année, et eut dans son ressort quelques affaires intérieures. Enfin un neuvième, chargé d'un antique sacerdoce, reçut, en souvenir des temps anciens qui exerçaient toujours leur prestige, le nom d'archonte-roi.

La lutte contre la vendetta : Dracon et l'Aréopage. — Il se manifestait, disons-nous, un vif besoin de justice. Ce besoin tenait en grande partie au fléau des meurtres privés. Le « bannissement » est frère du « banditisme ». Dans cet émiettement de de la souveraineté qui caractérisait la Grèce, les crimes demeuraient facilement impunis, et la montagne était toujours là pour fournir au criminel un asile. C'était à chaque famille à se débrouiller, à se venger elle-même. De là des *vendettas* qui s'enchaînaient les unes aux autres, car, naturellement, on voulait se venger du vengeur. Tous les membres de la *genos*, ou famille élargie, comprenant toutes les personnes qui se connaissaient un ancêtre commun en ligne masculine, étaient liés solidairement par l'obligation morale de venger le meurtre de l'un d'eux. Mais on conçoit que ce procédé rudimentaire entraînait de graves

abus, incompatibles avec l'organisation d'une cité stable et d'un travail progressif, car le travail a besoin de sécurité.

De bonne heure, en conséquence, les chefs avaient tenté de s'interposer pour arrêter ce chapelet de meurtres, ou tout au moins les rendre moins fréquents. Le roi, environné des eupatrides, allait tenir séance sur un grand rocher, situé hors de la ville. Là, le meurtrier était cité à comparaître, car, ayant les mains souillées, il ne pouvait approcher des autels des dieux. L'appareil de ce tribunal, sa composition particulièrement aristocratique, étaient bien faits pour impressionner l'opinion et montraient bien la nécessité qu'il y avait de mettre en ligne, contre la *vendetta,* les plus hautes et les plus augustes forces sociales. Tel fut le tribunal de l'Aréopage, fondé, dit la légende, par la déesse Minerve elle-même lorsque Oreste, poursuivi par les Furies pour avoir tué sa mère qui avait elle-même tué son père, vint se réfugier dans le pays. *Pour la dernière fois,* la vendetta fut excusée *à égalité de voix*, mais il fut bien décidé que désormais le meurtre d'un Agamemnon se serait plus vengé par son fils. Tel est le sujet de la pièce des *Euménides*, du poète Eschyle, qui reflète admirablement la transition d'un état social à l'autre, de celui où l'on se fait justice soi-même à celui où l'on se contente de *porter plainte* devant une autorité judiciaire régulièrement constituée.

Mais, dans la réalité, les choses ne se passent pas comme dans une tragédie, et de telles évolutions sociales ne peuvent s'accomplir en un jour. La vendetta, combattue par le roi et le corps des eupatrides, persista donc, sans doute avec des recrudescences intermittentes. Au meurtre se joignait le pillage, ressource naturelle des bandits. De nouveau, il fallut sévir. Ce besoin de sévérité était d'autant plus vif que, peu à peu, la culture avait pris l'essor et que les gens pacifiques avaient plus à perdre. Si les désordres demeuraient impunis, l'essor économique de la jeune Athènes se trouvait paralysé. Il fallait donc un homme sévère, un justicier à initiative et à poigne. Cet homme, dont le nom, sous forme d'adjectif, devait conquérir une célébrité proverbiale, fut l'archonte Dracon (624).

Dracon porta des lois terribles, où la peine de mort revient souvent, et dont on a dit plus tard, à une époque plus humaine, qu'elles avaient été « écrites avec du sang ». Cette exagération même montre à quel désordre le législateur criminel avait affaire. Il y avait peine de mort, par exemple, pour les voleurs d'herbes ou de fruits. C'est donc que les vergers et les prés étaient au pillage, et qu'il fallait réagir énergiquement, comme la sévérité de Richelieu contre les duellistes devait attester plus tard, en France, la multiplicité particulièrement dangereuse des duels. Toutefois, prodigue de la peine de mort pour les crimes contre la propriété, Dracon n'en abusa pas pour les crimes contre les personnes. Le meurtrier pouvait toujours se soustraire à la peine capitale par la fuite et l'abandon de ses biens. Dracon distingua d'ailleurs deux sortes d'homicides, et jugea nécessaire de les distribuer entre deux juridictions. Les meurtres prémédités continuaient à être jugés par l'Aréopage; mais, fait caractéristique, les meurtriers gardaient toujours le droit de « se bannir » avant la sentence. Les meurtres non prémédités furent jugés par un nouveau tribunal, celui des *éphètes* — c'est-à-dire « ceux qui envoient en exil » — car c'était par le bannissement qu'on punissait ces sortes de crimes. Ce même tribunal faisait payer « le prix du sang » et réconciliait d'office, par ce moyen, les familles ennemies, en tâchant de tuer dans l'œuf le germe des *vendettas* futures. Comme on le voit, Dracon, avec ses lois « draconiennes », était moins sévère pour le meurtre que nous ne le sommes aujourd'hui, mais c'est qu'il fallait compter avec l'opinion.

Il faut croire que ces diverses mesures furent assez soutenues par cette opinion pour produire des résultats appréciables. Au témoignage de Thucydide, les Athéniens furent les premiers des Grecs à ne pas porter constamment des armes sur eux. Voilà qui nous éloigne de ce type albanais que nous avons décrit plus haut, et ce petit détail d'habillement, à lui seul, montre quelle transformation sociale s'était accomplie dans la société athénienne. Sous quelle influence victorieuse s'accomplissait cette transformation?

Le commerce et les perturbations économiques : l'esclavage et le prolétariat. — Nous avons vu que l'Attique était bien placée pour les communications par mer avec les îles et la côte d'Asie. Le meilleur port de l'Attique se trouvait au sud-ouest, vers le débouché de la vallée du Céphise. C'était le port de Phalère; mais, dans les temps anciens, aucune ville ne s'élevait là. On sait que la piraterie invitait les indigènes à bâtir leurs bourgades et leurs castels à une certaine distance de la mer, assez près pour profiter de celle-ci, assez loin pour se mettre à l'abri d'un *raid* de corsaires. Or, vers le milieu de la plaine du Céphise, s'élevait un groupe de monticules, dominé par un énorme bloc rocheux d'où l'on pouvait surveiller tout le voisinage. C'est là que s'était bâtie et développée Athènes. Le bloc était devenu l'Acropole, citadelle des rois et des dieux. A cette période de débuts, Athènes était peu commerçante, et longtemps, même après que les Athéniens se furent hasardés à descendre vers le rivage et à utiliser les ports naturels qui s'y trouvaient, elle se laissa éclipser par d'autres ports plus favorisés. Ces ports plus favorisés, comme se trouvant provisoirement sur de meilleures routes, étaient Corinthe, Égine et Chalcis.

Égine et Corinthe représentent un type mixte : celui du port maritime où, à une population soit ionienne, soit achéenne, est venu se superposer un groupe de dominateurs doriens trop peu puissants pour établir la discipline de Sparte, mais assez forts pour faire régner une sécurité propice aux affaires. Corinthe, à cheval sur son isthme, était admirablement placée pour évoluer vers le commerce à peu près pur. Égine, située dans une île du golfe saronique, *tout près d'Athènes*, bénéficia tout d'abord d'une avance prise sur les populations de l'Attique, encore imparfaitement outillées pour la navigation. En outre, peuplée orginairement d'Achéens, peu éloignée d'Argos et de Mycènes, elle avait dû hériter en quelque manière de la splendeur de ces cités déchues. Bref, cette petite île, vers les temps qui précèdent immédiatement le début de l'histoire classique, eut un haut degré de richesse. Elle déclina à mesure qu'Athènes montait.

Les deux cités étaient trop rapprochées pour prospérer ensemble. Quant à Chalcis, située dans l'île d'Eubée, c'était une cité ionienne, qui avait succédé, selon toute vraisemblance, à d'antiques établissements phéniciens suscités en ce lieu par la présence de mines de cuivre. La situation insulaire de l'Eubée, comme la situation péninsulaire de l'Attique, l'avait préservée de l'invasion dorienne. Bref, ces quatre cités, Corinthe, Égine, Chalcis, Athènes, représentaient, sur la façade occidentale de l'Archipel, le type des grands ports maritimes, éclipsé d'ailleurs par la splendeur tout à fait supérieure des grands ports ioniens de la façade orientale. Mais Athènes, qu'on le remarque, était au centre de ce groupe, et le type athénien, vigoureusement poussé en avant par les « illustres bannis », devait manifester à la longue, sur le terrain commercial, cette vigueur croissante qui lui était infusée. Chalcis déclina donc en même temps qu'Égine. Seule, la prospérité de Corinthe persista, car elle était liée à la possession d'une route tout à fait spéciale, qui ne faisait pas grande concurrence au commerce athénien.

Ce commerce, comme l'indiquait la nature des lieux, consistait essentiellement dans un système de rapports avec toutes ces brillantes colonies d'Orient qui, *sorties d'Athènes*, conservaient naturellement avec la métropole des rapports amicaux. Toutes choses égales d'ailleurs, les gens de Milet et de Phocée, par exemple, aimaient mieux correspondre avec leurs congénères d'Athènes qu'avec les Doriens d'Égine. Du reste, l'Attique avait reçu trop de monde, eu égard à la faible fécondité de son sol. A mesure que de nouveaux bannis affluaient, ils trouvaient les places prises, et tous les bons coins occupés. L' « hospitalière » Attique s'ouvrait bien pour eux, mais à condition qu'ils se débrouillassent. Or, comment pouvaient se débrouiller ces « gens sans terre »? — En se rejetant vers le trafic. Ce furent les plus pauvres, les tard-venus, qui donnèrent de l'essor au commerce. Les eupatrides, en général, se contentaient de vivre du revenu de leurs terres, travaillées par des métayers qui leur donnaient les cinq sixièmes de la récolte, et qui étaient probablement, eux, les plus vieux habitants du pays, les sur-

vivants des Pélasges. Mais la récolte était maigre dans l'Attique. Malgré leur sobriété, les populations avaient besoin d'un supplément de blé. Ce blé, il fallait aller le chercher là où il était en surabondance. Nulle part cette surabondance n'était plus merveilleuse que sur ces rivages de la mer Noire qui forment aujourd'hui la Russie méridionale et la Roumanie. Nous avons vu Milet exploiter à fond cette mine de froment. Les Athéniens firent de même, et peut-être aussi, bien souvent, se contentèrent d'aller prendre à Milet du blé que les Milésiens étaient allés chercher dans la mer Noire. Nous citons cette branche de trafic, particulièrement importante, mais il y en eut d'autres; des denrées diverses vinrent s'accumuler en Attique, permettant de nourrir une population plus nombreuse. Comme contrepartie de ces importations, une exportation industrielle se développait, moins brillante qu'à Milet, mais analogue. Citons seulement la poterie, c'est-à-dire ces fameux vases athéniens qui, perfectionnés peu à peu, ornés de figures peintes, finirent par devenir des œuvres d'art, et qui, partant d'Athènes, allaient se faire acheter un peu partout.

Des pays barbares, les Ioniens ne tiraient pas seulement du blé, des peaux ou d'autres matières premières. Comme ce commerce était évidemment compliqué d'une foule de petites guerres avec les indigènes des rivages exploités, il en résultait des prisonniers disponibles. De ces prisonniers, l'on fit des esclaves. Chio, la première, en importa, et l'exemple fut suivi. Les riches propriétaires se mirent à acheter des esclaves et à les transporter sur leurs domaines. On croit même entrevoir qu'ils profitèrent de l'occasion pour faire exécuter des travaux de défrichement devant lesquels auraient reculé des travailleurs libres, mais que la main-d'œuvre servile était bien forcée d'accomplir. L'Attique fit à ce moment des progrès agricoles, mais qui étaient la répercussion d'un phénomène commercial.

Ce progrès de l'esclavage entraînait inévitablement une crise. Les cultivateurs libres, évincés par la main-d'œuvre servile qui leur faisait concurrence, étaient obligés de se rejeter sur d'autres métiers. Ils se rejetèrent vers la fabrication et le commerce,

et la plupart d'entre eux se massèrent, soit dans Athènes même, soit dans le voisinage du port. Et il arriva que plusieurs d'entre eux s'enrichirent, ce qui rendit la classe entière plus forte contre les eupatrides. En outre, dans cette multitude de crises individuelles, les pauvres avaient eu besoin d'argent, et les riches en avaient prêté, à des taux plus ou moins usuraires. De nombreux citoyens étaient engagés dans un réseau de dettes d'où ils ne pouvaient plus sortir. Alors commença cette lutte entre le patriciat et la plèbe, *qu'on retrouve dans presque toutes les cités antiques,* pour des raisons analogues sans doute à celle que nous voyons agir à Athènes. Les effets sociaux de la richesse se retournaient contre les riches, en fournissant à certains prolétaires l'occasion de s'enrichir eux-mêmes et de donner du corps, par leur notoriété, à un mouvement « démocratique ». Ce mouvement, comme toujours, trouvait encore une force dans les divisions qui régnaient parmi les eupatrides. Ce sont presque toujours, dans la société, des nobles « bannis » — bannis de leur monde — qui prennent la tête des mouvements contre la noblesse. Et l'on vit s'ouvrir l'ère des « tyrannies ». Chose curieuse à constater, les tyrans, dont le nom est si honni dans les démocraties modernes, apparurent en qualité de vengeurs du peuple contre l'aristocratie. « Quand la Grèce, dit Thucydide, devint plus puissante, et qu'on y fut plus occupé à s'enrichir, des tyrannies s'établirent dans la plupart des villes, *à mesure que les revenus s'accroissaient* [1]. »

Athènes commençait d'ailleurs, vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ, à prendre la tournure d'une grande ville, avec des foules nombreuses, où les citoyens coudoyaient, non seulement les esclaves, mais les étrangers. Ceux-ci, nommés *métèques*, étaient des hommes libres, domiciliés dans le pays, mais ne participant pas aux droits politiques. On ne les admettait pas comme citoyens, sauf exceptions, parce que c'eût été diminuer, pour chaque Athénien, les bénéfices qu'il retirait de ses droits de co-propriétaire sur le domaine de la cité. Ainsi font toutes les « bourgeoisies »,

1. *Guerre du Péloponèse,* I, 13.

après les périodes de fondation et lorsque est atteint le « point de saturation ». Les métèques ne pouvaient donc pas acquérir de la terre, et presque tous s'adonnaient au commerce ou à l'industrie. « Ils fournissaient non seulement des ouvriers, des artisans, des matelots, des marchands de détail, mais encore des chefs d'entreprise, des armateurs, des banquiers et des négociants. Ils se rendaient de préférence dans les cités qui pouvaient offrir un aliment à leur activité et à leurs spéculations, c'est-à-dire dans les ports de mer, les centres de grande production et les villes de gros trafic[1]. » C'était là, dans l'Attique, une immigration de « nouvelles couches », fort différente de celle des bannis de grande famille qui avaient constitué la cité politique. Les métèques étaient venus trop tard, quand c'était devenu commode et confortable. Mais aussi la cité, en tant qu'organisme, s'était, pour ainsi dire, cristallisée avant leur venue.

Les métèques étaient un peu traités par les citoyens comme les auxiliaires de la deuxième heure le sont dans les sociétés coopératives par les fondateurs de celles-ci. On veillait à ce qu'ils ne devinssent pas trop forts. La « musique[2] » et la gymnastique — c'est-à-dire ce qui peut rendre trop persuasif ou trop vigoureux — leur étaient interdites comme aux esclaves; mais ils profitaient de la sécurité procurée par les chefs de la cité, contribuaient à enrichir celle-ci par leurs affaires, payaient des taxes spéciales, et enfin devaient le service militaire comme auxiliaires Presque tous habitaient Athènes ou les environs du port. Leur présence, grâce à leur travail, était un nouvel élément de prospérité matérielle.

L'élaboration d'une bourgeoisie : le rôle de Solon. — De tout ce qui précède, il résulte qu'Athènes, immédiatement au-dessous de sa « noblesse », avait vu croître une bourgeoisie. Cette bourgeoisie, comme dans toutes les sociétés où l'on gagne de l'argent dans les affaires, comportait une forte proportion d'hommes nouveaux, inconnus, dont les pères n'avaient pas fait figure dans

1. Paul Guiraud, *Études économiques sur l'antiquité*, p. 134. Hachette.
2. Rappelons que ce mot signifie l'enseignement intellectuel.

les annales du pays, et le terme d'*eupatrides*, servant à désigner la vieille aristocratie, dut naître précisément à l'heure où ceux qui avaient « d'illustres ancêtres » éprouvèrent le besoin de se distinguer de ces nouvelles couches en train de s'élever progressivement jusqu'à eux.

Mais l'exemple est contagieux, et du reste certaines nécessités parlent haut. On vit donc des eupatrides faire du commerce, et se mêler à la foule des « parvenus ». Ces hommes d'initiative possédaient un pied dans les deux camps, et cette circonstance, jointe à une véritable supériorité individuelle, pouvait leur donner beaucoup d'empire sur tout le monde. Tel fut précisément le cas de Solon (640-559).

Solon descendait de Codrus, dit-on, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au commerce pour réparer les brèches de sa fortune. Comme négociant, c'était un homme de progrès; comme eupatride, c'était un homme de tradition. Il sut être populaire et, notamment, prendre en main la cause des débiteurs endettés sans se mettre à dos l'aristocratie qui, par l'archontat dont elle avait le monopole, continuait à détenir le pouvoir.

Les pauvres réclamaient le partage des terres. Le socialisme, chose très ancienne, séduisait les prolétaires athéniens comme il devait en séduire bien d'autres. Solon, investi par la confiance unanime d'un pouvoir législatif, ne céda pas à ces revendications. Il fit décréter seulement l'annulation des dettes présentes, et décida l'aristocratie, débordée en fait par le progrès des « nouvelles couches », à partager désormais le pouvoir avec celles-ci.

Mais ce partage n'était pas égal. Il tenait compte des transitions nécessaires, et la constitution élaborée par Solon faisait preuve à la fois de la modération du législateur et de son ingéniosité pour ainsi dire artistique. Solon était poète, moraliste, donneur de conseils. Son intelligence à la fois théorique et pratique avait mûri sous l'influence des mêmes causes qui faisaient mûrir à Milet celle d'un Thalès. C'était l'homme fin, mesuré, cultivé, avide des nouvelles de la place publique, mais aussi des connaissances qui satisfont une curiosité plus haute, instruit de

ce qui se passe ailleurs et de ce qui s'est passé en d'autres temps, rusé au besoin, et contrefaisant le fou pour exhorter les Athéniens à reprendre Salamine, afin d'éluder la loi qui, à la suite d'expéditions désastreuses, défendait d'en proposer le renouvellement; correspondant avec les intellectuels de l'Ionie, blâmant le poète Mimnerve, de Colophon, qui désirait ne pas vivre au delà de soixante ans, et ripostant que, jusqu'à quatre-vingts ans, l'existence lui semblait digne d'être vécue; déclarant enfin, sur la fin de sa vie, qu'il « apprenait tous les jours quelque chose ». Cet homme donc était tout indiqué pour donner à la crise athénienne une solution « élégante ». C'est ce qu'il fit dans sa fameuse constitution.

Les Athéniens étaient divisés en phratries, sortes de clans très anciens. Solon les divisa en quatre classes, par ordre de richesse, accordant à toutes des attributions politiques, mais de façon à proportionner l'intervention de chaque classe dans les affaires de la Cité, au degré d'importance matérielle qu'elle représentait réellement.

Ces quatre classes, établies d'après le revenu, étaient les pentacosiomédimnes, les chevaliers, les zeugites et les thètes. Les pentacosiomédimnes, dont le revenu était au moins de 500 médimnes — 260 hectolitres de blé — avaient l'archontat, les grandes charges et les commandements militaires. Ils avaient aussi l'Aréopage qui, depuis l'archontat annuel, se recrutait parmi les archontes sortants. Les chevaliers avaient un revenu de 300 médimnes, revenu jugé nécessaire pour l'entretien d'un cheval; ils exerçaient des charges secondaires. Les zeugites possédaient un revenu de 150 médimnes, correspondant à la propriété de celui qui peut détenir un attelage de bœufs. Ils exerçaient des charges inférieures. Ces trois premières classes devaient le service militaire gratuit. Les thètes étaient les citoyens sans revenus, ou de revenu insignifiant. Ils avaient le droit de prendre part à l'assemblée du peuple et de siéger dans les tribunaux. Ils ne payaient pas d'impôts et recevaient une solde à la guerre.

La fortune seule, et non la noblesse, déterminait dès lors le

degré d'influence politique. Il est très probable que la plupart des eupatrides avaient su se maintenir dans la classe supérieure, grâce aux propriétés rurales qui ne se vendaient guère, et « restaient dans la famille ». Mais des morcellements, depuis plusieurs siècles, avaient évidemment eu lieu, car la terre, dans les sociétés où des gens travaillent et s'enrichissent, est un objet de placement. Or, une preuve que le travail était en honneur à Athènes, c'est une loi de Solon ordonnant que chaque citoyen ait un métier et en apprenne un à son fils. Il faut remarquer aussi que les poursuites pour dettes faisaient passer des propriétés de mains en mains. Enfin, une loi de Solon, accordant la liberté de tester au père sans enfants, achève de montrer l'évolution économique en train de battre en brèche les traditions familiales. Les eupatrides, nobles de vieille roche, étaient donc légalement obligés de fraterniser avec une « noblesse d'argent », et les deux noblesses réunies étaient obligées de compter avec le peuple. Le pouvoir des archontes et celui de l'Aréopage, vers cette époque, diminuent sensiblement. Le gouvernement appartient à l'assemblée du peuple dirigée en fait par le Sénat. Celui-ci se recrutait parmi les trois premières classes. Les sénateurs devaient avoir trente ans — et non soixante comme à Sparte, signe d'un état social moins conservateur — et on les renouvelait chaque année.

La jalousie démocratique éclate dans tous les détails de ces institutions, qui *morcellent attentivement* le pouvoir, et ont soin de le déléguer toujours à *plusieurs personnes ensemble*. Toutes les démocraties en sont là, parce qu'aucune supériorité traditionnelle ne s'impose, et qu'on garde un rancunier souvenir, grossi par la légende, des maux qu'on a endurés de la part des rois et des noblesses de jadis. Mais cette jalousie n'empêche pas le peuple, par moments, de se jeter dans les bras d'un « tyran », dont on excuse la tyrannie en proclamant bien haut qu'elle incarne le pouvoir du peuple, ou encore dont la tyrannie se dissimule en n'arborant aucun titre, et en prenant le caractère d'un *pouvoir de fait*, dû à l'obéissance spontanée des uns et à la terreur des autres.

Un « roi des montagnes » et ses descentes dans la ville : Pisistrate. — Nous avons dit que la discorde entre familles d'eupatrides favorisait l'ascension du peuple. Ces discordes dataient de loin, et prolongeaient les fameuses « querelles » homériques entre « meneurs d'hommes » rivaux. Et les meneurs d'hommes, jaloux d'utiliser ce talent de la persuasion et de la séduction amicale que nous avons constaté chez eux, cherchaient à se faire un clan, non seulement parmi les autres eupatrides, leurs pairs, mais encore parmi la bourgeoisie nouvelle et le peuple. En cas de lutte civile, Solon avait édicté une loi fort ingénieuse : tous les citoyens étaient tenus de prendre parti. Il pensait assurer le triomphe du bon sens. Avant Solon, déjà, un ambitieux du nom de Cylon avait tenté de s'emparer de la citadelle. Il avait échoué, précisément parce que tout le monde ou à peu près s'était mis contre lui. Mais un certain Mégaclès ayant, à cette occasion, recouru pour perdre Cylon à une violation du droit d'asile, cette impiété avait attiré, contre les parents de Mégaclès, la *vendetta* des parents de Cylon. Solon avait été obligé d'intervenir, et de provoquer une sentence qui avait banni les parents de Mégaclès.

Cet exemple montre le constant péril que courait l'ordre public à Athènes. Les clans rivaux avaient fini par se répartir en trois groupes : les *pédiéens,* ou gens de la plaine, les *paraliens*, ou gens des rivages, et les *diacriens*, ou gens de la montagne. Ces derniers, vers l'époque de Solon, avaient pour chef Pisistrate. L'existence de cet homme, eupatride populaire, et dont la famille se vantait de descendre de Nestor, réalise admirablement le type du bandit grec civilisé, et permet de se représenter, d'une façon approximative, quel avait dû être le rôle des grands bandits civilisateurs à l'époque mythologique ou héroïque. Pisistrate, « roi des montagnes », lutte avec acharnement contre les gens de la plaine, comme Jupiter, roi de l'Olympe, avait lutté contre les Titans de Thessalie. Pisistrate a des hauts et des bas. Il fait des entrées victorieuses à Athènes, puis en est chassé, il est traduit devant l'Aréopage, est obligé de « gagner le maquis », d'où il redescend après des négociations qui témoignent des in-

telligences conservées par lui dans la plaine. Les clans des pédiéens et des paraliens se coalisent contre lui, puis ils se divisent. A un moment, son ennemi Mégaclès lui propose sa fille en mariage. Les factions semblent se réconcilier, et Pisistrate reparaît triomphant dans les rues d'Athènes ; puis, changement à vue ; Pisistrate s'exile cette fois à Erétrie, dans l'Eubée ; mais il ne recule que pour mieux sauter, car il rentre bientôt à Athènes, d'où ses rivaux, les Alcméonides, s'en vont alors. Cet homme connaît la ruse, comme Solon. Il se fait passer, non pour fou, mais pour blessé, et, lors de sa première tentative, profite de la pitié excitée par ce stratagème pour se faire donner une garde, bon atout pour qui vise à la « tyrannie ». Bref, après bien des vicissitudes, Pisistrate l'emporte définitivement et, sans être revêtu d'aucun titre qui lui confère le pouvoir, il devient à Athènes « l'homme qui fait ce qu'il veut » (560-527).

La popularité de Pisistrate est donc immense, mais ses brillantes initiatives expliquent l'admiration qu'on lui voue. Il crée une marine puissante ; il prend Sigée, sur l'Hellespont, aux Mytiléniens, ce qui assure à Athènes la « route du blé » ; il ouvre des routes d'Athènes à Phalère et aux cantons ruraux ; il établit des aqueducs souterrains pour amener dans la ville l'eau des collines voisines ; il commence la construction du Parthénon, du temple d'Apollon, de celui de Jupiter Olympien. Avec tout cela, le grand homme, dans ses procédés, reste un peu bandit. Pour conjurer un retour agressif des clans rivaux, il s'est fait livrer en otages les fils des principaux citoyens et les a relégués sous bonne garde dans l'île de Naxos.

Le « roi des montagnes » promoteur de travaux et protecteur des arts : la tragédie. — Ce roi des montagnes, bien qu'il ne descende pas du Parnasse, est un lettré. Il fait rassembler, copier et réciter les poèmes d'Homère, appelle auprès de lui Anacréon et Simonide. Enfin, il compte parmi ses clients un montagnard du nom de Thespis qui, sous son bienveillant patronage, est en train de créer tout simplement un « genre » littéraire nouveau, destiné à devenir immortel. La tragédie apparaît.

Nous avons montré, en parlant des Doriens, le rôle que jouait chez eux la poésie lyrique, interprétée par des chœurs. Ces chœurs florissaient notamment à Sicyone, ville du golfe de Corinthe où l'ancienne population ionienne s'était fondue avec les Doriens. Épigène, poète de cette ville, avait donné un grand éclat aux chœurs qui célébraient Dionysos (Bacchus). La vogue de ces chœurs avait atteint l'Attique, et, comme ils venaient d'un pays à langue dorienne, c'est dans ce dialecte que les Athéniens, quoique ioniens de race, chantaient les louanges du dieu.

Ces fêtes de Bacchus se trouvaient naturellement unies aux divertissements des vendanges. Les productions arborescentes sont les plus attrayantes des productions agricoles, et la culture de la vigne est la plus attrayante des cultures arborescentes. Or, le moment où cet attrait atteint son maximum est celui où l'on *récolte* le raisin pour en faire le vin. Et l'on conçoit que la joie des récoltants se traduise alors, un peu partout, par des manifestations de gaieté bruyante. La fête des vendanges, sans qu'il soit presque besoin de jouer sur les mots, produisait donc une « ivresse » particulière. Les bacchantes en sont la preuve. Nos vignerons athéniens — et bien d'autres — chantaient et dansaient devant leurs cuves pleines, et, comme cet épanouissement se compliquait d'une solennité religieuse, deux éléments, l'un grave, l'autre bouffon, se mêlaient dans ces fêtes. Tantôt les danses étaient graves, parce que l'idée religieuse dominait; tantôt elles étaient folâtres, parce que la joie emportait tout. De là, dans un même œuf pour ainsi dire, deux germes : celui de la tragédie et celui de la comédie.

Pour développer ces germes, et donner à ces fêtes un cachet littéraire qui les élevât au-dessus d'une simple réjouissance plus ou moins grossière, il fallait un patronage intelligent. Il fut fourni par Pisistrate et les autres Athéniens, riches, instruits, avisés. C'est alors que les descendants des « illustres bannis » eurent l'occasion de déployer cette finesse de goûts élaborée pendant de longues générations, et que les richesses dues à la prospérité croissante de l'Attique purent s'employer artistement.

Tout contribuait à cette infusion d'un souffle d'art dans ce qui avait été jusqu'alors une simple fête rurale : distinction native des propriétaires, loisirs laissés par un faible travail, fortunes augmentées directement ou indirectement par le commerce, ouverture d'esprit gagnée au contact des étrangers, ambition même des chefs de clan qui voulaient se faire de la popularité en amusant le peuple, enfin vogue acquise par les chœurs empruntés aux cités doriennes. Du chœur, grâce à ce concours de phénomènes sociaux, le génie athénien allait tirer le théâtre.

Le mot *theatron*, en grec, signifie *endroit d'où l'on peut voir*. C'était d'abord un emplacement naturel, une sorte de cirque incomplet avec un espace plat au milieu et des éminences tout autour. Le chœur dansait dans la partie basse et plate, et les gens des environs, accourus *pour voir*, se massaient sur les tertres voisins *d'où l'on pouvait voir*. En cherchant bien, on trouvait des endroits heureusement disposés pour ce spectacle; puis, à mesure qu'on s'habituait à fréquenter un endroit, on était amené à corriger par l'art les imperfections de la nature, et à faire intervenir la maçonnerie ou la charpente là où la disposition du sol ne permettait pas de voir commodément.

Le rôle de Thespis fut de mettre en tableau les choses qu'on chantait en l'honneur de Bacchus. Comme un inventeur a toujours des précurseurs, cet usage n'était pas absolument nouveau. Non seulement les enfants, dans leurs jeux, ont naturellement l'idée de *représenter* des faits et de faire dialoguer des personnages de convention, mais déjà les chœurs de danse avaient eu plusieurs fois l'occasion de *mimer* des scènes diverses. A Delphes, on reproduisait la lutte d'Apollon contre le serpent Python. A Délos, lieu de pèlerinage des Ioniens, des jeunes filles mettaient en action les voyages de Latone, et imitaient successivement, par leurs gestes et leurs langages, les nations que la déesse avait visitées. L'initiative toute particulière attribuée à Thespis fut de faire sortir du chœur un personnage, qui se mettait à parler tout seul, ou à dialoguer avec l'ensemble des autres *choreutes*. Ceux-ci, après une double évolution désignée sous les noms de

strophe et d'*antistrophe,* se trouvaient arrêtés à ce moment-là. C'était l'*épode,* imaginée par le poète Stésichore, Dorien de Sicile. Le choreute détaché grimpait sur des tréteaux et parlait selon son rôle. C'était l'*acteur*. Un autre, qui était censé parler au nom du chœur, répondait d'en bas, ou de l'autel de Bacchus. C'était le *coryphée*. A la partie chantante et dansante se trouvait jointe, dès lors, une partie dialoguée, encore bien timide et bien peu importante. N'importe, la tragédie était créée. Mais la tradition est si forte que le chœur, longtemps encore, conserva la prépondérance dans la cérémonie et que de longues années passèrent avant qu'on eût l'idée de détacher du chœur *deux acteurs* pour les faire dialoguer ensemble. Alors seulement, après cette suite de lentes transformations, la tragédie devait prendre sa forme définitive.

Observons que ce divertissement, né à la campagne, fut *attiré* vers la ville, et subit l'influence de la vie urbaine. Les fêtes comportèrent plus d'élégance, et des préparatifs plus somptueux. La date même s'en trouva retardée, et, pour des motifs de commodité urbaine, ne coïncida plus avec les vendanges. Le théâtre, depuis qu'il ne s'agissait plus de pures danses, et que les acteurs devaient *se tourner vers le public*, avait quitté la forme du cercle pour prendre celui du demi-cercle, puisqu'il fallait *voir*. Le sol se couvrit de gradins en bois ou en pierre. L'autel de Bacchus, la *thymélé*, resta dans l'*orchestre*, espace réservé aux évolutions du chœur, mais il se trouva dominé par la *scène* (de *scéné*, tente, baraque) qui, d'abord insignifiante, comme son nom l'indique, finit par constituer une sorte de long mur percé de portes devant lequel une estrade étroite et longue servait de support aux acteurs. Mais, ces acteurs, quel moyen pour eux de se faire entendre en plein air, et à des foules immenses? Comment conserver leur prestige à une distance qui les rapetissait forcément? Ce double problème fut résolu par le *masque* uni au porte-voix, et par le fameux *cothurne*, chaussure qui, exhaussant la taille de l'acteur, l'empêcha de paraître trop petit aux spectateurs éloignés. Mais tout cela ne se fit pas en un jour et nous entraîne vers une

époque légèrement postérieure à Pisistrate, que nous avons laissé pour nous occuper de son « client » Thespis.

L'instabilité engendrée par le commerce : le rôle de Clisthènes. — Pisistrate avait tant fait pour la prospérité d'Athènes que, lui mort, ses deux fils Hipparque et Hippias héritèrent du prestige qu'il avait eu. Eux aussi se trouvèrent, de fait, les « tyrans » d'Athènes. Mais ces sortes de pouvoirs, uniquement appuyés sur la faveur populaire, sont instables de leur nature. Les vieilles rivalités de clans persistaient toujours, et les qualités personnelles du père n'avaient pu se transmettre intégralement aux fils. Une conspiration se trama donc contre les deux « tyrans ». Harmodius et Aristogiton, qui avaient contre eux des motifs particuliers de *vendetta,* parvinrent à tuer Hipparque, mais Hippias leur échappa et les fit mettre à mort (514). Comme il arrive en pareil cas, une recrudescence de sévérité marqua cette répression, et les « bannissements » s'en ressentirent. Au nombre des bannis étaient Clisthènes, qui s'était réfugié à Sparte. C'était l'époque où les Spartiates, grâce à leur entraînement militaire, venaient d'étendre leur hégémonie sur le Péloponèse. Comme jadis du temps d'Étéocle et de Polynice, les bannis de grande famille allaient, dans les autres cités, remuer ciel et terre pour rentrer vainqueurs dans leur patrie. Cléomène, roi de Sparte, intervint donc dans les querelles d'Athènes, et marcha sur cette ville pour réintégrer les bannis. Hippias, se sentant trop faible, s'enfuit chez les Perses, qu'il devait exciter bientôt à marcher contre ses proscripteurs.

Le patriotisme, comme on le voit, revêtait dans la cité grecque une forme singulière. L'amour de la cité était très ardent. Seulement, lorsqu'on était banni — et répétons ici que le bannissement est un des faits sociaux les plus importants de la Grèce ancienne — on n'avait rien de plus pressé que de susciter un ennemi à sa patrie pour s'y faire réintégrer. Il faut dire que ces interventions étrangères laissaient intacte, en principe tout au moins, l'autonomie de la cité. Les « amis » du banni,

après avoir restauré leur homme, se retiraient, *contents d'avoir une intelligence dans la place,* que ce contentement fût fondé ou non; car *la passion de se faire des amis,* dont nous avons constaté l'importance à l'époque homérique, n'avait pas disparu. Seulement cette passion ne caractérisait pas seulement les individus; elle était aussi le mobile des cités, et des réseaux d'amitiés entre-croisées se tissaient ainsi à travers les petites souverainetés de la Grèce, qui avaient bien l'idée d'être *prépondérantes,* mais rarement celle d'*annexer*.

Clisthènes appartenait à la famille des Alcméonides, ennemie jurée des Pisistratides. C'était lui qui était désormais, à Athènes, l'homme influent. Mais la société avait encore évolué depuis Solon. De nouvelles fortunes s'étaient créées ; des étrangers avaient afflué en foule; de nombreux esclaves avaient été affranchis. Tout cela était l'effet du commerce, de la prospérité qu'il engendre, et de l'instabilité qu'il entraîne. Clisthènes, adaptant ses mesures aux nécessités de la situation, donna le droit de cité à un grand nombre des métèques et d'affranchis. Puis, rompant avec les traditions, il substitua aux quatre anciennes tribus de l'Attique dix tribus nouvelles, d'un caractère artificiel. La *phratrie* semble dès lors tomber un peu dans l'oubli, et le *dème*, en revanche, ou circonscription territoriale, joue un rôle plus marqué. La constitution de Solon subit des amendements dans un sens plus démocratique. Le Sénat, de quatre cents membres, passe à cinq cents. L'assemblée du peuple est réunie plus souvent. Les archontes, tout en conservant leur situation honorifique, voient encore leur pouvoir diminuer. Une partie de ce pouvoir passe aux *stratèges,* ou généraux. Chaque tribu a le sien, et, en cas de guerre, plusieurs stratèges, destinés à se surveiller mutuellement, commandent ensemble, ou plus exactement chacun à son jour.

La jalousie démocratique : l'ostracisme. — L'assemblée se tenait sur l'agora. Tout citoyen pouvait y prendre la parole : ceux qui avaient plus de cinquante ans conservaient néanmoins le droit de parler les premiers. Chacun, de même, pouvait pro-

poser quelque chose, mais en passant par l'intermédiaire du Sénat. Dix citoyens, élus à cet effet, étaient spécialement qualifiés d' « orateurs ». Ils avaient, comme les magistrats, le droit de parler avec une couronne de myrte sur la tête. Comme les assemblées étaient fréquentes, et que les sujets de discussions n'étaient pas toujours bien intéressants, il arrivait que beaucoup de citoyens s'abstenaient de se rendre à l'agora. On les faisait rabattre alors par des esclaves scythes, qui formaient la police d'Athènes, et qui marquaient les retardataires avec une corde peinte en rouge. Il y avait des peines pour ces retardataires, et il était défendu de quitter l'assemblée avant la fin de la séance. Mais, en définitive, l'Athénien, malgré ces essais de fuite, employait un temps énorme à remplir ses devoirs de citoyen. Et ce n'était pas seulement le pouvoir législatif qui accaparait son temps. C'était encore le pouvoir judiciaire.

Vers cette époque, en effet, paraît s'organiser le fameux tribunal des héliastes, que le poète Aristophane devait railler dans ses *Guêpes*.

Ce tribunal ne comprenait pas moins de cinq mille membres tirés au sort et divisés en dix sections qui jugeaient à tour de rôle. Parfois l'on réunissait plusieurs sections, et l'on voyait un procès plaidé devant un tribunal de quinze cents juges. Cette multiplicité était une précaution contre la vénalité. Les héliastes connaissaient d'un certain nombre de causes graves et des délits politiques. Chaque juge, pour sa journée, recevait une indemnité de trois oboles. C'en était assez pour séduire beaucoup de citoyens pauvres et paresseux — sobres d'ailleurs comme on l'est dans ces pays — et qui trouvaient ce métier fort agréable. De là cette *passion de juger*, qui venait tout simplement du désir de vivre sans rien faire. Mais ce *triobole*, aumône déguisée de politiciens au peuple, constituait en revanche une lourde charge pour les finances de la Cité.

Cette même jalousie démocratique amena Clisthènes à créer ou à régulariser l'*ostracisme*. L'ostracisme n'était pas un bannissement pénal. Celui qui en était victime n'était pas poursuivi pour un crime déterminé. On chassait de la cité, par l'os-

tracisme, les citoyens qu'on jugeait dangereux à un titre quelconque, ne fût-ce que par leur popularité ou leurs succès. C'était une défense préventive contre les tyrannies éventuelles. Il fallait six mille suffrages au moins pour que l'exil fût prononcé. L'exilé devait s'en aller pour dix ans. Il gardait la propriété et même l'administration de ses biens. Plusieurs des plus illustres Athéniens, dans le siècle qui suivit, furent les victimes de cette méfiance, dont le résultat fut de priver souvent la cité de ses meilleurs défenseurs.

L'administration de Clisthènes fut troublée par des démêlés avec Sparte. Celle-ci, en sa qualité de cité restauratrice, espérait trouver en son protégé une docilité qu'elle ne trouva pas, et Cléomène marcha de nouveau sur Athènes. Comme Hippias, Clistènes s'enfuit sans résister, et Cléomène, entré dans la ville, bannit sept cents familles athéniennes. Mais une réaction se produisit, et le roi de Sparte, devant un soulèvement, dut quitter Athènes. Il voulut se venger en protégeant Hippias, qu'il avait fait bannir. Le fils de Pisistrate vint à Sparte, espérant que les Spartiates le restaureraient comme ils avaient restauré Clisthènes. Mais, tout bien compté, les Lacédémoniens renoncèrent à ce jeu d'intervention, et Hippias, désappointé, se retourna vers les Perses. Des événements graves faisaient prévoir que l'intervention, de ce côté, ne se ferait pas attendre.

Athènes dans la querelle de l'Ionie : les rancunes perses. — Il faut bien se figurer, pour comprendre les guerres médiques, la répercussion de l'invasion perse en Ionie sur les intérêts d'Athènes. Les Perses et Mèdes étaient des continentaux, et des continentaux frustes, des patriarcaux fraîchement issus de pasteurs, dont la domination inexpérimentée, étendue sur des ports maritimes, avait pour effet de paralyser et de ruiner ceux-ci. La même invasion brisait le chapelet de comptoirs établi par les Milésiens le long des rives des Dardanelles, du Bosphore et de la mer Noire, et les cités ioniennes dont Milet était l'entrepôt pâtissaient forcément de l'état de choses. Les deux rivages de l'Archipel, en un mot, étaient solidaires, et tout

ce qui jetait le trouble à Milet, Éphèse, Phocée, etc., jetait par contre-coup le trouble à Athènes. En outre, il ne faut pas oublier que cette dernière cité était la *métropole* de toutes les cités ioniennes, métropole sans *pouvoir,* nous l'avons dit, mais conservant ce prestige religieux dont nous avons parlé. D'une part, les cités ioniennes vaincues se tournaient tout naturellemen vers Athènes. D'autre part, les Athéniens, à la nouvelle des désastres de l'Ionie, éprouvaient un sentiment analogue à celui qui éclaterait en France si l'on apprenait un massacre de Canadiens français par des hommes d'une autre race. Ce sentiment, à Athènes, devint de la colère lorsque l'Ionie révoltée, après un moment d'espérance, fut violemment remise sous le joug de ses vainqueurs.

Milet, quoique soumise par les Perses, avait pour chef local un « tyran », Aristagoras. Celui-ci, ayant entrepris de rétablir des *bannis* dans l'île de Naxos, et s'étant fait prêter pour cela deux cents vaisseaux par le satrape de Sardes, Artapherne, échoua dans son expédition. Craignant la colère du satrape, Aristagoras risqua le tout pour le tout, et insurgea l'Ionie. En même temps, il demandait des secours à Sparte et à Athènes : à Sparte, à cause de la réputation militaire des Spartiates; à Athènes, parce qu'elle était la métropole des cités ioniennes. Cléomène, roi de Sparte, eut avec Aristagoras un court dialogue qui montre bien le rôle que jouait dans la société grecque *la proximité de la mer :* « Combien y a-t-il de chemin entre la mer et la capitale des Perses? — Trois mois de marche. — Alors vous sortirez dès demain de notre ville. Il est insensé de proposer aux Lacédémoniens de s'éloigner à trois mois de marche de la mer ».

Les Athéniens furent plus aventureux ou plus généreux. Ils envoyèrent des troupes aux Ioniens. L'insurrection fut un instant victorieuse. Sardes fut prise et brûlée. Mais l'immense empire des Perses pesait trop de tout son poids sur la minuscule Ionie. Celle-ci fut écrasée et la prise de Milet par les Perses excita chez les Athéniens une profonde douleur. Le poète Phrynicus, un des premiers successeurs de Thespis, mit l'événement en

tragédie, et fit couler tant de larmes que les magistrats le firent condamner à une amende de mille drachmes pour avoir représenté un désastre national.

Le roi des Perses était alors Darius. Il voulut se venger des Athéniens. Auprès de lui se trouvaient d'ailleurs des *bannis* grecs — on remarquera une fois de plus le rôle de ces bannis — notamment Hippias, fils de Pisistrate, qui voulait se servir des Perses pour rentrer à Athènes, et les Aleuades de Thessalie, qu'inspiraient des motifs analogues. Les Perses étaient d'ailleurs portés, une fois maîtres de l'Ionie, à inquiéter le rivage occidental de l'Archipel, pour que celui-ci ne continuât pas à les inquiéter eux-mêmes. Une première expédition fut décidée, mais n'arriva pas à destination. L'armée de terre fut battue par les Thraces, et la flotte fut en grande partie détruite par une tempête en doublant le promontoire du mont Athos.

Dès cette première épreuve éclate la faiblesse militaire des Perses. Les armées de ce peuple se ressentaient de la *horde* issue de la steppe. Elles n'avaient de puissance que par leur masse et n'évoluaient à l'aise que sur les grands plateaux de l'Asie. Les historiens ne dénient pas aux Perses le courage, mais seulement la tactique, c'est-à-dire la façon de s'adapter aux lieux, d'utiliser les armes et de former les rangs dans le combat. Pour la force musculaire, les Grecs, soumis à l'entraînement que nous connaissons, étaient également supérieurs. Enfin, les Perses n'avaient qu'une flotte improvisée, montée soit par des continentaux incapables, soit par des contingents réquisitionnés chez des peuples tributaires, tels que les Phéniciens et les Cariens, contingents peu homogènes et probablement peu zélés. Qu'on se figure des Tartares qui n'auraient pas eu le temps de devenir des Turcs, et qui entreprendraient de diriger un organisme relativement civilisé : voilà les Perses de Darius.

L'individualisme des cités grecques devant l'invasion; les Thermopyles. — Les guerres médiques ne sont pas la lutte de l'Asie contre la Grèce, mais de la horde médo-perse contre *quelques* cités de la Grèce. Constatons en effet, une fois de plus, que

« l'anarchie grecque », autrement dit l'émiettement des cités et leurs querelles de voisine à voisine, fit sentir son influence en cette occasion comme en bien d'autres précédentes. Nombre de cités accueillirent favorablement les hérauts envoyés par Darius pour demander « l'eau et le feu », autrement dit une sorte d'hommage à la lointaine souveraineté perse. Ces cités ne voyaient aucun intérêt à se mêler des querelles de l'Ionie et aucun inconvénient à reconnaître une souveraineté qui pouvait difficilement les atteindre. Elles tiraient leur épingle du jeu et n'étaient pas fâchées, en définitive, de voir l'orage tomber sur les cités récalcitrantes. Ce qu'il y a de remarquable dans cette phase célèbre de l'histoire grecque, c'est le rapprochement qui se fit entre Sparte et Athènes, deux cités peu sympathiques l'une à l'autre, et la façon identique dont elles reçurent les sommations de Darius.

Pour Athènes, les raisons de la résistance éclatent assez. Pour Sparte, elles s'expliquent différemment. Il faut se rappeler ce que nous avons dit de l'*hégémonie* acquise par les Spartiates sur tous les peuples doriens. Ces guerriers de race et de système, merveilleusement entraînés à la lutte et habitués à la domination, entourés d'autres cités qui subissaient leur prestige et avaient les yeux fixés sur eux, ne pouvaient supporter l'idée de rendre à n'importe qui un hommage quelconque. Ce n'était pas dans la fierté de leur caractère, tel qu'il résultait de leur formation. En outre, l'aristocratie dirigeante de Sparte comprenait fort bien que laisser écraser Athènes, c'était exposer tôt ou tard le Péloponèse à une formidable invasion dont leur suzeraineté se trouverait mal.

Sparte conclut donc alliance avec Athènes, et bien que ses troupes dussent être absentes à la première bataille, ce rapprochement eut un énorme effet moral. Il délivra d'abord les Athéniens d'une ennemie séculaire, l'île d'Égine, à qui Sparte imposa d'office une garnison. En second lieu, des cités moins importantes, entraînées par ce double exemple, entrèrent dans la ligue, et les Athéniens, se sentant appuyés, mirent plus de cœur à l'organisation de la résistance. C'est ce qui permit à

leurs dix mille hommes, commandés par Miltiade, et renforcés de mille Platéens, de s'avancer plus tranquillement contre les cent dix mille Perses débarqués à Marathon, sur les indications d'Hippias, par Datis et Artapherne. La tactique grecque triompha, et les Perses furent vaincus. Les Spartiates, qu'une superstition relative à la lune avaient empêchés de partir plus tôt, arrivèrent le surlendemain pour constater la victoire (490).

Les Perses, naturellement, cherchèrent à réparer le désastre en augmentant, dans la balance, le poids du seul élément qui pouvait faire leur supériorité : le nombre. Leur nouveau roi, Xerxès, mit sur pied, s'il faut en croire l'historien Hérodote, des armées fantastiques. L'ensemble des combattants de terre et de mer, avec les matelots, manœuvres et domestiques, se serait élevé à cinq millions d'hommes. Même en faisant la part de l'exagération, il reste évident que les armées perses furent immenses relativement au petit nombre des Grecs. Quarante-six nations, dit Hérodote, étaient représentées dans cet amoncellement d'hommes, dont beaucoup, sans doute, ne méritaient pas le nom de soldats. On cite de Xerxès des traits bien orientaux. Il fit fouetter l'Hellespont (les Dardanelles) pour punir la mer d'avoir démoli un pont. Puis, quand l'armée franchit les ponts restaurés, ce monarque, la voyant défiler, dit, avec une mélancolie digne de Salomon : « Je pleure sur la brièveté de la vie humaine, en pensant que, de cette foule immense, pas un seul homme n'existera dans cent ans. » Le roi avait employé des milliers d'hommes à percer l'isthme du mont Athos, travail qui nous semble absolument inutile et ridicule, et qui nous montre combien sa flotte inexpérimentée avait besoin de suivre la côte en évitant les moindres contours périlleux.

Cette seconde guerre médique comprend trois actes : les Thermophyles, Salamine, et la journée décisive de Mycale et de Platée.

Les Thermopyles sont un défilé situé au point où les monts de Locride, prolongement méridional de la chaîne du Pinde, se rapprochent de la mer, ne laissant qu'un étroit passage aux

invasions qui viennent de Thessalie. La série de combats qu'y livra l'avant-garde grecque est demeurée comme l'affirmation éclatante de ce que peut un petit nombre d'hommes forts, résolus et entraînés en présence d'une masse humaine d'éducation militaire inférieure. La conquête du Mexique par Fernand Cortez et quelques autres épisodes de l'histoire des conquistadors égalent seules de telles prouesses. Aux Thermopyles, les quelques centaines de Grecs qui défendirent jusqu'au bout le défilé succombèrent dans la lutte, mais après une extraordinaire défense, qui a soulevé depuis lors, nul ne l'ignore, un enthousiasme correspondant. Léonidas, roi de Sparte, avait été choisi pour commander les petits détachements des Grecs, bien que son détachement à lui ne comprît que trois cents Spartiates. C'est avec cinq mille deux cents hommes que la lutte commença, et, pendant quatre jours, les Perses furent repoussés avec d'énormes pertes; mais un transfuge du nom d'Ephialtès — encore un *banni*, sans doute — ayant guidé l'ennemi par un sentier de la montagne, la position se trouva tournée. La montagne, d'alliée des Grecs, se faisait leur adversaire. Léonidas renvoya alors la majeure partie de ses troupes. Ne gardant avec lui que les Spartiates et les Thespiens, il mourut à son poste, *en Spartiate*, c'est-à-dire fidèle à cette éducation si intensément militaire qu'il avait reçue dans sa cité. Plusieurs « mots », admirablement « laconiques », lui sont attribués et caractérisent l'état d'âme de ce type d'homme. Au-dessous d'un message de Xerxès qui le sommait de rendre les armes, Léonidas aurait écrit : « Viens les prendre ». Un soldat venant lui dire : « Les Perses sont près de nous », il aurait rectifié : « Dis que nous sommes près d'eux ». On peut, évidemment, discuter l'authenticité historique de ces « mots », mais, au point de vue social, étant donné ce que nous savons de la formation des Lacédémoniens, ils sont absolument vraisemblables.

La Grèce sauvée par la mer : la trirème; Salamine (480). — On peut dire qu'il y a deux choses en Grèce : la montagne et la

mer. La montagne, malgré l'héroïsme de Léonidas, n'avait pas sauvé le pays. La mer, plus efficacement, allait reprendre ce rôle.

L'homme influent d'Athènes était alors Thémistocle. C'était, comme il arrive souvent dans les démocraties, un homme de famille riche qui s'appuyait sur le peuple; esprit très ouvert, d'ailleurs, et plein d'initiative, déployant, pour faire réussir ses plans, des prodiges de ruse et d'éloquence, car, tout comme les héros d'Homère, et pour des causes sociales semblables, Thémistocle se trouva, au plus haut point, dans *la nécessité de persuader*.

Le mérite de Thémistocle consiste à avoir plaidé et gagné deux procès.

Son premier triomphe fut de *décider* les Athéniens à évacuer Athènes et à combattre sur mer.

Son second triomphe fut de *décider* la flotte coalisée à livrer bataille dans le détroit de Salamine, et non ailleurs.

La première œuvre de persuasion n'était pas facile. Une population citadine tout entière ne se résout guère à déménager. Aussi fallut-il recourir aux grands moyens, et faire parler la Pythie. Un oracle de Delphes déclara aux Athéniens qu'ils ne vaincraient qu'en se renfermant dans des *murs de bois*. Thémistocle mit une ardeur extrême à interpréter cet oracle et à vaincre toutes les résistances. Son plan, qui finit par être adopté, consistait à transporter la population inoffensive dans l'île de Salamine et à réunir les combattants sur les vaisseaux. (Il est assez probable qu'un certain nombre d'habitants se réfugia dans la montagne.)

La flotte d'Athènes comprenait environ deux cents navires. Mais ce n'étaient plus les « vaisseaux creux » de l'âge homérique. Plusieurs siècles de navigation — forcément entrecoupés de nombreuses luttes navales — avaient fait progresser le type des bâtiments.

La principale modification accomplie consistait dans *la superposition des bancs de rameurs*. Le navire homérique n'est pas ponté, et n'a qu'un seul rang de rameurs de chaque côté.

Le navire athénien est ponté, et les rameurs sont placés dans des sortes de niches étagées les unes au-dessus des autres. Les files formées par ces niches ne sont pas sans analogie, pour leur disposition, avec les sabords des anciens navires de guerre « à plusieurs ponts ». Pour ne pas exhausser démesurément le navire, on s'arrangeait pour que chaque rameur eût, au niveau de sa tête, le siège d'un autre rameur de la rangée immédiatement supérieure. Le nombre des rangs de rames était ordinairement de trois : de là le nom de *trirème*, ou *trière*. Le métier de rameur, extrêmement dur, était rempli par des esclaves, comme il devait l'être plus tard par des galériens. Le développement pris par l'esclavage depuis l'époque homérique avait évidemment favorisé cette transformation du navire. Du temps d'Ulysse, c'étaient les « illustres compagnons » qui ramaient.

Le vaisseau grec, à l'époque des guerres médiques, est donc devenu plus rapide, plus prompt à la manœuvre. Un éperon, garni de bronze, plonge sous l'eau à l'avant. Deux poutres, appelées « oreilles », situées à droite et à gauche de l'avant, sont destinées à parer les coups d'éperon de l'adversaire. Une trirème ordinaire a un peu plus de 40 mètres de longueur, contient de cent cinquante à deux cents rameurs, une vingtaine de matelots proprement dits et un nombre relativement faible de combattants. Les châteaux de proue et de poupe, citadelles flottantes, existent toujours. C'est de là que partent les coups, pendant que les spécialistes font évoluer le bâtiment et tâchent de couler, à coups d'éperon, les vaisseaux ennemis.

Deux cents vaisseaux de ce type portaient donc la fortune d'Athènes. Le reste de la flotte — cent soixante-dix-huit navires — représentait les contingents fournis par les cités coalisées, qui étaient surtout celles du Péloponèse. Le prestige militaire de Sparte, qui avait fait acclamer, comme chef de l'armée de terre, le roi de Sparte Léonidas, avait fait reconnaître également, comme chef de l'armée de mer, l'autre roi de Sparte Eurybiade.

C'est alors que Thémistocle eut à plaider et à gagner son second procès.

Les chefs des cités coalisées, voyant les Thermopyles forcées et l'Attique envahie, voulaient « faire la part du feu » et battre en retraite sur le Péloponèse. En effet, la flotte perse, forte d'un millier de navires, arrivait, et pouvait isoler complètement la flotte grecque de ce Péloponèse qui demeurait le dernier refuge des Grecs. Dans ces conditions, l'isthme de Corinthe semblait une ligne de retraite tout indiquée.

La discussion fut chaude, et Thémistocle fit merveille. Il lutta, seul contre tous, et l'histoire a enregistré une anecdote significative. Eurybiade, Spartiate rude et fruste, levait sur Thémistocle son bâton. « Frappe, mais écoute, » dit l'Athénien, emporté dans la chaleur de son argumentation. Non seulement l'Athénien plaidait la cause de sa cité, ce qui était évident, mais encore, en homme mieux instruit des choses maritimes, il comprenait et *voulait faire comprendre* l'avantage tactique offert à la petite flotte grecque par le *détroit resserré* de Salamine, qui ne permettrait pas à l'immense flotte perse de se déployer. Comme Achille, Thémistocle fut obligé de menacer son Agamemnon de faire grève. On dit enfin qu'il eut recours à la ruse et que, feignant de trahir les siens — le cas d'Hippias rendait la chose vraisemblable — il avisa secrètement les Perses de l'intérêt prétendu qu'il y avait pour eux à cerner la flotte grecque en occupant les deux entrées du détroit. Dès lors, la retraite vers le Péloponèse n'était plus possible. Il fallait combattre, et ce fut, comme l'Athénien le prévoyait, une victoire éclatante.

La flotte perse était en déroute. Xerxès prit la fuite avec une grande partie de son armée. Il est probable que cette retraite avait pour cause la difficulté de ravitailler, dans un pays pauvre, une trop nombreuse armée de terre. Trois cent mille Perses restèrent en Grèce sous le commandement de Mardonius. C'était l'élite de l'armée barbare, mais sa position avait certains côtés critiques. Si les Perses étaient entrés victorieusement dans Athènes abandonnée, ils avaient été, depuis les Thermopyles, harcelés par d'indomptables montagnards phocidiens dont les incursions faisaient présager de sérieuses résistances. L'isthme de Corinthe était fortement défendu. Mardonius recula

et fit hiverner ses troupes en Thessalie, le seul endroit de la Grèce où se trouvent de grandes plaines, sans doute à cause de sa cavalerie et de ses ravitaillements. En revanche, un atout dans son jeu était le grand nombre de Grecs — des Grecs du Nord — qui, au nombre d'environ cinquante mille, s'étaient laissés enrôler à son service. On reconnaît très bien le type de l'Albanais moderne qui, pourvu qu'on le paye, consent à servir dans les armées turques. Mais tous ces retards donnaient aux Grecs du Sud le temps de se rallier, de se concentrer mieux, de se « persuader » mutuellement du péril, et de mettre enfin sur pied une armée exceptionnellement nombreuse — la plus nombreuse peut-être que des cités unies aient mise en ligne. Cent dix mille hommes marchèrent contre les Perses qu'ils atteignirent à Platée. C'était encore à un roi de Sparte, Pausanias, qu'avaient été dévolues les fonctions de généralissime. Les Grecs triomphèrent. Un épisode de la bataille doit être cité comme caractéristique. Les Spartiates, après avoir culbuté les corps ennemis qui se trouvaient devant eux, arrivèrent aux retranchements de Mardonius; mais là, déconcertés, ils s'arrètèrent, et, pour prendre ces retranchements, furent obligés d'attendre l'arrivée des Athéniens. Ceux-ci, plus souples et plus fertiles en ressources, s'ingénièrent pour triompher de cet obstacle. L'épisode confirme lumineusement ce que nous avons dit du rôle de Tyrtée.

Le jour même de la bataille de Platée, la flotte athénienne détruisait à Mycale, sur les côtes d'Ionie, les restes de la flotte perse. La Grèce était définitivement débarrassée de l'invasion (479).

L'expansion du type athénien après l'expulsion des Perses. — Ce triomphe consacrait l'essor merveilleux d'Athènes.

Il le consacrait à cause du rôle particulièrement actif joué par les Athéniens dans la défense de la Grèce; mais il le consacrait surtout par ce fait qu'Athènes devenait du coup *maîtresse de la mer*. En détruisant la marine perse, Athènes *héritait de toutes les cités de l'Ionie*. L'ancienne prospérité ionienne se re-

constituait, mais en changeant de siège, et en venant se concentrer dans la métropole.

La prépondérance maritime, constate Thucydide, était précieuse aux cités qui la possédaient, car, « à l'aide de leurs vaisseaux, elles allaient soumettre les îles, surtout lorsque leur propre territoire était insuffisant ».

Ainsi fit Athènes : elle *soumit des îles*. Sous le nom d' « alliées », car le principe de la cité autonome subsistait toujours, elle les réduisit à une sorte de vasselage. En même temps, elle occupait les passages de l'Hellespont et du Bosphore, par où venaient le blé, les peaux et autres denrées du Nord. Toutes ces cités de l'Archipel étaient censées former une confédération dont Athènes était la présidente et la trésorière, mais, en fait, les Athéniens s'habituèrent à gérer sans contrôle les fonds de la ligue et à s'enrichir des cotisations fédérales qui devinrent de vrais tributs.

Une conséquence de cette prépondérance fut l'afflux à Athènes de nombreux étrangers, qui venaient y faire du commerce. Thémistocle, avisé en cela comme en tout, prit des mesures pour favoriser les métèques et attirer des émigrants travailleurs. Les ports d'Athènes devenaient insuffisants. Il fit aménager le Pirée, qui allait devenir une véritable ville. Mais cette subite explosion de prospérité matérielle ne pouvait aller sans de fâcheuses répercussions au point de vue moral. Thémistocle *butina*, et n'oublia pas sa propre fortune dans celle de la cité. Possesseur d'une fortune de trois talents à son arrivée au pouvoir, il en possédait cent quelque temps après, somme énorme pour l'époque. Il s'attira donc les reproches des hommes intègres, et surtout cette jalousie que nous avons déjà notée. L'ostracisme fonctionna, et Thémistocle *banni* s'exila à Argos, puis à Corcyre, puis en Épire, chez Admète, roi des Molosses, et finalement — chose remarquable — chez Artaxerxès, roi de ces Perses qui lui devaient leurs désastres. C'était, on le voit, l'histoire d'Hippias qui recommençait.

Thémistocle avait surtout représenté, à Athènes, la masse populaire, remuante, novatrice. Le parti « conservateur », com-

prenant les grandes familles, nobles ou non, s'était incarné en même temps dans un autre homme célèbre, Aristide, dont l'intégrité fut opposée aux « tripotages » de Thémistocle. Aristide devait mourir pauvre après avoir administré le « trésor commun » des cités alliées d'Athènes, déposé à Délos. Il avait, en outre, une réputation d'équité qui, évidemment jointe à ce don de persuasion toujours si précieux chez les Grecs, le faisait choisir comme arbitre par les plaideurs et l'avait fait surnommer le Juste. Cette concurrence aux tribunaux était mal vue des démocrates, qui craignaient toujours l'ascendant pris par un homme supérieur. Aussi Aristide fut-il, lui aussi, victime de l'ostracisme. Une anecdote caractéristique, demeurée proverbiale, met admirablement en lumière l'irritabilité de ces petites démocraties ombrageuses. Un Athénien, ne sachant pas lire, pria Aristide, qu'il ne connaissait pas, de graver sur la coquille le nom de celui qu'il voulait exiler. « Vous a-t-il offensé? demanda Aristide. — Non, mais je suis las de l'entendre toujours appeler le Juste. » Et le trait, vrai ou non, est resté parce qu'il était l'expression d'un sentiment vrai.

On voit donc quelle cité les guerres médiques ont mise au pinacle : une cité longuement affinée par une aristocratie d'élite, puis enrichie et bouleversée par le commerce, agitée par l'instabilité démocratique et la défiance des supériorités, mais néanmoins toujours fine, délicate, nerveuse, ouverte aux plus exquises impressions de la littérature et des arts, apte en un mot à produire en grand nombre ces hommes supérieurs dont le régime politique faisait si facilement des suspects.

VIII

LA VIE INTÉRIEURE DE LA CITÉ ET LE TRIOMPHE INTELLECTUEL D'ATHÈNES

Le foyer, la femme et l'enfant. — Lorsqu'on entrait dans une maison grecque, on enfilait ordinairement un corridor étroit, situé entre des écuries ou des boutiques et le logement du portier. En traversant une cour qui venait ensuite, et que flanquaient des pièces diverses, réservées aux hommes ou aux travaux des esclaves mâles, on arrivait à une sorte de *hall* donnant sur la cour et qui constituait la pièce de réunion. C'est là que brûlait le feu sacré. En traversant encore cette pièce on arrivait à une porte, organe très important dans la maison grecque, car, lorsqu'elle était fermée, elle constituait une barrière isolante entre toutes les pièces déjà énumérées et un appartement relégué au fond de l'immeuble, appartement qui formait corps lui-même avec l'étage supérieur. Cet appartement et cet étage constituaient le *gynécée*.

Bien entendu, la multiplicité des pièces n'existait que dans les maisons riches; mais c'est d'elles surtout que nous parlent les historiens et les peintures. En fait, les maisons grecques, pour la plupart, étaient petites. La douceur du climat et la sociabilité rendaient particulièrement séduisante la vie en plein air. Toutefois cette distinction entre l'appartement des hommes et l'appartement des femmes existait sans conteste dans un très grand nombre de maisons. C'était un idéal qu'on réalisait dès qu'on le pouvait et le mieux possible.

Le gynécée abritait l'épouse, les jeunes filles, les enfants et les servantes. L'épouse y régnait en maîtresse. Cette situation, ainsi définie, permet de se faire une idée sommaire, mais exacte, du niveau auquel la femme se trouvait dans la société grecque, à l'époque classique, et dans la société athénienne en particulier.

La relégation dans le gycénée indique nettement une infériorité de la femme.

L'inviolabilité du gynécée, gouverné par une seule femme, indique une supériorité de celle-ci.

La monogamie était en Grèce une loi bien reconnue. Si telle esclave pouvait être l'objet des faveurs du maître, elle demeurait esclave, et subordonnée à sa maîtresse. Si le mari contractait des liaisons au dehors, elles n'empiétaient pas sur le foyer.

Supérieure de la sorte à la femme de l'Orient, la femme grecque, en général, n'en était pas moins dédaignée par l'homme, qui ne se plaisait guère que dans la compagnie des autres hommes et n'appréciait dans sa compagne que l'intendante fidèle de sa maison.

Le Grec se fait du mariage une idée très exclusive et très nette : ce n'est pas l'association de deux intelligences et de deux cœurs ; c'est un moyen de perpétuer une institution sacrée : la famille. Ne pas avoir d'enfants légitimes est un malheur. On se marie donc pour en avoir. L'épouse n'est que le *moyen*, moyen beaucoup moins considéré que le *but*.

En comparant la situation de la femme homérique à la situation de la femme athénienne, on constate une décadence. Les exigences de la vie montagnarde, les luttes des grands bandits, les alertes de l'âge héroïque avaient obligé la femme à jouer un rôle actif dans la société grecque de ces temps lointains. De là des types de déesses despotiques, comme Héra (Junon), ou guerrières, comme Athénè (Minerve), ou chasseresses, comme Artémis (Diane). Mais, avec le retour de la sécurité, les influences patriarcales apportées par les Pélasges ont repris le dessus. Chez les Doriens eux-mêmes, si les jeunes filles partagent les exercices

physiques des jeunes gens, ce n'est pas de l'indépendance. C'est que les chefs de la cité veulent, par intérêt militaire, préparer des mères de famille robustes dont la robustesse passera ensuite à leurs enfants. Seuls les Éoliens de Lesbos paraissent conserver quelque chose de la demi-émancipation féminine survenue durant la période héraclide.

La femme grecque ne se produit donc presque pas au dehors. Elle garde le gynécée, où sa vie s'écoule en deux sortes d'occupations : la confection des vêtements de la famille, et la surveillance des travaux exécutés par les esclaves femmes. La confection des vêtements comprend surtout quatre opérations, où la femme grecque excelle : le filage, le tissage, la broderie et la couture. Comme l'on achète peu de vêtements au dehors, et que les procédés sont encore peu perfectionnés, il y a de l'ouvrage. Les esclaves femmes aident la maîtresse de maison dans ces travaux, mais elles ont aussi, pour département spécial, les besognes de ménage, et notamment la préparation des aliments, qui comprend alors la meunerie à bras et la boulangerie. Ici non plus, faute de division du travail et de machines, l'ouvrage ne fait pas défaut.

La multiplicité des esclaves, dans les familles aisées, fait que la mère confie facilement ses enfants à une nourrice. Jusqu'à l'âge de six ans, filles et garçons grandissent ensemble, surveillés par la mère. A six ans une bifurcation a lieu. La fillette reste avec les femmes, et n'apprend guère que les travaux du ménage. Elle demeure généralement ignorante pour le reste, et, en effet, étant donnée la conception de la vie féminine, une instruction étendue ne lui servirait pas. Les jeunes filles sortent rarement, mais cela leur arrive pour certaines fêtes, et la sculpture immortalisera, sous le nom de Canéphores, les porteuses de corbeilles dans la procession des Panathénées. Les seules femmes qui acquièrent de l'instruction n'obtiennent cet avantage qu'au détriment de leurs mœurs et qu'en sortant, comme des « déracinées », du monde de la famille. Ce sont les « hétaires », comme la fameuse Aspasie de Milet, qui, établie à Athènes, devint la conseillère de Périclès.

Pour les petits garçons, le père choisit, parmi ses esclaves, un homme de confiance, ordinairement d'un certain âge, et lui confie la surveillance de son fils. C'est le *pédagogue,* lequel n'est nullement un précepteur, mais un *accompagnateur,* ou, tout au plus, un professeur de politesse et de maintien. Comme on le voit, le père se décharge d'une besogne qui lui incomberait assez naturellement. Mais, d'une part, il est trop occupé par ses devoirs de citoyen; de l'autre, la facilité d'avoir des esclaves — les plus pauvres citoyens en ont — donne naturellement la tentation de se décharger sur eux d'une surveillance gênante. Ainsi la condition de la classe inférieure — représentée principalement ici par les esclaves — réagit sur l'organisation des éléments supérieurs.

La vie privée hors du foyer : l'école libre, le gymnase. — L'enseignement était libre à Athènes, et il était libre *partout.* La Cité antique, à la différence de certains États modernes, n'avait pas l'idée d'un enseignement officiel et monopolisé. En effet, *la famille restait puissante dans la cité puissante*, et celle-ci n'embrassait dans son domaine que ce qui concernait ou paraissait concerner la sécurité ou la prospérité matérielle des citoyens. Instruire les enfants était donc *un acte de la famille,* absolument privé. Le père de famille, quoique investi de moins de pouvoirs que le patriarche de la prairie — d'où les ancêtres des Pélasges tiraient leur origine — était bien réellement maître à son foyer : maître de sa femme, maître de ses enfants, maître de ses esclaves; ou du moins l'intervention de la loi ne se faisait sentir au sein de ce sanctuaire familial que dans une mesure vraiment justifiée par l'intérêt supérieur de la Cité. Maître de ses enfants, le père pouvait les instruire lui-même, ou choisir ses fournisseurs d'éducation, comme ses autres fournisseurs, à sa guise absolue. De là, dans une cité riche comme Athènes, la floraison d'écoles privées, concurrentes entre elles, où les pédagogues conduisaient les jeunes gens, et aussi une grande multiplicité de palestres et de gymnases. Le nom de gymnase était toutefois réservé à des établissements de plus grande impor-

tance, et, comme la vigueur physique importait au salut de la Cité, celle-ci en avait fondé quelques-uns. Il y avait donc des gymnases publics et des gymnases privés. Mais la Cité ne faisait que fournir l'immeuble, comme on fournit un jardin public ou une promenade, et les citoyens en usaient ensuite librement.

Il y avait deux choses dans l'éducation : la *musique*, c'est-à-dire tout ce qui concerne le développement de l'esprit, et la *gymnastique*, c'est-à-dire tout ce qui concerne le développement du corps. Une heureuse convergence de causes sociales faisait qu'on sentait à un égal degré l'importance de ces deux choses. Tout ce que nous avons dit des grands bandits, de la vie aventureuse de la montagne, des expéditions héroïques, des luttes de clans, de la rivalité des cités entre elles, de la nécessité de se défendre contre des voisins qui étaient toujours à vos portes, explique l'importance traditionnelle accordée à la gymnastique. C'est en grande partie à la merveilleuse supériorité de leurs muscles que les Grecs avaient dû leur récent triomphe aux guerres médiques. D'autre part, les observations que nous avons faites sur le caractère *civilisé* de ces bandits, sur les loisirs de la race, sur la vie facile, sur la façon dont s'était perpétuée et dont avait été encouragée la passion du chant, inséparable lui-même de la poésie, sur la curiosité éveillée qui tient aux relations maritimes avec les peuples lointains, enfin sur ce besoin constant de persuader, qui caractérise la société grecque, rendent parfaitement compte du soin que les pères mettaient à *aiguiser* et à *orner* l'esprit de leurs enfants. Il en résultait une éducation pondérée, équilibrée, qui ne tombait ni dans le surmenage intellectuel, ni dans la recherche exclusive de la force brutale, éducation éminemment favorable à la santé et à la *beauté*, éducation qui non seulement ne déformait pas les corps et ne perdait pas les yeux, mais rendait les membres souples, gracieux sans rien enlever au rayonnement de l'intelligence, et dont la merveille est d'avoir pu produire à la fois les combattants de Marathon et les auditeurs de Socrate.

Les « programmes » de l'école étaient peu chargés. L'enfant apprenait d'abord ses *lettres*. Des tablettes enduites de cire lui

aidaient à lire, à écrire et à compter. Ce besoin de lecture, d'écriture et de calcul tient au milieu commercial. Les vers des poètes célèbres venaient ensuite se graver dans sa mémoire, escortés du chant et de la « musique », prise ici dans le sens moderne du mot. Cet amour traditionnel pour ce qui se chante tient à la vie facile, à la cueillette, à ces loisirs que nous avons notés. Dans l'ensemble, l'éducation était très littéraire et très artistique, bien que très sommaire. La science d'ailleurs naissait à peine et, trop peu avancée pour former des branches distinctes, se confondait encore avec la philosophie.

Nous avons dit plus haut quels étaient les exercices de gymnastique les plus pratiqués des Grecs. L'essentiel à retenir ici, c'est que les palestres étaient très nombreuses à Athènes, bien que *le droit d'apprendre la gymnastique* fût réservé aux citoyens. On conçoit parfaitement la raison d'être de ce privilège. La multitude des esclaves, des affranchis et des métèques mettaient les citoyens *en minorité,* et pourtant ceux-ci tenaient à rester les plus forts. Seuls les participants à la Cité pouvaient fortifier leurs muscles, comme plus tard, au temps de la chevalerie, les nobles seuls auront le droit de porter l'épée.

Le triomphe des sports : Pindare. — L'importance de la gymnastique explique l'admiration que ces hommes pourtant si « intellectuels » avaient pour les exploits physiques. Cette admiration, dans les concours entre cités ou « grands jeux », devenait de l'enthousiasme, et de cet enthousiasme est né tout un genre de poésie, à peu près incompréhensible pour nous, mais qui ravissait les Grecs : celui qui a immortalisé les noms de Simonide et de Pindare.

Les odes de Simonide sont perdues. Ce poète était de Céos, mais était venu vivre à Athènes. Pindare était de Thèbes, pays dorien. Nous savons que les Doriens, de tous les Grecs, étaient ceux qui développaient avec le plus de ferveur les exercices physiques. Nous savons, d'autre part, que Sparte, où ce type était poussé à outrance, constituait un milieu social peu favorable à l'éclosion de la poésie. Il n'est donc pas étonnant que

Pindare soit né en Béotie, pays dorien moins militariste que Sparte, et d'ailleurs ce poète, étant donné les sujets qu'il chante, présente nettement les caractères d'un poète *international* (nous prenons cet adjectif pour ne pas créer un barbarisme qui serait utile, celui d'*intercivital*).

L'existence de Pindare et des poètes analogues répond au besoin qu'éprouvaient les grandes familles de faire louer solennellement, en des fêtes traditionnelles, ceux de leurs membres qui avaient été vainqueurs à de grands jeux. Nous avons dit que ces solennités très courues, placées sous l'égide de la divinité, étaient un des liens qui unissaient les cités grecques et, même en cas de guerre, occasionnaient d'office une trêve religieusement respectée. Les acclamations spontanées qui, à l'origine, accueillaient les vainqueurs, s'étaient régularisées peu à peu en louanges qui, grâce aux habitudes de la race, avaient pris la forme de la poésie. Les familles s'adressaient donc à un chantre renommé, et le payaient pour qu'il fît l'éloge du héros. Ce dernier était généralement de famille noble — la descendance des rois des montagnes — et d'ailleurs les concurrents de condition supérieure étaient seuls en état de s'offrir des déplacements coûteux. C'étaient de plus des athlètes éprouvés, produits d'une sélection, comme nos *recordmen* actuels.

Les odes de Pindare, divisées en Olympiques, Pythiques, Isthmiques et Néméennes, selon l'endroit où avait triomphé le héros, ne ressemblent à aucune espèce de poésie moderne ; mais elles ont, en revanche, une curieuse analogie avec un genre d'éloquence bien connu : à savoir, les discours prononcés, à l'occasion des mariages, par les prêtres qui les bénissent. Trois choses sont de rigueur dans un discours nuptial : l'éloge des fiancés, celui de leurs familles, et enfin des considérations élevées sur le mariage et son caractère religieux. Le cadre est immuable, seuls les détails varient selon les circonstances. De même l'ode pindarique renferme presque toujours quatre parties : l'éloge de l'athlète, celui de sa famille, celui de sa *cité* — et c'est ici une différence — enfin des réflexions morales et religieuses toujours empreintes d'une solennelle gravité, comme

il convient à une fête dont la première raison d'être est un pèlerinage en l'honneur des dieux.

De là, dans Pindare, ces généalogies, ces allusions, ces digressions, cet empressement avec lequel le poète lâche son héros — dont il y a souvent peu à dire — pour se lancer avec complaisance dans des développements sur sa florissante patrie ou ses illustres aïeux. Une légende prétend que le poète Simonide, ayant ainsi rempli une ode de l'éloge de Castor et de Pollux, se vit refuser par l'athlète les deux tiers de la somme promise. Il n'avait qu'à se faire payer le reste par Castor et Pollux. Mais, en général, les vainqueurs étaient très flattés de cet hommage rendu à leurs familles et à tous leurs tenants et aboutissants. Si les odes de Pindare nous paraissent aujourd'hui fort ennuyeuses et assez obscures, elles étaient en revanche très intéressantes et très claires pour les gens d'alors. Et il faut que ces sortes d'éloges aient répondu à un besoin bien défini pour qu'ils aient eu ce succès immense, et pour que Pindare ait été salué avec enthousiasme comme le plus grand poète lyrique de l'antiquité. Ce succès immense n'était que le contre-coup de la passion immense que les Grecs avaient pour les sports.

Les fêtes en plein air. Les Panathénées. — D'autres fêtes coupaient agréablement la vie des Grecs. Ces fêtes étaient nombreuses, parce que le travail facile laissait des loisirs. Ces fêtes pouvaient comporter des cortèges et des danses en plein air, parce que le ciel était presque toujours serein. Elles revêtaient un caractère gracieux et pittoresque, parce que l'éducation de la race favorisait le goût des arts.

Les processions, harmonieusement ordonnées, satisfaisaient ce goût dans la perfection. Le mot « pompe » vient d'un mot grec qui signifie cortège. Le plus célèbre à Athènes était celui des Panathénées. Cette fête, dont la tradition faisait remonter l'origine à Thésée, et qui avait pour but de commémorer la fusion des cités de l'Attique, comprenait des courses et jeux divers, des concours de musique, et une procession gigantesque à laquelle prenait part une grande partie de la population

d'Athènes et des environs. Elle avait lieu tous les quatre ans. On se réunissait à la principale porte de la ville, et l'on montait à l'Acropole. En tête s'avançaient les joueurs de flûte et de cithare. Puis venaient l'infanterie sous les armes, la cavalerie, les vainqueurs aux courses de chevaux ou de chars, sur leurs chevaux ou leurs chars, les hécatombes escortées par les prêtres et les sacrificateurs, des vieillards portant des rameaux d'olivier sacré (l'arbre de Minerve), des porteurs d'offrandes, les jeunes filles de la bourgeoisie portant les objets nécessaires au culte dans des corbeilles (canéphores), des jeunes gens chargés d'objets d'art, les femmes des métèques, tenant en main des rameaux de chêne, emblème des gens hospitaliers; les filles de ces mêmes métèques, dont la fonction — légèrement humiliante — était de transporter des sièges et des ombrelles pour les citoyennes. La subordination des étrangers aux gens du pays était donc systématiquement marquée dans le protocole de la fête. Dans tous les détails de celle-ci respirait un souci caractéristique de grâce, de symétrie et de belle ordonnance qui s'accorde parfaitement avec tout ce que nous avons dit des inclinations artistiques, favorisées par les conditions sociales, et accrues de génération en génération. La jeunesse en particulier, avec son éducation toute littéraire et musicale, trouvait là le genre de divertissement qui convenait le mieux à la façon dont on l'avait orientée à l'école, et la souplesse des mouvements, donnée par le gymnase, pouvait triompher à l'aise dans ces longs défilés que scandait le son des instruments. Rien d'étonnant si les souvenirs et les images de cette fête ont frappé d'admiration les modernes et si les Grecs eux-mêmes se sont efforcés de la reproduire sur le marbre, comme, par exemple, sur la frise du Parthénon.

Les Temples : Le Parthénon. — Le Parthénon, dont nous avons dit un mot, était le temple de la déesse protectrice d'Athènes. Il était situé sur l'Acropole, ou « ville haute », en compagnie de plusieurs autres, car il y avait souvent, dans les grandes villes, le « quartier des dieux ». La construction de ce chef-

d'œuvre était, au point de vue architectural, l'aboutissement de tous les efforts tentés depuis plusieurs siècles pour perfectionner ces sortes d'ouvrages. Les proportions en étaient admirées comme particulièrement heureuses. Le monument, comme d'autres, était un grand rectangle environné de colonnes. Celles-ci étaient doriques, c'est-à-dire de style grave. Les carrières du Pentélique, près d'Athènes, avaient fourni du marbre. Les richesses conquises après les guerres médiques permettaient de donner une vive impulsion aux travaux. Un homme dont nous allons parler, Périclès, avait pris à cœur l'ouvrage, que Pisistrate avait ébauché. Des architectes intelligents, Ictinos et Callicratès, fournissaient les plans et la direction technique. La population athénienne elle-même produisait des artisans qui étaient plus ou moins des artistes. Un grand sculpteur, Phidias, était là pour recevoir sa tâche, celle des bas-reliefs et de la statue gigantesque de Minerve, qui se trouvait dans le temple. Cette statue était d'or et d'ivoire (pour les parties superficielles tout au moins). La déesse, en digne fille de Jupiter, roi des montagnes, portait le casque et le bouclier.

Les temples n'étaient pas ou n'étaient guère alors des lieux de réunion pour les fidèles. C'étaient les *maisons des dieux*. Aussi beaucoup étaient-ils petits. Ceux que l'on faisait grands étaient grands parce qu'on avait voulu honorer le dieu en lui octroyant une plus imposante demeure, et aussi pour loger les serviteurs du dieu, prêtres, sacrificateurs, etc. Une partie du temple, défendue par des grilles de fer, servait à contenir les nombreux présents apportés par les fidèles. Une autre partie — la partie postérieure — contenait les logements des prêtres et du personnel. Dans la partie centrale trônait la divinité, que l'on venait invoquer individuellement, à titre privé, comme lorsqu'on fait une « visite », car les « cérémonies » proprement dites avaient lieu surtout en plein air.

L'Acropole d'Athènes, qui avait dû être naturellement le *castel* primitif d'où la ville était née à l'âge héroïque, avait été ruinée par les Perses lors de l'invasion. On la rebâtit avec plus de splendeur. Dans son enceinte sacrée se trouvaient, outre le

Parthénon, plusieurs autres temples, notamment celui de la Victoire Aptère, ou de la Victoire sans ailes, représentée ainsi pour monter que désormais elle ne quitterait plus Athènes. Ce trait accuse fort bien le caractère intellectuel et artiste de la race. On y voyait encore le temple d'Athéné Polias et d'Erechtée, dont le culte se rattachait à de très anciennes traditions, antérieures à la légende de Thésée elle-même. Enfin, les Athéniens avaient voulu faire de l'entrée même de l'Acropole un monument splendide : *les Propylées*. Il y eut, en un mot, au lendemain des guerres médiques, une débauche de constructions et de reconstructions qui attestait l'essor merveilleux pris par la prospérité matérielle. De la même époque datent les fortifications d'Athènes, construites par Thémistocle, et les « longs murs » unissant Athènes au Pirée, œuvre de Périclès. Les descendants des Pélasges, comme leurs ancêtres préhistoriques, se révélaient bâtisseurs. Jamais peut-être, en si peu de temps, on n'avait remué tant de pierres pour des constructions d'intérêt public ou de pur ornement.

Les embellissements de la religion : sculpture et peinture. — La sculpture sort de l'architecture, dont elle est le complément. Les statues sont en effet des statues de dieux. C'est le locataire qui vient occuper son domicile. Plus nombreux que les statues sont les bas-reliefs : mais eux aussi sont destinés à orner la frise ou le fronton des temples. De l'architecture sort encore la grande peinture, qui a pour objet de décorer les portiques ou les panneaux en représentant des scènes, soit directement, soit indirectement religieuses, car, même dans les sujets « patriotiques » la glorification des dieux est inséparable de la glorification de la cité. C'est l'époque de Zeuxis, de Parrhasius, de Polygnote. Un autre genre de peinture, plus modeste, naît du besoin d'orner les vases. Le tableau indépendant, isolé, n'arrive qu'après coup, comme un raffinement. Tous les arts plastiques, en définitive, sont en germe dans la maison des dieux.

Un autre embellissement de la religion : le théâtre : Eschyle

et Sophocle. — C'est de la religion, nous l'avons vu, que sort aussi le théâtre. La tragédie d'un côté, la comédie de l'autre, sont des transformations de la fête de Bacchus. Nous avons montré les étapes de leur naissance. Un grand poète athénien, Eschyle, achève de donner un caractère « dramatique » à ce qui était naguère un « chœur de danse ». Il invente ou généralise le dialogue, mais ses intrigues demeurent d'une simplicité saisissante et le chœur, s'il cesse d'être tout, conserve du moins une très grande part dans l'action. Dans les *Suppliantes,* ce chœur, constitué par les cinquante Danaïdes — filles de Danaos — est le véritable héros de la pièce. C'est son péril qui nous intéresse. Le poète, en quelques tableaux simples et grandioses, nous montre ces jeunes filles, conduites par leur père, réclamant en Grèce l'hospitalité de *Pélasgus,* qui les défend contre *Ægyptus*. Le sujet, comme on le voit, dramatise les anciennes légendes relatives aux antiques migrations entre l'Egypte et le pays des Pélasges. Dans les *Perses,* Eschyle glorifie les récents triomphes d'Athènes en mettant sur la scène l'humiliation de Darius. Dans les *Sept devant Thèbes*, il glorifie la cité, représentée par Étéocle son défenseur, contre les « bannis » et les « sécessionistes » représentés par Polynice. Dans *Prométhée enchaîné,* il rappelle la fameuse lutte des Titans dont nous avons parlé, et qui figure si bien le choc entre les Pélasges de la plaine et les premiers bandits organisés. Enfin sa trilogie d'*Agamemnon*, des *Coéphores* et des *Euménides* fait revivre la légende de cette terrible famille des Atrides, avec ces formidables *vendettas* dont on avait gardé le souvenir, et qu'on expliquait par la « fatalité », parce que l'Athénien de l'âge classique ne comprenait déjà plus l'état social primitif qui les avait produits. Tous les sujets d'Eschyle ont un caractère grand, majestueux, terrible. C'est un poète tourné vers l'ancien régime et pétri des vieilles idées. Aussi va-t-il être cher, même après sa mort, au parti *conservateur* d'Athènes.

Sophocle réalise, par la fusion des diverses qualités, la perfection du genre. Lui aussi est conservateur, si l'on veut, mais avec plus de pondération. Il est touché par l'esprit philosophi-

que dont nous allons parler. Tout en glorifiant la Cité, il lui oppose, dans *Antigone*, la loi naturelle qui ordonne quelquefois ce que la Cité défend. Antigone, malgré les ordres de Créon, roi de Thèbes, donne la sépulture à Polynice, parce que c'est son frère. C'est l'indice d'un esprit nouveau. Mais ce qui domine toujours chez Sophocle, c'est l'admiration pour les antiques héros et héroïnes. Il traite dans *Electre* le même sujet qu'Eschyle dans les *Coéphores*, c'est-à-dire le meurtre d'Agamemnon par ses enfants. Il rend pathétique l'histoire de *Philoctète,* le chef de pirates lâché par ses camarades et abandonné dans l'île de Lemnos. Son héros le plus poignant est Œdipe, qu'il nous montre, dans *Œdipe-roi,* soulevant peu à peu le voile des crimes involontaires qu'il a commis, et se bannissant de Thèbes en se crevant les yeux, puis, dans *Œdipe à Colone,* recevant l'hospitalité généreuse d'Athènes, refuge traditionnel des illustres bannis, et incarnée dans son légendaire Thésée. Cette dernière pièce, comme les *Perses* d'Eschyle, constitue une belle manifestation patriotique, sûre d'être bien accueillie à une époque où le sentiment national venait d'être si exceptionnellement exalté.

Ce théâtre grec offre avec le nôtre des différences qui montrent bien le caractère des causes sociales d'où il est sorti. Il exclut l'amour, jugé indispensable à notre scène; il est plein de pensées religieuses et même d'événements religieux: la « fatalité » projette partout son ombre, bien que les hommes, doués d'initiative, y luttent contre les dieux; le *lieu* est presque toujours une place publique, ou tout au moins un endroit en plein air; le chœur intervient plus ou moins, il représente en général les habitants de la localité où l'action se passe et qui, attroupés, sentencieux, bavards, disent leur avis; les répliques des personnages se balancent harmonieusement, avec une soigneuse recherche de la symétrie. Tout atteste, en un mot, que nous sommes en présence d'un divertissement issu de la religion, pratiqué sous un beau climat par des hommes réunis en cités et qui ont le culte des belles formes, même dans les arrangements de mots.

Les patrons du théâtre : les liturgies. — Nous avons vu des hommes d'élite comme Pisistrate encourager l'éclosion de ce divertissement. Pisistrate, en cela, n'était pas un type isolé. Une des causes qui ont fait fleurir les lettres et les arts à Athènes, c'est qu'ils y trouvaient d'intelligents protecteurs, ce qu'on appela plus tard des « Mécènes ». Il faut des Mécènes à l'art toutes les fois que les manifestations de l'art coûtent quelque chose, et que les artistes se spécialisent nettement dans la production du beau.

En ce qui concerne le théâtre, un mécanisme ingénieux le soutenait, celui des « liturgies ».

On appelait liturgie une sorte d'impôt extraordinaire, mis à la charge des plus riches citoyens. A tour de rôle, ceux-ci devaient soit construire des galères, soit donner de grands repas au peuple, soit « monter » une représentation théâtrale à leurs frais.

L'impôt est chose obligatoire. Les liturgies l'étaient donc. Mais — et ceci est un trait essentiel à retenir — l'obligation des liturgies, si elle prenait parfois un caractère vexatoire et servait à des « vendettas » politiques appuyées sur la démocratie, n'était en définitive que la consécration d'anciens usages, la régularisation de libéralités traditionnelles. De temps immémorial les citoyens riches et influents avaient tenu à se rendre populaires par des libéralités intelligentes. Les choses se passaient ainsi du temps des grands bandits de la montagne. Nous les avons vues se continuer avec les « petits rois » de l'époque homérique. Nous avons noté les moyens qu'employaient les Pisistrates pour se former des clans. Observation non moins importante : nous voyons les Grecs d'aujourd'hui, enrichis par le commerce, employer volontiers une partie de leur fortune en subventions à leurs compatriotes. En un mot, le Grec riche, de tout temps, a aimé à dépenser de l'argent pour le plaisir, l'instruction, la défense ou la gloire de sa cité. La liturgie dramatique, dite « chorégie », ne faisait en principe que canaliser officiellement ces bonnes volontés préexistantes. La jalousie des pauvres contre les riches, qu'on rencontre infailliblement dans

toutes les démocraties où le commerce a produit l'inégalité des fortunes, avait beau la transformer parfois en instrument d'oppression. Des témoignages formels nous attestent que, malgré le luxe croissant des représentations et l'énormité de ces dépenses, il y avait des *chorèges amateurs*.

Mais cette même classe d'aristocrates, d'où sortaient la plupart des chorèges, était aussi celle d'où sortaient la plupart des archontes. La démocratie, en progressant, avait suscité, nous l'avons vu, des fonctions nouvelles, dont les attributions s'étaient enrichies aux dépens de l'archontat, et les *parvenus*, les moins lettrés, les moins raffinés, se jetaient de préférence sur ces charges nouvellement créées, laissant aux rejetons des vieilles familles l'honneur de remplir les anciennes dignités, plus décoratives qu'importantes. C'est ce qui nous aide à comprendre comment la tragédie grecque put échapper au patronage impersonnel, administratif, automatique des « États » qui veulent protéger officiellement les lettres et les arts. Les poètes, à Athènes, ont affaire tout d'abord à une homme, l'archonte éponyme, et il y a de grandes chances pour que ce soit un homme « de bonne famille », un homme de bon goût. Cet homme, après un contact direct avec les concurrents, renvoie trois d'entre eux à un autre homme, le chorège, riche et intelligent, ambitieux peut-être, mais dont l'ambition ne gâte rien. Cet homme, qui remplit momentanément une fonction *non payée, mais payante,* est libre de monter sa petite affaire comme il l'entend. Bref, toutes les circonstances sont favorables au mérite littéraire qui, grâce à l'intervention libre et personnelle de patrons d'élite, a plus de chances de *percer*.

Les idées nouvelles au théâtre : Euripide. — Le chorège, dans l'exercice de ses fonctions, était un personnage sacré, entouré d'une vénération religieuse ; mais, chose remarquable, le clergé n'intervenait pas comme protecteur du théâtre. Il faut noter cette différence radicale qui distingue le théâtre grec du théâtre du moyen âge. En Grèce, pour employer une formule moderne, le clergé restait confiné « dans la sacristie ». La vie

des steppes riches, contrairement à celle des steppes pauvres, ne développe guère l'influence sociale du clergé. Or, c'est des steppes riches qu'étaient issus les Pélasges, et leurs descendants, tout en demeurant fort religieux, soit dans le sanctuaire du foyer, soit dans les manifestations extérieures, n'avaient laissé au corps sacerdotal qu'une place restreinte dans la société.

A l'époque où nous en sommes, le développement intense de l'instruction, et l'entre-croisement des systèmes philosophiques importés d'Ionie où nous les avons vus s'ébaucher, commence à porter des coups sérieux à la foi mythologique, et le théâtre, écho des idées, reflète ce nouveau courant d'opinion. C'est cette nuance qui caractérise le troisième grand poète tragique, Euripide, et lui donne sa physionomie à part. La tragédie d'Euripide, tout en restant très sérieuse et surtout très pathétique, contient des railleries envers les oracles, des irrévérences envers les dieux, des réflexions qui trahissent un naissant scepticisme, et des ironies mordantes à l'égard de vénérables légendes admises jusqu'alors comme articles de foi. Dans *Iphigénie à Aulis,* le chef-d'œuvre du poète, on sape le prestige du devin Calchas, et Achille, le bouillant Achille d'Homère, parle comme un philosophe revenu de bien des illusions. Oreste, dans une autre pièce, dit en parlant d'Apollon : « C'est pour lui obéir que j'ai tué ma mère, traitez-le donc d'impie et faites-le mourir. *C'est lui qui fut coupable, et non pas moi* ». Dans son *Électre,* le poète fait dire au chœur qui vient de rapporter une légende : « Voilà ce que l'on dit, mais *j'ai peine à croire* que Jupiter ait détourné le char étincelant du soleil et changé sa route au préjudice des mortels, à cause des vengeances exercées par les hommes. Ces légendes terribles *sont utiles aux mortels* qu'elles ramènent au culte des dieux. » Euripide en est donc au concept dédaigneux de la religion, « chose utile pour le peuple », ce qui ne l'empêche pas de se servir des dieux comme machines dramatiques plus qu'aucun autre poète. La puissance divine est pour lui un moyen commode de fournir un dénouement à une pièce, et c'est un des défauts que les critiques lui

ont le plus reprochés. D'une façon générale, Euripide est moins noble, moins idéal qu'Eschyle et que Sophocle. Il est plus bourgeois, plus humain, plus imprégné d'actualité. Il personnifie au théâtre « l'esprit nouveau », et déchaîne pour ce motif l'animosité des conservateurs, comme Eschyle excite leur admiration.

La vie publique et le besoin de persuader : les sophistes. — Un critique latin, Quintilien, a dit d'Euripide que c'est, de tous les poètes, celui dont la lecture est le plus utile aux aspirants orateurs. Rien d'étonnant à cela. Le milieu athénien, à l'époque d'Euripide, est merveilleusement propice à l'essor de l'art oratoire.

Nous avons vu l'éducation et les divertissements qui remplissent la vie privée des jeunes citoyens. Mais une destinée commune les attend au seuil de la jeunesse : la vie publique. Tous les citoyens sont pour ainsi dire les co-propriétaires de la Cité. Il faut qu'ils se concertent pour la gouverner, et, eu égard à la petitesse de ce territoire, ce « concert » des citoyens a lieu de vive voix, sur la place publique. C'est toujours la suite et la transformation des palabres homériques, avec cette différence que les « grands chefs » de jadis ont perdu de leur prestige, et que le pouvoir s'est émietté de plus en plus. Or, déjà, du temps des querelles entre les Achille et les Agamemnon, l'art de la parole était chose d'une utilité capitale. Il n'est, avec le temps, devenu que plus précieux et il est précieux à tout le monde, puisque tout le monde (dans la classe des citoyens) peut aspirer à devenir « grand chef », à entraîner les autres, à s'imposer par la voix, par le geste, par le cri, par l'argument qui saisit, par la riposte qui terrasse, par cet ensemble de dons naturels et acquis, grâce auquel un homme fait crier à l'entourage : « Oui ! oui ! c'est cela ! il a raison ! suivons-le ! »

L'état social d'une cité comme Athènes comporte, en un mot, *un besoin intense de persuader*. Le commerce et la richesse, qui permettent bien des luxes, bien des progrès et bien des spécialisations, favorisent ceux qui sont à même de donner satisfac-

tion à ce besoin. L'art de la parole se constitue donc sous forme de métier, et c'est la *rhétorique*. Mais rien ne sert de parler si l'on n'a quelque chose à dire, si l'on ne peut mettre dans ses mots des idées ou des semblants d'idées. Le type du rhéteur est donc dominé par un autre type plus important, avec lequel il se confond volontiers : celui du *sophiste*.

Les premiers « intellectuels » s'appelaient *sages*, ce qui n'indiquait qu'une qualité personnelle. A partir de Pythagore, ils s'appellent *philosophes* ou *amis de la sagesse*, ce qui prend la façon d'un titre corporatif. Enfin, la terminaison *istes* étant spécialement affectée aux métiers, aux professions lucratives, nous avons maintenant devant nous le *marchand de sagesse*, ou, plus exactement, le *marchand d'idées*.

La clientèle des sophistes est parfaitement caractérisée. Ce sont les jeunes gens riches qui veulent se perfectionner dans l'art de la parole pour entrer aussi armés que possible dans l'arène politique. Les sophistes sont donc des marchands qui tiennent chez eux tous les articles nécessaires au futur politicien, et ces articles sont si précieux qu'on ne lésine pas. On paye 50 drachmes pour assister au cours de Prodicus sur *le juste emploi des mots*. Car la propriété des termes est chose très importante chez les peuples bavards. Certains jeunes gens se saignent pour se procurer ces bienheureuses leçons. D'autres, moins fortunés, essayent du moins de s'en faire communiquer le résumé par un camarade, et l'on se pâme au cours d'un sophiste auquel on n'a pas assisté.

Le sophiste Gorgias dit dans Platon : « Le plus grand de tous les biens, celui qui rend libre et même puissant dans chaque cité, c'est, selon moi, d'être *en état de persuader* par ses discours les juges dans les tribunaux, les sénateurs dans le sénat, le peuple dans les assemblées... » Socrate, présentant le jeune Hippocrate au sophiste Protagoras, lui dit : « Hippocrate... est d'une des plus grandes et des plus riches maisons d'Athènes; nul jeune homme de son âge n'a de plus heureuses dispositions; il veut *se rendre illustre dans sa patrie*, et il est persuadé que, pour y réussir, il ne peut mieux faire que de s'attacher à toi. »

Enfin, le poète comique Aristophane, dans ses *Nuées,* met en scène un père, Strepsiade, qui présente son fils à Socrate, considéré et traité dans la comédie comme un sophiste :

Strepsiade. — Instruis-le, châtie-le, et ne manque pas *de lui bien affiler la langue,* d'un côté pour les petits procès, de l'autre pour les grandes affaires.

Socrate. — Ne t'inquiète pas; je te le rendrai *sophiste* accompli.

En effet, si la « raison du plus fort », en tout pays, est toujours la meilleure, il s'agit de savoir en quoi consiste la *force,* et celle-ci change de caractère selon l'organisation d'une société. Dans une cité comme Athènes, où l'accès des fonctions publiques est ouvert à tous les citoyens, où la cueillette et le commerce ont créé une race de gens bavards et persuasifs, la force est à celui qui persuadera le mieux. Bien des gens du peuple, en de telles sociétés, sont orateurs sans le savoir. Un marchand de poissons qui vous fait prendre, grâce à son boniment, des sardines gâtées pour des sardines fraîches, a en lui l'étoffe d'un bon politicien. Le jeune homme riche, lui, veut se rendre compte scientifiquement des procédés qu'emploie tout Athénien dans ses conversations de loisir ou d'affaires; il veut cataloguer les armes diverses que fournit la parole et les diverses façons de s'en servir, afin de pouvoir au besoin, sans hésitation, s'escrimer de la meilleure. C'est pourquoi il paie si cher ces leçons d'escrime qui le conduiront aux grandeurs.

L'art de la parole est donc prisé, parce que c'est un *moyen d'action.* Sur l'agora, il faut raisonner, parce qu'il faut décider. et il faut décider, à chaque instant, de la *justice* ou de l'*injustice* de telle loi, de telle mesure. Le sophiste apprend à ses apprentis à envisager tous les points de vue possible, à soutenir le pour et le contre. De là deux conséquences : 1° la création et le triomphe de la logique; 2° l'obscurcissement systématique de la morale.

En effet, l'argumentation devient d'une subtilité extraordinaire, offrant, par la variété de ses procédés, une multitude de ressources à la mauvaise foi. L'idéal consiste à questionner

sans cesse l'adversaire, à lui poser des dilemmes, à l'obliger à répondre « oui » ou « non » sans lui laisser le temps de réfléchir ou de reprendre l'offensive, à tirer de sa réponse des conclusions machiavéliquement préparées d'avance, à échapper aux réfutations par des « distinctions » alambiquées. Mais il est clair que cet art de soutenir le pour et le contre ne va pas sans une certaine immoralité. Écoutons encore le Strepsiade d'Aristophane : « Les coups, la faim, la soif, le chaud, le froid, peu m'importe; qu'ils (les sophistes) m'écorchent, pourvu que j'échappe à mes dettes, pourvu que j'aie la réputation d'être un coquin beau parleur, impudent, effronté, bavard, habile à soutenir les mensonges, un vieux routier de chicane, *une vraie table de lois,* un moulin à paroles, un renard qui passe par tous les trous! » L'art de persuader, en un mot, est une arme entre les mains des convoitises politiques, et l'on s'en sert, selon les besoins de la cause, pour prouver tout ce qu'on veut.

C'est que la vie publique exerce un attrait immense. Chez nous, certes, les politiciens abondent; mais une foule de citoyens ne s'occupent du gouvernement que le jour où ils votent et au moment où ils lisent leur journal. A Athènes, la vie publique est le métier de tous les citoyens. Elle prend à tous un temps énorme, leur impose une foule de fonctions temporaires très variées, et sollicite à chaque instant leur contrôle. Cinq mille citoyens sont membres de droit du tribunal des héliastes. Le Sénat en absorbe cinq cents. Pas d'expédition qui ne soit commandée simultanément par *plusieurs* stratèges (une dizaine parfois pour de minuscules armées). Enfin, l'assemblée du peuple décide de tout en dernier ressort, et les occasions de la convoquer ne manquent pas. Cet état de choses, connu sous le nom de « démocratie », constitue, en définitive, l'élargissement progressif de ce « conseil » bruyant, tumultueux que nous avons vu fonctionner autour des chefs homériques. Au lieu d'être quelques dizaines ou quelques centaines à discuter sur une petite place — ce qui caractérise la constitution aristocratique — on est plusieurs milliers à discuter sur une grande

place. Cela tient, nous l'avons vu, aux « ascensions » sociales dues au commerce, et à la multitude des parvenus qui a fait craquer les cadres traditionnels de la classe privilégiée.

L'amour passionné de la Cité. — L'amour des citoyens pour la Cité est intense. Il combine les deux amours qu'on éprouve, chez les modernes, pour la petite et pour la grande patrie, puisque toutes les patries sont petites. Cet amour est surexcité par le danger constant que fait courir à chaque cité l'existence toute proche de cités rivales. Il est exalté par le souvenir des luttes anciennes et par les légendes héroïques des grands bandits plus ou moins divinisés. Un fait qui montre bien l'intensité de ce patriotisme, c'est le soin qu'on a pris de s'en inspirer, lors de la Révolution française, pour fouetter le courage des soldats. Les grands révolutionnaires étaient en même temps de grands classiques, et, pour faire naître des dévouements, ils ne trouvaient pas de plus bel exemple à citer que celui des défenseurs de la Cité antique. Du reste, nous avons déjà retracé les grandes lignes de ce sentiment, à propos de Sparte. Moins rude, moins farouche, mais toujours aussi profond, ce sentiment existait à Athènes et dans toutes les cités grecques, jalouses à l'excès de leur indépendance, comme les « petits rois » de l'âge homérique l'avaient été de la leur.

La Cité est donc chose chérie, chose sacrée, chose divine. On ne la sépare pas des dieux qui la protègent. On vénère les lois jusqu'à la superstition, et Socrate, victime de ces lois, en fera l'apothéose dans une prosopopée magnifique. Bien que la famille soit forte et respectée, la « défense de la Cité », bien ou mal comprise, engendre des tyrannies. Nous avons déjà vu l'ostracisme. Bien d'autres condamnations éclatent sur la tête de tel ou tel citoyen, dès qu'un courant populaire existe pour l'accuser d'avoir trahi, d'une manière quelconque, les intérêts de la Cité. On ne regardera pas si ce citoyen est juste, comme Socrate, ni si sa présence est nécessaire à la tête d'une armée, comme Alcibiade, ni s'il vient de rendre un service signalé à Athènes, comme les dix généraux des îles Arginuses dont

nous parlerons plus loin. Dès qu'on le croit coupable d'un crime contre les lois ou contre les dieux de la Cité, une colère formidable éclate, et ce peuple intelligent, de gaieté de cœur, tue ou proscrit ceux qui se mettent ou semblent se mettre en travers de la passion ardente, fanatique, professée par le citoyen pour la Cité.

La Cité contre les idées nouvelles : Socrate. — Or, à l'époque où nous en sommes, commence à surgir un conflit : celui de la Cité et des idées nouvelles. Ce conflit prend corps dans un événement retentissant : le procès de Socrate (399).

Socrate a été considéré tour à tour comme un sophiste et comme l'adversaire déclaré des sophistes. Les deux points de vue ont quelque chose d'exact. Socrate était sophiste par ses procédés et son langage. Vivant dans une atmosphère imprégnée de sophistique, il en subissait la contagion. Mais, au fond, l'enseignement de Socrate ne répond pas au même besoin social que celui des sophistes. En effet, trois particularités le distinguent : 1° la gratuité et le désintéressement absolu; 2° le compagnonnage intellectuel, sur pied d'égalité, établi entre le maître et les disciples; 3° la campagne vigoureuse, sorte d'apostolat convaincu, entreprise en faveur d'une restauration morale de la Cité.

Socrate est essentiellement un *amateur*. Il recherche les jeunes gens distingués pour causer avec eux, et il les garde *parce qu'il les aime*. Comment peut-il en trouver? Parce que le goût de la spéculation intellectuelle, nous le savons, est merveilleusement répandu. Il rencontre un jour le jeune Xénophon dans une rue étroite, et lui barre le passage avec son bâton : « Où vend-on les aliments du corps? — Au marché. — Et les aliments de l'âme? — Je l'ignore. — Suis-moi, je te l'apprendrai. » Et ce même Xénophon décrit les habitudes de son maître : « Il allait le matin aux promenades, aux gymnases, se montrait sur la place à l'heure où la multitude la remplit, et se tenait le reste du temps dans les lieux où se réunissait le plus de monde. Il y parlait la plupart du temps, et *chacun*

pouvait l'écouter. » La philosophie n'est pas pour Socrate un *moyen d'existence*, comme pour le sophiste. Elle fait partie du *mode d'existence*. Ça l'amuse, et ses auditeurs ne sont pas seulement ses élèves; ce sont ses *amis*. C'est lui qui les a recrutés parce qu'ils étaient « beaux et bons », parce que leur physionomie lui plaisait. La plupart de ces amis sont des jeunes gens riches, comme chez les sophistes, car les riches ont plus de loisir; mais il y a pourtant quelques pauvres, natures d'élite éprises de ce savoir qui flotte autour d'elles. Ces jeunes gens sont ceux qui veulent s'instruire *pour le plaisir* et n'envisagent pas les succès politiques. Deux cas font exception : ceux d'Alcibiade et de Critias, qui veulent *utiliser* Socrate pour parvenir. Mais l'ensemble du groupe représente un élément social assez nettement déterminé : à savoir, les jeunes gens de « bonne famille » que la démocratie écœure, et qui se tiennent ou sont tenus à l'écart du mouvement politique. Ce qu'il y a de curieux, c'est que Socrate lui-même est un homme du peuple, un « gamin de génie » qui s'est dégrossi et affiné en écoutant parler les autres. Mais il apparaît comme dévoué au parti aristocratique et *honoré* par les aristocrates. C'est le cas inverse de celui des Pisistrate, des Périclès, des Alcibiade, et de tant d'autres qui, fils de famille, se font les courtisans de la foule.

Réactionnaire, Socrate médite avec ses amis la restauration de la *vertu*, c'est-à-dire celle de la *Cité*, car on ne conçoit pas la justice sans politique, ni la politique sans justice. Il dit volontiers : « Connais-toi toi-même », mais il veut que la réforme morale passe de la vie privée à la vie publique. Un « démon » familier le pousse au rôle de prédicateur et de réformateur. Il insiste sur cette idée que, pour commander dans la Cité, il faut avoir appris, *avant cela*, à commander les hommes de quelque manière. Caustique et malin, il a des railleries amères contre les politiciens d'occasion qui mènent Athènes et les compare à des gens qui voudraient jouer de la flûte sans avoir étudié cet instrument, ou conduire un navire sans avoir jamais appris à tenir un gouvernail.

Socrate, qui conquiert des amis, se fait donc des ennemis.

Ces ennemis sont : 1° les politiciens ; 2° les petits ouvriers libres, citoyens de « nouvelles couches », nombreux à Athènes depuis les révolutions démocratiques ; 3° les « intellectuels » mercenaires qui courtisent la foule. Des trois accusateurs de Socrate, Lycus est « orateur », Mélitus corroyeur et Anytus poète. Cette hostilité contre Socrate s'alimente des rancunes de ceux auxquels ont déplu les procédés de celui-ci : la *maïeutique,* ou art d'« éprouver » les gens en leur tirant les vers du nez et l'*ironie,* désagréable aux mauvais raisonneurs qu'on met au pied du mur par l'absurde. Tout un parti de gens blâmés, bafoués, méprisés par Socrate et son petit groupe, se forme donc et veut le perdre. Pour cela, il faut mettre en avant de graves raisons, intéressant le bon ordre de la Cité. Ces raisons, on les trouve et on les formule : 1° Socrate corrompt les jeunes gens ; 2° Socrate ne reconnaît pas les dieux de la Cité.

Les griefs étaient vraisemblables. Socrate, allant chercher lui-même les jeunes gens pour les endoctriner — au lieu de les attendre à son cours comme les sophistes — mécontentait des pères de famille que déconcertait cette indépendance. En outre, le mépris des magistrats démocrates, inculqué par Socrate aux jeunes citoyens qui ont sans cesse affaire à eux dans les mille incidents de la vie publique, fournit à ces magistrats des prétextes plausibles pour s'alarmer. Ils craignent pour l'« unité morale », si utile en temps de guerre à la défense de la Cité. Enfin la Cité, traditionnellement, a une « religion d'État ». Or les croyances religieuses sont fortement battues en brèche par tout le travail intellectuel des philosophes et par les doutes systématiques des sophistes. Anaxagore et Prodicus, déjà, ont été exilés. La méfiance des esprits conservateurs est donc en éveil contre la sophistique. Mais la plupart des sophistes avaient dans leurs disciples, devenus politiciens influents, un puissant rempart. Socrate n'a pas ces auxiliaires, et pourtant sa philosophie, comme celle des sophistes, tend à détruire la croyance aux dieux de la mythologie. C'est désormais chose entendue entre gens intelligents. Il devient impossible à ceux-ci d'accepter argent comptant toutes les lé-

gendes auxquelles croyaient pieusement les héros d'Homère. La « raison pure » travaille là-dessus, et, tandis que les uns s'arrêtent dans le scepticisme, d'autres, comme Socrate, travaillent à se créer, par la force du raisonnement, une « religion naturelle », nouvelle en ce sens qu'elle tend à révolutionner les esprits, mais ancienne en ce qu'elle se rattache obscurément à des traditions primitives. Une fois de plus, le conservateur Socrate se donne des airs de révolutionnaire. Il dit bien : « les dieux », mais il est clair que, dans son esprit, les dieux font bloc, et qu'il pense à une seule divinité, placée beaucoup plus haut, par sa science, sa puissance, ses attributs, que la bande héroïque des dieux de l'Olympe. « Le vulgaire, dit Xénophon, pense que les dieux savent certaines choses et en ignorent d'autres. Socrate croyait que les dieux connaissent tout. » Socrate, en un mot, fait un effort de génie pour remonter au vieux monothéisme oublié depuis des siècles. Bien plus, il admet que « les dieux » puissent être en désaccord avec la Cité : « J'aime mieux, dit-il, obéir à la divinité qu'aux Athéniens ». Les martyrs chrétiens auront plus tard des réponses analogues. Mais l'on comprend que tout ce qui tient, par croyance ou par intérêt, à l'intégrité du culte traditionnel, se tourne contre Socrate. Celui-ci est donc condamné à boire la ciguë; mais sa mort, idéalisée par ses disciples, ne fait que rehausser son prestige, et les « idées nouvelles », avec Platon, triompheront d'autant mieux, qu'il pourra les mettre sous ce vénéré patronage. La vraie philosophie, avec ses divisions principales, logique, psychologie, théodicée, morale, est dès lors définitivement créée.

L'incarnation de la politique athénienne : le siècle de Périclès. — Cette époque est, par excellence, l'époque brillante d'Athènes. On l'a appelée siècle de Périclès, du nom du politicien supérieur qui, pendant un temps assez long, sut imposer sa supériorité à la foule et dirigea les destinées d'Athènes. Périclès est un second Pisistrate, né en des temps plus raffinés. Même au physique, il ressemblait au célèbre « tyran ». Il descendait

par sa mère des Alcméonides, la famille rivale des Pisistratides. Son père, Xantippe, était un des généraux qui avaient vaincu les Perses à Mycale. Au prestige de la gloire, Périclès unissait les avantages d'une forte éducation. Il avait eu pour maîtres le philosophe Anaxagore, qui avait été une première ébauche de Socrate, et Zénon d'Élée, un « idéaliste » qui avait tous les traits du sophiste. Orateur merveilleux, il jouait supérieurement d'un double clavier : celui de la rhétorique et celui du cœur humain. Thucydide, un de ses adversaires politiques, disait de lui : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il soutient qu'il n'est pas vaincu et le persuade au peuple. » De ce peuple, il savait par cœur les goûts, les préjugés, les manies. Il était de ces aristocrates qui comprennent l'avantage qu'il y a pour eux à se donner un rôle populaire, car les prolétaires, dans l'embarras où ils sont d'élever sur le pavois tel des leurs plutôt que tel autre, vont d'instinct aux transfuges de l'aristocratie qui leur tendent les bras. Périclès était frugal, et veillait avec soin à ce que sa frugalité fût connue. Il n'accepta jamais d'autre titre que celui de stratège, qui était assez banal. Comme Pisistrate, il régnait par l'ascendant personnel, par la persuasion, par les « amitiés ». Il se donnait d'ailleurs du lustre par la façon dont il représentait Athènes au dehors. Périclès paraît, en effet, avoir été un « ministre des affaires étrangères » absolument remarquable.

La richesse d'Athènes, l'essor des arts, la construction des monuments, les superbes représentations dramatiques, la noble oisiveté des raisonneurs et des dilettantes, tout cela devait forcément avoir un *support matériel*. Ce support matériel, c'était d'abord l'épanouissement commercial, appuyé sur la suprématie maritime d'Athènes. C'étaient ensuite *les tributs* payés à cette cité suzeraine par ses *alliés*. Or, la politique extérieure de Périclès, après celle de Thémistocle, consista précisément à augmenter ces tributs, à rendre plus forte l'emprise d'Athènes sur les cités soi-disant protégées, mais en réalité dominées par elle, à élargir le cercle de ces cités, à châtier celles qui essayaient de s'émanciper, à fonder des colonies

athéniennes qui, par un coup double, lui fournissaient l'occasion de « bannir », sans en avoir l'air, les citoyens turbulents. Faire de l'Archipel un lac athénien, mettre définitivement la main sur les Dardanelles et le Bosphore, assurer l'exploitation de la mer Noire, et tout cela par le moyen d'*une flotte maîtresse de la mer :* telle fut la tâche de Périclès au dehors. C'était en définitive, comme au temps jadis, l'exploitation des côtes et des îles par la piraterie, mais par une piraterie voilée, savante et civilisée. Gorgés de blé, encombrés de marchandises, héritiers des avantages de l'Ionie défunte, enrichis indirectement par la distribution des tributs employés en travaux publics, exemptés généralement d'impôts, fiers de leur prééminence et de leur gloire toutes fraîches, mais heureux surtout de ce que « les affaires marchent bien », les Athéniens se départissent envers Périclès de cette instabilité d'affections dont ils faisaient preuve envers leurs grands hommes. Le grand bonheur de Périclès, c'est d'être resté populaire, malgré les attaques de l'aristocratie dirigée par Cimon, fils de Miltiade, et les périls que lui firent courir parfois des accusations sur l'emploi des fonds publics. Périclès sut faire « bannir » Cimon, « bannir » Thucydide, beau-frère de celui-ci, et se tira des procès en s'appuyant sur le fameux tribunal des héliastes, vaste cohue de citoyens érigés en juges. Tout conspirait donc à rendre exceptionnellement stable son élévation. Également servi par la prospérité générale, par ses mérites réels et par sa virtuosité de manieur d'hommes, il eut la chance assez rare, à la différence d'autres « grands chefs », de tenir son clan jusqu'au bout.

IX

LES GUERRES ENTRE CITÉS
PREMIER ÉCHANTILLON : ATHÈNES CONTRE SPARTE

Les groupements de cités et leurs chocs fatals. — Ce qu'on a appelé la guerre du Péloponèse n'est pas un cas particulier dans l'histoire de la Grèce. Toutes ces petites cités indépendantes, dominées par des chefs issus de pirates et de bandits, étaient destinées à se battre entre elles. Comme il y avait eu lutte entre les bandits de l'âge mythologique et entre les petits rois de l'âge héroïque, il y eut lutte entre les cités de l'âge classique. N'oublions pas que les souverainetés n'embrassent qu'un étroit horizon. Derrière cette chaîne de collines, c'est l'étranger qui commence, et les « incidents de frontières », rapts, bravades, déprédations, ne sont pas ce qui manque, puisque l'origine de la race y a préparé admirablement.

D'autre part, le système des « amitiés » continue à fonctionner admirablement, lui aussi. Deux cités s'aiment parce qu'elles en détestent une troisième. On s'aime pour des raisons de parenté plus étroite de race, et même pour des raisons de sentiment. La fidèle amitié de Platée pour Athènes fait penser à celle de Patrocle pour Achille. La *persuasion entre cités,* sous forme d'ambassades, joue un rôle immense. Chercher des amis et se mettre à leur service est toujours une occupation très importante ; seulement les êtres collectifs appelés « cités » la cultivent comme les individus. « Comment, dit Alcibiade aux Athéniens, avons-nous obtenu l'empire, nous et tous ceux qui l'ont

exercé? C'est en nous empressant toujours *de secourir ceux qui nous invoquaient* [1].

Ces amitiés n'ont pas lieu toujours entre égaux. Comme au temps d'Agamemnon, où il y avait de petits rois plus grands et de petits rois plus petits, il y a des cités plus fortes et des cités plus faibles. Les cités fortes font très rarement la *conquête* proprement dite d'une autre cité. Elles ne sont pas outillées pour cela, parce que leurs rouages disponibles sont essentiellement de *petits rouages,* et ne dépassent pas les limites organiques de la cité. Elles procèdent différemment. Tantôt, *elles imposent leur amitié* aux cités faibles. « Sois mon amie, ou je te traite en ennemie » : telle est la formule de cette politique, et, à vrai dire, certaine harangue des ambassadeurs d'Athènes aux autorités de Mélos, l'une des Cyclades, se résume très exactement par cette injonction. Tantôt les cités fortes se contentent de favoriser, dans les cités faibles, des révolutions intestines qui font arriver au pouvoir *des hommes amis.* La réintégration des bannis, comme du temps où Adraste ramenait à Thèbes Polynice chassé par Étéocle, est un des procédés les plus usuels. Sans avoir « conquis » la cité adverse, *on la tient par des amitiés.*

Athènes, à l'époque où nous en sommes, est la cité qui a su se faire le plus d'amis *par force*. Cette force, nous l'avons vu, c'est sa marine qui, maîtresse de la mer Égée, sert de lien entre l'Attique et presque toutes les îles ou rivages de cette mer. Invoquée par l'Ionie contre les Perses, Athènes a glorieusement joué son rôle ; maintenant, elle se fait payer. Elle a *persuadé* aux cités de l'Ionie, de l'Hellespont et des îles qu'une *alliance* devait régner entre elles et Athènes, et qu'un *tribut* devait être payé pour subvenir aux frais de la défense commune. Ce tribut, *c'est la flotte qui va le recueillir,* et il ne faudrait pas songer à le refuser. Piraterie courtoise, raffinée, dorée, mais piraterie tout de même, comme le prouvent des répressions impitoyables, lorsque se produisent, comme à Mytilène, des tentatives de refus. Un décret d'Athènes ordonne le massacre de toute la population

1. Thuc., liv. VI, XVIII.

de cette ville, et c'est le lendemain seulement que, sur un discours plus modéré de Diodote, un contre-décret est expédié, par une galère plus rapide, pour commuer le massacre général en un massacre de *mille Mytiléniens.*

Sparte également a ses *amis;* ce sont surtout les cités de race dorienne, ou dominées par les Doriens. Elle les tient, et depuis assez longtemps, par son prestige militaire. N'oublions pas ce phénomène constaté pendant les guerres médiques : toutes les fois que des contingents de diverses cités grecques se réunissent en une troupe, c'est le roi de Sparte qui, par acclamation, comme de droit, est choisi pour chef, *même si son contingent est numériquement très faible.* Il faut se représenter cette *admiration intense et unanime* pour la bravoure des Spartiates si l'on veut se rendre compte des groupements survenus durant la guerre du Péloponèse, et même de l'attitude des Athéniens, qui n'oseront pour ainsi dire jamais affronter les troupes lacédémoniennes en rase campagne.

Ce sont là de grandes lignes ; il y a des exceptions, des cités flottantes qui changent d'amitiés. Dans les cités ioniennes se trouve un parti qui s'agite en faveur de Sparte et qui, lorsqu'il triomphe, jette la cité dans l'amitié de celle-ci. De même, certaines cités doriennes recèlent des politiciens qui travaillent pour Athènes. C'est le parti *démocrate* qui incline vers celle-ci, parce que la démocratie, nous l'avons vue, est née du commerce et du bouleversement des fortunes. C'est le parti aristocrate qui marche avec Sparte, parce que la domination d'un petit nombre de citoyens, formant une caste fermée, gouvernant avec des principes traditionnels et de l'esprit de suite, convient mieux aux cités demeurées plus guerrières que commerçantes, plus montagnardes que maritimes. A Athènes même, nous le verrons, existe un parti favorable à Sparte, et, si l'on ne voit pas de Spartiates proprement dits embrasser la cause d'Athènes, l'expérience démontre que les *ilotes,* lorsqu'ils le peuvent, sont enchantés de fuir leurs dominateurs pour se réfugier auprès des Athéniens.

Cause qui a immortalisé un de ces chocs : Thucydide. — La guerre du Péloponèse (431-404) est une « tranche » de l'histoire

interminable de ces guerres entre cités, corsées d'agitations intérieures dans chacune. Elle est célèbre à cause d'un historien de génie, l'Athénien Thucydide, qui l'a racontée en détail dans un ouvrage reconnu comme un chef-d'œuvre. Thucydide a pris part lui-même à cette guerre. Commandant d'une flotte athénienne, il fut *banni* pour n'avoir pu secourir à temps la ville d'Amphipolis, en Thrace. Thucydide, qui possédait en ce pays de riches mines d'or, avait une situation indépendante qui lui permit de s'isoler. Chassé d'Athènes, il ne passa pas du côté de Sparte, et se mit à recueillir des documents sur les événements qui se passaient autour de lui. De cette situation dérivait une impartialité exceptionnelle. En artiste consommé, Thucydide enchâsse dans son récit deux sortes d'accessoires : 1° des parenthèses sur telle ou telle cité à mesure que son nom se présente; 2° *des discours faits de chic*, qui, tout en reproduisant fidèlement la pensée des orateurs mis en scène, y ajoutent des réflexions plus ou moins profondes sur la situation, ce qui les rend plus intéressants en somme que ne le seraient des discours véritablement textuels. Comme les poètes tragiques, comme Pindare, comme tout le monde, l'historien a le goût des aphorismes, des maximes générales, des « vérités de la Palisse » placées artistement sur les lèvres à qui elles conviennent. Toujours est-il que les passions du temps et les remous des partis s'y reflètent admirablement.

Les partisans de la guerre à Athènes. — L'initiative de la guerre vint d'Athènes dans les conditions suivantes qui sont à noter, car elles mettent bien en jeu deux éléments sociaux importants : le rôle des *bannis* et celui des *amis*.

Des citoyens d'Épidamme, colonie de Corcyre (Corfou) sur la côte d'Épire, ont été bannis et veulent rentrer dans leur cité. Les Corcyréens les appuient. Les Épidammiens résistent, et, contre Corcyre leur métropole, font appel à Corinthe, métropole de Corcyre. Menacés par les Corinthiens, les gens de Corcyre cherchent l'amitié des Athéniens. Sur quoi les Corinthiens invoquent le secours de Sparte, et toute la Grèce est en feu.

Pour que la guerre fût possible, il fallait donc qu'il y eût à Athènes un *parti de la guerre*. Quel était ce parti?

Ce parti, c'est tout ce qui vit *de la mer :* du blé qui arrive par mer, de l'argent des tributs qui arrive par mer, du commerce qui se fait par mer, de l'industrie dont les produits s'écoulent par mer, des travaux exécutés pour la confection et l'équipement des navires qui tiennent la mer, des procès des alliés évoqués à Athènes grâce à cette intimidation qu'Athènes exerce par mer.

Il est facile de saisir, au premier coup d'œil, la composition de ce parti : il comprend la populace maritime du Pirée, les ouvriers à qui la guerre navale donne du travail, les commerçants qui espèrent étendre leurs débouchés, les petits politiciens oisifs qui vivent, comme les juges du tribunal des héliastes, de salaires payés par la cité, la masse des pauvres à qui l'on distribue de l'argent et du blé sous divers prétextes. Il comprend, par raccroc, les « démagogues » qui, voulant mener le peuple, sont bien obligés de le suivre, les tripoteurs qui manipulent l'argent des tributs, les sophistes qui forment les politiciens, quelques enfants perdus de grandes familles qui cherchent à se faire de la popularité en désertant leur caste pour flatter la multitude. En un mot, c'est l'*Athènes nouvelle,* telle que l'a faite son merveilleux développement commercial et maritime. C'est contre cette Athènes que s'emportent Socrate, Platon, Xénophon, Aristophane, interprètes du parti opposé. C'est cette Athènes qui, après la mort de Périclès, va s'incarner dans Cléon, le fameux « démagogue », remueur de foules, à qui Aristophane fera dire par le chœur de ses *Chevaliers :* « O coquin impudent, braillard, tout est rempli de ton audace, l'Attique entière, l'assemblée, les finances, les décrets, les tribunaux. Tu as bouleversé notre ville, comme un torrent furieux; tes vociférations ont assourdi Athènes, et, posté sur une roche élevée, *tu guettes l'arrivée des tributs, comme un pêcheur guette les thons.* »

Ce parti a intérêt à étendre le plus possible ce système de *piraterie civilisée* qui réussit avec Chio, Samos, Lesbos, les Cyclades, l'Hellespont, Byzance, etc. Plus on imposera l'*amitié*

d'Athènes à un grand nombre de cités, plus le bénéfice commercial et pécuniaire en sera considérable. Puisqu'on a l'empire de la mer, il faut en profiter. Il y a d'autres îles qui ne sont pas soumises (c'est-à-dire réduites à l'alliance obligatoire). L'*accaparement des îles :* voilà, depuis Salamine, la grande tentation d'Athènes. Mais Athènes n'est qu'une *cité,* et ne peut pas « conquérir » dans le sens propre du mot. Il faut qu'elle *persuade.* De là des ambassades très nombreuses, *qui font vivre* toute une collection d'ambassadeurs. Ce sont des jeunes gens à la langue bien pendue, *favoris des gouvernants,* qui briguent cette occupation lucrative et vont proposer partout l' « amitié » intéressée d'Athènes.

« En tous lieux, dit l'ambassadeur Euphémos aux gens de Camarina en Sicile, même là où nous ne sommes pas présents, soit qu'on se croie victime d'une violence, soit qu'on la médite, chacun se tient assuré d'avance... que nous viendrons en aide à l'opprimé[1]. » Cette « amitié » importune, qui vient s'offrir à qui ne la demande pas, a d'ailleurs pour aiguillon une crainte. Athènes cherche sans cesse à renforcer son empire de la mer, parce qu'elle a peur de voir quelque autre cité s'en emparer à sa place. Et le même ambassadeur dit dans le même discours : « Nous le répétons : *c'est la crainte* qui nous a fait prendre l'empire en Grèce; c'est la même crainte qui nous amène ici (en Sicile), pour y établir avec nos amis l'ordre qui convient à notre sûreté. »

Nous verrons plus loin quel irrésistible attrait la Sicile, *île productrice de blé,* exerçait sur Athènes, attrait qui devint fatal à celle-ci. Quoi qu'il en soit, le peuple d'Athènes s'enflammait, de temps à autre, au récit qu'on lui faisait de *terres lointaines à exploiter par mer,* et de là cet « emballement » que raille Aristophane :

« Quel tumulte par toute la ville! Là, c'est une troupe de soldats tapageurs; ici on se dispute pour l'élection des triérarques; ailleurs on distribue la solde, on redore les statues de

1. Thuc., VI, LXXXVII.

Pallas (qui ornent la proue des galères), la foule mugit sous les portiques du marché, encombrés de froment qu'on mesure, d'outres, de courroies pour les rames, de tonneaux d'ail, d'olives, d'oignons enfermés dans des réseaux; on ne voit que couronnes, sardines, joueuses de flûte, yeux pochés; dans l'arsenal, on enfonce à grand bruit des chevilles, on fabrique des rames, on les attache avec la courroie; on n'entend que les sifflets, et le son des flûtes et des fifres qui animent les travailleurs [1]. »

Or, c'est précisément cette extension envahissante des amitiés d'Athènes qui excite la crainte de Sparte et de ses amies à elle. Jusqu'alors, la marine athénienne n'a guère exploité que la façade orientale de la Grèce. C'est lorsque Athènes songe sérieusement à la façade occidentale que les choses se gâtent. Le Péloponèse a peur d'être bloqué par mer. On conçoit donc que l' « amitié » conclue entre Athènes et Corcyre fasse déborder la mesure. On conçoit aussi que Corinthe, cité maritime, la plus immédiatement menacée par cette alliance qui risque de lui barrer ses deux routes de mer, mette tant de zèle à pousser Sparte à se mettre en mouvement, car *Sparte seule*, par sa supériorité militaire, est de taille à diriger une telle lutte. Mais le parti de la guerre, à Athènes, se moque de la supériorité militaire des Spartiates. Ce n'est pas sur Sparte qu'on veut marcher. On n'y songera pas un instant dans toute la durée de la guerre. C'est *au loin* qu'on va se battre. C'est *sur mer ou par mer* qu'ont lieu toutes les expéditions. Athènes, grâce à Thémistocle et à Périclès, possède d'ailleurs d'excellentes murailles. Quant à l'Attique, quant à la banlieue, tant pis, c'est la part du feu sacrifiée d'avance : les Lacédémoniens peuvent y venir.

Les partisans de la paix. — Ils y viennent, et c'est précisément ce qui exaspère *les autres Athéniens,* ceux qui ne tiennent pas à la mer, mais à la terre, ceux qui sont propriétaires ruraux, surtout les grands propriétaires, ceux qu'on ne peut consoler de la perte de leurs olivettes ou de leurs vignobles par des dis-

1. *Acharniens.*

tributions populaires de blé, d'argent ou de butin. On conçoit la différence des situations. Payés pour se battre, payés pour naviguer, payés pour construire des bateaux, payés pour juger, payés pour ne rien faire, les prolétaires se trouvent au mieux. Pendant ce temps, les Spartiates et leurs alliés se promènent en maîtres à travers l'Attique, brûlant les moissons, arrachant les vignes, coupant les oliviers, emmenant les troupeaux, opérant des razzias d'esclaves. On les voit des remparts, et, naturellement, ce spectacle met la rage au cœur des ruraux. « Je perds la vue à pleurer mes bœufs, » dit un laboureur dans les *Acharniens* d'Aristophane. Et Thucydide décrit avec émotion la douleur de ces ruraux obligés d'aller s'enfermer dans la ville : « Ce n'est pas sans peine qu'ils abandonnaient leurs demeures ; il y avait si peu de temps d'ailleurs qu'ils s'y étaient réinstallés après la guerre médique ! Il leur était douloureux et cruel de quitter des lieux sacrés, *des habitations où ils avaient conservé les mœurs antiques,* et que l'habitude leur avait fait de tout temps considérer comme une patrie[1]. » On voit quel élément social, bien différent de l'autre, recrute le parti de la paix. Ce sont les propriétaires fonciers, les vieux habitants du pays, les « conservateurs » qui forment le noyau de ce parti. On y trouve la plupart des pentacosiomédimnes et des chevaliers, classes de citoyens dispensés du service de mer — notons bien cela — et astreints seulement au service terrestre, comme plus honorable. Mais, par suite du développement commercial d'Athènes et de l'ascension des nouvelles couches, ce parti se trouve le moins fort. C'est une aristocratie déchue et mise en minorité, et qui, sauf quelques ambitieux et quelques « ralliés », déteste le gouvernement du jour.

Et, précisément parce qu'elle déteste le gouvernement du jour, elle a un faible pour ces institutions lacédémoniennes, où l'« ancien régime » s'est si merveilleusement conservé. Chose paradoxale et vexante : ce sont, parmi les Athéniens, les admirateurs de Sparte qui ont le plus à souffrir de la guerre avec

1. Thuc., II, XVI.

Sparte. Cette minorité, sans doute, est « patriote ». Socrate, Xénophon, Thucydide portent les armes contre les Lacédémoniens. Nicias, général sage et habile, qui subit l'estime *impérieuse* du public et qui se voit forcé de commander à contre-cœur des expéditions qu'il désapprouve, s'incline devant son devoir. Mais le désir constant de ces hommes d'élite est de trouver *un joint pour faire la paix,* au lieu que les démagogues sont sûrs de plaire au peuple en prêchant la guerre à outrance. Cette aristocratie, à un moment, trouve le moyen de se remuer. C'est vers la fin de la guerre, lorsque les désastres de Sicile ont anéanti deux flottes athéniennes. Les aristocrates se ressaisissent, se concertent, réussissent à faire convoquer une assemblée *hors de la ville* et à organiser l'oligarchie des Quatre-Cents, laquelle n'a rien de plus pressé que de faire des propositions de paix aux Lacédémoniens. Mais les Quatre-Cents ont compté sans la dernière flotte athénienne, qui stationne alors à Samos. Cette flotte, furieuse, menace de faire un *pronunciamiento* et de cingler sur Athènes. Devant cette attitude des *marins*, l'aristocratie *terrienne* lâche pied, et la guerre à outrance reprend de plus belle.

En résumé, Athènes est belliqueuse et démocrate en tant qu'elle tient à la mer; elle est pacifique et aristocrate en tant qu'elle tient à la terre. Cette divergence est la résultante lumineuse du conflit de deux éléments sociaux superposés.

La poésie contre la guerre : Aristophane. — Les partisans de la paix doivent attirer particulièrement l'attention, parce qu'ils ont avec eux la littérature.

Ils ont la littérature, parce qu'ils ont avec eux les bonnes familles, où la culture intellectuelle, de génération en génération, s'est plus raffinée ; ils ont la littérature parce que, *bannis* pour la plupart *des affaires publiques,* leurs hommes de mérite ont plus de loisirs, soit pour se livrer aux travaux de l'esprit, soit pour les goûter. Il est très clair, par exemple, que, si Thucydide a composé son *Histoire de la Guerre du Péloponèse,* c'est qu'une *disgrâce* lui a donné tout le temps de s'en occuper.

Le parti de la paix a pour lui les deux grands historiens de l'époque, Thucydide et Xénophon.

Xénophon, continuateur de Thucydide, est aussi connu comme disciple et apologiste de Socrate. C'est le condisciple de Platon, servant de contre-épreuve à celui-ci, et son exemple sert à montrer que le cas de Platon, fougueux adversaire de la démagogie, n'est nullement exceptionnel. Avec moins de fougue, Xénophon soutient les mêmes idées. Il se fait bannir d'Athènes pour « laconisme », c'est-à-dire pour sympathie à l'égard de Sparte, et c'est à Sparte qu'il va se réfugier. Lui aussi était du clan de ces propriétaires ruraux, amis des vieilles mœurs et auxquels, dans ses *Économiques,* il donne de graves conseils.

Mais les deux figures littéraires les plus typiques, dans ce conflit entre deux courants politiques, sont celles d'Aristophane et de Platon.

La comédie d'Aristophane n'est pas, comme la comédie moderne, une étude de mœurs ou de caractère. C'est une *satire en action*, une *énorme caricature.* L'intrigue, d'une fantaisie invraisemblable, ne sert que de prétexte à des bouffonneries systématiques dirigées contre les démocrates, les militaristes et les intellectuels « nouveau jeu ». Les personnages y sont nommés par leur nom et attaqués directement. Le tout-puissant Cléon n'y échappe pas, et le poète le traîne impitoyablement sur la scène.

Comment une telle audace est-elle possible? Comment peut-on injurier publiquement les maîtres du jour, dont la puissance est si formidable? Comment l'audacieux n'est-il pas condamné à mort, à l'exil, ou tout au moins au silence?

Cette immunité du poète comique a deux causes :

1° Le théâtre, nous l'avons vu, est une institution sacrée. Il a pris naissance dans la fête des vendanges, où, à côté des hymnes à Bacchus, se glissaient des chansons licencieuses et des bouffonneries agressives, canalisées depuis lors par la comédie. L'idée que tout cela faisait partie de la fête d'un dieu engendrait une tolérance tacite, et, contre cette tolérance, de-

venue traditionnelle, il était extrêmement difficile de réagir.

2° Les Athéniens, hantés par la jalousie démocratique, ont une immense horreur de la tyrannie, et cette horreur se traduit par un respect superstitieux des garanties politiques, accordées aux citoyens par les lois. « Tout est pour nous tyrannie, conspiration, dit Bdélycléon dans les *Guêpes*. Elle est maintenant aussi commune que le poisson salé... Achète-t-on des rougets, et ne veut-on pas de sardines? Aussitôt le marchand d'à côté, qui vend des sardines, de s'écrier : « Voilà un homme dont la cuisine sent la tyrannie! » La conséquence de cette hantise, c'est qu'on attache une importance extrême à toutes les barrières artificielles susceptibles de protéger la liberté. Les aristocrates eux-mêmes bénéficient de ces institutions démocratiques et s'en servent pour propager leur opinion. Tel est chez nous, par exemple, le respect *obligé* pour la liberté de réunion et la liberté de la presse. Tous les jours, dans la France actuelle, les gouvernants sont obligés de subir des injures *imprimées,* que l'on ne supporterait pas si elles étaient *dites,* mais qui deviennent inviolables par le seul fait de l'impression. La liberté du théâtre, à Athènes, est un peu quelque chose dans ce genre, et le démagogue le plus hardi ne saurait y porter atteinte sans encourir, aux yeux du bas peuple lui-même, la redoutable accusation de « tyranniser ».

Or, c'est précisément parce que la *presse* n'existe pas que l'*opposition* aristocratique se jette sur le théâtre, comme sur un moyen de propagande. La chose lui est d'autant plus facile qu'elle compte dans son sein et les hommes de talent qui composent, et les *Chorèges* qui montent les pièces, et les *Archontes éponymes* qui acceptent celles-ci. Nous avons vu que les archontes sont des magistrats vieux jeu, n'ayant conservé de leur pouvoir que des débris décoratifs. Aussi, en vertu de vieilles habitudes et de vieilles lois, les choisit-on généralement parmi les aristocrates, alors que les *Stratèges*, détenteurs effectifs du pouvoir, sont les créatures de la démagogie. Aristophane s'empare donc du théâtre, comme un leader d'opposition s'empare d'un grand journal, pour faire campagne contre le gouvernement.

Mais sur qui agir? Sur les aristocrates? Ils sont déjà convertis, ce qui ne suffit pas. Le poète agira sur le peuple, cet immense peuple qui remplit l'immense théâtre, sur cette canaille intelligente et spirituelle qui compose les classes inférieures. Pour plaire à cette canaille, il faut *s'encanailler*. Et nous voyons s'expliquer lumineusement les grossièretés, les trivialités, les obscénités d'Aristophane, mêlées à tant de verve, de finesse et d'art délicat. « Il faisait sourire Platon tout à l'heure, dit Paul de Saint-Victor. Maintenant il va faire pouffer les tripiers et les marchandes d'herbe[1]. » Vous voulez de gros lazzis? En voilà! des mots baroques? en voilà! des ordures? en voilà! L'aristocrate se fait peuple pour divertir le peuple, et lui rendre ridicules ses idoles. Et il est probable que le peuple, bon enfant, applaudit la caricature de Cléon, sauf à applaudir Cléon le lendemain, car la canaille athénienne, quoique pétrie d'esprit, est fort versatile. Nous en verrons des exemples stupéfiants.

Quatre pièces d'Aristophane, sur dix qui nous restent, sont dirigées contre les politiciens fauteurs de la guerre. Ici, c'est un propriétaire, Dicéopolis, qui, ayant conclu sa petite paix pour lui tout seul, voit l'abondance régner dans son domaine pendant que ses compatriotes vont se faire casser la tête, et fait ripaille pendant que les autres crèvent de faim (*Les Acharniens*). Là, ce sont les nations de la Grèce, incarnées en des personnages, qui retirent la Paix d'une caverne où des scélérats l'avaient jetée (*La Paix*). Ailleurs, c'est Lysistrata (mot à mot *celle qui licencie l'armée*), qui détermine toutes les femmes à se mettre en grève et à ne plus rentrer dans leurs foyers avant que leurs maris, Athéniens et Lacédémoniens, se soient mis d'accord (*Lysistrata*). La pièce des *Chevaliers* s'attaque à Cléon en personne. Dans les *Grenouilles* et les *Thesmophories*, le poète s'en prend à Euripide, accusé de pervertir les vieilles mœurs par les idées nouvelles. Pour la même raison, et par une méprise explicable, la pièce des *Nuées* s'en prend à Socrate, que l'au-

1. Les femmes, et par conséquent les marchandes d'herbes, n'assistaient pas aux comédies. Paul de Saint-Victor est donc distrait; mais on saisit le contraste qu'il veut traduire.

teur confond évidemment avec les sophistes (nous avons vu que la confusion était possible). Les *Harangueuses* raillent les femmes émancipées et la satire, en définitive, ricoche sur la démocratie. Dans *Plutus*, le dieu des richesses, guéri de sa cécité, se met à distribuer ses faveurs à bon escient, ce qui occasionne bien des changements à vue dans Athènes. Enfin, dans les *Oiseaux*, Aristophane, plus fantaisiste que jamais, suppose une ville bâtie dans les airs, d'où l'on bannit — et c'est ici que le comique se donne libre jeu — tout ce qui lui déplaît dans la société actuelle. Cette ville aérienne d'Aristophane est le pendant comique de la *République* de Platon, dont on peut dire qu'elle est pareillement bâtie dans les nuages, et pour les mêmes motifs. Partout donc, en définitive, le souci d'une *restauration politique et sociale*, et la première condition de cette restauration, c'est de *faire la paix*. Ainsi Aristophane, seul des comiques, a-t-il des accès de lyrisme en face de la nature, *de la campagne*. On trouve dans la *Paix*, notamment, des passages idylliques, mais d'un effet très calculé : « Quand la cigale chante sa douce mélodie, j'aime à voir si les vignes de Lemnos commencent à mûrir, car c'est le plan le plus précoce. Je regarde aussi grossir la figue et, lorsqu'elle est à point, je la mange en connaisseur, et je m'écrie : « O l'aimable saison! » Mais voici la morale : « Enfin j'engraisse à passer ainsi l'été bien plus qu'à regarder *un maudit officier,* avec ses trois aigrettes, et sa chlamyde d'un rouge éclatant... et qui (à la bataille) se sauve le premier, comme un grand coq jaune, en secouant son panache, tandis que je reste exposé au fort du combat! » Il y a plus fort : le poète va, en pleine guerre contre Sparte, jusqu'à *chanter Sparte* dans ses vers. Il ose écrire, dans le *chœur final* de *Lysistrata* : « Quitte encore une fois l'aimable sommet du Taygète, ô muse laconienne... oh! viens! accours d'un pas léger, *chantons Sparte* qui se plaît aux divins chœurs et aux danses gracieuses ». On n'est pas plus sans-gêne dans la réaction contre un courant d'idées. Qu'on se figure un poète français qui aurait, en 1871, mis sur les lèvres d'un acteur un couplet commençant par : « Chantons la Prusse! » Telle est donc

à la fois la division des esprits dans les cités grecques et la liberté de langage qu'y ont créée les mœurs politiques.

La philosophie contre la guerre : Platon. — Si Aristophane est un Platon grotesque, Platon est un Aristophane sérieux. L'œuvre du grand philosophe, en effet, est éminemment satirique. Elle est, par la pensée qui l'inspire, une protestation continuelle contre la démocratie athénienne et une aspiration secrète vers des institutions sociales analogues à celles de Sparte.

Platon est le plus brillant des amis de Socrate. Son œuvre entière est consacrée à l'apothéose de celui-ci. Non content de le défendre, il s'efface volontairement dans ses dialogues, et met ses propres idées sur les lèvres de ce maître admiré et chéri. Cette forme du dialogue convient admirablement aux inclinations artistiques de Platon qui, s'il faut en croire une anecdote, aurait, après des débuts poétiques, brûlé toutes ses tragédies lors de sa première rencontre avec Socrate, pour s'adonner à la philosophie. Ce souci de l'art et cette forme du dialogue font que la vraie pensée de Platon est quelquefois flottante. Ce sont des morceaux brillants, des envolées, des *mythes*, des allégories, comme celle de la caverne, des prosopopées, comme celle des *Lois* parlant à Socrate. Mais ce qui est très clair, c'est l'amour de la hiérarchie, de la subordination, qui éclate dans tout le système du philosophe, lequel est à la fois une œuvre d'art et une généralisation des principes d'aristocratie. Partout, dans ce système, la division en trois étages. Trois facultés dans l'âme : les *sens*, le *cœur*[1] et la *raison*. L'objet des sens, c'est la *multiplicité;* l'objet du cœur, les *rapports entre la multiplicité et l'unité;* l'objet de la raison, l'*unité*. Aux sens se rapportent les *phénomènes*, au cœur les *nombres*, à la raison les *idées*. Les sens ont leur symbole dans le ventre, le cœur (*thymos*) dans le cœur (*organe*), la raison dans la tête. La science des sens, c'est la *physique;* la science du cœur, c'est l'*arithmé-*

1. Le mot *cœur* rend ici le mot grec *thymos*, qui est intraduisible. Ce « cœur » n'est pas seulement une faculté sentimentale, mais encore un *degré d'intelligence* intermédiaire entre les sens et la raison.

tique[1]; la science de la raison, la *dialectique*. Les sens ont une vertu : la *tempérance;* le cœur en a une : le *courage;* la raison en a une autre : la *prudence*. Les trois réunies font la *justice*, qui est l'harmonie des autres. Dans l'ordre des éléments, aux sens correspond la *terre;* au cœur, l'*eau* et l'*air*, qui sont l'un et l'autre des fluides et ne diffèrent que par la densité; à la raison le feu, qui règne au-dessus de l'air, dans l'éther. La Cité se taille sur le patron de l'âme humaine et du corps humain. Elle a une tête : les *magistrats;* elle a un cœur : les *guerriers;* elle a un ventre : les *artisans*. Et les artisans ont surtout besoin de tempérance, les guerriers de courage, les magistrats de prudence. La connaissance enfin a trois degrés : l'*opinion vague*, faite pour le peuple; l'*opinion certaine*, faite pour les guerriers; la *vérité scientifique*, faite pour les magistrats. Et chacun des étages de l'âme loge un amour particulier; amour sensuel à l'étage inférieur, amour courageux à l'étage intermédiaire, amour rationnel à l'étage supérieur. C'est ce dernier, le plus épuré, qui, peu compris d'ailleurs, a donné naissance à l'expression d'*amour platonique*. Le procédé du philosophe est celui de l'*élimination*, du *choix*, de l'*ascension dialectique*. Car *dialectique* vient d'un mot qui signifie *choisir*. Le *choix*, l'*élite*, l'*épuration*, voilà l'idée maîtresse. Ce qui perd la science, c'est la vulgarité; ce qui perd la cité, c'est le vulgaire. Remontez aux idées d'élite, faites-vous des âmes d'élite, livrez-vous aux amours d'élite, *confiez le pouvoir aux hommes d'élite*. L'homme chez qui les sens dominent la raison est une cité où la démocratie évince l'aristocratie. Voilà l'harmonieux ensemble de conceptions qui forme l'unité de la philosophie platonicienne, et cette unité, on le voit, part d'une pensée aristocratique.

Grâce à cet élan vers l'idéal, Platon s'élève, en philosophie pure, à des vérités au-dessus de son époque. Il retrouve, mieux encore que Socrate, le concept d'un Dieu unique et immatériel, ingénieux ordonnateur du monde (*Timée*). Il reconnaît dans ce Dieu la beauté infinie (*Phèdre* et *Banquet*). Il en fait l'objet

1. Ce qui semble très bizarre; mais voir la note précédente. Tout cela s'enchaîne merveilleusement.

lointain et suprême de l'amour souverainement épuré (*Banquet*). Il proclame l'immortalité de l'âme (*Phédon*). Il la démontre, il est vrai, par des arguments obscurs et légèrement sophistiques, mais cette entreprise nouvelle prouve du moins l'effort merveilleux que fait l'intelligence du philosophe pour donner la théorie scientifique d'une croyance persistance, quoique vague, et pour rejoindre, par-dessus les obscurcissements de la mythologie, les traditions primitives de l'humanité. Toujours par ce procédé d'épuration, il fait du « juste parfait » un portrait qui, plus tard, a fait penser au Christ. Mais c'est dans la *République*, ouvrage de longue haleine, qu'il a concentré avec le plus de complaisance tout le suc de ses idées. Il y fait, avec l'outrance d'un pur théoricien banni des affaires, le tableau de la Cité idéale. Puis, se ravisant, il compose *Les Lois*, où il diminue les exigences de l'idéaliste tout en les laissant fort grandes. La Cité modèle de Platon, naturellement, doit être gouvernée par la tête, c'est-à-dire par des *magistrats philosophes*. Et ces magistrats philosophes doivent être des hommes riches. « A qui imposeras-tu la garde de la cité, dit-il, si ce n'est à ceux qui, mieux instruits que tous les autres dans la science de gouverner, *ont une vie bien préférable à la vie civile* », autrement dit : « ont assez de revenus pour se passer d'appointements »? Quant aux politiciens qui vivent de la politique, c'est un fléau que Platon, en maint passage, accable de son mépris.

Mais, si la Cité est gouvernée par des hommes idéalement sages, autant vaut que leur pouvoir soit absolu. Et Platon, tranquillement, trace le programme d'une *tyrannie absolue de la Cité*. La législation, dit-il, doit « *rendre heureux* ceux qui l'observent en leur procurant *tous les biens* ». Cette redoutable définition engendre une réglementation inouïe. Tout est réglé par les lois dans la Cité modèle : le mariage, la naissance, tous les actes de la vie privée. Les femmes seront communes dans les classes des guerriers et des magistrats pour que des devoirs trop étroits de famille ne les détournent pas du service impérieux et souverain de la Cité. Les propriétés seront inaliénables. Pas de négoce : cela pervertit; pas de poésie :

cela corrompt. (Platon songeait probablement aux poètes-chanteurs de métier, sortes d'artisans mercenaires, qui flattaient volontiers les maîtres du jour.) Les enfants des guerriers seront élevés en commun par les magistrats. Ces énormes utopies (dont quelques-unes ont encore des défenseurs), représentent le paroxysme de cet *esprit communautaire de Cité* que nous avons vu naître et se développer en Grèce, en vertu de toutes les conditions du milieu. En fait, l'aristocratie spartiate, préoccupée à outrance de la défense de la Cité, réalisait depuis plusieurs siècles, dans une certaine mesure, quelques-uns des rêves de Platon. Le philosophe est de ces Athéniens qui s'affligent de leurs institutions et envient celles de l'ennemi. C'est pourquoi l'état d'âme représenté par la philosophie platonicienne est à sa place dans un exposé des phénomènes sociaux relatifs à la guerre du Péloponèse. Nous avons vu quels sont, dans la société athénienne, les éléments belliqueux et les éléments pacifiques, les éléments *spartophobes* et les éléments *spartophiles*. Jetons maintenant un regard sur les caractères généraux de cette guerre elle-même.

La physionomie générale et les procédés de la guerre. — Un fait qui nous frappe tout d'abord, c'est l'*importance des fortifications,* soit pour se défendre, soit pour attaquer, et la facilité avec laquelle les guerriers se transforment en *maçons*.

Ce caractère est étroitement lié au *lieu* et à l'*origine de la race*. Nous savons que la Grèce est un chaos de collines rocheuses, jonchées de cailloux grands et petits et que les vallées même en sont encombrées. D'autre part, nous avons vu que les Pélasges étaient essentiellement des paysans bâtisseurs, et que les grands bandits ont été de vigoureux entrepreneurs de travaux publics.

Mais, si les Grecs sont d'excellents bâtisseurs, ils sont de mauvais démolisseurs. Une muraille défendue se laisse rarement approcher. L'art des machines est dans l'enfance, car il suppose un *progrès industriel* qui n'est pas le fait d'un peuple adonné à la cueillette et au commerce. Les Athéniens savent *un peu*

faire les sièges, parce qu'ils sont plus souples, plus cultivés et plus universels. Les Spartiates ne le savent pas du tout. En règle générale, une ville assiégée n'est pas prise d'assaut. On la prend quelquefois par surprise et trahison. D'autres fois, on se contente de la bloquer et de la réduire par la famine. Ainsi tombe Platée, l'alliée d'Athènes, au bout d'un siège de deux ans ; ainsi tombe Athènes elle-même, à la fin de la guerre, lorsque, sa dernière flotte ayant péri, la route de mer est coupée.

Quand on assiège, on trouve plus facile de construire un mur, un vrai et solide rempart, autour de la ville assiégée, que de se hasarder à battre en brèche les murailles ennemies. Ainsi font les Athéniens à Syracuse. Et les assiégés voient quelquefois leur salut dans un contre-mur qu'ils dirigent perpendiculairement à cette muraille enveloppante pour couper la ligne d'investissement. Bref, on remue des pierres pour un oui et pour un non. Une escadre athénienne ayant relâché à Pylos, sur les côtes de Messénie, les soldats se mettent à entasser des cailloux, et, n'ayant pas d'ustensiles, portent le mortier sur leur dos, en se courbant. *En six jours, un fort sort de terre,* et, une fois sorti, devient inexpugnable pour les Lacédémoniens qui accourent pour l'enlever, mais trop tard.

Une particularité de plusieurs villes grecques, et notamment d'Athènes, ce sont les *longs murs* qui unissent la *ville* au *port.* La ville est plus ancienne, le port est plus récent. L'emplacement primitif, situé à quelque distance du rivage à cause des dangers de la piraterie, n'a pas été abandonné pour l'établissement commercial et maritime. On préfère unir les deux localités par un corridor de fortes murailles, qui forment ainsi le trait d'union entre deux types sociaux.

Ces murailles sont garnies de tours, où la défense, mieux organisée, se concentre. L'origine de ces tours est dans des ressauts du mur, disposés de manière à ce que les défenseurs puissent atteindre les assaillants *au côté droit,* ce côté n'étant pas défendu par le bouclier. Ces ressauts ou renflements sont peu à peu devenus des tours proprement dites. On voit aussi, çà et là, des tours isolées, et aussi des *citadelles* fort bien com-

prises, repaires fortifiés d'où l'on peut, à son aise, dévaster le pays environnant. Or, rien de tout cela n'est bien neuf. C'est toujours, sous un autre aspect, le *cas* de Tyrinthe et de Mycènes. Une particularité de la guerre du Péloponèse, c'est que les Athéniens ont en Messénie, pas loin de Sparte, une forteresse d'où ils ravagent les terres lacédémoniennes, tandis que les Lacédémoniens, vers la fin de la guerre, construisent à Décélie, dans la banlieue d'Athènes, un fort analogue qui leur sert de base pour désoler l'Attique. C'est à qui en un mot, dans cette guerre, saura le mieux utiliser ces pierres innombrables qu'on trouve partout sur le sol grec.

C'est sur les splendides fortifications d'Athènes que Périclès a compté lorsqu'il a lancé sa cité dans les hasards de la guerre. Il savait que les Lacédémoniens envahiraient et ravageraient l'Attique; *il enregistrait d'avance ce malheur,* pensant le compenser par de plus grands dommages que devait causer aux ennemis, dans son plan, la piraterie athénienne, et il avait calculé que la population trouverait un suffisant asile *dans les murs.* Le calcul eût été juste, si un de ces faits très naturels, qui déconcertent les plans des grands hommes, ne s'était presque immédiatement produit. Ce fait fut *la peste,* suite de cet entassement de la population dans l'enceinte urbaine. Périclès lui-même en fut emporté, sans avoir le temps de comprendre que, si les murs sont d'excellents défenseurs, il n'est pas bon qu'on les surmène, en leur demandant des services excessifs. Cette peste, en effet, fut le premier coup sérieux porté à la puissance d'Athènes.

Un second caractère général de la guerre, c'est la *petitesse des armées.* Il y a des exceptions, comme la grande expédition des Athéniens en Sicile, mais précisément cette exception tourne mal. La règle, c'est la petite troupe, que l'historien dénombre par centaines d'hommes. Thucydide signale sérieusement des contingents d'alliés qui n'atteignent pas l'effectif d'une de nos compagnies. Comme plus tard au moyen âge, les expéditions sont des coups de main et les armées des *poignées d'hommes.*

Il n'en peut guère être autrement, vu que la Cité est petite

par essence. Peu de chose est changé depuis les razzias de bandits des temps héroïques. Les généraux ne sont en réalité que des « capitaines », meneurs de bandes. Seulement, par suite du développement et de la puissance souveraine de la Cité, ces bandes ont une certaine tournure et une certaine discipline. Elles ont surtout une tactique sérieuse, *tactique de petites troupes,* mais supérieure au pêle-mêle des combats homériques. Un degré supérieur a été gravi dans l'ordonnance et l'instruction militaires.

De la petitesse des armées résulte une conséquence inévitable, et qui se retrouvera au moyen âge : *l'importance militaire de l'individu.* Un hoplite, ou soldat complètement armé, est une « unité de combat ». En perdre quelques-uns est déjà très fâcheux. En tuer à l'ennemi une demi-douzaine suffit pour qu'on élève un *trophée,* signe de victoire. C'est chez les Spartiates que cette *valeur* des unités humaines atteint son apogée, car la population dominatrice de Sparte est peu nombreuse, et chaque citoyen a subi, en son particulier, un entraînement merveilleux pour les combats. Aussi Lacédémone est-elle avare de ses enfants. Il faut se pénétrer de cette « avarice » d'hommes pour bien comprendre certains épisodes de la guerre, et notamment celui de Sphactérie, dont nous parlerons plus loin. Et ce double phénomène social, petit nombre des Spartiates, qualité supérieure de chaque Spartiate, rend parfaitement compte du rôle joué par cette Cité militariste en une foule d'occasions. Très souvent, en effet, quand il s'agit d'exciter une révolte contre Athènes, ou d'entretenir une résistance, ou de fortifier une attaque d'autres cités, Sparte se contente d'envoyer *un homme,* et cet homme devient d'emblée le chef, l'organisateur, le boute-en-train. C'est un officier qui semble tomber du ciel, au moment voulu, sur une bande indécise qui ne comptait que des sous-officiers et des soldats. C'est ainsi que, vers la fin de la guerre, les Lacédémoniens fournissent des « directeurs d'insurrections » aux cités alliées d'Athènes, qui osent enfin se dérober à l' « amitié » compromettante de celle-ci. Sparte, en un mot, est moins un réservoir de soldats qu'une *pépinière de capitaines.*

Comme la petitesse des armées engendre la valeur des individus, celle-ci produit l'*importance de l'armure*. Il faut défendre cet être précieux qui s'appelle un homme. On se chargera donc de casques, de boucliers, de cuirasses, de jambières, véritables fortifications portatives, lourdes à porter certes, mais à la lourdeur desquelles on a précisément été habitué par cet entraînement systématique dont nous avons parlé à propos des jeux et des sports. Le soldat par excellence, l'*hoplite,* qui se recrute parmi les seuls citoyens. surtout ceux des hautes classes, est pesamment attifé. C'est lui qui constitue, dans les petites armées grecques, la pièce de résistance. Quant aux *peltastes*, dont le bouclier est petit, aux *frondeurs* et aux *archers,* leur rôle est accessoire. On les recrute, soit chez des mercenaires, barbares ou à demi-barbares, dont Athènes, grâce à sa richesse, possède un assortiment, soit dans les rangs inférieurs des citoyens ou même chez les métèques. Leur rôle est de harceler l'ennemi. Mais, quoique pouvant lancer des projectiles *plus loin,* ces soldats armés à la légère sont évidemment peu redoutables. Il faut croire que, dans la plupart des cas, pierres ou flèches glissent sur les casques ou sur les armures. C'est quand l'adversaire est exceptionnellement fatigué ou qu'il commence à rompre les rangs que ces auxiliaires rendent de vrais services. Ils remplissent alors une fonction analogue à celle de notre cavalerie. Car la cavalerie est, chez nos Grecs, une arme excessivement réduite. Elle paraît servir surtout au maraudage extensif ou, inversement, à la répression du maraudage de l'adversaire. Thucydide mentionnera gravement la cavalerie de *trente hommes* avec laquelle les Athéniens débarqueront en Sicile.

Ce personnel guerrier, ainsi pourvu, quel procédé favori emploie-t-il?

On peut s'en douter d'après ce qu'on a déjà entrevu. Ce procédé favori, c'est le *pillage*.

Le pillage athénien se rattache directement à la piraterie primitive. C'est un système de *croisières,* principalement autour du Péloponèse, avec *descentes* sur des points appropriés. Le

point choisi, on débarque et l'on ravage rapidement, puis l'on se rembarque vite, afin d'éviter l'arrivée de troupes péloponésiennes, averties par leurs guetteurs. Car les Lacédémoniens savent organiser des *postes de surveillance*, et les maraudeurs ont quelqufois à en pâtir. Les Athéniens font encore des descentes dans les îles qui se révoltent, c'est-à-dire qui se détachent de leur alliance. Tout ce butin afflue au Pirée et enrichit, soit directement, soit indirectement, cette population plébéienne que nous avons vu intéressée avant tout aux expéditions maritimes.

Le coup de maître des Athéniens, dans cet ordre de choses, c'est la création du fort de Pylos, dont nous avons parlé. Non seulement ce fort sert de base à des expéditions de maraudeurs dans la grande banlieue de Sparte, mais il sert de refuge aux ilotes révoltés. En outre, les Athéniens y transportent des Messéniens exilés qui, Doriens comme les Spartiates, parlant le même dialecte, connaissant bien les lieux et possédant une formation analogue, sont en mesure de causer à leurs anciens vainqueurs de sérieux ennuis.

Les Spartiates, eux, pratiquent le pillage *par route de terre*. Chaque année, ou à peu près, ils organisent une expédition dans l'Attique. *Ils savent* que les Athéniens ne les attendront pas, comme les Athéniens *savent* que les Spartiates n'oseront attaquer leurs murailles. Et l'on voit souvent, dans Thucydide, des phrases du type de la suivante, par laquelle débute le troisième livre de son histoire : « L'été suivant, au fort de la croissance des blés, les Péloponésiens et leurs alliés firent une expédition en Attique, sous la conduite d'Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens. Ils campèrent dans le pays et le ravagèrent. » A cela, les Athéniens ne répondent qu'en faisant sortir de temps en temps des patrouilles de cavalerie pour inquiéter les maraudeurs qui s'approchent trop des murailles. Et le paragraphe de Thucydide se termine par cette autre phrase type : « Les Péloponésiens, après être restés tant qu'ils eurent des vivres, évacuèrent l'Attique et rentrèrent chez eux, *chacun de leur côté.* »

C'est la réponse du *brigandage* à la *piraterie*. Quand les Spartiates, sur les conseils d'Alcibiade *banni* d'Athènes, ont construit un fort à Décélie en Attique, ce brigandage devient continu et intensif. Rien n'est épargné, et les mines d'argent du Laurium, un des gros revenus d'Athènes, échappent à celle-ci.

Dans la guerre proprement dite, les « procédés de bandits » jouent un rôle capital : embuscades, escalades nocturnes, rançons exigées, massacres de prisonniers ou de gens inoffensifs. Les Lacédémoniens tuent et jettent dans des précipices ceux des Athéniens ou de leurs alliés qu'ils surprennent *naviguant pour leur commerce* autour du Péloponèse. Par représailles, les Athéniens se font livrer par le roi de Thrace des ambassadeurs que les Lacédémoniens envoyaient au roi de Perse, et, sans les juger ni les entendre, les précipitent dans des fondrières. Remarquons en passant ce genre d'exécution, qui sent le bandit montagnard. Ailleurs, ce sont des enlèvements de populations libres, que l'on revend comme esclaves. Dès leur débarquement en Sicile, les Athéniens se font ainsi cent vingt talents en vendant à Égeste la population d'Hyccara.

Dans l'île de Corcyre, le parti démocrate, partisan d'Athènes, se livre sur le parti opposé à d'effroyables massacres. Les aristocrates fugitifs s'installent sur le continent, en face de l'île, et font d'abord de la piraterie contre leur cité ; puis ils repassent dans l'île, *gagnent la montagne*, construisent un fort, et, de là, se livrent au brigandage. C'est une fois de plus, comme au temps de Jupiter, roi de l'Olympe, la lutte de l'homme du maquis contre la cité qui l'a chassé de son sein.

Un autre caractère des hostilités, c'est la survivance, à un certain degré, de l'indiscipline et de l'anarchie des temps héroïques.

Dans chaque cité, les soldats obéissent généralement aux chefs. On reconnaît là l'influence de ce *pouvoir régulier* qui a fini par se constituer dans chaque petit territoire. Toutefois, il y a des exceptions assez nombreuses. On murmure, on proteste, on accuse les généraux. Les soldats athéniens vont même jusqu'à déposer les leurs. C'est ce qui arrive lorsque la flotte de

Samos refuse de reconnaître l'oligarchie des Quatre-Cents. « Les soldats se réunirent aussitôt en assemblée ; ils déposèrent leurs anciens généraux et ceux des triérarques (capitaines de navires) qui leur étaient suspects et les remplacèrent par d'autres, au nombre desquels se trouvaient Thrasybule et Thrasylle [1]. » Les soldats de Cléon, nous dit encore Thucydide, « dissertaient entre eux de son incapacité pour le commandement,... de la répugnance avec laquelle ils l'avaient suivi ». De là, pour les chefs, cette nécessité des *discours* adressés aux soldats et, comme corollaire, l'absence de démarcation entre le métier de *stratège* et celui de politicien. « Tout général que je suis, écrit Nicias aux magistrats d'Athènes, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher ces désordres (ceux de l'armée de Sicile), *car votre naturel* est difficile à gouverner. »

Un peuple fait exception : ce sont les Spartiates, et nous avons vu quelles circonstances sociales ont *militarisé* si excellemment ce petit peuple. Thucydide décrit [2], avec une sorte de minutie admirative, la façon dont le roi de Sparte donnait, à la bataille, ses ordres aux officiers supérieurs, et comment ceux-ci les transmettaient aux officiers inférieurs. On sent, à cette minutie et à cet intérêt, que l'historien décrit une chose *rare*. C'est que, nulle part comme à Sparte, on n'avait si bien taillé dans l'étoffe du bandit pour faire le patron du guerrier.

Mais c'est entre alliés que l'anarchie subsiste, malgré l'ascendant ou la « suzeraineté » des deux grandes cités prépondérantes. Thucydide met dans la bouche de Périclès les réflexions suivantes : « Ils (les Péloponésiens) ne peuvent faire une guerre soutenue... Les uns sont surtout préoccupés de telle vengeance qu'ils ont en vue, les autres craignent par-dessus tout de compromettre leurs intérêts privés ; on se rassemble lentement ; on n'accorde que peu d'attention aux affaires communes ; on s'occupe le plus souvent des siennes propres, chacun pense ne pas nuire, par sa négligence, à l'intérêt général, persuadé qu'un autre y pourvoira pour lui [3]. » Mais, en regard de ces observations profondes, qui

1. Thuc., liv. VIII, LXXXI.
2. *Id.* liv. V, LXVI.
3. *Id.*, I, CXLI.

font le procès de toutes les coalitions, le même auteur place le soin jaloux que prend Archidamos, roi de Sparte, d'exhorter les confédérés à l'union (ils en ont besoin) : « Mettez au-dessus de tout, dit-il, la *discipline* et la vigilance, et *obéissez* vivement au commandement ; car rien n'est plus beau, rien n'offre plus de garantie, de sécurité que des masses *disciplinées* et agissant *comme un seul* homme [1]. » En effet, pour un oui ou pour un non, une cité alliée fait comme Achille au siège de Troie ; elle se fâche, se met en grève, et rentre sous sa tente. Les trêves ne sont pas respectées par tous les membres d'une même ligue. La peur de voir un allié se détacher oblige à des expéditions parasites, qui éparpillent les forces et contrarient les plans d'ensemble. C'est ainsi que le général athénien Démosthènes, *pour complaire* aux Messéniens de Naupacte, s'engage dans une désastreuse campagne contre les montagnards étoliens. Si l'on n'est pas « gentil », c'est la brouille. A un moment — c'est pendant une trêve — une ligue accidentelle et provisoire composée des Athéniens, des Argiens, des Éléens et des Mantinéens, opère dans le Péloponèse contre une autre ligue des Tégéates et des Lépréens. La première ligue veut attaquer une ville de la seconde. « Les Éléens opinaient pour Lépréon, les Mantinéens pour Tégée. Les Athéniens et les Argiens s'étaient rangés à l'avis des Mantinéens. Les Éléens, *irrités* de ce que le choix ne fût pas tombé sur Lepréon, se retirèrent [2]. »

Cette trêve, pendant laquelle de tels coups de main ont lieu, a ceci de particulier qu'elle sert de prétexte à un imbroglio de rapprochements, de désaccords, d'alliances et de ruptures entre plusieurs cités, dont l'une, Argos, était d'abord restée neutre. C'est un vrai bourdonnement d'ambassades rivales et de coalitions ébauchées. Du reste, sous divers prétextes, la guerre continue. On y met seulement une sourdine. Naturellement, pour se concilier des « amitiés », il faut des merveilles de *complaisance* et des trésors de *persuasion*. Il faut promettre, et même donner ; il faut satisfaire dans chaque cité les intérêts

1. Thuc., II, XI.
2. *Id.*, liv. V, LXII.

et les rancunes du parti qui vous soutient. Il faut savoir « faire plaisir », même au prix d'une cruauté que l'on réprouverait soi-même. C'est pour faire plaisir aux Thébains que les Lacédémoniens massacrent les Platéens prisonniers. C'est pour faire plaisir aux Syracusains que le Spartiate Gylippe laissera massacrer Nicias, qui avait sa sympathie. En un mot, les généraux sont quelquefois obligés, selon un mot célèbre, de « suivre leurs soldats, puisqu'ils sont leurs chefs », et surtout les cités prépondérantes sont souvent obligées de suivre leurs alliés, parce qu'elles sont leurs « grandes amies ».

Enfin, un procédé très courant dans cette guerre, c'est la *trahison,* et la trahison est loin d'être considérée d'un œil aussi sévère que chez nous. Le traître n'est pas un traître ; c'est un *banni.* C'est un homme qui, ayant à se plaindre de sa cité, va offrir ses services à la cité rivale, *afin de pouvoir rentrer dans sa patrie* et d'y restaurer, avec l'appui des armes étrangères, le gouvernement de son choix. Le traître est donc patriote à sa façon et chaque cité possède un assortiment de ces personnages utiles, qui sont précieux pour indiquer *les bons trucs et les bons endroits.* En dehors de ces transfuges, chaque cité a dans son sein des gens tout prêts à trahir. Ce sont les *mécontents,* car tout mécontent est de la graine de banni.

Alcibiade, le plus fameux banni de cette époque, se charge lui-même, dans un discours que Thucydide met sur ses lèvres, d'exposer, dans l'assemblée des Lacédémoniens, ses « principes » à ce sujet. « Ceux qui ont le plus de droit à notre haine, dit-il, ne sont pas ceux qui, comme vous, ont pu nous traiter en ennemis quand nous l'étions réellement, mais bien ceux qui nous forcent à devenir ennemis, d'amis que nous étions. *J'aime ma patrie,* non pour y subir l'injustice, mais pour y trouver protection et sécurité ; aussi ne crois-je pas marcher maintenant contre une patrie qui soit mienne ; je vais bien plutôt reconquérir celle que je n'ai plus. *Le vrai patriotisme ne consiste point à ne pas attaquer une patrie* qu'on vous a injustement ravie, mais à mettre tout en œuvre, dans ses regrets, pour la

retrouver[1]. » Cette curieuse harangue, où Thucydide s'étudie évidemment à peindre l'état d'âme connu d'Alcibiade, a ceci d'intéressant qu'elle constitue *la théorie d'une pratique universelle,* théorie développée par un de ces Athéniens beaux parleurs, que nous avons vus se mettre, pour réussir, à l'école des rhéteurs et des sophistes.

Nous avons vu que la guerre du Péloponèse débute précisément par une histoire de bannis qui demandent à être réintégrés à Epidamme. C'est l'étincelle qui déchaîne la conflagration. Et, puisque nous parlions tantôt de *phrases-types,* en voici une qu'on peut cueillir au hasard :

« Oreste, fils d'Echécratidès, roi des Thessaliens, *chassé* du trône, *persuada* aux Athéniens de l'y rétablir[2]. »

En un mot, les *bannis* d'une cité font *partie de droit* de l'armée de la cité adversaire, et y sont traités avec tous les honneurs dus à ceux qui seront demain, peut-être, les chefs de la cité qui les a contraints à l'émigration. Car, rappelons-le, on ne conquiert pas une cité, *on y ramène les bannis pour avoir des amitiés dans la place.* Les « traîtres » peuvent donc toujours se dire qu'ils ne prêtent pas les mains à la destruction de leur patrie. A plus forte raison les cités qui « trahissent » une alliance peuvent toujours se dire que leur « défection », acte glorieux, leur a conquis la « liberté ».

Trois épisodes caractéristiques : un coup de main repoussé, un revers spartiate, un désastre athénien. — Ceci dit sur les caractères généraux de la guerre ; retenons-en trois épisodes pour les examiner en particulier. Nous y relèverons, en raccourci, d'intéressants phénomènes sociaux.

Ces trois épisodes sont le coup de main des Thébains sur Platée, au début de la guerre ; la capture des Spartiates de Sphactérie, qui mit la terreur dans Sparte, et la catastrophe des Athéniens en Sicile, qui précipita la chute d'Athènes.

Les Thébains, alliés de Sparte, profitent de la guerre pour

1. Thuc. liv. VI, XCII.
2. *Id.*, I, CLI.

tenter une surprise contre Platée, leur voisine, alliée d'Athènes, avec laquelle ils ont une *vendetta*. — On voit le rôle des alliés et les petites guerres particulières, engendrées par la *proximité des cités*, qui se greffent sur la grande.

Ces Thébains partent au nombre de trois cents. — Petitesse des armées.

Ils arrivent à Platée la nuit, « au moment du premier sommeil », sans déclaration de guerre. — Surprise nocturne et procédés de bandits.

« Ce furent, dit Thucydide, des habitants de Platée, Nauclide et ses complices, qui les appelèrent et leur ouvrirent les portes. » — Rôle des traîtres et des mécontents.

Les Thébains, une fois entrés, se groupent sur la place, l' « agora » et, au lieu d'envahir les maisons, comme le leur conseillent les traîtres, procèdent « à des proclamations conciliantes, afin d'amener la cité à un accord amiable ». Ils font donc proclamer par un héraut qu'ils sollicitent l'alliance des Platéens. — Rôle de la persuasion, de l'*éloquence* et de la *recherche des amitiés*. — De même que des Platéens ont trahi leur cité pour les Thébains, ceux-ci espèrent que Platée en bloc trahira la ligue athénienne pour la ligue péloponésienne.

« Quand les Platéens, poursuit Thucydide, s'aperçurent que les Thébains étaient dans leurs murs... ils furent d'abord saisis de terreur, car ils croyaient les ennemis beaucoup plus nombreux, la nuit les empêchant de distinguer. Ils consentirent donc à traiter... » — Donc le calcul des Thébains n'était pas mauvais en principe. — Mais « au milieu des pourparlers, ils (les Platéens) s'aperçurent que les Thébains étaient en petit nombre ». — Voilà qui change la face des choses. — Les Platéens, se ravisant, « se réunirent en perçant les murs mitoyens... mirent en travers des rues des chars dételés, en guise de murailles » ; puis, après ces ingénieux préparatifs, tombèrent sur leurs ennemis. « Ils se précipitèrent sur eux à grand bruit... femmes et serviteurs, avec des cris et des hurlements, lancèrent du haut des maisons des tuiles et des pierres. » — Ici, c'est l'embuscade renversée, et qu'on remarque les *fortifications*

improvisées par les Platéens. Cette défense farouche des maisons rappelle les scènes grecques et albanaises des plus récentes guerres modernes. — Les Thébains fuient, mais, ne connaissant pas les lieux, ils s'égarent dans l'obscurité. Du reste, « un Platéen ferma la porte par laquelle ils étaient entrés, la seule qui fût ouverte ». Le gros des agresseurs est donc pris comme dans une souricière. Les bandits de Thèbes ont affaire à des gaillards de même acabit.

Les Thébains se sont rendus à discrétion. D'autres Thébains arrivent de Thèbes, retardés par un torrent qu'un orage a subitement grossi (nature montagneuse du sol). On parlemente, et les Thébains, qui voulaient d'abord ravager la banlieue platéenne, consentent à se retirer sur la promesse — selon eux — qu'on ne tuera pas les prisonniers. Les Platéens prétendent n'avoir rien promis et les prisonniers sont massacrés. — Toujours l'ergotage et les procédés de bandits.

L'épisode se termine par l'intervention des Athéniens qui mettent garnison à Platée, et emmènent chez eux les femmes, les enfants et les invalides. La cité prépondérante, à qui Platée a été fidèle, joue, en retour, son rôle de protectrice et de « grande amie ».

Malheureusement pour Platée, les Lacédémoniens vont arriver, et leur présence terrifiante aura pour effet d'intercepter désormais tout secours d'Athènes. Nous avons mentionné la tragique issue de ce siège. Mais, quand les Platéens affamés se livreront, ils ne seront plus que deux cents.

L'épisode de Sphactérie, que des critiques inattentifs ont trouvé trop développé dans Thucydide, a ceci de capital qu'il montre *à quoi tenait l'existence d'une cité comme Sparte*.

Sphactérie est une petite île sur les côtes de Messénie. Elle bouche à peu près la rade de Navarin — l'antique Pylos — et, par ses deux extrémités, elle est *très près de la terre*. A l'un de ces deux passages, deux vaisseaux seulement, dit Thucydide, pouvaient passer de front. C'est à Pylos, en face de cette île, que Démosthènes, général athénien, débarque et construit le fort dont nous avons parlé. — Rôle des murs.

Sparte n'est pas loin, mais les Lacédémoniens, tout d'abord, ne bougent pas. Ils ne bougent pas de suite pour deux raisons : d'abord ils dédaignent les Athéniens, incapables de tenir contre eux sur terre ; ensuite le gros de leurs forces est précisément en train de ravager l'Attique. Les Spartiates « de réserve » ne peuvent pas quitter Sparte avant le retour de cette armée absente, *parce que les ilotes se révolteraient.*

L'armée lacédémonienne de l'Attique est donc rappelée, et les Spartiates de réserve, la voyant revenir, partent enfin pour Pylos. Ils essayent d'enlever le fort, mais, selon leur habitude, ils échouent devant les murs.

On pense avoir d'autres ressources. Une flotte de la confédération péloponésienne, arrivant de Leucade après avoir trompé une croisière athénienne, reçoit l'ordre d'attaquer la place par mer. La mer, dans l'espèce, c'est la rade de Pylos, dont les orifices sont constitués par les deux petits détroits séparant le continent de Sphactérie. Cette étroitesse exceptionnelle des détroits suggère aux Lacédémoniens une idée : celle d'obstruer ceux-ci pour empêcher la flotte athénienne — qui stationne en ce moment à Zacynthe — de pénétrer dans la rade. Pour corser la défense, on occupera fortement l'île de Sphactérie, qui se trouvera *faire corps avec le continent.* Quatre cent vingt Spartiates passent dans l'île. — Procédé du *blocus*, et du blocus *continental*, le seul qui convienne aux Spartiates.

Cependant la flotte athénienne arrive. Contrairement aux calculs des Lacédémoniens, elle force les passes, et, dans cette rade de Navarin, prédestinée à des opérations de ce genre, détruit la flotte ennemie. Sphactérie, par cet événement, *se trouve redevenir une île.* Elle a beau n'être séparée du continent que de la largeur de deux vaisseaux, et le rivage continental a beau être occupé par les Lacédémoniens et leurs alliés, la supériorité navale des Athéniens fait de ce petit vestibule d'eau une infranchissable barrière, et les Spartiates, descendus dans l'île, sont *virtuellement* prisonniers.

Ces prisonniers, il faut les cueillir. Mais la chose n'est pas simple. Les Spartiates, en bons Spartiates, ne songent pas à se

rendre, et les Athéniens, en bons Athéniens, ne tiennent pas à débarquer dans l'île pour se mesurer avec ces robustes lutteurs. Quoique supérieurs en nombre, ils ont *une peur bleue* des quatre cent vingt guerriers captifs sur ce roc. Pendant soixante-douze jours, la flotte athénienne se contente de monter la garde. Les vaisseaux passent et repassent dans les petits détroits, faisant la police, empêchant les évasions et tâchant, avec un succès partiel, d'empêcher le ravitaillement, mais c'est tout. Peu d'événements mettent aussi bien en relief les aptitudes différentes des deux peuples.

Cependant Athènes s'énerve, et Cléon s'indigne. « Quoi, dit-il en substance au peuple, on ne s'empare pas de ces Spartiates; c'est si facile! » — « Si c'est facile, allez-y donc! » ripostent les adversaires de Cléon, enchantés de le prendre au mot. Cléon, voyant qu'on veut le nommer général en chef, *a peur* et résiste. Mais il s'est pris au piège et se voit forcé de partir, très ennuyé de l'aventure. Or, par un concours de circonstances, il arrive au bon moment. Les Spartiates, dans leur île inhospitalière, commencent à être exténués; un incendie a détruit des bois qui les cachaient; enfin les forces athéniennes sont plus imposantes. Bref, Cléon arrive au moment où Démosthènes, même sans lui, aurait attaqué. L'armée athénienne débarque donc, non sans appréhension, et non sans un prudent déploiement d'alliés et de troupes légères. Enfin, après une journée entière de lutte acharnée, les Spartiates, pris à revers sur une éminence rocheuse *par des Messéniens alliés d'Athènes qui connaissent un certain sentier*, capitulent. C'est pour Athènes un succès capital et pour Cléon un triomphe inespéré. « L'autre jour, dit Démosthènes dans les *Chevaliers* d'Aristophane, je venais de pétrir à Pylos une galette lacédémonienne; le rusé coquin (Cléon) tourne autour de moi, l'escamote et offre en mon nom ce gâteau qui était de ma façon. »

Or, cet événement répand à Sparte une terreur mortelle. La plupart des prisonniers sont des citoyens des meilleures familles de Sparte. Leur absence cause *un vide terrible*. Si les Athéniens les massacrent, ce sera pour leur aristocratie guerrière *une*

saignée irrémédiable. Ces quatre cents héros manqueront pour comprimer les ilotes. C'est que chacun de ces quatre cents est un guerrier d'élite, un échantillon humain de premier choix, une *valeur précieuse* par la rareté des valeurs semblables. Aussi Sparte, la fière Sparte, s'humilie-t-elle immédiatement, et envoie des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix. Elle insiste, supplie presque, elle menace les Athéniens de l'implacable « vendetta » que leur déclareront les familles spartiates, si les prisonniers sont massacrés. Longtemps les Athéniens tergiversent, et les hostilités continuent provisoirement; mais enfin les avances de Sparte sont agréées et une trêve est conclue, grâce à la mort de Cléon, par l'intermédiaire pacifique de Nicias (421).

L'expédition des Athéniens en Sicile, qui met fin à cette trêve, constitue à elle seule toute une longue histoire. Résumons-en les traits saillants.

Athènes s'engage en Sicile parce qu'elle y a *des cités amies*, à qui elle veut *faire plaisir*. — Influence des amitiés.

Athènes rêve d'établir sa suzeraineté sur la Sicile, parce que c'est une *île*, et qu'elle domine déjà de grandes îles, comme l'Eubée, Samos, Chio, Lesbos. Elle se dit donc : « Pourquoi pas ? »

Athènes est tentée par la Sicile parce que la Sicile est riche en blé, et que ce blé sert à alimenter le Péloponèse. Quelle aubaine pour les Athéniens si le blé sicilien, par la voie des tributs, venait inonder le Pirée et si, du même coup, on avait le moyen d'affamer Sparte!

La Sicile est pour les Athéniens un Far-West dont on leur fait des récits merveilleux. Ces récits excitent la soif des aventures. Des âmes de « conquistadors » se révèlent. On rêve de conquérir Carthage. C'est l'état d'âme de la « toison d'or ».

« Notre but en faisant voile pour la Sicile, dit Alcibiade aux Lacédémoniens, était de soumettre, s'il était possible, les Siciliens d'abord, puis, après eux, les Italiens, et ensuite de faire une tentative contre les peuples soumis aux Carthaginois et contre Carthage elle-même... Nous devions alors attaquer le Péloponèse

.. et ensuite étendre notre domination sur le monde grec tout entier [1]. »

En un mot, dans leur ambition imaginative et sans frein, les Athéniens ont dépassé la mesure. Ils n'ont pas vu que la Sicile est un *trop gros morceau*. « La plupart des Athéniens, dit Thucydide, *ignoraient la grandeur de l'île*, le nombre de ses habitants, Grecs et barbares; ils ne soupçonnaient pas que la guerre qu'ils allaient entreprendre ne le cédait que de bien peu en importance à celle du Péloponèse. »

Ils ne se représentent pas non plus que, si la Sicile a des traits communs avec la Grèce, elle a *des plaines plus larges*. Conséquence : les Siciliens ont plus de cavalerie. Ce petit fait nuira aux Athéniens en les empêchant de rendre décisives les victoires qu'ils remporteront.

Les Athéniens envoient une brillante flotte commandée par trois chefs : Nicias, *qui desapprouve l'expédition* et y va à contre-cœur; Lamachos, une médiocrité, et enfin Alcibiade.

Alcibiade, capitaine audacieux et génie organisateur, est peut-être le seul homme capable de faire réussir une entreprise aussi téméraire. Mais, la veille du départ d'Athènes, des statues de Mercure sont mutilées. Une rumeur sourde accuse Alcibiade, qu'on laisse pourtant partir. Mais « l'affaire Alcibiade » suit son train et révolutionne les cerveaux. Les « ennemis particuliers » du général se remuent. Bref, à peine arrivé en Sicile, Alcibiade est rappelé. C'est la désorganisation volontaire du commandement.

Alcibiade passe à Sparte; il *trahit* et met son intelligence au service des ennemis de sa cité. C'est le type le plus éclatant de ces *transfuges* dont nous avons signalé le rôle essentiel.

Lamachos est tué; l'armée reste livrée à Nicias, figure bien différente d'Alcibiade. Nicias est le type de l'Athénien honnête, modéré, conservateur. Quoique bien vu par les aristocrates, il est « rallié » à la démocratie, qui fait grand cas de ses talents. Riche et bienveillant, il a su se faire de nombreux *amis* qui font

1. Thuc., VI, I.

une partie de sa force. Son mérite stratégique est tel que le peuple, très intelligent au milieu de ses inconstances, ne veut pas lâcher un tel serviteur, et l'oblige à « marcher » quand même. Nicias demeure donc seul, de plus en plus effrayé d'une tâche qu'il sait écrasante. Il s'entoure de précautions qui le retardent, assiège Syracuse avec méthode, mais avec lenteur. Naturellement, il construit *un mur,* auquel les Syracusains opposent un *contre-mur*, qui met obstacle à l'achèvement du blocus. Syracuse n'en est pas moins fort inquiète et implore le secours de Sparte, et Sparte lui envoie *un homme :* Gylippe.

Gylippe arrive, et change la face des choses. Il joue deux rôles : celui de capitaine instructeur et celui de sergent recruteur. D'une part, il exerce les Syracusains ; de l'autre, grâce à l'imperfection du blocus, il fait venir de toute la Sicile des auxiliaires. Cet homme fait l'effet d'un ferment qui soulève soudain une pâte. C'est la supériorité militaire de Sparte qui se fait sentir par la seule entremise d'un capitaine bien choisi.

Nicias, immobilisé dans son camp, demande à Athènes, soit de rappeler l'armée, soit d'envoyer des renforts considérables. Athènes s'entête. Quoique bloquée à ce moment même par les Spartiates, elle envoie Démosthènes, le héros de Pylos, avec une flotte aussi forte que la première. Thucydide note avec justesse l'extraordinaire paradoxe de cette situation : une ville maritime bien fortifiée peut seule se permettre *le luxe d'une expédition lointaine au moment même où elle a les ennemis sous ses murs.*

Démosthènes, général brave et expéditif, mais qui ne connaît rien des formidables difficultés contre lesquelles Nicias se débat depuis longtemps, veut brusquer les choses et fait tenter un assaut *nocturne.* On est battu.

Alors se produit un événement capital, qui est l'inverse de l'épisode de Sphactérie. La flotte athénienne *est emprisonnée dans une rade transformée en lac* par les Syracusains qui ont obstrué l'entrée. De plus, les Syracusains, grâce à d'ingénieux dispositifs qui modifient leurs propres vaisseaux, ont trouvé le moyen de neutraliser la supériorité de manœuvre des navires athéniens et de transformer, pour ainsi dire, le combat naval en combat ter-

restre. La rade est aussi trop petite pour que les Athéniens, dont les équipages ont d'ailleurs bien souffert depuis le commencement du siège, puissent opérer leurs savantes évolutions. Les assiégeants, frappés d'épouvante *à la vue de la mer qui se ferme*, essayent de débloquer la passe. Une bataille navale s'engage, suprême, acharnée, désespérée, et dont le récit est peut-être la page la plus impressionnante de Thucydide. *Les Athéniens sont battus et battus sur mer*. C'est l'anéantissement de tout espoir, la débâcle effroyable et définitive. Traqués dans une lamentable retraite à travers la Sicile, harcelés dans les gorges et les collines par des ennemis qui improvisent des *murs* pour barrer les bons passages, les Athéniens capitulent, mourants de faim et de soif, et sont réduits en esclavage. Démosthènes et Nicias sont massacrés.

Dans cette campagne, les Athéniens déploient, comme partout, leurs qualités d'ingéniosité, de souplesse, de diplomatie, de science technique; mais ils sont victimes d'une confusion initiale. L'erreur des Spartiates, à Sphactérie, avait été de traiter comme un continent ce qui était une *île*. L'erreur des Athéniens, en Sicile, a été de traiter comme une île ce qui était, au point de vue pratique, un vrai petit *continent*. La Sicile ne pouvait être comparée à Chio et à Lesbos, qui sont d'ailleurs bien plus rapprochés d'Athènes. En outre, Syracuse, la cité prépondérante de Sicile, était riche, puissante, peuplée, outillée pour les luttes navales. C'est ce dont on aurait pu se rendre compte avec un gouvernement calme, doué de sang-froid et d'esprit de suite. Mais c'étaient les qualités qui manquaient le plus aux politiciens d'Athènes. Assez intelligents pour avoir confiance en Nicias qui a du mérite, ils refusent obstinément d'écouter les objections de cet homme de mérite, et Nicias lui-même a peur de trop insister. « Il ne voulait pas, connaissant le caractère des Athéniens, s'exposer à tomber victime d'*une accusation* infamante et injuste[1]. » En un mot, les emballements de l'agora faisaient taire les compétences stratégiques et intimidaient les objections du bon sens.

1. Thuc., VII, XLVIII.

Athènes perdue par son instabilité et sa nervosité : le type d'Alcibiade. — On voit se dessiner les causes qui amènent la défaite définitive d'Athènes.

La grande cause, qui domine toutes les autres, c'est l'*instabilité du gouvernement démocratique*, lequel tourne franchement à la démagogie.

Combinons par la pensée les influences de divers phénomènes connus : le *bavardage incoercible*, produit de la cueillette et du commerce, l'ascension rapide de *nouvelles couches sociales*, fruit d'un rapide développement commercial, le *nombre relativement grand des citoyens*, qui en fait littéralement une « foule », le *succès prodigieux* des orateurs qui savent remuer les passions des foules, l'*exaspération de la vie urbaine*, produite par l'afflux anormal et forcé des campagnards dans la ville, cette *crainte maladive de la tyrannie*, laissée par les révolutions précédentes, et nous comprendrons le manque d'équilibre qui est le signe distinctif de l'opinion athénienne.

« Si les Athéniens, proclame Thucydide, finirent par succomber, *ce ne fut que sous leurs propres coups*, au milieu des ruines amoncelées par leurs dissensions intestines[1]. »

Périclès, avons-nous dit, meurt de la peste dès la deuxième année de la guerre. Il meurt au bon moment. Un fort courant d'opinion commençait à se dessiner contre lui. *On l'accuse d'avoir poussé à la guerre*, ce qui n'empêchera pas la foule d'acclamer de nouveau, bientôt après, la guerre à outrance. Condamné à une amende, Périclès est presque aussitôt après réélu général. Lui disparu, des démagogues inférieurs se disputent l'influence. Ce sont eux que raillent amèrement Socrate, Platon, Aristophane. A chaque instant des généraux sont blâmés, disgraciés, condamnés pour n'avoir pas fait ce que la foule, de son agora, aurait voulu leur voir faire. Ceux qui acceptent la capitulation de Potidée sont blâmés parce que le peuple aurait voulu qu'on forçât les Potidéates à se rendre *à discrétion*. Nous avons vu que Thucydide est banni pour n'avoir pas eu le

1. Thuc., II, LXV.

temps de secourir Amphipolis. *Il fallait avoir le temps.* Pachès, qui a réprimé victorieusement la rébellion de Mytilène, en est récompensé par des accusations, et, comme il désespère de triompher en justice, il se perce de son épée. Avant la grande expédition de Sicile, les généraux Pythodore, Sophocle et Eurymédon, envoyés dans cette île pour secourir des alliés, sont, les deux premiers exilés, le second condamné, pour avoir conclu un accommodement qui pacifie le pays. On les accuse de « s'être laissés gagner par des présents ». Accusation terrible, et qui revient volontiers. Le « pot-de-vin » déchaîne des fureurs intenses. « Ceux-là sont les pires de tous, dit Diodote dans son discours contre Cléon [1], qui se font un argument de l'imputation de vénalité... Si l'on donne franchement un conseil utile, on est soupçonné d'en attendre quelque profit secret. » Le même Diodote, à qui l'historien fait visiblement exprimer les vices de l'organisation politique, ajoute : « D'un côté, celui qui veut faire adopter les mesures les plus funestes doit se concilier le peuple en le trompant ; de l'autre, *celui qui ouvre un avis utile est également obligé à mentir* pour trouver créance. » Et plus loin encore : « S'il vous survient quelque échec, cédant au premier mouvement de colère, vous faites payer au conseiller seul la peine d'une opinion que vous avez partagée, d'une faute qui a été celle de la majorité. »

Nous avons vu le rappel d'Alcibiade, qui enlevait à l'expédition de Sicile le seul homme capable, par sa hardiesse même et ses coups de tête heureux, de faire réussir cette téméraire entreprise. Ce même Alcibiade, bientôt après, est rappelé en triomphe. Ce sont des ovations délirantes en l'honneur de celui qui, naguère, « trahissait » la cité au profit de Sparte. Mais l'apothéose dure peu, le temps de laisser remporter au jeune capitaine la brillante victoire de Cyzique, et, vite, un *second bannissement* frappe le vainqueur, parce qu'un de ses lieutenants, ayant en son absence livré un combat malgré son ordre, a perdu quelques galères. L'Athénien passe, en un mot, d'un extrême à l'autre ; il acclame

1. Thuc., III, XLII.

et maudit les gens avec une incroyable facilité. Nicias est bien parvenu à faire conclure une trêve avec Sparte; mais, quelques années après, l'orateur Antiphon, homme vertueux et grave, nous dit Thucydide, est condamné à mort pour avoir tenté un rapprochement analogue. Par compensation, l'orateur Andocide, esprit brouillon et violent, un des chefs du parti hostile à Antiphon, sera condamné à son tour et forcé de s'exiler à Chypre, parce qu'il est soupçonné de « sacrilège ».

C'est que les questions religieuses passionnent les esprits d'une façon inimaginable et se mêlent intimement aux passions politiques. Avoir « violé les mystères » n'est pas moins terrible, pour un homme, que d'avoir « reçu des présents ». S'il y a du scepticisme chez les sophistes, s'il y a une ébauche de religion naturelle raisonnée chez Socrate, Platon et leurs disciples, il y a des *superstitions ardentes* dans les masses. Ces superstitions sont ardentes parce que l'atmosphère querelleuse de la vie publique leur a infusé son ardeur, et parce que des politiciens intéressés exploitent habilement le sentiment religieux. Cette exploitation est visible dans le cas de Socrate. Elle ne l'est pas moins dans celui d'Alcibiade, homme vicieux, certes, mais qui n'est pas poursuivi à cause de ses vices. C'est l'histoire des statues mutilées qui déchaîne l'orage contre le jeune général, et celui-ci, en définitive, se montre avisé en ne rentrant pas à Athènes. Coupable ou non, il risquait fort de boire la ciguë. Mais le cas le plus impressionnant de superstition aiguë est celui dont sont victimes les généraux vainqueurs aux îles Arginuses. C'est vers la fin de guerre. Athènes, déjà épuisée, par un suprême effort, a équipé une dernière flotte et l'a confiée à *dix généraux* (admirez ces précautions démocratiques) qui rencontrent près de l'Hellespont, aux îles Arginuses, la flotte péloponésienne, commandée par le Spartiate Callicratidas. Les Athéniens, une dernière fois, triomphent. Mais, une tempête étant survenue après la bataille, les généraux négligent de rendre les honneurs funèbres aux morts tombés à l'eau. Cette « impiété » déchaîne aussitôt dans l'opinion une bourrasque formidable, et *les dix généraux vainqueurs sont condamnés à mort*. N'est-il pas vrai de

dire que les fièvres politiques, mêlées à la déformation des sentiments religieux, peuvent métamorphoser le peuple « le plus spirituel de la terre » en un peuple absolument fou?

Ce type d'Alcibiade lui-même, dont nous avons dit un mot, résume assez bien, dans son éclat spécial, les vertus et les vices d'Athènes. Neveu de Périclès, riche, ambitieux, Alcibiade rêve d'être un grand politicien, et, comme il sait que la « philosophie » fournit des idées à l'orateur, il a le flair de s'attacher à Socrate. *Il exprime le suc de cette philosophie, dans des vues d'utilité personnelle*, puis se lance dans l'arène, non sans frapper l'attention des badauds par des originalités systématiques. *Il veut bien parler et veut qu'on parle de lui.* De là l'histoire du chien payé sept mille drachmes, et dont il fit couper la queue, uniquement pour donner aux Athéniens l'occasion de ne pas l'oublier. Mais ses façons de « snob » indisposent une partie du public, qui l'accuse de viser à la « tyrannie ». Pour démentir cette dangereuse accusation, Alcibiade flatte le peuple. Il pousse à la guerre, comme les démagogues, préconise avec ardeur l'expédition de Sicile, combat l'influence pacifique de Nicias, et toutefois, en même temps, intrigue avec les Lacédémoniens. Dissolu dans ses mœurs, il sauve l'élégance ; léger, il n'en montre pas moins des qualités d'homme d'État et de militaire, s'adaptant à tout en *dilettante,* posant à Sparte pour l'homme austère, puis, chez le satrape Tissapherne, s'accommodant des voluptés et de la mollesse des Orientaux. Il finit par mourir *banni,* après avoir, dans son dernier exil, donné aux commandants de la dernière flotte athénienne des conseils *qu'on ne veut pas écouter*. C'est bien le type du « mauvais garnement » merveilleusement doué, un polisson de génie presque sympathique, et qui, moitié par sa faute, moitié par celle d'un milieu qui lui ressemble, gâche sa vie en défaisant les belles choses qu'il avait commencé d'accomplir.

C'est avec beaucoup d'esprits de cette sorte, plus ou moins brillants, qu'une cité comme Athènes peut gaspiller ses forces, ses flottes, ses trésors, ses ressources de toute espèce. Voyons, au contraire, comment la coalition péloponésienne, malgré son

infériorité maritime, sa pauvreté, et l'inaptitude des Spartiates à prendre les villes, put l'emporter finalement.

L'esprit de suite des Spartiates, cause de leur triomphe, et leur inaptitude en dehors des choses militaires, cause de la stérilité de celui-ci. — Sparte ne l'a pas emporté seulement par sa supériorité militaire. Elle l'a emporté par l'*esprit de suite* de son gouvernement.

Il y avait sans doute des discordes à Sparte comme à Athènes, mais beaucoup moins. L'*esprit de discipline*, sorti, comme nous l'avons vu, d'une nécessité de situation, comprime les mécontentements. A Sparte, le pouvoir, représenté par deux rois et cinq éphores, n'est pas gêné par *la foule*, mais contrôlé par un sénat de vieillards. L'ensemble des citoyens spartiates, d'ailleurs, représente une aristocratie militaire, habituée à suivre ses chefs. Ses décisions y sont plus secrètes et moins discutées qu'ailleurs. Hors de Sparte, l'armée est commandée généralement par le roi, *un seul roi*, qui est alors absolu, et dont l'autorité est, non seulement respectée par les Spartiates, mais acceptée, nous l'avons vu, par tous les alliés comme *une chose qui va de soi*. Ce commandement des rois participe à l'inamovibilité de ceux-ci. On peut quelquefois les contrarier sourdement, mais on ne les dépose pas (sauf exceptions bien rares). Même quand ce sont de simples généraux qui commandent, l'opinion publique de Sparte, plus calme, plus conservatrice, plus compétente en choses militaires, sait se mettre à leur place et leur laisser plus de coudées franches. Si ces traits ne sont pas absolus et admettent des correctifs, ils suffisent à établir une grande différence entre la manière de Sparte et celle d'Athènes.

Cet esprit de suite des Spartiates se manifeste dans la poursuite continue de trois plans simultanés qui, se combinant ensemble, finissent par atteindre leur but.

Il se manifeste, en premier lieu, dans *ce pillage méthodique de la banlieue d'Athènes*, que nous avons signalé. Ce pillage, d'abord renouvelé tous les étés, puis rendu continuel, produit

sur les Athéniens trois effets : 1° effet d'appauvrissement partiel; 2° effet de contamination par l'entassement des êtres humains dans la ville; 3° effet d'énervement et de surmenage.

Cet esprit de suite des Spartiates se manifeste encore dans leur propagande insurrectionnelle, jamais découragée, chez les alliés d'Athènes. Par le mécanisme des mécontents, des bannis et des ambassadeurs, les Lacédémoniens suscitent à chaque instant des défections, qui obligent Athènes à diriger contre ses *amis* infidèles des flottes préparées pour agir contre ses *ennemis*. Méthodiquement, les Spartiates cherchent d'abord à se rapprocher de l'Hellespont par la voie de terre, en révoltant sur leurs chemins les cités des côtes de Macédoine et de Thrace inféodées aux Athéniens. C'est le rôle du roi de Sparte Brasidas, qui, par force, promesse ou menace, détermine ainsi la chute de plusieurs places fortes, comme Amphipolis. Or, on concevra l'intérêt qu'avait pour Athènes l' « amitié » de ces cités du nord de l'Archipel, si l'on songe qu'elles gardaient *la route de l'importation des bois de construction pour la marine*. C'est avec les forêts de Thrace qu'Athènes construisait ses vaisseaux. Puis, après les désastres de Sicile, Sparte entame résolument l'Ionie. Elle occupe Milet, insurge l'île de Chio et plusieurs autres îles ou presqu'îles de cette région. Vers la fin de la guerre, elle insurge l'Eubée, un des greniers d'Athènes, ce qui commence à sonner le glas de celle-ci. Nous avons noté ce rôle de « pépinière de capitaines » joué par Sparte à l'égard des insurrections latentes qui demandent un chef. On dirait que le gouvernement de Sparte a mûrement pesé et médité les paroles que lui adressaient, dès le commencement de la guerre, les ambassadeurs de Mytilène désireux de détacher Lesbos des Athéniens. « ... Ce n'est pas dans l'Attique que sera, comme quelques-uns le pensent, le siège de la guerre; c'est dans les contrées d'où l'Attique tire ses ressources[1]. » Chaque cité qui quitte l' « amitié » d'Athènes pour l' « amitié » de Sparte prive la première de quelqu'une de ces ressources en blé, bois, denrées, tributs,

1. Thuc., III, XIII.

mercenaires, etc., sur lesquelles était fondée, avec la complication propre aux organisations commerciales, la prospérité du centre athénien.

Cet esprit de suite se manifeste enfin dans la persévérance avec laquelle les Spartiates, qui ne sont pas marins du tout, arrivent à constituer, malgré une foule de revers, une marine capable de tenir tête à la marine athénienne. Sparte elle-même n'a pour ainsi dire pas de vaisseaux. Mais dans la ligue qu'elle dirige figurent Corinthe, Sicyone, Epidaure, et quelques autres ports qui, tant bien que mal, mettent en ligne des escadres dont la réunion fait nombre. Presque invariablement, ces escadres sont battues par les Athéniens, mais les vaincus ne se découragent pas, et recommencent leurs tentatives. Vers la fin de la guerre, un secours précieux leur arrive en la personne des Syracusains. « Personne, constate Thucydide, ne ressemblait plus aux Athéniens; aussi n'eurent-ils pas d'ennemis plus redoutables[1]. » Un autre secours vient de l'or des Perses qui, trouvant intérêt à diminuer la puissance de cette Athènes qui les a battus et domine plus ou moins directement leurs rivages, subventionnent les confédérés péloponésiens. C'est au moyen de ces flottes, peu à peu aguerries, que les Spartiates et leurs alliés, après les désastres de Sicile, soulèvent l'Ionie et atteignent enfin l'Hellespont. Une lutte vigoureuse s'engage alors autour de *cette route des blés* et des autres richesses du Nord. C'est là — fait significatif — que se livrent les trois dernières grandes batailles de la guerre : celle de Cyzique, au débouché nord de l'Hellespont, gagnée par Alcibiade sur les Péloponésiens; celle des îles Arginuses, au débouché sud de l'Hellespont, le dernier triomphe d'Athènes (qui traite ses sauveurs comme nous l'avons vu), et enfin celle d'Ægos-Potamos, livrée *dans l'Hellespont même, au centre de cet étroit corridor* dont la destinée va décider de celle d'Athènes. Les Athéniens surpris *à terre, sur le rivage* occidental où ils stationnent, et surpris *à cause de la proximité du rivage oriental* où stationne la flotte ennemie, sont irrémédiablement battus et leur dernière flotte anéantie. Cette

1. Thuc., VIII, xcvi.

fois, c'est la fin, et Athènes, *affamée désormais par mer* comme elle l'est depuis longtemps par terre, capitule au bout de six mois.

Les conditions imposées à la cité vaincue par Lysandre, son vainqueur, sont en elles-mêmes assez suggestives, et répondent bien à ce que nous avons dit de l'état social. Ces conditions sont : 1° *la démolition des murs*, ces terribles murs devant lesquels s'arrêtaient respectueusement les guerriers de Sparte; 2° *l'évacuation des cités conquises*, c'est-à-dire la rupture de tout lien pouvant établir l'autorité d'Athènes sur d'autres cités; 3° *la limitation des forces maritimes* à douze vaisseaux, autrement dit la revanche des terriens sur cette marine qui leur a fait tant de mal et une précaution draconienne contre le retour de sa prépondérance; 4° *l'alliance avec Sparte*, ou la mise en pratique de cette *amitié forcée* dont nous avons vu tant d'exemples; 5° enfin le *rappel des bannis*, sur lesquels Sparte va s'appuyer pour créer un nouveau gouvernement à Athènes. Conformément à la nature de la Cité grecque, les vainqueurs n'annexent pas; *ils installent des amis* au pouvoir dans la cité qu'ils viennent de vaincre, et ce pouvoir sera de l'espèce qui a les préférences de la cité victorieuse. Athènes passe donc de la démocratie à l'oligarchie, et *trente Athéniens sympathiques à Sparte* prennent la direction des affaires. C'est ce qu'on appellera plus tard les « trente tyrans » (404).

Après quoi, Sparte se retire, ayant accompli sa besogne directrice et militariste, entourée d'un prestige glorieux qui flatte évidemment ses guerriers, mais sans avoir accompli, en définitive, aucun acte d'ascension sociale. *Son type n'a pas d'expansion.* Au cours de la guerre, elle a essayé de fonder une cité nouvelle en Thessalie, Héraclée, et a fait appel à tous les concours. Cet essai a lamentablement échoué. Détaché de la culture et des autres travaux usuels, le Spartiate demeure un athlète, un soldat, un « capitaine », un splendide meneur de bandes disciplinées, mais *il n'est que cela et ne sait pas faire autre chose.* C'est pourquoi ses triomphes demeurent des triomphes en l'air, sans enracinement dans le sol, et sans influence heureuse, par conséquent, sur l'avenir de la race.

X

LES MERCENAIRES. — CE QUI LES POUSSE EN ASIE. — CE QUI LES ARRÊTE ENCORE. — DEUXIÈME ÉCHANTILLON DES GUERRES ENTRE CITÉS : THÈBES CONTRE SPARTE.

Le développement du type mercenaire. — Les guerres entre cités, telles que la guerre du Péloponèse, tendent à développer le type du batailleur professionnel.

Certains citoyens s'habituent à vivre le plus souvent hors de leur cité, et à faire de la guerre leur moyen d'existence, qui comprend deux éléments : la solde et le butin.

En outre, ce métier est tout à fait ce qu'il faut pour les nombreux *bannis* à qui leur patrie est interdite. Ces bannis, nous l'avons vu, sont tout disposés à porter les armes contre n'importe qui, et spécialement contre leur cité.

Le développement de la richesse dans certaines cités, résultat du commerce et des tributs payés par les cités vassales, permettent l'affectation de crédits importants à des *soldes* régulières, et dès lors les batailleurs professionnels sentent leur « avenir » à peu près assuré. Bien entendu, le mercenaire n'oublie pas le *casuel* du métier, c'est-à-dire ces lucratifs pillages qui ont fait depuis des siècles le bonheur de ses ancêtres. De là une disposition persistante à aller combattre *loin,* si quelque « toison d'or » est signalée au delà des mers. La toison d'or, ce sera la Perse, et les expéditions de l'âge héroïque tendront à se renouveler sous une autre forme.

Athènes avait déjà employé des mercenaires pendant la guerre du Péloponèse, et, vers la fin de cette guerre, les Péloponésiens s'étaient mis aux gages des satrapes perses. Mais çà et là, individuellement, beaucoup d' « amateurs » se louaient au plus offrant. Hermocrate de Syracuse, parlant aux Siciliens lors de l'expédition d'Athènes, disait avec une nuance d'ironie : « Attirons chez nous ces hommes qui vont partout offrir leurs armes, même quand on ne les appelle pas »[1]. Athènes une fois vaincue et la grande guerre terminée, il est clair que d'innombrables « bonnes volontés » vont se trouver disponibles, et que, de ce « chômage », sortiront facilement des aventures nouvelles, destinées à donner de l'ouvrage à tous ces javelots inoccupés.

Mais tandis que le type du soldat de métier se constitue ou se perfectionne, un phénomène corrélatif se produit dans la Cité. Celle-ci se départage, et, puisqu'une catégorie de gens s'érigent en spécialistes de la guerre, beaucoup d'autres citoyens en profitent pour esquiver désormais le service ou en faire le moins possible. Ils sont d'autant moins soldats que les autres le sont plus. De là, nous le verrons tout à l'heure, un certain laisser-aller vers le bien-être, un progrès de la corruption et de la mollesse et l'essor du *luxe privé,* succédant au luxe public.

Sparte impuissante à bien utiliser les mercenaires : la décadence spartiate. — Cette force redoutable, représentée par les condottieri, dont chacun est une sorte de virtuose militaire, qui va le mieux l'utiliser?

Un nom vient immédiatement à l'esprit : celui de Sparte, Sparte la victorieuse, qui a terrassé Athènes, débauché les alliés de celle-ci, et règne plus que jamais, d'un bout de la Grèce à l'autre, par le prestige de sa valeur.

Eh bien! Sparte est imparfaitement organisée pour l'utilisation des condottieri.

Sparte, malgré les talents militaires de ses citoyens, est une trop petite cité. Elle ne peut pas disperser au loin trop de Spar-

1. Thuc., IV, LX.

tiates; cela l'appauvrirait et l'empêcherait de contenir les ilotes cultivateurs, comprimés artificiellement par la minuscule aristocratie des Doriens guerriers.

En outre, les guerriers que Sparte disperse, et qu'elle place comme chefs de garnisons auxiliaires dans les cités subordonnées, sont des êtres *trop raides, trop cassants*, qui mécontentent et froissent les gens autour d'eux. Toujours le bâton d'Eurybiade.

Ces chefs de garnisons s'appellent *harmostes*, ou *conciliateurs* (faiseurs d'*harmonie*). Ils sont censés être là pour maintenir dans les cités la bonne intelligence et empêcher les querelles de partis. Ce titre seul montre combien il est difficile à une cité victorieuse de dominer effectivement une cité vaincue. Elle ne peut qu'introduire dans la place une petite force armée pour appuyer le parti qui lui est favorable. Cette force armée a soin d'occuper la citadelle de la ville et de s'abriter derrière de fortes murailles. C'est ainsi que procède la garnison lacédémonienne installée à Athènes, pendant que le parti aristocratique, dirigé par les « trente tyrans », exerce le pouvoir et se venge, par de cruelles représailles, de tout ce que les démocrates lui ont fait souffrir pendant leur domination.

D'autres *harmostes* sont établis dans les cités qui avaient été les alliées d'Athènes, mais il se trouve que ces cités n'ont pas gagné au change. Les Spartiates n'ont fait que succéder aux Athéniens dans cette *piraterie déguisée* dont nous avons tracé l'esquisse. C'est une autre bande qui lève les mêmes tributs. Elle en lève même davantage, et les lève plus durement, par l'intermédiaire de Doriens plus autoritaires, dont la main de fer ne connaît pas le gant de velours. Sparte se fait donc cordialement détester par un nombre croissant de Grecs, et comme c'est elle, à présent, qui bannit ou fait bannir le plus de suspects, il est clair que la grande majorité des *bannis* va se tourner promptement contre elle.

Ajoutons qu'un ordre de faits assez grave commence à se produire dans le sein de la cité spartiate. Les vieilles habitudes de sobriété farouche, de stricte discipline, de mépris absolu de l'argent, tout cet ensemble de qualités enracinées dans la race

par l'éducation, et traduites en institutions par les « lois de Lycurgue » a subi çà et là quelques brèches qui vont aller s'élargissant. C'est précisément le besoin d'envoyer au loin des Spartiates isolés, de les *détacher* comme chefs d'expéditions ou d'insurrections, ou comme instructeurs militaires d'alliés, qui, exposant ces hommes à l'action d'un nouveau milieu, fait surgir ce nouveau péril. Quelques-uns de ces Spartiates, pour avoir trop séjourné au dehors, au milieu d'hommes d'une formation différente, *se gâtent.* L'avidité pour les richesses, en particulier, n'étant plus comprimée par un joug de fer, reparaît spontanément chez ces petits-fils de bandits. Le fameux Gylippe, *détaché* à la défense de Syracuse, met dans sa poche trente talents sur le butin qu'il devait rapporter intégralement au trésor public. D'autres cas analogues se produisent. Thorax, ami de Lysandre, le vainqueur d'Athènes, est mis à mort pour avoir, contre la loi, gardé de l'argent chez lui ; Lysandre lui-même, accusé du même crime, est menacé du même sort. Et la loi lutte vainement contre une fatalité de situation. Ces *harmostes* qu'on disperse dans les « villes de garnison », reviennent de leur séjour avec de l'argent et le goût des plaisirs. C'est dire que l' « état d'âme » du Spartiate aveuglément dévoué à sa patrie, l'état d'âme de Léonidas, reçoit un choc terrible, et toute l'organisation sociale de Sparte en est ébranlée.

La loi elle-même est obligée d'emboiter le pas aux mœurs. On abolit la défense de disposer des biens, et la propriété mobilisée commence à changer de mains, se concentrant dans celles des plus riches. L'égalité des citoyens en pâtit. Xénophon, qui aime Sparte, avoue, en louant la constitution de celle-ci, que les Spartiates de son temps ont dégénéré. Nous allons voir bientôt que des Spartiates, à Leuctres, vont — fait inouï — *fuir* devant des Thébains, et que le roi Agésilas, champion du passé et des vieilles mœurs, sera obligé de laisser dormir la loi défendant aux fuyards l'accès des charges publiques. Trop de citoyens, avouera-t-il, seraient désormais incapables de les exercer.

Toutefois, ce n'est là qu'un commencement de décadence. Sparte, pendant longtemps, demeure forte. Elle est sans conteste

la cité dominante de la Grèce. Elle dirige indirectement la politique de plusieurs cités. Elle lève des tributs et paye des mercenaires. Mais elle ne peut faire tout cela que sur une échelle restreinte, pour les raisons que nous avons vues. Elle n'a ni la vertu colonisatrice, ni l'outillage supérieur d'une grande puissance. Sa situation momentanée est donc au-dessus de ses forces, et une réaction va se produire, ayant pour effet de ramener partout, comme par un rebondissement automatique, l'état des choses antérieur.

Rebondissement et affranchissement d'Athènes : Thrasybule. — Le premier de ces rebondissements est celui d'Athènes.

La « prise » de cette ville par les Lacédémoniens ne devait pas avoir des effets de longue durée. Le règne aristocratique des « trente tyrans », exerçant leurs *vendettas* contre les politiciens démocrates, ne dura guère qu'une année. Naturellement, beaucoup d'Athéniens avaient été *bannis*. L'un d'eux, Thrasybule, s'était retiré à Thèbes. Il en partit un beau jour avec soixante-dix autres bannis et vint s'emparer de la citadelle de Phylé *sur la montagne du Parnès*. (Toujours le procédé du bandit.) Cette citadelle servit de point de ralliement à d'autres proscrits ou mécontents divers. Quand la bande fut assez forte, Thrasybule mit la main sur Munychie, l'un des ports d'Athènes, et, appuyé sur le peuple, provoqua une révolution, qui, selon la formule, transforma les proscrits en proscripteurs, et vice versa. Pour la commodité de l'exposition, nous avons, en traçant le tableau de la démocratie pendant la guerre du Péloponèse, rappelé divers traits de la démocratie de Thrasybule, qui en est l'exacte continuation. C'est à ce moment que se place la condamnation de Socrate, dont les disciples compromis *se bannissent* (Euclide à Mégare, Phédon à Elis, Xénophon à Sparte). C'est alors surtout que fleurit Platon, dont l'éducation avait eu lieu pendant la guerre du Péloponèse, mais dont les théories se formulent pendant la période suivante, non moins hostile aux opinions de l'école socratique.

Sur toute la ligne, on constate ce qu'on pourrait appeler un

retour spontané à la nature des choses. Les Athéniens recommencent à opérer en Athéniens, avec toutes leurs qualités et tous leurs défauts. Leur marine a été anéantie, mais elle renaît, parce que Sparte n'a pu détruire les aptitudes commerciales de la race. Quand la guerre se renouvelle avec Sparte, on voit des généraux comme Timothée faire la guerre à celle-ci en contournant et en ravageant le Péloponèse par mer. Nous connaissons tout cela, et nous connaissons aussi la manie d'exiler les grands hommes, dès qu'ils ont heurté par n'importe quelle maladresse la susceptibilité nerveuse de la démocratie. Conon, qui a relevé Athènes sur mer par des batailles navales, s'exile à Chypre; Charès, autre général de talent, à Sigée ; Timothée, à Lesbos ; Iphicrate enfin, le grand tacticien d'Athènes, dont nous allons signaler l'œuvre réformatrice, est obligé d'émigrer en Thrace. C'est le bannissement à jet continu.

Quoi qu'il en soit, Athènes se comporte exactement à la façon d'un ressort qu'une main puissante, mais vite fatiguée, aurait ployé un instant. Elle redevient, ou peu s'en faut, ce qu'elle était avant la guerre du Péloponèse, rebâtit ses murs, reprend ses comptoirs de l'Hellespont, renoue ses « alliances » avec les îles. La morale de la situation, c'est que, de ces deux grandes cités, Sparte et Athènes, aucune n'est véritablement outillée pour dominer efficacement l'autre. L'exemple de Thèbes confirmera tout à l'heure, en l'étendant, cette observation capitale. Il faut, pour soumettre des cités grecques un peu importantes, quelque chose de plus grand qu'une cité.

L'or perse et les mercenaires en Asie : la retraite des Dix Mille (401). — Il y a pourtant quelque chose de changé, et ce changement est dû précisément à ce grand essor du type de *condottieri* dont nous avons parlé tout à l'heure. La guerre se fait davantage avec des spécialistes et coûte plus d'argent. Or, la Grèce a peu d'argent. Un autre pays en a bien davantage parce que c'est une immense monarchie où le canal des impôts verse des flots d'or entre les mains du roi et des satrapes. Elle en a davantage parce qu'elle touche, par ses extrémités orientales, aux

régions de l'Inde d'où viennent les métaux précieux. Parmi les satrapes, il en est qui sont bien placés pour se faire une éducation intelligente. Ce sont ceux de l'Asie Mineure, qui ont juridiction sur l'Ionie et les autres rivages de population grecque. A vrai dire, ces satrapes entrent plus ou moins dans la peau du fameux Crésus et des anciens rois de Lydie. Ce sont des barbares dégrossis, avisés, calculateurs, frottés d'hellénisme. A l'époque qui nous occupe, deux d'entre eux, Tissapherne et Pharnabaze, entretiennent avec les diverses cités grecques d'innombrables intrigues. Tissapherne gouverne le sud-ouest de l'Asie Mineure et Pharnabaze le nord-ouest. Tous deux, éloignés des regards du roi — qui réside à Babylone — jouissent d'une certaine autonomie, et en profitent pour soudoyer tantôt telle cité grecque, tantôt telle autre, selon qu'ils le jugent avantageux. Ils ont une idée assez nette de l'*équilibre hellénique*, travaillent pour Athènes quand Sparte est plus forte, pour Sparte quand Athènes l'emporte, le tout à travers un imbroglio de négociations des plus compliquées. Le fait à retenir, c'est que beaucoup de soldats grecs touchent de l'argent perse, et que les Perses apprécient extraordinairement les soldats grecs. Le but des satrapes est d'en faire venir comme auxiliaires, car un seul de ces guerriers professionnels vaut bien une centaine de leurs soldats à eux. Mais « pas trop n'en faut », car les Perses intelligents ont la vague intuition qu'une avalanche de Grecs sur leur empire serait la mort de celui-ci.

Tissapherne et Pharnabaze emploient donc des Grecs pour diverses expéditions locales, telles que les insurrections à réprimer. Leur action s'exerce tantôt sur les individus isolés, qu'ils enrôlent, tantôt sur les individus influents, qu'ils chargent d'enrôler des recrues parmi leurs clients et leurs amis (toujours les « illustres compagnons » de l'âge héroïque), tantôt sur les cités elles-mêmes, dont ils font manœuvrer les ficelles politiques en achetant les orateurs.

Survint alors en Asie Mineure, comme satrape, un homme supérieur encore, par sa situation, à Tissapherne et Pharnabaze. C'était Cyrus, le propre frère du roi de Perse Artaxerxès.

Cyrus, qui était ambitieux, vit le parti à tirer de son origine royale combinée avec l'exploitation de tous ces batailleurs disponibles. Frère du souverain, il pouvait entraîner beaucoup de Perses; gouverneur des rivages occidentaux, il pouvait enrôler beaucoup de Grecs. Il se décida donc à tenter l'aventure et à s'insurger. Il savait que son frère aurait toujours plus de troupes à mettre en ligne, mais il espérait compenser ce désavantage par la valeur militaire de ses condottieri. Il chargea donc un certain Cléarque, *banni de Sparte,* de lui amener du monde, et, comme on était au lendemain de la guerre entre Sparte et Athènes, les amateurs accoururent. Ils étaient treize mille, et venaient d'un peu partout, surtout du Péloponèse, et notamment de l'Arcadie. Cyrus les adjoignit à son armée perse, qui se montait à cent mille hommes, et marcha contre le roi. Mais il ne disait pas aux Grecs qu'on marchait contre celui-ci, non pas que les Grecs eussent peur du roi, mais l'idée de laisser la mer loin derrière eux leur causait un invincible malaise. On avait bien pu, antérieurement, les faire venir en Égypte, mais c'était parce qu'on y allait sur des bateaux. Cyrus prétexta donc une expédition contre les Pisidiens, puis une autre contre les satrapes de Syrie; mais, à mesure qu'on s'enfonçait dans les terres, les Grecs murmuraient. Il fallait parlementer et augmenter leur solde. Ces hommes des rivages éprouvaient, en s'éloignant de la mer, une frayeur analogue à celle que devaient éprouver les matelots de Colomb en s'éloignant de la terre.

On arriva enfin à Cunaxa, non loin de Babylone. Artaxerxès avait attendu son frère, afin de pouvoir lui opposer la seule chose qui pût le sauver dans ce péril : le nombre. L'armée royale comptait, paraît-il, neuf cent mille hommes, chiffre énorme qu'il ne faut pas révoquer en doute à la légère, eu égard aux facilités qu'avaient ces potentats barbares pour mobiliser des hordes de nomades ou de demi-nomades. A la bataille, les Grecs ne démentirent pas les espérances de Cyrus. Ils balayèrent tout devant eux; mais, pendant ce temps, un accident fâcheux changeait la face des affaires. Cyrus était tué, et, naturellement, ses cent mille Perses prenaient la fuite. La

guerre n'avait plus sa raison d'être, en effet, et la petite troupe grecque demeurait isolée, en un pays inconnu, entourée d'ennemis, de pièges, d'obstacles de toutes sortes. C'est alors que commença la fameuse retraite des Dix Mille à travers les hauts plateaux du nord-est de l'Asie Mineure, retraite qui dura quinze mois, comporta deux cent quinze étapes et représenta un itinéraire de six mille quatre cents kilomètres. Dès le début, Cléarque et les autres chefs, qui avaient espéré pouvoir négocier, avaient été massacrés dans un guet-apens. Il fallut improviser une organisation nouvelle, et c'est alors que se révéla toute la souplesse athénienne de Xénophon qui, *par son éloquence et son ingéniosité*, se trouva appelé à jouer le principal rôle. Xénophon était bien le type de l'homme aux talents variés : orateur, philosophe, économiste, militaire, diplomate, historien. C'était un produit des plus brillants de cette éducation athénienne, si complète et si harmonieuse, dont nous avons donné une idée. A des obstacles *de toutes sortes* il fallait une intelligence merveilleusement variée. L'éloquence, en présence du découragement, était particulièrement précieuse, et l'on voit Xénophon prononcer trois discours en une nuit. Intellectuel en même temps qu'homme d'action, le disciple de Socrate prenait des notes pour écrire, sous le nom d'*Anabase*, l'histoire extraordinaire de ce qu'il faisait avec sa petite bande toujours harcelée, et toujours s'acheminant en bon ordre *vers la mer*. On l'aperçut enfin, cette bienheureuse mer, après de terribles souffrances dans des montagnes couvertes de neige, et l'historien note la joie délirante qui transporta les Dix Mille à cet aspect. Tout le monde s'embrassait, les larmes aux yeux, et, spontanément, sans qu'aucun chef eût donné un ordre, les soldats se mirent à élever un trophée comme après une victoire. C'est la terre, la massive Asie, qu'ils avaient vaincue.

Les Dix Mille étaient arrivés à Trébizonde, non loin de cette Colchide d'où avaient émigré les ancêtres des Pélasges. Le manque de vaisseaux les força de longer la côte et de combattre encore jusqu'en face de Byzance. Mais, en retrouvant la vue des flots, ils avaient retrouvé la patrie.

Le suprême effort du militarisme spartiate : Agésilas en Asie ; sa retraite (396). — L'expédition avait du moins montré combien les Perses étaient faibles devant une poignée de guerriers d'élite, et comment leur empire sans consistance se laissait traverser de part en part. D'autres aventuriers étaient mis en goût. Cette fois, ce fut Sparte elle-même qui prit en main la direction de l'entreprise. On s'était adressé à elle pour venger les représailles exercées par Tissapherne sur les Grecs de la côte d'Asie. La politique perse, d'ailleurs, depuis que Sparte triomphait, inclinait plutôt vers Athènes. Une descente en Perse fut donc résolue, et Agésilas, roi de Sparte, en prit le commandement. Son armée comptait vingt mille hommes. C'est dire qu'elle comprenait, outre des Spartiates, des condottieri de différentes cités.

Agésilas était un Spartiate « vieux jeu », sobre, fruste, vivant à la dure, général capable, prudent, énergique. Son armée partit d'Aulis, comme celle d'Agamemnon. Débarquée en Ionie, elle marcha vers Sardes, l'antique capitale des rois de Lydie, et vainquit le satrape Tissapherne, héritier de la situation de Crésus. Puis, audacieusement, Agésilas s'enfonça vers la haute Asie. On peut se figurer l'état d'âme de ces *conquistadors*, enflammés par le récit qu'on leur fait des richesses des Perses, et sans doute aussi par les échantillons qu'ils en avaient déjà rencontrés. Cette expédition d'Agésilas représente le point culminant de la puissance de Sparte et l'effort suprême de cette cité pour étendre au loin son hégémonie militaire, en entraînant avec elle le plus d'éléments guerriers qu'elle peut. Agésilas, après les Dix Mille, fraye les voies à la future invasion d'Alexandre. Mais le fruit à cueillir n'est pas encore mûr, ou plutôt la main qui veut ici cueillir ne se trouve pas assez forte. Le désavantage de Sparte, c'est qu'elle n'incarne pas toutes les forces vives de la Grèce. Bien plus, Agésilas, en partant pour ses conquêtes, laisse derrière lui des animosités redoutables, et des soifs de vengeance qui demandent à s'assouvir. Plus d'une cité s'agite sous le joug de Sparte. C'est ce que le roi de Perse et ses conseillers n'ignorent pas, et, dès lors, le moyen de faire reculer Agésilas est tout indiqué.

Les condottieri de la parole, dans les cités grecques; les présents d'Artaxerxès; les orateurs attiques. — Ce moyen consiste à faire la part du feu. et à payer, soit à Athènes, soit ailleurs, des orateurs pour exciter les populations contre Sparte. Nous avons vu combien s'est conservé, chez les démagogues, cet instinct du pillage qui caractérisait jadis les grands bandits de la montagne. L'amour de l'argent n'enflamme pas seulement les rudes gaillards qui vont se battre. Il règne à l'intérieur, sur l'agora, et va y créer une deuxième sorte de mercenaires : à savoir *les politiciens vendus*, espèce qui existait déjà, mais qui commence dès lors à pulluler.

Dans son *Plutus*. qui date de cette époque, Aristophane raille avec éclat cette omnipotence de l'argent et ce triomphe du « pot-de-vin ». Citons ce fragment de dialogue :

Blepsidème. — Écoute, mon ami, on peut sans doute encore étouffer l'affaire à peu de frais avant qu'elle soit ébruitée; *j'achèterai le silence des orateurs.*

Chrémyle. — Oui! tu dépenserais trois mines, et, en ami, tu m'en compterais douze.

Toute une longue scène est consacrée à exalter le pouvoir de Plutus, supérieur à celui de Jupiter, et Chrémyle dit au premier :

« On se rassasie de tout... (ici, longue énumération comique). Mais de toi on ne se rassasie jamais. Qu'on ait treize talents, on désire avec bien plus d'ardeur en avoir seize; ce vœu est-il accompli, on en veut quarante, ou l'on se plaint qu'on n'a pas de quoi vivre. »

La vénalité des orateurs est, en définitive, une forme particulière de la piraterie. C'est la *piraterie oratoire*. « Ce sont trente mille archers qui me chassent d'Asie », disait Agésilas en rebroussant chemin et en faisant allusion à l'effigie des trente mille pièces d'or que le roi de Perse avait distribuées aux politiciens d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe et d'Argos. C'est l'époque fameuse des « présents d'Artaxerxès ». Naturellement ceux qui sont « vendus » ne s'en vantent pas, et, comme le secret de leur corruption finit par transpirer, de terribles « affaires » éclatent. Une opposition « nationaliste » se manifeste et

ces orages ne contribuent pas à rétablir l'harmonie dans les cités. « Celui qui reçoit de l'argent, dit Proxagora dans l'*Assemblée des femmes* d'Aristophane, pense que tout est pour le mieux; mais celui qui n'en reçoit pas déclare digne de mort quiconque vend son suffrage. » Devant ce nouveau péril qui surgit, on essaye désespérément de quelques grands moyens artificiels. Avant les séances de l'assemblée, de solennelles imprécations sont lancées contre quiconque aurait vendu son opinion et son vote. Vaines précautions, qui font voir surtout la gravité du mal, et qui n'y apportent pas de remèdes.

Dans le cas actuel, les « présents d'Artaxerxès » font merveille. Les principales cités de la Grèce se liguent contre Sparte et, Agésilas revenant par terre, l'armée de la coalition l'attend au passage, à Coronée en Béotie. Agésilas réussit à passer, mais après une lutte sanglante, et la coalition va travailler à enfermer Sparte dans le Péloponèse, tandis que l'Athénien Conon, *à la tête de la flotte perse* composée surtout de galères phéniciennes, bat sur mer, près de Cnide, la flotte des Péloponésiens. Dans les deux cas, c'est l'argent du roi qui fait les frais de la guerre.

Les condottieri de la parole ont un beau champ ouvert devant eux. L'éloquence continue à être maîtresse dans les cités, non seulement par son action à la tribune, mais encore par les innombrables procès que les citoyens s'intentent les uns aux autres, et où les rancunes politiques ont leur part. A l'époque où nous sommes, la prose attique atteint sa perfection. Les orateurs professionnels mettent dans le choix des mots un souci artistique; ils évitent l'hiatus, se préoccupent du balancement des membres de phrases. Ils brillent par la pureté du langage, la netteté élégante, la brièveté lumineuse et persuasive. C'est l'époque où Lysias compose, pour une foule de clients, des plaidoyers que les plaideurs, selon la coutume, apprennent par cœur pour les débiter devant les tribunaux. Car, dans ces cités où tout le monde sait parler, on ne se sert pas d'avocats; on éprouve seulement le besoin de se faire faire des discours par des spécialistes, pour pouvoir présenter de meilleurs argu-

ments, les mettre dans l'ordre voulu et mieux agir sur les juges. Comme chez tous les peuples à fréquentes « palabres », le public — et les juges toujours nombreux sont un public — est difficile sur les expressions. Les plaideurs avisés sont heureux de s'approvisionner de munitions oratoires. Ces discours, quoique essentiellement « apprêtés », sont d'ailleurs rarement déclamatoires. C'est de la discussion *très claire et très pressante*, un raisonnement vif et animé, en un mot ce qui ressemble le plus à ces conversations de l'agora, où l'on soutient une opinion avec abondance et *avec feu*. Écoutons M. Alfred Croiset caractériser l'éloquence d'Isée, un de ces « orateurs attiques » : « Il avait... l'art d'analyser une preuve, de pousser à bout un raisonnement, de tirer d'un fait ou d'un texte toute la somme de démonstration qu'on en pouvait faire sortir. Il savait tour à tour commenter avec finesse la loi qui lui était favorable et passer sous silence celle qui l'embarrassait. Il excellait aux perfidies qui ruinent un adversaire, aux stratagèmes qui gagnent les juges. Il savait ordonner tout son discours avec habileté en vue de la démonstration, user de préparations subtiles et de marches savantes, diviser au besoin la narration en plusieurs parties pour mettre le récit des faits plus près de l'argumentation, annoncer son plan pour guider l'attention du juge, résumer ensuite et répéter ses preuves, noter le chemin parcouru, y revenir même plusieurs fois pour obliger l'auditeur à le suivre sans distraction [1]. »

Nous avons cité ce passage pour mieux mettre en relief ce grand fait social : le perfectionnement consommé de l'art de la parole, dû lui-même à l'impérieuse *nécessité de persuader* et au *rôle capital de la persuasion* dans la vie des cités grecques. Ceux qui savent supérieurement manier cette arme se font une immense popularité et une réputation qui s'étend au loin. C'est cette popularité, c'est cette réputation qui les exposent plus que d'autres à ce danger de la corruption. D'autre part, l'état d'esprit créé dans les populations par le développement du type

1. *Hist. de la litt. grecque*, t. IV, p. 461.

du condottieri, tendant à diminuer l'amour exclusif de la cité, rend moins odieux, plus supportables, les orateurs qui « se louent » eux-mêmes à l'étranger. Il y a corrélation entre les deux phénomènes, et le premier aide à faire passer le second.

L'armée de métier et l'évolution de la tactique : Iphicrate. — Nous n'insisterons pas sur les guerres confuses qui suivent l'expédition d'Agésilas. C'est la répétition de ce que nous avons déjà vu, avec cette différence que l'or des Perses intervient à titre de subvention. C'est avec cet or que Conon relève les murailles d'Athènes, comme c'est avec cet or qu'ont été équipés les vaisseaux qui ont enlevé aux Péloponésiens l'empire de la mer. Il est plus intéressant de noter les transformations qui s'opèrent dans la tactique, et à la plupart desquelles demeure attaché le nom d'Iphicrate.

Iphicrate, le principal général athénien de cette époque, commandait primitivement un corps de mercenaires. C'est en vivant avec ces *soldats de métier* qu'il conçut l'idée de plusieurs modifications fécondes, qui d'ailleurs, comme l'on dit, « étaient dans l'air ».

Iphicrate reconnut que l'attirail défensif des *hoplites* était trop lourd. Excellentes pour la défense individuelle, ces cuirasses, jambières, etc., ne s'adaptaient pas à une guerre savante, comportant marches, contre-marches, évolutions perfectionnées. Il s'attacha donc à rendre l'armement défensif plus léger. Il n'y avait pour cela qu'à s'inspirer des « troupes légères » qui existaient déjà, et qu'on recrutait parmi les auxiliaires. Frappé des services que rendaient les *peltastes,* ou soldats armés du petit bouclier d'osier, il généralisa l'usage de celui-ci. Le grand bouclier fut condamné ; la cuirasse, au lieu de se faire en bronze, se fit en étoffe; les jambières de métal firent place à des jambières de cuir. En revanche, ce qui servait à l'attaque reçut de plus amples dimensions. La lance doubla de longueur. L'épée aussi s'allongea. Les troupes, exercées avec plus de méthode, s'habituèrent à évoluer sur de simples signaux. Les mouvements. les attitudes se compliquèrent savamment. Chabrias, autre

général athénien, passe pour avoir introduit la pratique du « genou terre ». Les « armes spéciales », à côté des « troupes de ligne », reçurent des soins spéciaux. On fit les frais nécessaires pour augmenter la cavalerie qui, nous l'avons vu, était, en raison même de la nature du sol, demeurée jusqu'alors très rudimentaire. Les écrits du temps attestent les préoccupations que causent toutes ces réformes. Xénophon, l'homme universel, écrit un opuscule sur « le commandant de cavalerie ». L'Arcadie, patrie des mercenaires, produit un écrivain spécialiste, Enée le tacticien, qui écrit des *Mémoires sur la stratégie*.

C'est peut-être précisément cette complication de mouvements qui rend moins intéressante la guerre livrée à cette époque autour de Corinthe par les Lacédémoniens d'une part et les cités coalisées de l'autre. Un des faits principaux de cette guerre est la prise de la citadelle de Corinthe par Iphicrate, qui, pendant quelque temps, bloqua ainsi les Lacédémoniens dans le Péloponèse. Cette guerre finit par un jeu de bascule assez compréhensible, lorsque les Perses, craignant de favoriser par leurs subventions le trop grand relèvement d'Athènes, se rapprochent encore de Sparte et obtiennent ainsi un traité qui leur garantit leur domination sur les Grecs d'Asie. Le roi de Sparte Antalcidas attache son nom à ce traité, qui désarme la coalition.

La fin de la carrière d'Iphicrate est à noter. Rendu « disponible » par la paix d'Antalcidas, le grand tacticien s'engage en Thrace comme chef de condottieri, et y épouse la fille du roi Cotys. Puis, changeant de service, il se fait embaucher par le satrape Pharnabaze pour aller, à la tête de vingt mille mercenaires, réprimer une insurrection d'Égyptiens. Pendant ce temps, il est desservi à Athènes. Enfin, victime d'une de ces condamnations si fréquentes contre les hommes éminents, il se retire en Thrace, non loin de ces Macédoniens qui, attentifs aux progrès de la tactique grecque, vont bientôt les atteindre et les dépasser.

Ceux qui ne se battent pas : l'indifférence, le luxe privé et les arts. — Mais, avons-nous dit, le phénomène en vertu duquel

un certain nombre de gens se spécialisent dans le métier militaire a pour pendant des facilités nouvelles offertes à ceux qui ne tiennent pas à exposer leur peau et à vivre tranquillement chez eux.

L'époque où nous sommes voit donc s'accroître le nombre des citoyens oisifs qui, ayant acquis de la fortune, trouvent des charmes à une existence tranquille qui leur permet d'en jouir. Ces citoyens, qui tournent au type du « bourgeois », profitent de ce que les devoirs militaires sont monopolisés par des spécialistes pour s'affranchir du service et des corvées diverses qu'il comporte. C'est parmi ces citoyens que se développe de plus en plus le type de l'*amateur*, « épicurien » avant Épicure, (qui va bientôt paraître), ami de ses aises et aussi des lettres, des arts, des théories philosophiques, de tout ce qui ennoblit et agrémente la vie. A Athènes surtout, en vertu des causes sociales que nous avons signalées, cette bourgeoisie oisive prend un caractère artiste et lettré. Le luxe ne lui plaît qu'associé à des formes heureuses et harmonieuses. Il en résulte *une association intime entre le luxe privé et les arts.*

Les artistes, après avoir travaillé surtout pour les dieux et pour la Cité, travaillent donc de plus en plus pour les clients riches. Leur ciseau et leur pinceau se font plus souples, plus raffinés, plus sensuels. C'est l'époque du sculpteur Praxitèle, plus gracieux et plus profane que Phidias. La « Vénus de Milo », l' « Apollon du Belvédère », la « Victoire de Samothrace » datent probablement de cette période. C'est l'époque où les beaux vases à peintures atteignent leur perfection, où les tableaux de chevalet, faits pour être suspendus dans les domiciles particuliers, commencent à faire une sérieuse concurrence aux fresques, d'abord réservées aux édifices publics. On fait d'ailleurs des fresques chez les particuliers, où elles jouent le rôle de nos papiers peints d'aujourd'hui. Zeuxis et Parrhasios éclipsent par leur réputation tous les peintres précédents, et l'on a collectionné des historiettes sur des tours de force témoignant de leur merveilleuse habileté. Les moindres objets, entre les mains d'artisans qui sont des artistes, prennent une forme noble ou gra-

cieuse. Les statuettes et figurines, fabriquées à Tanagra et ailleurs, sont à la mode, et servent à décorer les appartements. Enfin, en architecture, on voit apparaître l'ordre corinthien, dont les ornements, par leur richesse, dépassent encore l'ordre ionique. C'est le luxe qui réagit sur l'art, comme l'art avait agi sur le luxe.

La comédie lâche la vie publique pour la vie privée. — Cette importance acquise par les mœurs privées aux dépens de la vie publique attire enfin l'attention de la comédie, qui se bornait jusqu'ici à être la satire en action des politiciens. D'une part, l'éloignement progressif des origines religieuses du théâtre rend celui-ci moins sacré pour la censure de l'autorité publique; de l'autre, les sujets tirés de la vie ordinaire sont devenus plus attrayants à mesure qu'on se passionne moins pour la Cité. La comédie évolue donc. La scène continuera sans doute à représenter une place publique — tant de choses drôles se passent en plein air! — mais, au lieu de vouer au ridicule, en d'énormes bouffonneries, les bêtes noires d'un parti politique, les poètes vont s'attacher à saisir les côtés amusants de l'existence commune et les caractères généraux que l'on a occasion d'y rencontrer. C'est le soldat fanfaron, la courtisane, le mari mécontent, le parasite, le philosophe ridicule, le marchand de poissons voleur, le cuisinier vantard. Sans doute les personnalités et la politique ne disparaissent pas tout d'un coup, car rien ne se fait sans transition. Mais c'est précisément cette transition qui donne naissance à la « comédie moyenne », type intermédiaire entre la « comédie ancienne » d'Aristophane et la « comédie nouvelle » de Ménandre. Deux poètes, Antiphane et Alexis, représentent au plus haut degré cette évolution. Pour avoir une idée de la fécondité du théâtre comique à cette époque, il faut songer qu'Antiphane avait composé 280 comédies, Alexis 245, et l'érudit Athénée, plusieurs siècles après, déclarait avoir lu 800 comédies appartenant à cette période. Le poète Alexis, en particulier, se fait le porte-voix des « bourgeois jouisseurs et sceptiques ». Il raille les philosophes, sans épargner Platon,

ridiculise les pratiques pythagoriciennes et se fait l'apôtre d'un sensualisme frivole. Quelques fragments qui restent de ses œuvres permettent de mesurer approximativement les perturbations morales survenues dans les mœurs à la suite de l'avènement des « nouvelles couches » d'où était née la démocratie : « Il n'est pas de rempart, dit-il, il n'est pas de trésor, il n'est rien au monde qui soit malaisé à garder comme une femme. » Des plaisanteries de ce genre indiquent un sérieux ébranlement dans la famille. C'est au tragique, et non au comique, jadis, qu'on eût pris les désordres auxquels le poète fait allusion en riant devant un auditoire qui rit.

Dilettantes et philosophes. — Pendant que les comiques s'amusent, les citoyens sérieux s'éprennent d'occupations plus graves. Nombre d'historiens et d'orateurs viennent faire leur éducation à Athènes. Parmi eux figurent les historiens, Ephore, de Cumes en Eolie, et Théopompe, de Chio, dont les œuvres, fort admirées jadis, sont perdues. Des jeunes gens studieux s'éprennent plus que jamais de la philosophie. Plusieurs disciples de Socrate deviennent chefs d'écoles, et se voient environnés de fervents disciples. Euclide enseigne à Mégare, Phédon à Elis, Aristippe à Cyrène. Athènes garde Platon et Antisthènes. Ce dernier, ainsi que Diogène son disciple, représentent assez bien la résistance de l'austérité ancienne, appuyée sur le milieu physique et sur le climat, au débordement du luxe et des mœurs frivoles, fruit du commerce et de la richesse. La vue d'un excès les rejette par réaction vers un autre excès. Diogène, jetant son écuelle parce qu'on peut boire dans le creux de sa main, traduit éloquemment, dans son geste théâtral et excessif, les tendances normales des populations méditerranéennes, heureuses de vivre au jour le jour, et peu soucieuses, non seulement du superflu, mais encore du confortable. Aristippe, au contraire, par sa doctrine du plaisir, flatte ceux qu'a enrichis le commerce, et qui peuvent jouir de leurs richesses en d'agréables loisirs. En définitive, ces deux « contraires » voisinent singulièrement, et nous verrons le développement des deux doctrines aboutir à la

même conclusion de l'« ataraxie », c'est-à-dire d'un intelligent repos.

A travers les fantaisies de l'imagination, l'esprit scientifique chemine. A force de discuter, on discute des préjugés et des routines qui méritent d'être mises au rebut, et l'observation, aidée par les livres qui permettent de la conserver, vient jeter sa note salutaire au milieu des abstractions et des rêveries. Ce fait aide au progrès de la médecine, et l'on voit apparaître Hippocrate, médecin philosophe, qui s'attaque avec bon sens à la manie d'attribuer les maladies à des « principes » vagues, comme le sec et l'humide, le froid et le chaud, sans plus préciser. Hippocrate fait un remarquable effort dans le sens de la méthode expérimentale. On commence, avec lui, à collectionner des faits pour tâcher de voir clair dans les causes. A propos de la médecine, il est à noter que cet art paraît se développer plus spécialement *dans les colonies doriennes enrichies postérieurement par le commerce*. Peut-être faut-il lier ce développement, d'une part, à la pratique des sports et au souci de la santé, caractéristiques des sociétés doriennes, de l'autre à la richesse qui permet l'existence de spécialistes, en même temps que le contact avec le dehors, favorisé par le commerce, multiplie les informations et les idées. Cos et Cnide s'illustrent ainsi par leurs médecins.

Le condottiérisme propagé dans le nord de la Grèce : Jason de Phères. — *Dilettantes*, travailleurs de tête, rêveurs de systèmes ou chercheurs de faits positifs constituent, dans leur ensemble, un groupe social moins rebelle que les générations d'autrefois à l'idée d'une domination étrangère. Or, l'existence des condottieri et les perfectionnements techniques de l'art militaire constituent un levier d'une rare puissance pour le « chef » avisé qui saura s'en emparer et s'en servir. De quel côté pourront venir ces tentatives? — Du côté du Sud? — Non. Nous avons vu les suprêmes efforts de Sparte et constaté les obstacles qui limitent invinciblement sa puissance. — Du côté de la Perse? — C'est inadmissible après l'épopée des Dix Mille, qui ont fait trembler cet empire. Reste le Nord, longtemps considéré comme

barbare ou à demi barbare, mais qui, peu à peu, se civilise et et *s'outille* à l'exemple du Sud.

Au nord de la Grèce se trouve la Thessalie, et, au nord de la Thessalie, la Macédoine. Considérons un instant, à titre d'observation suggestive, ce qui se passe en Thessalie.

Ce pays, peuplé jadis de « héros » éoliens et achéens, puis, après la guerre de Troie, envahi par des montagnards rudes et frustes, plus rudes et plus frustes que les Doriens de Sparte, s'est relevé peu à peu au contact des cités méridionales. Pendant la guerre du Péloponèse, des armées lacédémoniennes l'ont sillonné à plusieurs reprises, tandis que les flottes athéniennes longeaient ses rivages, et que les ambassadeurs des deux peuples se disputaient l'alliance de ses cités. Tout cela donnait des idées aux Thessaliens et leur offrait des modèles.

Non loin de ce golfe Pagasétique et de ce port d'Iolcos d'où était parti Jason avec ses Argonautes, se trouvait la cité de Phères, dont le chef actuel, ou « tyran », se nommait précisément Jason. Cet homme énergique, chef de bande, avait mis sa passion à *augmenter cette bande* par le moyen de mercenaires recrutés méthodiquement. Et voici comment, dans les *Helléniques* de Xénophon[1], Jason lui-même expose les causes de sa supériorité à un certain Polydamas de Pharsale : « Tu sais que j'ai à ma solde près de 6.000 étrangers, auxquels, je crois, pas une cité ne pourrait aisément tenir tête... Les armées des cités se composent d'hommes dont les uns sont déjà avancés en âge, les autres encore au-dessous de l'âge viril, et il n'y en a évidemment qu'un petit nombre dans chaque ville qui se livrent à des exercices du corps, tandis qu'il n'y a pas un de mes mercenaires qui ne soit capable de supporter les mêmes travaux que moi. »

Et Polydamas de son côté dit aux Lacédémoniens : « Jason... est lui-même très robuste de corps et d'ailleurs fort actif. Il soumet journellement ses troupes à des épreuves; il est en armes à leur tête, soit dans les gymnases, soit dans les expéditions. Il renvoie ceux des étrangers chez lesquels il aperçoit de

1. Livre VI, ch. I.

la mollesse ; mais ceux qu'il voit pleins d'ardeur pour les fatigues et les dangers contre les ennemis, il les distingue *en leur donnant une solde double, triple ou quadruple,* et d'autres présents. »

Comme bien l'on pense, si ce chef de bande opère ainsi, c'est qu'il a son idée de derrière la tête. Il veut conquérir, et commence par les cités voisines. Naturellement, pour les causes que nous avons vues agir depuis Jupiter, le grand bandit de l'Olympe, notre tyran de Phères est un bandit civilisé et raisonneur, et son argumentation avec le même Polydamas de Pharsale peut se résumer ainsi : « Je pourrais vaincre ta cité, mais si elle est sage, elle préférera *s'allier* à moi. Nos forces seront augmentées et nous pourrons mieux battre les autres. » Plus brièvement encore, c'est la formule : « Sois mon ami, ou je te tue », tout à fait digne d'un roi des montagnes.

Mais ce Jason, comme type social, n'est qu'une *ébauche*. C'est un jeune et bel arbre tranché avant qu'il ait eu le temps d'étendre son feuillage. Ce qu'il y a d'intéressant en lui, ce sont les linéaments d'un type qui va se développer tout près de lui, un peu plus au nord, dans des conditions plus favorables. Il sert à montrer que l'expansion militaire dont la Macédoine va offrir le spectacle répond bien à un ensemble de causes en train d'agir profondément dans toute cette région. Mais, avant de montrer l'ascension de la Macédoine, il nous reste à noter un dernier fait, qui prouvera la radicale impuissance des cités grecques à fournir à la Grèce entière un organisme directeur et dominateur. Ce fait est un second échantillon des luttes entre cités, la plus célèbre après la guerre du Péloponèse, à savoir la guerre entre Thèbes et Sparte, qui met si brusquement en lumière le nom d'Epaminondas.

Le coup de grâce porté au militarisme spartiate : Epaminondas. — La Béotie, comme la Thessalie, avait eu sa splendeur à l'âge héroïque, puis, comme tout le reste de la Grèce hormis l'Attique, elle avait été submergée par le flot des montagnards guerriers à l'époque du « retour des Héraclides ». D'après une tradition, les Cadméens (sujets du légendaire Œdipe) avaient

été chassés par des clans éoliens nommés Béotiens, qui avaient donné leur nom au pays. D'après une autre, les Béotiens auraient été des *bannis revenus*, ce qui est fort vraisemblable, vu ce qui se passait partout ailleurs. Ce qui est certain, c'est que l'influence dorienne, rayonnant de Sparte, se fit sentir puissamment en Béotie. Ce pays se décomposait en plusieurs cités, groupées en une sorte de fédération dont Thèbes avait en quelque sorte la présidence. Mais le pays, dans l'ensemble, demeura longtemps moins unifié que la Laconie et que l'Attique, ce qui l'empêcha de jouer un grand rôle politique. Un fait à noter soigneusement, c'est que la Béotie, voisine de l'Attique, était admirablement disposée pour recevoir les *bannis d'Athènes*, et il est très vraisemblable que le niveau intellectuel s'y éleva par leur contact, d'autant plus que les Doriens, venus en minorité dans cette région, et fortement neutralisés par les éléments éoliens, n'avaient pas pu y évoluer comme à Sparte. Bien qu'on eût, à Athènes, du mépris pour les Béotiens et qu'on leur fît une réputation d'esprits lourds, cette lourdeur était donc très relative. Nous avons vu que le poète Hésiode, chantre des travaux rustiques et des légendes sacrées, était né jadis dans ce pays. Plus tard encore, Thèbes faisait figure comme ville lettrée. Elle avait été la patrie de Pindare, chantre des combats athlétiques, et de la poétesse Corinne, dont l'émancipation fait un curieux pendant à celle d'Erinne et de Sapho, natives de l'île éolienne de Lesbos. Ce serait bien donc à une particularité des mœurs éoliennes, c'est-à-dire à une formation de *montagnard peu discipliné*, distinct à la fois de l'homme des ports trop urbanisé et du montagnard dorien militarisé, qu'on devrait ces traits, assez rares d'ailleurs, d'indépendance féminine. Pour les arts, nous avons noté les statuettes de Tanagra, ville où les vestibules, paraît-il, étaient aussi ornés de remarquables peintures. En ce qui concerne la philosophie, la Béotie, qui devait plus tard voir naître Plutarque, produit, à l'époque d'Epaminondas, deux notables disciples de Socrate, Simmias et Cébès, qui brillaient apparemment dans la discussion transcendante, car Platon les choisit pour en faire les principaux interlocuteurs du *Phédon*, et leur prête, au sujet de l'immortalité

de l'âme, des arguments très subtils. Epaminondas lui-même a pour maître Lysis, philosophe pythagoricien, et on lui prête, en diverses occasions, soit les propos, soit l'attitude un peu théâtrale du « sage ».

Dans la guerre du Péloponèse, les Thébains avaient été les constants alliés de Sparte. Cette attitude leur était surtout dictée par leur haine contre Platée, cité de Béotie alliée d'Athènes, et à laquelle ils avaient déclaré une vieille *vendetta*. Débarrassés de cette voisine, ils avaient un intérêt moins immédiat à demeurer ennemis des Athéniens. D'ailleurs, la prise d'Athènes par Lysandre, suivie du triomphe des aristocrates athéniens et de l'occupation de l'Acropole par une garnison lacédémonienne, avait eu son contre-coup dans le voisinage. De nombreux *bannis* affluaient dans les cités béotiennes, agitant les esprits autour d'eux, et employant leur éloquence — cette terrible éloquence attique — à « se créer des amis ». En outre, la domination ombrageuse de Sparte se préoccupait des moyens à prendre pour s'assurer immuablement *la route du Nord*, nécessaire aux allées et venues des armées lacédémoniennes. Or Thèbes était une des clefs de cette route, et bien qu'une alliance régnât entre elle et Sparte, les Spartiates, en bons bandits prévoyants, jugeaient plus pratique de prendre une assurance contre les mauvaises volontés de l'avenir. En pleine paix, par un coup de main, ils s'emparèrent de la Cadmée, citadelle de Thèbes, et y mirent une garnison, qui, selon l'usage, s'appuya, pour se maintenir, sur un clan thébain.

Il se passe alors — et c'est ici qu'il faut admirer la constance des lois sociales — un phénomène absolument symétrique à celui que nous venons de constater pour Athènes. Nous avons vu Thrasybule, *banni à Thèbes*, revenir à Athènes pour en chasser les Lacédémoniens et faire revenir son clan au pouvoir. Cette fois, c'est Pélopidas, *banni à Athènes*, qui revient à Thèbes pour procéder exactement à la même révolution. Les Lacédémoniens sont délogés de la citadelle, et le parti « patriote », poursuivant sa « vendetta », prend l'offensive contre Sparte. C'est l'entrée en scène d'Epaminondas.

Ce qui fait l'originalité d'Epaminondas, c'est qu'il s'impose à l'admiration comme *l'homme qui a vaincu les Spartiates sur terre*. Iphicrate avait bien commencé, mais seulement dans des engagements secondaires et peu décisifs. Avec Epaminondas, on assiste à ce spectacle inouï d'armées lacédémoniennes, relativement nombreuses, vaincues en bataille rangée, à Leuctres et à Mantinée par exemple. Aussi cette nouvelle « guerre du Péloponèse » revêt-elle un caractère bien spécial qui la distingue de la première. On se rappelle que, *pas une fois*, une armée athénienne n'avait osé se mesurer sur terre avec une armée lacédémonienne. Athènes ne portait ses coups que par mer. Cette fois, la mer est absente. C'est entre montagnards que la querelle se vide. Maintenant, pourquoi cet avènement militaire et ces triomphes inouïs des Thébains?

D'abord les Thébains, en combattant à côté des Spartiates pendant toute la guerre du Péloponèse, ont pu se former à leur école et se pénétrer utilement de leurs procédés.

Ensuite ces mêmes Thébains, grâce au voisinage d'Athènes et aux relations qui en résultaient, ont pu élever leur niveau intellectuel et acquérir un peu de cette souplesse, de cette fertilité en ressources, qui distinguait les Athéniens.

En troisième lieu, Sparte, comme nous l'avons noté, vient de se livrer à un gigantesque effort qui a entamé sa constitution sociale et ouvert les voies à la décadence.

Enfin Thèbes, par cela même qu'elle attaque sur terre, va pouvoir, une fois le Péloponèse entamé, trouver *dans l'intérieur des terres*, ou plutôt des montagnes péloponésiennes, un allié nouveau, précieux, qui attendait un coup de main du Nord pour se dresser contre Sparte. Cet allié, c'est l'Arcadie.

L'Arcadie, surnommée Suisse du Péloponèse, avait été un grand refuge de Pélasges au moment de la descente des Héraclides. Plus tard, ses cités montagnardes, isolées de la mer, avaient subi l'ascendant et le joug indirect de Sparte. Celle-ci sut longtemps utiliser et exploiter ces merveilleux soldats. Mais, depuis la fin de la guerre du Péloponèse, beaucoup d'Arcadiens, suivant la pente naturelle aux montagnards belliqueux trop à

l'étroit dans leurs montagnes, étaient allés louer leurs services et leurs lances au plus offrant. Beaucoup avaient fait la campagne des Dix Mille, et ces aventures lointaines leur avaient ouvert les idées. Bref, selon l'expression connue, ces gens-là « reprennent conscience d'eux-mêmes », comme la chose éclate dans ce passage de Xénophon : « Survient un certain Lycomède de Mantinée... Il excite chez les Arcadiens des pensées orgueilleuses ; il leur dit qu'eux seuls peuvent regarder le Péloponèse comme leur patrie, puisque eux seuls y sont autochtones ; il leur répète que la nation arcadienne est la plus nombreuse de la Grèce, et l'emporte surtout par la complexion robuste de ses habitants ; il leur montre qu'ils sont les plus vaillants, et leur en donne pour preuve que, *quand on a besoin d'auxiliaires, on préfère les Arcadiens à tous les autres peuples,* ajoutant que, sans eux, les Lacédémoniens n'auraient jamais pu attaquer le territoire d'Athènes, ni les Thébains arriver maintenant jusqu'à Lacédémone[1] ».

Ici encore, le rôle des condottieri éclate au grand jour. Ces condottieri, Epaminondas a su les mettre dans son jeu, et ils marchent maintenant contre cette Sparte qui naguère les obligeait à marcher *gratis*. C'est une revanche. Et ils ne sont pas les seuls dans le mouvement. Les Messéniens en sont aussi. Longtemps dominés par les Spartiates, ils s'insurgent enfin quand ils voient le Péloponèse envahi et ces terribles guerriers spartiates, considérés depuis des siècles comme invincibles, fuyant comme de simples mortels. Ces réveils de populations font bien voir quelle était la nature de la domination spartiate, et combien ces Doriens militaires, vigoureusement *posés* sur le pays, s'y étaient peu enracinés. Un autre fait achève de nous en convaincre. Au moment où les Thébains envahissent la Laconie, le gouvernement de Sparte est obligé de promettre la liberté aux ilotes qui voudront s'armer pour la cause lacédémonienne. Six mille d'entre eux acceptent, et vont renforcer les rangs de leurs maîtres. Bref, jamais Sparte n'a couru un aussi formidable péril. Epaminondas triomphant conduit ses bandes jusque dans les faubourgs

1. *Hell.*, VII, 1.

de Sparte même — nous ne disons pas sous ses murs, car les Spartiates, confiants dans la force de leurs bras, n'avaient jamais voulu fortifier leur ville — et pense un instant s'en emparer. Pourtant, dans cette crise suprême, la valeur spartiate remporte un dernier succès, et le vieil Agésilas, à la tête de sa dernière armée, manœuvre si bien qu'il force Epaminondas à la retraite. Epaminondas, en se retirant, laissait du moins le Péloponèse transformé. Il avait reconstruit Messène — dont les fortifications ont laissé d'imposantes ruines — et créé en Arcadie la ville de Mégalopolis, située sur une route stratégique. Il avait mis garnison à Tégée, autre ville d'Arcadie. Sparte se trouvait donc bloquée non point seulement dans le Péloponèse, mais dans un cul-de-sac de cette péninsule où elle était naguère encore la cité suzeraine et maîtresse.

Mais plusieurs choses gênaient Epaminondas : ses incursions ne pouvaient, conformément à la nature des bandes qu'il conduisait, se prolonger au delà du temps nécessaire pour consommer les produits du pillage. En outre, la démocratie thébaine, comme toutes les démocraties, se montrait jalouse et soupçonneuse à son égard, et il eut à traverser un temps de disgrâce. En troisième lieu, ces Thessaliens dont nous avons constaté le réveil, et en particulier le « tyran » Alexandre de Phères, se montraient remuants sur les frontières du Nord, tandis que sur la frontière du Sud les Athéniens, inquiets de la trop rapide expansion thébaine, se retournaient vers Sparte, leur vieille ennemie. Enfin, les clans de montagnards arcadiens ne pouvaient s'entendre les uns avec les autres. Les Mantinéens, notamment, ennemis des Tégéates, appelèrent Agésilas, et les Thébains durent faire une nouvelle invasion pour remettre sur pied leur œuvre compromise. Ce fut, en partie, la répétition de la précédente campagne. De nouveau, Epaminondas marcha victorieusement sur Sparte et faillit encore s'en emparer. De nouveau, Agésilas exécuta des manœuvres savantes qui forcèrent son ennemi à s'éloigner. Pendant ce temps, les Athéniens arrivaient au secours de Sparte avec leur cavalerie récemment perfectionnée. Une sérieuse bataille se livra enfin à Mantinée entre les Thébains et leurs alliés d'une

part, les Lacédémoniens et les Athéniens de l'autre. Epaminondas y fut tué ainsi que tous ses lieutenants (362). La victoire, dessinée sur le champ de bataille en faveur des Thébains, resta pratiquement à peu près indécise. La guerre se trouva suspendue, non point qu'on manquât de gens disposés à se battre, mais les belligérants se lassaient de voir leurs forces égales et de s'escrimer sans profit. Il restait aux spécialistes la ressource d'aller batailler au dehors, et l'on vit Agésilas, comme Iphicrate, faire voile pour l'Égypte où, malgré son grand âge, il combat pour détrôner le roi Takhos et le remplacer par le roi Nectanabis. Pour une surenchère, il eût évidemment détrôné Nectanabis et l'eût remplacé par Takhos.

L'impuissance des cités hors de leurs limites et le retour à l'anarchie. — La courte épopée thébaine aboutit, en somme, à prouver qu'en Grèce *aucune cité n'est capable de prendre l'hégémonie*, et cela, parce que *chaque cité n'est qu'une cité*. Non seulement aucune organisation centrale ne se crée ; mais, depuis la guerre du Péloponèse, nous assistons à une série de *résurrections* locales, véritables réactions de l'esprit d'autonomie contre les contraintes extérieures : résurrection d'Athènes, résurrection de Thèbes, résurrection de l'Arcadie, résurrection de Messène. Toutes les petites indépendances, dans leurs coins de montagne, se rebiffent contre les dominateurs que le militarisme spartiate avait pensé un instant leur fournir. D'autre part, si Athènes s'est relevée, son action sur les îles et les rivages d'Asie est, en raison des habitudes rompues et des « présents d'Artaxerxès » à payer de retour, moins forte qu'avant la guerre du Péloponèse. De nouveau, les traditionnelles « révoltes d'alliés » la tiennent en haleine. Les cités grecques, en définitive, ne sont pas précisément épuisées, mais elles se neutralisent par leurs luttes perpétuelles. Quelques centaines de vigoureux gaillards qui auraient suffi à mettre en déroute des milliers de Perses, perdent obscurément leur force à lutter çà et là, dans des coins de montagne grecque, contre quelques centaines d'autres gaillards non moins vigoureux. La division en cités souveraines, merveilleuse pour

la production de certains organismes, de certaines lumières, de certaines gloires, devient, par son exagération, un obstacle à la sécurité intérieure et à l'expansion de la race.

Mais, en même temps, ces luttes continuent de former des soldats d'élite, dont les procédés, maintenant mieux connus, *se propagent du Sud au Nord,* donnant naissance à des essais avortés de domination, comme ceux de Jason et d'Alexandre de Phères. Or, ce Nord de la Grèce recèle des masses profondes de montagnards qui ne sont pas encore descendus sur la scène, sauf à titre d' « utilités », c'est-à-dire de renforts accessoires. Mais les rôles secondaires, quand l'acteur est intelligent, suffisent à la longue pour lui faire apprendre les premiers.

Les meilleurs esprits de la Grèce ont l'intelligence de la situation. L'orateur Isocrate, avec sa lucidité d'Athénien raffiné, voit parfaitement ce qui manque à la race, et il ne cesse de répéter qu' « il faut un chef à la Grèce ». Son célèbre discours sur le *Panégyrique d'Athènes*, et plusieurs autres, traduisent ces aspirations d'une minorité pensante vers un organisme centralisateur et pacificateur. Isocrate était rhéteur, avocat, moraliste, politicien et très artiste. Il avait, après une assez longue carrière consacrée à la composition de plaidoyers, abandonné l'éloquence judiciaire, et s'était mis à composer des discours qui fussent, pour le fond, « panhelléniques et politiques » et, pour la forme, « plus semblables aux œuvres d'art qu'accompagnent la musique et le rythme qu'au langage qu'on entend devant les tribunaux ». Ce merveilleux ciseleur de paroles avait un peu rêvé de voir Athènes, sa cité, étendre son pouvoir sur toute la Grèce; mais il avait compris que ce rôle dépassait la taille de sa patrie, et il avait conçu l'idée bien nette de quelque chose de supérieur à Athènes, mais de supérieur en même temps aux autres cités, qui viendrait rétablir l'ordre au milieu de l'anarchie belligérante. M. Alfred Croiset résume ainsi ses raisonnements : « D'où vient le mal? Est-ce de la puissance du grand roi? Non. Moins de dix mille Grecs ont pu récemment traverser l'Asie entière sans être sérieusement inquiétés par toutes ses armées. Ce qui fait sa force, c'est la désunion de la Grèce.

Athènes et Sparte, par leur rivalité fratricide, l'ont grandie comme à plaisir. Même en paix, elles se haïssent et se jalousent; chacune d'elles aime mieux l'ennemi commun que sa rivale... Tout n'est que désordre et confusion... Mais... si la division de la Grèce est la source de toutes ces misères, *il suffit de s'unir pour les réparer*. Que toutes les cités grecques se rapprochent les unes des autres; qu'elles s'entendent enfin pour combattre le barbare, pour étendre sur l'Asie entière les lois et les civilisations de la Grèce. Pour cela, il faut qu'elles consentent à suivre une direction unique et qu'elles rétablissent à leur tête une hégémonie nécessaire [1]. » Cette citation, qui résume la substance de plusieurs discours d'Isocrate, rend parfaitement compte de l'état d'esprit qui commence à se dessiner en faveur d'une intervention extérieure et puissante, pourvu que cette intervention puisse être qualifiée de « grecque » et ne pas tomber sous l'épithète flétrissante de barbare. En un mot, la décentralisation, chose excellente en soi, a versé en Grèce dans l'abus et a produit des conséquences extrêmes. C'est l'émiettement, c'est la guerre endémique de voisin à voisin, c'est l'*anarchie intermunicipale*. Si quelque grand montagnard, assez grec pour se dire le cousin de tous ces hommes, est en mesure de descendre avec des forces imposantes, en promettant à tout ce monde l'ordre et la sécurité, c'est l'heure ou jamais pour lui de se mettre en branle et d'accomplir sa mission.

1. *Hist. de la litt. grecque*, t. IV. p. 481.

XI

LA QUATRIÈME DESCENTE DES MONTAGNARDS LE TYPE MACÉDONIEN

Les bannis héraclides dans la montagne. — Les Macédoniens étaient, comme les Doriens, des montagnards du type albanais, essentiellement belliqueux, mais devenus, aux yeux des Grecs du Sud, *à demi barbares.*

La Macédoine était un asile montagneux *où l'on se réfugiait.* Parmi les bannis qui s'y retirent, à l'époque historique, on compte Hippias, fils de Pisistrate. Mais tout donne à croire que ces bannis ne faisaient que suivre un mouvement commencé dans l'âge préhistorique. Les Macédoniens, en un mot, étaient un ramassis d'émigrés, comme les Héraclides, comme les Hellènes, comme les Doriens. Mais c'étaient des réfugiés qui, ayant gagné la montagne lointaine et compacte, avaient perdu en grande partie, pendant longtemps, le contact avec les rivages, c'est-à-dire avec cet intense mouvement de commerce et d'idées qui produisait la civilisation grecque.

Pourtant, *c'étaient des Grecs*, comme le prouvaient leur langage, la physionomie de leurs noms, et leur aptitude à entrer dans l'état d'âme des autres Grecs lorsqu'ils venaient à se trouver en rapport avec eux.

Comme les Albanais modernes, les Macédoniens étaient divisés en clans remuants et hostiles, vivant de pâturage maigre, d'une culture rudimentaire, et volontiers aussi de pillage. Les meurtres et les *vendettas* étaient fréquents. En certains endroits,

l'homme qui n'avait pas tué au moins un ennemi était considéré comme déshonoré.

Toutefois certaines familles jouissaient d'un grand prestige. Une bravoure supérieure, un emplacement plus avantageux, mettaient en relief tel ou tel « roi des montagnes ». Certains chefs, comme en Grèce à l'époque héroïque, parvenaient à imposer aux autres leur ascendant, puis leur direction, et réunissaient autour d'eux des « amis », ou « compagnons », ou gardes du corps qui partageaient leurs dangers comme leurs plaisirs. L'absence du type de la cité maritime avait préservé ces chefs des divers mouvements qui, sur les rivages, avaient abouti à la fondation des démocraties. La Macédoine était donc demeurée gouvernée par des « rois », c'est-à-dire que les clans étaient dirigés par des familles investies d'un prestige traditionnel, et que la « famille régnante » du clan principal avait fait rayonner le sien sur un espace relativement considérable.

Diverses légendes couraient sur l'origine de ces rois et les rattachaient aux Héraclides du Péloponèse, c'est-à-dire à d' « illustres bannis ». Un de ces Héraclides, nommé Caranos, serait venu d'Argos en Macédoine vers le IXe siècle, avec une troupe d'amis. Alexandre Ier, qui vivait au moment des guerres médiques, fit valoir cette origine pour concourir aux Jeux Olympiques, où il fut admis en effet. Au cours de ces guerres médiques, les Macédoniens, encore mal organisés, avaient obéi aux sommations des Perses, leur avaient livré passage, et leur avaient fourni des troupes mercenaires. Mais, en cachette, ils favorisaient les Grecs, dont ils se sentaient frères, et le roi Alexandre devint précisément populaire en Grèce à cause de ce double rôle qu'il avait joué. C'était un « traître sympathique », à qui l'on avait dû plusieurs fois des renseignements précieux.

Pendant la guerre du Péloponèse, Sparte et Athènes se disputèrent l'alliance des Macédoniens, mais tout en la considérant comme une chose accessoire. En effet, les montagnards de cette région, robustes et braves, ne possédaient pas encore les secrets de cette tactique sévère et raffinée qui faisaient la force des petites armées grecques. C'était encore une cohue de rudes

bandits, incapables de se mesurer sérieusement avec des hoplites rangés en bataille. Mais il ne leur manquait, après tout, que la découverte de ces secrets pour valoir autant, ou même plus.

Les Macédoniens, en vertu de leur formation, excellaient aux marches de montagne. Ils excellaient aussi, grâce à leur endurance, aux marches de toute saison, et leur aptitude à faire campagne pendant l'hiver devait entrer plus tard dans les facteurs de leurs succès.

Tout pays montagneux contient quelques vallées qui contribuent puissamment à former son unité, sans enlever le caractère montagnard à la race. Ces vallées, avec les vallons qui s'y embranchent, sont des couloirs de communication et des centres de domination.

Telle est la vallée de l'Axios (aujourd'hui le Vardar), qui remonte dans la montagne par des gorges profondes. Mais cette vallée, avant d'arriver à la mer, s'élargit pour se confondre, en une sorte de carrefour, avec la vallée de l'Haliacmon (la Vistritsa) qui descend du massif du Pinde. Le carrefour se complique par l'arrivée d'un autre cours d'eau, le Ludias, dont la vallée est intermédiaire entre les deux autres, et dont le cours élargi forme un petit lac. C'est dans ce carrefour, au bord de ce lac, que s'élevait Pella, capitale des rois de Macédoine. Admirablement situé pour commander trois entrées de la grande montagne, ce poste n'était pas loin de la mer, c'est-à-dire des colonies grecques du voisinage, et constituait une porte heureusement ouverte aux influences du Midi.

La civilisation en route du sud au nord; influence des Athéniens : les cités de la côte. — Or, nous l'avons constaté, un mouvement civilisateur est en route du sud au nord. Les progrès accomplis depuis un siècle ou deux par la Grèce centrale et méridionale, dus à des causes particulières à ces régions, et spécialement à l'essor des ports maritimes, ont été rapides et ont laissé la Macédoine dans cet état de demi-barbarie dont nous avons parlé. Mais cette rupture de niveau social appelle par réaction un rétablissement d'équilibre, et le progrès accumulé

au sud tend depuis quelque temps à s'épancher vers le nord. Il y tend pour trois causes, ou plus exactement, par trois sortes de canaux.

Le premier canal est celui des cités grecques du rivage septentrional de l'Archipel, cités de race ionienne et depuis assez longtemps dans la dépendance d'Athènes. Ces cités, en fait, vivent de la vie athénienne. Elles gravitent dans la sphère du commerce athénien et participent à la culture intellectuelle d'Athènes.

Parmi ces cités qui s'échelonnent depuis les côtes de Thessalie jusqu'à l'Hellespont, il en est quelques-unes qu'il faut citer, notamment Amphipolis, Stagyre et Olynthe.

Amphipolis, dépendance d'Athènes, domine le cours inférieur du Strymon. C'est par elle que les bois de construction arrivent à la marine athénienne. Elle est aussi voisine des mines d'or du mont Pangée. Par ce comptoir important sont centralisées diverses denrées septentrionales, ce qui occasionne naturellement un trafic important entre les urbains raffinés de la côte et les frustes montagnards de l'intérieur du pays.

Stagyre est une des trente-deux cités de la Chalcidique, péninsule très découpée qui, du rivage nord-ouest de l'Archipel, s'allonge vers le Midi. Stagyre est à la racine de la péninsule, en face d'Amphipolis. Elle est donc très rapprochée de la Macédoine proprement dite et des relations sérieuses existent entre ses citoyens et les Macédoniens. Stagyre fournit des intellectuels à la « cour » de Macédoine. Nicomaque, père d'Aristote, a été médecin du roi Amyntas, et Aristote lui-même sera choisi par Philippe comme précepteur de son fils Alexandre.

Olynthe est en quelque sorte la capitale d'une petite fédération formée par les trente-deux cités de la Chalcidique. Entre cette cité relativement brillante et les clans montagnards du nord, des relations étroites se nouent. Il y a des alternatives d'amitié et de querelle, mais les relations n'en sont que plus fréquentes, jusqu'au moment où, malgré les cris d'alarme de Démosthènes, la Macédoine mettra la main sur le pays.

Par cette route des cités grecques du rivage, une foule de

connaissances intéressantes parviennent en Macédoine. Descendants de bannis civilisés, les rois et chefs de ce pays n'ont pas de peine à se retremper dans cet état d'âme fin, délié, artistique, d'où l'exil avait arraché momentanément leurs ancêtres. Comme le montagnard héraclide, le chef macédonien aime à protéger les arts. Archélaüs, un des prédécesseurs de Philippe, attire à sa « cour » le peintre Zeuxis, le poète Euripide, le musicien Timothée. Il essaye d'attirer Sophocle. Visiblement, la civilisation méridionale gagne d'abord une élite, puis, de cette élite, descend peu à peu dans la masse. C'est surtout le rayonnement intellectuel d'Athènes qui opère ici. Aristote sera précepteur d'Alexandre parce qu'il est de Stagyre, mais on le choisira entre tous les Stagyrites parce qu'il aura écouté, à Athènes, les leçons de Platon.

Influence des Lacédémoniens : les passages de troupes. — De ces cités grecques, observées par les Macédoniens du voisinage, arrivaient aussi dans l'intérieur, par la force des choses, des leçons de tactique et de stratégie. Elles avaient en effet leurs petites guerres, soit entre elles, soit contre les Athéniens dont elles essayaient parfois de rejeter l'impérieuse « alliance ». Mais une autre cause dut agir plus profondément à ce point de vue. Nous voulons parler des allées et venues des troupes lacédémoniennes sur la route terrestre qui prenait les cités grecques à revers. Pendant la guerre du Péloponèse, le roi de Sparte Brasidas avait même fait campagne contre les Macédoniens, alors alliés d'Athènes, et exécuté au milieu de leur pays une de ces brillantes retraites comme savaient en opérer au besoin des Grecs savamment disciplinés. Plus tard, Agésilas avait passé et repassé dans le pays, avec grand éclat. Or, les Lacédémoniens étaient des maîtres en matière d'art militaire. C'étaient de plus, observons-le, ceux des Grecs du Sud, qui, par leurs traditions et leurs origines, se rapprochaient le plus des montagnards du Nord. Curieux et avisés comme ils l'étaient, les rois de Macédoine avaient dû mettre à profit le spectacle donné par ces troupes d'élite, et l'idée *qu'il faut de la méthode pour*

donner toute sa valeur au courage avait dû plus que jamais, en ces circonstances, s'incruster dans leur esprit.

Influence des Thébains : l'école du voisinage. — Enfin, dans les derniers temps, avait eu lieu la courte épopée thébaine. Les Thébains, pour les causes que nous avons vues, s'étaient révélés supérieurs aux Spartiates. Or, le rayonnement militaire de Thèbes n'avait pas eu lieu seulement vers le sud. Il avait également eu lieu vers le nord. Épaminondas et Pélopidas avaient bataillé en Thessalie, où se propageait précisément, comme nous l'avons dit, ce goût des perfectionnements militaires dont nous avons retracé le tableau. Par la Thessalie, les Thébains exerçaient sur les Macédoniens une influence directe. Plusieurs fois, des Macédoniens d'élite vinrent à Thèbes, et Philippe, dans son jeune âge, y passa plusieurs années. La tactique d'Épaminondas, vainqueur des Spartiates, put donc être connue et appréciée par l'homme qui était le mieux placé pour en tirer avantage. Peu à peu, en un mot, la Macédoine réparait le temps perdu et « se mettait au courant » des progrès de la Grèce, comme le Japon, dans l'espace d'une génération d'hommes, a su de nos jours se mettre au courant de l'outillage européen.

Philippe, comme chef militaire, bénéficie des progrès de la tactique. — Tout d'abord, comme chef militaire, Philippe était particulièrement qualifié pour bénéficier des progrès de la tactique. Sa position de *roi,* et de roi *héréditaire*, lui permettait d'en bénéficier avec un certain esprit de suite. Les éléments qu'il avait en mains étaient bons. Le type albanais, dès qu'on a réussi à le discipliner, donne des soldats merveilleux. C'est à cette *élaboration d'une discipline* que Philippe se voue, continuant du reste sous ce rapport l'œuvre de ses prédécesseurs. Il s'agit de faire comprendre aux montagnards l'utilité et la nécessité d'une savante ordonnance, et, graduellement, cette idée, bien comprise par les Macédoniens les plus cultivés, s'infiltre dans tout le pays.

De cette élaboration sort la fameuse *phalange,* formation

de combat solide et compacte, calculée de manière que les cinq premiers rangs de soldats puissent faire avancer au delà du premier rang la pointe de leurs longues lances, devenues une sorte de rempart à la fois massif et mouvant. Comme Iphicrate, mais sur une plus large échelle, Philippe utilise aussi les troupes légères et auxiliaires, les « armes spéciales », qui combinent ingénieusement leur action avec celle de la phalange. Le spectacle des sièges poursuivis par les Athéniens documente le roi et ses conseillers sur l'emploi rationnel des machines. Grâce aux plaines relativement étendues qu'enserrent ses montagnes, il recrute aussi une cavalerie plus nombreuse, et fonde à cet effet des haras. Nous avons déjà observé que les troupes à cheval jouaient un rôle presque insignifiant dans les armées grecques à cause de la difficulté où l'on était, dans les cités de la péninsule, de se procurer des chevaux. La Thessalie, pourvue de larges plaines, faisait exception, et Jason de Phères avait formé d'excellents corps de cavaliers ; mais, précisément, Philippe, voisin et bientôt dominateur de la Thessalie, va hériter de cette organisation des tyrans de Phères. Les « nobles », ou petits chefs macédoniens, fournissent un état-major précieux. Leurs fils, élevés autour du roi, constituent à la fois une troupe de gardes du corps dévoués et une pépinière d'officiers instruits dans les méthodes nouvelles. Bref, depuis une ou deux générations, la cohue belliqueuse des montagnards de Macédoine tend à devenir une armée, et cette armée se met au courant de tous les progrès réalisés par les spécialistes des cités grecques.

Par sa richesse, Philippe bénéficie du système des mercenaires. — Philippe, en tant que chef riche, bénéficie encore des faits sociaux qui ont amené l'avènement des condottieri. Cette richesse des rois de Macédoine provient très vraisemblablement des droits de péage qu'ils imposent, sous une forme ou sous une autre, aux marchandises du nord transportées par terre vers les cités grecques du littoral. Elle provient aussi de diverses expéditions accompagnées de pillages et dirigées en sens divers autour du massif macédonien. Démosthènes, l'ora-

teur athénien ennemi de Philippe, constatera bientôt que celui-ci fait la guerre à la façon d'un bandit et d'un pillard, ce qui est d'ailleurs très conforme aux traditions helléniques. Il fait, s'exclamera douloureusement l'orateur, « un butin immense ». Ce butin immense, il y a longtemps que les rois de Macédoine ont commencé à le faire de divers côtés. En outre, ils ont tout près d'eux les mines d'or du mont Pangée, qu'ils exploitent intelligemment. La monnaie d'or devient assez considérable en Macédoine pour donner lieu à l'établissement d'un double étalon, alors que les Grecs en sont encore au monométallisme de l'argent. Pour ces diverses causes, Philippe est en état d'attirer autour de lui nombre d'aventuriers disponibles, qui ne songent qu'à se vendre au plus offrant. Il intrigue notamment en Arcadie, pays des bons mercenaires. Nous avons vu que l'exemple de ces racolages sélectionnés lui avait été donné par les tyrans de Phères en Thessalie. Mais ces « tyrans », chefs d'occasion, étaient moins bien assis dans leur pouvoir que les chefs héréditaires des clans macédoniens. Ceux-ci, maîtres d'un pays plus vaste et mieux soutenus par leurs « fidèles » montagnards, devaient hériter et des procédés des chefs thessaliens, et de leurs mercenaires. Enfin, l'argent permettait encore à Philippe de soudoyer, à l'instar du roi de Perse, des hommes à lui dans les diverses cités grecques et d'enrôler, en d'invisibles bataillons, les condottieri de la parole.

Comme Grec, Philippe bénéficie du système des amitiés. — Mais Philippe a dans son jeu un atout que n'a pas le roi de Perse. Il est « Grec », et peut se dire le frère des autres Grecs, conquérir par là des sympathies précieuses et se mêler, comme étant de la famille, de bien des choses qui ne regarderaient pas un barbare. Sans doute ses ennemis, et notamment Démosthènes, le traitent hautement de « barbare ». Mais c'est là une hyperbole d'orateur. Personne n'y croit, pas même ceux qui s'en servent. Philippe, descendant de bannis grecs, parlant grec, adorant les dieux grecs, admis à concourir dans les jeux grecs, peut se poser partout dans l'attitude d'un Grec, et gagner, en

une foule de cité, l' « amitié » d'illustres Grecs. C'est le procédé de la conquête des amitiés, tel que nous l'avons décrit à l'âge héroïque, le procédé par lequel un chef célèbre, plein de prestige et de gloire, attire autour de lui d' « illustres compagnons » ou étend au loin, par une sorte de fascination magnétique, le rayonnement de son influence personnelle. Cette influence, il l'acquiert souvent en traitant les gens *à table,* en charmant ses visiteurs, en déployant à leur égard des grâces courtoises et un faste tentateur. Il ne séduit pas seulement par ses cadeaux, mais par la façon dont il les offre. Un des griefs de Démosthènes contre Philippe, c'est qu'il fait des « traîtres » par la voie « des festins et des plaisirs ». Les Agamemnon et les Achille, grands mangeurs de bœufs en société nombreuse et « choisie » — choisie avec une habileté ambitieuse — n'agissaient pas différemment.

Les politiciens à gages dans les cités : le type d'Eschine. — Rien d'étonnant donc si ces « traîtres », comme les appelle Démosthènes, pullulent dans les cités grecques. L'orateur en cite des listes entières qui, selon lui, ont plus ou moins contribué à livrer leurs patries respectives au conquérant macédonien. « Le jour, s'écrie-t-il tragiquement dans son *Discours sur la Couronne,* ne me suffirait pas pour nommer tous les traîtres. » Et il déclare que, si l'on recherchait les auteurs responsables du malheur de la Grèce, on verrait que ce sont « les pareils d'Eschine dans chaque cité ».

Cet Eschine est le plus célèbre de ces amis de Philippe que « le jour ne suffirait pas » à énumérer. Il représente donc un *type.* C'est lui qui, avec Démade et quelques autres politiciens moins en vue, dirige à Athènes le parti favorable aux Macédoniens. Bien entendu, il est grassement payé, et ne s'en cache presque pas. C'est un orateur puissant et sonore, fils d'un maître d'école, et formé lui-même tout d'abord au métier d'acteur, qui développe à un haut degré l'art de la diction et des « jeux » oratoires. Démade, son second, est un homme du peuple, fils d'un batelier, mais gratifié d'un de ces organes admirables et

d'un de ces talents d'improvisation qui enlèvent les masses. Les improvisations de Démade, dit Plutarque, emportaient comme un torrent les laborieuses constructions de Démosthènes. Ces hommes agissent sur les Athéniens à l'athénienne, c'est-à-dire par des discours, des chicanes, des décrets, des contre-décrets, des accusations et des contre-accusations sans nombre. Leur rôle consiste à organiser l'obstruction légale, à paralyser la défense, à saisir chez les adversaires de Philippe le défaut de la cuirasse pour leur intenter des procès qui les discréditent. Eschine cite un certain Aristophon qui se vantait d'avoir été soixante et quinze fois en justice comme infracteur des lois. Mais pour qu'Eschine et son groupe puissent faire ainsi la petite guerre, il faut qu'ils sentent derrière eux un élément social assez fort pour les soutenir. Cet élément existe, et se décompose même en plusieurs. Il y a les sybarites (ceux précisément qui ont recommencé l'évolution accomplie jadis par les habitants de Sybaris) et qui, enlisés dans leur bien-être, redoutent la guerre qui les y arracherait. Il y a les insouciants qui ne peuvent croire aux progrès rapides de la Macédoine, et en sont toujours aux vieux Macédoniens, montagnards mal dégrossis, toujours considérés comme une quantité négligeable. Il y a les esprits très lucides et très pénétrants, qui comprennent qu' « il n'y a rien à faire », et qu'en présence de l'anarchie des cités grecques, la prépondérance macédonienne s'affirmera fatalement. Phocion, général pacifique et orateur bref, que Démosthènes appelle « la hache de ses discours », paraît représenter assez bien cette nuance pensive et résignée. Il y a enfin ceux qui, à l'instar du vieil Isocrate, sentent clairement ou confusément le besoin d'une sécurité venant d'une source très haute, d'une vaste gendarmerie planant au-dessus de toutes les cités pour les empêcher de s'entre-déchirer mutuellement. On conçoit donc que les amis de Philippe ne manquent pas d'arguments, bien qu'ils préfèrent en général tirer parti des arguments négatifs que leur offrent les fautes de leurs adversaires. En fait, c'est l'amour de la paix qu'ils mettent volontiers en avant, et Démosthènes résume avec ironie leurs raisonnements : « Que la paix est agréable ! Qu'il est

fâcheux d'avoir à entretenir des troupes! On cherche à dissiper nos finances[1]. » Quant au motif intéressé qui porte les « traîtres » à tenir ce langage, le scepticisme bon enfant des Athéniens ne s'en émeut plus. « On porte envie à celui qui *touche;* on ne fait que rire, s'il avoue; on lui pardonne, s'il est convaincu; on sait mauvais gré à ceux qui se plaignent de ces mœurs[2]. »

Le parti de la paix, à Athènes, est devenu plus fort que pendant la guerre du Péloponèse, principalement pour trois causes : le progrès du bien-être, qui fait redouter davantage les ennuis de la guerre; les libéralités de Philippe, qui entraînent directement ou indirectement une partie de la population, et le déclin de la puissance navale d'Athènes, qui enlève aux partisans de la guerre la ressource de se rejeter, comme jadis, sur l'exploitation lucrative de la mer.

La résistance des autonomies locales : le type de Démosthènes. — Pourtant le parti de la guerre existe, et il est très fort. Il est très fort, parce qu'il s'appuie, lui aussi, sur un fait social de la plus haute importance, à savoir : *l'indépendance absolue de la cité.* Jusqu'ici, malgré les vicissitudes de la guerre et les triomphes momentanés de cités dominantes, les autonomies municipales sont demeurées à peu près intactes. Athènes, en particulier, n'a fléchi un instant sous le joug lacédémonien que pour s'émanciper presque aussitôt. Car une cité, nous l'avons vu par bien des exemples, est rarement assez forte pour *s'annexer* réellement une autre cité. Mais à présent, les « patriotes » éclairés voient se lever une plus terrible tempête. Ce n'est pas une cité rivale qui menace; c'est un « royaume », c'est une « puissance » organisée sur un type différent de celui de la cité, et qui est outillée pour établir sa domination d'une manière efficace. Voilà pourquoi, en face du plus redoutable péril qu'ait couru l'indépendance de la cité, surgit le plus éloquent des orateurs dont parle l'histoire. Le rôle de Philippe, par un choc en retour, crée celui de Démosthènes.

1. 4e *Philippique.*
2. 3e *Philippique.*

Tout d'abord, rien d'étonnant si le grand ennemi de Philippe est un Athénien. La puissance macédonienne, en se développant, menace tout d'abord les cités maritimes du nord de l'Archipel, alliées ou comptoirs d'Athènes. Elle gagne vers Byzance et l'Hellespont, c'est-à-dire vers cette *route des blés* qui fait en grande partie la fortune d'Athènes. Aussi, la ville d'Olynthe et la presqu'île de Chersonèse (Dardanelles) donnent-elles leur nom à quatre des discours les plus virulents du grand orateur. On dirait qu'il ne perd pas un instant de vue *la ligne de rivages qui va d'Athènes à la mer Noire,* et cela est très grec. Très grecque aussi, cette fureur de persuader qui forme pour ainsi dire tout le génie de Démosthènes, et qui, en faisant l'admiration des critiques, montre de quelle immense force disposait le parti adverse, puisqu'il fallait revenir si souvent sur les mêmes choses et mettre tant de fougueuse âpreté dans ces sempiternelles objurgations. Très grecque encore, cette destinée de l'orateur, condamné comme tant d'autres à une succession de faveurs et de disgrâces, banni, puis rappelé, puis banni de nouveau. Très grec enfin et très « actuel », le côté mercenaire de son éloquence, subventionnée par le roi de Perse pendant que celle d'Eschine est subventionnée par le roi de Macédoine. Mercenaires, les deux orateurs le sont également, mais Démosthènes a pour lui de pouvoir dire que celui qui le paye n'est plus dangereux pour sa patrie. Voilà pourquoi il est l'homme du parti national. Autour de lui brillent quelques autres orateurs du même parti : Lycurgue, Hypéride, Hégésippe, qui le secondent, avec une belliqueuse éloquence, dans sa tâche d'avertisseur et d'excitateur.

Cette éloquence, dans sa beauté naturelle et tragique, tourne toujours autour du même refrain. Démosthènes gourmande l'*insouciance* de ces citadins gâtés par les distractions de la vie urbaine et par l'abus des occupations politiques : « Vous ne savez, leur dit-il, que *faire des lois* et *chercher des nouvelles.* » Et ailleurs : « Si nous nous tenons renfermés dans nos murs sans autre occupation que d'écouter des harangueurs qui s'accusent et se déchirent les uns les autres, nous ne ferons jamais

rien de bon. » Cette éloquence est vive, pressante, ironique, acérée, fuyant « la phrase » et courant droit à un but poursuivi passionnément : celui de secouer l'apathie ou le scepticisme des Athéniens, de leur *faire comprendre* à toute force que le péril est immense, de les obliger à s'armer, à rechercher des alliances, à faire les sacrifices nécessaires pour écarter le danger. Chose typique : l'argent manque pour l'armée, et il abonde pour les représentations théâtrales. Démosthènes s'épuise en précautions oratoires pour tourner la loi qui défend, sous peine de mort, d'affecter à d'autres dépenses le budget du théâtre. Il stigmatise avec douleur l'égoïsme des cités qui ne veulent pas s'unir pour la défense commune et qui pâtiront de leur inertie. Cet homme n'est pas seulement orateur, mais homme d'État. Administrateur, il répare les fortifications d'Athènes, et y contribue de ses deniers, ce qui lui vaut une couronne d'or, hommage dont Eschine, après coup, attaquera la légalité. Ambassadeur, il négocie avec diverses cités grecques, et notamment avec Thèbes, qu'il parvient à détacher, mais un peu tard, de l'alliance macédonienne. Après la mort d'Alexandre, il sera le porte-drapeau de l'insurrection suprême contre la Macédoine, et paiera de sa vie cette dernière équipée.

Procédés de Philippe. 1° La guerre commerciale dans le nord : Philippe, intercepteur de routes. — Chaque cité de la Grèce a ainsi ses Eschines et ses Démosthènes, mais ceux d'Athènes ont seuls passé à la postérité, pour cette double raison qu'Athènes est particulièrement menacée par l'ambition de Philippe, et que le mérite intellectuel de ses orateurs donne une valeur littéraire à leurs productions. Mais, pendant que les politiciens des cités sont aux prises, Philippe s'avance, et l'ensemble des mouvements qui le font avancer peut se décomposer en trois sortes d'opérations : la guerre commerciale, l'intervention religieuse et l'invasion définitive.

La guerre commerciale prépare le terrain. Elle consiste dans la mainmise du roi de Macédoine sur les cités maritimes du nord de l'Archipel, qui étaient pour Athènes des étapes ou des

amorces de routes importantes. Philippe prend Amphipolis, Pydna, Potidée, Méthone, intervient en Thrace au profit des clans ennemis d'Athènes, renverse les chefs locaux alliés de celle-ci, fait de sérieuses démonstrations du côté de l'Hellespont et de Byzance. Le siège de Hérée, citadelle de cette dernière ville, jette l'affolement dans Athènes, car c'est *une route qui va être coupée*. Puis, le succès de Philippe n'ayant pas été définitif, l'affolement fait place à un nouveau retour de légèreté et d'insouciance. Bientôt Philippe s'en prend à l'Eubée, un des greniers d'Athènes, et parvient à y établir des « tyrans » dévoués à sa personne. Tous ces mouvements tendent à diminuer les ressources économiques d'Athènes, et, par contre-coup, à augmenter les siennes, puisqu'il détourne à son profit un trafic établi depuis des siècles. La chute d'Olynthe, que trois discours de Démosthènes essayent inutilement de conjurer, marque la ruine définitive de cet *empire septentrional* d'Athènes, fondé sur des « alliances » plus ou moins imposées et sur un réseau ingénieux de relations commerciales.

Contre ces attaques, Athènes n'est plus en mesure de se défendre efficacement par mer. Beaucoup d'îles ont secoué le joug de son « alliance ». Elle a encore, sans doute, des navires et des marins; mais, moins riche en *tributs* versés par les « alliés », elle recule devant les sacrifices d'argent qu'il faudrait consentir pour « équiper » des flottes sérieuses. Les Athéniens aisés se rebiffent contre les contributions extraordinaires qu'il faudrait payer. En outre, l'amour du bien-être porte beaucoup de citoyens à fuir le service personnel et à laisser celui-ci à des spécialistes mercenaires, lesquels, à leur tour, désertent parfois parce qu'ils ne sont pas exactement payés. De là ces « vaisseaux vides » devant lesquels gémit Démosthènes, vaisseaux vides qu'il n'y a pas moyen de remplir, bien que, s'ils étaient remplis, on pût en faire un excellent instrument de défense contre Philippe, et couper court, par la sauvegarde de certaines positions maritimes, à son système de « blocus continental ».

2° La guerre sacrée : Philippe, vengeur d'Apollon. — En bonne

posture du côté des voies commerciales, Philippe appelle à son aide la religion. Il profite d'une querelle survenue entre les Amphictyons et les Phocidiens, à propos du temple de Delphes, pour s'ériger en vengeur d'Apollon et obtenir libre passage vers le sud. Ses soldats marchent le casque couronné de lauriers. Ce n'est pas une guerre, c'est une « croisade ». La majorité des cités grecques applaudit à ce zèle pieux. Par cette intervention, Philippe confond les arguments de ceux qui le qualifient de « barbare ». Non seulement il se comporte en Grec, mais il prend la défense d'une des plus vieilles institutions qui aient jamais relié les cités grecques. En vain les Phocidiens utilisent les trésors du temple de Delphes pour recruter des mercenaires. Cet acte de banditisme sacrilège ameute contre eux l'opinion hellénique. Athènes et Sparte, qui au fond comprennent que ces bandits sont les défenseurs de l'indépendance de la Grèce, n'osent pas leur porter secours. Après quelques péripéties, Philippe triomphe des Phocidiens et, tirant parti de l'auréole que lui donne son titre de vengeur d'Apollon, s'élance vers les Thermopyles pour les occuper. Mais, cette fois, les Athéniens se sont remués, et ont occupé le défilé avant lui. C'est donc partie remise, mais, cette retraite momentanée, Philippe l'opère du moins avec gloire. Le sentiment religieux de la Grèce va conspirer dorénavant avec lui.

3° **L'invasion définitive.** — Reste alors à employer l'invasion directe. Cette invasion, en Thessalie, est déjà une affaire faite. Philippe, profitant de guerres civiles occasionnées par la mort du « tyran » Alexandre de Phères, est descendu dans le pays, selon la vieille formule des grands bandits montagnards, « pour faire la police », s'ériger en redresseur des torts et se mêler aux *vendettas* des principales familles. Son intervention a apaisé en effet des querelles, mais l'impérieux médiateur s'est fait payer pour sa peine. Il a rançonné les Thessaliens en exigeant d'eux le revenu des foires et des villes de commerce, et les sommes ainsi perçues lui ont servi à recruter des mercenaires. C'est une première étape vers le sud. Derrière la Thessalie s'étend

la Béotie, dirigée en fait par la puissante cité de Thèbes. Ennemis des Phocidiens, les Thébains ont accueilli avec joie l'intervention de Philippe dans la guerre sacrée. Ennemis des Athéniens, ils ne sont pas fâchés des pertes infligées à ceux-ci par l'extension des conquêtes macédoniennes. Pourtant le moment arrive où les Thébains découvrent avec effroi combien est redoutable le voisin que les derniers événements leur ont donné. C'est à ce moment qu'arrive Démosthènes, avec une ambassade athénienne, pour les exhorter à oublier tous les griefs passés et à se liguer avec Athènes contre l'ennemi commun. L'alliance est conclue. Les armées athénienne et thébaine réunies marchent contre Philippe, et la bataille s'engage. C'est la fameuse journée de Chéronée, où les Athéniens font d'abord reculer Philippe, mais où le jeune Alexandre, fils de celui-ci, inaugure ses exploits de tacticien supérieur en enfonçant le « bataillon sacré » des Thébains, puis en changeant, par une habile conversion, le triomphe momentané des Athéniens en une irrémédiable déroute. Décidément, l'art militaire des Macédoniens s'est assimilé tous les progrès techniques réalisés par les Épaminondas et les Iphicrate. Il les a même dépassés, et le jeune Alexandre, vainqueur en bataille rangée des troupes les plus solides de la Grèce, pourra marcher à ses conquêtes avec des soldats dignes de lui (338).

L'anarchie entre cités rend inévitable le triomphe des Macédoniens. — Philippe a vaincu la Grèce parce qu'il a imité les Grecs et s'est inspiré de leurs progrès sans leur prendre cette *division en cités* qui paralysait leur résistance. Nous avons déjà constaté cette anarchie des cités devant l'invasion perse ; mais, alors, la supériorité de la tactique grecque était si considérable que les masses barbares, après quelques triomphes dus au nombre, purent être rompues et refoulées par les forces de quelques cités seulement. Encore, on se le rappelle, la lutte avait été angoissante. L'écrasement de Léonidas aux Thermopyles et l'incendie d'Athènes par Xerxès avaient fait craindre un dénouement fatal. En effet, Athènes et Sparte, avec quelques

alliés peu puissants, étaient seuls en ligne. Même à Marathon, les Athéniens avaient été obligés de marcher seuls, les Spartiates n'étant pas arrivés à temps. Devant l'invasion macédonienne, l'anarchie subsiste, mais la situation n'est plus la même, car l'ennemi est admirablement discipliné et en possession de tous les secrets de la tactique. Plus que jamais, l'union totale serait nécessaire, et Démosthènes s'en rend bien compte ; mais cette union ne se produit pas, car les intérêts immédiats ne sont pas les mêmes. Sparte, qui voit avec déplaisir les progrès des Macédoniens, ne s'ébranle pourtant pas, parce qu'elle sait que les premiers coups ne seront pas pour elle. Elle s'ébranlera plus tard, quand Athènes et Thèbes auront été écrasées, et sera écrasée à son tour. D'autres cités raisonnent de même. « Chacun, s'écrie avec douleur Démosthènes, semble compter *gagné pour lui le temps employé à la destruction d'un autre.* » C'est le grand vice de la *communauté* hellénique, privée d'une direction qui s'impose. En outre, nous savons que les cités, grâce aux « amitiés » conquises par Philippe, sont divisées. Même quand les patriotes l'emportent, ce n'est pas sans de fâcheux débats qui retardent les mesures à prendre et donnent l'éveil à l'ennemi. Bien différente, à ce point de vue, est la situation de Philippe, roi et chef militaire des clans macédoniens. « Tout ce qu'il jugeait à propos, dit après coup Démosthènes, il le faisait à l'instant sans l'annoncer dans des décrets, sans délibérer en public, sans être cité en justice par la calomnie, ni accusé comme infracteur des lois, sans être obligé de rendre compte à personne, partout souverain arbitre, chef et maître absolu. Pour résister à un tel prince... qu'avais-je à ma disposition? Rien. Le droit même de monter à la tribune, seul avantage que je pusse lui opposer, je le partageais avec ses mercenaires, et chaque fois qu'ils l'emportaient sur mes conseils, ce qui n'arrivait que trop souvent sous divers prétextes, vos résolutions furent prises en faveur de l'ennemi[1]. »

Aussi l'orateur athénien considère-t-il comme un fait tout à

1. *Discours sur la Couronne.*

fait extraordinaire et glorieux cette pauvre petite alliance d'Athènes et de Thèbes conclue au dernier moment. Réunir deux cités rivales en une pareille occasion, quelle merveille ! Oui ! mais il aurait fallu plusieurs merveilles de ce genre pour arrêter l'invasion.

Nous avons noté à Athènes le rôle de l'amour du bien-être parmi les causes qui paralysaient la défense. Cette même cause agissait en d'autres cités. Le luxe, l'oisiveté, les arts eux-mêmes, les longues conversations philosophiques sous les portiques ou dans les jardins, le dilettantisme élégant, l'amour intense des représentations théâtrales et autres divertissements urbains, ne poussaient pas aux résolutions guerrières, ou poussaient à leur ajournement même lorsque l'intelligence des hommes d'État en avait saisi l'opportunité. « Qu'attends-tu donc pour proposer la guerre? » disait Hypéride à Phocion. — « J'attends, répliquait celui-ci, que les jeunes gens consentent à servir, les riches à payer l'impôt, les orateurs à ne plus voler le public. » En outre, cette corruption et ces douceurs de la vie urbaine produisaient décidément une trop grande rupture d'équilibre entre les montagnards du Nord et les citadins du Sud. Ceux-ci avaient bien la ressource des mercenaires, mais les mercenaires, outre qu'ils manquent de dévouement, coûtent cher, et des sacrifices trop exceptionnels de ce côté obligent précisément à diminuer le bien-être. Notons enfin qu'à Athènes, centre naturel de la résistance, l'esprit critique, développé à outrance, nuisait à l'esprit d'action. Le plaisir d'ergoter, de démontrer, de contredire, de rechercher ce qu'il faudrait faire et *ce qu'il aurait fallu faire,* engendrait une espèce d'ivresse intellectuelle qui nuisait aux initiatives. « Par Hercule ! disait Phocion, que de stratèges et combien peu de soldats ! » Le trait le plus curieux de cet état d'âme est précisément ce fait que la grande et définitive lutte entre Eschine et Démosthènes, le fameux procès sur la Couronne, se place en l'année 330, sous le règne d'Alexandre, *huit ans après la bataille de Chéronée.* Les chefs-d'œuvre d'éloquence des deux orateurs roulèrent précisément sur *ce qu'il aurait fallu faire*, à une époque *où il n'y avait plus rien à faire,* et le succès de ce

procès sensationnel n'en fut que plus grand. Eschine, vaincu, dut s'exiler, et l'opinion donna définitivement raison à l'orateur patriote, ce qui prouve un autre fait intéressant, à savoir que la domination macédonienne, s'adaptant en Grèce à la nature des choses, laissait aux cités une autonomie très large, et une curieuse indépendance dans l'expression des sentiments les plus hostiles aux dominateurs.

Philippe est donc vainqueur, et sa victoire l'impose à toute la Grèce. Mais il triomphe en Grec, en civilisé, en calculateur. Il rend à Athènes ses prisonniers sans rançon, il prodigue çà et là des démonstrations d'amitiés ; il se rend à Corinthe et convoque les députés de toutes les cités grecques. Il leur parle, non en maître, mais en ami puissant, comme parlait Agamemnon à ses fidèles. Il demande et obtient le titre de généralissime des Grecs, et se fait promettre par chaque cité un contingent de guerriers d'élite. Il communique à son auditoire ses plans de conquistador, et soulève l'enthousiasme en parlant de revanche contre les Perses. Il donne, pour mieux gagner les cœurs, des fêtes splendides, et meurt enfin sous le poignard, non d'un Grec, mais d'un Macédonien qui avait contre lui une *vendetta* personnelle. Mais cette mort ne fait que remettre le pouvoir aux mains d'un homme encore plus étonnamment doué que lui, et dont le génie individuel, merveilleusement d'accord avec les circonstances sociales qui lui permettent de donner toute sa mesure, va donner au monde un spectacle stupéfiant.

XII

LA PROJECTION DU TYPE GREC EN ASIE
LE ROLE D'ALEXANDRE

Les conquistadors perfectionnés et la Toison d'or de Perse. — Alexandre le Grand est un chef de clan albanais très intelligent, porté par les circonstances à une situation unique où ses qualités de « grand bandit » pourront se déployer à loisir. Plus de deux mille ans plus tard, ce sera le même cas pour Napoléon, grand bandit corse, élevé lui aussi supérieurement, comme l'élève d'Aristote.

Alexandre, après une jeunesse aventureuse, au cours de laquelle il avait été « banni » par son père, puis soutenu par un clan d'amis personnels, puis rappelé selon la formule classique de tant de héros hellènes, arrive au pouvoir au moment où toutes les cités grecques, après tant de luttes entre elles, viennent d'abdiquer leur indépendance en faveur de Philippe, et où ce triomphe consolide l'union des clans montagnards macédoniens, laborieusement opérée par ses prédécesseurs. En outre, Alexandre arrive à une heure où les soldats de métier, grâce au développement du condottiérisme, ont atteint la perfection de leur art, et où l'écrasante supériorité de cet art militaire hellénique s'est révélé à plusieurs reprises par des expéditions d'aventuriers armés en Asie, notamment par celle des Dix Mille et par celle d'Agésilas. Plusieurs fois l'empire perse, riche proie convoitée par les *conquistadors* de la Grèce, a failli s'écrouler

sous leurs coups, et, si les conquistadors ont échoué, l'échec a été dû seulement à leur trop petit nombre, ainsi qu'à l'anarchie des cités qui, royalement entretenue par l'or des Perses, continuait à sévir derrière eux.

Alexandre se voit donc à la tête des Macédoniens, montagnards belliqueux, doués d'une grande force expansive, exactement comme les Albanais d'aujourd'hui. Il se voit à la tête des Grecs, dont un bon nombre, héritiers des bandits montagnards, ont conservé le goût de ces aventures lointaines qui conduisaient leurs ancêtres vers Troie ou vers la Toison d'or. Alexandre est, de plus, un parfait civilisé, merveilleusement instruit, capable, comme n'importe quel Athénien, de comprendre les causes de la grandeur et de la décadence du commerce, d'apprécier la valeur des routes et des débouchés, et de mesurer l'importance utilitaire des opérations stratégiques. Son père Philippe, en occupant toute une ligne de ports depuis la Thessalie jusqu'à l'Hellespont, a montré à quel point l'utilisation des phénomènes économiques entrait dans ses calculs de conquérant. Alexandre est enfin un artiste, un lettré, amoureux d'Homère dont les récits épiques enflamment son imagination juvénile. Il se vante de descendre d'Achille par sa mère, et sa première visite, en abordant l'Asie, sera pour ces ruines de Troie qui contribuent à exalter, par une sorte de mirage intellectuel, son désir naturel de la gloire.

C'est dans ces conditions qu'Alexandre entreprend la conquête de l'immense empire des Perses. Ce pays, pour les Grecs qui ne connaissaient guère que la monnaie d'argent, était attrayant à cause de l'*or* qu'il possédait en abondance. Plus encore que la Colchide pour les aventuriers Argonautes, l'empire des Perses, héritiers des splendeurs de l'empire assyrien, constituait, à vrai dire, une gigantesque « Toison d'or ». Ce même empire, pour des aventuriers *commerçants,* avait encore cet attrait qu'il détenait toutes les clefs de communication avec l'Extrême-Orient et la haute vallée du Nil, et régentait, par ce fait, le transport des denrées rares et coûteuses. Notons en effet que la Phénicie, dont le grand port était Tyr, était soumise à la Perse, que

celle-ci dominait également l'Égypte, malgré de fréquentes rébellions de celle-ci, et que, du côté du nord, cette domination s'étendait jusqu'au Turkestan actuel, ce qui barrait les routes de la Caspienne, et rendait la Grèce dépendante d'un seul peuple pour toutes ses transactions avec l'au-delà.

Or, ce peuple perse, ou plutôt cet amas de peuples réunis sous les « grands monarques » perses, n'était en fait qu'une juxtaposition de vastes groupes communautaires, exploités par des satrapes, et immobilisés dans la routine propre aux peuples demeurés très voisins de la formation patriarcale. Les causes qui avaient poussé dans la cité grecque au développement du type guerrier : bannissements, montagne voisine de la ville, retours de bannis, guerres de vallées à vallées, alertes continuelles dues à la proximité d'adversaires toujours en éveil, n'avaient pas agi dans ces territoires asiatiques. Si le type guerrier se présentait parfois, c'était un type barbare, directement issu du cavalier nomade, ignorant des progrès de la tactique, appliquant à la guerre des procédés naïfs et enfantins. Les Perses, dont le territoire englobait une partie des steppes herbues de l'Asie centrale, disposaient d'une nombreuse cavalerie, mais mal formée à son rôle d'arme *spéciale*, et ne sachant pas, comme la cavalerie macédonienne, combiner méthodiquement ses évolutions avec celles d'une savante infanterie. Ils avaient encore des chars armés de faux, dispositif efficace peut-être avec des ennemis qui ne savent qu'avancer en cohue, mais dérisoire avec des guerriers de métier rompus à toutes les manœuvres. Tout bien compté, ce que les Perses avaient de plus redoutable, c'étaient les mercenaires grecs qu'ils payaient et qui, malgré la soumission des cités à Philippe, leur arrivaient encore par petits groupes ou isolément. Mais Alexandre, avec les ressources dont il disposait désormais, pouvait opposer à ces condottieri des troupes plus nombreuses et plus homogènes. La Perse, longtemps convoitée en vain, et quelque temps défendue par l'or qu'elle avait semé à travers les cités grecques, allait tomber enfin sous le coup de *consquistadors perfectionnés*.

Première partie de l'itinéraire d'Alexandre : la monopolisation des rivages et la ruine de Tyr. — Nous ne retracerons pas en détail l'histoire des batailles d'Alexandre. Mais son itinéraire mérite d'être considéré un instant.

Alexandre procède en bandit montagnard *terrien*. Il ne prend pas la route de mer, bien qu'il ait à sa disposition la flotte athénienne. Il se sent plus à son aise dans les marches de terre, même fatigantes et extraordinaires, et, probablement, il n'est pas sûr du personnel qui pourrait monter sa flotte. La marine perse, grâce à la Phénicie et à la récente alliance d'Athènes avec le grand roi, est d'ailleurs assez redoutable. C'est à revers qu'Alexandre veut frapper cette puissance maritime, et son premier souci sera de *fermer à la Perse les routes de la mer*. De là les trois premières opérations de sa conquête : 1° le ralliement des rivages d'Asie Mineure; 2° la ruine de Tyr; 3° l'occupation de l'Égypte (334-332).

Alexandre emmène trente mille fantassins d'élite, plus cinq mille cavaliers. C'est tout, mais c'est trois fois plus de monde que n'en avaient les Dix Mille. Il franchit l'Hellespont et pousse une pointe vers l'est jusqu'au Granique, pour culbuter une première armée perse, après quoi il tourne au sud, occupe Sardes, capitale de la Lydie, et revient vers l'ouest, pour rejoindre le littoral jusqu'à Phasélis, limite des cités grecques. Cette promenade, le long de la côte, a deux buts : 1° insurger les cités grecques d'Asie contre les Perses et les « rallier » à sa cause; 2° intercepter l'arrivée des mercenaires grecs que les Perses font venir à prix d'or. Le Rhodien Memnon, chef de ces mercenaires, était le principal appui de Darius, mais les satrapes, obtus et jaloux, contrecarraient ses mesures. Un autre chef de mercenaires, l'Athénien Charidème, fut étranglé par l'ordre de Darius, à qui ses conseils déplaisaient. Pendant que les éléments de résistance se paralysent ainsi les uns les autres, Alexandre avance. De Phasélis, il remonte momentanément au nord, laissant la route des rivages devenue difficile et peu profitable. Il va occuper une position stratégique au cœur de l'Anatolie, sur la « route royale » qui joint Sardes à Suse; il passe à Ancyre,

juste au point qui sera, plusieurs siècles plus tard, le théâtre d'une des plus gigantesques batailles de l'histoire, entre les Turcs de Bajazet et les Mongols de Tamerlan. Mais les Perses n'ont pas attendu l'envahisseur sur ces plateaux. Ils ont reculé vers une autre ligne de défense, et ont choisi assez naturellement Issus, c'est-à-dire l'angle que forme le rivage de l'Asie Mineure, rencontrant celui de la Syrie. C'est un tournant auquel Alexandre doit fatalement passer. Il y passe en effet, sur le corps des Perses, et, immédiatement, au lieu de marcher vers « la capitale », comme la théorie semblerait le conseiller, il continue de descendre vers le sud , le long de la côte de Phénicie. C'est ici que prend place une des opérations de guerre les plus difficiles et les plus acharnées qu'ait réalisées Alexandre : la prise de Tyr. Alexandre, en Grec consommé, sait que la ruine de Tyr vaut la conquête de la mer. De là le formidable coup de collier qu'il donne en cette occasion, et l'obstination exceptionnelle qu'il met à briser la résistance acharnée des Tyriens.

Tyr détruite, Alexandre continue à tourner le dos à Darius, et s'élance vers l'Égypte. Il n'a pas de peine à détacher de l'empire perse ce pays si particulier, qui supportait avec peine le joug de ses dominateurs. Mais, précisément parce que ce pays est très particulier, Alexandre a besoin de le ménager particulièrement. Souple et politique, il se plie aux mœurs et aux superstitions des Égyptiens, fait le pèlerinage de l'oasis d'Ammon, s'érige en dieu aux yeux de ce peuple religieux par excellence, et, tandis qu'il s'efforce de frapper les imaginations égyptiennes, il inspecte le pays pour voir quel profit on peut tirer, avec les ressources grecques, de son exceptionnelle situation.

La mainmise du type grec sur l'isthme de Suez : Alexandrie. — L'isthme de Suez, selon qu'il est entre des mains civilisées ou barbares, a le don d'orienter d'une façon ou de l'autre tout l'axe économique d'une grande fraction de l'humanité. C'est là que deux mers, baignant deux mondes différents — et à productions différentes — se rapprochent le plus. En outre, cette route de mer croise une route de terre des plus importantes,

celles qui va de l'Afrique intérieure à l'Asie civilisée par la vallée du Nil et l'étroite bande de territoire comprise entre les déserts arabiques et la mer de Syrie. Depuis longtemps les Grecs avaient saisi l'intérêt qui s'attachait à l'occupation de ce point du globe, et un attrait puissant les y amenait. Pendant plusieurs siècles, à de nombreuses reprises, ils avaient fait leur apparition dans le Delta. Ils y apparurent d'abord comme voyageurs, puis comme colons commerciaux, puis comme mercenaires. En pleine guerre du Péloponèse, on voit Athènes oublier Sparte pour envoyer une flotte en Égypte. Une ville grecque, nommée Naucratis, s'était fondée dans le delta sous la protection des rois du pays. D'antiques légendes contribuaient à rapprocher les deux peuples : celle d'Égyptus frère de Danaus, celle de l'Égyptien Cécrops abordant en Attique, celle d'Hélène retrouvée en Égypte par Ménélas. Mais, jusqu'alors, les Grecs n'avaient apparu à l'embouchure du Nil qu'en petit nombre, et leurs opérations, soit commerciales, soit militaires, avaient toujours été subordonnées au bon plaisir d'un pouvoir supérieur. Avec Alexandre, le colon grec arrive en maître, et peut réaliser enfin des rêves grandioses. Il s'agit de faire surgir en ce point du globe le centre commercial du monde connu. A Tyr qui vient de s'écrouler, va succéder Alexandrie.

La fondation d'Alexandrie est l'acte le plus significatif et le plus décisif d'Alexandre. C'est celui qui exprime le mieux le mouvement d'expansion de la race, attirée vers l'Orient par la possibilité nouvelle, subite, magnifique, d'exploiter des routes dont on ne tirait pas tout le parti convenable et des pays que la barbarie de leurs habitants peuvent faire considérer comme « neufs ». La mer Rouge va enfin être « mise en valeur » par des gens capables, et la route de terre, elle aussi, débarrassée de l'insécurité qui régnait au temps des satrapes, contribuera largement à la prospérité du nouveau centre commercial.

Deuxième partie de l'itinéraire d'Alexandre : la route de l'Inde par terre. — A l'Égypte se termine la partie côtière de

l'épopée d'Alexandre. Maître de la mer par le cirque entier de rivages qui borne à l'est la Méditerranée, le conquérant, ayant d'ailleurs rafraîchi et augmenté ses troupes, commence la partie continentale de son invraisemblable promenade, et marche enfin sur la région mésopotamienne, où sont massées, toujours immenses, les forces de Darius. C'est à Arbèles, non loin de Ninive, que se livre la « bataille monstre ». Plus d'un million de sujets perses y figurent, d'après les historiens. Le récit détaillé de l'action montre avec un éclat aveuglant la supériorité de la tactique gréco-macédonienne. En effet, Alexandre triomphe d'une armée qui l'enveloppe, en faisant front de toutes parts. Chaque « unité de combat » du conquérant se comporte comme une citadelle mouvante au milieu d'une cohue d'assaillants incommodés seulement par leur nombre. La victoire est un massacre, et, dès lors, l'invasion prend l'aspect d'une promenade triomphale. Alexandre entre dans Babylone, dans Suse, dans Persépolis, dans Ecbatane. La « Toison d'or » est conquise. Des trésors immenses sont pillés. Les soldats reçoivent des parts de butin inouïes. Le seul trésor de Persépolis fournit, dit-on, 660 millions de francs. A Darius assassiné succède le satrape Bessus, qui bat en retraite vers le nord-est, où Alexandre le poursuit. Il s'enfonce dans les profondeurs de la Bactriane, à des distances de la mer que les Grecs n'avaient jamais atteintes, traverse des chaos de montagnes, pénètre jusqu'à l'Iaxarte (Syr-Daria), au cœur du Turkestan actuel, et, finalement, après une course en zigzag qui paraît trahir des intentions exploratrices, s'avance jusque dans l'Inde, non sans avoir reconnu, dans l'Afghanistan actuel, l'importance commerciale et stratégique de la position d'Hérat, où il fonde encore une Alexandrie. A son retour, il fait reconnaître les bouches de l'Indus et longer le golfe Persique. L'idée d' « utiliser » pratiquement ses aventures ne quitte pas un instant cet aventurier (332-325).

Un nouveau type de colonies grecques : les villes d'étapes de l'intérieur. — Dans l'intérieur, de loin en loin, Alexandre fonde des villes, dont plusieurs dureront longtemps. Ces villes, d'après

un auteur, sont au nombre de soixante. Ses lieutenants vont en fonder d'autres après lui. Cette « colonisation » spéciale s'accomplit à la fois selon les nécessités de la situation et les lois de la race. Les colonies sont avant tout des *garnisons* militaires qui s'éparpillent pour garder les points stratégiques, mais ce sont en même temps des *marchés* bien choisis où des commerçants, sous la protection des militaires, s'empressent de mettre à profit l'ouverture des nouvelles routes et l'inauguration d'une précieuse sécurité. Avec les soldats et les commerçants s'installent, surtout dans les centres importants, les *hauts fonctionnaires* d'origine macédonienne ou hellénique, enrichis des dépouilles des satrapes ou autres dignitaires de l'empire déchu. Mais ces colonies grecques ont ceci de nouveau qu'elles sont *loin de la mer*. En outre, elles constituent des groupements espacés, non pas *noyés*, si l'on veut, dans l'Océan barbare, mais réduits, dans cet Océan, à l'état d'*îlots citadins*, où va se cantonner la civilisation des vainqueurs.

Peu de temps après la mort d'Alexandre, le nombre des villes grecques semées ainsi à travers l'Orient va déjà s'élever à plusieurs centaines. Nous sommes ici en présence d'un phénomène neuf, quoique dérivant toujours du caractère hellénique. Jusqu'alors, les cités grecques se propageaient par mer, de rivage à rivage. Mais, dans cet ordre d'idées, tout est fait ou à peu près. C'est par terre que se fait maintenant l'expansion, *grâce au chemin victorieusement frayé par un chef montagnard,* qui d'ailleurs a eu pour premier soin d'assurer derrière lui les routes maritimes. Aussi ces colonies de nouveau style ont-elles forcément des fondateurs guerriers. Elles ont la physionomie « moderne » des villes créées tout d'un coup. Leurs longues rues, tirées au cordeau, sont bordées de palais et de portiques. En outre, au lieu de se rattacher à une *cité-métropole,* elles ne se rattachent plus qu'au grand chef macédonien qui les a créées. Elles font partie intégrante d'un vaste empire, tout en conservant, bien entendu, certains privilèges municipaux. Par elles, et grâce à leur rayonnement, la langue grecque se répand dans une bonne partie de l'Asie. Que l'on se rappelle l'inscrip-

tion mise par Pilate à la croix de Jésus. Cette inscription n'est pas seulement en hébreu, langue indigène, et en latin, langue des autorités. Elle est encore en grec, langue de tout ce qui représente alors la « civilisation » dans l'Orient tout entier.

En un mot, c'est sous le coup d'un grand bandit montagnard civilisé que s'écroule l'empire perse. C'est sous la protection militaire de ce conquérant que les Grecs affluent. C'est comme citadins, dans des villes nouvelles ou restaurées, que s'intallent ces Grecs. Et ce sont ces villes nouvelles qui servent de levain pour faire fermenter, autant qu'il se peut, la pâte orientale, c'est-à-dire pour y introduire plus de commerce, plus d'art militaire perfectionné et plus de culture intellectuelle, choses dans lesquelles les nouveaux venus sont depuis longtemps supérieurs.

Le commerce en possession de ressources nouvelles : débouchés, sécurité et grands travaux. — Le commerce, avec l'épopée d'Alexandre, acquiert des ressources nouvelles.

Les Grecs n'avaient pas, avec les pays d'Orient un peu lointains, des relations commerciales très intenses. La route de mer, dans le fond de la Méditerranée orientale, leur était disputée supérieurement par les Phéniciens, et les routes de terre, par l'Asie Mineure ou le pied du Caucase, manquaient jusqu'alors de sécurité. C'est, on se le rappelle, par l'Hellespont et le Bosphore que passait une grande partie du trafic athénien. Ce trafic exploitait surtout la mer Noire et n'entamait guère l'Orient que par les rivages avancés de l'Asie Mineure. Après Alexandre, les Grecs sont libres de s'élancer aussi loin qu'ils le veulent. D'un côté, l'isthme de Suez est à eux, leur ouvrant la mer Rouge. De l'autre, les villes nouvelles gardent les étapes de la route des Indes. Certaines de ces villes sont des rendez-vous de caravanes venues de tous les côtés et entendent parler soixante-dix langues. Jamais les commerçants de Milet, d'Athènes ou de Corinthe n'avaient été à pareille fête. Le commerce, dans un champ démesurément agrandi, va pouvoir se faire sur une plus vaste échelle. Le numéraire, jadis clairsemé, circule à flots. L'or fait à l'argent une victorieuse concurrence. Le négociant hellène

est même mieux partagé que l'ancien négociant phénicien, puisqu'il détient à la fois les rivages du fond de la Méditerranée et tout l'arrière-plan des routes de terre. En outre, une police plus forte et une administration plus ferme lui assurent une sécurité supérieure. Enfin, comme Hercule et les demi-dieux, Alexandre et ses lieutenants sont de grands entrepreneurs de travaux publics, tels que ports, canaux, percements d'isthmes, etc. L'un de ces canaux joindra le Nil à la mer Rouge, tandis que la navigation du Tigre et de l'Euphrate, débarrassée d'obstacles anciens, va devenir plus commode. Rien qu'à Babylone, Alexandre fait creuser un port contenant mille vaisseaux. Son lieutenant Séleucus fera de Séleucie, sur le Tigre, un entrepôt tout nouvellement outillé pour le trafic de cette célèbre vallée, jadis dominée et exploitée par Ninive.

L'art militaire en possession de ressources nouvelles. Le machinisme guerrier. — L'art militaire dispose de ressources nouvelles, car, issu de la Cité qui l'a déjà porté fort haut, il a pour patrons des princes immensément puissants et immensément riches, dont les moyens d'action sont fort supérieurs à ceux de la Cité. Ces moyens d'action, même avant la conquête, ont commencé à s'affirmer dans les triomphes de Philippe sur des cités comme Athènes et Thèbes, qui possédaient cependant des troupes de choix. Il s'affirme, à l'heure même où Alexandre est en Orient avec le gros de ses forces, par le facile triomphe de son lieutenant Antipater sur les Lacédémoniens, qui ont cru le moment favorable pour l'attaquer. Il va s'affirmer, sous les successeurs d'Alexandre, par des inventions de machines énormes et coûteuses, surtout pour les sièges, par des constructions de navires monstres à seize rangs de rames superposés, sortes de machines flottantes maritimes que les Athéniens, au plus beau temps de leur puissance navale, n'auraient jamais imaginées. Le fils d'un des lieutenants d'Alexandre, Démétrius, fut même surnommé Poliorcète (preneur de villes), pour ses inventions d'« ingénieur ». Et les Ptolémées, en Égypte, devaient avoir recours à des appareils semblables. Quel chemin accompli de-

puis ces braves Spartiates, lutteurs héroïques, mais absolument déconcertés au pied de la moindre muraille et capables seulement de la surveiller pendant dix ans de suite, l'arme au bras!

La science en possession de ressources nouvelles : le type d'Aristote. — C'est que la science, elle aussi, dispose de ressources nouvelles. Il faut un outillage pour être savant, et les philosophes grecs, pendant longtemps, n'avaient pas eu un grand outillage. Aussi s'abandonnaient-ils soit au charme de l'imagination, soit aux tentations de la dispute dialoguée, comme il convenait à des hommes issus d'une société où règnent l'art pastoral, la cueillette, la vie urbaine et les loisirs. Mais la documentation fait défaut, ou tout au moins on ne peut se documenter *en grand*. Avec Aristote, précepteur d'Alexandre, se dessine une évolution capitale. Aristote, né à Stagyre, et en contact par sa naissance avec les Macédoniens, a l'esprit pratique des montagnards du nord. Disciple de Platon et nourri de la vie intellectuelle d'Athènes, il a aiguisé son intelligence et profité de tout l'*acquit* de son temps. Mais, précepteur et favori d'un conquérant incomparablement riche, qui fait connaissance avec une foule de pays nouveaux, il est mis, tant par les subventions généreuses de son élève que par des renseignements jusqu'alors inédits, en mesure d'élargir le cercle de ses notions positives. Aristote n'est plus seulement un lanceur ou un remueur d'idées; c'est un *encyclopédiste,* et ce mot seul fait saisir le caractère du mouvement qui va s'accomplir. Observateur, curieux, chercheur, un peu terre à terre, Aristote travaille avant tout à se rendre compte de ce qui est. S'il parle sur la logique, c'est pour *remarquer* les procédés des raisonneurs; s'il traite de la rhétorique, c'est pour *noter* la façon dont s'y prennent les orateurs. Et de même pour tous les sujets, qu'il s'agisse de métaphysique ou d'animaux, du souverain bien ou des constitutions politiques. Aristote avait épluché une à une cent cinquante-huit constitutions de cité. Voilà comment il travaille, et Platon, son maître, l'appelait « le liseur ». Alexandre n'essaya pas de le corriger de ce défaut, puisqu'il lui donna huit cents ta-

lents (seize cent mille francs) pour s'acheter des livres, ce qui était un luxe inouï. On a dit que l'âge de la « science livresque » avait commencé avec Aristote. Jamais, en effet, on n'avait rencontré cette vaste *systématisation*, cette universelle réduction en formules, et pour ainsi dire en « dictionnaire », de tout le savoir accumulé jusqu'alors. C'est que les conditions antérieures étaient peu favorables à ces « conquêtes » de l'érudition, comme elles étaient peu favorables aux « conquêtes » matérielles de la Cité. Qu'on songe à l'émiettement de ces cités grecques, au coût des manuscrits, à la difficulté de les reproduire, à la petitesse des moyens dont disposaient les plus riches citoyens de chaque république, d'ailleurs en butte aux accusations, aux bannissements, à toutes les tracasseries des multitudes démocratiques, et l'on comprendra que, si des génies brillants pouvaient s'élever, des collections patientes de livres et de choses pouvaient difficilement se créer. Ces difficultés se trouvent bien diminuées pour Aristote et les successeurs d'Aristote. Les cités unies, la sécurité augmentée, des Mécènes riches et stables, des renseignements nouveaux arrivant de pays éloignés : tout cela est favorable à l'essor de *savants* proprement dits, amis des recherches d'érudition et du travail tranquille, heureux de profiter de ce qui a été su avant eux sans avoir à recommencer les mêmes recherches, et s'attachant volontiers à extraire la moelle des travaux antérieurs, en les commentant judicieusement, plutôt qu'à fabriquer des théories personnelles. En un mot, la fantaisie scientifique décline et nous sommes à l'aurore de l'érudition.

L'art en possession de ressources nouvelles : perfection technique et raffinement. — L'art, enfin, est en possession de ressources nouvelles. Il peut profiter, lui aussi, de trouvailles accumulées, et, d'autre part, les « commandes », grâce à la richesse de ses protecteurs, ne lui manquent pas. Les princes macédoniens aiment l'art, comme Philippe, comme Alexandre, parce qu'ils sont des Grecs, des civilisés, des descendants de bannis urbains redescendus dans leur ancien milieu. Opu-

lents et puissants, ils peuvent entreprendre des travaux grandioses, et ne reculent pas quelquefois devant le colossal (témoin le fameux colosse de Rhodes). Ils aiment à restaurer les cités antiques et déchues, et à leur donner un cachet de splendeur. Mais ce qu'il importe d'établir, c'est que l'expansion prodigieuse du type grec favorise le raffinement dans les arts, avec le triomphe des *procédés*, désormais bien connus et bien catalogués par tous les artistes. Les difficultés matérielles sont vaincues : les peintres possèdent toutes les drogues nécessaires à la variété des couleurs; les sculpteurs ont fait les études et les camparaisons nécessaires à l'établissement d'un certain code de proportions harmonieuses dans le corps humain. Cela ne veut pas dire que les artistes de cette époque soient, au point de vue de la beauté pure, supérieurs à ceux de l'âge précédent. C'est là une question d'esthétique dont nous n'avons pas à nous occuper. Constatons seulement que, de l'aveu de tous, ils sont plus riches en *savoir-faire*, et que leur éducation technique est absolument achevée. Ils recherchent la vérité, le mouvement, la grâce, l'originalité. Ce qui contribue à donner à l'art plus de ressources, c'est le choix plus libre des sujets. Nous avons déjà vu, dans la période précédente, l'art moins esclave de la cité et des traditions religieuses. Le phénomène, qui s'était dessiné avec la décadence de l'esprit de cité, s'accentue naturellement avec les conquêtes macédoniennes, qui diminuent de plus en plus le règne de cet esprit. L'art devient plus profane, plus complaisant pour les caprices individuels des riches Mécènes. C'est l'époque d'Apelle de Colophon, peintre favori d'Alexandre, dont on disait qu'il résumait tous les dons de ses prédécesseurs. C'est l'époque du sculpteur Lysippe de Sicyone, qui recherche l'« effet » par des proportions nouvelles. Des anecdotes couraient sur l'extraordinaire habileté avec laquelle Apelle imitait la nature et sur les méprises que cela causait. Du reste, le « tour de force » commençait à tenter. Pausias, autre peintre de ce temps, avait fait un tableau où une femme, en train de boire, levait une bouteille transparente à travers laquelle on voyait sa figure. La mosaïque devient à la mode et

commence à produire d'ingénieuses fantaisies. Vers la même époque, la sculpture produit le célèbre Laocoon, où l'expression du mouvement est poussé à un degré inconnu jusqu'alors. Ces quelques traits, que nous choisissons entre bien d'autres, donnent une idée de l'orientation de l'art et de la façon dont il ressent le contre-coup de la transformation sociale. Du reste, à l'exemple d'Alexandre, les divers « grands chefs » qui lui succèdent sont des lettrés, des hommes de goût, et même des amoureux de la beauté. Démétrius Poliorcète, assiégeant Rhodes, avec ses fameuses machines, ordonne à ses « artilleurs » d'épargner un faubourg de la ville, de peur d'atteindre la maison du peintre Protogène, qui est en train de travailler à un grand tableau. Si l'on veut bien maintenant se souvenir de ce que nous avons dit en parlant des Héraclides, et de la légende qui donne Jupiter, le bandit olympien, pour père aux neuf Muses, on ne s'étonnera pas de voir les montagnards macédoniens déployer, dès leur descente, un tel amour pour les choses de l'art. Peut-être ne pouvaient-ils pas rendre cet art plus parfait, celui-ci ayant atteint la perfection en vertu des causes antérieures, mais du moins pouvaient-ils multiplier les productions artistiques, les varier et leur fournir l'occasion d'étonner encore, tantôt par la grandeur inusitée, tantôt par le fini des détails, tantôt par des « effets » curieux, tantôt par une grâce un peu molle qu'on ne pouvait connaître à l'époque austère où l'inspiration patriotique et religieuse renfermait en des limites relativement étroite le choix des sujets.

La persistance du clan chez les vainqueurs ; les luttes entre les lieutenants d'Alexandre. — L'origine des Macédoniens, qui se révèle dans leur aptitude à comprendre et à protéger les beaux-arts, se révèle aussi par les luttes de clans qui les accompagnent dans leurs succès et leur grandeur. Nous avons dit qu'Alexandre, dans sa jeunesse, avait connu ces luttes de clans chez son père et mené l'existence d'un proscrit, avant de mener celle d'un vainqueur. Plus tard, au plus fort de ses victoires, il eut à réprimer des mutineries et des *grèves* de ses soldats.

Une fois, malgré des distributions d'argent toutes récentes, vingt mille d'entre eux veulent partir, et le conquérant est obligé, comme les héros d'Homère, d'employer l'*éloquence* pour les retenir auprès de lui. L'amitié, chez lui comme chez cet Achille qu'il admirait si passionnément, occupait une large place dans son cœur. Son ami Ephestion étant venu à mourir, il se livra, comme Achille lors de la mort de Patrocle, à une douleur effrayante, fit à son favori des funérailles qui coûtèrent plus de cinquante-deux millions, et songea à le faire adorer comme un dieu. Dans certains festins qui dégénéraient en orgies, cet homme supérieur perdait sa raison et allait jusqu'au meurtre. Rien d'étonnant si, une fois cet homme disparu, et il mourut à trente-trois ans (323), ses lieutenants se soient disputé l'empire les armes à la main. Pendant vingt-deux ans se poursuivent des luttes confuses, où les opérations militaires se mêlent aux meurtres individuels. C'est la guerre des clans albanais transportée sur un théâtre démesurément agrandi. C'est au cours de ces luttes que se distingue comme capitaine Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, contre qui se sont ligués les autres généraux. Séleucus, un de ceux-ci, exécute pendant le même temps une nouvelle expédition dans l'Inde, où il pousse plus loin qu'Alexandre et d'où il revient chargé d'immenses dépouilles (toujours l'attrait des « toisons d'or »). Enfin, après bien des heurts, l'empire finit, sous l'influence victorieuse de la configuration des lieux, par se diviser en trois royaumes correspondant à peu près aux trois parties du monde : Europe, Asie, Afrique, autrement dit Macédoine, Syrie, Égypte. Quelques états secondaires, Pergame, Pont, Bithynie, Arménie, Cappadoce, subsistent en Asie à côté de la Syrie. Les chefs macédoniens qui s'implantent dans ces royaumes, grands ou petits, entrent peu à peu dans la peau des anciens monarques ou satrapes d'Orient, tout en conservant quelque chose de la civilisation grecque, ce qui les élève au-dessus des types précédents.

Le réveil des rivages d'Asie : Pergame et Rhodes. — Avec

cette infusion d'éléments grecs, les rivages d'Orient se relèvent, et le centre de gravité du commerce hellénique se déplace nettement de l'ouest à l'est. Beaucoup de Grecs, et parmi eux, évidemment, ceux qui possèdent au plus haut degré l'esprit d'entreprise, ont émigré en Asie ou en Égypte, pour utiliser les nouvelles ressources mises à la disposition du génie mercantile. Comme après le retour des Héraclides — et la descente des Macédoniens n'est-elle pas un retour d'Héraclides? — la sphère brillante de l'activité hellénique se transporte de l'autre côté de la mer. Nous avons parlé et reparlerons d'Alexandrie. Mais, en Asie Mineure, l'ancienne Ionie a un regain de prospérité. Éphèse reprend une importance qu'elle aura encore au moment du christianisme et des épîtres de saint Paul. Mais le centre de cette activité s'établit à Pergame, à l'entrée de la « route royale » d'Asie Mineure. Là semblent se régénérer, sous les Attales, les richesses de Crésus qui les avait précédés au même endroit. Sous l'action de cette richesse, Pergame reprend le rôle de Sardes et devient une ville splendide, couverte de monuments somptueux, où les princes collectionnent les manuscrits et encouragent les arts. Un autre centre dont la prospérité devient éclatante, c'est Rhodes. Cette île, située au point où la côte d'Asie Mineure, après avoir couru du nord au sud, s'infléchit brusquement de l'est à l'ouest, constitue une étape obligatoire, un entrepôt tout indiqué pour les marchandises venant d'Orient par mer. C'est pour elles le carrefour à partir duquel elles vont s'acheminer, soit vers l'Ionie, soit vers la Macédoine, soit vers la Grèce. C'est le complément d'Alexandrie trop éloignée de l'ancien monde grec. On signale à Rhodes, à cette époque, un grand afflux d'étrangers, et d'étrangers riches. Des bannis de distinction s'y réfugient. Des « rentiers » s'y installent. Des écoles célèbres s'y fondent. Des philosophes, pouvant « vivre », ont le loisir d'y « philosopher ». La richesse de ces commerçants leur permet de déployer au besoin pour leur défense, comme c'est le cas pour les grandes villes de commerce lorsqu'elles sont assiégées, un acharnement spécial appuyé sur un grand luxe de remparts et de machines. Ces

hommes riches défendent énergiquement leurs richesses, et par des moyens que seule la richesse fournit. Mais dans les grands centres de ce genre, si le caractère hellénique continue à dominer, le type n'est pas sans emprunter quelques traits à celui de la grande cité maritime phénicienne. L'Orient, peu à peu, va déteindre sur le Grec, et nous tâcherons d'apprécier, à propos d'Alexandrie, la valeur de cette influence. Ce qui est certain, toutefois, c'est que tout le décor de la vie grecque, importé par les vainqueurs, s'impose à ces cités nouvelles ou rajeunies. A en juger par le spectacle des ports, des temples, des théâtres, des places publiques, on y retrouve Athènes ou Corinthe *en plus grand*. Et pourtant elles seront moins illustres, car l'illustration ne dépend pas exclusivement de la grandeur, mais encore de l'intérêt qui s'attache aux choses dont certains écrivains privilégiés ont supérieurement écrit. C'est la même cause qui rend les batailles entre successeurs d'Alexandre moins intéressantes que celles de la guerre du Péloponèse, bien que le talent des tacticiens y ait été au moins aussi remarquable et le nombre des soldats incomparablement plus grand.

Le déclin des rivages d'Europe : Athènes ville d'études. — Pendant que les rivages d'Orient reprennent l'essor, les rivages de la Grèce déclinent. La Grèce est désormais un accessoire de la Macédoine. Sans doute, des velléités d'affranchissement se sont fait jour depuis le triomphe de Philippe. Alexandre, avant de partir pour la Perse, a eu à réprimer une révolte des Thébains. Pendant qu'il est au fond de l'Asie, ce sont les Lacédémoniens qui s'insurgent. A sa mort, c'est Athènes qui veut se ressaisir et l'on voit reparaître Démosthènes, prêchant aux Grecs la liberté. Grâce à un habile chef de mercenaires nommé Léosthènes, les Athéniens et leurs alliés obtiennent d'abord quelques succès. C'est la guerre « lamiaque », du nom de la ville de Lamia en Thessalie. Mais ces succès étaient dus à ce qu'Antipater, gouverneur de la Macédoine, n'avait pas encore concentré toutes ses forces. D'autre part, Léosthènes est tué, et la bataille de Cranon, perdue par les Grecs, leur fait définitivement com-

prendre qu'une puissance militaire supérieure à la leur s'est désormais élevée au-dessus d'eux. Une garnison macédonienne s'installe à Athènes. Démosthènes, traqué par les soldats d'Antipater, s'empoisonne à Calaurie, dans le temple de Neptune. Bientôt même on exige la mise à mort de Phocion. Et ce qui se passe à Athènes se passe ailleurs. L'indépendance des cités est morte. Les rois de Macédoine, à partir de ce moment, jouent pratiquement le rôle de « rois de Grèce », tout en laissant souvent aux cités, par la conservation d'une autonomie habilement contrôlée par eux, l'agréable illusion qu'elles se gouvernent encore elles-mêmes.

Cela ne veut pas dire que le commerce disparaisse de la péninsule. Seulement c'est un commerce inférieur et subordonné. En ce qui concerne spécialement Athènes, on ne peut dire que cette ville devienne une « ville morte ». Au contraire, la sécurité établie par la domination macédonienne paraît y favoriser le tranquille courant des affaires et justifier ainsi les aspirations d'Isocrate, soupirant après un grand gendarme pacificateur. La vérité, c'est qu'Athènes devient un centre secondaire, absolument éclipsé par plusieurs cités d'Asie Mineure, et qu'elle ne peut plus songer à lutter, comme autrefois, pour la suprématie maritime, persuasion décourageante qui influe, en le déprimant, sur le caractère athénien.

Il reste à Athènes une supériorité plus difficile à lui ravir : la supériorité intellectuelle. Elle reste, au milieu du bouleversement général, une ville d'écoles et de lettrés. Son prestige même, à ce point de vue, s'accroît en raison du nombre des territoires nouveaux où l'on se met à parler sa langue, à apprendre son histoire, à admirer ses écrivains antérieurs. C'est une ville où les amateurs et les dilettantes se rendent en pèlerinage, et où l'enseignement du beau langage fleurit toujours. En un mot, la physionomie d'Athènes devient un peu, comme nous le dirions, celle d'une belle ville « de province » au glorieux passé, possédant quelque université remarquable, des sociétés savantes, des monuments, des cicerones, une société pleine de culture et de goût. C'est la « gloire d'Athènes » qui com-

mence et qui, perpétuée par l'éducation scolaire, se transmettra jusqu'à nos jours.

L'abaissement de la cité pousse à l'amusement : la comédie nouvelle. — Depuis la conquête macédonienne, le gouvernement de la cité a moins d'importance et excite moins d'ambitions. Les institutions fonctionnent toujours, mais la conquête du pouvoir est moins profitable. La tentation de la politique, sans disparaître, diminue donc, et deux conséquences en découlent : d'une part, beaucoup d'esprits se laissent dériver du côté de l'amusement ; de l'autre, la préoccupation de la vie privée, et des règles qui doivent la conduire, se fait plus fortement sentir.

Il est à noter que le plus grand écrivain qu'ait vu fleurir Athènes après la conquête macédonienne est un poète comique, Ménandre, qu'entourait d'ailleurs un groupe d'autres auteurs presque aussi célèbres, cultivant le même genre que lui.

Les œuvres de Ménandre sont perdues, mais l'on connaît suffisamment le « genre » de cette comédie, dite « comédie nouvelle ». Elle est nouvelle en ce sens qu'elle ne s'égare plus, comme celle d'Aristophane, dans la satire politique. Elle s'attache simplement à mettre en scène les mœurs privées et à ridiculiser ce qui paraît ridicule. Bien qu'il s'agisse des mœurs privées, il est à noter que le lieu de la scène est généralement une place publique. C'est en plein air, en effet, que l'on vivait presque tout le long du jour. De même, dans ces comédies, les hommes jouent un rôle bien plus important que les femmes, ce qui répond à ce que nous avons dit de l'organisation familiale, et, parmi les personnages féminins, les courtisanes occupent plus de place que les honnêtes femmes. Elles seules, en effet, « font parler d'elles ». Parmi les types caractéristiques, citons le *parasite*, ou l'homme spirituel, mais pauvre, qui cherche à vivre de son esprit en se faisant nourrir par les riches. La canaille athénienne était bien ce qu'il fallait pour produire cet « auxiliaire du divertissement ». Remarquons encore le *soldat fanfaron*, né des récits pompeux des mercenaires ou des « con-

quistadors » macédoniens. C'est encore le marchand d'esclaves, être vil et ignoble, mais nécessaire, comme pourvoyeur de la débauche, à cette société qui voulait s'amuser. Les démêlés entre pères et fils attestent la dislocation familiale encore combattue par la tradition. La multiplicité des dénouements constitués par la reconnaissance des jeunes filles enlevées sur mer prouve que la piraterie, malgré la police macédonienne, subsistait encore dans l'Archipel, tant il est difficile, même aux chefs les plus puissants, de réagir contre la nature des choses.

Le triomphe incontesté d'Athènes dans la comédie tient en partie à ce que tout le monde, dans cette ville, pouvait comprendre la langue parlée au théâtre, et non seulement la comprendre, mais en saisir les finesses. Tel n'était pas le cas des cités d'Asie, et encore moins d'Alexandrie, où une populace cosmopolite faisait plus ou moins cortège aux hellénisants.

L'abaissement de la cité pousse les esprits sérieux à la réglementation systématique de leur vie privée : épicuréisme et stoïcisme. — Mais l'amusement n'est pas tout dans la vie privée. Bien des gens se posaient cette question : Comment se conduire dans l'existence? Et cette question avait plus d'intérêt pour deux causes : d'abord parce que la conquête du pouvoir était moins attrayante, ensuite parce que la foi dans les dieux se perdait. La religion, sous les coups des sophistes et des philosophes, avait reçu plusieurs brèches. Le scepticisme, des hautes classes où il avait pris naissance, descendait naturellement dans les classes moyennes. De là une certaine angoisse chez les esprits désemparés qui cherchaient à orienter leur vie et, en bons intellectuels grecs, à systématiser leurs actions pour pouvoir, au cours des conversations de la place publique, en raisonner à perte de vue. Cette formation de la conscience, c'est souvent la religion qui y pourvoit. Tel est son rôle normal, et, comme ce rôle correspond à un besoin fondamental, la religion ne peut le laisser échapper sans que quelque autre organisme prenne sa place. Les philosophes deviennent donc directeurs de conscience, et leur vogue s'en trouve accrue. Ils ont plus d'auditeurs

que jamais, car la mode de la philosophie s'est répandue, a gagné de haut en bas, et pénètre jusque dans le peuple. De pauvres gens, comme le jardinier Cléanthe qui étudie la nuit après son travail du jour, font des miracles d'héroïsme pour assister aux « cours » de ces nouveaux prédicateurs. Cet enthousiasme, cette adoration pour les philosophes ne peut venir que de ce que ceux-ci ont su trouver, par un moyen d'action profond et intime, le chemin du cœur, et de ce qu'ils ont des baumes souverains ou prétendus tels pour les blessures de l'âme.

De là l'épicuréisme et le stoïcisme, doctrines qui viennent mettre en système des états d'âme bien anciens et bien appropriés au milieu social hellénique. Comme rien ne se fait sans transition, l'épicuréisme a été précédé par l'école cyrénaïque, fondée par Aristippe, disciple de Socrate, apologiste du plaisir. Le stoïcisme, de même, a pour précurseur Antisthènes, autre disciple de Socrate, fondateur de l'école cynique. C'est d'Antisthènes que Socrate disait : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » C'est Diogène, disciple d'Antisthènes, qui, couché dans une grande jarre, disait à Alexandre : « Retire-toi de mon soleil », et jetait son écuelle de bois en voyant un berger boire dans le creux de sa main.

C'est que la philosophie pratique, aussi bien chez les épicuriens que chez les stoïciens, va tendre à un même but : *la réalisation du bonheur par la modération dans les désirs*. Ce précepte convient à une race naturellement sobre, jouissant, sous un climat heureux, d'une vie facile, et apte à compenser les jouissances matérielles par les délectations de l'esprit. Les deux doctrines se ressemblent donc plus qu'elles ne diffèrent. « Tâchez d'être heureux, dit l'une, mais vous êtes prévenus qu'il faut pour cela être vertueux. » — « Soyez vertueux, dit l'autre, et vous verrez que, par là même, vous serez heureux. » Et le bonheur apparaît sous la forme de l'*ataraxie*, mot qui signifie absence de trouble, et que les Latins ont traduit par *indolentia*, d'où nous avons tiré *indolence*. C'est en ne faisant rien, en fuyant l'effort, l'initiative, les entreprises, que l'on arrive à l'état d'âme idéal. Les stoïciens s'attacheront spécialement au

traitement de la douleur par la suggestion (Douleur, tu n'es point un mal). Les épicuriens insisteront davantage sur les avantages du plaisir, tout en bannissant les plaisirs intenses; mais ils prêcheront également l'acceptation calme de la douleur, quand celle-ci délivre d'une douleur plus grande ou doit procurer un plaisir. C'est surtout plus tard, chez les Romains, que les différences s'accentueront entre épicuriens dégénérés et stoïciens exagérés. Le développement du luxe poussera certains épicuriens à proclamer, sinon officiellement, du moins pratiquement, la doctrine du plaisir immédiat et quelconque. Le stoïcisme attirera, au contraire, ceux qu'une éducation plus ou moins militaire, plus ou moins « spartiate » — on se rappelle l'histoire du petit garçon qui se laissait manger le ventre par un renard — aura prédisposés mieux que les autres à supporter la souffrance. La vanité n'est pas d'ailleurs sans y trouver son compte. Le stoïcien aime à « poser » pour « la galerie ». Et l'on conçoit que, dans une société où l'on vit en plein air, ces sortes de défis peuvent se donner libre carrière.

C'est en plein air, précisément, qu'enseignent Épicure et Zénon, fondateurs des deux écoles. Le premier est célèbre par ses « jardins »; le second par son « portique », dont le nom passe à l'ensemble de ses sectateurs. Et peut-être était-il nécessaire aux « maîtres » de discourir en plein air, car l'affluence, au dire des historiens, était énorme. « Les disciples et amis d'Epicure, dit Diogène de Laërte, étaient si nombreux que des villes entières n'eussent pu les contenir. » Même en faisant la part de l'exagération, cette assertion demeure significative, et l'on peut en conclure que la philosophie, comme le théâtre, jouait un rôle important dans la vie extérieure d'Athènes vers le troisième siècle. Le « mouvement » philosophique n'était pas alors une métaphore. C'était quelque chose de visible comme les cérémonies, les processions et les fêtes publiques. Et l'attrait d'Athènes sur les Romains d'élite, lors de la conquête, n'en deviendra que plus puissant.

XIII

LA DÉFORMATION ET L'ÉCLIPSE DU TYPE GREC. — LE MONDE ALEXANDRIN. — LA GRÈCE DEVANT ROME, DEVANT LES TURCS ET DEVANT L'EUROPE MODERNE.

Alexandrie : le type grec y est entouré et cantonné par la foule cosmopolite. — Nous ne pouvons suivre, dans toute l'Asie sud-occidentale, l'évolution du type grec *projeté en Orient*. Nous avons dit que les émigrants hellènes s'y révèlent comme des fondateurs ou des restaurateurs de villes, qu'ils donnent une magnifique impulsion au commerce et fournissent des artistes, pendant que les chefs macédoniens rajeunissent les dynasties de souverains et procurent à ces régions des chefs remuants, ingénieux, « civilisés », capables d'entreprendre de grands travaux matériels et de patronner richement toutes les manifestations de l'activité intellectuelle.

Nous nous contenterons d'observer le phénomène là où il est le plus intense, c'est-à-dire à Alexandrie.

Alexandrie diffère des cités de la Grèce en ce qu'elle est une très grande ville, bien plus vaste et bien plus peuplée qu'Athènes ou Corinthe. Sa population dépasse peut-être un million d'habitants. Mais c'est un immense caravansérail cosmopolite où les Grecs ne sont pas seuls. Autour du monde « select », représenté par l'élément hellénique, grouille toute une multitude « barbare » : d'abord les Égyptiens accourus de la vallée du Nil, et qui fournissent le fond de la population ouvrière; ensuite des Asiatiques divers, des Phéniciens très probablement,

réfugiés dans ce nouveau port après la ruine de Tyr, des Juifs très nombreux, et toute sorte d'immigrants en quête soit d'un travail, soit d'un moyen d'exploiter celui des autres. C'est la foule anonyme qui passe et repasse, au milieu de laquelle on peut regarder longtemps sans reconnaître personne, et qui donne au nouvel entrepôt commercial de l'Orient plus de ressemblance avec la Babylone antique ou avec le Paris moderne qu'avec les villes modestes de la Grèce. C'est, de plus, une foule rapide, affairée, tumultueuse, se ruant à ses affaires ou à ses plaisirs avec un brouhaha que l'agora d'Athènes ne connaissait point, sauf pour les délibérations de l'assemblée et les procès politiques. Mais ici, la politique est réservée au seul souverain. Ce sont donc d'autres causes qui produisent le tapage, et notamment certaines fêtes, mi-grecques, mi-orientales, qui font courir le public. Une pittoresque évocation de cette foule nous est donnée par Théocrite, poète sicilien, lorsqu'il nous montre, dans un dialogue, deux commères syracusaines fendant la presse pour se rendre à la fête d'Adonis.

« Praxinoé. — Bons dieux! que de milliers d'hommes! Est-ce qu'il faudra percer cette maudite foule? On dirait une fourmilière. Ma bonne, qu'allons-nous devenir? Voici les chevaux de la garde du roi... Cavalier, ne m'écrasez pas! Ah! comme ce cheval se cabre! comme il est fier et rétif! Eunoé! te rangeras-tu? Il tuera son cavalier... Que j'ai bien fait d'avoir laissé mon fils à la maison!... Gorgo, donne-moi la main; toi, Eunoé, prends celle d'Eutychide : tiens-la bien ferme de peur de nous perdre... Ne nous séparons pas, entrons toutes ensemble... Ah! Gorgo? ma robe déchirée!... On nous écrase. Eunoé, allons donc! ferme! un dernier effort! Bien! tout le monde est entré! »

Ne dirait-on pas le spectacle de Paris un jour où il y a « quelque chose à voir? » La presse et la badauderie des grands centres urbains est admirablement saisie par le poète. La « garde à cheval », elle-même, n'est pas oubliée.

On conçoit que, dans cette foule, les purs Grecs se trouvent presque noyés. Pourtant ils se sentent l'élite. Ils ont la richesse

et l'instruction. Le roi est de leur race, puisque les Macédoniens sont des Grecs. Ils ne sont donc pas tentés de baisser pavillon devant la cohue étrangère qu'ils méprisent, mais ils se rapprochent entre eux, se cherchent pour se serrer les coudes, et commencent à constituer une « colonie » à part, dans le sens donné aujourd'hui à ce mot par le langage consulaire. Seulement c'est la « colonie » dominante, celle qui éclipse toutes les autres par son prestige, la seule capable de laisser d'elle une trace durable dans l'histoire, grâce aux écrivains qu'elle possède, et que les autres « colonies » ne possèdent pas.

Il y est dominé par de grands monarques mi-grecs, mi-orientaux : les Ptolémées. — Entouré par la masse cosmopolite, le type grec est encore dominé par une puissance inattaquable : celle du roi, c'est-à-dire du conquistador macédonien qui, entré dans la peau des anciens souverains de l'Égypte, hérite de leur pouvoir absolu et monopolise les pouvoirs publics. Les Grecs d'Alexandrie ont donc beau être une élite ; ils n'ont pas à tirer de leur sein l'organisme d'une Cité. Le Ptolémée, avec sa « garde à cheval », est là pour les décharger de ce soin. Car ce souverain n'est pas seulement l'homme d'une ville et de sa banlieue. C'est l'homme d'un vaste territoire, qui a derrière lui tout un arrière-pays pour le soutenir. Écoutons les éloges fastueux que lui prodigue Théocrite : « Son empire s'étend au loin sur la terre et sur la mer, il comprend des contrées nombreuses et des milliers de nations... Nulle terre n'est plus fertile que l'Égypte au sol bas... Nulle terre n'est plus riche en grandes villes, ouvrages merveilleux des hommes. Elle en a *trois fois dix mille, et encore trois fois mille, trois fois cent, trois fois neuf et deux fois trois*. Ptolémée règne sur toutes ces villes. Il y joint une partie de la Phénicie, de l'Arabie, de la Lybie et de l'Éthiopie aux noirs habitants. Il dicte des lois à la Pamphilie, à la Cilicie, aux Lyciens belliqueux, aux Cariens amoureux des combats, et ses redoutables vaisseaux ont mis les Cyclades en son pouvoir... L'or ne dort pas amoncelé dans son palais, comme la richesse des fourmis travailleuses ; les demeures glo-

rieuses des dieux en ont leur part; car Ptolémée sait offrir aux immortels de riches présents; sa libéralité enrichit les rois généreux, *embellit les villes et récompense les services reçus.* Les poètes ont aussi des droits à sa générosité, et nul ne fait entendre, aux fêtes de Bacchus, un chant harmonieux, sans qu'un don magnifique paye cette habileté. Aussi les interprètes des Muses disent-ils au monde les bienfaits de Ptolémée. Or quel plus bel avantage peut acheter la richesse, qu'une glorieuse place dans la mémoire des hommes? La gloire des Atrides est toujours debout, et les immenses trésors qu'ils emportèrent du palais de Priam ont disparu pour toujours. »

Plus qu'un long exposé, cette citation fait parfaitement voir la situation de la « colonie » grecque d'Alexandrie vis-à-vis de Ptolémée, ainsi que la persistance des caractères grecs dans la domination de ce prince. C'est bien le descendant de ces terribles Mécènes montagnards qui jadis, tout en exterminant les brigands et en faisant la police, goûtaient passionnément les aèdes joueurs de lyre et, par ce culte des Muses, filles de la montagne comme eux, élevèrent le niveau artistique des Grecs de la plaine qu'ils avaient vaincus. Notons un détail de l'éloge de Théocrite : Ptolémée, y est-il dit, a conquis les Cyclades, grâce à la supériorité de sa marine. Il occupe divers postes sur les rivages de l'Archipel. Ce sont autant de points de contact avec la Grèce pure. Tout en s'adaptant avec souplesse aux nécessités de sa situation en Égypte et aux habitudes du peuple égyptien, Ptolémée tient à rester Grec le plus qu'il peut et à continuer du mieux qu'il peut le rôle civilisé d'Alexandre. Tel sera du moins le cas des *premiers* Ptolémées, car, vers la fin de la dynastie, l'influence orientale, distillée sans interruption par toutes les forces du « Lieu », tend insensiblement à prévaloir, ce qui favorisera le retour vers l'inertie et, par contrecoup, la conquête romaine.

Les ressources en livres et en documents favorisent l'érudition et la science. — Comme Alexandre, comme les souverains d'Antioche et de Pergame, le Macédonien, maître de l'É-

gypte, protégeait les lettres, les sciences et les arts. Des arts, nous avons peu à dire. Ils continuent l'évolution indiquée à propos d'Alexandre. C'est le triomphe du raffinement, et aussi celui du luxe privé. La mosaïque est fort goûtée. Les peintures d'appartements, analogues à celles de Pompéi, se généralisent. Le « métier » se maintient, et produit des œuvres célèbres. C'est surtout à Pergame, à Tralles et à Rhodes que brille la sculpture du temps. Les « objets d'art » de fantaisie se multiplient pour satisfaire le luxe. Pour la science, elle se développe dans le sens que faisait prévoir l'œuvre caractéristique d'Aristote. Elle consiste surtout dans l'érudition. Les savants alexandrins sont merveilleusement outillés en *livres*. De l'opulence des Mécènes naissent les bibliothèques, et des bibliothèques naît le type de l'auteur *documenté*, qui est désormais en mesure d'étudier une question à fond, de mettre à profit les travaux antérieurs, de comparer et de commenter les textes. Alors se développent des genres nouveaux : la grammaire, la critique, la traduction. Alors se distinguent Zénodote et Aristophane de Byzance. Alors s'illustre Aristarque, dont le nom deviendra synonyme de parfait critique. C'est l'apparition de ce que nous appellerons les « thèses de doctorat ». La science prend pour objet les livres, et les dissèque. C'est à proprement parler la *philologie*, chose naturellement agréable à des Grecs qui *aiment le langage*. D'autres sciences utilisent les renseignements désormais fournis par l'élargissement des relations commerciales. La géographie devient moins fantaisiste et moins sommaire que jadis. Ératosthènes, en attendant Ptolomée, enregistre dans cet ordre d'idées les connaissances positives de son temps. Mais la science qui invente continue, presque partout, à faire regretter son absence. Il est probable que le travail esclave, dans toute l'antiquité classique, mettait obstacle à la recherche d'innovations industrielles. Une brillante exception éclate cependant, mais pas à Alexandrie ni dans les autres grandes cités de l'Orient. C'est celle du Syracusain Archimède. Cet homme, géomètre, physicien, ingénieur, est bien grec par le goût désintéressé des spéculations de l'esprit et l'enthousiasme intellectuel

qu'on lui prête. Les deux principaux traits qu'on cite de lui en font une figure bien typique. C'est lui qui, ayant découvert dans un bain le principe d'hydrostatique auquel on devait donner son nom, sort aussitôt et, oubliant de se vêtir, se met à courir dans les rues de Syracuse en criant : « J'ai trouvé! » C'est encore lui qui, lors de la prise de Syracuse par les Romains, prise qu'il avait essayé de conjurer par des miroirs ardents qui brûlaient la flotte ennemie, demeure absorbé dans l'étude d'un problème qui le ravit au sentiment des choses extérieures, de sorte qu'un soldat, envoyé par Marcellus pour le conduire auprès de celui-ci, s'irrite de voir le savant ne pas lui répondre, et le perce brutalement de son épée. Si Archimède, comme Théocrite, n'est pas alexandrin, il respire l'atmosphère de la civilisation nouvelle dont Alexandrie est l'un des principaux centres, et d'autres géomètres, moins illustres sans doute, mais savants pour leur époque, se faisaient admirer dans les cités grecques de l'Orient. Tout porte à croire que la combinaison de l'esprit grec, subtil et raisonneur, avec la multiplicité des connaissances apportées par la grande navigation, contribua puissamment aux quelques progrès effectués alors dans l'ordre scientifique. Les Grecs, héritiers de la Phénicie, ne voyaient pas plus de choses que les Phéniciens, mais, plus spéculatifs, ils les méditaient davantage.

La poésie devient raffinée, érudite, amoureuse, supérieure dans les genres inférieurs. — La littérature, à Alexandrie, est sœur de la science. Elle est érudite, elle est « docte ». Les écrivains sont désormais des « gens de lettres ». Ils ont une profession officielle, et on les protège officiellement. La littérature, en effet, devient *une institution d'État.* Le littérateur qu'a distingué le souverain reçoit de lui plus que des encouragements. Il est logé *par son Mécène.* Alexandrie voit s'élever un « Musée », ou « Palais des Muses ». Là, dans une sorte d'enceinte sacrée, administrée par un grand prêtre, vivent les grands « intellectuels » du temps. C'est toujours le procédé de l'ancien chef montagnard, jaloux d'inviter à sa table et de réunir autour de

lui les supériorités de l'intelligence ; mais ce procédé est devenu formaliste, systématique, adapté aux pompes de l'Orient. Poètes, érudits, savants de toute espèce fraternisent dans ce local. Ils y trouvent des réfectoires, des salles de réunion, des laboratoires et observatoires, des jardins zoologiques et botaniques, et surtout la fameuse Bibliothèque où se trouvent rassemblés, à frais énormes, sept cent mille manuscrits. C'est une pension, c'est un atelier intellectuel, c'est une « Université », où les « beaux esprits » de l'époque, délivrés de tout souci au sujet de la vie matérielle, n'ont qu'à se préoccuper et à s'entretenir des choses de l'esprit, bref une sorte de cage dorée que le satirique Timon d'Athènes caractérise d'un mot assez piquant, mais assez exact, en l'appelant la « volière des Muses ».

Les poètes qui vivent là ne sont pas des nullités, mais leur poésie se ressent fortement des bouleversements qui ont agité le monde grec.

Cette poésie a perdu l'enthousiasme, qui ne peut faire bon ménage avec trop de métier et d'érudition. Elle a perdu la ferveur religieuse, déjà battue en brèche à l'époque précédente par les progrès de la philosophie et qui, avec l'éparpillement de la race au milieu des religions orientales, ne peut que subir de nouveaux chocs. Elle a enfin perdu l'esprit de cité, puisqu'elle est faite désormais pour des cosmopolites, que les affaires d'État ne regardent plus.

La poésie, qui perd ces caractères, en acquiert d'autres qui la marquent de leur cachet.

Elle devient *raffinée,* affectionne la subtilité, les tours de force, les prouesses d'obscurité systématique. Sans doute, on est toujours hynoptisé par la contemplation des grands auteurs devenus classiques ; mais, pour ne pas faire comme eux, on reprend les matières qu'ils ont traitées en se battant les flancs pour faire mieux, et l'on fait moins bien. L'emphase et l'amphigouri, si rares jadis, sont à la mode. Le poète Callimaque, pleurant la chevelure que la reine Bérénice a dû se faire couper, s'indigne contre les Chalybes qui travaillent le fer, parce que le fer fait des ciseaux. Il rappelle que les Mèdes, avec ce métal, ont percé

le mont Athos, et il ajoute : « Que peuvent faire des cheveux, quand de telles masses cèdent au fer ! » Or Callimaque est un des plus brillants poètes d'Alexandrie. Très distingué aussi, ce Lycophron qui, dans un monologue débité par Cassandre, fille de Priam, s'ingénie à accumuler les allusions mythologiques les plus obscures. Simmias de Rhodes s'amuse à composer des poésies où les vers, de longueur inégale, peuvent être disposés de manière à représenter l'objet que l'on décrit : une coupe, une hache, les ailes de l'Amour. On recherche les titres rares et surprenants, qui « tirent l'œil ». On cultive les énigmes en vers, les « devinettes ». Lycophron, paraît-il, est l'inventeur de l'anagramme. C'est l'exaspération du « métier » et le « tour de force » professionnel.

Cette poésie est *érudite*. Elle s'adresse exclusivement à une élite lettrée. On se demande comment les contemporains eux-mêmes peuvent la comprendre sans dictionnaire. En tout cas, elle ne peut être comprise que des grands liseurs. Un auteur ne se met à un poème de quelque importance qu'après avoir compulsé les ouvrages qui « traitent de la question ». L'archaïsme voulu est un des fruits de cette alliance entre la poésie et la documentation. On fait des tragédies de cabinet, impossibles à mettre au théâtre, mais calquées sur les tragédies admises comme classiques par le « canon » alexandrin. On fait des épopées *pour imiter* Homère, et on les écrit en ionien, parce qu'Homère a écrit en ionien, bien que ce dernier dialecte ne se parle plus. On met même un raffinement singulier à employer un ionien plus pur et plus correct que celui d'Homère. Tel est le cas, notamment, des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, une des œuvres les plus retentissantes du petit cénacle alexandrin. Ce zèle grammatical se double du zèle historique, mystique, archéologique. Callimaque intitule un de ses poèmes *Aetia, les Causes,* et y met en scène des Muses qui expliquent l'origine des hommes et des dieux. Tout cela, bien entendu, passe absolument par-dessus la tête de la foule, qui ne comprend pas même ou comprend à peine le grec, et qui, à plus forte raison, n'entend pas un mot à toutes ces légendes devenues à proprement parler

« un cours de mythologie ». Enfin certains poètes, comme Aratus, traitent de purs sujets scientifiques et font des poèmes sur l'*Astronomie*. Cette science, on se le rappelle, devait beaucoup aux antiques observateurs de l'Orient.

La poésie est encore *amoureuse*. Plus que jadis, elle entreprend la peinture et l'expression de l'amour. Certes, cette passion n'était pas inconnue des poètes précédents. Anacréon et Sapho, surtout, l'avaient brillamment chantée. Mais, en définitive, l'amour occupe peu de place dans la poésie grecque avant la période alexandrine. C'est que la poésie, sauf exceptions, n'était pas encore devenue un simple passe-temps et conservait avec la religion, avec la majesté de la Cité, de fortes attaches. Chez les Alexandrins, le métier de poète devient plus profane, plus adapté à la satisfaction d'un public d'amateurs, qui veut avant tout être amusé. On voit poindre le *roman,* tel que nous l'entendons de nos jours, avec l'inévitable intrigue amoureuse qui en forme la trame. On voit poindre également, çà et là, quelque chose comme ce jargon du « pays de Tendre » qui fleurira chez nous longtemps après. Si le vieil Anacréon avait chanté l'amour, ses chants, comme ceux de Sapho, avaient un peu le caractère d'une « fureur sacrée ». Mais, précisément, l'époque alexandrine voit pulluler l'espèce des poètes dits « anacréontiques », parce qu'ils tiennent à se donner un ancêtre dans Anacréon, mais bien plus maniérés, bien plus efféminés, bien plus « jolis » que le poète ionien. C'est de l'époque alexandrine, on peut le dire, que date le *madrigal*.

On devine, sans que nous ayons besoin d'insister, la corruption des mœurs que reflètent parfois les œuvres de poètes. Cette corruption existait déjà dans l'Athènes classique, mais les traditions de la Cité l'empêchaient de trop se répandre dans la poésie. Ce qui est relativement neuf à Alexandrie, outre une intensité plus grande de la corruption due à l'énormité et à la richesse de la ville, c'est l'invasion de l'amour, avouable ou non, dans la poésie, qui auparavant servait plutôt à *autre chose*. Ce qui s'impose à l'attention, c'est le caractère obsédant que prend cette passion, jadis si négligée par les plus grands poètes, témoin

Homère qui ne daigne pas nous dire un mot de cette Briséis, cause de la colère d'Achille, témoin encore Sophocle, qui, dans *Antigone,* laisse à peine entrevoir l'affection qui unit la fille d'OEdipe à Hémon, fils de Créon. Par là, la poésie alexandrine se rapproche très nettement des « genres » modernes.

Cette poésie a enfin un quatrième caractère. Elle est *supérieure dans les genres inférieurs.* Elle excelle dans la *bluette,* dans l'*épigramme,* dans ces petits morceaux courts, gracieux, ciselés, dont nous disons volontiers qu'ils sont des « bijoux ». Avec les phénomènes sociaux que nous venons de décrire, il est clair que le poète est un amateur, un curieux qui s'amuse de son sujet. On sait le mal que se donnent les ciseleurs modernes pour faire entrer une idée ou une description dans le cadre étroit d'un sonnet. L'équivalent du sonnet, chez les Alexandrins, c'est l'*épigramme*, épigramme qui n'est pas toujours satirique, mais qui a le *trait,* tantôt piquant, tantôt badin, tantôt légèrement attendri. Destinés à être « dégustés » par des raffinés et des connaisseurs, ces vers sont souvent exquis de délicatesse et de nuances. La mythologie, à laquelle on ne croit plus, tourne également au « joli ». Les vieilles légendes s'agrémentent d'ornements légers, gentils, dont Vénus et l'Amour ont leur large part. Le monde du « Musée » et l'élite des diverses sociétés grecques éparpillées çà et là produit des *dilettantes,* des âmes éprises de pittoresque. Théocrite, dont nous allons parler, intitule ses poésies *Idylles*, ce qui veut dire « tableautins », et c'est une curieuse indication sur l'état d'âme du poète que ce choix du titre de « tableautins ». On sent l'homme très civilisé qui sourit au spectacle des choses et qui les « croque » en artiste, tout en ayant soin, par un scrupule suprême, d'y introduire des traits de simplicité.

La grande ville sicilienne : Syracuse, et l'idyllisme chez les citadins : Théocrite. — Théocrite n'était pas alexandrin, bien qu'il eût vécu longtemps à Alexandrie et eu Ptolémée Philadelphe pour Mécène. Il était de Syracuse, dont nous devons dire un mot en passant. Nous avons constaté, à propos de l'expédition

des Athéniens en Sicile, l'importance extrême de cette cité, importance qui avait frappé les Athéniens et les avait embarqués dans cette aventure au-dessus de leurs forces. L'importance croissante de la Sicile à cette époque, et en particulier de Syracuse, qui fait face à l'Orient, paraît tenir au développement simultané de Rome et de Carthage, entre lesquelles ce grand port forme un trait d'union. Syracuse doit surtout avoir joué le rôle de grand entrepôt distributeur, pour l'Occident de la Méditerranée, des denrées arrivant par les routes grecques. Or, Alexandrie était désormais la tête de ligne de ces routes à l'est. Syracuse — si nous laissons de côté Marseille, qui exploite une région à part — était la tête de ligne à l'ouest. De là des rapports assez étroits entre la Sicile et l'Égypte, et le développement urbain de Syracuse, devenue à cette époque une cité monstre, à peu près aussi peuplée qu'Alexandrie.

Dans cette cité, plus grecque qu'Alexandrie, la poésie produit des œuvres d'un goût meilleur. Ce qui la caractérise, c'est le goût du pittoresque rural. Il faut être profondément citadin pour « découvrir » la campagne, et pour observer les bergers, si l'on nous passe l'expression, comme des « bêtes curieuses ». Il faut avoir oublié les champs pour leur trouver cette sorte de charme idéal qui distingue les faiseurs d'églogues. Tel est précisément le cas de Théocrite, et il faut croire que ce genre est fort goûté, puisque Bion et Moschus, deux autres poètes de Syracuse, se rendent célèbres en le cultivant. Théocrite participe d'ailleurs aux divers caractères que nous avons signalés dans la poésie alexandrine. Il est raffiné, érudit, délicat et met en scène des intrigues amoureuses. Il est toutefois moins pédant que les hommes du « Musée », car le milieu grec où il est né lui a permis de ne pas se renfermer — trop longtemps du moins — dans une atmosphère artificielle. Mais si le milieu syracusain est resté plus grec que le milieu alexandrin, l'évolution qui emporte le grand port sicilien vers le type affairé du grand port phénicien empêche toujours de se croire à Athènes. On y a moins de loisirs pour goûter le beau et l'ardeur de s'enrichir possède plus impérieusement les âmes. C'est de quoi Théocrite se plaint mé-

lancoliquement dans son Idylle à Hiéron, tyran de Syracuse : « Quel homme, dit-il, aime la douce voix du poète? Je ne sais. Les hommes à présent n'appellent plus de leurs vœux la louange qui célèbre les grandes actions : *l'amour du gain a triomphé de leur âme*... Insensés, à quoi vous servent vos morceaux d'or. » Évidemment, la haute bourgeoisie de Syracuse, très lancée dans les affaires, n'accorde plus à la poésie qu'une imparfaite attention. Le Carthaginois, qui n'est pas loin, déteint un peu sur le Grec de Sicile. Aussi est-ce vers la Sicile *intérieure,* avec ses collines, ses troupeaux, ses bergers, sa vie pastorale échappée au tourbillon commercial, que le poète se retourne comme vers un idéal déjà vaguement lointain. C'est cette Sicile primitive qu'il chante avec une prédilection sentimentale, sans oublier d'ailleurs, comme dans le dialogue des Syracusaines, le spectacle agité de la vie urbaine dans les grands ports de la Méditerranée.

Le peuplement de la Méditerranée occidentale met en vedette les Grecs de l'Est : l'épopée de Pyrrhus. — D'après tout ce que nous voyons, des causes lentes, mais inévitables, agissent pour transformer le type grec hors de la Grèce, parce que ce type se trouve dans des conditions nouvelles qui ne sont plus celles de la péninsule ou des rivages de l'Archipel. En Orient, malgré tout leur prestige, les Grecs forment des groupes noyés dans la masse barbare, souvent éloignés de la mer, obligés de faire des concessions aux mœurs locales. Les chefs macédoniens entrent peu à peu dans la peau des anciens despotes; les commerçants entrent peu à peu dans celle des anciens négociants phéniciens. L'élément grec, tout en donnant un certain vernis de civilisation supérieure à des régions longtemps arriérées, prend quelque chose de ce qui causait la faiblesse des empires assyriens ou perses. La mollesse fait des progrès, et les aptitudes militaires de la race, en particulier, tendent à décroître, malgré la belle énergie de quelques types mal secondés, tels que Mithridate, roi de Pont. En Sicile même, loin de l'Orient barbare, le type évolue, et la ville grecque, en grande partie sans doute sous l'influence voisine de Carthage, verse presque complètement du

côté du « grand port maritime », où le commerce domine tout et entraîne tout.

C'est en Grèce qu'il faut revenir pour retrouver le type grec fidèle à ses origines, avec ses qualités et ses défauts, et, en tout cas, avec les particularités que nous avons déjà signalées à plusieurs reprises. La *Cité* et les *bannis,* notamment, continuent à jouer leur rôle, et sans doute, à la faveur des luttes de clans qui se poursuivent en Macédoine, le ressort de la race pourrait lui faire reprendre le dessus si, dans l'ouest de la Méditerranée, une nouvelle puissance, d'une grandeur disproportionnée aux forces helléniques, ne commençait à se lever. C'est l'heure de la conquête romaine.

Cette entrée en scène d'un nouvel élément social a pour effet de produire, dans la péninsule grecque, un déplacement assez curieux du centre de gravité. Elle met en vedette, pour la première fois, des cités ou des groupes de cités qui étaient toujours restées au second plan. On sent que les grands intérêts se débattent du côté de l'Adriatique. Aussi le type montagnard, belliqueux, militaire, s'affirme-t-il sur trois points voisins de cette mer : en Épire, en Étolie et sur ce rivage septentrional du golfe de Corinthe qui a reçu, en mémoire de l'exode des Achéens lors du retour des Héraclides, le nom d'Achaïe.

Les montagnards épirotes se distinguent par un coup d'éclat. Ils lancent un des leurs contre Rome. C'est la courte épopée de Pyrrhus, un Alexandre de l'Occident, qui rêvait lui aussi d'immenses conquêtes et possédait, comme son congénère de Macédoine, des talents de tacticien tout à fait remarquables. Seulement, au lieu d'avoir devant lui un organisme mou et décomposé comme l'empire perse, il se heurtait à l'organisme le plus solide et le plus résistant qu'ait présenté l'antiquité, aux laboureurs soldats du Latium, tenaces, disciplinés, enracinés dans leur sol, incapables de se laisser décourager par une défaite et habiles à observer, lorsqu'ils étaient battus, ce qui les avait fait battre. Avec des hommes de cette trempe, on ne pouvait remporter que des « victoires à la Pyrrhus ». L'expansion offensive des Épirotes se traduisit donc par un échec.

Le dernier effort des cités pour l'indépendance : les ligues étoliennes et achéennes : Philopœmen. — De l'offensive, la Grèce dut passer à la défensive. Mais la Grèce, avec la formation sociale que nous lui connaissons, ne pouvait pas plus demeurer unie devant la conquête romaine que devant la conquête macédonienne. Les Étoliens, montagnards du nord du golfe de Corinthe, favorisèrent donc les entreprises des Romains, comme les cités de la Béotie avaient favorisé les entreprises de Philippe. Puis, quand les Romains, avec Flamininus, eurent vaincu les Macédoniens et proclamé habilement la « liberté » des cités grecques, l'Étolie méfiante se ravisa — un peu tard — et prit la tête du mouvement patriotique. Elle invoqua le secours d'Antiochus, roi de Syrie, comme Athènes avait invoqué celui du roi de Perse. Mais Rome veillait ; Antiochus fut vaincu aux Thermopyles et les Étoliens, demeurés seuls, furent écrasés.

La ligue des cités étoliennes avait, de l'autre côté du golfe, une rivale dans la ligue des cités achéennes. Cette ligue avait été créée par un banni de Sicyone, du nom d'Aratus, qui avait lutté avec succès contre la domination macédonienne. Mais les Achéens, dans leurs efforts pour « liguer » le Péloponèse, avaient rencontré un obstacle assez naturel dans Sparte, qui, malgré son déclin, remuait encore de temps en temps et s'agitait pour retrouver son ancienne prépondérance. Deux rois de Sparte, Agis et Cléomène, avaient travaillé successivement à cette œuvre de « restauration », et ce Cléomène, ayant battu les Achéens, vit ceux-ci appeler dans le Péloponèse ces mêmes Macédoniens qu'ils en avaient chassés. C'était une fois de plus le gâchis, l'émiettement, l'impossibilité d'établir un concert utile entre toutes les cités intéressées cependant à la même indépendance, la paralysie de tous par les rancunes locales de chacun. En fait, attaquée par Sparte et obligée de compter avec ses protecteurs macédoniens, la ligue achéenne se trouva moins forte au moment où, devant lutter contre Rome, elle produisit, par un effort suprême, ce Philopœmen qu'on devait appeler le « dernier des Grecs ».

Philopœmen était de Mégalopolis en Arcadie. Il descendait

donc de ces montagnes centrales du Péloponèse où, lors de la descente des Hellènes, s'étaient réfugiés jadis les groupes les plus importants des Pélasges. Cette région, nous l'avons dit, était encore celle qui produisait le plus d'aventuriers et de mercenaires, et sur laquelle Épaminondas s'était le plus efficacement appuyé pour vaincre les Lacédémoniens. Comme Démosthènes, Philopœmen s'attela héroïquement à l'ingrate besogne de réaliser « l'unité » devant l'ennemi et de trouver des ressources matérielles pour la résistance. Comme l'orateur athénien, il unissait l'éloquence à la gestion administrative et faisait preuve, en outre, de sérieuses qualités militaires. Son but était d'ailleurs, non de vaincre Rome, chose que son bon sens lui représentait désormais comme impossible, mais de lui montrer une ligue forte et puissante avec laquelle on pouvait traiter et dont on pouvait respecter l'indépendance. Mais cet actif montagnard mourut obscurément, dans une de ces mille échauffourées qui éclataient entre cités voisines. Fait prisonnier par les Messéniens, qu'il avait voulu punir d'avoir « lâché » sa ligue, il fut massacré par eux, et sa mort acheva de désorganiser les éléments de résistance. Quelque temps après, le roi de Macédoine, Persée, ayant été vaincu à Pydna par le consul Paul-Émile, dans une bataille qui consacrait définitivement le triomphe technique de la « légion » sur la « phalange », la Grèce devint en fait sujette de Rome. Les cités achéennes fournirent du moins le noyau de la dernière insurrection, qui fut écrasée près de Corinthe. Cette fois, c'était bien fini, et la Grèce, sous le nom d'Achaïe — dernier honneur fait à ce nom d'Achéen — était réduite en province romaine (146)[1].

La Grèce institutrice de Rome. — Nous ne suivrons pas plus

1. Mithridate, roi de Pont, quoique d'origine perse, a été considéré, lui aussi, comme le « dernier des Grecs ». Le Pont, situé sur la route maritime de la Colchide à Byzance (région de Trébizonde), s'était fortement hellénisé depuis la conquête macédonienne, et Mithridate, qui avait pris dans ce milieu la trempe des conquistadors macédoniens, s'était fait contre Rome le champion de l'hellénisme. La cause de celui-ci meurt, on le voit, en battant en retraite vers le point du globe d'où les Pélasges sont venus.

La résistance de Mithridate coïncide avec celles des pirates crétois, qui soutiennent la lutte contre Rome pendant de longues années.

loin l'histoire du type grec, désormais condamné à la subordination, mais nous devons constater le service immense rendu par la conquête romaine à la diffusion de la littérature et de l'art grecs, auxquels les conquêtes d'Alexandre avaient déjà donné un si vaste public.

Les Romains étaient intelligents, mais ce n'étaient pas des intellectuels. L'exemple et les leçons des Grecs arrivaient à point pour combler chez eux cette lacune. Aussi toute la littérature, toute la philosophie, tout l'art des Romains (sauf l'emploi de la voûte emprunté aux Étrusques), allait-il sortir de la civilisation hellénique. Selon le mot célèbre d'Horace, la Grèce vaincue allait « faire prisonnier son farouche vainqueur », c'est-à-dire que le culte du beau, conçu à la manière grecque, allait faire des disciples innombrables dans l'aristocratie et la bourgeoisie romaines, s'allier intimement à l'esprit romain, et se répandre, grâce à la colonisation romaine, dans toute la partie occidentale du bassin de la Méditerranée.

La conquête de la Grèce coïncide avec le moment où les Romains commencent à posséder une race riche et pourvue de loisirs. Les proconsuls et leur bande, enrichis des dépouilles des nations, se reposent et deviennent curieux des choses de l'art. Ils commencent à vouloir embellir leur vie, et les Grecs, avec leurs talents artistiques, deviennent des auxiliaires précieux. Le Romain est parfois un amateur rapace et goulu, comme ce Verrès qui fait main basse sur toutes les œuvres d'art de Sicile, mais, à force de travail, il devient parfois l'amateur vraiment raffiné, comme Cicéron et Mécène. Apprentis orateurs et apprentis philosophes viennent étudier à Athènes, devenue plus que jamais ville d'écoles et de touristes. L'Italie du Sud, la Sicile et Marseille ajoutent à cette action leur part d'influence. Les esclaves grecs deviennent scribes et pédagogues. La lecture des œuvres grecques est, pour les Romains d'élite, une révélation. Certains poètes latins mettront toute leur gloire à imiter le plus fidèlement possible les poètes grecs. S'ils inventent des rythmes, ceux-ci ne seront que la transcription des rythmes grecs. Le poète Lucrèce répète dans ses vers ce

qu'enseigne le Grec Épicure, et Sénèque répète dans sa prose ce que disent les stoïciens grecs. Catulle se met à la remorque des Alexandrins. Térence ambitionne pour tout honneur celui d'adapter au latin les comédies de Ménandre. Quand les architectes romains créent l'ordre composite, c'est en combinant les ordres ionique et corinthien, qui sont grecs, et, comme les Romains, aptes aux constructions gigantesques, aiment les monuments à plusieurs étages, ils ne trouvent, pour en agrémenter la façade, d'autre moyen que de superposer les ordres grecs. Peu à peu la langue grecque devient « classique » à Rome, et tous les lettrés la connaissent. Certains Romains, comme l'empereur Marc-Aurèle, se feront même un plaisir d'écrire en grec. Pendant ce temps, en vertu d'une loi qui, sauf le cas d'invasions par grandes masses, assure aux langues des peuples plus lettrés la victoire sur les langues des peuples moins lettrés, le grec répandu en Orient depuis Alexandre continue à s'y maintenir, tenant le latin en échec. Des auteurs grecs continuent à écrire et à devenir célèbres, comme Plutarque, l'historien amateur de Béotie, comme Lucien, le sceptique pamphlétaire de Samosate en Asie Mineure, comme toute une série d'historiens et de géographes, Polybe, Strabon, Diodore de Sicile, Denis d'Halicarnasse, Pausanias, qui écrivent évidemment pour un assez large public. La défense du christianisme voit surgir une légion d'apologistes et de Pères grecs : Origène, Clément d'Alexandrie, Athanase, Grégoire de Nazianze, Basile, Jean Chrysostome, et, à côté du mouvement chrétien, un mouvement mystique, associé aux superstitions orientales, trouve son expression dans Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus et tout ce que l'on appelle l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

La longévité du type grec dans le Bas-Empire et sous l'invasion des Turcs. — La civilisation grecque fait plus. Elle survit, officiellement du moins, à la civilisation romaine. Plus heureux que l'empire d'Occident, l'empire d'Orient, grâce à la merveilleuse position de Constantinople, échappe pendant plusieurs siècles aux coups des barbares.

Quelques-unes des caractéristiques de l'esprit grec, bonnes ou mauvaises, peuvent être relevées facilement parmi les causes qui ont produit la décadence de l'empire byzantin, tout en favorisant sa longévité. La subtilité des sophistes se retrouve dans ce pullulement d'hérésies et dans ces polémiques religieuses roulant sur des abstractions presque inintelligibles, qui pourtant passionnaient la masse. Les croisés, pour se moquer des Grecs, se promenaient dans les rues de Constantinople avec une écritoire et du papier. Au moment où les Turcs donnaient l'assaut à la capitale, des théologiens y discutaient ardemment pour savoir si la lumière du Thabor était créée ou incréée. L'érudition avait toujours ses fidèles, et produisait de laborieux compilateurs, grâce auxquels bien des extraits intéressants d'ouvrages perdus nous ont été conservés. L'émigration des lettrés et des savants grecs en Italie, après la chute de leur empire, devait contribuer à réveiller le culte de la littérature antique, et à produire ce type célèbre de l' « humaniste », qui fut un des principaux artisans de la « Renaissance ». C'est ce même empire qui, pendant une bonne partie du moyen âge, était demeuré le conservatoire de l'architecture et de la peinture. Des mosaïques byzantines devait naître la rénovation de la peinture italienne, tandis que la coupole, adoptée avec enthousiasme par les Arabes, propageait dans tout l'Orient et en Espagne les diverses variantes du style byzantin.

D'autre part, le Bas-Empire resta longtemps maître de la mer, parce que les Grecs demeuraient malgré tout un peuple navigateur, et c'est cette supériorité maritime qui permit à Constantinople de tenir longtemps en échec les Arabes d'abord et les Turcs ensuite. Cette supériorité fut accentuée par la possession du « feu grégeois », dont le secret, jalousement gardé, est aujourd'hui perdu, mais qui servit à brûler des flottes ennemies, d'ailleurs malhabiles aux évolutions savantes.

Issus de pasteurs cavaliers, les Turcs étaient impropres à la navigation et aux raffinements d'une civilisation qui fournissait parfois des armes à leurs adversaires. Aussi le triomphe définitif de l'invasion ottomane fut-il retardé jusqu'au xv[e] siècle.

Et les vainqueurs, patriarcaux presque purs, ne purent que se superposer aux vaincus qui, groupés en cités le long du rivage, ou en clans belliqueux dans la montagne, conservèrent immuablement les caractères propres de leur race. Les cités maritimes, en faisant « la part du feu », c'est-à-dire en se résignant à quelques exactions, purent continuer pratiquement leur existence autonome, tolérée par les conquérants qui tiraient profit de leur activité. Quant aux montagnards, ils ne se soumirent jamais qu'à demi. L'Albanais Scanderberg, en se débattant contre eux, mérita son nom d'Alexandre. Les Albanais modernes, nominalement sujets de la Porte, ne reconnaissent l'autorité du sultan qu'à la condition d'avoir leurs coudées franches et de mettre à la raison les fonctionnaires qui ne leur plaisent pas. Enfin, dans la Grèce propre, la montagne, après plusieurs générations de bandits, produisit ce type célèbre du Klephte, qui prit vers 1820, conjointement avec les terribles pirates de l'Archipel, l'initiative de l'insurrection.

Son réveil moderne en des conditions qui le constatent vivace, mais le relèguent au second plan. — Mais cette insurrection n'a pu triompher que par le concours des grands peuples de l'Occident, qui se sont payés de leur peine en faisant sentir aux Grecs délivrés le poids plus ou moins lourd de leur protectorat officieux. Par la volonté de la diplomatie, la Grèce forme aujourd'hui un petit royaume, dont le souverain, après avoir été pris en Bavière, a été fourni ensuite par le Danemark. Car la monarchie, sur ce sol, est chose forcément exotique. La « cité », illustre ou obscure, survit à tout, et la constitution intime du pays réside toujours dans le jeu spontané des autonomies municipales. Cet état de choses artificiel est le symbole de la situation faite à cet État nouveau-né, considéré comme mineur dans ses relations et ses tentatives extérieures, mais respecté dans les particularités de sa vie intérieure et de ses organismes locaux. Les petits bateaux d'Homère naviguent toujours. La Grèce moderne est par excellence le grand peuple *caboteur* de la Méditerranée. Elle serait maîtresse de la mer s'il n'y avait d'autre

navigation que le cabotage. Mais d'immenses transformations ont eu lieu dans le monde. Non seulement l'Atlantique a éclipsé la Méditerranée, mais la Méditerranée elle-même est dominée par de grandes puissances, munies de grands vaisseaux de guerre et de grands paquebots à vapeur. La Grèce, quelque analogie que puissent avoir ses conditions sociales intérieures avec celle d'autrefois, se trouve donc en présence de circonstances extérieures qui l'obligent à se contenter d'un rang modeste parmi les nations. Elle n'en continue pas moins à produire, et des montagnards belliqueux qui vont s'engager comme mercenaires, et des commerçants avisés qui savent gagner de l'argent, et des « colons » qui vont s'établir dans les principaux ports de la Méditerranée, et des intellectuels qui poussent avec ardeur aux progrès de l'instruction, et des Mécènes généreux qui emploient les bénéfices de leur commerce à soutenir des écoles. Tous les traits de la race survivent, en définitive. Seules les occasions leur manquent pour se manifester avec l'éclat extraordinaire dont ils ont rayonné jadis. Mais l'élargissement merveilleux de la civilisation dans le monde continue, comme au temps des conquêtes romaines, à servir la gloire des anciens Grecs. Chaque Université nouvelle qui se fonde aux États-Unis ajoute aux triomphes d'Homère, et justifie davantage l'intérêt qui, de siècle en siècle, s'attache à ce petit coin de terre perdu au sud des Balkans.

TABLEAUX DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE

(CES TABLEAUX MONTRENT COMMENT LES FAITS HISTORIQUES SE RÉPERCUTENT LES UNS SUR LES AUTRES).

TABLEAUX ÉTABLIS
AVEC LE CONCOURS
DE GEORGES FERRAND
Élève de la Section spéciale de
l'École des Roches.

I. — LES ORIGINES.

- Les Pélasges sont issus des petits plateaux asiatiques à vie semi-pastorale.
  - Formation communautaire initiale.
    - Éloignement pour le travail pénible.
    - Prédisposition pour l'installation urbaine (*origine de la « cité » grecque*).

II. — PÉRIODE PÉLASGIQUE ET HÉRACLIDE.

- Petites vallées dominées par la montagne et isolées les unes des autres.
  - Petits cultivateurs pélasgiques.
    - *Religion pélasgique divinise les forces de la nature* (Cérès, etc.).
  - Communications très difficiles entre les vallées.
    - Fractionnement par cités indépendantes.
      - Dans ces cités, partis se disputant le pouvoir.
        - Les bannis gagnent la montagne (*maquis*).
        - Le bandit montagnard (Héraclides).
        - Facilité de pratiquer le brigandage à cause du voisinage de la vallée.
          - Domination de la vallée par les montagnards.
            - Travaux exécutés dans la vallée. (*Trav. d'Hercule*, desséchement de marais, hydre de Lerne, etc.).
              - *Divinisation des Héraclides* (Jupiter, Hercule, Pluton, etc.).

- Climat doux et égal.
  - Végétation abondante des arbres fruitiers.
    - Travail facile de la cueillette.
      - Nombreux loisirs.
        - Aptitudes à la réflexion, à la poésie, à la musique.
          - *Divinisation de la poésie, de la musique* (Orphée, Pan).

- Torrents rapides (parce que la montagne surplombe la vallée).
  - Gros rochers encombrant les vallées.
    - Constructions cyclopéennes (pour résister aux attaques des montagnards).

III. — PÉRIODE HELLÉNIQUE.

- Hellènes descendus de montagne moins haute (Othrys) sont plus en contact avec les villes des vallées.
  - Civilisation des Hellènes plus affinée que celle des Héraclides.
- Domination déjà préparée par les Héraclides.
  - Supériorité de l'Hellène sur l'Héraclide.
    - Nouvelle superposition de montagnards aux populations de la vallée.
      Ces montagnards fournissent des chefs de clans, ou petits rois (type du basileus).
      - Amour de la richesse mobilière donnée par le brigandage de la montagne (*trésors de Mycènes*, etc.).
        - Habitude du pillage, travail facile et lucratif.
          - Grandes richesses acquises par le pillage.
          - Tendance des jeunes gens à se détacher de leur famille par suite des facilités de pillage et de piraterie.
            - Réduction de la famille grecque à un groupe restreint.
          - *Constant état de guerre entre clans et cités* (vendettas).
            - Vie hasardeuse. (1)
          - Fréquentes expéditions au loin.
            - Absence parfois prolongée des chefs. (2)
            - *Apparition de l'esclave* (prisonnier de guerre).
      - Indépendance et égalité vis-à-vis des chefs de clans, qui n'ont d'autorité que par le succès.
        - Nécessité pour le chef de clan de se faire des amis (compagnons).
          - Développement chez le chef de clan des qualités d'éloquence et de persuasion.
            - *Art oratoire en Grèce.*
          - Partage égal du butin.
          - Régime des amitiés s'étendant hors du clan (les Sept contre Thèbes).
        - Nombre des combattants limité par le grand nombre des chefs.
          - Grande importance attachée à l'individu et à sa force personnelle (Trois cents Spartiates aux Thermopyles).
            - Nécessité d'exercices physiques intenses. (3)
            - Développement de l'individu, au point de vue de l'adresse et de la force physique.

Suite :

- (1) Tendances à interroger l'avenir.
  - *Grande influence des devins et des oracles* (Delphes, etc.).
- (2) Certaine indépendance et influence des femmes des chefs.
  - *Divinisation de la femme des chefs* (Diane).
- (3) *Jeux olympiques, isthmiques*, etc...
  - Sentiment de la beauté du corps et des proportions harmonieuses.
    - *Prédominance de la sculpture.* Habitude d'ériger des statues.
    - *Proportion dans l'architecture.*

VIII. — L'ÉPANOUISSEMENT DU TYPE ATHÉNIEN.

- Origines partriarcales encore affermies par le séjour de la famille dans la montagne.
  - Famille relativement forte dans la cité forte.
    - Épouse inférieure à l'homme. | *Réclusion du gynécée.*
    - Mais épouse unique, et maitresse du gynécée.
    - Enseignement privé et libre.
      - Écoles particulières.
      - Gymnase dont le local seul est fourni par la cité.
- Cité indépendante et toujours en garde contre ses voisines.
  - Besoin de se défendre.
    - *Triomphe des sports physiques.*
      - *Beauté physique de la race.*
      - *Poésie pindarique, chantant les victoires des athlètes.*
  - Amour passionné de la cité.
    - Méfiance contre les innovations qui paraissent compromettre la cité.
      - *Hostilité contre le poète novateur Euripide.*
      - *Hostilités contre Socrate* considéré comme le corrupteur des jeunes citoyens.
  - Vie publique absorbante et accaparant le temps des citoyens.
  - Ambition et besoin de persuader.
    - *Importance extrême de l'art de la parole et succès prodigieux des sophistes.*
      - *Création et triomphe de la logique.*
      - *Obscurcissement de la morale.*
- Développement intellectuel dû aux loisirs, au commerce et aux Mécènes de la montagne.
  - *Amour intense du beau, poussant à la poésie et aux arts.*
  - Éducation intellectuelle, ou « musique » harmonieusement équilibrée avec l'éducation physique.
    - Type de l'*amateur de causeries intellectuelles et désintéressées (Disciples de Socrate).*
    - Goûts des riches pour le patronage des manifestations esthétiques.
      - *Chorégie* : entretien du théâtre aux frais des particuliers.
- Religion profonde, mais sans clergé puissant, à cause de la formation patriarcale.
  - Combinaison de l'esprit religieux avec l'amour du beau, signalé plus haut.
    - Temples, origine de l'*architecture.*
    - Statues des dieux, origine de la *sculpture.*
    - Fresques des temples, origine de la *peinture.*
    - Fêtes en plein air, *Panathénées.*
  - Combinaison de l'esprit religieux avec l'amour de la cité.
    - Questions religieuses transformées en armes pour les politiciens.
    - Hostilité contre Socrate considéré comme ennemi des dieux.
    - Multiplication des procès pour cause religieuse.

IX. — LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

- Sol montagneux.
  - Surprises et coups de main.
  - Rareté de la cavalerie . . . . | Position désavantageuse des Athéniens en Sicile.
- Pierres nombreuses, et aptitude pélasgique à construire des murs.
  - Rôle important des fortifications.
    - Sièges difficiles et transformés en blocus.
    - Emplois de murs extérieurs par les assiégeants.
    - Improvisation rapides de murailles par les soldats transformés en maçons.
    - Athènes imprenable dans ses murailles et réduite seulement par la famine.
- Cités nombreuses et indépendantes.
  - Groupement sympatique selon les amitiés et les fraternités de race.
  - Rôle de la persuasion et des ambassades.
  - Impuissance d'une cité à conquérir une autre cité.
    - Habitude d'imposer à la cité vaincue l'alliance de la cité victorieuse.
      - Brièveté du triomphe de Sparte sur Athènes.
  - Accueil des bannis des autres cités (Alcibiade).
  - Petitesse des armées.
    - *Importance militaire de l'individu.*
      - *Importance de l'armure.*
    - Terreur à Sparte quand elle perd 400 soldats (Épisode de Sphactérie).
- *Athènes maitresse de la mer* (pour les causes indiquées plus haut).
  - Guerre faite sur mer et par mer. Victoires navales.
  - Butin provenant du pillage maritime.
    - Partisans de la guerre recrutés parmi les prolétaires athéniens qui vivent directement ou indirectement de la mer.
      - *Puissance des démagogues (Cléon).*
  - Iles nombreuses qui suivent par force l'alliance d'Athènes.
    - Riches tributs qui donnent à Athènes un trésor de guerre.
  - Tentation de mettre la main sur d'autres iles, même lointaines.
    - Expédition de Sicile.
- *Sparte supérieure sur terre* (pour les causes indiquées plus haut).
  - Ravage de la banlieue d'Athènes.
    - Athéniens obligés de se renfermer dans leur murailles.
      - *Peste d'Athènes.*
    - Mécontentement des propriétaires et des ruraux Athéniens.
      - *Théâtre d'Aristophane, aristocratique et hostile à la guerre.*
      - *Philosophie de Platon, Xénophon, etc., aristocratique et hostile à la guerre.*
      - *Essai de révolution aristocratique (Oligarchie des Quatre-Cents)*
  - Alliance avec Sparte de tout le Péloponèse, et d'autres cités continentales.
    - Lente élaboration de flottes capables, grâce au concours de plusieurs ports maritimes, de lutter avec Athènes.
  - Organisateurs militaires d'insurrections fournies aux alliés d'Athènes, mécontents.
  - Organisateur de résistance fourni à Syracuse.
    - *Désastre des Athéniens en Sicile.*

1re *Suite.*

- *Sparte, cité aristocratique et traditionnelle.*
  - Sympathie des aristocrates de toutes les cités.
    - Facilités pour produire des défections chez les alliés d'Athènes.
  - Esprit de suite dans les opérations.
    - Défection des alliés d'Athènes.
    - Persévérance à lutter sur mer malgre les défaites navales.
    - Route du blé finalement coupée à Athènes.

2e *Suite.*

- *Athènes cité démocratique et instable.*
  - Pression de l'opinion, qui pousse à des entreprises téméraires.
  - Impatience et nervosité de la foule, qui nuit à la continuité des entreprises.
  - Passions politiques exaspérées exploitées par les *démagogues.*
    - *Accusations et proscriptions de généraux.*

X. — LES MERCENAIRES.

- Guerres entre cités, notamment guerre du Péloponèse.
  - Développement du type du batailleur professionnel.
    - Développement de la solde et de l'emploi des mercenaires.
      - Emploi des Grecs mercenaires et bons soldats par les Perses riches et mauvais soldats.
        - *Mercenaires grecs au service de Cyrus contre Artaxerxès. Retraite des Dix Mille.*
      - Emploi de mercenaires par les tyrans de Phères en Thessalie et propagation du système vers le Nord.
    - Constitution d'armées de métier.
      - Perfectionnement de l'armement et de la tactique (Iphicrate).
      - Progrès de la cavalerie et des armes spéciales.
  - Perpétuation de l'insécurité et de l'anarchie.
    - Aspirations de certains Grecs vers un principe d'unité et de sécurité (Isocrate).
    - Tendance de certains citoyens à se décharger des devoirs militaires sur les spécialistes.
      - Progrès du bien-être et du luxe privé.
        - *Art plus profane* et plus accommodé à l'embellissement des demeures privées.
      - *Dilettantisme. Développement du type de l'amateur et de l'intellectuel pur.*
        - *Comédie s'intéressant à la vie privée.*
- Sparte, cité trop exclusivement militaire (pour les causes indiquées plus haut).
  - Victoires qui obligent des Spartiates isolés ou en petits groupes à tenir garnison hors de leur milieu.
    - *Corruption du type spartiate.* Relâchement de la vieille discipline et des vieilles lois.
      - *Faiblesse de Sparte contre Thèbes, et victoires d'Epaminondas.*
  - Chefs militaires raides et cassants qui déplaisent aux autres cités.
    - Antipathie des populations et *révoltes contre Sparte.*
  - Impuissance à maintenir longtemps sa domination dans les milieux hostiles.
    - *Affranchissement d'Athènes* (Thrasybule).
    - *Affranchissement de Thèbes.*
    - *Affranchissement de l'Arcadie.*
    - *Affranchissement de la Messénie.*
      - *Abaissement de Sparte*, qui montre l'impossibilité pour une cité de devenir maîtresse de la Grèce.
        - *Cette constatation, combinée avec l'anarchie continue, fait sentir le besoin d'un « sauveur ».*
  - Expédition d'Agésilas en Asie, point culminant du militarisme spartiate.
- Amour du butin et soif de l'or, résultant des origines de la race.
  - Dispositions favorables au métier de condottière déjà développé par d'autres causes.
  - Goût pour les expéditions en pays riches, comme au temps de la Toison d'or.
    - *Attrait croissant de la Perse.*
  - *Vénalité* des politiciens et des orateurs, dont beaucoup se mettent aux gages de la Perse.
    - *Ligue des cités contre Sparte et échec de l'expédition d'Agésilas.*
    - Contribue à la désunion et à l'anarchie.
  - *Rôle de l'or des Perses dans le relèvement d'Athènes.*

XI. — LE TYPE MACÉDONIEN.

- Macédoine, refuge montagneux de civilisés.
  - Type de bandit et de guerrier relativement fruste, en retard sur le reste de la Grèce.
    - Aptitude à la formation militaire et endurance dans les campagnes.
    - Maintien de la monarchie et de l'aristocratie guerrière.
      - Rôle de grands Mécènes joué par les rois de Macédoine auprès des artistes et des savants.
        - Les artistes et les savants grecs contribuent à dégrossir le type.
      - Secret de l'esprit de suite dans les opérations militaires.
      - Supériorité politique sur les Grecs divisés.
  - Mais type demeuré foncièrement grec par les mœurs, la langue, la religion, etc.
    - Aptitude de Philippe à se faire des amis chez les autres Grecs comme frère de race.
    - Occasion pour Philippe de s'ériger, dans la guerre sacrée, en vengeur d'Apollon.
      - *Prestige religieux qui aide aux conquêtes de Philippe.*
    - *Intervention de Philippe comme redresseur des torts, dans les discordes des cités thessaliennes.*
    - Habile modération dans le triomphe qui conquiert à Philippe les sympathies de la Grèce.
- Ports maritimes dépendants d'Athènes et voisins de la Macédoine.
  - Influence civilisatrice exercée par ces ports et par Athènes sur la Macédoine.
    - *Aristote précepteur d'Alexandre.*
  - Bonne situation de Philippe pour s'emparer des comptoirs athéniens et pour menacer le commerce d'Athènes dans le Nord.
    - *Conquêtes de Philippe* au Nord de l'Archipel.
- Passage fréquent de troupes lacédémoniennes.
- Voisinage des Thébains et des tyrans de Phères.
  - Exemples d'organisation militaire offerts à la Macédoine.
    - *Progrès de la tactique macédonienne : la phalange.*
      - *Victoire de Chéronée* sur les Athéniens et les Thébains.
- Mines d'or et commerce par les hautes vallées.
  - Enrichissement de la Macédoine.
    - *Philippe peut payer des mercenaires.*
    - *It peut exploiter à son profil la vénalité des orateurs.*
      - *Type d'Eschine à Athènes. Formation d'un parti macédonien dans chaque cité.*
        - *Stérilité des efforts de Démosthène* qui a déjà contre lui l'amour du bien-être et le dilettantisme des Athéniens.
- Indépendance traditionnelle de la cité grecque.
  - Résistances très vives à l'ambition macédonienne.
    - *Type de Démosthène.* Parti national dans chaque cité.
    - Coalition tardive d'Athènes et de Thèbes contre Philippe.
  - *Obligation pour Philippe de parler plutôt en protecteur qu'en conquérant et de respecter, au moins en apparence, l'autonomie des cités.*

XII. — ALEXANDRE.

- Conquête macédonienne en Grèce.
  - *Suppression de l'anarchie entre cités.*
    - Libre jeu donné à la force expansive des Grecs unis aux Macédoniens.
      - Situation exceptionnelle d'Alexandre pour jouer le rôle de conquistador.
      - *Nouveaux perfectionnements de l'art militaire pratiqué « en grand ».*
  - *Abaissement de la Cité.*
    - *Échec des dernières insurrections* (mort de Démosthène).
    - Conquête du pouvoir dans la cité moins profitable et moins attrayant.
      - Progrès des amusements.
        - *Comédie « nouvelle » de Ménandre, ne raillant plus que les ridicules de la vie privée.*
      - *Progrès des systèmes philosophiques ayant pour but la réglementation de la vie privée (épicuréisme et stoïcisme).*
- Origine montagnarde d'Alexandre.
  - Invasion de l'Asie *par route de terre.*
  - Expéditions à des *distances immenses de la mer.*
    - Ouverture de la route de l'Inde.
    - Butin et richesse inouïe.
      - *Ressources nouvelles pour la science documentée (Aristote).*
      - *Raffinements dans l'art.*
  - *Persistance du clan.*
    - Indocilité des soldats et grèves militaires.
    - *Lutte entre les lieutenants d'Alexandre après sa mort.*
      - *Division de l'empire* en Macédoine, Syrie, Egypte et plusieurs autres États.
- Éducation grecque et civilisée d'Alexandre.
  - Soin de rallier les cités grecques d'Asie.
  - *Adaptation ingénieuse du conquérant aux mœurs et aux préjugés des peuples.* Compréhension des intérêts commerciaux. *Amour et protection des lettres et des arts.* Gloire d'Achille contribuant à l'attirer vers l'Asie.
    - Siège et prise de Tyr. Occupation de l'Égypte et fondation d'Alexandrie.
      - Anéantissement du commerce phénicien.
        - Prodigieux essor du commerce grec en Orient. Prospérité de Pergame, de Rhodes, etc.
          - *Déclin d'Athènes comme ville commerçante, et son évolution vers le type de la ville d'études, fréquentée par les intellectuels et les amateurs.*
    - Fondation de villes d'étapes à l'intérieur.
      - *Nouveau type de colonies grecques*, îlots citadins disséminés au milieu de continents barbares.
      - Physionomie « moderne » des villes, créées d'un seul coup. Rues à angles droits; monuments imités de la Grèce.
      - *Diffusion de la langue grecque en Orient.*

XIII. — LE TYPE GREC APRÈS ALEXANDRE.

- Alexandrie, grande ville cosmopolite.
  - Elite grecque cantonnée par la masse dans sa sphère à part.
    - *Littérature savante et subtile, orientée vers la satisfaction d'amateurs raffinés et instruits.*
    - *Pas de théâtre.*
- Monarchie des Ptolémées.
  - Affaires du gouvernement soustraites à l'activité des Grecs.
    - *Esprit de cité disparu.* . . . . .
      - *Poésie plus profane et visant au divertissement (apparition du roman).*
      - *Art au service du luxe privé.*
  - Protection fastueuse des lettres, sciences et arts.
    - Ressources abondantes en livres, documents, instruments de travail intellectuel (*Bibliothèques, Musée*).
      - *Développement de l'érudition.*
        - *Triomphe de la critique.*
        - *L'érudition déteint sur la littérature.*
    - *Courtisanerie des écrivains, savants et artistes.*
- Syracuse, grande ville grecque déformée par le commerce intense.
  - Ressources nouvelles pour la science et pour l'art de l'ingénieur.
    - *Type d'Archimède.*
  - Goût des citadins pour la campagne, devenue un objet de curiosité.
    - *Littérature idyllique (Théocrite).*
- Peuplement de la Méditerranée occidentale (*Progrès de Rome*).
  - *Contact des Romains avec les Grecs de l'Ouest.*
    - Mise en relief des Épirotes par l'expédition de Pyrrhus contre les Romains.
    - Mise en relief des Étoliens, par leur lutte contre les Romains.
    - Mise en relief des Achéens (Nord-Ouest du Péloponèse) par leur résistance aux Romains.
  - *Expansion des Romains, supérieurs militairement aux Grecs.*
    - *Conquête de la Grèce par les Romains.*
      - *Conquête intellectuelle de Rome par la Grèce, supérieure aux vainqueurs à ce point de vue.*
        - *Affluence de jeunes Romains en Grèce (Cicéron, etc.).*
        - *Littérature latine à l'école de la littérature grecque.*
        - *Art composite*, combinaison de l'ionique et du corinthien.
        - *Persistance victorieuse de la langue et de la littérature grecque en Orient.*
          - *Influence des savants du Bas-Empire sur le mouvement de la Renaissance.*
        - *Diffusion de la langue grecque dans l'élite romaine (Marc-Aurèle, etc.).*
- Heureuse position de Constantinople.
  - *Durée de l'empire byzantin.*
- Turcs issus de pasteurs de l'Asie Centrale.
  - *Inaptitude*, pendant longtemps, à vaincre la marine grecque.
  - *Inaptitude* à s'immiscer dans les rouages de la Cité grecque, à laquelle ils se superposent seulement.
  - *Inaptitude* à soumettre les bandits montagnards.
    - Résurrection de la Grèce au XIXe siècle, mais dans des conditions amoindries.
- Méditerranée actuellement dominée par les grandes nations occidentales.
  - *Nécessité pour le type grec de demeurer désormais au second plan.*

SOURCES A CONSULTER

L'auteur a naturellement tiré grand profit des études de MM. de H. Tourville, Edmond Demolins et Ph. Champault, consacrées, dans la *Science sociale,* aux diverses questions qui ont trait au type grec. Parmi les publications récentes, *les Phéniciens et l'Odyssée* de M. Victor Bérard, ne lui ont pas été inutiles.

On a demandé à l'auteur d'indiquer, au moins pour les chapitres qui s'y prêtent le plus, quelques passages à relire dans les auteurs. Nous croyons devoir répondre à ce désir en donnant les indications suivantes, relatives aux chapitres de III à IX, chapitres qui correspondent aux périodes de la Grèce particulièrement réflétées par l'œuvre des grands écrivains.

Chapitre III. — Les Hellènes : Thucydide, I, 2 et 3. — La maison homérique et l'hospitalité des chefs : *Odyssée*, chant I, 96-157 (la maison d'Ulysse). *Id.*, chant IV, 43-59, 120-137, XV, 92-160 (la maison de Ménélas). — Les délibérations et les rapports entre chefs : *Iliade*, chant I, presque entier (querelle entre Achille et Agamemnon), chants II et IX (la question du retour et l'ambassade à Achille). — Les aèdes charmeurs de festins. Phémios dans la maison d'Ulysse : *Odyssée,* I, 325-367 ; Démodocos chez les Phéaciens : *Id.*. VIII, 46-96, 266-369, 499-531. — Amitié d'Achille et de Patrocle : *Iliade,* chant XVI, 1-100, XVIII, 1-34, XIX, 276-339. — Coalitions : récit d'Agamemnon au début de l'*Iphigénie* d'Euripide. — Jeux en l'honneur de Patrocle : *Iliade*, chant XXIII. — Jeux en l'honneur d'Ulysse : *Odyssée*, chant VIII, 97-384. — Les histoires de brigands dans la maison des Atrides : Eschyle : *Agamemnon*, dialogue de Cassandre avec le chœur. *Id. Les Coéphores*, dialogue d'Oreste avec Clytemnestre.

Chapitre IV. — La piraterie : Thucydide, I, 5. — La vie du pirate : *Odyssée*, çà et là, et notamment chants IX et X (épisodes divers). — Les enlèvements de femmes : *Odyssée*, chant XV, récit d'Eumée, 340-492. — Euripide : *Médée*, prologue de la nourrice, récit du messager. — Les Argonautes : Pindare, IVe Pythique. — Troie : *Iliade*, çà et là, et notamment chants III et IV. — Les retours de pirates : *Odyssée* entière et notamment chant IV, récit de Ménélas, 351-592 ; chants XXI, XXII et XXIII (massacre des prétendants). Eschyle : *Agamemnon*, fin. — Les Phéaciens : *Odyssée*, chants VI, VII et VIII.

Chapitre V. — Légendes sur l'origine de Sparte : Hérodote, VI, 52 et suiv. — Lycurgue, *Id.*, I, 65 et suiv. — Attributions des rois de Sparte : *Id.*, VI, 56 et suiv. — Faiblesse des Lacédémoniens dans l'art des sièges et besoin qu'ils avaient des Athéniens : Thucydide, I, 102. — Prestige de Sparte : ambassade des Corinthiens aux Lacédémoniens : Thucydide, I, 67 et suiv. — Fondation de Théra et de Cyrène : Hérodote IV, 147 et suiv. ; Pindare, 4e Pythique.

Chapitre VI. — Démocède, médecin de Crotone : Hérodote, III, 129 et suiv. — L'Ionie et les Ioniens : Hérodote, I, 142 et suiv. — Les Phocéens et les longs voyages sur mer : *Id.*, I, 163 et suiv. — Polycrate de Samos : *Id.*, III, 39 et suiv. ; 121 et suiv. — Grands travaux publics à Samos : *Id.* III, 60 et suiv. — Le type de Crésus : *Id.*, I, 6 et suiv. — Prise de Milet : *Id.*, V, 105 et suiv., VI, 1-21.

Chapitre VII. — Athènes cité hospitalière : Sophocle : *Œdipe à Colone* ; dialogue d'Œdipe avec Thésée et scènes suivantes. — L'Aréopage : Eschyle, *Euménides* ; dialogue entre Minerve et le chœur. — Solon, ses voyages et ses rapports avec Crésus : Hérodote, I, 29 et suiv. — Pisistrate : Hérodote, I, 59 et suiv. — La chute des Pisistratides : Hérodote, V, 62 et suiv. — La tyrannie dans les cités grecques : Thucydide, I, 17 et suiv. — Les héliastes : Aristophane, les *Guêpes* (çà et là). — Guerres médiques : Hérodote : livres VI, VII, VIII et IX, et notamment Marathon, VI, 103 et suiv. Revue de l'armée de Xerxès, VII, 44 et suiv. Thermopyles, VII, 202 et suiv. Salamine VIII, 61. Eschyle : les *Perses* : récit du messager à la reine Atossa. — Thémistocle fortifie Athènes : Thucydide, I, 89 et suiv. — Portrait de Thémistocle : Id. I, 138.

Chapitre VIII. — Pour la caricature du sophiste, voir l'*Euthydème* de Platon. — Amour passionné de la Cité : Platon, *Criton*, Prosopopée des Lois (vers la fin). — Socrate : Apologies de Xénophon et de Platon. — Périclès : Thucydide, II, 65 et suiv.

Chapitre IX. — Les avantages de la paix : Aristophane : fin des *Acharniens*. — La *Paix*, scène entre Trygée, Mercure et le chœur (la Paix retirée de sa caverne). — Un type de victoire navale athénienne : Thucydide, II, 83 et suiv. — Les défections d'alliés ; révolte des Mytiléniens et leur ambassade à Sparte : Thuc., III, 3 et 4. — Les soldats bâtisseurs de murs : Thuc., IV, 3 et suiv. — Les Athéniens réfugiés dans la ville ; la peste : Id. II, 14-17. La peste. Id. II, 47 et suiv. — Siège de Platée (type de siège-blocus), II, 71-77 ; III, 20-24, 52-68. — La répression de la révolte des Mytiléniens : III, 26 et suiv. — L'épisode de Sphactérie : IV, 3-23, 26-41. — L'expédition de Sicile, discours de Nicias contre : IV, 9-14 ; discours d'Alcibiade pour : 15-18 ; réplique de Nicias (préparatifs nécessaires) : 19-25. — Le désastre final : VII, 59 et suiv.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : A nos amis. — Nouveaux membres. — Enquête sur le « Pays ». — Le vocabulaire social; les formes du Clan, par M. Paul Descamps. — Appréciations de la Presse. — A travers les faits récents, par M. G. d'Azambuja. — Les cours de Science sociale. — Bulletin de l'École des Roches. — Bulletin bibliographique.

L'État actuel de la Science sociale, par M. Edmond Demolins. Brochure d'introduction à la Science sociale, 0 fr. 20 cent.; dix ex., 1 fr. 25; vingt ex., 2 francs.

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (Prix : 2 fr. *franco*)

No 1. — **La Méthode sociale,** ses procédés et ses applications, par Edmond Demolins, Robert Pinot et Paul de Rousiers.

No 2. — **Le Conflit des races en Macédoine,** d'après une observation monographique, par G. d'Azambuja.

No 3. — **Le Japon et son évolution sociale,** par A. de Préville.

No 4. — **L'Organisation du travail. Réglementation ou Liberté,** d'après l'enseignement des faits, par Edmond Demolins.

No 5. — **La Révolution agricole.** Nécessité de transformer les procédés de culture, par Albert Dauprat.

No 6. — **Journal de l'École des Roches,** par les Professeurs et les Élèves.

No 7. — **La Russie; le peuple et le gouvernement,** par Léon Poinsard.

No 8. — **Pour développer notre commerce; Groupes d'expansion commerciale,** par Edmond Demolins.

No 9. — **L'ouverture du Thibet. Le Bouddhisme et le Lamaïsme,** par A. de Préville.

Nos 10 et 11. — **La Science sociale depuis F. Le Play. — Classification sociale** résultant des observations faites d'après la méthode de la Science sociale, par Edmond Demolins. (Fasc. double.)

No 12. — **La France au Maroc,** par Léon Poinsard.

No 13. — **Le commerce franco-belge et sa signification sociale,** par Ph. Robert.

No 14. — **Un type d'ouvrier anarchiste. Monographie d'une famille d'ouvriers parisiens,** par le Dr J. Baillache.

No 15. — **Une expérience agricole de propriétaire résidant,** par Albert Dauprat.

No 16. — **Journal de l'École des Roches,** par les Professeurs et les Élèves.

No 17. — Un nouveau type particulariste ébauché : **Le Paysan basque du Labourd** à travers les âges, par M. G. Olphe-Galliard.

No 18. — **La crise coloniale en Nouvelle-Calédonie,** par Marc Le Goupils, ancien Président du Conseil général de la Nouvelle-Calédonie.

Nos 19, 20 et 21. — **Le paysan des Fjords de Norvège,** par Paul Bureau. (Trois Fasc.)

No 22. — **Les trois formes essentielles de l'Éducation; leur évolution comparée,** par Paul Descamps.

La suite au verso.

*

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

N° 23. — L'ÉVOLUTION AGRICOLE EN ALLEMAGNE. **Le « Bauer » de la lande du Lunebourg**, par Paul ROUX.

N° 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par Edmond DEMOLINS.

N° 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par Louis ARQUÉ.

N° 26. — **Les récents troubles agraires et la crise agricole**, par Henri BRUN.

N° 27. — **Journal de l'École des Roches.**

N° 28 et 29. — L'HISTOIRE EXPLIQUÉE PAR LA SCIENCE SOCIALE : **La Grèce ancienne**, par G. D'AZAMBUJA.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulierement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité: ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme et de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Edmond Demolins, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Sections d'études. — La Société crée des sections d'études composées des membres habitant la même région. Ces sections entreprennent des études locales suivant la méthode de la Science sociale, indiquée plus haut. Lorsque les travaux d'une section sont assez considérables pour former un fascicule complet, ils sont publiés dans la Revue et envoyés à tous les membres.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires* : 20 francs (25 francs pour l'étranger);

2° Pour les *membres donateurs* : 100 francs;

3° Pour les *membres fondateurs* : 300 à 500 francs.

BULLETIN

A NOS AMIS

Nous remercions nos amis du concours dévoué qu'ils veulent bien nous donner pour la diffusion de la Revue, la vulgarisation de nos études et le recrutement des membres de notre Société.

Nous les prions de nous continuer leur concours pour propager cette science sociale dont les progrès sont particulièrement manifestes depuis deux ans.

Grâce à ce concours, nous avons pu, cette année encore, augmenter le nombre des pages de nos fascicules et même publier, en deux fascicules, sur la GRÈCE ANCIENNE, *la matière d'un gros volume, dont nos lecteurs ont pu apprécier l'intérêt et la portée. Les lettres qui nous sont parvenues et les comptes rendus de la presse, prouvent que cette œuvre a frappé les esprits.*

Nous attirons particulièrement l'attention sur le PRÉSENT FASCICULE, *qui peut être un excellent instrument de propagande, pour vulgariser notre méthode et nos conclusions. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien le signaler autour d'eux et d'en recommander la lecture.*

Parmi les travaux en préparation, nous devons mentionner le RÉPERTOIRE DES RÉPERCUSSIONS ET DES LOIS SOCIALES *et le* VOCABULAIRE SOCIAL.

Ce sont là deux œuvres de longue haleine et qui exigent le concours de plusieurs collaborateurs. Pour que nos lecteurs puissent, dès maintenant, être tenus au courant des résultats obtenus, nous en publierons des extraits dans le BULLETIN, *aussi régulièrement que possible. Cette publication permettra de se rendre compte des progrès constants de la science sociale. On verra que cette science est aujourd'hui en possession d'un instrument rigoureux d'analyse, de comparaison et de classification.*

Nous avons mis à la disposition des membres de la Société des CARNETS POUR ABONNEMENTS D'ESSAI. *Beaucoup d'entre eux les ont utilisés avec succès et nous les en remercions. Nous prions les autres de vouloir bien s'en servir également pour recruter de nouveaux adhérents.*

NOUVEAUX MEMBRES

MM. :

Anselmo BRAAMCAMP FREIRE, Pair du Royaume de Portugal, Lisbonne, présenté par M. J. Mattos Braamcamp.

Antonio Rodrigues BRAGA, médecin de la marine, Lisbonne, présenté par le même.

D. Luiz Philippe DE CASTRO, professeur à l'Institut agronomique, Lisbonne, présenté par le même.

Pierre CESTRE, Nancy, présenté par M. G. Melin.

Léon COLLIN, lieutenant d'artillerie, commandant de la force publique de l'État indépendant du Congo, présenté par M. Émile Bertrand.

Marius COTTAVOZ, ingénieur, directeur de la Société centrale d'électricité, agent consulaire français, à Ékatérinoslaw, Russie, présenté par M. E. de Loisy.

Philippe GADEN, négociant, Bordeaux, présenté par M. L. Hallouin.

Son Exc. don Luiz de MAGALHAES, ministre des Affaires étrangères, Lisbonne, présenté par M. J. Mattos Braamcamp.

Le Baron de MAREUIL, lieutenant-colonel, Châteaudun, présenté par M. E. Demolins.

G. RADULESCO, Roumanie, présenté par M. A. Berindei.

Exmo Snr. Frederico RAMIRER, Algarve, Portugal, présenté par M. E. Demolins.

Sig. Prof. Silvio SERAFINI, Rome, présenté par le même.

E. Leite de Vasconcellos, directeur de la Colonie agricole de Villa Fernando, Portugal, présenté par M. J. Mattos Braamcamp.

ENQUÊTE SOCIALE SUR LE « PAYS »

Notre enquête sociale prend une tournure de plus en plus satisfaisante. La période des demandes et des promesses a fait place à celle des travaux. Il est à désirer que les différents correspondants qui ont bien voulu s'inscrire pour une étude, veuillent bien la terminer le plus tôt possible. Nous les prions donc de faire un effort pour nous envoyer leur réponse sans tarder. En ayant tous les documents sous les yeux, il nous sera plus facile de les grouper suivant leurs analogies : nous pourrons alors les publier d'une façon méthodique.

A la dernière liste des travaux reçus, nous devons ajouter les suivants :

Pyrénées. — M. Lagarde nous a fait parvenir une étude sur le Razès (Aude).

Ile-de-France. — M. de Sars nous a remis une étude sur le Laonnais, et nous fait observer que ce type social se rattache plutôt au type picard, qu'à celui de l'Ile-de-France, dont il fait géographiquement partie.

Suisse. — Nous avons reçu une étude de M. Houriet sur le pays de Neufchâtel.

Algérie. — M. J. Hérald a décrit le pays des Chaouias de l'Aurès.

Tunisie. — Nous avons en main l'étude de M. Lalardie sur la Tunisie en général.

Turquie. — M. Péré s'est attaché à la description du port de Smyrne. Il compte poursuivre son enquête sur les pays agricoles environnants. P. D.

LE VOCABULAIRE SOCIAL (*suite*).

Les formes du Clan.

Le *clan* est un groupement communautaire basé sur les liens purement personnels, et qui a pour but l'exploitation d'individus plus faiblement organisés. Il se développe dans les sociétés où l'autorité est faible.

Ainsi, le clan ne se développe pas chez les pasteurs nomades, à cause de la forte autorité du Patriarche dans la famille. Il ne se développe pas chez les peuples purement agricoles, à cause de la solidité des liens basés sur la propriété terrienne (Chine, anciens Romains Moyen Age). Il ne se développe pas dans les grands États où les Pouvoirs publics sont fortement organisés (France de Louis XIV, Prusse, etc.).

Nous distinguons deux espèces de clans : ceux qui se forment par suite de l'absence presque complète de Pouvoirs publics et ceux qui surviennent quand ces pouvoirs sont seulement instables.

Chacune de ces espèces se subdivise elle-même en plusieurs variétés, que nous allons examiner successivement.

I. Clans produits par l'absence de Pouvoirs publics. — Ce cas se produit dans les pays où les communications difficiles empêchent l'action des Pouvoirs publics de se produire efficacement. Le commerce est donc peu développé chez ces peuples, de sorte que la culture intégrale est le régime dominant.

Nous distinguons les variétés suivantes :

1° *Le clan montagnard*, ainsi appelé, parce que c'est la nature montagneuse du pays qui forme l'obstacle aux communications faciles. Ce type se rencontre chez les Corses, les Albanais, les Grecs de l'époque héroïque, et chez certains montagnards de l'Asie occidentale.

Dans tous ces pays, la proximité de la montagne et de la vallée permet aux bandits l'exploitation facile des paysans. La montagne leur fournit, en outre, un lieu de refuge facile et inexpugnable. C'est le *maquis*.

En Corse, le bandit se charge de faire payer les débiteurs à coups de fusil, ou, au contraire, de leur faire avoir des délais de paiement, suivant qu'ils sont ou non de son clan. Dire de quelqu'un qu'il a un

bandit à son service, veut dire qu'il peut réaliser tous ses désirs [1].

Quant aux Grecs primitifs, ils avaient divinisé les bandits montagnards, dont Hercule forme le type le plus achevé. Ces bandits desséchaient les marais, détournaient le cours des fleuves, rendaient la justice, etc. [2].

2° *Le clan forestier* a existé dans l'Irlande ancienne. La forêt joue ici le même rôle que la montagne dans le type précédent. C'est elle qui empêche les communications, et qui fournit un refuge facile aux brigands (Fénians). Ce type a disparu, d'une part, avec le défrichement de la forêt, et d'autre part, avec la conquête anglaise, qui établit, dans le pays, une aristocratie terrienne puissante, devant laquelle les clans durent s'incliner.

3° *Le clan aggloméré*, qui a subsisté dans les Highlands de l'Écosse, jusqu'au moment de l'éviction par les grands propriétaires anglais. Ce clan diffère des deux précédents, en ce que le chef de clan, au lieu d'être séparé de ses clients, vit au milieu d'eux.

Le clan est, en quelque sorte, aggloméré autour du chef. Celui-ci exerce un patronage sur le travail des paysans; il leur fournit le bétail qui leur manque, leur donne des secours dans les moments de crise, préside à la répartition des terres, etc. [3].

4° *Le clan subordonné.* On le trouve dans les landes pauvres de la Bretagne française. Il se rapproche du précédent, en ce que le chef vit au milieu de ses paysans: mais il en diffère, en ce que ce chef, étant pauvre, son patronage est beaucoup plus réduit. Son prestige a été diminué d'autant.

Le terrain perdu par la noblesse a profité au clergé, de sorte que le clan se trouve subordonné aux organismes religieux. Ceci est tellement vrai que, lorsqu'il y a désaccord entre la noblesse et le clergé, c'est ce dernier que suit la majorité des paysans, ainsi qu'on peut le constater en Bretagne pendant les périodes électorales [4].

5° *Le clan cavalier* existait en Gaule avant la conquête romaine. Il résulte de la superposition d'une classe de conquérants cavaliers (*Equites*), venus par les steppes de la basse Germanie, à celle des paysans piétons, qui avaient dû traverser les forêts montagneuses du haut Danube et du haut Rhin.

Les premiers purent dominer les seconds, grâce à leur prestige militaire. Ils évincèrent complètement du pouvoir les magistrats et les Druides.

Le clan comprenait cinq catégories de personnes : les Gentiles ou parents du chef, les Devoti ou amis dévoués, les Ambacti ou recommandés, les Obœrati ou débiteurs, enfin les Clientes ou partisans [5].

Les Romains firent disparaître le régime du clan en Gaule, en établissant une aristocratie terrienne (*curiales*).

6° *Le clan dispersé* s'observe chez les Kabyles. Il est caractérisé par ce fait, que les gens d'un même clan sont dispersés dans différents villages. Ainsi, tous les habitants d'une même commune ne font pas partie du même clan. Ce phénomène n'est pas absolument particulier à la Kabylie, mais c'est là qu'il semble atteindre son maximum d'intensité. Ce fait provient d'un certain développement du colportage, qui force chacun à se ménager des protecteurs dans les villages qu'il doit parcourir. Les chefs de clans sont généralement les plus riches, ceux qui ont pu conserver la propriété de leur troupeau, les autres ayant été expropriés, par suite de la rareté des pâturages. Ces chefs de clans s'approprient aussi le droit de police sur les marchés, et, conséquemment, la perception des péages [6].

II. Clans produits par l'instabilité des

1. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui.*
2. G. d'Azambuja, *La Grèce ancienne.*
3. Ch. de Calan, *Science sociale*, t. XIX.
4. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui.*
5. E. Demolins, *La Route*, t. II.
6. A. Geoffroy, *Ouvriers des Deux-Mondes*, 2e sér. t. II, n° 57.

POUVOIRS PUBLICS. — Cette classe comprend également plusieurs variétés.

1° *Le clan urbanisé*, qui a fleuri dans les cités commerçantes de la Grèce ancienne et de l'Italie du moyen âge. Ici, contrairement à ce qui se passait dans les temps primitifs, les Pouvoirs sont organisés; mais ils ne sont pas stables. Ici, la richesse résulte du commerce; par conséquent, elle est surtout mobilière et instable. Les commerçants ont d'autant plus d'intérêt à s'emparer du pouvoir, que ce dernier monopolise les routes commerciales, et fait les traités de commerce. Ils sont aidés, dans leur action, par les orateurs et les philosophes[1].

Aujourd'hui, cette forme de clan est très atténuée, par suite de la disparition des cités indépendantes, dont les pouvoirs ont passé au grand État.

2° *Le clan prétorien* est apparu vers la fin de la République romaine, au moment où la domination de Rome, devenant trop étendue, le Pouvoir central se trouva trop faible pour maintenir l'ordre. Dans les provinces éloignées, les *Préteurs* purent accaparer les impôts et la direction de l'armée, et s'en servirent pour tenter la conquête de Pouvoir[2].

3° *Le clan parlementaire* a fait son apparition en France, après la chute du Pouvoir absolu. La prédominance de plus en plus grande de la richesse mobilière, due au développement de l'industrie et du commerce, a enlevé peu à peu le pouvoir à l'ancienne aristocratie terrienne. La chute de l'autocratie a amené la lutte de clans pour la monopolisation des impôts, afin de favoriser les protégés par l'accroissement du fonctionnarisme.

Cette forme de clan se développa peu à peu dans les différents pays du continent européen, au fur et à mesure des progrès de la commercialisation de la production.

En Angleterre, où le parlementarisme est né, cette forme de clan est restée à l'état embryonnaire, par un effet de la formation particulariste, qui, en faisant prédominer le particulier sur le groupe, a réduit au minimum, les faveurs dont le gouvernement peut disposer.

P. DESCAMPS.

1. E. Demolins, *la Route*, II, L. III, ch. I.
2. G. d'Azambuja, *Science sociale*, t. XIV.

APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

Il est intéressant de savoir ce que dit la presse sur la Science sociale, sur ses publications, sur le mouvement dont elle est l'origine. Nous allons essayer de résumer quelques renseignements à ce sujet.

* * *

Dans les *Annales politiques et littéraires*, M. Adolphe Brisson a publié un article de tête sous ce titre : *L'Athlète moderne*. Il expose comment les préjugés de l'antique éducation scholastique ont vécu et il ajoute :

« Devant l'épanouissement viril des jeunes hommes de quinze à vingt ans, nous nous sentons un peu sots, nous autres, qui fûmes élevés dans les principes d'une école différente. Et, bien loin de nous enorgueillir, comme jadis, de notre indolence, d'y voir une marque de supériorité intellectuelle, nous en sommes secrètement humiliés.

« La croisade de M. Demolins a porté ses fruits; nous la jugions excessive et paradoxale: nous refusions de nous incliner devant l'apologie des vertus anglo-saxonnes. Puis, il a fallu se rendre à l'évidence. La vieille distinction établie entre l'homme de pensée et l'homme de sport est périmée: il n'y a plus d'antinomie entre ces deux termes. Nous concevons que le savant, ou l'écrivain, puisse, en sortant de son cabinet, se rendre à la salle d'armes ou au manège... »

Sous ce titre : *Nos infériorités*, M. Jacques Bainville formule, dans la *Gazette de France*, des critiques que nos lecteurs réfuteront facilement d'eux-mêmes :

« Les livres de M. Gobineau bien lus, sa théorie des races bien comprise ne peuvent pas former un bon Français, mais un fataliste romantique, persuadé d'avance de l'inutilité de tout effort, désintéressé de la patrie et de son avenir.

« M. Gobineau est mort. Mais M. Demolins est vivant. C'est à M. Demolins et aux pédagogues qu'il a dressés selon la méthode anglaise ou même importés directement d'Angleterre, que beaucoup de pères de famille conservateurs confient aujourd'hui leurs jeunes garçons. On a confiance que M. Demolins détient seul le secret d'une éducation pratique et saine. J'espère qu'il ne communique pas à ses élèves son autre, son vrai secret, qui n'engendre que découragement et impuissance. M. Demolins s'est rendu célèbre pour avoir proclamé la supériorité des Anglo-Saxons. On se souvient du livre fameux qui portait, qui affichait cette affirmation dans son titre. M. Demolins ne s'y proposait pas d'y faire l'application de ce mot de Renan, d'après qui « la France ne serait pas si bien la France, si elle n'avait pour exalter sa personnalité l'antithèse de l'Angleterre ». M. Demolins n'exaltait pas les Français. Il les obligeait à considérer leur indignité, leur néant et leur incapacité d'en sortir. Si les Anglais sont puissants, heureux et riches, cela tient, selon M. Edmond Demolins, à ce que leur formation est particulariste, c'est-à-dire, en langage courant, à ce que les Anglais ne comptent que sur eux, sur leur initiative, sur leurs efforts personnels pour réussir dans la vie. Au contraire, vous Français, vous êtes de formation communautaire, ce qui signifie que vous comptez toujours sur la collectivité, sur l'État, sur les autres, pour vous tirer d'affaire. Aussi ne vous en tirez-vous pas et vous en tirerez-vous de moins en moins. Rien n'y pourra rien. Vous êtes ainsi faits. On saura peut-être arrêter un jour l'évolution de la tuberculose pulmonaire, ou de la paralysie générale. Il est improbable que la Science sociale arrive jamais à guérir un peuple de la maladie communautaire. Résignez-vous donc à être conquis, dominés, exploités, et à mourir par consomption lente.

« Ainsi Gobineau, d'une part, enseigne l'infériorité de la France au point de vue de l'anthropologie et nous humilie devant les autres races. M. Demolins, d'un autre côté, enseigne un fatalisme analogue au nom d'une autre science... Gobineau et Demolins ne sont que des exemples. Mais leur état d'esprit est celui d'une trop grande partie du monde conservateur et du monde des honnêtes gens. Et il n'est pas étonnant que cet état d'esprit s'étant répandu dans les autres classes, y ait causé ces mouvements dont on s'effraye aujourd'hui. On ne sent plus, on ne sait plus assez les raisons pour lesquelles la France doit avoir notre préférence passionnée. On désespère de l'avenir de la France, on se persuade de la supériorité des autres peuples, on s'abandonne à un fatalisme tout à fait invérifié, mais commode, en somme. Nous savons bien que l'espèce des conservateurs sans foi et sans espoir s'étonne toujours de tout. Elle devrait être moins surprise d'avoir couvé, à force d'humilité, de découragement et de faiblesse, une génération de Français qui se désintéressent du sort d'une patrie en qui l'on a si peu confiance. »

Nos lecteurs savent assez que la science sociale n'a pas pour but d'engendrer le découragement, mais de développer l'énergie qui donne la supériorité. Il vaut mieux avertir les gens que de les flatter. M. Jacques Bainville aime mieux qu'on les flatte.

M. Philippe Gerber a une vue plus juste, lorsqu'il reconnaît, dans le *Sillon*, la supériorité des peuples particularistes sur les peuples communautaires. Voici la conclusion de cet article :

« Historiquement, les Francs, particularistes ont créé le régime féodal basé sur la complète indépendance du détenteur de la propriété terrienne. La ruine du régime féodal et le développement du pouvoir central ont eu pour principal facteur le réveil de l'esprit communautaire sous l'influence de la littérature latine et des légistes imbus du Droit romain. C'est le code Justinien, le code communautaire, qui a fait Louis XIV. Et depuis, le Premier Empire, cette reconstitution de l'Empire romain, fut l'œuvre d'un homme de race communautaire, du Latin Bonaparte.

« Le collectivisme marxiste présente la conception de l'état le plus omnipotent et de l'initiative des citoyens la plus limitée qu'on puisse imaginer. Or, Karl Marx était un juif d'origine communautaire.

« Quand les Anglo-Saxons d'origine particulariste se développent librement, en terre vierge, comme aux États-Unis et en Australie, qu'est-ce qu'ils fondent? Des démocraties. — Dans l'Amérique du Sud, au contraire, les Latins, de formation communautaire, n'ont créé que des monarchies, ou des colonies dépendant étroitement du pouvoir central et transformées depuis, non en démocraties, mais en Républiques césariennes.

« M. Demolins démontre la supériorité du peuple particulariste sur le peuple communautaire. Je crois avoir démontré qu'un peuple particulariste n'est, en définitive, qu'un peuple à tendance démocratique. Il en résulte, me semble-t-il, — et j'en remercie M. Demolins et l'école de la Science sociale, — un argument en faveur de la démocratie. »

Au Canada, grâce au zèle de notre ami Léon Gérin et de son groupe, la Science sociale commence à s'imposer aux esprits vigoureux et attentifs. Le *Nationaliste de Montréal* publie un article du Dr Bournival, dont nous détachons le passage suivant :

« Il est agréable de constater, chez les travailleurs intellectuels canadiens-français, un regain d'intérêt pour les études sociales. Les jeunes surtout font preuve d'une ardeur très louable. Voilà qui est de bon augure.

« Une des manifestations les plus remarquables de ce réveil des études sociales, a été la conférence de M. l'abbé Brosseau à l'Université Laval.

« Cette conférence était une critique du livre de M. Edmond Demolins, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, publié en France il y a déjà sept ans, traduit et imprimé en neuf langues, arrivé à sa vingt-cinquième édition. « Dépouillée non seulement de sa tournure oratoire, mais encore de tout ce qui est accessoire à la preuve », elle fut publiée dans la livraison de mars de la « Revue Canadienne ». M. Léon Gérin, élève de Demolins, et le représentant autorisé de la science sociale au Canada, répliqua, dans la livraison d'avril de la même Revue, remettant la question au point et faisant justice des prétentions étranges du critique-conférencier.

« Quelques-uns veulent voir dans le livre de M. Demolins sur la supériorité des Anglo-Saxons un parti pris et une admiration systématique des institutions anglaises: rien n'est plus éloigné de la vérité. L'auteur se borne à une constatation scientifique; il rappelle un fait connu : la merveilleuse vitalité de la race anglo-saxonne et le grandiose essor de la puissance britannique. A l'aide d'une méthode scientifique (la méthode de Le Play), qui repousse les théories à priori et les systèmes sortis d'une induction artificielle, il montre les causes de ce fait indéniable; puis, en conclusion, il est amené à proposer des remèdes efficaces à ses compatriotes et autres peuples que leur formation sociale retarde sur le chemin du progrès. Je m'étonne que, dans cette France d'Amérique, l'on s'obstine encore à ignorer la bonne semence d'idées sociales généreusement répandue par M. Demolins dans cet ouvrage au titre si suggestif : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, quand les événements de tous les jours concourent à banaliser les vérités sociales que l'auteur en a dégagées.

« Rarement, un livre a été aussi lu et relu, commenté et approuvé; et, de fait, les maîtres de la pensée contemporaine, tant en France qu'à l'étranger, en ont approuvé l'idée maîtresse.

« Des livres comme celui de M. Demolins sur les Anglo-Saxons sont propres à nous dessiller les yeux, à dissiper des illusions aussi chères que dangereuses: nous devons en faire notre profit.

« Pour nous, Français du Canada, qui vivons sous le même toit que les Anglo-Saxons, l'exactitude du diagnostic de l'éminent sociologue nous apparaît dans une évidence frappante, et les remèdes qu'il propose, pour être discutables, n'en sont pas moins précis et quasi spécifiques.

« Du reste, M. Demolins, en psychologue réfléchi, n'a pas dû s'attendre de gagner, chez tous les lecteurs de son premier volume, une adhésion raisonnée. Mais il a pu espérer convaincre le lecteur attentif et libre de tout préjugé, qu'il y a une science sociale, qu'il existe des lois immanentes régissant les phénomènes sociaux. Avant de gagner les esprits, il faut les ébranler. »

Dans l'*Avenir du Nord*, du Canada, M. Fernand Rinfret, nous tient au courant de l'œuvre de vulgarisation poursuivie par M. Léon Gérin.

« Tandis que M. Siegfried, dans son trop fameux livre, ne semble guère s'être occupé que de poser les données d'un problème religieux, scolaire, économique et politique au Canada, sans trop en chercher l'origine lointaine et en ne se basant que sur des observations actuelles, un Canadien français, M. Léon Gérin, dans un travail présenté à la Société royale du Canada, s'est occupé de promouvoir la vulgarisation d'une méthode fixe d'études sociales; et nous nous réservions, aussitôt notre étude terminée sur le livre de M. Siegfried, d'examiner la méthode que nous apportait M. Gérin.

« Aussi bien en savions-nous déjà quelque chose, par les monographies de Frédéric Le Play et les travaux d'Henri de Tourville, aboutissant à une *Nomenclature sociale*, qui est la base de cette nouvelle méthode et qui constitue un instrument de recherches très précieux: avions-nous lu aussi les ouvrages de M. Demolins, le grand vulgarisateur des théories des deux premiers, et les nombreux et substantiels articles de la Revue *la Science sociale*, de Paris. L'idée de vulgariser, au Canada, ces moyens de résoudre des problèmes auxquels nous sommes quotidiennement mêlés nous parut donc excellente, et le travail de M. Gérin méritait, avant tout autre, que nous nous en occupions, notre expérience personnelle nous ayant convaincu de l'excellence pratique de cette méthode sociologique, et d'autre part de la nécessité, pour nous, d'une méthode de ce genre. »

M. Rinfret termine son article en annonçant qu'il étudiera prochainement les conclusions de la *Science sociale*, d'après les travaux de M. Léon Gérin.

(*A suivre.*) R. S.

On trouvera, au *Bulletin bibliographique*, l'annonce de deux publications récentes consacrées à Henri de Tourville.

A TRAVERS LES FAITS RÉCENTS

M. Clémenceau se plaint des solliciteurs. — Les circulaires contre le « passage à tabac » et contre la paresse des fonctionnaires. — Les commerçants détaillants et le repos du dimanche. — Un projet d'impôt sur l'oisiveté. — Le lord-maire de Londres à Paris et l' « Entente cordiale ». — Les Etats-Unis à Cuba.

De nombreux discours ministériels ont marqué la fin des vacances parlementaires, et M. Clémenceau, notamment, s'est distingué à plusieurs endroits, en sortant de la banalité courante de ces sortes de démonstrations. Il semble que cet homme politique, après avoir fait de l'opposition toute sa vie, s'éprend aujourd'hui d'un certain idéal de gouvernement stable et fort, ce qui lui donne occasion de planer au-dessus des petitesses coutumières et de se poser, tantôt en conciliateur, tantôt en réformateur, tantôt en philosophe mélancolique et désabusé.

Dans un de ces discours, prononcé à Draguignan, le 14 octobre dernier, le ministre a dénoncé un fléau dont nous avons souvent parlé nous-mêmes, et dont les hommes indépendants se sont plaints bien des fois : celui des *solliciteurs*. Le métier de ministre est agréable sans doute, puisqu'il est recherché par bien des amateurs : mais cet agrément est empoisonné par l'ennui d'avoir à faire face à l'assaut continuel des quémandeurs. Cet ennui est grave, parce qu'il n'y a pas moyen d'éconduire les fâcheux sans mécontenter des députés ou des électeurs dont on a besoin, et que, d'autre part, si l'on voulait satisfaire tout le monde, le budget serait vite dévoré (ce qui arrive d'ailleurs).

Laissons parler le ministre :

« Si je ne me plains pas des conditions du gouvernement parlementaire, qu'il me soit permis de noter au passage le trait de nos mœurs qui contribue si gravement à le défigurer ; je veux parler de l'assaut des solliciteurs. Trop d'habitudes des temps passés prévalent encore dans notre démocratie ; les grandes faveurs de cour ont disparu, mais pour se diluer en de notables et même en menus avantages, dont l'excuse parfois est d'apporter les faibles ressources d'un fonctionnarisme indigent aux vaincus de la lutte pour la vie, qui ne sont pas nécessairement les plus propres à régler administrativement la vie d'autrui.

« Assiégé, le député a pour unique recours d'assiéger son ministre, et j'ai souvent pensé qu'il n'y avait pas toujours la juste proportion entre les exigences de l'intérêt public et les requêtes de l'intérêt privé. Le mal peut être de minime importance, en comparaison des monstrueux abus de la monarchie, qu'un homme, tel que Turgot, fut impuissant à réprimer. Il ne m'en a pas moins paru nécessaire de dénoncer une fois de plus la malheureuse épidémie de fonctionnarisme qui sévit si cruellement du haut en bas dans tous les rangs du peuple français.

« Qui n'a pas de place en veut une, qui en a une en veut une meilleure. *Le fauteuil doré d'une sous-préfecture paraît être, en particulier, l'objet d'une obsédante hantise pour les jeunes gens de notre bourgeoisie qui croiraient déroger dans les carrières du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, sources uniques de la prospérité du pays.* C'est un bien mauvais signe, cette peur des libres initiatives, cette recherche empressée de la dépendance.

« Au ministre de l'intérieur de déplorer, plus que tout autre, un état d'esprit qui lui fait perdre le meilleur de son temps, alors que ses chefs de services attendent vainement les prétendus loisirs qui leur permettront enfin de travailler. Je dénonce le mal et j'en attendrais avec confiance la disparition prochaine, si je ne croyais voir, d'ici, quelques-uns de ceux-là même qui m'applaudissent, guetter du coin de l'œil le moment favorable pour glisser aimablement dans ma poche une note intéressée. »

On remarquera la phrase que nous avons mise en italique. Nous ne savons si M. Clémenceau lit quelquefois la *Science sociale*, mais assurément les doléances qu'il exprime sont l'écho direct ou indirect de celles que nous exprimons ici depuis vingt ans, ou plutôt des conclusions que la méthode d'observation nous a permis

de mettre en lumière. Oui, il est fâcheux de voir une foule de jeunes gens, assez bien doués pour réussir dans les carrières indépendantes, se précipiter vers les fonctions publiques, auxquelles on ne peut arriver que par ce procédé de la *sollicitation* qui rend l'existence insupportable à nos ministres. Mais prend-on le chemin de diminuer le nombre des solliciteurs lorsqu'on multiplie les fonctions publiques, lorsqu'on élargit continuellement les attributions de l'État et lorsqu'on fait des ouvertures gracieuses aux socialistes, c'est-à-dire à ceux qui veulent transformer toutes les entreprises privées en administrations d'État? Evidemment non, et, si nous ne changeons pas de système, les ministres auront besoin d'accroître de plus en plus la dimension de leurs antichambres, car, certainement, elles seront de plus en plus encombrées.

M. Clémenceau voit dans ces mœurs une survivance de l'ancien régime. Il a raison : mais il faut s'entendre sur ce que peut être une survivance. L'orateur, dans son discours de Draguignan, a l'air de penser qu'il s'agit d'une habitude essentielle au régime monarchique, et dont la société actuelle n'a pas encore réussi à se débarrasser tout à fait. Nous pensons, nous, qu'il s'agit d'une tendance qui se fait jour sous tous les régimes, lorsque la machine administrative a des rouages trop développés. En fait, Louis XIV était assailli de sollicitations, de pétitions, de placets, de recommandations, comme le sont nos ministres actuels, mais l'on peut soutenir que, les places à distribuer étant moins nombreuses et le budget de l'État bien moins considérable, le « siège » soutenu par le monarque était moins terrible que celui dont est victime M. Clémenceau. Il y a donc survivance, mais survivance avec aggravation, et une étiquette politique quelconque n'a pas la vertu de remédier au mal. Il y faut des remèdes sociaux, et, pour mieux préciser, des remèdes provenant de la généralisation des initiatives individuelles. Il faut un retournement de l'esprit public, procédant lui-même d'un retournement de beaucoup d'esprits particuliers.

***

Naguère encore, le même M. Clémenceau essayait d'obtenir, par des circulaires, deux réformes qui, si elles étaient obtenues véritablement, constitueraient un progrès notable sur l'état de choses antérieur.

On sait ce qu'il faut entendre par cette expression d'argot devenue familière, le « passage à tabac ». Souvent, quand les agents de police arrêtent quelqu'un, ils ne se contentent pas de s'assurer de la personne de leur prisonnier, mais se livrent sur lui à des voies de fait contre lesquels le malheureux se trouve désarmé. Ce n'est plus une arrestation ; c'est une exécution brutale, parfois une vengeance, parfois un simple amusement de sauvages. La circulaire dont nous parlons déclare que cet abus ne doit plus se renouveler. Promesse consolante. Mais les pessimistes songent que des milliers de circulaires, animées de non moins bienveillantes intentions, dorment sous la poussière des cartons administratifs sans avoir laissé la moindre trace de leur passage. Celle qui interdit le « passage à tabac » sera-t-elle mieux observée ?

La police a souvent à souffrir de la part des malfaiteurs. Elle a ses victimes et même ses héros. La fonction qu'elle remplit est éminemment nécessaire à l'ordre social. Mais il ne faut pas que, soit par réaction contre de longues heures de passivité fatigante, soit par imitation des procédés en usage dans le monde spécial qu'elle surveille, elle se laisse aller à des excès qui la rendraient aussi redoutable aux honnêtes gens qu'aux autres. Un spirituel chansonnier avait déjà, sous ce rapport, caricaturé les agents dans des vers célèbres :

> ... pour faire peur aux émeutiers
> Ils tapent sur la tête des rentiers.

C'est quelquefois cela, surtout les jours de manifestations orageuses, où les curieux sont aussi nombreux sur le pavé que les manifestants.

L'autre circulaire visait le travail des employés de ministère. On sait à quel

point est devenue proverbiale l'habileté de ces employés à s'arranger pour venir à leur bureau le moins possible et, lorsqu'ils s'y trouvent, pour y donner un minimum de travail. Les absences abusives, notamment, sont un abus classique et souvent raillé. Vous allez à 10 heures voir un chef de bureau; il n'est pas encore arrivé. Vous retournez à 11; il est déjà parti. Il existe une série de « trucs » pour excuser ou dissimuler ces absences. Quelques-uns, comme celui du double chapeau, sont devenus célèbres, et par conséquent moins efficaces; mais il y en a d'autres, et l'imagination des intéressés est inépuisable. Quant au travail, c'est un fait bien établi qu'une très grande partie des chansons de café-concert sont composées, dans un recueillement favorable à l'inspiration, par des employés de ministère. Et le nombre de ceux-ci, sous prétexte d'une besogne écrasante, augmente toujours!

M. Clémenceau veut que cela cesse, et sa circulaire le dit bien haut. Le ministre affiche l'intention de punir sévèrement ceux qui se soustrairont à leur tâche journalière. Espérons que cette tentative sera couronnée de succès; mais constatons qu'en présence des efforts ministériels, chose accidentelle et passagère, se dresse l'intérêt des bureaucrates, chose régulière et permanente. La fixité du traitement, le rôle des protections dans l'avancement, l'inutilité ou même le danger du zèle, le caractère abstrait et général du but poursuivi, qui est la prospérité du pays, communauté de quarante millions d'êtres, tout cela est bien fait pour refroidir les enthousiasmes laborieux, s'il en existe. Il faut être un héros, ou un spécialiste amoureux de sa mission spéciale, pour triompher de cette paresse contre laquelle, avec une intrépidité méritoire, veut lutter M. Clémenceau.

⁂

Il est un jour de la semaine où le repos est fort légitime, et l'on sait quelles discussions, quelles réclamations et quelles agitations a provoquées, depuis deux mois environ, l'application de la loi. Là encore, la solution du problème gît en grande partie dans l'initiative privée, collaborant avec l'action prudente du législateur. La loi paraîtrait moins gênante si l'on prenait l'*habitude* de moins acheter le dimanche et de se passer ce jour-là de certains services. Par exemple, les personnes qui se font raser tous les jours pourraient, sans inconvénient notable, laisser leur barbe croître du samedi au lundi. Mais on s'arrache difficilement à une habitude.

Parmi les manifestations diverses qu'a suscitées la question du repos hebdomadaire, nous tenons à mentionner la résolution prise, en réunion générale, par les commerçants-détaillants de Paris. Dans l'ordre du jour qui a clos cette réunion, les commerçants-détaillants ont déclaré hautement leur refus de fermer le dimanche et réclamé le repos par roulement.

Cette résolution est contraire au vœu des employés, et contraire aussi au progrès tel que les faits le mettent chaque jour en lumière. Les grands magasins, dont les petits boutiquiers se plaignent avec tant d'amertume, ferment généralement le dimanche, et leurs affaires n'en vont pas plus mal; au contraire. Leurs employés, traités plus humainement et plus raisonnablement, ont plus de cœur à la besogne. Mais les petits commerçants se laissent hypnotiser par de petits calculs. Ils songent seulement à la perte de recettes que représente pour eux la fermeture hebdomadaire de leur magasin et comptent pour rien l'énervement, la dépression que produit à la longue cette ouverture permanente, tant sur les employés que sur le patron. En outre, étant donné les habitudes actuelles d'une partie de la population, le boutiquier spécule précisément sur la fermeture des grands magasins le dimanche pour escompter ce jour-là une plus forte recette. Un petit mercier de la rue de Vaugirard, qui vendait aussi de la lingerie, nous disait un jour : « Il y a des gens qui, en s'éveillant le dimanche matin, *s'aperçoivent* qu'ils n'ont pas de chemise à se mettre. Ils courent vite chez nous pour en acheter, et ils ne peuvent courir que chez nous,

puisque le Bon Marché est fermé. » Le désordre et l'imprévoyance, surtout dans la classe ouvrière, tendent donc à rendre la vente dominicale plus attrayante pour certains petits magasins. Mais, si l'on savait, une bonne fois pour toutes, qu'il n'y aura pas moyen d'acheter des chemises le dimanche, on s'arrangerait bien pour s'en procurer le samedi soir. En tout cas, le fait à observer, c'est que la résistance à la fermeture du dimanche trouve surtout ses adeptes dans les types de commerçants les moins progressifs et les moins prospères.

⁂

Il y a des gens qui se reposent sept jours par semaine. Ce sont les oisifs, et la loi est désarmée contre eux, lorsqu'ils ont des moyens d'existence pour entretenir confortablement leur oisiveté.

Le spectacle des oisifs, au moment où l'on s'ingénie à créer de nouvelles ressources budgétaires, a inspiré à un médecin notable, M. le docteur Huchard, l'idée d'un impôt nouveau : « Il y a, dit-il, 400.000 individus inoccupés au moins en France. Qu'on leur demande à chacun 500 francs pour qu'ils aient le droit de ne rien faire. Soit, 200 millions. La question sociale est à moitié résolue. »

L'idée est estimable, mais trop simple et trop belle, comme le sont malheureusement bien d'autres honorables utopies. En effet, les « individus inoccupés » se divisent en deux classes : d'abord ceux qui ne travaillent pas parce qu'ils ne trouvent pas de travail, et l'on ne peut songer un instant à punir ces malheureux de leur infortune; ensuite ceux qui mènent une existence très affairée en s'occupant de choses inutiles. Mais ils ne conviennent pas qu'elles sont inutiles. Le collectionneur croit utile de collectionner; le sportsman croit utile de faire de l'auto ; celui qui « fait courir » déclare travailler à l'amélioration de la race chevaline ; la mondaine qui court les bals et passe chez sa couturière le temps qu'elle ne dépense pas en visites est prête à jurer qu'elle remplit de strictes « obligations » de société. Le flâneur se donne des buts artistiques. Le touriste se fatigue plus qu'un caissier. Le gros capitaliste est extrêmement occupé par la surveillance de ses valeurs et le détachement de ses coupons. Le propriétaire de nombreux immeubles a affaire à ses locataires, à ses entrepreneurs, à ses maçons. De très honnêtes gens sans « profession » s'adonnent à de bonnes œuvres. Et d'autre part il y a des gens munis d'une profession, et qui ne travaillent guère : l'avocat sans clients, le médecin sans malades, l'administrateur « décoratif » d'une société financière, qui touche des jetons de présence et n'administre rien du tout. Il y a — ironie des choses! — des gens qui commencent à se secouer et à travailler véritablement à partir du moment où ils n'ont plus de profession. Tel le bureaucrate qui, ayant par malheur perdu sa place, s'épuise du matin au soir en laborieuses démarches pour trouver une situation nouvelle. On voit donc combien il serait difficile d'atteindre, par un procédé de classement non arbitraire, les véritables oisifs. En fait, les fortunes qu'on cherche tout simplement à « conserver » sont exposées à bien des causes de dépérissement qui appauvrissent leurs détenteurs. S'il y a des exceptions, la règle est que la richesse ne se maintient pas bien longtemps hors du travail.

⁂

Une des « ruches » les plus laborieuses de l'univers, c'est la Cité de Londres, dont le lord-maire est le représentant. Ce dignitaire britannique, en qui s'incarnent à la fois les traditions les plus pittoresques du Moyen Age et le sentiment très vif des progrès modernes, a été reçu à Paris avec une cordialité tout à fait remarquable, et l'on a cru pouvoir dire que l' « Entente cordiale » entre la France et l'Angleterre, après cette visite, s'était trouvée resserrée.

Le lord-maire n'est pas un personnage politique, mais quelque chose qui ressemble — avec des nuances — à notre ancien « prévôt des marchands ». Son titre est l'expression du respect séculaire professé par nos voisins pour les institutions qui attestent leur constante vigueur commer-

ciale. Or, le commerce anglais, comme l'ont montré à plusieurs reprises les rapports si appréciés de notre ami M. Jean Périer, naguère consul, et aujourd'hui attaché commercial à l'ambassade de France à Londres, intéresse la France plus que toute autre nation, pour cette excellente raison que les Anglais sont de beaucoup les plus gros acheteurs d'articles français. Quant à nos importations d'origine anglaise, tout en restant loin de nos exportations en Angleterre, elles atteignent un chiffre des plus considérables. Les deux pays sont « complémentaires », selon l'expression de M. Périer, bien plus qu'ils ne sont concurrents, et cette orientation des intérêts matériels est la meilleure base qu'il soit possible de trouver à une « entente cordiale », parce qu'elle repose sur des faits. Personnalité commerciale, le lord-maire a donc toute qualité pour en devenir le porte-drapeau.

Par une heureuse inconséquence, nombre de politiciens français, habitués à déclamer contre les patrons, ont fait un excellent visage à ce chef de grands patrons, avouant implicitement, par leur attitude, que les capitalistes entreprenants et travailleurs sont pour quelque chose dans la prospérité générale d'un peuple, et gagnent les honneurs qui leur sont décernés. Ils sentent aussi que la courtoisie dans les relations internationales n'est pas inutile au développement d'utiles transactions. C'est en se montrant « aimables » que les représentants des maisons allemandes à l'étranger nous enlèvent actuellement de vieilles clientèles. C'est de même en nous montrant de plus en plus polis, accueillants et guéris de certains préjugés *xénophobes* que nous augmenterons nos chances de « faire des affaires » avec nos voisins d'outre-Manche qui, en gens pratiques, ne demandent pas mieux.

⁂

Un pays où l'entente cordiale semble d'une pratique difficile, c'est Cuba. On se rappelle les nombreuses et longues insurrections de cette île contre la domination espagnole. Tout le malheur des Cubains, selon les insurgés d'alors et selon bien des publicistes d'Europe, provenait de ce que la grande Antille était soumise à une monarchie européenne, et que l'indépendance, accompagnée de la forme républicaine, la guérirait instantanément de tous ses maux. L'indépendance est venue, et la république avec; mais le bonheur parfait n'a pas été exact au rendez-vous. Malheureux sous le gouvernement espagnol, les Cubains ont continué à l'être sous les chefs électifs qu'ils se sont donnés. Et les insurrections ont recommencé, à tel point qu'en lisant les dépêches de ces derniers mois, on se croyait revenu au printemps de 1898, c'est-à-dire à l'époque de convulsion qui précéda la guerre hispano-américaine. Cette fois encore, les Américains sont intervenus, non point contre les Espagnols pour délivrer leurs protégés, mais contre leurs protégés eux-mêmes pour les délivrer de leurs discordes intestines, qu'ils ne savaient pas réprimer.

En fait, et comme on l'avait prévu depuis longtemps, l'île de Cuba est devenue « possession » américaine, si l'on classe sous ce terme les « pays de protectorat ». Voisine des États-Unis, et formant comme le prolongement de la Floride, l'île intéresse grandement le marché américain par sa production sucrière, et c'est un point essentiel, pour les Yankees, que de s'assurer cette source d'approvisionnement. La république cubaine est donc condamnée à n'avoir pas plus d'indépendance que la jeune république de Panama, créée naguère « pour les besoins de la cause » par un démembrement de la Colombie. Et les autres républiques sud-américaines elles-mêmes, comme nous le disions dernièrement à propos du congrès panaméricain de Rio-de-Janeiro, sont en voie de ne plus conserver beaucoup plus d'indépendance réelle que n'en eurent dans l'antiquité les cités grecques après la victorieuse expansion des Macédoniens.

Les insurgés cubains n'ont donc pas gagné *ce qu'ils voulaient* à leur révolte contre l'Espagne, puisqu'ils ont échangé une domination extérieure pour une autre domination extérieure, mais ils y gagneront, sans l'avoir voulu, d'être

mis à une bonne école d'initiative et d'énergie. Toutefois, il faut qu'ils veuillent bien imiter leurs maîtres, au lieu de se laisser simplement exploiter par eux, car l'Anglo-Saxon n'est éducateur que pour ceux qui savent faire de son spectacle une éducation. Si les Cubains savent méditer cette vérité et en faire leur profit, mais seulement dans ce cas, l'opération se chiffrera pour eux par un bénéfice.

Gabriel D'AZAMBUJA.

Cours de Science sociale.

M. Paul Bureau étudiera, cette année, le *Travail de Fabrication*. Nous rappelons que ce cours a lieu le mercredi à 5 heures, à la Société de Géographie.

M. G. Melin continue à étudier la *Famille et l'Education*. Son cours a lieu à la Faculté des lettres de Nancy, devant un nombreux auditoire.

A l'*Ecole des Roches*, M. Edmond Demolins poursuit son enseignement de science sociale aux grands élèves de la Section spéciale. Il leur fait faire des travaux pratiques sur les phénomènes de répercussions sociales et établir des tableaux de ces répercussions. Quelques-uns de ces tableaux seront publiés dans la Revue.

M. Demolins fait, en outre, tous les dimanches, une conférence aux élèves des classes supérieures sur *les parties du programme du Baccalauréat qui sont éclairées par la Science sociale.*

M. l'abbé Picard, aumônier du lycée Louis-le-Grand, membre de notre Société, nous prie d'annoncer la reprise de son *Cours de science religieuse selon la méthode de H. de Tourville.*

Il se propose d'envoyer aux membres de la Société qui habitent Paris une carte d'entrée — ou plusieurs selon leur désir — qu'ils recevront prochainement. — Le cours est gratuit. Il aura lieu, cette année, du 11 novembre au 17 février. Il se fait rue de Furstenberg, 6, près de Saint-Germain-des-Prés, le dimanche matin, à 9 h. 45, pour finir toujours avant 11 heures.

BULLETIN DE L'ÉCOLE DES ROCHES

Voici le résultat des examens du baccalauréat, pour la session 1906 :

Classe de Philosophie.

Un candidat, reçu : René SAQUET.

Classe de Mathématiques.

5 candidats, 4 reçus :

1. Maurice BOSQUET, reçu, avec mention *assez bien*, à l'Institut électrotechnique de Nancy, et reçu au baccalauréat ès sciences ;
2. Georges LECOINTRE, mention *bien* ;
3. Pierre de ROUSIERS, mention *assez bien* ;
4. Guy THURNEYSSEN ;

Un 5e candidat s'est présenté, en juillet seulement, après une maladie. Il a été ajourné ;

Classe de 1re.

1re B. — 7 candidats, 7 reçus :

1. Louis BÉLIÈRES ;
2. Jean DESPLANCHES, mention *assez bien* ;
3. Robert FIRMIN-DIDOT ;
4. Jacques MUSNIER, mention *assez bien* ;
5. Marcel PLANQUETTE ;
6. Olivier PILLET (se présentait seul, sans avoir suivi tous les cours de la classe de 1re) ;
7. André PUSINELLI.

1re C. — 4 candidats, 4 reçus :

1. Octave MENTRÉ, mention *assez bien* ;
2. Jacques MUNIER ;
3. Marcel PLANQUETTE, mention *assez bien* ;
4. René LORILLON.

1re D. — 2 candidats, 2 reçus :

1. Jacques MUSNIER, mention *bien* ;
2. Armand DAVEL (se présentait seul).

Total : Candidats présentés 17
— reçus 16

11 en juillet, 5 en novembre.

Diplômes obtenus 19

dont 8 avec mention.

Ces résultats confirment, en les accentuant encore, ceux des années précédentes. Ils sont une nouvelle preuve que le régime de « l'École nouvelle », est aussi favorable aux études scolaires qu'au développement physique.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Henri de Tourville et son œuvre sociale, par G. Melin, chargé de cours à la Faculté de Nancy. Berger-Levrault.

Cette étude résume sous une forme très précise l'œuvre sociale d'Henri de Tourville. L'auteur s'attache particulièrement à mettre en lumière le savant et l'éducateur.

Cette brochure contient, en appendice : la nomenclature sociale, la liste des travaux et quelques lettres inédites d'H. de Tourville.

Henri de Tourville (1842-1903), par Claude Bouvier. Paris, Bloud et Cie.

Voici les divisions de l'ouvrage : I. Préparation lointaine de Henri de Tourville à son œuvre : II. L'élève, le continuateur et l'émule de Le Play; III. L'apologiste; IV. Le directeur d'âmes; V. Conclusion. La mort de Tourville, synthèse de sa vie.

Les deux premières parties, qui nous intéressent plus particulièrement au point de vue scientifique, sont un exposé clair et vivant de l'œuvre sociale d'Henri de Tourville. Des citations inédites et de nombreuses notes viennent éclairer et compléter le texte.

La guerre morale moderne. De Lissa à Tsoushima, par Michel Merys (G. Blanchon), lieutenant de vaisseau en retraite. Paris, Augustin Challamel.

L'auteur traite la question principalement au point de vue technique. Il examine successivement : la période actuelle de l'histoire navale; le caractère des opérations qui ont la mer pour théâtre; la défensive et l'offensive; le matériel et la tactique; la stratégie, etc. Comme le dit M. le vice-amiral Humann dans sa préface : « L'heure n'est pas venue où l'on puisse prétendre dégager d'une façon doctrinale les enseignements qui découlent de la récente guerre en Extrême-Orient. L'historien est donc réduit à quelques faits matériels, aux renseignements fournis par la presse, ou par des témoins plus ou moins oculaires. Il n'en faut pas moins féliciter M. Michel Mérys d'avoir traité la question avec l'ampleur qu'elle comporte et un jugement aiguisé par l'expérience des controverses maritimes. »

La découverte du vieux monde, par un étudiant de Chicago. Plon-Nourrit.

Après avoir raconté, l'on sait avec quel succès, son voyage *Au Pays de « la Vie intense »*, M. Félix Klein nous donne aujourd'hui les impressions qu'éprouverait en France un jeune Américain.

Avec toute la liberté de style et aussi de pensée qu'autorise un mélange commode de fiction et de réalité, il nous promène à travers les idées en même temps qu'il parcourt nos provinces. Son héros visite Paris, Rouen, Versailles, Lyon, le Quercy, le Tarn, le Forez, l'Auvergne, d'autres pays encore, et il se passionne pour notre vieille France. Mais ces voyages ne lui servent que de prétexte à examiner nos difficultés politiques, sociales, religieuses, nos lois et nos mœurs trop peu tolérantes; les divisions entre catholiques même, surtout l'angoissant problème de la Séparation.

Impossible de poser ni de résoudre tant de graves questions avec plus de naïveté que n'en déploie, en apparence, l'étudiant de Chicago; impossible, si l'on va au fond, d'y mettre plus de franchise, plus de pénétration, plus d'indépendance.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

L'hiver à Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, etc.

Billets d'aller et retour individuels et de famille de toutes classes.

Il est délivré par les gares et stations du réseau d'Orléans pour **Arcachon, Biarritz, Dax, Pau** et les autres stations hivernales du Midi de la France : 1° des billets d'aller et retour individuels de toutes classes avec réduction de 25 0/0 en 1re classe et 20 0/0 en 2e et 3e classe; 2° des billets d'aller et retour de famille de toutes classes comportant des réductions variant de 20 0/0 pour une famille de 2 personnes à 40 0/0 pour une famille de 6 personnes ou plus. Ces réductions sont calculées sur les prix du tarif général, d'après la distance parcourue avec minimum de 300 kilomètres, aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, mari, femme, enfant, grand-père, grand'mère, beau-père, belle-mère, gendre, belle-fille, frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, oncle, tante, neveu et nièce, ainsi que les serviteurs attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée. Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 30 jours, moyennant un supplément de 10 0/0 du prix primitif du billet pour chaque prolongation.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie a mis en marche, à partir du 3 Novembre, les trains extra-rapides de nuit 17 et 18 desservant le littoral de la Méditerranée.

Ces trains ont lieu :

A l'aller, le train 17, du 3 Novembre au 9 Décembre, les mercredis et samedis; du 10 Décembre au 3 Mai, tous les jours sauf le jeudi; du 4 au 17 Mai, les lundis, mercredis, vendredis et samedis; du 18 au 29 Mai, les mercredis et samedis.

Au retour, le train 18, du 5 Novembre au 11 Décembre, les lundis et vendredis; du 12 Décembre au 4 Mai, tous les jours sauf le jeudi; du 5 au 16 Mai, les lundis, mardis, vendredis et samedis; du 17 au 31 Mai, les lundis et vendredis.

Trajet de PARIS à NICE en 15 heures.

Ces trains (à nombre de places limité) offrent des places de 1re classe ordinaires, de wagons-lits, de lits-salon et de salon à 2 lits complets.

On peut se faire réserver des places d'avance en s'adressant à la gare de Paris ou aux bureaux de ville de la rue Saint-Lazare, 88, de la rue Sainte-Anne, 6, et rue de Rennes, 45.

CHEMIN DE FER DU NORD

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs

A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.
Validité : 45 à 90 jours. Arrêts facultatifs.

Cartes d'Abonnement Belges de 5 et 15 jours

Délivrées par toutes les Gares et Stations du réseau du Nord, donnant droit à un Voyage Aller et Retour sur les Lignes Françaises et libre parcours sur tous les Réseaux Belges.

Voyages circulaires divers pour visiter la Belgique

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Consulter le LIVRET-GUIDE NORD. Prix : 20 centimes.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest met en vente, au prix de 0 fr. 40, dans les Bibliothèques des gares de son réseau, un **carnet** sous couverture artistique de **8 cartes postales illustrées** reproduisant en couleur les plus jolies affiches établies pour son service entre **Paris** et **Londres**, par Rouen, Dieppe et Newhaven, et contenant, en outre, la relation de ce voyage avec 8 vues en simili-gravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est adressé franco à domicile, contre l'envoi de 0 fr. 40 en timbres-poste au service de la publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
M. EDMOND DEMOLINS

L'HUMANITÉ
ÉVOLUE-T-ELLE
VERS LE SOCIALISME?

ÉTUDE ET CLASSIFICATION
DES DIVERSES APPLICATIONS DU SOCIALISME

PAR

Paul DESCAMPS

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
1906

SOMMAIRE

PRÉFACE

Je signale tout particulièrement cette étude à l'attention du public.

L'auteur soumet la grave et obsédante question du socialisme à la méthode de la science sociale et je n'hésite pas à dire que, pour tout esprit attentif et exigeant, le problème est résolu.

On a tort de considérer le socialisme comme une théorie réalisable dans l'avenir; c'est un FAIT qui a surtout été réalisé dans le passé.

On peut donc le soumettre — comme tout FAIT — à l'observation méthodique, l'analyser, le définir exactement et en classer les diverses variétés.

Ainsi il sort de la spéculation imaginaire, pour entrer dans le domaine de la science rigoureuse.

On va voir que la science prouve irréfutablement que le socialisme, qui a dominé presque partout autrefois, décline aujourd'hui partout avec une rapidité étonnante. Il décline à mesure que le travail devient plus intense, l'autorité plus libérale, la concurrence plus irrésistible, par suite du développement des transports et de la liberté du commerce, et à mesure

que la marche de l'humanité vers le développement de l'initiative individuelle devient de jour en jour plus triomphante.

Pour réaliser le rêve des théoriciens du socialisme, il faudrait donc — on va en avoir les preuves — ramener l'humanité au travail extensif, ou au travail servile de l'antiquité et de l'Orient, au despotisme des pouvoirs publics, à l'interdiction totale de toute concurrence par la suppression des chemins de fer et de la liberté du commerce, à l'étouffement de toute initiative individuelle.

Comme si cela était possible, ou seulement concevable!

Cette étude paraît au bon moment, puisque les socialistes annoncent leur prochaine arrivée au pouvoir.

N'importe qui, à un moment donné, peut s'emparer du pouvoir; mais personne jusqu'ici n'a pu y rester, en gouvernant contre la force des choses.

Or la force des choses, — qui a maintenu pendant des siècles tant d'organismes plus ou moins socialistes, — entraîne actuellement l'humanité dans une voie diamétralement opposée.

Il n'est au pouvoir de personne de résister à cette évolution fatale.

Les partisans du socialisme ont intérêt à s'en rendre compte sérieusement, s'ils ne veulent pas s'exposer, après quelques mois seulement d'expérience, à un échec total et lamentable.

Edmond Demolins.

L'HUMANITÉ

ÉVOLUE-T-ELLE

VERS LE SOCIALISME?

ÉTUDE ET CLASSIFICATION DES DIVERSES APPLICATIONS DU SOCIALISME

Dans cette étude, nous ne nous proposons pas de discuter les théories socialistes. Combattre des théories, c'est combattre des moulins à vent, c'est se donner des sujets inépuisables, où le raisonnement peut s'étaler à l'aise sans jamais parvenir à convaincre personne.

Fidèle à l'esprit de cette Revue et à la méthode de la science, nous n'avons d'autre prétention que de faire parler les faits eux-mêmes. Comme dans les autres sciences naturelles, nous nous contenterons d'étudier des phénomènes observables et de dégager les lois qui les régissent.

Si nous débutons par un rapide exposé des principales théories socialistes, c'est uniquement pour en tirer la définition du socialisme, qui nous permettra de délimiter le terrain à parcourir.

Notre véritable but est d'examiner les diverses formes de socialisme *ayant existé ou existant encore* dans l'humanité, de rechercher les causes qui les produisent, les conditions qui permettent leur maintien ou leur développement, et les circonstances qui amènent leur disparition.

On pourra ainsi juger exactement, d'après les faits, dans quel sens a lieu l'évolution de l'humanité.

I

THÉORIES ET SYSTÈMES

« Qu'est-ce que le socialisme? Je n'ai jamais rencontré ni une définition claire, ni même une détermination précise de ce mot. » (E. de Laveleye, *Le socialisme contemporain,* p. XI.) Cette difficulté de définition provient de ce que le socialisme est généralement considéré comme un ensemble de théories abstraites reposant sur des idées *à priori;* il suit de là qu'il y a autant de théories différentes que de théoriciens.

Il est cependant indispensable de trouver une définition claire pour délimiter le sujet de notre étude. Nous avons donc analysé successivement les diverses théories socialistes, nous les avons comparées entre elles, enfin nous les avons groupées suivant leurs affinités communes.

Nous épargnons au lecteur ce travail fastidieux; qu'il nous suffise de dire, qu'en opérant ainsi, il nous a été possible de former trois grands groupes. Les théories rangées dans chacun de ces groupes ont des points communs, mais chacune d'elles se distingue des autres par quelques particularités; en éliminant ces dernières, nous nous trouvons devant la partie commune, et celle-ci nous donne la définition cherchée.

La première classe est celle du COMMUNISME. Nous dirons qu'*une association est communiste, quand elle s'occupe à la fois de la production et de la consommation des richesses des différents membres qui la composent.*

Le COLLECTIVISME forme la seconde classe. Une association

collectiviste diffère d'une association communiste, en ce que *la production seule est faite en commun, la consommation des richesses étant laissée à la liberté individuelle.*

Ces deux définitions sont à peu près les mêmes que celles données par M. Benoit Malon, dans son *Précis historique, théorique et pratique du socialisme*[1].

Mais nous avons dû y ajouter une troisième classe englobant un certain nombre d'associations dont le caractère est nettement socialiste, et qui n'entrent pas dans le cadre des définitions qui précèdent. Nous proposons de dénommer cette troisième classe, le MONOPOLISME.

Le monopolisme *organise la production des richesses à l'aide d'un monopole octroyé à titre permanent par les Pouvoirs publics.*

Il ne suffit pas qu'il y ait monopole pour qu'il y ait monopolisme; ainsi le monopole accordé par l'État à un inventeur, à l'aide du brevet d'invention, n'est pas une mesure monopoliste, parce que ce monopole n'est que temporaire. D'un autre côté, le trust du pétrole, qui a monopolisé l'exploitation de cette matière aux États-Unis, n'est pas non plus une association monopoliste, quoique cette monopolisation ait un caractère permanent; il lui manque pour cela d'être soutenu par l'État.

Mais ce n'est pas tout : *communisme, collectivisme, monopolisme,* sont trois formes sociales ayant une tendance commune : l'exploitation des richesses par des associations dominant les individus. C'est donc en réalité l'étude des associations communautaires que nous allons entreprendre. Les associations communistes, collectivistes et monopolistes ne sont que des formes différentes d'une même institution, L'ASSOCIATION SOCIALISTE.

On peut la définir : *une association forcée restreignant la concurrence et dans laquelle les droits des associés sont peu définis, par suite de l'omnipotence de la collectivité.*

Au contraire, l'association individualiste, ou mieux particula-

1. P. 224.

riste, sera *celle qui reste soumise aux lois de la libre concurrence et dans laquelle les droits et les devoirs des associés sont nettement délimités.* Il faut donc ranger dans cette dernière catégorie nos différentes formes de sociétés commerciales, y compris les coopératives, qui, ainsi, n'ont rien de socialiste.

Cela étant bien entendu, il nous reste à établir l'exactitude de nos définitions. Nous exposerons donc rapidement les traits essentiels des principales théories communistes, collectivistes et monopolistes, et nous montrerons que ce sont bien ceux que nous leur assignons. En même temps, nous ferons ressortir comment les inventeurs de ces théories en ont puisé les éléments dans leur propre milieu social ou intellectuel. Nous rattacherons ainsi les effets aux causes.

I. — LES THÉORIES COMMUNISTES.

Système de Platon (430 à 347 av. J.-C.). — Platon voit la Cité idéale composée de quatre classes :

1° Les *Magistrats* et les *Sages ;*

2° Les *Guerriers*, qui auraient possédé des femmes en commun ;

3° Les *Travailleurs libres*, pour qui le mariage n'aurait été que temporaire et renouvelé par le sort tous les ans ;

4° Les *Travailleurs esclaves.*

Dans toutes les classes, les enfants auraient appartenu, non aux parents, mais à la Cité, et auraient été élevés par elle. C'est également la Cité qui aurait possédé le sol et l'aurait réparti périodiquement entre les paysans. Les repas auraient été pris en commun, et les vêtements, ainsi que les habitations, auraient été semblables pour tous.

Il n'est pas étonnant que les conceptions de ce célèbre philosophe aient abouti à un système que l'on peut qualifier le *communisme de cité,* puisque l'état social des anciens Grecs était caractérisé par la prédominance de la Cité sur l'individu. Platon voulait seulement renforcer cette prédominance, et la rendre

aussi forte que celle des anciennes communautés pastorales pélasgiques d'où la race grecque était issue, et qui, de son temps, étaient en pleine dissolution.

Système de Thomas Morus (1480-1535). — Thomas Morus préconisa, dans son livre *Utopia*, une fédération de cités gouvernées par des chambres électives contrôlées par le referendum populaire. Le sol et les produits fabriqués auraient été la propriété de la cité, qui aurait réparti la consommation également entre tous. Chacun aurait été libre de choisir son métier, mais obligé de travailler six heures par jour.

Thomas Morus était grand chancelier du roi Henri VIII d'Angleterre; il vivait aux frais de la grande communauté, l'État, et était, par là, accessible aux idées de Platon, qu'il avait seulement modifiées en y mettant le système parlementaire anglais. Thomas Morus, comme tous les lettrés du Moyen Age, était dominé par les idées d'Aristote et de Platon, et, comme eux, il avait latinisé son nom de Moore pour bien montrer qu'il s'était nourri de l'étude des Anciens.

Système de Campanella (1560-1639). — Campanella proposait à ses concitoyens une cité dirigée par une autocratie de magistrats, distribuant le travail selon les forces et les aptitudes de chacun, répartissant la consommation également entre tous, et faisant les mariages.

Campanella était un moine napolitain, qui voulait faire de la cité italienne une espèce de couvent.

Système de Saint-Simon (1760-1825). — Saint-Simon posa, au début du XIXe siècle, sa fameuse formule : « A chacun selon ses capacités; à chaque capacité selon ses œuvres ». Là-dessus, il échafauda une cité où régnerait le mariage libre et où les individus seraient répartis dans les différents métiers par des élections populaires.

Saint-Simon était le descendant d'un favori des anciens rois de France; il était donc issu d'une famille habituée à vivre aux dépens de la communauté d'État. Il échoua dans ses spéculations sur les biens nationaux et dans ses entreprises commerciales; amené ainsi à trouver la société mal organisée,

il se mit à la recherche d'une société idéale où tout le monde pourrait vivre de la communauté.

SYSTÈME DE FOURIER (1772-1837). — Fourier voyait l'avenir dans les *phalanstères*, espèces de villages communistes indépendants, dans lesquels les différents travaux seraient faits par des équipes volontaires, et où la famille serait remplacée par l'amour libre.

Fourier était né à Besançon, dans la Franche-Comté, c'est-à-dire dans un pays où domine l'art pastoral en communautés paysannes et la fabrication (horlogerie, etc.) en fabriques collectives. Il voulait résoudre la question sociale en généralisant les communautés franc-comtoises.

SYSTÈME DE TOLSTOÏ[1]. — Tolstoï, parlant au nom de l'Amour, a échafaudé une société composée d'associations isolées et indépendantes où la production et la consommation se feraient en commun pour le bonheur de tous. Tolstoï montre son système réalisé par les colons sibériens; c'est, du reste, aussi l'image de l'état social des anciens Slaves que nous analysons plus loin.

SYSTÈME DE KROPOTKINE. — Kropotkine, né à Moscou en 1842, aujourd'hui réfugié à Londres, conçoit un *communisme anarchique*, analogue à celui de son compatriote Tolstoï, parce qu'il appartient à la même formation sociale.

II. — LES THÉORIES COLLECTIVISTES.

SYSTÈME DE PROUDHON (1809-1865). — Proudhon fut le premier à substituer l'idéal collectiviste à celui du communisme, en protestant contre son nivellement tyrannique et injuste. Mais, d'autre part, il critique l'envahissement antisocial de la propriété privée, et il cherche un juste milieu entre le communisme et l'individualisme. Ce juste milieu, il le voit dans la formation d'associations ouvrières pour l'exploitation des

1. Tolstoï est né en 1828.

chemins de fer et des mines, pour l'entreprise des travaux publics et pour la production de toutes les richesses. Le rôle de l'État serait réduit au minimum et ne consisterait plus qu'à faire observer les clauses des contrats. Le système de Proudhon peut s'appeler le *collectivisme anarchique*. C'est à peu près le système de Fourier; la principale différence est le remplacement des phalanstères par des associations ouvrières de production.

Fourier et Proudhon sont tous deux de Besançon, mais le second vit à une époque où la grande industrie commence à se développer en France, et où les communautés rurales de la Franche-Comté deviennent moins solides. Cela explique les analogies et les différences.

Système de Bakounine (1814-1876). — Bakounine a imaginé un système analogue à celui de ses compatriotes, Kropotkine et Tolstoï, mais en remplaçant les associations communistes par des associations collectivistes. A cela, rien d'étonnant, car si la Russie est communiste par sa famille patriarcale, elle est collectiviste par le Mir. Ajoutons que la théorie du collectivisme anarchique de Bakounine supplanta, dans l'*Internationale*, après 1870, celle du collectivisme d'État de Karl Marx qui avait dominé jusque-là.

Système de Louis Blanc (né en 1813). — Louis Blanc fut l'un des premiers à préconiser le développement de l'État au-dessus des associations ouvrières. Dès 1846, il veut que l'État commandite les associations ouvrières et achète tous les produits qu'elles fabriqueraient pour les revendre aux consommateurs.

Louis Blanc est né à Madrid d'un père originaire de Rodez (c'est-à-dire d'un pays où dominent les communautés pastorales, grâce à l'élevage du mouton) et occupant une fonction publique octroyée par les Bonaparte (donc, vivant sur la grande communauté, l'État). Ajoutons que Louis Blanc eut des débuts très difficiles, ce qui ne put que le disposer à trouver la société mal faite.

Système de Lassalle (1825-1864). — Lassalle introduisit en Allemagne, en 1863, les théories du collectivisme d'État. Il vou-

lait annihiler ce qu'il appelait la *loi d'airain* d'après laquelle le salaire de l'ouvrier tomberait toujours au minimum irréductible qui l'empêche de mourir de faim, et cela à cause de la concurrence entre les travailleurs eux-mêmes. Pour cela, il voulait que l'État fournisse le capital nécessaire aux sociétés ouvrières de production, et leur assurât le monopole du travail.

Lassalle est un juif intellectuel de Breslau. Remarquons d'abord le rôle joué par les juifs dans la formation du socialisme en Allemagne. Très nombreux dans ce pays, ils y forment comme des îlots asiatiques en pleine Europe. Longtemps persécutés, ils se sont peu mélangés avec la population environnante et ont ainsi longtemps maintenu intactes leurs traditions, tout en développant l'esprit révolutionnaire. Il est naturel que ce soit dans ce milieu que les idées communautaires aient été défendues avec le plus de force et le plus de talent.

Mais, d'autre part, Lassalle a puisé dans le milieu prussien l'idée de l'extension des pouvoirs de l'État. Nous renvoyons pour cela à l'analyse que M. Demolins a faite du patronage que les Pouvoirs publics, en Prusse, ont toujours cru devoir exercer sur les populations[1].

Notons ici que les théories collectivistes se sont fait jour plus tard en Allemagne qu'en France, mais que, dans l'un et l'autre pays, leur explosion a coïncidé avec le développement de la grande industrie.

Système de Karl Marx. — Karl Marx, né à Trèves en 1818, juif comme Lassalle, fut, comme lui, amené à protester contre l'organisation sociale de l'Occident. Réfugié à Londres, il y écrit, en 1867, son fameux livre, *Das Kapital,* qui n'est qu'une critique des théories de l'Économie politique, et dans lequel il ne préconise aucun remède précis. Il fut le fondateur de l'*Internationale*, et ses idées dominèrent dans cette société jusqu'en 1870. On peut donc trouver le résumé de son idéal social dans les vœux émis par les premiers congrès de l'*Internationale*, par exemple celui de Bruxelles, en 1868. L'on y

1. E. Demolins. *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, p. 261.

voyait le salut de la classe ouvrière dans les associations coopératives de production et le crédit mutuel avec l'aide de l'État, seul possesseur de la terre et du capital.

Ces idées sont aussi celles de Liebknecht et de Bebel en Allemagne, de Benoit Malon et de Jules Guesde en France, et d'un grand nombre d'autres théoriciens ou politiciens des grands centres industriels de l'Europe occidentale, surtout dans les pays où l'État a pris un pouvoir omnipotent.

Quelques-uns, comme Paul Brousse, vont même jusqu'à vouloir la concentration de la production entre les mains de l'État; c'est bien là la conception d'un Méridional, héritier des traditions de l'empire romain.

Système de Ketteler. — Ketteler, évêque de Mayence, influencé par les idées de Lassalle, émit, en 1864, une théorie préconisant la formation de coopératives de production pour résoudre la question sociale. C'est également cette théorie qu'exposa, en 1871, le chanoine Moufang, de la cathédrale de Mayence. Ainsi est né le parti catholique social, qui a pris une extension considérable en Allemagne et dans quelques autres pays.

Système de Colins (1783-1859). — Le baron Colins pensait que, dans la société future, l'État serait seul possesseur du sol, et le mettrait à la disposition des travailleurs isolés, ou associés, au moment de leur majorité, avec un petit capital. Le système repose sur la proscription des sociétés capitalistes et la limitation de l'hérédité à la ligne directe. L'État aurait le monopole de l'éducation et de l'instruction, pour que tous les individus soient adaptés au système.

Colins était un officier belge. Habitué à vivre sur la grande communauté d'État, il était, par cela même, tenté d'incliner vers le collectivisme. Toutefois, contrairement aux doctrines exposées jusqu'ici, il permet à l'individu de travailler isolément.

C'est que la Belgique semble plus éloignée de la formation communautaire que certaines régions de la France et de l'Allemagne, et quoiqu'elle ait précédé les autres pays du continent dans le développement de la grande industrie, le parti socia-

liste y a mûri plus tard. Et, comme il est surtout préoccupé du point de vue politique, les théories de Karl Marx ne forment que son programme... théorique.

Système de Huet (1814-1869). — Huet nous offre, en 1848, une solution de la question sociale à l'aide d'une théorie que l'on peut appeler le *collectivisme agraire*. Il voulait que, tous les ans, l'on partageât, entre les hommes arrivant à la majorité, toutes les parcelles de terre vacante par les décès des anciens occupants. Il repousse toute association de production; il laisse le travail livré à la concurrence, et il ne diminue l'initiative individuelle qu'en partie, par la suppression de la transmission des immeubles. Nous sommes donc en présence de la forme la plus réduite du collectivisme.

Huet était de la Beauce, pays de culture individuelle, où il ne subsiste plus que de vagues souvenirs des anciennes communautés agricoles. Et qui peut s'étonner que le collectivisme agraire ait pris naissance dans ce pays de Beauce si exclusivement agricole?

III. — LES THÉORIES MONOPOLISTES.

Le socialisme corporatif. — Un certain nombre d'esprits religieux admirent le Moyen Age, qui fut une époque de foi, et pensent que cette foi pourrait revivre, si on reconstituait, dans notre société moderne, les organismes de cette époque, notamment les corporations, dont le rôle fut si brillant alors.

C'est ainsi que M. Dolfus, de Mulhouse, demanda le rétablissement du *monopole* des anciennes corporations rendues obligatoires avec l'appui des pouvoirs publics, qui *réglementeraient l'industrie à outrance* et édicteraient une législation tendancieuse vers une égalité plus grande. Sur ces bases, s'est formé, en Allemagne, *le parti socialiste évangélique*, dont le pasteur Stœcker est actuellement le représentant le plus autorisé.

En France, les socialistes catholiques demandent le retour aux corporations libres, puis *monopolisées,* pour arriver enfin à ré-

clamer leur réglementation par un accord international sous l'hégémonie du Pape.

LE SOCIALISME DE LA CHAIRE s'est surtout développé en Allemagne, depuis 1872, parmi les professeurs des universités. Ceux-ci, particulièrement les professeurs de droit, sont portés à chercher la solution des questions sociales dans une législation *restreignant la libre concurrence par l'intervention de l'État.*

LE SOCIALISME AGRAIRE. — En 1870, se forme, en Angleterre, sous les auspices du célèbre philosophe écossais Stuart Mill, la *Land Tenure reform Association* qui réclame la *nationalisation du sol* par le rachat. Mais il laisse la production agricole livrée à l'initiative privée et à la libre concurrence entre les cultivateurs devenus fermiers de la Couronne. Le système de Stuart Mill ne limite l'initiative individuelle qu'en ce qui concerne la recherche de la possession de la terre. Ce qu'il veut surtout empêcher, ce sont les spéculations de terrains autour des villes qui grandissent.

Stuart Mill, avons-nous dit, est Écossais, c'est-à-dire mi-Celte, mi-Saxon. Or son idée de la nationalisation est celtique; elle dérive de l'ancien *township* écossais, dont tous les habitants possédaient le sol en commun. D'autre part, l'influence saxonne le fait hésiter à entamer sérieusement le *self-help* cher aux Anglais.

Il en est de même du naturaliste anglais Alf. Russel Wallace, dont les théories sont analogues à celles de Stuart Mill. Comme ce dernier, il est Celto-Saxon; c'est un Gallois, d'origine écossaise.

En 1878, Henri George exposa une théorie analogue. Son système a été analysé par M. P. de Rousiers[1], qui a montré qu'il laisse intact les grands principes de l'action personnelle et de la liberté de la concurrence. C'est également l'avis d'Émile de Laveleye[2].

Henri George, né à Philadelphie en 1869, est d'origine irlandaise, c'est-à-dire celtique; de là son idée de la nationalisation

1. *Science sociale*, t. X, p. 157 et suiv.
2. *Loc. cit.*, p. 337 et 338.

du sol. Mais il a subi l'influence du milieu américain si actif, et où la libre concurrence entre les producteurs a produit des résultats si remarquables.

Il y a encore quelques institutions que l'on décore parfois, mais inexactement, de l'épithète de socialistes. Nous citerons certaines *sociétés coopératives socialistes*, qui réservent une partie des bénéfices pour les frais de propagande politique du parti socialiste. Or, tant que l'État n'institue pas un monopole en leur faveur, elles ne constituent pas un exemple de socialisme pratique.

Les *socialistes chrétiens anglais* ne sont pas non plus des socialistes véritables[1]. Fondé en 1848, ce parti se borne à créer des sociétés coopératives de consommation, et essaie de lutter contre le paupérisme. Seule, la guilde de Saint-Mathieu, fondée en 1877, s'est laissé influencer par les idées d'Henri George[2], lesquelles ne sont elles-mêmes qu'un socialisme très atténué.

Il faut laisser également en dehors du socialisme tout ce qui est du ressort de la charité et de la philanthropie.

Ce qui caractérise uniformément les théories que nous avons passées en revue, c'est qu'elles *n'ont jamais pu être réalisées dans les sociétés compliquées de l'Occident;* toutes les tentatives faites dans ce but ont toujours impitoyablement échoué.

On comprendra mieux la cause de ces insuccès après la lecture des chapitres qui suivent, dans lesquels nous étudions, non plus de vagues systèmes, mais les conditions naturelles dans lesquelles se développe le socialisme sous ses trois formes : communisme, collectivisme, ou monopolisme.

Quand on connaît exactement les conditions qui font prospérer une plante dans un terrain donné, on comprend mieux pourquoi elle s'anémie, ou disparaît, dans des terrains différents.

1. Voir *Socialistes anglais*, par Verhægen, p. 263, 267 et 279.
2. *Id.*, p. 278.

II

LES APPLICATIONS DU COMMUNISME

Il s'agit maintenant de décrire les organisations sociales présentant les caractères que nous venons de relever. Pour cela, il nous faut classer ces organisations, suivant qu'elles se rattachent aux définitions que nous avons données du Communisme, du Collectivisme ou du Monopolisme.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'énumération de ces organisations sera assez longue, car, actuellement encore, *plus de la moitié de l'Humanité* vit selon les règles du communisme, du collectivisme, ou du monopolisme.

Nous examinerons d'abord les associations communistes qui représentent la forme la plus communautaire; en second lieu, les associations collectivistes, qui représentent une forme atténuée; enfin, les associations monopolistes qui sont une atténuation encore plus grande.

Dans chacune de ces classes, l'ordre suivi ira du type le plus simple au type le plus compliqué. Nous débuterons donc par le communisme de famille; le communisme de corporation viendra en second lieu; puis le communisme de village; enfin, le communisme d'État.

On verra que les associations communistes présentent les caractères suivants :

1° *Elles ne s'appliquent qu'aux travaux de simple récolte* (*art pastoral*, *chasse*, *pêche*, *cueillette*, *razzia*, *etc.*), *ou à un tra-*

vail de simple manœuvre; elles ne s'adaptent aux travaux d'extraction que pour la culture extensive, excepté dans les sociétés où l'on a recours au travail forcé;

2° *Les femmes sont chargées des travaux les plus durs, à moins que l'on ne puisse se procurer des esclaves;*

3° *Ces associations exigent une autorité forte; l'éducation est compressive, ou nulle.* Elles sont donc incompatibles avec l'élévation de l'individu;

4° *Actuellement, elles sont en voie de disparition, partout où le contact s'établit avec les races moins communistes, ou par le seul fait de l'apparition de la concurrence développée par le commerce.*

Elles appartiennent donc au passé de l'Humanité, et non à son avenir.

I. — LE COMMUNISME DE FAMILLE.

On l'observe d'abord chez les principales variétés de pasteurs, pour deux raisons :

1° Le communisme s'adapte très bien à l'art pastoral, qui est un travail de simple récolte, dans lequel l'effort et l'initiative individuelle sont réduites au minimum;

2° Ce communisme revêt la forme familiale, par suite de l'importance de la transmission du bétail, seule source de richesse.

LES PASTEURS NOMADES. — Les lecteurs de cette Revue savent que le communisme de famille existe à l'état le plus pur chez les Pasteurs nomades des steppes asiatiques (Mongols, Kalmoucks, Kirghizes, etc.), et que cette forme d'association a été appelée, par M. Demolins, la *Famille patriarcale pure.* On peut la définir : une *association entre les descendants d'un même ancêtre pour la production et la consommation en commun de toutes les richesses.*

Examinons d'abord comment s'y fait la production. Elle con-

siste dans l'exploitation des animaux domestiques (chevaux, vaches, moutons, chameaux), qui fournissent la nourriture (lait, viande, etc.) et la matière première pour la *Fabrication* (cuir et peaux pour les vêtements, les tentes, les récipients, etc.). Ce qu'il y a de plus caractéristique dans la production, c'est la *faiblesse du travail* : « L'occupation principale est de faire deux fois par jour la traite des animaux; les hommes et les femmes y prennent part[1]. » C'est le travail d'un rentier qui vit des revenus du capital-bétail, propriété commune de la famille. *La plupart des autres travaux sont, en effet, exécutés par les femmes*, considérées comme des instruments de rapport : « Ce sont les femmes qui dressent les tentes, font le tannage, le foulage et le lissage des peaux[2] ». Ce sont elles qui font les vêtements[3], les chaussures, le ménage. D'après le Dr Verneau[4], lorsque le Mongol a visité ses troupeaux à cheval, il s'accroupit sous sa tente, dort, fume et boit du thé, ou du lait aigri (khoumouiss). Certes, voilà des gens qui apportent peu de travail à la communauté.

Voyons ce que celle-ci leur donne en retour. Pour cela, il nous faut voir comment s'y fait la consommation. *Elle se fait suivant les besoins de chacun*. Comme le dit M. Demolins[5], « la famille patriarcale assure autant d'avantage aux incapables qu'aux individus les mieux doués et les plus travailleurs ». Si ceux-ci consentent à partager avec les autres, c'est qu'ils n'ont pas à faire plus qu'eux : ils ne partagent que... leur inaction. En d'autres termes, *chaque individu reçoit plus de la Communauté qu'il ne lui fournit*. C'est évidemment là une bonne condition pour que la solidité de ces communautés soit à toute épreuve. Pourtant, on a eu le besoin de la renforcer en donnant *un pouvoir énorme au chef de famille, ou Patriarche*[6], et en préparant les individus à l'obéissance, à l'aide d'une *éducation compressive*

1. E. Demolins, *Comment la Route crée le type social*, t. I, p. 10.
2. *Id.*, p. 26.
3. *Id.*, p. 30.
4. *Les races humaines*, p. 324.
5. E. Demolins, *loc. cit.*, I, p. 61.
6. *Id.*, p. 60.

que j'ai analysée ici même[1] et que j'ai appelée l'*Éducation statique à sanction naturelle.*

Ce n'est pas tout : *la concurrence est nulle* dans les steppes[2], la famille produisant elle-même tout ce qui est nécessaire à ses besoins. La division du travail y est inconnue[3] et le commerce à peu près nul, par suite de l'isolement et de l'éparpillement des familles et de la difficulté des communications avec les pays étrangers.

Le résultat est évidemment une vie simple, l'absence de luxe et même de tout confortable[4], la négation de tout progrès[5]. C'est le régime du bonheur dans l'indigence et la stagnation.

Ce régime subsiste à l'état naturel et invariable dans les steppes asiatiques depuis les temps les plus reculés, à cause de la nécessité de vivre uniquement de l'art pastoral sur un sol intransformable, où le pâturage domine, par suite des conditions climatériques (courte période d'humidité suivie d'une longue sécheresse), qui empêchent la formation des forêts[6]. Une surface de 1 kilomètre carré arrive à faire vivre misérablement... 1 habitant! Le danger de la surpopulation était atténué autrefois par des émigrations qui, naturellement, se faisaient en groupes nombreux et revêtaient la forme des invasions (Huns, Tamerlan, Gengis-Khan, etc.). Depuis que les invasions de ce genre ne sont plus possibles, les Pasteurs se sont convertis au lamaïsme, et l'on a vu le nombre des prêtres et des moines célibataires se développer d'une façon extraordinaire.

En Mongolie, l'État est représenté par la Tribu, et ses attributions sont à peu près nulles[7]. Il règle les rapports des familles entre elles et maintient la paix; c'est lui qui possède le sol, suivant la loi sociale qui exige que, *partout où l'homme se con-*

1. *Sc. soc.*, 2e sér., 22e fasc. *Les trois formes essentielles de l'Éducation*, p. 41.
2. E. Demolins, *loc. cit.*, I, p. 57.
3. *Id.*, p. 41 et 50.
4. *Id.*, p. 24 et suiv.
5. *Id.*, p. 47.
6. *Id.*, p. 7.
7. *Id.*, p. 63.

tente de récolter sans travailler la terre, celle-ci n'est pas appropriée et reste indivise.

En résumé, dans les steppes asiatiques, les théories du communisme anarchique sont réalisées dans leur intégralité. Partout, sans exception, les Pasteurs nomades purs vivent sous ce régime. Il en est de même des populations où l'art pastoral, sans être exclusif, reste le travail principal, comme chez les *Pasteurs vachers*[1] *et chévriers*[2] du Béloutchistan, du sud de l'Arabie et des confins méridionaux du Sahara; les *Pasteurs cavaliers*[3] vivant en partie de razzias sur les cultivateurs (Turcomans, Bédouins du nord de l'Arabie et de l'Afrique, etc.); les *Pasteurs de renne*[4] vivant en partie de la chasse dans les *Toundras* (Lapons, Samoyèdes, Koriaks).

Nous pouvons donc poser la loi suivante: *Le communisme de famille existe à l'état naturel chez les Pasteurs nomades purs; il subsiste, si l'art pastoral devient insuffisant, à condition que le complément des ressources provienne d'un travail de simple récolte* (*cueillette, chasse, pêche, razzias*).

Les Pasteurs commerçants. — L'influence du commerce chez les Pasteurs vient altérer profondément l'organisation communiste de la famille. Le type le plus pur de ce genre est celui de la *Famille patriarcale dédoublée*, qui existe dans le désert proprement dit, depuis la Perse jusqu'au Sahara, chez tous les *Pasteurs chameliers,* dont les Touareg sont les représentants les plus connus.

Le travail des hommes[5] consiste à razzier les caravanes, ou à les protéger en prélevant un impôt, ou bien à effectuer pour elles le transport des marchandises. Il se fait en commun, de sorte que les biens ainsi acquis sont communs et administrés par le plus âgé, le frère ou le fils aîné de la sœur aînée[6] : ce sont les

1. A. de Préville, *Les sociétés africaines,* p. 46 et suiv.
2. *Id.*, p. 41 et suiv.
3. *Id.*, p. 14 et suiv.
4. *Sc. soc.*, t. VI (*Les populations circumpolaires*, par P. de Rousiers).
5. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 32.
6. *Id.*, p. 34.

« *biens d'injustice* ». Au contraire, *le fruit du commerce forme un pécule individuel,* appelé « *bien de justice* » et se partage également entre les enfants à la mort de la mère [1], car, par suite de l'absence presque continuelle des hommes, ce sont les femmes qui se chargent de faire fructifier les capitaux; cela leur donne une situation prépondérante qui se manifeste par l'institution du matriarcat, et qui se retrouve chez tous les peuples adonnés à la fois à l'art pastoral et aux transports par caravanes, comme les anciens Ibères [2] et les Lydiens. Cela nous explique l'existence des Amazones en Thrace et dans le Caucase, des Walkyries au pays des Ases [3], etc. Mais, hors des steppes, les émigrants issus de ce type doivent renoncer à l'art pastoral; ils deviennent de purs commerçants, et abandonnent alors complètement les pratiques du communisme. Nous les retrouverons plus loin.

Les Pasteurs sédentaires. — Dans les régions montagneuses, le grand art pastoral nomade n'est plus possible; l'on doit se borner à faire transhumer les bestiaux sur des limites plus restreintes autour d'une résidence fixe. Les lois qui régissent les organismes sociaux de ces populations sont analogues à celles que nous avons trouvées chez les Nomades [4]. La seule différence est la diminution des groupements par suite de la pauvreté du sol dans les montagnes, et la nécessité de se procurer des ressources supplémentaires (razzias, émigration temporaire, culture rudimentaire, etc.).

Nous bornant à une énumération rapide, nous citerons les *Thibétains* qui élèvent le yack pendant que leurs femmes cultivent un peu d'orge [5]. La limitation de la population est réalisée par une organisation spéciale de la famille que l'on peut appeler la *famille polyandrique* et que le Dr Verneau carac-

1. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 34. — Voir aussi E. Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. XI, p. 840.

2. Olphe-Galliard, *Le paysan basque du Labourd* (*Sc. soc.*, 2e sér., 17e fasc., p. 476). — Voir aussi L. Poinsard, *La France au Maroc*, id., 12e fasc., p. 289.

3. Dans la Scythie. Voir Ph. Champault, *Le personnage d'Odin* (*Sc. soc.*, XVII, p. 406).

4. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, type des Pyrénées.

5. Verneau, *Les races humaines*, p. 410.

térise comme suit : « Les frères ont une seule femme en commun et vivent en bonne harmonie [1] ».

Cette famille polyandrique se retrouve dans le *Ladak* et chez les *Todas* [2] des monts Nilgherries (Inde); et Strabon la signalait dans les montagnes de l'Arabie Heureuse.

Ailleurs, les communautés familiales se maintiennent, grâce à l'émigration temporaire de certains membres (qui renvoient toutes leurs économies à l'aîné) et au célibat de quelques autres. C'est la *famille quasi patriarcale* des Pyrénées, des Alpes et des Apennins, si bien décrite par Le Play, et qui s'est maintenue longtemps en Europe même, grâce au profond isolement des régions montagneuses. Mais ici, la nécessité d'une émigration temporaire dans un milieu différent, a fini par amener un changement dans les mœurs des montagnards eux-mêmes. La monographie de la famille Mélouga fait ressortir le fait : le partage des biens a été réclamé par un oncle de l'héritière, *établi au dehors* et dont la fortune était compromise [3].

Les paysans a culture extensive. — La culture extensive, aidée de l'art pastoral, permet le maintien de la famille communiste tant que le commerce ne se développe pas. Les peuples slaves forment le groupe le plus important de ce type.

Laissant de côté les *Bashkirs* [4] et les *Finnois* [5] qui forment la transition entre les Pasteurs purs et les Paysans, nous passerons de suite à ces derniers, et, avec M. Demolins, nous les subdiviserons en deux groupes : celui de la *famille patriarcale atténuée* (Sud-Slaves) et celui de la *famille patriarcale agglomérée* (Nord-Slaves).

1° *Famille patriarcale atténuée.* — Cet organisme fonctionne encore à l'heure actuelle dans la Péninsule des Balkans, sous le nom de *Zadrouga,* association paysanne comprenant jusqu'à

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 411.
2. *Id.*, p. 510.
3. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, p. 21.
4. Voir E. Demolins, *Comment la Route crée le type social*, 2e vol., liv. I, ch. 1er.
5. *Id.*, liv. II, ch. 1er.

soixante personnes, et dont le caractère est nettement communiste : *la production se fait en commun*[1]*; les produits se consomment en commun*[2]. Toute la famille vit dans une seule habitation, chaque ménage ayant sa chambre particulière.

Voyons de plus près comment la production est organisée.

En Serbie, l'élevage (porcs, moutons, chèvres) l'emporte sur la culture; celle-ci se fait sous le régime de l'assolement triennal : froment ou seigle la première année; maïs la seconde année; enfin, jachère[3]. L'emploi des engrais est inconnu et l'on cultive le sol jusqu'à épuisement. Il en est de même en Bosnie[4] et en Esclavonie[5].

Si, en Serbie, un huitième du sol seulement est cultivé, en Bulgarie, il n'y en a qu'un dixième. La partie cultivée, seule, est appropriée par les familles; les 9/10 restant sont la propriété des communes[6] et sont composés des pâturages et des forêts; chacun peut y faire pâturer ses bestiaux et récolter son bois.

En résumé, la *vie facile, grâce à l'abondance des productions spontanées d'un sol peu occupé*, maintient le communisme. Comme chez les Pasteurs, *l'autorité est despotique*[7], mais ici, pour les besoins de la culture, le Patriarche est aidé du conseil de famille : la communauté est déjà moins solide *parce qu'il faut travailler davantage!* Toutefois, elle s'est facilement maintenue, tant que *la difficulté des communications obligeait le paysan à consommer ses propres produits et à se contenter des objets fabriqués en famille*[8]. « Chaque famille se suffit ordinairement à elle-même et n'a que rarement recours à une assistance étrangère. Le paysan bâtit sa maison, fabrique sa charrue et ses chariots; c'est lui qui fait les jougs de ses bœufs de traits

1. Meyer et Ardant, *Le Mouvement agraire*, p. 9.
2. E. Demolins, *La Route*, 2e partie, p. 208 et Verneau, *loc. cit.*, p. 614.
3. E. de Laveleye, *La Péninsule des Balkans*, I, p. 311 et 314 et II, p. 21.
4. *Id.*, I, p. 207 et 209.
5. *Id.*, I, p. 128.
6. Meyer et Ardant, *loc. cit.*, p. 53.
7. E. Demolins, *loc. cit.*, II, p. 212-213.
8. E. de Laveleye, *loc. cit.*, I, p. 316 et II, p. 120.

aussi bien que ses chaussures. Les femmes filent la laine, le chanvre et le lin, tissent les étoffes et les teignent avec de la garance. [1] »

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi : *la Zadrouga est en pleine dissolution par suite du développement du luxe résultant de l'extension du commerce extérieur*. C'est ce qu'a très bien vu la vieille femme de Siroko-Polje (Esclavonie) interrogée par E. de Laveleye, lors de son voyage dans les Balkans : « Ce sont les jeunes femmes et le luxe qui sont la perte de nos vieilles et sages institutions. Elles veulent avoir des bijoux, des étoffes, des souliers qui sont apportés par les colporteurs; pour en acheter il faut de l'argent; elles se fâchent, si le mari, travaillant pour la communauté, fait plus que les autres [2]. » Et plus loin, elle ajoute : « Nos jeunesses commencent à porter des bottines de Vienne [3]. » Voilà qui est clair : tant que l'on consomme ses propres produits, on s'entend bien; quand il faut acheter au dehors, dépenser de l'argent, on se dispute, au nom même des principes égalitaires qui ne veulent pas que l'un soit mieux vêtu que l'autre.

On ne peut guère attribuer la dissolution des Zadrougas à un changement de législation, car, en Bosnie, le gouvernement autrichien n'a pas touché aux lois existantes en ce qui concerne les successions [4], mais il s'est empressé d'ouvrir un chemin de fer, des routes carrossables, des bureaux de poste et un réseau télégraphique [5]. Ainsi pénètrent les idées et les produits de l'Occident. En Serbie, c'est le gouvernement lui-même, qui, depuis 1873, travaille à développer la grande industrie [6] et l'instruction publique. Il ne faut pas croire non plus que la dissolution se fasse de gaieté de cœur : les Bulgares s'accrochent à la communauté de toutes leurs forces [7]. C'est donc un mouvement

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 614.
2. E. de Laveleye, *loc. cit.*, I, p. 81.
3. *Id.*, I, p. 82.
4. *Id.*, I, p. 257.
5. *Id.*, I, p. 255 et 256.
6. *Id.*, I, p. 317.
7. Fedor Démélic, *Le Droit coutumier des Slaves méridionaux*, p. 53.

fatal et irrésistible qui emporte à tout jamais les antiques associations communistes!

Le même phénomène s'est produit en France. En Auvergne, c'est dans la première moitié du XIXe siècle que les communautés agricoles se sont dissoutes, par suite du développement du commerce [1]. Dans le Morvan, leur dissolution a commencé par les parties basses et a gagné petit à petit les hautes vallées [2].

L'état social du paysan grec des temps primitifs, tel qu'il est décrit par Homère [3], ressemble beaucoup à celui du Bulgare actuel. Il vivait en partie de la culture (orge, vigne, etc.) et en partie de l'art pastoral (mouton, vache, porc); le fils, en se mariant, bâtissait une chambre à côté de la maison paternelle.

Si nous ajoutons, comme l'a démontré M. de Préville [4], que la race médique nous présentait le même spectacle, grâce à l'absence de commerce [5], nous serons en droit de conclure que *la race aryenne tout entière vivait sous ce régime dès son origine.*

Les *Berbères*, issus des Pasteurs du désert, en se fixant au sol, passèrent également par ce stade de l'évolution sociale, et s'y maintinrent tant qu'ils restèrent dans l'isolement. Nous citerons, comme exemple, les *Shellas,* qui occupent le versant méridional de l'Atlas marocain. Le Dr Verneau [6] nous dit qu'ils sont presque exclusivement cultivateurs, peu commerçants, pas riches. C'est ce qui ressort également de l'étude de M. Poinsard sur le Maroc : « Les gens de la montagne fabriquent eux-mêmes la plupart des meubles et des instruments grossiers qui leur sont indispensables [7] ». Comme dans les Balkans, cela résulte bien de la difficulté des communications : « Les routes ne sont que des pistes tracées par les pieds des animaux; on passe les rivières à gué, et si la crue les a grossies, on attend

1. E. Demolins, *Les Français d'aujourd'hui*, p. 60 et 61.
2. *Ouvriers européens*, t. V, p. 291.
3. *Iliade*.
4. *Science sociale*, t. XII, p. 75 et 76 et *Histoires d'Hérodote*, t. I, p. 96.
5. D'après Hérodote, les Mèdes n'avaient pas d'agora ni de marchés, *Histoires d'Hérodote*, I, p. 103.
6. *Loc. cit.*, p. 602.
7 *Science sociale*, 2e sér., 12e fasc., p. 299.

patiemment la baisse des eaux[1]. » Or M. Doutté dans son *Compte rendu d'une mission d'étude chez les Berbères H'âha*[2], nous décrit la famille du montagnard de l'Atlas dans des termes qui pourraient s'appliquer à la zadrouga slave : Chaque « chef de famille, dit-il, vit avec tous ses descendants dans une maison à laquelle il ajoute une chambre à chaque mariage ». Nous prouverons plus loin que, dans les parties de l'Atlas où le commerce a pu se développer, en Kabylie par exemple, les communautés berbères ont abandonné les pratiques du communisme pour évoluer vers le collectivisme.

De tout ceci, se dégage la loi suivante : *Le communisme de famille persiste, quoique l'art pastoral devienne insuffisant, si le complément des ressources est obtenu directement d'une culture extensive non commercialisée.*

2° *La Famille patriarcale agglomérée,* qui existe surtout chez les Nord-Slaves, va nous permettre de vérifier cette loi.

Constatons d'abord, avec M. Alfassa[3], que la famille paysanne russe est une association communiste. La propriété commune de la famille, dit M. Poinsard[4], comprend la maison avec ses dépendances, le mobilier et les animaux domestiques, ainsi que les récoltes en grange et les économies en argent. *Le travail est peu intense et rejeté sur les femmes, autant que cela est possible :* ce sont ces dernières qui font les sarclages, la moisson, le battage et la mouture des grains, la confection des vêtements ; ce sont elles qui sont chargées de tous les soins du ménage, et, le soir, à la veillée, tandis que les hommes se reposent, elles filent le lin et le chanvre[5]. Les jours de repos sont nombreux et le travail est toujours peu intense[6].

La consommation se fait en commun, suivant les besoins de chacun, mais il n'y a aucun luxe, aucun confortable. « Le

1. L. Poinsard, *Le Maroc* (*Sc. soc.*, 2ᵉ sér., 12ᵉ fasc., p. 299).
2. *Id.*, p. 296 en note.
3. *La Crise agraire en Russie*, p. 50.
4. *La Russie* (*Sc. soc.*, 2ᵉ sér., 7ᵉ fasc., p. 209).
5. *Ouvriers européens*, t. II, p. 59 et 189-190.
6. E. Demolins, *La Route*, II, p. 156.

paysan, dit le Dr Verneau [1], se contente de pain de seigle noir et grossier, de gruau, de choux aigres, de champignons et de concombres salés, de poissons salés et fumés et d'une pâtisserie peu soignée dont il ne fait usage que les jours de fête. Il ne consomme guère de viande, et l'Église lui interdit, à certaines époques de l'année, de faire usage d'œufs et de laitage. Souvent son repas ne comprend que des oignons, des melons d'eau, des noisettes et quelques légumes crus. » Les vêtements consistent en une peau de mouton ou autre fourrure commune; en été, les femmes vont généralement les pieds nus. Les maisons (*isbas*) sont faites en poutres non équarries [2].

Le paysan russe, ou *moujik*, achète peu : « Les familles rurales, dit M. Poinsard, se fournissent elles-mêmes de tissus et d'ustensiles grossiers, qui ne sont donc point demandés au commerce [3] ».

La famille patriarcale en Russie se maintient par le *despotisme du Patriarche* [4] et par une *éducation compressive* [5].

La concurrence est à peu près nulle, puisque chaque famille produit directement tout ce qui lui est essentiellement nécessaire. Le Play [6] a très bien constaté l'influence du commerce sur les communautés familiales; il nous montre l'existence d'un petit pécule personnel, provenant des cadeaux de noce, de la vente des tissus fabriqués par les femmes ou des volailles élevées par elles. Ce pécule permet de se procurer des objets de parure sans compromettre l'harmonie intérieure. Mais, par une évolution fatale, la proportion du pécule individuel augmente au détriment de l'avoir commun : *l'ivrognerie et le jeu chez les hommes, la coquetterie chez les femmes tendent constamment à dissoudre la communauté* [7].

Pourtant, les paysans russes ont toujours considéré la sé-

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 618.
2. *Id.*, p. 616 et 617.
3. *Sc. soc.*, 2e sér., 7e fasc., p. 217.
4. *Ouvriers européens*, t. II, p. 66.
5. *Id.*, II, p. 53.
6. *Id.*, II, p. 98.
7. *Sc. soc.*, 2e sér., 7e fasc., p. 213.

paration comme un malheur[1]. De plus, l'individu qui quitte sa famille n'a plus droit à aucune part, à moins qu'il ne parte avec le consentement du Patriarche, qui alors lui alloue une certaine quantité de biens[2]. En outre, le partage ne peut se faire sans l'assentiment de l'autorité du Mir[3] (ou commune). Et cependant, malgré tout, les exodes continuent à se développer d'une façon inquiétante[4]. Il y a donc, en Russie, un mouvement irrésistible qui pousse à l'émiettement des communautés. Ce phénomène est récent, car Le Play ne le signale pas encore. Il concorde bien avec le *développement des voies de communication et la mise en contact avec l'étranger*. En 1855, l'Empire russe ne possédait qu'un réseau de 1.000 kilomètres de chemins de fer; en 1877, ce réseau s'élevait déjà à 20.650 kilomètres[5]. Le commerce extérieur et la navigation fluviale ont suivi une progression analogue. Le mouvement commercial de la foire Nijni-Novgorod qui, en 1815, s'élevait à 15 millions de roubles montait déjà en 1876 à 150 millions[6].

Ici, comme dans les Balkans, il faut noter, outre l'influence du commerce et du luxe, celle des idées occidentales. La Russie imite l'Occident, prend ses modes, ses mœurs, ses idées; le développement de l'instruction primaire, parmi les jeunes générations, les amène à se croire supérieures aux anciennes[7], ce qui affaiblit l'obéissance envers le Patriarche. « Des querelles d'intérieur, provoquées par les femmes, éclatent fréquemment, sans parler de certains détails de mœurs auxquels le manque d'éducation et de sens moral ont trop souvent porté les chefs de familles et que la promiscuité favorise[8]. » Tout ce qui, autrefois, était supporté, devient prétexte à dispute.

Jusqu'ici, il y a une identité presque absolue entre les types

1. George Alfassa, *La Crise agraire en Russie*, p. 42.
2. *Id.*, p. 43.
3. *Id.*, p. 48.
4. *Id.*, p. 49 et 88.
5. Élisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. V, p. 885.
6. *Id.*, p. 734.
7. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 45.
8. *Id.*, p. 45.

Nord-Slaves et Sud-Slaves. Il nous faut maintenant justifier leur classement en deux variétés différentes. Chez le Sud-Slave, les familles gardent leur indépendance par suite de leur dispersion sur un sol montagneux; chez le Nord-Slave, elles s'agglomèrent pour former le *Mir*. C'est là un phénomène nouveau qui vient compliquer la question. Le Mir est un village constitué en association collectiviste. Nous devrions logiquement l'étudier au paragraphe réservé à cette dernière, mais peut-être vaut-il mieux résumer ici tout ce qui a trait à la Russie. Nous verrons ainsi comment s'opère la transition du communisme au collectivisme.

Le Mir, ou commune russe, *possède le sol;* il partage périodiquement la terre cultivable entre les familles, proportionnellement au nombre de têtes, tandis que les pâturages et les bois sont laissés à la jouissance commune[1]; mais *la consommation se fait par familles.*

L'évolution du Mir peut se diviser en trois périodes :

Au début, il y a surabondance de terres, par suite de la faible densité de la population. La vie est facile, grâce à l'abondance des productions spontanées, et le bétail est nombreux sur les terrains vagues. Le Mir donne facilement une part aux nouveaux mariés; l'avenir des enfants est assuré. Le Play nous a admirablement décrit ce stade, dans sa monographie du Paysan d'Orenbourg[2].

Avec le paysan de l'Oka[3], il nous montre le Mir à la *deuxième période.* La population commence à se tasser et cherche à se procurer des ressources supplémentaires, en organisant une fabrication en vue de la vente, et l'émigration temporaire de certains membres de la famille. L'argent provenant des ventes, ou des économies des émigrants, ne sert pas à améliorer le sort du moujik, mais à payer l'abrok au seigneur, c'est-à-dire à racheter les corvées par le paiement d'une redevance fixe. L'argent amassé est également employé

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 50.
2. *Ouvriers européens*, t. II, ch. II.
3. *Id.*, t. II, ch. V.

à augmenter le capital cultural de la famille. En effet, le Mir a subi une évolution importante : le partage des terres ne se fait plus par tête, mais proportionnellement à la capacité culturale de chaque famille; la diminution des terrains vagues a rendu difficile la conservation du bétail; seules, les familles les plus capables et les plus économes y réussissent et l'inégalité commence à s'introduire dans le Mir. L'émancipation des serfs, en 1876, n'amena pas de changement dans l'organisation rurale de la Russie. L'État avança aux anciens serfs la somme nécessaire pour se racheter; au lieu de payer l'abrok au seigneur, le moujik paie une annuité à l'État. Il ne lui reste guère d'argent liquide pour acheter les produits de l'étranger; il continue en grande partie à vivre des produits de sa culture, ce qui a maintenu la famille communiste.

Depuis Le Play, le Mir a eu un problème de plus en plus ardu à résoudre, dû à l'*accroissement de la population paysanne*, qui, depuis 1861, a passé de 50 à 86.000.000, soit une augmentation de 72 %. De là, cette conséquence grave : la grandeur moyenne des lots est tombée de 4,8 déciatines (environ 5 hectares) à 2, 6 (2 hect. 80 ares)[1]. Un certain nombre de familles sont devenues incapables d'assurer une existence convenable aux individus, et ceux-ci, ne tirant plus de la communauté un bien-être suffisant, tendent à se séparer.

De là une crise agraire qui n'a pu être surmontée, à cause de l'organisation collectiviste du Mir, et cela pour les deux raisons suivantes :

1° *Le Mir a été un obstacle à l'amélioration de la culture*. En effet, les terres paysannes russes ne produisent en moyenne que 440 kilogrammes de blé par déciatine, soit environ 6 hectolitres par hectare[2]. D'après Elisée Reclus[3], le rendement serait de 15 hectolitres en France et de 26 en Angleterre. La situation du moujik pourrait donc s'améliorer beaucoup, s'il voulait sérieu-

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 110.
2. *Id.*, p. 113.
3. *Loc. cit.*, t. V, p. 820. — Dans ces dernières années, le rendement en France s'est élevé à 17 hectolitres par hectare (*Sc. soc.*, 2e sér., 26e fasc., p. 70).

sement se mettre au travail, abandonner ses vieilles routines, employer les engrais, etc. Mais, comme le dit M. Alfassa[1], il ne s'intéresse pas à sa terre, *parce qu'elle lui est périodiquement enlevée pour être donnée à un autre*, et que celle qu'il recevra en échange n'aura sans doute pas été mieux soignée par son précédent détenteur pour les mêmes motifs. C'est pourquoi, constate le même auteur[2], le sol s'épuise à tel point que les fameuses *terres noires* si fertiles voient, d'année en année, la qualité et l'abondance de leurs récoltes baisser.

2° *Le Mir a été un obstacle à l'émigration*. En effet, nous venons de voir le travail collectif engendrer l'apathie chez les individus; cette apathie, par répercussion, fait retarder l'émigration jusqu'au moment où l'on est acculé à la misère. C'est pourquoi aucun mouvement dans ce sens ne se produisit sous le règne d'Alexandre II, malgré les avantages offerts aux colons qui voulaient s'installer en Sibérie[3]. Ce ne fut qu'après l'avènement d'Alexandre III que l'exode des paysans commença, mais combien insuffisant! En 1894, 100.000 individus sont partis pour la Sibérie; or, l'accroissement annuel de la population russe est de 1.500.000 âmes[4]!

Le Mir a mis obstacle à l'émigration d'une façon plus directe. En effet, d'après ce que nous venons de dire, ce furent surtout les gens endettés qui cherchèrent un refuge en Sibérie. Or, à cause de la responsabilité collective du Mir, celui-ci dut les retenir, afin de n'être pas obligé de payer pour eux. Le gouvernement finit même par interdire de quitter le village sans autorisation[5].

En résumé, pour qu'un moujik puisse émigrer, il lui faut l'autorisation du Patriarche, du Mir et du Gouvernement; il lui faut, de plus, vaincre l'apathie ancrée en lui par l'action d'un milieu communiste séculaire.

Voyons les résultats d'un tel état de choses. Ceci nous con-

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 144.
2. *Id.*, p. 144 et 188.
3. *Id.*, p. 157.
4. *Id.*, p. 162.
5. *Id.*, p. 159 et 160.

duira naturellement à la *dernière période* de l'évolution du Mir : la dissolution.

Si le lecteur a bien suivi l'exposé des faits qui précèdent, il voit nettement le paysan russe tomber lentement, mais sûrement dans la misère. Le tassement sur place de la population diminue, non seulement la parcelle de terrain allouée à chacun, mais aussi le capital disponible, car, par suite des partages familiaux de plus en plus fréquents, le bétail et les instruments aratoires alloués à chacun se trouvent réduits, de sorte que la gêne vient remplacer l'aisance[1]. Ce manque de capital empêche le moujik d'améliorer sa culture. Le seul progrès qu'il a pu faire a été le passage de l'assolement annuel à l'assolement triennal : blé d'hiver, blé d'été, jachère[2]. S'il avait des capitaux, il pourrait obtenir les mêmes rendements que les grands propriétaires, soit 10 hectolitres par hectare[3]; ce résultat est obtenu grâce à l'emploi des machines agricoles[4], des engrais chimiques, des irrigations remédiant à la sécheresse grandissante, suite du déboisement inconsidéré[5].

Est-il possible de fournir du capital aux paysans pour les aider à se relever? D'abord, il ne faut pas compter sur le Mir, au contraire. En effet, les familles les plus prévoyantes, qui ont su maintenir leur capital, n'en ont pas trop pour leur propre culture; elles ne veulent pas payer pour les autres, malgré le système de la responsabilité collective; elles se rattrapent en faisant vendre les biens des débiteurs, ou, à défaut, en les forçant à travailler dans des usines et en percevant leurs salaires à leur place[6]. *C'est le servage qui renaît sous une autre forme.*

Le moujik peut-il s'adresser à son ancien seigneur? Au moment de l'émancipation des serfs, la somme que le seigneur a reçue en compensation, n'a fait que combler les hypothèques qui grevaient son domaine; il a fait situation

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 45 et 46.
2. *Id.*, p. 80.
3. *Id.*, p. 113.
4. *Id.*, p. 111.
5. *Id.*, p. 113.
6. *Id.*, p. 120 et 121.

nette à ce moment, ce qui lui a permis de recommencer; il est donc loin de pouvoir aider les autres.

Quant à l'État, il a avancé aux serfs l'argent nécessaire à leur rachat, et la plupart sont encore endettés vis-à-vis de lui. Néanmoins, des banques agricoles ont été instituées. Malheureusement, elles sont obligées d'exiger un intérêt de 10 à 12 % et malgré ce taux exorbitant, n'arrivent pas à compenser les pertes résultant des non-remboursements[1]. Le nombre des insolvables est très grand, et la plupart, peu dressés à l'effort personnel, préfèrent passer leur temps au cabaret[2]. Au surplus, l'État ne peut prêter du capital que s'il en possède lui-même; le prendre au pays est un cercle vicieux; il en résulte que la dette extérieure de la Russie est énorme. Il arrive souvent, qu'à bout de ressources, le moujik s'adresse à un usurier juif qui lui demande jusqu'à 50 % d'intérêt pour six mois[3]. Ces usuriers sont appelés les *Mangeurs de Mir* parce qu'ils s'emparent des terres des paysans incapables de rembourser leurs dettes. De la sorte, depuis la disparition du patronage seigneurial, il se reforme, au-dessus des paysans, une classe de propriétaires rentiers.

C'est là, l'aboutissement fatal de l'évolution : *la reconstitution de la grande propriété et du servage.* Les grands propriétaires seront les anciens seigneurs, les usuriers, les Mangeurs de Mir et quelques paysans ayant réussi à s'élever par leur prévoyance et leur bonne conduite; ce sera aussi l'État envers qui beaucoup de Mirs sont endettés[4]. En bas, des serfs insolvables ne travaillant que par force.

Le développement des voies de communication, en amenant la commercialisation de la culture, ne fait que hâter ce dénouement fatal, par suite de la nécessité d'un capital de plus en plus grand. La Russie doit exporter, pour pouvoir se libérer envers l'étranger; c'est donc la lutte avec les

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 115.
2. *Id.*, p. 127.
3. *Id.*, p. 116.
4. C'est l'opinion de M. de Lestrade. Voir *Science sociale*, 2[e] sér., 7[e] fasc., p. 237.

blés d'Amérique[1], et les produits de la grande industrie de l'Occident.

On peut prévoir ce que la Russie sera bientôt : une race communautaire asservie à une race plus individualiste. Dans les Provinces Baltiques, la plupart des terres appartiennent à des Allemands; ailleurs la grande industrie est déjà entre les mains de patrons français, anglais, allemands, ou belges.

L'exemple des Nord-Slaves montre que *le Mir ne peut se maintenir que là où la culture n'est pas commercialisée.*

Ce phénomène sera étudié plus à fond au chapitre traitant du collectivisme de village.

II. — LE COMMUNISME DE CORPORATION.

Il y a lieu de distinguer la corporation industrielle et la corporation religieuse.

CORPORATIONS INDUSTRIELLES. — *Les artèles communistes.* En Russie, les artisans sont groupés en corporations, ou *artèles.* Un certain nombre de ces artèles sont des associations communistes; nous ne nous occuperons que de celles-là; les autres seront étudiées en leur lieu et place.

D'après les renseignements que nous possédons actuellement, les corporations communistes ne sont signalées qu'en Russie. On pourrait en conclure qu'elles ne peuvent exister *qu'en recrutant leurs membres dans un milieu où l'éducation familiale a dressé préalablement les individus au communisme.* Cela semble assez logique; la corporation ne se charge que de donner l'éducation technique et non celle du caractère.

En tous cas, si une éducation spéciale est nécessaire, cette condition n'est pas suffisante, puisque toutes les artèles n'ont pu garder ce caractère. Étudions donc le phénomène de plus près.

1. G. Alfassa, *loc. cit.*, p. 134.

Tout d'abord, les artèles communistes sont localisées dans deux genres d'industrie : celles du bâtiment et celles des transports.

Dans les *artèles du bâtiment*, il faut distinguer celles des campagnes de celles des villes.

Dans les campagnes, elles sont composées de petits groupes de charpentiers allant de villages en villages, pour construire les *isbas,* ou cabanes en bois. Elles sont peu nombreuses, car, la plupart du temps, le moujik bâtit lui-même sa maison avec l'aide des voisins. Quand il a recours au service d'une artèle, il la loge, la nourrit et lui donne une faible rémunération que les compagnons *se partagent également entre eux*[1]. Constatons, en passant, que le travail est simple, routinier, purement manuel et peu lucratif.

Dans les villes, il existe des artèles plus puissantes, mais elles se bornent à ériger les petites habitations. L'entreprise des grandes constructions leur échappe, parce que, dit M. Apostol,[2] « cela demande une responsabilité et des garanties que ne peuvent fournir de simples ouvriers ». Ceci marque nettement la limite du communisme dans la corporation. *Il faut que le travail soit simple, routinier, et que le capital nécessaire soit très faible*, c'est-à-dire que l'outillage soit peu coûteux et que le client fournisse la matière première. L'auteur que nous venons de citer ajoute[3] que, « dans les grandes artèles du bâtiment, il est tenu compte de l'habileté de l'ouvrier ». En effet, le salaire uniforme n'est évidemment possible que pour des travaux tellement simples que l'habileté et la science ne jouent aucun rôle. Dans le cas contraire, les ouvriers les plus capables réclament un salaire proportionnel à leur productivité, ce qui amène la dissolution de l'artèle.

Les artèles de transports (hâleurs[4], rouliers,[5] débardeurs[6])

1. P. Apostol, *L'Artèle et la coopération en Russie*, p. 115.
2. *Id.*, p. 114.
3. *Id.*, p. 117.
4. *Id.*, p. 123.
5. *Id.*, p. 127.
6. *Id.*, p. 133.

entreprennent pour le compte d'un négociant, les travaux purement manuels de transport des marchandises. Elles se recrutent parmi les émigrants temporaires issus des familles paysannes des régions où le sol vacant commence à devenir rare. Leurs membres se logent, se nourrissent, s'éclairent et se chauffent *en commun;* le surplus du salaire est mis dans une caisse commune et *partagé également* à la fin de la saison. *Un chef élu gouverne despotiquement chaque artèle*[1].

Chaque fois qu'elles ont voulu s'émanciper de la direction commerciale du négociant, et essayer des entreprises à leur compte, elles ont toujours échoué.

Les artèles, dites de bourse, se chargent du dédouanement des marchandises et de leur transport à domicile. Chaque associé apporte le même capital et chacun travaille sous la direction d'un chef élu; *les repas sont pris en commun et les bénéfices partagés également.*

Ces artèles ne se maintiennent que, grâce au monopole qui leur est accordé par les comités des bourses, ce qui les place en dehors de la concurrence. Or, le développement du mouvement commercial tend à leur faire employer une quantité de plus en plus grande de salariés et les fait évoluer vers le type des associations capitalistes à apports égaux.

Nous poserons donc la loi suivante : *Les corporations communistes n'existent à l'état naturel que dans les pays où domine le régime du communisme de famille et, pour les travaux simples, routiniers, où l'habileté et le capital ne jouent aucun rôle.*

Les corporations communistes capitalistes peuvent exister à l'état artificiel, à l'aide d'un monopole qui les met à l'abri de la libre concurrence.

Corporations religieuses. — Contrairement aux artèles, les corporations religieuses existent sur toute la surface du globe. Le rôle joué dans les premières par un milieu familial communiste est remplacé ici par l'idéal religieux, et par une prépara-

1. *Ouvriers européens*, t. II, ch. v.

tion prolongée des novices qui les met dans un état d'âme particulier. La corporation religieuse se charge de faire l'éducation du caractère dans le sens de l'*obéissance absolue* au groupe : *perinde ac cadaver!*

Comme pour l'artèle, si c'est là une condition nécessaire d'existence, ce n'est pas une condition suffisante. Par analogie, nous pouvons dire, *a priori*, que les corporations religieuses doivent se trouver, économiquement parlant, en dehors de la libre concurrence. Voyons si les faits justifient cette hypothèse.

Le lamaïsme est très développé parmi les populations pastorales de l'Asie centrale (Mongolie, Thibet, etc.) et les couvents sont extrêmement nombreux. A Ourga, le nombre des *lamas* n'est guère inférieur à dix mille [1]; des milliers de moines et de nonnes vivent dans les couvents du Thibet [2]; à chaque pas, on y rencontre des lamaseries, monastères ou séminaires[3]. Ces derniers établissements servent à donner l'éducation spéciale dont nous avons parlé plus haut [4].

« Toute cette armée de prêtres, de moines, etc., est *entretenue par les offrandes volontaires* du peuple, par les impôts et surtout par le travail des *chabi*, sorte de serfs que possède en toute propriété chaque couvent ou lamaserie tant soit peu considérable [5]. »

Les peuples cultivateurs de race jaune (chinois, japonais, annamites, etc.) sont bouddhistes. Le nombre des couvents et des séminaires y est également très grand [6], et le travail très faible : « Chaque couvent, dit le Dr Verneau, possède des servantes chargées de la besogne matérielle. Ce sont elles qui *vont implorer la générosité des fidèles*, et, le soir, elles reviennent généralement chargées de provisions de toute sorte, pour les saints personnages [7] » :

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 355.
2. *Id.*, p. 365 et 366.
3. *Id.*, p. 412.
4. *Id.*, p. 356.
5. Dericker (cité par Verneau, *loc. cit.*, p. 366).
6. Verneau, *loc. cit.*, p. 423.
7. *Id.*, p. 324.

En Russie, d'après le même auteur[1], « on rencontre une foule de moines et de religieuses. A chaque pas, s'élève un couvent, qui abrite parfois plus de trois cents religieux de l'un ou l'autre sexe... Moines ou religieuses ont pour *principale occupation de quêter* ».

Plus on s'éloigne des pays communautaires, plus le nombre des couvents diminue et plus leur tendance à vivre par leur travail augmente. On sait qu'au moyen âge, les moines de l'Occident furent de grands défricheurs. Toutefois, ils se faisaient aider par des serfs, et ils vivaient directement des produits de la terre. Or, il faut constater que *le nombre des couvents travaillant la terre a été en diminuant au fur et à mesure de la commercialisation de la culture par le développement des communications.*

La concurrence élimine constamment les associations communistes au profit du travail individuel. Aujourd'hui, les couvents se sont mis en dehors de la lutte économique, et subsistent surtout, soit des rentes de leurs propriétés, soit des aumônes et des dons, soit enfin de l'enseignement. Dans les pays anglo-saxons, ils ont presque totalement disparu. Du reste, au moyen âge, dans les Iles Britanniques, ils se recrutaient surtout parmi les populations celtiques. On sait que l'Irlande était appelée l'*île des saints* et que le monachisme y avait pris un développement extraordinaire.

Aux États-Unis, existe une secte bizarre, peu nombreuse du reste, qui vit dans le communisme, à l'aide d'un travail *facile :* ce sont les *Shakers*, bien connus par la tisane qu'ils fabriquent. Ils vivent dans le célibat et croient à la fin prochaine du monde[2].

Le célibat! voilà une condition essentielle à la vie de couvent! Et cela montre bien que ces organismes sont artificiels ; ils ne subsistent que parce que le milieu environnant est organisé en familles naturelles.

Nous dirons donc que *les corporations communistes religieuses*

1. *Loc. cit.*, p. 620.
2. Voir Dixon, *New America*.

n'existent qu'à l'aide d'une éducation spéciale donnée aux novices, et à condition de ne demander qu'un travail peu intense aux affiliés, qui doivent vivre dans le célibat. Elles sont d'autant plus nombreuses que le milieu environnant est plus communautaire.

III. — LE COMMUNISME DE VILLAGE.

Les pêcheurs. — Nous ne parlons pas ici des populations vivant accessoirement de la pêche, ni de celles qui exploitent cet art en vue de la vente. Il s'agit des peuples vivant directement des produits de la pêche, ou n'y ajoutant qu'un travail de simple récolte. Dans ces conditions, la pêche ne demande qu'un *travail routinier et peu intense.*

Chez les *Mincopies* des îles Andaman, chaque village comprend 30 à 50 personnes, qui parfois vivent dans une seule hutte[1]. Les hommes pêchent *en commun*, tandis que les femmes cueillent les fruits sauvages et font les travaux les plus pénibles; on met toutes les provisions *en commun;* les enfants sont élevés *en commun* et le village possède un gardien des jeunes filles chargé de veiller sur leur conduite et de forcer les amoureux au mariage[2].

Ce type s'est maintenu longtemps *dans l'isolement,* par suite de la difficulté d'aborder dans ces îles et surtout de l'absence de cocotiers qui a toujours tenu les Malais éloignés[3]. Aujourd'hui, le contact avec l'étranger s'est produit; les communautés mincopies resserrées sur un territoire restreint se choquent entre elles et *disparaissent chaque jour.* Le moment n'est pas éloigné, dit M. Man [4], où, malgré les soins que prennent les

1. L'habitation commune n'est pas indispensable pour qu'il y ait communisme, mais il faut, en tous cas, que les huttes soient très voisines et forment un groupe.
2. E. Picard, *Les Pygmées* (*Sc. soc.*, t. XXVII, p. 217 et suiv.).
3. *Id.*, p. 209 et 218.
4. Cité par E. Picard, *Sc. soc.*, t. XXVII, p. 225. — Voir aussi Verneau, *loc. cit.*, p. 136.

Anglais de veiller sur ces petits noirs comme sur une pièce rare d'un musée, leur race appartiendra au passé.

Cette décadence est générale dans toute la race négritos à laquelle ils appartiennent, et qui a anciennement occupé toute l'Asie méridionale et la Malaisie[1]. C'est une race qui meurt.

Les *Papouas* des côtes de la Nouvelle-Guinée et des îles de la Mélanésie, ont un genre de vie et un état social analogue à celui des Mincopies, et, comme eux, sont en voie de disparition depuis l'arrivée des Européens.

Ainsi, à Port-Dorey, par exemple, chaque habitation renferme une vingtaine de familles[2]. Dans la Nouvelle-Calédonie, c'est le chef du village qui partage les vivres entre les habitants[3]. Partout les femmes sont chargées des travaux les plus pénibles.

Chez les *Tasmaniens*, dans le voisinage de la mer, on a rencontré de grandes huttes pouvant contenir une trentaine de personnes[4]. Le dernier représentant de cette race est mort en 1877[5].

Chez les *Fuégiens* de la Terre de Feu, il n'est pas rare de rencontrer une cinquantaine de personnes dans une hutte[6]. Or, on sait que cette peuplade dégradée vit de la pêche de loutres, de poissons, de phoques et quelquefois de baleines. Ici l'isolement a été maintenu par la rigueur du climat.

Chez les *Baloï* du Bas-Ubangi et les *Mongo* du centre de l'Afrique, tous pêcheurs de rivière, la façade des habitations est ouverte, et, en arrière d'une véranda commune, des alcôves servent de chambres à coucher[7].

Si maintenant nous dirigeons nos regards vers l'hémisphère boréal, nous apercevrons le même phénomène.

Les *Cibuneyes* de Cuba habitaient dans des huttes contenant jusqu'à cent individus.

1. *Sc. soc.*, t. XXVII, p. 333 et suiv. — Voir aussi Verneau, *loc. cit.*, p. 128 et 148.
2. Verneau, *loc. cit.*, p. 162.
3. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 696 et 697.
4. Verneau, *loc. cit.*, p. 155.
5. *Id.*, p. 152.
6. *Id.*, p. 777.
7. Voir *L'État Indépendant à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren*, p. 111.

Les *Esquimaux* vivent essentiellement de la pêche du phoque. D'après une étude de M. Paul de Rousiers[1], il semble que leurs communautés sont plutôt familiales.

En réalité, le travail de la pêche demande l'effort commun d'un petit groupe. Il s'adapte donc à la famille patriarcale ou à une petite communauté villageoise. Si, contrairement aux autres populations de pêcheurs, les Esquimaux ont adopté la forme familiale pour leurs associations, cela provient de ce qu'ils sont issus directement des populations patriarcales de l'Asie. Comme les Fuégiens, les Esquimaux sont protégés par la rigueur du climat.

Les *Ostiaks* qui pêchent le long de l'Obi, vivent dans des excavations assez vastes pour abriter parfois 30 familles[2].

Chez les *Tchouktchis* du détroit de Behring, le produit de la pêche est partagé à l'amiable entre tous les habitants du village[3].

Il en était ainsi jadis chez les *Zyrianes* du nord de la Russie, et il en est encore ainsi dans les districts écartés. Mais dans le voisinage des centres populeux et des grands marchés, les pêcheurs tombent de plus en plus au rang de simples journaliers[4]. Il en est de même quand la pêche exige des capitaux considérables[5].

En un mot, *la commercialisation de la pêche amène la dislocation des associations communistes.*

Les chasseurs-cultivateurs. — Les associations communistes prennent toute leur importance dans un second groupe de populations, où les hommes chassent en bandes, tandis que les femmes cultivent légèrement le sol sous la direction des autorités villageoises. Les exemples les plus typiques nous sont fournis par les *Peaux-Rouges* et les *Indonésiens*.

1. *Sc. soc.*, t. VI, fasc. de sept. et oct. 1888.
2. Verneau, *loc. cit.*, p. 548.
3. *Id.*, p. 494.
4. P. Apostol, *loc. cit.*, p. 74.
5. *Id.*, p. 60.

D'après une étude remarquable de M. de Rousiers[1], les *Têtes-Plates* des bords de l'Orégon, pêcheurs, chasseurs de bison et pillards, avaient rejeté sur les femmes tous les durs travaux et les soins de la culture du maïs; ils consommaient tous les produits *en commun* sous la direction du chef.

Les *Hurons* et les *Iroquois*[2] du bassin du Saint-Laurent chassaient dans les forêts, tandis que leurs femmes cultivaient le maïs dans les clairières. Ils vivaient dans de longues habitations (*long houses*) ayant une *cuisine commune* pour les différents ménages, dont chacun avait sa chambre particulière; on donnait à manger aux moins favorisés tant qu'il restait des provisions dans le village. Un jeune chef élu conduisait les hommes à la chasse et à la guerre, tandis que *le conseil des Anciens contraignait les femmes au travail.*

Les *Natchez* cultivaient en commun le maïs et les arbres fruitiers. Il faut noter ici que, chez tous ces peuples, *la culture n'employait que des procédés très rudimentaires, que permettait la grande étendue de sol vacant :* la culture ne se faisait que sur les terrains vierges, et l'emplacement en était changé tous les ans; c'est ce qu'on appelle la *culture nomade*. De plus, *le commerce était très faible*, chaque village vivant directement de ses propres produits.

Les *Cliff-Dwellers* des montagnes situées aux confins du Mexique et des États-Unis, habitaient des bâtiments en pierre, étagés en retrait les uns sur les autres et pouvant loger parfois des milliers de personnes[3].

Les *Pimas* de la Californie habitaient également dans de *grandes cases*[4]. Les habitations des *Lencas* (Nicaragua), de forme ovale, avaient 25 mètres de long sur 10 mètres de large; elles étaient divisées en compartiments pour chaque ménage. Aux environs de Rio-de-Janeiro, les cabanes des *Tupis* avaient jusqu'à 50 mètres de longueur, et l'on se partageait les vivres[5]. Il en

1. *Sc. soc.*, t. VII, p. 382.
2. *Sc. soc.*, t. IX et X.
3. Verneau, *loc. cit.*, p. 734.
4. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XVI, p. 67.
5. *Id.*, t. XIX, p. 308 et 309.

était de même chez les *Jivaros*[1] du Haut Amazone et chez les *Chiquitos*[2] (sud-ouest de la Bolivie).

Les *Dayaks* de l'île de Bornéo s'occupent principalement de chasse et de guerre; leurs femmes cultivent à la bêche. Grâce à la fertilité du sol, l'on obtient deux récoltes par an : l'une de riz, l'autre de maïs, canne à sucre et légumes; on laisse alors le terrain reposer pendant huit ou dix ans[3]. C'est donc toujours une *culture nomade* analogue à celle des indigènes de l'Amérique: elle suppose une grande surabondance de terres; en effet la population relative ne dépasse guère 1 habitant par kilomètre carré. La célèbre voyageuse autrichienne, Ida Pfeiffer, nous dit que leurs maisons ont 30 et 40 mètres de long. « Chaque maison, écrit le Dr Verneau[4], est assez vaste pour abriter six ou sept familles. »

Ces communautés vivent tellement isolées qu'Élisée Reclus[5] nous dit qu'il n'existe pas de chemins, et que les villages épars ne communiquent entre eux que par la navigation en canots sur les cours d'eau. *Chaque village doit se suffire.*

Ce qui précède peut s'appliquer aux *Battahs*, qui habitent dans l'intérieur de l'île de Sumatra : « En maints endroits plusieurs familles vivent dans une seule habitation[6] ».

La plupart des *tribus nègres* ont organisé le travail d'une façon analogue aux peuplades que nous venons de citer et ne pratiquent que la *culture nomade*[7]. Et pourtant, d'après les renseignements connus, il est difficile de les classer parmi les communistes. C'est là une exception qui va nous permettre de trouver une nouvelle loi sociale.

Tout d'abord, il paraît probable que l'Afrique a traversé une ère de communisme, persistant peut-être encore en certains en-

1. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XVIII, p. 444.
2. *Ibid.*, p. 657.
3. *Id.*, t. XIV, p. 301.
4. *Loc. cit.*, p. 702.
5. *Loc., cit.*, t. XIV, p. 301.
6. *Id.*, p. 243.
7. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 196 et 251.

droits. En parlant de la région orientale, le Dr Verneau nous dit[1] : « Parfois, les habitations forment un tout continu, affectant la forme rectangulaire avec une grande place au centre. Cette maison *unique*, subdivisée en un certain nombre de demeures, a reçu le nom de *tembé*. » D'autre part, chez les anciens Hottentots, une hutte *logeait parfois 500 individus*.

Qui a pu amener la dissolution des antiques associations communistes? Si nous examinons la situation économique de l'Afrique, nous constatons qu'elle diffère totalement de celle décrite plus haut : *le développement du commerce a tout bouleversé*.

Ce phénomène a été admirablement décrit par M. de Préville[2]. Tout d'abord, il nous rappelle que le commerce de l'ivoire attire en Afrique des caravanes lointaines depuis les temps les plus reculés. Les chasseurs d'éléphants troquent l'ivoire contre des verroteries, des armes, des étoffes. L'imprévoyance naturelle développée chez eux par les pratiques communistes les amène à s'endetter envers une minorité plus prévoyante qui force les insolvables à se libérer par un travail forcé. C'est l'apparition de l'esclavage. Souvent ces malheureux vendent leurs enfants, et les caravanes ajoutent le commerce des esclaves à celui de l'ivoire. Voilà bien le commerce le plus désorganisant qui puisse exister.

Les opérations commerciales en Afrique ont pris un développement inouï, d'abord, par l'action des Phéniciens, puis des Arabes, enfin des nations européennes. M. R. Hartmann nous en donne un tableau résumé frappant[3] : « Beaucoup de marchés de la *Guinée* sont richement pourvus; tels sont ceux de Coumassie, Agbomé, Whyda, Bonny. D'après Kœler, les *Bonnys* du delta du Niger sont une nation éminemment marchande à qui le commerce seul permet de subsister... Entre eux, ils trafiquent sans cesse, et le couteau ou le mouchoir qui appartient aujourd'hui à l'un sera demain entre les mains d'un autre qui

1. *Loc. cit.*, p. 299.
2. *Loc. cit.*, p. 183 et 184.
3. *Les peuples de l'Afrique*, p. 135 et suiv.

cherchera à en tirer parti... Un commerce tout particulier se développe dans les pays de la côte occidentale ou des bords des fleuves d'où l'on exporte l'huile de palmier... A l'est du Soudan, les *Berabras* louent leurs services aux marchands qu'ils accompagnent armés... Une caravane vient ordinairement deux fois par an à *Benguela;* elle consiste en 3.000 hommes dont la moitié sont armés. » D'après M. L. Lanier, la traite des nègres fait chaque année plus de cent mille victimes[1].

« Chaque village *gabonais* est gouverné par un chef qui prend le titre de roi, bien qu'il ne soit généralement qu'un simple trafiquant, comme ses sujets. Sa principale occupation consiste à voler les commerçants qui l'emploient, à spéculer sans vergogne sur les charmes de ses femmes et à mendier du rhum et du tabac[2]. »

Les *Musseronge*, qui habitent à l'embouchure du Congo, sont « d'adroits commerçants connaissant d'instinct les lois de l'offre et de la demande et sachant admirablement en tirer profit[3] ».

Dans la région des cataractes, il y a des marchés quotidiens sur la route des caravanes[4]. « Les *Bakongo* sont de grands trafiquants d'ivoire, d'huile de palme, caoutchouc et arachides[5]. Les *Bayanzi* du Stanley-Pool font de lointaines expéditions jusqu'à 50 et 100 kilomètres de chez eux pour trafiquer l'ivoire, la poudre de bois rouge et d'autres pacotilles[6]. » Dans le *Kwango*, la principale occupation des indigènes est la récolte du caoutchouc[7].

« Outre le commerce ordinaire des peuplades nègres (échange de produits ou d'objets fabriqués), il s'est fait de tout temps d'actives transactions d'esclaves; les riverains du Congo frétaient de véritables expéditions qui remontaient les rivières de l'Equa-

1. *L'Afrique*, p. 770.
2. Verneau, *loc. cit.*, p. 216.
3. *L'État indépendant du Congo à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren*, p. 55.
4. *Id.*, p. 69.
5. *Id.*, p. 66.
6. *Id.*, p. 80.
7. *Id.*, p. 84.

teur pour aller chercher les Mongo qu'ils vendaient ensuite en aval[1]. »

Enfin M. de Préville nous dit[2], que « les traitants transformèrent peu à peu toute une nation noire, toute la population de l'*Ou-Nyamonézi*, en porteurs à gages, c'est-à-dire en bandes voyageuses, besogneuses et forcément sans familles ». Nous ajouterons qu'il en est de même des *Bihés* et des *Ganguélas*.

Nous pouvons donc formuler la loi suivante :

Les associations communistes de village n'existent que dans les régions où l'on peut employer la culture nomade et où le travail dominant exige une action commune (pêche, razzia, guerre, chasse au gros gibier); le développement du commerce fait disparaître ces associations et amène une organisation servile de la production.

Tentatives d'organisation communiste en pays civilisé. — Ces tentatives, qui avortèrent toutes, nous fournissent une contre-épreuve qui montre bien que l'on ne peut pas enfreindre les lois sociales naturelles.

La première en date fut celle du célèbre philanthrope *Owen* (1771-1858). Fils d'un simple forgeron gallois, il devint, par son travail et ses capacités, directeur d'une filature de coton. Sous l'impulsion d'idées généreuses, il bâtit en 1826, sur les rives du Wabash (Indiana), un village communiste, *New Harmony*, qui subsista jusqu'en 1828, tant qu'il y eut du capital à dépenser, et que chacun put tirer plus de la communauté qu'il ne lui donnait. Après avoir gaspillé deux millions de francs, la communauté fut dissoute, *les courageux ne voulant pas travailler pour les paresseux*[3].

Il en fut de même de la communauté d'Icarie, fondée en 1848 sur les bords de la Rivière-Rouge dans le Texas par un avocat de Dijon, *Cabet* (1788-1856), qui, après un échec complet, renouvela l'expérience l'année suivante à Nauvoo, dans l'Illinois.

1. *L'État indépendant du Congo à l'Exposition de Bruxelles-Tervueren*, p. 100.
2. *Loc. cit.*, p. 314.
3. De Villiers du Terrage, *Les Rois sans couronne*, p. 221.

Quoique tout y fût réglementé et dirigé despotiquement, l'association fut dissoute en 1856, après un état de division et d'anarchie extraordinaires [1].

La Franche-Comté, que nous avons vu produire plusieurs des grands théoriciens socialistes, suscita un praticien, *P. Considérant* (1808-1893), qui voulait réaliser les idées de Fourier. Il fonda, en 1855, la communauté de la Réunion sur les bords de la Trinity Riv., dans le Texas. Là aussi, tout était despotiquement réglementé, ce qui produisit un mécontentement général. En fin de compte, le capital social fut détruit pendant la guerre de Sécession, ce qui amena naturellement la dispersion des colons [2].

IV. — COMMUNISME D'ÉTAT.

On peut distinguer deux variétés de ce genre de communisme : celle des camps militaires et celle des fonctionnaires.

Les camps militaires. — L'exemple le plus typique actuellement existant est celui des *guerriers caffres*. Ils vivent de l'élevage des bestiaux et des razzias sur les cultivateurs. Les femmes sont chargées de la plupart des travaux. Le chef exerce un *pouvoir absolu*: il est le *seul propriétaire* des biens, y compris les femmes; il distribue celles-ci à ses guerriers; *il partage entre eux les produits*. Les garçons sont élevés à l'armée [3].

L'existence de ces camps est instable, à cause de la lutte acharnée qu'ils se font entre eux pour la domination des travailleurs. Ceux-ci tombent ainsi dans une misère noire, tels les *Mandada* qui se sont mis à élever le chien, pour que les oppresseurs leur laissent au moins cette viande méprisée [4].

Aujourd'hui, la domination anglaise a réduit à néant l'autorité de ces bandes guerrières

1. De Villiers du Terrage, *loc. cit.*, p. 232 et suiv.
2. *Id.*, p. 239 et suiv.
3. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 117 et suiv.
4. *Id.*, p. 125.

Le passé nous offre de nombreux exemples analogues :

D'après César, la propriété privée n'existait pas chez les *Suèves ;* ils vivaient de l'élevage des bestiaux et de pillages; les guerriers et les travailleurs permutaient chaque année [1].

Les *Ases,* guerriers des vieilles légendes scandinaves, *vivaient en communautés de biens* dans le Wall-Hall[2], maison en pierre et en bois dont le toit était en chaume, et ayant environ 40 mètres de long sur 10 mètres de large. On retrouve de nombreuses ruines de ce genre en Suède où elles sont cataloguées comme datant de l'âge du fer [3].

Les Ases subsistaient grâce aux impôts prélevés sur les cultivateurs goths[4]; quant aux travaux, ils étaient faits par les femmes[5].

Les *Fénians*[6], guerriers irlandais, dont nous entretiennent les cycles celtiques, *vivaient en commun* dans des camps, soit des contributions payées par les paysans de leur clan, soit des razzias faites sur un clan ennemi. Ils avaient réalisé à peu près la communauté des femmes tant les divorces étaient nombreux.

Les *guerriers crétois*, d'après Aristote, *vivaient en commun* des redevances que leur payaient les cultivateurs. Un type social similaire a dû exister en Grèce à une certaine époque, car Schlieman a trouvé, dans ses fouilles en Argolide, de longues maisons analogues à celles de la Scandinavie [7].

On remarquera que tous ces types n'existent plus que dans les légendes; *ils disparaissent au moment où la société commence à se compliquer*. Ils ne peuvent vivre qu'à la condition qu'il y ait autour d'eux une population de producteurs, organisée sur des bases différentes. Celle-ci finit par prédominer, et le militaire ne devient plus qu'un outil chargé de la défendre.

1. *De Bello gallico.*
2. *Science sociale*, t. XXVI, p. 468.
3. Montélius, *Les temps préhistoriques en Suède et autres pays scandinaves.*
4. Ch. de Calan, *Science sociale*, t. XXVI, p. 481.
5. *Id.*, t. XXVI, p 474.
6. *Id.*, t. XX, p. 349.
7. P. Lafargue, *La Propriété* (Réfutation par Yves Guyot, p. 324).

Le communisme des fonctionnaires. — Nous arrivons enfin aux groupements communistes les plus étendus, à ceux qui *ne peuvent subsister qu'à l'aide d'une hiérarchie de fonctionnaires puissamment organisée.*

Au Pérou, les *Incas* avaient édifié le modèle du genre. On peut en juger d'après la description suivante : « La récolte affectée spécialement à la nourriture des sujets était mise en commun et *chaque individu recevait une part conforme à ses besoins;* la part des communiers non travailleurs était également distribuée aux ayants droit par l'entremise des fonctionnaires... Le sol de culture était distribué par famille suivant le nombre d'individus, en comptant le double du terrain par mâle, et les travaux se faisaient sous la surveillance du gouvernement. La peine du fouet était appliquée en public au travailleur paresseux ou récalcitrant[1]. »

L'État faisait les mariages, réglait l'éducation et la religion de chacun; la police surveillait tout et pouvait entrer à toute heure dans les maisons dont les portes ne devaient jamais être fermées, même la nuit.

C'est seulement grâce à ce *pouvoir absolu et arbitraire* qu'un état communiste peut subsister.

Mais que donne-t-il à l'individu en compensation de l'aliénation de sa personnalité même? Tout le monde a ses besoins matériels les plus indispensables assurés, mais personne ne peut s'élever au-dessus de ce « minimum de salaire » qui devient un maximum! Le Dr Verneau nous dit[2] que le peuple ne possédait que les meubles les plus nécessaires et usait de vêtements grossiers, que les habitations n'étaient que de petites huttes arrondies, couvertes de branches et de terres. Il n'en était évidemment pas de même des hauts fonctionnaires.

Tous les voyageurs ont noté la mélancolie profonde dans laquelle étaient constamment plongés les *Quichuas*, c'est-à-dire les paysans : « Ils s'amusent sans être gais; leur tacitur-

1. E. Reclus, *loc. cit.*, t. XVIII, p. 540
2. *Loc. cit.*, p. 752.

nité, leur froideur disparaissent rarement en entier [1]. »

On comprend que le travail ne devait être *ni intense, ni progressif* : on pêchait le poisson sur les côtes; on élevait le lama dans les Andes, et l'on cultivait la pomme de terre et le maïs dans les plaines et sur les plateaux [2]. Au fond, *c'était le travail servile organisé en grand*. Une organisation de ce genre *ne peut supporter la concurrence*. En fait, l'empire des Incas formait un tout par lui-même. Au delà des frontières, il n'y avait que des sauvages ou des peuples organisés sous le régime du communisme de village comme les Jivaros et les Chiquitos dont nous avons parlé. C'est en étendant de plus en plus sa domination sur ces derniers que l'empire des Incas s'agrandissait. On les faisait passer facilement du communisme de village au communisme d'État.

A l'intérieur même, *le gouvernement réglait les communications* : « Les routes n'étaient qu'un instrument de despotisme [3]. »

Cette société, en apparence si bien constituée, *n'a pu résister au premier choc de l'étranger*. Pizarre égorgea tranquillement le « Fils du soleil », sans soulever aucune opposition sérieuse. Le bel édifice communiste s'écroula au milieu de l'indifférence profonde des intéressés.

L'histoire des *missions du Paraguay* nous montre comment on établit un système communiste. Ces missions furent l'œuvre des Jésuites espagnols et durèrent de 1610 à 1767. Pendant ce laps de temps, elles vécurent du travail des Indiens à qui l'on avait appris l'art de la culture. « Le travail était strictement réglementé. On y allait *en commun* au son de la flûte et du tambourin. Une partie du territoire, cultivée *en commun*, restait sous la surveillance des pères » et ils en *distribuaient les produits*. « Chaque famille recevait en outre un lot de terre, la semence et une paire de bœufs pour labourer ses champs...

1. Verneau, *loc. cit.*, p. 254.
2. *Id.*, p. 751.
3. E. Reclus, *loc. cit.*, t. XVIII, p. 537.

Des zélateurs chargés de rapporter tout acte blâmable se trouvaient dans les groupes, à la promenade, aux repas, au travail... Les réductions n'ayant aucune vie propre, les indigènes périrent rapidement dès qu'ils ne furent plus soutenus par la main qui les avait dirigés [1]. »

M. J. Crétineau-Joly, dans son *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus* [2], dit que l'on surveillait les Indiens jusque dans leur sommeil, qu'ils n'avaient ni ambition, ni désirs, rien à demander aux autres hommes. Chaque semaine on distribuait aux familles ce qui était suffisant pour leur nourriture ; à chaque renouvellement de saison, elles recevaient les vêtements nécessaires [3]. Les Jésuites avaient isolé leurs néophytes de tout contact avec les étrangers [4]. Cet isolement était si farouchement gardé que l'opinion crut à l'existence de mines d'or [5]. Une immigration se produisit et le communisme sombra.

C'est toujours la même chose, les Missions, ou Réductions, vivent dans l'isolement, et le communisme se maintient par une compression extraordinaire des individus (recrutés parmi ceux que nous avons appelés les *Inéduqués*). Tout croule à l'apparition des étrangers, et les anciens communistes à la personnalité comprimée, incapables de s'élever, disparaissent, ou croupissent dans la misère.

Le communisme d'État ne peut subsister que par la suppression de toute concurrence extérieure, grâce à un despotisme inouï exercé sur des populations vivant préalablement en villages communistes.

Le tableau suivant présente, sous une forme synoptique, les caractères essentiels des divers types de communisme que nous venons de décrire :

1. Élisée Reclus, *loc. cit.*, p. 528 et 529.
2. Id., t III, p. 250-1.
3. *Id.*, t. III, p. 244.
4. *Id.*, t. V, p. 76
5. *Id.*, t. V, p. 128.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU COMMUNISME

CLASSIFICATION. (D'après la complication croissante des groupements).			TRAVAIL. (Simple et faible)	AUTORITÉ. (Forte et compressive).	CONCURRENCE. (Nulle).	AVENIR. (Types en voie de disparition).
1° Communisme de Famille.	Pasteurs nomades (steppes intransformables).	Famille patriarcale pure « polyandrique « quasi-patriarcale	Élevage des bestiaux. Femmes font durs travaux.	Patriarche. Éducation compressive.	Chaque famille se suffit à elle-même.	Le commerce développe pécule individuel (*Famille patriarcale dédoublée*).
	Paysans à culture extensive (sol transformable peu occupé).	Famille patriarcale atténuée. Famille patriarcale agglomérée.	Élevage et culture extensive. Femmes font durs travaux.	Patriarche et conseil. Éducation compressive.	Chaque famille se suffit à elle-même.	Disparaît en même temps que les subventions naturelles, ou avec le développement du commerce.
2° Communisme de Corporation.	Manœuvres (recrutés dans familles communistes).	Artèles du bâtiment. « de transport.	Travail de manœuvre simple et routinier, exercé à titre accessoire.	Autorité du chef élu et des Anciens sur des émigrants temporaires du type précédent.	Très atténuée, car le travail n'est effectué que comme ressource supplémentaire.	Disparaît devant les complications du travail moderne.
	Moines et religieux.	Célibataires vivant dans des couvents.	Vivent en grande partie des offrandes d'une société constituée autrement.	Discipline sévère et éducation spéciale.	En dehors de la concurrence vitale.	Se recrute d'autant plus difficilement que le milieu est moins communautaire.
3° Communisme de Village.	Pêcheurs.	Négritos, Papouas, Fuégiens, Esquimaux, etc.	Pêche. Femmes font durs travaux.	Chef de village. Inéducation.	Chaque village se suffit à lui-même.	Disparaît, excepté dans les régions glaciales.
	Chasseurs-cultivateurs.	Peaux-Rouges. Indonésiens, etc.	Chasse et razzia. Femmes font culture nomade et durs travaux.	Chef de village et conseil des Anciens. Inéducation.	Chaque village se suffit à lui-même.	Disparaît devant la colonisation européenne.
4° Communisme d'État.	Camps militaires.	Caffres (dans l'antiquité les Ases, les Fénians, etc.).	Razzia, ou impôt. Femmes font durs travaux.	Autorité sévère des chefs militaires. Inéducation.	Échappe à la concurrence vitale par emploi de la force.	Disparaît par l'établissement d'un État stable et régulier.
	Fonctionnaires.	Incas. Missions des Jésuites au Paraguay.	Culture extensive. Femmes travaillent durement.	Despotisme inquisiteur des fonctionnaires. Éducation compressive.	L'État se suffit à lui-même dans l'isolement.	Disparaît par la colonisation espagnole.

III

LES APPLICATIONS DU COLLECTIVISME

On se souvient que nous avons défini les associations collectivistes, *celles où la production se fait en commun, la consommation restant individuelle*. Ici, le lien communautaire est donc plus lâche que dans les associations communistes; c'est pourquoi les associations collectivistes peuvent s'adapter à des travaux plus compliqués et plus intenses, sans toutefois s'élever au-dessus d'un certain niveau.

Nous allons voir, en effet, que les associations collectivistes présentent les caractères suivants :

1° *Elles s'adaptent aux travaux d'extraction et de fabrication, à condition qu'ils soient simples et routiniers;*

2° Les hommes, n'étant pas dressés au travail intense, imposent aux *femmes les travaux les plus pénibles, à moins qu'ils n'aient à leur disposition une domesticité nombreuse;*

3° *Ces associations exigent une autorité forte, aidée d'une éducation compressive ou nulle*. Elles ne sont donc pas compatibles avec l'élévation de l'individu ;

4° *Elles disparaissent devant la concurrence des races moins communautaires et surtout des races particularistes*. Cette disparition se manifeste de plusieurs manières : ou la race s'éteint, ou elle est dominée et exploitée, ou, enfin, elle évolue dans le sens d'un plus grand développement de la personnalité.

Nous suivrons le même ordre d'exposition que dans le chapitre précédent, c'est-à-dire en allant des variétés les plus sim ples aux variétés les plus compliquées

I. — LE COLLECTIVISME DE FAMILLE.

Il existe une forme de famille que M. Demolins a dénommée *Famille patriarcale comprimée*, et que l'on trouve surtout en Chine. En l'analysant, on constate que ce n'est plus une association communiste, mais collectiviste.

Nous verrons que la famille kabyle a beaucoup d'analogie avec la famille chinoise, les mêmes causes produisant les mêmes effets dans un milieu analogue.

Nous étudierons successivement ces deux types, qui appartiennent à la variété des *cultivateurs-jardiniers*.

Les Chinois. — Un ancien consul de France en Chine, M. Eug. Simon, s'exprime ainsi dans sa belle monographie du paysan chinois [1] : « A la mort du père, on continua à faire *en commun* les principaux travaux des cultures et des récoltes ». Il nous dit aussi que les instruments de travail et les animaux domestiques appartiennent à la communauté, comprenant un certain nombre de ménages [2]; enfin que les ouvriers sont payés par la communauté. Ce type de communautés de famille est général en Chine.

Voilà qui est net, la *production se fait en commun*.

Mais il n'en est plus de même de la consommation [3] : chaque ménage a son habitation particulière et sa part de terrain dont les produits lui appartiennent en propre [4].

Études de plus près les conditions du travail.

Ce qui domine en Chine, c'est la culture du riz, et ce qui est remarquable, c'est la disparition presque complète des animaux domestiques, à l'exception des porcs, des volailles et des buffles de labour [5]. On ne vit plus de l'art pastoral, parce qu'il n'y a plus

1. *La Cité chinoise*, p. 269 et 270.
2. *Id.*, p. 269.
3. *Id.*, p. 362.
4. *Id.*, p. 40.
5. Legendre, *Deux années au Setchouan*, p. 391-392.

de pâturages naturels. Tout a été défriché, mis en culture par suite du tassement de la population[1]. Les forêts elles-mêmes ont disparu, « les montagnes sont généralement incultes et pelées[2] ».

Ce n'est plus la culture extensive des Slaves, c'est une culture intensive[3], ce qui suppose un travail plus dur, plus obstiné. Ajoutons que la culture du riz est désagréable et souvent répugnante[4]. Toutefois, il ne faut pas exagérer la quantité de travail fournie par le paysan chinois; nous ne parlons que par comparaison avec le travail du moujik. En réalité, il s'agit plutôt d'un travail minutieux, peu *agréable* et se faisant par de *petits procédés*. C'est pourquoi un officier français qui a séjourné deux ans en Chine, dit que le Chinois est un *jardinier* travaillant dans les plaines fertiles et les vallées, plutôt qu'un agriculteur véritable[5].

L'absence de sol vacant a supprimé toute subvention naturelle[6], et, de plus, a rendu difficile l'établissement des enfants, dont une partie émigre dans les villes pour s'adonner à l'industrie et au commerce, à moins qu'elle ne parvienne au mandarinat. De là, une certaine commercialisation de la culture, ou, si l'on préfère, une certaine division du travail.

La Chine diffère donc de la Russie par les points suivants :

1° La disparition de l'art pastoral et des subventions naturelles;

2° Le manque de terres cultivables vacantes;

3° Une certaine commercialisation de la culture.

Telle est la raison pour laquelle la famille chinoise a évolué du communisme au collectivisme.

Toutefois, nous avons vu que, par suite du développement de la population, la Russie marche à grands pas vers un état social analogue à celui de l'Empire du Milieu. Normalement, la famille russe aurait dû incliner vers le collectivisme, au lieu de se dé-

1. La densité de la population atteint 212 habitants par kilomètre carré dans le Chan-Tong.
2. Bard, *Les Chinois chez eux*, p. 205.
3. Legendre, *loc. cit.*, p. 391.
4. *Ouvriers des Deux-Mondes*, 1er sér., t. IX, p. 149.
5. Legendre, *loc. cit.*, p. 390.
6. *Ouvriers des Deux-Mondes*, 1re sér., t. IV, p. 93 et 94.

sorganiser. Nous avons indiqué la cause de cette désorganisation, *c'est le contact avec l'étranger.*

En Chine, au contraire, *l'évolution s'est opérée lentement à l'abri de la concurrence étrangère.* Comme le dit M. Demolins [1], l'isolement de la Chine est célèbre. D'un côté, la mer ; de l'autre, le désert ou les montagnes. En outre, à l'intérieur du pays, le manque des voies de communication est tel, que les parties de l'Empire où la production a été favorisée ne peuvent diriger leur superflu vers celles où les récoltes manquent. « Chaque province forme une entité distincte sans relations suivies avec les autres [2]. »

Enfin, *la concurrence intérieure est atténuée :* chacun consomme autant que possible ses propres produits et les artisans sont groupés en corporations.

Ce n'est pas une hypothèse de notre part de prétendre que la Russie et la Chine suivent la même ornière : c'est un fait prouvé par l'histoire. *Le Chinois a passé par les mêmes étapes que le Nord-Slave.* Nous allons les retracer en quelques mots.

1re *Période*, symbolisée par Fò-Hi. La race jaune vit de l'*art pastoral*, le sol est propriété commune et l'Empire est électif; c'est la période du *communisme pur.*

2e *Période* (2,200 à 247 av. J.-C.). Elle commence avec la dynastie des Hia qui rend le pouvoir héréditaire et répand l'usage de la charrue et des engrais. Le *Mir* se constitue. C'est l'époque de la *culture extensive.* C'est l'état dans lequel se trouvent les Malais et les Nord-Slaves. *La famille est communiste et le village collectiviste.*

3e *Période.* Elle apparaît quand tout le sol est occupé. C'est en 593 avant notre ère que les Chinois font leur première expédition à Formose : ils commencent à se sentir à l'étroit. Mais ils trouvent un palliatif dans un certain développement local de la *petite industrie* et du commerce. Ce qui le prouve, c'est qu'au IVe siècle av. J.-C., on permit aux paysans de vendre et d'aliéner leurs terres, et la pratique du métayage se déve-

1. *Loc. cit.*, p. 263.
2. Legendre, *loc. cit.*, p. 425.

loppa. Le Mir devenait caduc. Le roi Chi-Hoang-Ti (IIIe siècle av. J.-C.) finit par l'abolir, à la grande joie des paysans. C'est la période actuelle avec sa *famille purement collectiviste.*

La transition ne se fit pas sans souffrances. Le travail servile prit une grande extension; les insurrections et les attentats se multiplièrent; des théories préconisant le collectivisme d'État virent le jour. L'État finit par céder et voulut les mettre en pratique; il devint le seul exploitant industriel, le seul propriétaire du sol. Cet essai, commencé en 1067, se termina en 1082 par un échec complet[1].

Depuis lors, la population chinoise a continué à se tasser, morcellant le sol à l'infini. Actuellement la moyenne des domaines ne dépasse pas 2 à 3 hectares; quant au paupérisme urbain, il est effrayant : « La situation du paysan chinois, dit Legendre, n'a rien d'enviable... Il est condamné pour bien longtemps encore à une existence précaire[2]... La capacité d'achat de nombreuses familles est tellement réduite, que l'on vend une carotte au détail et qu'un choux se débite en 20 ou 30 morceaux[3]. »

En résumé, l'organisation collectiviste de la production a empêché le relèvement du Chinois, et cela pour deux raisons :

1° *La production collectiviste est routinière et imprévoyante;* elle a empêché le progrès des méthodes. Cela résulte des faits suivants :

a) Depuis des siècles, le Chinois garde le même type de maison, de vêtement, de véhicule, d'outils, etc.[4]. Son outillage est primitif et le machinisme inconnu[5];

b) Après avoir construit des canaux et des digues pour l'irrigation, il a négligé de les entretenir, ce qui fait revenir périodiquement les inondations[6];

c) Il a déboisé tout le pays pour gagner du terrain; ce qui, en changeant le régime des eaux, a non seulement ruiné les pla-

1. Bard, *loc. cit.*, ch. XVII.
2. *Loc. cit.*
3. *Id.*
4. *Id.*, p. 434.
5. *Id.*, p. 395 et 396.
6. Legendre, *loc. cit.*, p. 435.

teaux défrichés, mais rendu plus aléatoire la culture des vallées[1];

d) Il n'emploie les engrais que d'une façon insuffisante pour une culture aussi intensive. Aussi les rendements sont faibles et les produits de qualité inférieure[2];

e) Il ne pratique pas la sélection des animaux domestiques et ne cherche jamais à améliorer la race[3].

En résumé, nous dirons avec Bard[4]. « Il n'y a pas lieu de s'extasier sur la culture chinoise, stationnaire depuis qu'elle a commencé à être pratiquée. » Et avec Legendre[5] : « Production réduite dans toutes les branches de la culture, de l'industrie et du commerce; un tiers de la population est abaissé à l'état de bête de somme. S'affaiblissant, le fils de Han s'est associé à outrance, son individualité a disparu et avec elle toute vigueur créatrice. »

Cette inertie provient de l'éducation compressive nécessaire au maintien de la famille patriarcale. On voit combien est justifié le nom d'*Éducation statique* que nous lui avons donné[6]. « Le Chinois caractérise lui-même, par une expression qu'il répète sans cesse, sa répugnance à l'effort : c'est son « *man, man* — lentement, lentement », devant se traduire le plus souvent dans la réalité par : « faites le moins possible[7] » . Ce qui le prouve aussi, c'est qu'il n'a aucune aptitude à l'attention soutenue, à la concentration. M. Legendre cite à ce sujet des exemples tout à fait typiques[8]. Aussi, il ne travaille que contraint et se repose souvent[9]. Tout travail manuel est méprisé en Chine[10], quoique, théoriquement, il soit honoré par des cérémonies.

2° *L'organisation collectiviste est un obstacle à l'émigration*

1. Legendre, *loc. cit.*, p. 391 et 436.
2. *Id.*, p. 391.
3. *Id.*, p. 392.
4. *Loc. cit.*, p. 203.
5. *Loc. cit.*, p. 455.
6. *Les trois formes essentielles de l'Éducation.*
7. Legendre, *loc. cit.*, p. 452.
8. *Id.*, p. 443.
9. *Id.*, p. 448 et suiv.
10. *Id.*, p. 405.

et à l'expansion de la race. En effet, dans ce système, on n'émigre du groupe qu'à titre temporaire et l'émigrant lui renvoie ses économies. Dans ces conditions, aucune colonisation sérieuse ne peut être tentée, et l'émigrant chinois est forcé de se cantonner dans les métiers subalternes (portefaix, blanchisseur, domestique, etc.), heureux que des terres nouvelles aient été mises en valeur par des races où l'initiative individuelle est plus développée.

Pendant longtemps, l'État a sanctionné le désir des familles : l'émigration à l'extérieur était défendue, le contact avec l'étranger interdit. Ce n'est que sous la poussée d'un paupérisme aux abois que le gouvernement a fini par céder; cependant, l'émigration des femmes est toujours interdite, car l'on ne veut pas qu'elles contribuent à perpétuer des races étrangères; c'est pourquoi l'on tue tant de jeunes filles, qui, plus tard, seraient à charge aux parents.

Le collectivisme familial qui a donné de si piètres résultats, au point de vue économique, n'en a pas donné de meilleurs au point de vue moral.

Outre les travaux du ménage, la femme doit confectionner et entretenir les vêtements, s'occuper de la basse-cour, enfin, travailler dans les champs au delà de ses forces [1]. De plus, la promiscuité amène les mêmes abus qu'en Russie relativement aux rapports entre beau-père et belle-fille [2].

La famille patriarcale se maintient par l'*autorité du Patriarche*, prêtre du culte des ancêtres et président du tribunal domestique, et par celle du *conseil de famille* chargé de l'administration économique [3]. Cette institution se dissout à la fois par les deux extrémités du corps social : en bas, la perte du bien familial coupe le lien qui rattache les individus; en haut, le luxe pousse chacun à travailler isolément.

Depuis 1842, *les barrières qui isolaient la Chine sont brisées.* Les marchandises européennes entrent, puis les idées, puis les

1. *Ouvriers des Deux-Mondes,* 2e ser., t. IV, p. 94.
2. Legendre, *loc. cit.*, p. 337 et 338.
3. F. Fayenel, *Le peuple chinois*, p. 137.

railways et les machines. Aussi *la dissolution devient-elle de plus en plus rapide.*

LES KABYLES. — Les Kabyles pratiquent l'association, « soit entre familles qui mettent *en commun* leurs terres, maisons, biens, capitaux, travail, et en partagent les revenus, soit entre propriétaires pour la culture de leurs domaines, soit entre cultivateurs, soit entre artisans, forgerons et menuisiers, mécaniciens et meuniers, soit entre les femmes pour l'élevage des volailles, soit même entre les enfants pour la chasse aux gluaux[1] ».

Mais, comme en Chine, *chaque ménage a son habitation particulière :* « Dans chaque logis habitent non seulement les membres d'une famille humaine composée, en moyenne, de trois ou quatre individus, mais encore les animaux : âne ou mulet, vache, chèvre, bouc[2] ». Ce n'est pourtant pas la famille instable : « Tous les habitants appartenant au même groupe familial constituent une *kharouba* dont les demeures forment un massif distinct[3] ».

On rencontre, en Kabylie, des familles qui ont conservé les pratiques communistes. Ce sont celles qui ont su maintenir la propriété de leurs troupeaux grâce aux rares pâturages de la montagne.

MM. Hanoteau et Letourneux[4] nous disent que les Kabyles « sont essentiellement agriculteurs, industriels et commerçants ». Élisée Reclus[5] précise en disant qu'ils sont excellents agriculteurs, *ou plutôt jardiniers.* « Les hommes cultivent surtout le blé, l'olivier, le figuier; les femmes meuvent les meules pour broyer le blé et les olives. Les Kabyles extraient des minerais qu'ils trouvent chez eux les métaux qu'ils emploient. Ils sont armuriers, bijoutiers, tourneurs, etc.[6] »

Au fond, ce qui domine, c'est la culture des arbres fruitiers et des légumes. On exporte de l'huile et des fruits à l'aide d'un

1. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 228.
2. *Id.*, p. 22.
3. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XI, p. 465.
4. *La Kabylie et les coutumes kabyles*, cité par Lanier, *loc. cit*, p. 219.
5. *Loc. cit.*, XI, p. 452.
6. Verneau, *loc. cit.*, p. 601.

petit commerce de colportage. Il existe aussi des villes de marché placées sous la juridiction d'un chef de clan (*çof*) [1].

Le manque de terre est aussi pressant qu'en Chine. Dans la Grande Kabylie, la densité est de 90 habitants par kilomètre carré [2]. Ce n'est pas le chiffre du Chan-Tong, mais il s'agit ici d'un terrain montagneux et rocailleux, en grande partie stérile. Élisée Reclus [3] nous apprend que le morcellement du sol est tel que les arbres mêmes sont partagés, chaque branche ayant un propriétaire différent. « La terre cultivable, suffisant à peine aux besoins d'une nombreuse population, est ménagée autant que possible ; les crêtes dénudées, rocheuses, inutiles à l'agriculture, sont réservées à l'assiette des habitations, pour peu qu'elles soient abordables par des sentiers muletiers [4]. »

Il y a toutefois une différence entre la Kabylie et la Chine : c'est la superposition du clan à la famille. Cela provient de l'état de guerre continuel qui règne dans les montagnes. Avant la domination française, « chaque hameau, chaque village était une petite place de guerre [5] ». La vendetta règne sous le nom de *rebka,* et les petites familles se mettent sous la protection des plus puissantes qui ont su conserver un peu de bétail.

Vivant dans des montagnes inaccessibles, les Kabyles sont restés longtemps à *l'abri de la concurrence européenne.* Le travail se fait par de petits procédés routiniers, et l'on a souvent des moyens brutaux pour empêcher les conséquences naturelles du développement du commerce. Quand un individu est jugé suffisamment enrichi, la djemmâa, ou conseil du village, lui ordonne de se reposer et de vivre de ses rentes [6]. D'un autre côté, le pauvre a droit à l'assistance : la solidarité, la charité, l'hospitalité sont imposées, sous peine d'amende [7]. »

Avec la colonisation française, les idées européennes s'implan-

1. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 228.
2. Élisée Reclus, *loc. cit.*, XI, p. 444.
3. *Ibid.*, p. 451.
4. Hanoteau et Letourneux, *loc. cit.* (cités par Lanier, *loc. cit.*, p. 219).
5. *Id.*, *ibid.*, p. 219.
6. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XI, p. 460.
7. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 228.

tent en Algérie; avec elle, le commerce extérieur se développe; les exportations ont passé de 3 millions de francs en 1890 à 166.500.000 francs en 1876[1]. Les chemins de fer et les routes se développent. Les *occasions d'emploi* se multiplient pour les émigrants kabyles, et *le lien de la famille patriarcale, déjà lâche, se desserre de plus en plus.*

Nous dirons donc : *Dans la famille, le collectivisme se substitue au communisme quand l'art pastoral disparaît; il se maintient avec le développement du petit commerce, lorsqu'il n'est pas touché par la concurrence des peuples particularistes.*

II. — LE COLLECTIVISME DE CORPORATION.

LES ARTÈLES COLLECTIVISTES. — A côté des artèles communistes, il y a, en Russie, un certain nombre d'artèles collectivistes. Mentionnons, celles des *chiffonniers* de Koursk, basées sur la monopolisation du travail[2], celles des *scieurs de long* travaillant à la main, celles des *fabricants d'objets en bois*, celles des *fabricants de cordes en chanvre*[3], celles des *foulons*[4]. Une remarque commune à ces artèles : *elles comptent rarement plus d'une douzaine de membres; elles font un travail manuel simple.*

« Les artèles de *tailleurs* sont peu répandues, nous dit M. Apostol[5], à cause de la difficulté qu'il y a toujours à satisfaire le client. » Cela veut dire que *la part de l'habileté personnelle est trop grande pour que l'entente puisse subsister entre les ouvriers de capacité différente.*

Les *cloutiers* de Tver, battus par la concurrence des clouteries mécaniques imitées de l'Occident, firent appel à la Semstvo (conseil provincial), qui leur accorda des subsides pour former des artèles où l'on travaillerait en commun avec un capital commun. Cela n'empêcha pas leur chute. « Les pe-

1. L. Lanier, *loc. cit.*, p. 271, en note.
2. P. Apostol, *loc. cit.*, p. 100.
3. *Id.*, p. 112.
4. *Id.*, p. 108.
5. *Id.*, p. 109.

tites disparurent les premières, les grandes suivirent. En 1875, lors de la liquidation générale, on fut forcé de leur faire remise de leurs dettes, car les sociétaires étaient réduits à un état digne de pitié. Une des causes de cet échec fut le fait que la semstvo avait précisément accordé sa protection à la clouterie à la main, industrie en décadence depuis 1870 et l'*établissement de clouteries mécaniques :* les subsides officiels, les plus généreux eussent été impuissants à la développer[1]. » On ne remonte pas le cours des choses, et les institutions qui veulent s'opposer au progrès finissent par être impitoyablement broyées.

Les *cordonniers* de Tver fondèrent également des artèles à l'aide des subsides de la semstvo. Établies en 1871, elles marchèrent d'abord assez bien, mais durent fermer en 1877, « les prix ayant cessé d'être rémunérateurs ». Cette baisse des prix provenait de la *concurrence des cordonneries mécaniques.*

La concurrence de la fabrication mécanique fait disparaître les corporations collectivistes, malgré l'appui financier des autorités publiques.

Les corporations chinoises. — Les corporations collectivistes se maintiennent en Chine grâce à l'exclusion du machinisme. Nous renvoyons le lecteur à la belle étude de M. Legendre[2] pour le détail des procédés de fabrication encore en usage dans l'Empire du Milieu. On y verra que *les méthodes sont encore des plus primitives* dans la plupart des métiers. C'est toujours l'organisation collectiviste du travail qui met obstacle aux perfectionnements. Chaque corporation *impose aux artisans le mode de production*[3], ce qui empêche le progrès des méthodes; elle impose aussi les modèles et limite la production *pour diminuer la concurrence intérieure*[4]. Certaines d'entre elles, comme celle de la soie, ont même recours à l'appui de l'au-

1. P. Apostol, *loc. cit.*, p. 161.
2. *Loc. cit.*, ch. xxxix.
3. *Loc. cit.*, p. 176.
4. Legendre, *loc. cit.*, p. 449.

torité publique pour renforcer leur monopole[1]. « Tous ceux qui exercent la même profession sont tenus de s'établir dans la même rue[2]. » D'après Legendre[3], tous les efforts des Chinois tendent vers ce but : plus de luttes au dehors, plus de luttes au dedans, même dans l'industrie et le commerce.

Le lecteur pense peut-être que l'ouvrier ainsi protégé contre la concurrence et le machinisme est heureux. Ce n'est pas l'avis de Legendre[4], qui trouve encore que sa situation est des plus tristes. Ce n'est pas non plus celui de Bard[5] : « Un pauvre en Europe mène la vie que la majorité des Chinois considère comme une existence confortable. » Une autre conséquence de cet état de choses, c'est la non-exploitation des richesses du sous-sol. Les mines à ciel ouvert seules sont exploitées[6]. Il a fallu l'arrivée des Européens pour qu'il en soit autrement.

Les associations de production en France. — En 1831, sous l'initiative de M. Buchez, fut fondée en France une sorte d'artèle d'ouvriers *menuisiers*, où le travail à la tâche était proscrit et le capital indivisible. Malgré la bonne volonté de tous les associés, l'affaire ne marcha jamais d'une manière sérieuse[7].

En 1848, sous l'impulsion des idées de Proudhon et de Louis Blanc, le gouvernement républicain subsidia un grand nombre d'associations ouvrières de production ; 856.000 francs furent distribués à 22 sociétés, dont 4 seulement réussirent, celles des *bijoutiers en doré*, des *menuisiers en fauteuils*, des *tailleurs de lime* et des ouvriers *typographes*[8]. Il faut remarquer que ces associations n'avaient rien de collectiviste ; c'étaient des sociétés ordinaires en nom collectif, ou en commandite, dirigées par un gérant ; le salaire était payé à la tâche, à moins

1. Legendre, *loc. cit.*, p. 176.
2. *Voyage d'Ida Pfeiffer autour du monde*, abrégé par J.-B. de Launay, p. 73.
3. *Loc. cit.*, p. 454.
4. *Id.*, p. 409.
5. *Loc. cit.*, p. 193.
6. Legendre, *loc. cit.*, p. 515.
7. Eug. Véron, *Les Associations ouvrières*, p. 182.
8. *Id.*, p. 200 et 201.

que la nature même du travail ne s'y opposât. Ces conditions sont tellement nécessaires que l'association des menuisiers périclita jusqu'au moment où l'un des associés, M. Antoine, *se fut emparé du pouvoir absolu*[1].

Les associations ouvrières qui se fondèrent en 1848 sans l'appui de l'État prospérèrent généralement mieux[2], mais elles n'avaient rien de collectiviste; souvent les bénéfices étaient partagés également, mais il faut remarquer qu'alors les apports étaient égaux. Quelquefois, les profits étaient distribués proportionnellement aux salaires: cela se faisait quand le capital était constitué d'une façon progressive par des retenues de tant pour cent sur ces salaires. Ceux-ci étaient payés aux pièces, excepté quand la nature du travail ne le permettait pas (fondeurs en fer, charpentiers, etc.)[3].

Un exemple curieux est celui des *tailleurs*. Ils avaient décidé que le capital ne porterait pas intérêt; il n'en fut que trop ainsi, car il n'y eut que des pertes qui, elles, durent être partagées[4].

Le *familistère de Guise* n'était, à l'origine (en 1860), qu'une œuvre philanthropique fondée par un particulier énergique et capable, M. Godin. Le familistère est un immense bâtiment divisé en nombreux appartements dans lesquels se logent les familles ouvrières; le but était d'attacher à l'usine un personnel stable qui manquait dans la région[5]. M. Godin copia le phalanstère de Fourier en retranchant tout ce qui était collectiviste.

En 1880, l'usine, ayant surmonté les aléas du début, fut vendue aux ouvriers sous certaines conditions. Le paiement se fit progressivement à l'aide de retenues sur les bénéfices, et ceux-ci étaient partagés proportionnellement aux salaires. En fin de compte, chaque ouvrier devint propriétaire d'un capital proportionnel au total des salaires qu'il avait reçus[6].

1. Eug. Véron, *loc. cit.*, p. 196.
2. *Id.*, p. 207, Voir aussi le tableau, p. 232.
3. *Id.*, p. 227.
4. *Id.*, p. 198.
5. *Les Ouvriers des Deux-Mondes*, 2e sér., 28e fasc., p. 31 et 32.
6. *Id.*, p. 46.

L'association a, à sa tête, un directeur-gérant *nommé à vie*, et un conseil de gérance élu, qui n'a qu'un *rôle consultatif*[1]. Les ouvriers sont payés aux pièces[2], et ne sont pas tous actionnaires. Lors de l'Exposition de l'Économie sociale, il n'y avait que 102 *associés* sur 1.237 ouvriers. C'est l'assemblée générale des anciens associés qui admet les nouveaux; ceux-ci sont forcés d'habiter le familistère. Parmi les non-actionnaires, il y a des ouvriers *sociétaires* et des ouvriers *participants*, qui reçoivent une prime basée sur leurs salaires. La dernière catégorie, celle des *auxiliaires*, ne jouit d'aucun avantage[3].

On voit bien qu'il n'y a *rien de collectiviste* dans cette institution remarquable. Le capital n'y est aucunement supprimé, ni le salariat, ni le patron; le pouvoir de ce dernier est même renforcé : il est à la fois gérant et directeur; il est presque omnipotent. L'égalité n'existe pas entre les ouvriers, et leur accession au capitalisme se fait à l'aide d'une sélection. Tout ceci est d'un grand sens pratique et montre combien M. Godin avait une vue juste des hommes et des choses.

Ce que nous venons de dire, s'applique, à un degré plus accentué encore, à la *fabrique de papiers* de Laroche-Joubert à Angoulême. Les gérants y partagent les primes comme ils l'entendent et sans que cela puisse donner lieu à réclamation[4].

Il en est de même des œuvres suivantes :

En 1894, MM. Julliard et Micol, *verriers à Rive-de-Gier*, vendirent une partie de leurs ateliers à des ouvriers[5]. Le capital, le travail et la direction continuèrent à être rémunérés dans les conditions ordinaires. Seulement les ouvriers ne voulaient pas obéir. « S'il y a eu des moments difficiles, dit M. Vinay, l'un des administrateurs ouvriers de la verrerie, cela tient à notre mauvaise éducation sociale, qui a été faussée au début; c'est ce qui a fait que quelques-uns se sont refusés d'obéir à un égal et ont confondu l'ordre avec l'autoritarisme. » Grâce à ce système anar-

1. *Les Ouvriers des Deux-Mondes*, 2e sér., 28e fasc., p. 49 et 50.
2. *Id.*, p. 11.
3. *Id.*, p. 47 et suiv.
4. *Id.*, 2e sér., 33e fasc., p. 303 et suiv.
5. L. de Seilhac, *Science sociale*, t. XXII, p. 309 et suiv.

chique, la verrerie de Rive-de-Gier déposa son bilan le 23 juillet 1896.

La *verrerie ouvrière de Carmaux*, fondée en 1896, n'est pas une entreprise coopérative au sens commun du terme[1]. C'est une usine ordinaire dans laquelle un certain nombre d'ouvriers sont actionnaires.

La *verrerie de la rue de la Tréfilerie à Saint-Étienne* est dans le même cas. Là, le directeur, M. Courtot, dut lutter au début contre l'indiscipline, et il ne la fit cesser qu'après avoir renvoyé les plus turbulents[2].

Enfin, la *verrerie d'Albi* est organisée de la même façon[3].

Les associations de production en Angleterre. — Les *Pionniers de Rochdale* ont fondé une usine textile célèbre, qui ne diffère des autres qu'en ce que certains ouvriers sont actionnaires[4].

Il y a eu à Londres, en 1852, une tentative de fondation d'une association ouvrière réellement collectiviste : c'est celle des *ouvriers mécaniciens*. « Au commencement, dit M. Veron[5], l'affaire ne marchait pas, tous voulant commander et personne ne voulant obéir, ce qui écartait à la fois les pratiques et le crédit. Finalement l'un d'eux dit à ses associés : Comment les gens traiteraient-ils avec vous quand ils ne savent quel est l'homme de l'affaire?... On nous trouvait toujours querellant et discourant au lieu de travailler. Je leur dis donc un beau matin : Mes compagnons, cela ne peut aller ainsi, et pour ma part, je n'y tiendrai pas longtemps: non, le diable m'emporte! Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a? Il y a que, pas un de vous n'est en état de diriger l'affaire, et alors, comment pourriez-vous la diriger tous ensemble? Or, moi, je peux la diriger, et vous le savez bien, et si vous ne me laissez pas mes coudées franches, tout sera fini entre nous. Je ferai mon chemin

1. *Science sociale*, t. XXII, p. 304.
2. *Id.*, p. 318 et 319.
3. *Id.*, p. 320 et suiv.
4. E. Veron, *loc., cit.*, p. 37.
5. *Id.*, p. 104.

tout seul. » Depuis lors, l'association a prospéré, et les mécaniciens savent très bien que la cause de réussite a été de « *mettre la direction entre les mains d'un petit nombre* ».

Nous ne ferions que nous répéter en parlant des autres pays : *Nulle part, en Occident, les corporations collectivistes n'ont pu se développer;* c'est que les méthodes de travail y sont compliquées; l'intelligence, le tour de main, l'effort personnel ont une part trop grande dans la production pour qu'il en soit autrement. D'un côté, le goût de la clientèle varie constamment; de l'autre, le machinisme et les inventions nouvelles viennent constamment bouleverser les conditions économiques. Il faut que chacun puisse s'adapter en toute liberté aux changements qui surviennent. Il n'est plus possible que l'ouvrier le plus apte s'enlise dans un groupe composé de gens de valeur inégale.

III. — LE COLLECTIVISME DE VILLAGE.

Il est caractérisé par le partage périodique des terres entre les habitants d'un même village.

LES PÊCHEURS-CUEILLEURS. — Les *Polynésiens* offrent un type social curieux, dérivant d'une combinaison de la pêche et de la cueillette. Ils ont conservé les pratiques communistes en usage chez les populations adonnées à la pêche : « Chaque hutte n'a qu'une pièce, longue de 16 à 17 mètres, large de 3 à 9 mètres; elle abrite souvent plusieurs familles[1]. »

Lorsque le travail de la pêche est exclusif, la population est rare et disséminée en petits hameaux; or, les Européens ont trouvé, à leur arrivée dans les îles de la Polynésie, une population singulièrement dense, et dont l'existence était facile. Ceci est dû au travail de la cueillette des fruits. *Les femmes cultivaient* l'arbre à pain, le cocotier, etc. Il en résultait une *appropriation temporaire du sol*, mais plus prolongée que

1. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 43.

celle en usage chez les cultivateurs nomades en terrain vierge. Dans ce dernier cas, nous avons vu que l'appropriation ne dure qu'une année, après laquelle le terrain est abandonné. Un arbre, au contraire, porte des fruits pendant plusieurs années, mais comme sa culture ne demande qu'un faible effort, le droit de propriété ne sera pas très strict : « Les parcelles du sol n'étaient jamais concédées à titre définitif ; tout cultivateur restait maître de son champ aussi longtemps qu'il le labourait de sa main ; dès qu'il l'abandonnait, les terres étaient *distribuées à nouveau* suivant l'organisation sociale des insulaires, soit par le *chef de la tribu*, soit par les *notables* siégeant dans la cour publique[1]. » Très hospitaliers, ils partageaient leurs repas avec les étrangers[2]. Les facilités du divorce et le faible respect pour les liens conjugaux faisaient de l'amour libre le véritable régime matrimonial des indigènes. On comprend que, dans ces conditions, *les enfants ne recevaient aucune éducation*. Il faut dire que l'on parait au danger de la surpopulation d'une façon un peu brutale : l'infanticide était une institution régulière.

L'isolement des îles océaniennes a longtemps empêché la concurrence étrangère. Aujourd'hui, *cette race est en voie d'extinction depuis l'apparition des Européens*. En 1774, la population[3] s'élevait à 650.000 âmes, soit six fois le chiffre actuel. L'apparition du luxe « a éveillé en eux la soif de l'or. Comme ils sont excessivement paresseux et qu'ils ont horreur du travail, ils n'en deviennent que plus corrompus[4] ».

Les chasseurs. — Chez les peuples vivant uniquement de la chasse, *le sol n'est pas approprié* parce qu'il n'est pas travaillé. Mais si toutes les sociétés de chasseurs sont collectivistes quant à la propriété de la terre, elles diffèrent quant à l'organisation du travail.

Les *Sioux*[5] qui chassent les bisons dans les Prairies du Mis-

1. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 919.
2. Verneau, *loc. cit.*, 713.
3. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 929.
4. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 46.
5. P. de Rousiers, *Les Chasseurs de bisons* (*Science sociale*, t. VIII).

sissipi, *s'organisent en bandes et se partagent les dépouilles sous la direction d'un chef élu.* Il en est de même des chasseurs d'éléphant en Afrique, et partout où l'on chasse le gros gibier.

Les *Indiens*[1] des Selvas de l'Amazone se subdivisent en groupes très réduits parce qu'ils chassent le petit gibier. le mariage proprement dit n'existe pas; il n'y a que des accouplements temporaires. Dans ces conditions, aucune éducation n'est possible, par conséquent aucun progrès; c'est le type de l'*Inéduqué*[2] le mieux caractérisé.

Les *Bushmen*[3] de l'Afrique et les indigènes *australiens* sont dans un état social analogue.

Tous ces peuples disparaissent devant la colonisation européenne.

Les paysans a culture extensive. — Nous avons déjà rencontré des populations de ce genre dans la famille communiste. Nous avons distingué deux variétés : l'une, comme les Sud-Slaves, vit dans de hautes vallées où les conditions du Lieu ont maintenu l'indépendance de chaque famille ; l'autre, comme les Nord-Slaves, vit dans des plaines et les familles ont noué entre elles une association collectiviste, le Mir, qui règle la répartition du sol.

Les *Javanais* et les *Sumatrais* sont dans un état social analogue à celui du moujik. A Java, le mir se nomme *dessa* et *les terres sont partagées tous les deux ou trois ans.* Dans certaines régions, le lot alloué est de 20 ares par tête[4]. Le sol est tellement fertile que *quelques heures de travail par jour suffisent*[5]. Il est vrai toutefois de dire que les indigènes n'ont pas besoin de se vêtir, ni de se chauffer, et qu'ils habitent de misérables huttes. « Ils ne rêvent pas une existence qui les élève au-

1. E. Demolins, *La Route*, t. I, liv. I, ch. IV.
2. *Les trois formes essentielles de l'Éducation* (*Science sociale*, 2e sér., 22 fasc.).
3. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 133 et suiv.
4. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 372.
5. *Ibid.*, p. 356.

dessus de leur *pauvreté héréditaire*[1]. » En 1780, l'île comptait 2.000.000 d'habitants; en 1888, il y en avait 23.000.000, soit environ 200 par kilomètre carré! Il semble donc certain que les Javanais vont bientôt être acculés au manque de sol cultivable et qu'ils se trouveront en présence des mêmes difficultés que la Russie. On sait qu'ils vivent sous la domination des Hollandais qui ont introduit en certains points la culture du café à l'aide de corvées rémunérées proportionnellement à la production[2]. Ce fait montre clairement comment la commercialisation de la culture, en dissolvant les associations collectivistes, fait apparaître *le travail servile.*

D'après Tacite et César, chez les anciens *Germains*, *la terre cultivable était partagée tous les ans* par les *magistrats*. On sait qu'ils vivaient à la fois de l'élevage du bœuf, du mouton, du porc et d'une culture rudimentaire (blé, orge, lin) ; le travail y était donc *peu intense* et *non commercialisé*. Les lecteurs de cette Revue savent comment la domination franque en Germanie eut pour effet de substituer la propriété individuelle à la propriété collective : quand deux races entrent en contact, c'est toujours la moins communautaire qui l'emporte.

Les *Celtes* étaient organisés à peu près de la même façon[3] : *partage périodique des terres*, prédominance de l'élevage, etc. En Gaule, le type *tomba en esclavage* quand les Romains substituèrent la *culture commerciale* à la culture intégrale. Dans la Grande-Bretagne, la race fut évincée par les Saxons, chez qui s'était développé, à un haut degré, le sentiment de l'indépendance personnelle[4]; mais elle put se maintenir plus longtemps dans les parties pauvres et montagneuses du Pays de Galles[5] et de l'Écosse, c'est-à-dire dans les régions les plus *isolées*. Dans cette dernière contrée, on trouvait, il y a peu de temps encore dans les *Highlands*, un type curieux que nous allons étudier de plus près.

1. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. XIV, p. 362.
2. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 225 et 226.
3. E. Demolins, *La Route*. II, p. 355, 373, 385, etc.
4. H. de Tourville, *Histoire de la Formation particulariste*.
5. E. Demolins. *loc. cit.*, t. II, p. 288.

Le mir s'appelait ici *township;* les familles d'un même township étaient plus ou moins dispersées, par suite de la pauvreté du sol, mais elles avaient entre elles un lien qui les rendait *solidaires* à certains égards. Les pâturages des plateaux étaient exploités *en commun*[1], tandis que les terrains de culture étaient *partagés périodiquement* entre les familles suivant le nombre de têtes[2]. La récolte du varech et de la tourbe se faisait *en commun*[3], ainsi que la chasse et la pêche[4]. Le bétail était propriété familiale[5]; mais quand on en manquait, on avait recours au chef de clan qui en fournissait à chacun *selon ses besoins;* le chef de clan se le procurait à l'aide de razzias faites au détriment des clans ennemis.

La culture se faisait par des procédés rudimentaires et à l'aide de jachère, excepté dans l'*infield* où l'on employait le varech comme engrais.

Les Celtes d'Irlande, *grâce à leur isolement*, conservèrent longtemps leurs associations collectivistes[6]. Elles avaient les mêmes effets fâcheux qu'en Russie : la paresse et l'indolence sont générales parmi les Irlandais[7] et les Highlanders[8]. Ils sont contents quand leurs besoins les plus immédiats sont satisfaits et ne cherchent aucunement à s'élever[9]. « Le paysan de l'Irlande sait se contenter de peu. Dès qu'il peut donner à sa famille les aliments et les vêtements strictement nécessaires, qu'il peut y joindre un peu de tabac pour lui et pour sa femme, sa nature gaie reprend le dessus[10]. » *Les travaux les plus durs étaient laissés aux soins du sexe le plus faible*[11].

M. Demolins a appelé la famille celtique, la *famille patriar-*

1. Ch. de Calan, *Sc. soc.*, t. XIX, p. 358.
2. *Id.*, p. 364.
3. *Id.*, p. 361.
4. *Id.*, p. 362.
5. *Id.*, 363.
6. *Id.*, t. XX, p. 430.
7. *Id.*, p. 437.
8. *Id.*, t. XIX, p. 374.
9. *Id.*, t. XX, p. 435.
10. Verneau, *loc. cit.*
11. *Science sociale*, t. XIX, p. 368.

cale subordonnée, parce que le patriarche est complètement subordonné au chef de clan. Nous avons vu, en effet, que le bétail provient moins de l'héritage des ancêtres que des dons faits par le chef, à la suite des razzias. Cela explique pourquoi les Celtes étaient plus attachés à leur clan qu'à leur famille. Cet affaiblissement de l'esprit de famille était tellement *réel*, que l'on envoyait à ses voisins les enfants que l'on ne pouvait nourrir[1]. M. de Calan a noté[2] *l'écroulement du township à la disparition des chefs de clan,* la discipline étant devenue impossible. C'est au XVIIIe siècle que les Anglais ayant conquis l'Écosse, rachetèrent le sol aux chefs de clan et substituèrent définitivement la propriété privée à la propriété collective[3]. Sans doute, l'on peut dire que le chef de clan avait auparavant approprié le sol; en réalité, il n'en était que le propriétaire nominal et ne pouvait pas en disposer librement; les paysans avaient un droit d'usufruit héréditaire. Si, d'une part, ces derniers devaient une rente au chef, en retour, nous savons que le chef fournissait du bétail; en outre, il aidait les jeunes ménages à s'établir, etc. Au contraire, les nouveaux propriétaires anglais prétendaient diriger la production agricole de leurs terres à leur guise. Il y a un abîme entre les deux conceptions. C'est entre 1831 et 1835 que la commercialisation de la culture atteignit les Highlands. Ce fut l'éviction d'une grande partie des paysans qui durent émigrer dans les villes ou en Australie.

On sait qu'un phénomène analogue se produisit en Irlande. Chose curieuse, les Irlandais qui, chez eux, ne cessent de réclamer l'accession à la propriété de la terre, refusent les concessions qu'ils peuvent avoir gratuitement en Amérique; ils préfèrent accaparer à New-York les fonctions publiques à l'aide du fameux *Ring*[4].

LES HINDOUS. — Dans l'Hindoustan septentrional, la caste

1. *Science sociale*, t. XIX, p. 372.
2. *Id.*, p. 379.
3. *Id.*, p. 364.
4. P. de Rousiers, *La Vie américaine*.

des paysans, ou *vaïcyas*, est groupée en villages collectivistes.

Dans le Bengale[1], le sol appartient à la commune et est *partagé périodiquement* entre les paysans, dont la responsabilité est solidaire envers le fisc; dans le Pendjdab[2], la commune possède le sol et entretient les travaux d'irrigation nécessaires à la culture du riz.

Le travail dominant est la culture du riz et des légumes. Les productions spontanées manquent absolument par suite du tassement de la population. On sait que, dans le Bengale, la densité est de plus de 200 habitants par kilomètre carré, et les 9 dixièmes sont agriculteurs[3]. Dans ces conditions, l'art pastoral et la chasse ont disparu. La situation économique est, au fond, la même qu'en Chine, et il est naturel que, des deux côtés, l'on soit en présence d'associations collectivistes. Si, d'un côté, elles revêtent la forme familiale et, de l'autre, la forme villageoise, cela est dû aux origines différentes. Le Chinois était primitivement un pasteur, et l'Hindou, un chasseur-cultivateur; le premier vivait alors sous le régime du communisme de famille, le second sous celui du communisme de village. Ce communisme de village existe encore dans certaines parties de l'Hindoustan, dans le Kachmir[4], à Ceylan, etc.

Dans les villages hindous, l'autorité est représentée par le *conseil des cinq*, parfois réduit à un seul individu[5]. Au-dessus, il faut noter la domination compressive des castes supérieures. Enfin, il est inutile de s'appesantir sur l'*inéducation* du vaïcya résultant de la désorganisation familiale; nous avons vu plus haut que, contrairement à ce qui existe en Chine, la famille patriarcale n'existe pas chez le paysan hindou[6].

Ce dernier est *à l'abri de la concurrence* étrangère par le système même des castes, associations fermées héréditaires empêchant l'ascension des capables. Le vaïcya vit directement des

1. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. VIII, p. 337.
2. *Ibid.*, p. 237.
3. *Ibid.*, p. 637 et 644.
4. *Ibid.*, p. 650.
5. *Ibid.*, p. 650 et 651.
6. E. Demolins, *La Route*, t. I, p.

produits de sa culture et donne le surplus aux castes supérieures. Ces dernières seulement ressentent les effets du commerce, dont il ne faut pas exagérer l'importance. En 1880, le total des échanges dépassa 3 milliards, mais cela ne fait que 12 francs par tête, soit proportionnellement 20 fois moins qu'en France[1]. Avant l'ouverture du canal de Suez, il était bien moindre: vers le milieu du XVIIIe siècle, l'exportation ne dépassait pas 25 millions de francs[2].

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, nous constaterons, comme en Chine et en Russie, la culture routinière, l'insuffisance de l'émigration, les famines[3], le paupérisme. « La terre se divisant de plus en plus, le paysan n'arrive plus à se nourrir et à acquitter les taxes et les redevances[4]. »

Le vaïçya ne s'est pas trouvé partout à l'abri de l'action du commerce. Dans certaines régions, le Béhar par exemple, *les paysans sont endettés envers les commerçants, et sont presque devenus les esclaves de ces derniers*[5].

Les artisans (*soudras*) sont dans une situation plus terrible encore. Quoique, dans beaucoup de régions, les salaires quotidiens ne dépassent pas 30 centimes, certaines industries sont presqu'entièrement perdues et d'autres bien compromises[6]. Comme toujours, c'est la concurrence du machinisme qui tue ces ouvriers incapables de s'adapter aux nouvelles méthodes de travail, par suite de la compression séculaire de leur personnalité.

Aujourd'hui, l'Inde est sous la domination des Anglais, et l'action de ceux-ci tend constamment à *substituer la propriété privée à la propriété collective*[7].

Ajoutons que les conquérants exercent une œuvre de patronage sur les malheureuses populations de l'Hindoustan :

1. Élisée Reclus, *loc. cit.*, t. VIII, p. 660.
2. *Ibid.*, p. 660.
3. La famine enlève souvent 1/3 ou 1/4 de la population (*Ibid.*, p. 640).
4. *Ibid.*, p. 645.
5. *Ibid.*, t. VIII, p. 338.
6. *Ibid.*, p. 652 et 653.
7. Meyer et Ardrant, *loc. cit.*, p. 148.

1° Ils ont ramené la sécurité et la paix intérieure, et détruit le brigandage autrefois florissant[1];

2° Ils ont créé les premières bonnes routes[2], et, en 1853, le premier chemin de fer, ce qui rendra les famines moins fréquentes;

3° Ils étendent la surface cultivable, à l'aide d'irrigations nouvelles, de façon à parer au danger de la surpopulation.

Espérons qu'ils ne se borneront pas à une action matérielle et finiront par relever les individualités endormies de ces races communautaires.

De ce qui précède, nous pouvons dégager les lois suivantes :

Le collectivisme de village se développe naturellement, dans les pays où la culture, ne s'opérant plus sur un territoire vierge (culture nomade), continue cependant à s'appuyer sur les productions spontanées; quand celles-ci disparaissent, il peut se maintenir artificiellement, par une contrainte des Pouvoirs publics (castes hindoues) empêchant la commercialisation de la culture.

IV. — LE COLLECTIVISME D'ÉTAT.

Il se présente sous deux formes, qui correspondent aux deux genres du communisme d'État : la Cité militaire et le collectivisme des fonctionnaires.

La cité militaire. — L'histoire de Sparte va nous montrer l'évolution complète de la Cité militaire. Ce régime fut établi vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, à la suite de la conquête de la Laconie par les montagnards doriens. Chaque guerrier *reçut un lot égal de terrain,* transmissible au fils aîné; les autres fils recevaient chacun un nouveau lot. En somme, la Cité donnait une parcelle égale de terre à chaque homme arrivant à la majorité, et l'égalité sembla assurée; mais l'on dut faire la conquête de la

1. Ida Pfeiffer, *loc. cit.*, p. 100.
2. Elisée Reclus, *loc. cit.*, t. VIII, p. 640.

Messénie afin de donner des lots à tout le monde. La guerre dura vingt ans (743-723) et il fallut peu après réprimer une révolte qui dura dix-sept ans (685-668). Tout cela coûta beaucoup de sang; la population diminua et plusieurs lots se trouvant, par héritage, réunis sur la même tête, l'inégalité commença; elle s'accentua surtout pendant le VIe siècle. Mais avant d'arriver à la chute du collectivisme, il faut en continuer l'analyse. Malgré le brouet noir pris en commun, l'État spartiate n'était pas une institution communiste; le brouet n'était distribué qu'une fois par jour, et *les autres repas étaient privés*. Nous ne rencontrons plus la promiscuité des camps militaires; ici, le mariage est une institution régulière, et c'est là l'origine de la différence.

Les Spartiates étaient donc des rentiers faisant cultiver leurs terres par des esclaves, ou *hilotes*.

Quoique le gouvernement fût essentiellement républicain et démocratique (vis-à-vis des Spartiates qui seuls jouissaient des droits politiques), il était *despotique* relativement aux citoyens eux-mêmes. La vie privée était réglée dans tous ses détails. A partir de sept ans, les garçons, enlevés aux familles, étaient élevés par l'État et recevaient l'*éducation compressive* indispensable pour les préparer à la vie collectiviste. *Le luxe et le commerce étaient proscrits* : c'est, comme nous le savons, la condition indispensable au maintien d'un tel système. La seule monnaie permise était en fer, par conséquent très lourde, ce qui rendait les transactions très difficiles. Enfin, il fut défendu d'aliéner les propriétés. Toute cette réglementation fut vaine. Malgré tout, le commerce finit par se développer peu à peu. Les femmes se chargèrent de tourner la loi : elles amassèrent une certaine quantité de monnaie et acquirent ainsi une plus grande autorité dans la famille. L'usage des dots commença à se répandre : au temps des guerres médiques (Ve siècle), la vénalité avait envahi Sparte. Enfin, à l'époque de la guerre du Péloponèse (fin du Ve siècle), la loi permit les testaments et les dots ainsi que l'aliénation des terres. *C'en était fait du collectivisme.* Le luxe s'insinuait de plus en plus et les toilettes devenaient somp-

tueuses. Les ventes et les achats remanièrent tellement la propriété, qu'au temps d'Alexandre, les 2/5 des terres étaient aux mains des femmes.

Le collectivisme des fonctionnaires. — En *Égypte,* où ce type est le plus caractéristique, la nécessité de grands travaux hydrauliques amena l'organisation inéluctable du collectivisme d'État. Le sol est excessivement sec : c'est le Désert; une fois par an, cependant, il y a trop d'eau, par suite de la crue du Nil. Pour régulariser l'arrosage du sol, il fallait entreprendre des travaux formidables, construire des digues immenses, de nombreux canaux d'irrigation, etc. Aucun particulier n'était assez riche ni assez puissant pour le faire. De toute façon, il lui fallait la sanction des pouvoirs publics pour régler les conflits entre des millions de travailleurs, tous forcément solidaires pour le travail. Après l'inondation, chacun ne retrouvait plus son terrain, et il fallait une armée de géomètres pour retracer les limites des domaines, et une police puissante pour imposer leurs décisions. Par la force des choses, le chef de l'État, le Pharaon, prit en main la direction de tout le travail.

Dans l'ancienne Égypte, l'État possédait la terre, le bétail, les digues et les canaux[1]. Chaque année, *la terre à cultiver était partagée entre les paysans* organisés en associations de production, ou *nomes,* dirigées par un agent du gouvernement, le *Ropaït*[2]. Chaque nome était divisée en un certain nombre d'équipes commandées par un chef de chantier dépendant du Ropaït[3]. Ce dernier inspectait les travaux, présidait aux semailles et aux moissons, etc.[4].

La consommation ne se faisait pas en commun, chaque paysan gardait une part proportionnelle de son blé et le reste allait dans les magasins de l'État[5]. A quoi servait cette dernière

1. A. de Préville, *L'Égypte ancienne* (*Sc. soc.*, t. X, p. 348).
2. *Id.*, p. 351.
3. *Id.*, p. 347.
4. *Id.*, p. 359.
5. *Id.*, p. 91.

portion? Pourquoi le travailleur n'avait-il pas le produit intégral de sa récolte? Parce que l'État, propriétaire et capitaliste, percevait la part, qui, forcément, revient à la propriété et au capital. Il fallait bien nourrir les ouvriers chargés d'entretenir les digues et les canaux; il fallait bien nourrir les géomètres, les chefs de chantier, les ropaïts, les policiers; il fallait entretenir des guerriers pour défendre le pays contre les razzias des tribus pastorales; il fallait pourvoir aux professions libérales, etc. Ajoutons qu'une partie des provisions était mise en réserve pour les années de disette.

Dans ces conditions, pouvait-il être permis à un paysan de ne pas travailler et de vivre au détriment des greniers publics[1]. Non, *le travail forcé est une conséquence inéluctable de ce système;* c'est pourquoi on avait recours aux châtiments corporels, si la quantité de produits n'était pas fournie[2]. Le résultat fut que chacun ne donna que l'effort le plus strictement obligatoire, et il est certain que l'Égypte n'aurait pu supporter la concurrence de races autrement organisées. C'est ce que nous allons voir.

D'abord le paysan était *à l'abri de la concurrence,* puisqu'il ne consommait que son propre blé, qu'il se passait presque de vêtement et vivait dans une hutte de roseaux. *Les artisans ne travaillaient que pour l'État,* qui, en retour, leur donnait le blé indispensable à leur existence[3]. Il était défendu à chacun de changer de profession[4]. En somme, l'État était le seul distributeur et répartiteur des richesses, et tous les échanges se faisaient en nature[5].

Il n'y avait qu'un travail libre, et c'était celui des femmes[5]; tout le petit commerce de détail était entre leurs mains. On voit par là à quel point *le commerce s'adapte peu aux cadres collectivistes!*

Comme dans les Missions du Paraguay, l'État avait le mono-

1. A. de Préville, *Sc. soc.*, t. X, p. 90.
2. *Ibid.*, t. XI, p. 91.
3. *Ibid.*, p. 95. (Voir aussi Verneau, *loc. cit.*, p. 586).
4. *Ibid.*, p. 89 et 95.
5. *Ibid.*, p. 91.

pole des échanges avec l'étranger; il se faisait par l'intermédiaire des Phéniciens et des caravaniers chananéens.

Le système repose sur l'éducation compressive des classes supérieures et l'*inéducation des classes inférieures*. Le travailleur est soutenu, mais il ne peut s'élever. C'est la bête de somme qui travaille constamment par routine et sans changements, et cela de générations en générations. Le fellah actuel est au même point que le paysan contemporain des Pyramides.

Pendant *quatre mille ans*, l'Égypte a pu, à l'abri de la concurrence, continuer à subsister dans des conditions toujours les mêmes, et des œuvres artistiques admirables ne doivent pas nous faire illusion. *C'est le travail servile qui a permis ces constructions gigantesques*, destinées à frapper les imaginations en symbolisant l'omnipotence de l'État. « La pyramide de Chéops coûta trente années de fatigues, de sueurs, à 100.000 Égyptiens [1]. »

Comme les autres nations collectivistes, l'Égypte s'est montrée peu apte à résister à la concurrence étrangère. Le fellah raisonne peu et il lui semble indifférent que l'État soit entre les mains de tel ou tel tyran. Les faits prouvèrent qu'il était indispensable que l'Égypte fût conduite par un « bon tyran ». Quand elle eut perdu son indépendance, on la vit décliner peu à peu, parce que les travaux hydrauliques ne furent plus entretenus, et que l'excédant de blé fut drainé vers les pays étrangers sans aucune compensation en retour. « Sous Amosis, 20.000 cités couvraient les bords du Nil [2]. » Au temps de la domination romaine, elle avait déjà décliné et comptait 7.000.000 d'habitants; au XIXe siècle, elle n'en n'avait plus que 3.000.000. Toutefois, dans ces derniers temps, elle s'est relevée, et dépasse actuellement 5.000.000. Encore une fois, c'est l'intervention des races occidentales qui produit ce résultat. L'ouverture du canal de Suez, en développant les transactions, a multiplié les occasions d'emploi pour les indigènes. Déjà Méhémet-Ali s'était efforcé de copier l'Occident, surtout la France. Enfin, depuis 1882,

1. De Belloc, *Le pays des Pharaons*, p. 155.
2. *Ibid.*, p. 3.

l'Égypte est sous la domination de l'Angleterre. Dès lors, la culture s'est commercialisée de plus en plus : coton, canne à sucre, etc. ; des usines se montent, des chemins de fer sillonnent le pays. Enfin, les Anglais ont entrepris la restauration des anciens travaux hydrauliques; ils reprennent la tradition des Pharaons et augmentent la surface cultivable; ils jouent le rôle du bon tyran.

Il nous reste à faire le tableau de l'Égypte au moment où les Anglais ont commencé à prendre en main la direction du pays. On verra qu'il n'y avait pas eu de progrès depuis les temps antiques!

Les fours où l'on élève artificiellement les poulets sont les mêmes qu'il y a trois mille ans [1], et c'est toujours le nilomètre qui sert à mesurer la part en nature à prélever par l'État. On n'emploie ni engrais, ni charrue, ni herse, ni rouleau.

« Les villages des fellahs sont composés de misérables huttes de boue... enfumées, sans fenêtres... Pour tout costume, le fellah et la fellahine portent une grande chemise en cotonnade... Les paysans égyptiens sont d'une sobriété proverbiale. Ils se nourrissent habituellement de pain de farine de dourah, légèrement acide, qui forme souvent leur unique nourriture. Pourtant, le blé rapporte jusqu'à 100 pour 1 par semaille, et le fellah parvient, malgré son caractère indolent, à avoir dans l'année trois récoltes successives sur la même terre [2]. » Nous voilà, une fois de plus, en face d'*un peuple vivant sur un sol riche et qui reste pauvre par suite de l'organisation collectiviste de la production*. « Le fellah ne peut posséder la moindre parcelle de cette terre qu'il est obligé de cultiver pour les conquérants...; il n'a aucune émulation pour cultiver les terres qui lui sont données en concession, car il sait, par expérience, que s'il cultive bien toutes ces terres, s'il les rend prospères, on les lui reprendra, ou on l'accablera d'impôts. Il ne cultive que ce qui lui est nécessaire pour se nourrir [3]. »

Les fonctionnaires ont changé de nom, mais au fond ce sont

1. De Belloc, *Le pays des Pharaons*, p. 161.
2. *Ibid.*, p. 242.
3. *Ibid.*, p. 242.

les mêmes; les magistrats se nomment *ulémas* et l'arpentage est fait par des coptes. Le système des corvées est généralisé à outrance et les travailleurs sont conduits à coups de courbaches[1].

Ce despotisme a pour auxiliaire une *éducation compressive;* c'est pourquoi les Égyptiens n'ont aucune personnalité. Quoique très intelligents, s'ils ne sont pas dirigés, ils ne savent rien mener à bonne fin.

Quant aux femmes, considérées comme de véritables *bêtes de somme,* elles sont flétries à vingt ans : outre les travaux du ménage et les soins à donner aux enfants, elles doivent aider leur mari dans la culture, et le transport des lourds objets leur incombe : « C'est un long poème de souffrance que la vie d'une femme fellahine[2] ».

L'organisation de la *Fabrication* présentait les mêmes caractères antiques. Tous les métiers, toutes les petites industries sont divisés en corporations, qui se régissent elles-mêmes dans le cercle qu'elles embrassent, qui ont leurs statuts, leurs coutumes, leurs chefs[3].

Le commerce était encore peu intense. En 1885, les exportations se sont élevées à 285.000 francs et les importations à 225.000, soit en tout environ 500.000 francs ou 0 fr. 10 par tête.

En résumé, *le collectivisme d'État ne peut subsister que par la diminution artificielle de la concurrence étrangère, grâce à un despotisme inouï.*

Nous avons réuni les conclusions de ce chapitre dans un tableau semblable à celui que nous avons fait pour le Communisme. Le lecteur pourra ainsi faire la comparaison, et tirer les lois générales qui régissent le Collectivisme.

1. De Belloc, *loc. cit.*, p. 245.
2. *Id.*, p. 249.
3. *Id.*, p. 239.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU COLLECTIVISME

CLASSIFICATION. (D'après la complication croissante des groupements).			TRAVAIL. (peu commercialisé).	AUTORITÉ. (Forte et compressive).	CONCURRENCE. (Nulle, ou faible).	AVENIR. (Types en voie de disparition).
1° Collectivisme de Famille.	Cultivateurs - jardiniers (sol transformable complètement occupé).	Famille patriarcale comprimée (Chinois, Kabyles).	Culture jardinière et petit commerce.	Patriarche et Conseil de famille. Éducation compressive.	Réduite à l'intérieur du pays et nulle à l'extérieur.	Se désorganise par l luxe, le paupérisme et l'action de l'étranger.
2° Collectivisme de Corporation.	Artisans (recrutés dans familles communistes, ou collectivistes).	Artèles russes, corporations chinoises, etc.	Travail manuel simple et routinier.	Autorité des Anciens ou du chef élu. Éducation compressive.	Faible.	Disparaît devant le machinisme et les complications du travail moderne.
3° Collectivisme de Village.	Pêcheurs-cueilleurs.	Polynésiens.	Pêche et cueillette. Femmes font durs travaux.	Chef de village, ou Conseil. Inéducation.	Nulle.	Disparaît devant les Européens.
	Paysans à culture extensive (sol transformable peu occupé).	Famille patriarcale subordonnée (Celtes). Mir Russe, Dessa malaise.	Culture avec jachère et élevage. Femmes font durs travaux.	Chef de clan ou Conseil de village. Éducation compressive.	Nulle.	Evolue par l'action de races particularistes.
	Cultivateurs en sol complètement occupé.	Hindous.	Culture non commerciale par compression du système des castes. Femmes font durs travaux.	Conseil des cinq et système des castes. Éducation compressive.	Réduite artificiellement par le système des castes.	Evolue par l'action du commerce et des races particularistes.
4° Collectivisme d'État.	Cité militaire.	Sparte.	Impôt sur esclaves. Femmes font petit commerce.	Despotisme militaire. Éducation compressive.	Réduite artificiellement par la loi.	Disparaît par le développement du commerce et du luxe.
	Fonctionnaires.	Égypte.	Culture facile à l'aide de travaux hydrauliques extraordinaires. Femmes font durs travaux.	Despotisme du Pharaon et de ses fonctionnaires. Éducation compressive.	Réduite artificiellement par l'organisation sociale même.	Se maintient dans un milieu favorable.

IV

LES APPLICATIONS DU MONOPOLISME

D'après notre définition, le Monopolisme est caractérisé par *une action des pouvoirs publics, au moyen de monopoles qui restreignent la libre concurrence d'une façon permanente*. Ces pouvoirs publics peuvent être représentés par la Commune, ou par l'État. Nous négligeons la Province et le Canton dont l'intervention est plus rare. L'étude du monopolisme ne comportera donc que deux subdivisions.

I. — LE MONOPOLISME COMMUNAL.

Il peut être rural, ou urbain. Nous examinerons successivement ces deux formes, en commençant par la plus simple, celle de la commune rurale.

La commune monopoliste rurale. — Elle se manifeste sous l'influence de la production herbacée, dans les régions pastorales de la *Suisse* et de l'*Allemagne du Sud*. La nature montagneuse du sol y a fait prédominer la culture des plantes fourragères sur celles des céréales [1].

Prenons comme exemple une commune du *Jura bernois*, et voyons comment le travail est organisé.

1. Robert Pinot, *Science sociale*, t. III. p. 392.

D'abord *les terres cultivables sont devenues propriété individuelle*. Il n'y a plus de partages périodiques comme dans le village collectiviste.

Les pâturages et les forêts sont restés des *biens communaux*[1], qui constituent un *monopole* entre les mains des membres de la « bourgeoisie » : ils sont exploités par les « bourgeois », *suivant les indications des autorités villageoises*. Le fauchage du foin se fait à l'aide de *corvées obligatoires :* chaque famille doit fournir un certain nombre de journées de travail en rapport avec le nombre de vaches qu'il lui est permis de faire pâturer sur les communaux[2], et ce nombre est réglementé de la manière suivante : d'abord chaque bourgeois de la commune a un droit égal au pâturage; en second lieu, chaque propriétaire d'une terre cultivée a une part proportionnelle à la propriété privée qu'il possède dans la commune (sans distinction entre bourgeois ou autres[3]. Il y a donc la part des bourgeois et celle des propriétaires. Tout le monde peut être propriétaire, mais *le droit de bourgeoisie est un monopole*. Pour être bourgeois, il faut être fils de bourgeois, ou bien payer un droit d'admission avec le consentement des anciens bourgeois. Ce droit représente la valeur du travail de défrichement des premiers colons. Les produits du fauchage sont partagés de la même manière que les corvées. Quant à l'exploitation forestière, elle est réservée aux seuls bourgeois, et s'opère sous le patronage de l'État ou du Canton[4].

Les travaux de *fabrication* (objets en bois) occupent la plupart des hommes, de sorte que *l'exploitation agricole est faite presque exclusivement par les femmes*[5].

Remarquons que la concurrence existant forcément entre les artisans, les profits sont absolument individuels. Au contraire, dans l'exploitation agricole, la *concurrence est réduite* par l'exploitation commune.

1. *Science sociale*, t. III, p. 385.
2. *Ibid.*, p. 486 à 503.
3. *Ibid.*, p. 489 et 490.
4. *Ibid.*, p. 402 et 506.
5. *Ibid.*, t. IV, p. 385.

L'organisation communale est un obstacle à une émigration définitive sérieuse. En effet, la commune garantit à chaque membre, à titre de monopole, un droit d'usufruit sur les biens communaux, *tant qu'il y réside.* Les émigrants [1] n'ont d'autre but que d'amasser un pécule, afin de revenir au pays jouir de leur droit d'usufruit.

L'on conçoit que, dans ces conditions, *la race s'élève peu.* Il n'y a ni riches, ni pauvres, et tout le monde vit médiocrement [2], mais cependant à un niveau supérieur à celui des peuples étudiés jusqu'ici (Chinois, Slaves, Hindous, etc.). Le type ne s'élève pas, parce que l'argent amassé sert plus à reconstituer un domaine sans cesse partagé, qu'à augmenter le confortable de la famille [3].

Souvent, la commune fait des coupes dans la forêt et avec l'argent provenant de la vente du bois, elle peut, non seulement se passer d'impôts, mais prêter de l'argent aux jeunes ménages qui s'établissent et *jouer ainsi le rôle de banquier* [4].

Quand la population devient trop forte, on défriche la forêt, et la caisse communale se vide, tandis que les dépenses du budget deviennent plus considérable pour l'entretien des routes, l'éclairage, etc. Le village devient ville; la fabrication l'emporte sur l'art pastoral; *les biens communaux sont vendus*, et l'on est obligé de recourir à l'impôt [5]. Dès lors, ce n'est plus la commune qui domine les particuliers, parce que ce sont ceux-ci qui tiennent les cordons de la bourse, et c'en est fait du monopolisme.

Un type semblable, avons-nous dit, existe chez les montagnards de la *Souabe,* de la *Thuringe* [6], etc. Les biens communaux s'appellent *Allmend,* le travail agricole est fait par les femmes, tandis que les hommes sont des artisans groupés en

1. *Science sociale*, t. IV, p. 387.
2. *Ibid.*, p. 411.
3. *Ibid.*, t. VII, p. 372.
4. *Ibid.*, t. III, p. 510 et 511.
5. *Ibid.*, t. III, p. 498.
6. L. Poinsard, *L'Allemagne contemporaine* (*Sc. soc.*, t. XXV). Voir aussi P. Prieur, *Le Cercle de Souabe*, *Id.*, t. I.

fabriques collectives (luthiers, fabricants de jouets, etc.). Les étrangers à la commune ne peuvent s'y établir sans autorisation; la commune est obligée d'entretenir les indigents, mais, en retour, elle peut empêcher la mariage des ouvriers n'ayant pas des ressources suffisantes[1]. Cette dernière mesure n'a pas limité la population; elle n'a eu d'autre résultat que d'augmenter le nombre des naissances illégitimes. Une fois de plus est démontrée l'impuissance des pouvoirs publics à contrecarrer les phénomènes sociaux.

En *Hollande*, la prédominance des pâturages sur les terrains de culture a maintenu la *réglementation communale*. « Au Moyen Age, les pâturages hollandais étaient *propriété commune et inaliénable*. « Ces institutions anciennes succombèrent devant la puissance de la richesse *créée par le commerce* : les riches sociétaires, dit E. Reclus, firent cesser l'indivision. »

Une seconde cause a contribué à développer l'action collective dans *la région des polders*, depuis le Zuyderzée jusqu'à Dunkerque. C'est la nécessité d'élever des digues pour protéger les terrains conquis sur la mer. De là, la formation d'associations nommées *wateringues*. Elles existaient déjà du temps de Charlemagne[2], et étaient administrées par des chefs élus (*mœrmeester, dykgraeve*)[3]; elles possédaient leur trésor commun alimenté par les cotisations, et « de bonnes coutumes, obligatoires pour tous.... précisaient les droits et les devoirs de chacun[4] ».

La nécessité où les Flamands se sont trouvés de recourir à l'association paraît avoir eu pour effet d'*immobiliser la race*. On constate en effet que « le caractère flegmatique, apathique des habitants, leur attachement aux traditions du passé, leur éloignement instinctif de toute nouveauté, contraste avec les mœurs de la plupart des peuples voisins[5] ».

Ici, comme ailleurs, le système des associations forcées a nui

1. Janet, *Le Socialisme d'État*, p. 137.
2. Alph. Vandenpeerebomm, *Patria belgica*, t. II, p. 252.
3. *Ibid*, p. 249.
4. *Ibid.*, p. 247.
5. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 152.

à l'expansion de la race. On sait que la colonisation hollandaise est surtout administrative. Il faut en excepter le rejeton boer du Sud-Afrique, qui, du reste, est demeuré à un niveau peu élevé, et n'a pu développer ni l'industrie, ni le commerce [1].

Ces wateringues, qui, à l'origine, formaient de véritables ghildes rurales, ne jouent plus qu'un rôle effacé.

Quand la culture l'emporte sur l'art pastoral, comme dans les vallées et les plaines fertiles, *la disparition des pâturages et des forêts rend le groupement communal moins solide*. C'est alors qu'apparaît le *village à banlieue morcelée* qui subsiste encore en Champagne et dans certaines régions de l'Allemagne. Ici, la propriété individuelle domine. Seules, les parties laissées en jachère sont abandonnées à la vaine pâture pour permettre l'élevage des moutons. *L'individualisme triomphe.* L'autorité communale n'intervient plus que pour réglementer les méthodes de culture, et *ce reste de domination du groupe villageois sur l'individu a, comme toujours, pour effet de rendre le type stationnaire.*

« Ne pouvant limiter la pâture, ni traverser les parcelles emblavées par ses voisins, le cultivateur champenois est obligé de prendre sa terre à blé annuelle dans le quartier de la banlieue que l'usage indique à tous... ; il faut suivre servilement la culture de son voisin, sous peine de voir le fruit de son travail compromis, ou même détruit... C'est là une des plus fortes raisons qui maintiennent dans les plaines de la Champagne une pratique agricole routinière et rebelle aux perfectionnements [2]. »

Les dernières traces d'intervention communale disparaissent devant les nécessités de la culture intensive dans les plaines fertiles. Il en est ainsi dans la France du Nord-Est, dans la moyenne Belgique, dans plusieurs parties de l'Allemagne. Là, le développement des voies de communication a amené, au XIXe siècle, la spécialisation de la culture, ce qui demande des méthodes plus progressives et un capital plus élevé. Beau-

1. A. de Préville, *loc. cit.*, p. 164.

2. E. Demolins, *Le paysan et le bordier de la Champagne pouilleuse* (*Sc. soc.*, t. V), et A. de Préville, *Les sociétés africaines*, p. 255.

coup de paysans se sont vus dans la nécessité d'emprunter des capitaux et ont formé les associations de crédit rural connues sous le nom de *Caisses Raiffeisen,* dont la première fut établie en 1847. Tous les adhérents habitent le même village et tous les emprunteurs sont solidaires entre eux[1]. Ajoutons que cette institution a été impuissante à enrayer la crise agraire[2].

Sous l'empire des mêmes causes, les *associations de crédit pour les artisans allemands* se sont développées vers la même époque. On sait que la première fut fondée en 1852 par Schultz-Delitsch. Mais ici, les aléas sont plus grands et le cadre communal n'a pu s'y adapter. *C'est la valeur personnelle de l'artisan qui seule peut lui ouvrir un crédit*[3].

Ce qui précède montre comment la *complication croissante de l'industrie et du commerce amène la désagrégation des associations communales monopolistes.* Elles sont adaptées aux travaux de simple récolte, mais ne peuvent jouer qu'un rôle effacé dans les pays de culture extensive; elles sont décidément éliminées par les travaux de fabrication et de culture intensive.

Les communes urbaines. — En France, elles s'émancipèrent, au XII[e] siècle, de la domination féodale et formèrent alors de simples *agglomérations d'artisans.* Bientôt elles commencèrent à règlementer les conditions du travail des différents métiers, afin de constituer des *monopoles.* Dans le Nord de la France, c'est au XIII[e] siècle que le régime corporatif fut décidément constitué[4]. Le Midi fut plus lent à l'adopter; ainsi, à Toulouse, il n'atteignit toute son ampleur qu'au XV[e] siècle[5]. A ce moment, chaque corporation a sa caisse particulière pour poursuivre en justice ceux qui contreviennent au règlement. Non seulement, la corporation est *obligatoire,* mais on cherche à la rendre *héréditaire;* on exige un chef-d'œuvre difficile de la part de ceux qui ne sont pas fils d'un maître, pour pouvoir les évin-

1. Janet, *loc. cit.*, p. 148).
2. *Sc. soc.*, t. XXV, p. 353.
3. Janet, *loc. cit.*, p. 148.
4. E. Demolins, *Réglementation ou Liberté* (*Sc. soc.*, 2[e] sér., 1[e] fasc., p. 76).
5. *Ibid.*, p. 58.

cer[1]. On a vanté les bienfaits du régime corporatif en montrant qu'il avait organisé un système de secours mutuels contre les maladies, les accidents, etc. Sans doute, mais ceci peut être organisé en dehors de toute réglementation municipale, ou autre. Par contre, *le monopole corporatif a mis un obstacle au progrès des méthodes* et, par conséquent, à l'élévation des capables[2].

A la fin du XVI[e] siècle, l'autorité royale se substitua à celle de la commune pour la surveillance des corporations[3]. Le *monopolisme d'État* remplaçait celui de la commune. La cause de ce changement était *un certain développement des voies de communication :* Louis XI avait créé la poste et François I[er] cherchait à implanter la grande industrie par le protectionnisme. Le commerce se développait et chacun se sentait à l'étroit avec sa petite clientèle régionale. La concurrence, au lieu d'être limitée à une ville, s'étendait à toute la France. C'était un progrès et, comme tel, il fut accepté et même réclamé par les intéressés.

On peut formuler ainsi les lois du monopolisme communal :

Le monopolisme de la commune se développe chez les peuples influencés par la formation communautaire, qui vivent directement et principalement de l'art pastoral; il peut subsister sous une forme très atténuée chez ceux qui vivent de la culture extensive; il disparaît devant la culture commercialisée.

On ne peut ranger dans le monopolisme le soi-disant socialisme municipal de certaines villes anglaises. Une ville qui exploite elle-même les services publics qui lui incombent (éclairage des rues, tramways, etc.) ne fait pas plus de socialisme que celle qui les attribue à un entrepreneur quelconque.

II. — LE MONOPOLISME D'ÉTAT.

Nous distinguerons le monopolisme de la cité, ou petit État, de celui du grand État.

LA CITÉ COMMERÇANTE. — *Chez tous les commerçants exclusifs,*

1. E. Demolins, *Réglementation ou Liberté*, p. 40 et 41.
2. *Ibid.*, p. 83 et 84.
3. *Ibid.*, p. 69.

nous pouvons constater le déclin des associations familiales. On ne s'associe plus que temporairement, à trois ou quatre, entre parents ou amis. La famille patriarcale qui donne des associés forcés ne peut s'adapter au commerce.

Le déclin du patronage de la famille fait apparaître celui de la Cité, beaucoup plus vague et moins étroit. Chez les Phéniciens, les anciens Grecs et les Italiens du Moyen Age, *la Cité assurait à ses habitants le monopole du commerce avec certains pays.* Ce monopole résultait, soit de traités entre les cités, soit du secret jalousement gardé des routes de navigation. Ce dernier cas était celui des Phéniciens. Quant aux exemples d'entente, ils sont nombreux. Les Phéaciens de l'*Odyssée* avaient seuls le droit de commercer entre Schérie et Chalcis[1]; Sybaris avait le monopole du transit entre Milet et l'Etrurie; au moyen âge, Venise eut celui des Échelles de Levant et Gênes celui de la mer Noire. En résumé, comme le dit M. Demolins[2], dans l'antiquité, le grand commerce rencontrait beaucoup de difficultés et se faisait par monopoles.

Ce système ne pouvait subsister que si la cité avait la *force armée* nécessaire pour faire respecter son monopole par les cités concurrentes : il fallait avoir constamment recours aux armes. Que le lecteur se rappelle, par exemple, les guerres des Carthaginois, des anciens Grecs, de Venise et de Gênes, etc. Citons un fait entre tous, pour montrer l'ardeur de ces luttes. Au XIIIe siècle, à la suite de nombreux combats, les Gênois, ayant complètement défait les Pisans, firent obstruer l'embouchure de l'Arno, pour empêcher les navires d'entrer dans le port de leurs anciens rivaux.

De cet état de choses découlait fatalement la *forme despotique* du gouvernement à l'intérieur : il en était ainsi à Tyr[3], à Carthage[4], en Grèce[5], à Venise[6], etc. A l'aide de ce système, *la*

1. Ph. Champault, *Sc. soc.*, t. XXXVI, p. 48.
2. *La Route*, t. I, p. 255.
3. *Id.*, t. I, p. 331.
4. *Sc. soc.*, t. XVIII, p. 383.
5. *Id.*, t. XII, p. 233.
6. E. Demolins, *loc. cit.*, t. I, p. 368.

concurrence était atténuée : elle n'existait qu'entre les commerçants d'une même ville.

Le lecteur pourrait croire que ce système donnait aux commerçants le maximum de sécurité, puisqu'il leur assurait le monopole de la clientèle. En réalité, *cette sécurité était précaire* puisqu'elle était artificielle. Il suffisait qu'une autre cité devînt plus forte au point de vue militaire pour que le château de cartes s'écroulât subitement. Jamais, en effet, l'instabilité commerciale n'a été plus grande qu'à cette époque. Les Grecs et les Carthaginois supplantent les Phéniciens, Vasco de Gama double le cap des Tempêtes et les cités italiennes meurent, etc.

Aujourd'hui, le monopolisme de la Cité a disparu devant les grands États centralisés, qui se sont formés au commencement des temps modernes. Le commerce est devenu mondial et ne peut plus s'accommoder du Monopolisme.

Le grand État militaire colonisant en pays occupé. — L'exemple le plus remarquable est celui de *Rome* qui, dans l'antiquité, nous montre une cité agricole devenant un Empire.

Par suite de circonstances spéciales[1], la famille romaine s'est, plus que toute autre, dans l'antiquité, dégagée des idées communautaires, et la loi des Douze Tables ébranla la communauté, en conférant au père la liberté de tester. Mais la supériorité de ce peuple n'était pas assez marquée pour qu'il évinçât définitivement les peuples environnants; il ne put que les dominer. L'Empire se forma par une *colonisation en pays occupé*, ce qui nécessita une *forte organisation militaire.*

Par là, le type devait verser vers le socialisme d'État.

Le domaine public se nommait *ager publicus* et provenait des conquêtes faites sur les populations voisines. Les colons restaient citoyens romains, mais devaient se rendre à Rome pour exercer leurs droits. C'est ainsi que la Cité devint Empire. Elle acquit, par là, une puissance redoutable qui fut d'autant plus grande qu'elle s'enrichit par le pillage des richesses de l'Orient.

1. Voir E. Demolins, *La Route*, t. I, p. 7.

Depuis l'an 168 jusque l'an 30 avant J.-C., il n'y eut plus d'impôts, *ce qui permit aux sénateurs de se passer du contrôle des citoyens.* Bien mieux, ils purent déverser leurs faveurs, et les Romains s'habituèrent de plus en plus à cette idée que le rôle de l'État peut se résumer en ces mots : *Panem et circences!*

La liberté individuelle diminue de plus en plus. La *loi Voconia* (169 av. J.-C.) restreint la liberté de tester en la limitant à la moitié de l'héritage. Puis c'est la *loi Julia* (58 av. J.-C.), imitée de la législation grecque, qui donne aux filles le droit de forcer leur père à les doter, et qui rend cette dot inaliénable.

En province, les curiales sont *solidairement responsables* du paiement des impôts : il en est de même des corporations d'artisans. L'État se met à exploiter des mines, des ateliers de tissage, des fabriques d'armes.

L'individu est de plus en plus lié, de plus en plus comprimé. Et, par delà les frontières, les Barbares s'agitent ; ils attendent que le colosse s'affaisse pour le dépecer.

Ainsi, le *déclin de Rome est proportionnel à l'accroissement du socialisme d'État.*

Le grand État-banquier des pays isolés colonisés sous le régime de la culture commercialisée. — Les *colonies australasiennes* sont renommées pour leur socialisme pratique, et bien des esprits pensent qu'elles nous montrent le chemin par où va s'engager la race anglo-saxonne. C'est une simple apparence, ainsi que le prouve l'exemple de la Nouvelle-Zélande.

M. André Siegfried[1] constate d'abord que des lois agraires y ont été dictées sous l'inspiration des idées d'Henri George, mais que « ce mouvement en faveur de la nationalisation du sol a tourné court, pour se transformer en une croisade contre la grande propriété ». Cela veut dire que *les politiciens ont semé le collectivisme agraire, mais que les colons, en bons Anglo-Saxons, ont récolté la petite propriété!*

1. *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*, p. 160 et suiv.

Le gouvernement avance des capitaux aux colons pour leur permettre de s'établir. Où prend-il l'argent? En empruntant à des capitalistes anglais. *L'État néo-zélandais joue donc le rôle d'intermédiaire entre les prêteurs et les emprunteurs*, et, vu la distance qui sépare ces deux derniers, arrive à accorder de meilleures conditions que les banques privées[1]. Ce phénomène a créé, en Nouvelle-Zélande, la domination de l'État sur les individus, autant que cela est possible dans la race saxonne. Si l'endettement des colons envers l'État était perpétuel, ce serait l'établissement de l'esclavage déguisé, comme dans certains villages de la Russie, des Indes, de l'Amérique du Sud, etc. Il n'en est pas ainsi. Grâce à leur travail personnel, *les colons néo-zélandais remboursent annuellement leurs emprunts*[2], comme ont fait les Américains du Nord, comme jadis les Saxons anglais rachetèrent les corvées imposées par les conquérants normands. Par conséquent, on peut dire que, lorsque toutes les terres seront défrichées, le gouvernement colonial ne trouvera plus à prêter; *son rôle de banquier finira et avec lui son action monopoliste.*

Intervention du grand État dans l'industrie. — En *Allemagne*, le socialisme d'État avait le terrain préparé par le socialisme de la commune rurale dans les régions pastorales; par celui de la commune urbaine des petits artisans; enfin, par les tendances interventionistes de l'État prussien, issu, comme l'Empire romain, d'une colonisation militaire en pays occupé.

C'est au XVe siècle que les corporations de compagnons se forment, que le chef-d'œuvre apparaît, ainsi que les voyages d'apprentissage. Les corporations allemandes réglèrent non seulement l'établissement des patrons, mais même leur mariage, et cela jusqu'en 1859 en Autriche, et en 1862 en Bavière[3]. *Cette organisation ne put se maintenir devant les progrès du ma-*

1. A. Siegfried, *loc. cit.*, p. 165 et 175 et suiv.
2. *Id.*, p. 179.
3. Janet, *Le Socialisme d'État*, p. 35.

chinisme et le développement des voies de communication. Mais l'Allemand, habitué au patronage de l'État, souffrit bientôt de la concurrence. Depuis 1884, on a rendu aux corporations le privilège de pouvoir faire des apprentis, et l'État continue à contrôler leurs décisions; mais *il n'a pu rétablir leur monopole industriel*[1]. On ne remonte pas le courant.

En même temps, on organisa l'assurance obligatoire. En 1883, les ouvriers durent s'assurer contre les maladies, et, dans beaucoup d'endroits, ce furent des caisses communales qui s'en chargèrent[2]. L'année suivante, on obligea les patrons à s'assurer contre les accidents (y compris les crimes, les suicides, etc.) par l'intermédiaire des caisses corporatives. En retour, l'État dut garantir le paiement des indemnités, dont le taux était fixé par la loi[3]. Voici quelles furent les conséquences de cette législation : à Saarbruck, la durée moyenne des maladies, qui était de 16 jours en 1884, monta à 20 en 1896; les cas d'invalidité totale augmentèrent de 18, 8 à 54, 7 pour 100.000 ouvriers et les cas d'invalidité partielle de 67 à 117 de l'année 1881 à 1886[4]. Sans aucun doute, c'est une prime à l'affaiblissement de l'énergie de la race; c'est aussi une augmentation du fonctionnarisme : 20 % des recettes sont absorbées par les frais!

Les Allemands ont voulu *reconstituer les corporations, en les adaptant à la grande industrie:* ce sont les *cartells*, associations ayant pour but de *limiter la concurrence*, et de combattre l'avilissement des prix[5]. Ils ne subsistent qu'à l'aide d'un *tarif douanier protecteur* et de l'*appui actif du gouvernement*[6]. En Allemagne, l'État exploitant des chemins de fer est acheteur de grandes quantités de houille et de matériel. Tous les fournisseurs qui ont l'État comme principal client s'unissent et forment un cartell. C'est ainsi que naquit en 1877 le syndicat

1. Janet, *Le Socialisme d'État*, p. 152.
2. A. Siegfried, *loc. cit.*, p. 239.
3. Janet, *loc. cit.*, p. 230.
4. *Id.*, p. 272.
5. P. de Rousiers, *Les Syndicats industriels de producteurs*, p. 125 et 126.
6. *Id.*, p. 133 et suiv.

des fabricants de wagons du Nord, puis celui des houilles de la Westphalie en 1893, celui des fabricants de locomotives, de rails, etc., et, par répercussion, ceux de la fonte, des aciers demi-ouvrés, des tôles, etc. *Les cartells ne peuvent réussir que dans la production des articles bruts, peu ouvragés, où l'habileté ne joue qu'un rôle effacé*[1].

Voici quels sont les inconvénients des cartells :

1° La sécurité qu'ils donnent aux producteurs est achetée au *détriment des consommateurs*, qui paient plus cher qu'ils ne devraient. Les industriels allemands paient plus cher leur houille, leur fonte, que leurs concurrents étrangers, ce qui grève leurs prix de revient[2];

2° Les membres du cartell sont constamment contrôlés par un inspecteur, qui doit pouvoir pénétrer partout et feuilleter tous les livres. *Le fabricant n'est plus maître chez lui*[3];

3° Les usines qui réalisent un progrès dans la production sortent du cartell[4], lequel, en définitive, ne prospère que par le maintien du *statu quo;*

4° *L'intérêt éloigné est sacrifié à l'intérêt immédiat*[5]. En effet, les autres pays, en progressant, finissent par surmonter la digue opposée à leur concurrence, et la chute est d'autant plus irrémédiable et plus profonde qu'elle a été plus retardée.

Si l'on compare les cartells aux anciennes corporations, on constate que le lien communautaire est plus lâche. Plus l'atelier de travail s'agrandit, et plus le monopolisme est difficile.

En *Autriche*, où la grande industrie est peu développée, on a pu momentanément rétablir, en 1883, les corporations fermées. Il faut l'autorisation de l'État[6] pour être aubergiste, libraire, imprimeur, fabricant d'armes ou de machines à vapeur, etc.

1. *Id.*, p. 145 et suiv.
2. *Id.*, p. 176 et suiv.
3. *Id.*, p. 162.
4. *Id.*, p. 118 et 119.
5. *Id.*, p. 178 et 179.
6. Janet, *loc. cit.*

Peut-on soutenir que ce pays est le pionnier des idées nouvelles?

Dans la *Nouvelle-Zélande*, l'État a réglementé étroitement l'industrie : journée de huit heures obligatoire, minimum de salaire, arbitrage obligatoire, pensions de retraite pour la vieillesse. Cette législation a-t-elle donné l'essor à l'industrie néo-zélandaise?

Non, ce pays n'a pu résister à ces lois draconiennes qu'en protégeant les patrons par un tarif douanier prohibitif. La Nouvelle-Zélande a renoncé à développer l'exportation des produits industriels; *elle ne pourrait soutenir la concurrence* [1]. Au fond, c'est le consommateur qui paie les frais. En ce moment, il peut se donner ce luxe, grâce aux profits faciles de la culture en terrain vierge. La population relative ne dépasse guère 3 habitants par kilomètre carré. Il n'en sera pas toujours ainsi.

La *France* reprit, à la fin du Moyen Age, les traditions latines. Nous avons vu comment ce pays passa du socialisme de la commune à celui de l'État. Le système atteignit son apogée sous Colbert[2]. En 1673, les corporations furent rendues *obligatoires* pour toutes les industries. En 1776, *Turgot les supprima à la satisfaction générale*[3]. On sait que le monopolisme d'État n'a pas complètement disparu en France : le nombre toujours croissant des fonctionnaires le prouve.

L'*Angleterre* a été beaucoup moins atteinte. Le monopolisme communal s'y développa lentement[4] au Moyen Age, sous l'influence normande; mais il se borna aux villes qui, alors, étaient peu nombreuses et peu peuplées. Toute la population agricole lui échappait entièrement.

Quand la grande industrie se développa, au XVIe siècle, l'An-

1. A. Siegfried, *loc. cit.*, p. 140 et suiv.
2. E. Demolins, *Réglementation ou Liberté*, p. 71 et suiv.
3. *Id.*, p. 79.
4. C'est au XIVe siècle que les corporations fermées apparaissent avec la pratique du chef-d'œuvre.

gleterre ne passa pas au monopolisme d'État comme la France : « Elisabeth voulut, comme Henri II en France, donner une règle uniforme à tous les métiers ; elle prescrivit que nul, désormais ne pourrait être reçu compagnon, s'il n'avait fait sept ans d'apprentissage. La jurisprudence qui, en Angleterre, a presque la même force que la loi, restreignit l'application de cet édit aux métiers existant au moment même où il avait été mis en vigueur. Or, le nombre de ces métiers était limité, parce qu'il n'en existait que dans les villes incorporées et que le nombre de ces villes, petit à l'origine, comme il l'était en France, ne fut jamais augmenté. Ainsi le monopole corporatif se restreignit en Angleterrre tandis qu'il s'étendait en France. Henri II, en France, prétend incorporer tous les métiers, et, s'il n'y réussit pas, on a vu que son dessein fut poussé assez loin par ses successeurs. En Angleterre, au contraire, l'autorité des cours de justice limite le monopole aux villes, qui d'abord l'avaient déjà reçu, et dans ces villes mêmes, aux métiers alors incorporés [1]. »

Voilà qui est clair : *la Royauté n'a pu faire aboutir sa tentative, par suite de la réaction naturelle des individus qui, par leur origine saxonne, mettaient l'indépendance personnelle au-dessus de tout.*

En 1623, un édit déclara que les corporations ne pourraient plus acquérir de nouveaux privilèges. Vers la même époque, le *monopole des 200 commerçants de Londres fut supprimé*. Voici ce qui se produisit, et c'est un fait très remarquable : *l'industrie progressa dans les campagnes*, c'est-à-dire dans les régions qui échappaient complètement au monopole corporatif. Ainsi Birmingham, Liverpool, Manchester sortirent de terre. A Londres, le phénomène fut encore plus frappant : « Les maisons situées dans l'enceinte de Londres se louent mal, tandis que Westminster, Southwarck et les autres faubourgs prennent des accroissements continuels : *ils sont libres*, et Londres a 92 de ces compagnies exclusives en tous genres [2]. »

1. Hubert Valleroux, *Les corporations d'arts et métiers et les syndicats professionnels en France et à l'étranger*, p. 166-7.
2. Hubert Valleroux, *loc. cit.*, p. 169-70.

L'État anglais n'intervient que très prudemment dans les questions industrielles. *Il ne réglemente que le travail des faibles,* femmes et enfants.

L'Angleterre est le pays où l'individu est le plus débarrassé d'entraves. Aussi est-ce là que la grande industrie a pris naissance et a acquis son plus grand développement.

Seuls, les *États-Unis,* fondés par des émigrants de même race, se sont élevés plus haut, grâce à l'immensité des terres vacantes.

Quant à l'institution des *trusts,* elle n'a pas à proprement parler un caractère socialiste. Les trusts accaparent bien un monopole à leur profit, mais ce monopole, loin d'être soutenu par l'État, est, au contraire, *combattu par lui.* Il est le fruit de circonstances exceptionnelles et temporaires. Les trusts résultent, non d'un pouvoir trop grand de l'État, mais d'un pouvoir trop faible, qui n'a pu exercer aucun contrôle sur les chemins de fer, et mettre ainsi tous les concurrents sur le même pied au point de vue des transports. Le sentiment général de la nation américaine étant hostile aux trusts, il est à croire que l'État finira par trouver le moyen de rentrer dans ses attributions naturelles. Du reste, les trusts sont peu nombreux, limités à la production des articles peu ouvragés; ils ont peu entamé l'esprit d'initiative de la nation qui a encore trop à faire.

Si nous voulons résumer nos conclusions, nous dirons que *le Monopolisme d'État prend la forme de la Cité chez les commerçants exclusifs soustraits à la domination militaire des grands États; — qu'il prend la forme du grand État militaire pour les besoins de la colonisation en pays occupé; — celle de l'État-banquier pour les besoins de la colonisation des pays lointains sous le régime de la culture commercialisée.*

L'État omnipotent ne réussit à réglementer la production industrielle, que si le machinisme est peu développé et pour la production des articles bruts ou peu ouvragés.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU MONOPOLISME

CLASSIFICATION (D'après la complication croissante des groupements.)			TRAVAIL. (Peu atteint par le machinisme.)	AUTORITÉ. (Forte).	CONCURRENCE. (Atténuée).	AVENIR. (En voie de disparition ou maintenu artificiellement.)
1° Monopolisme communal.	Milieu rural.	Montagnards suisses et allemands, Wateringues, etc.	Culture pastorale et fabrication à la main.	Forte autorité corportative et communale.	Diminuée par production agricole intégrale.	Disparait avec les subventions forestières, ou la commercialisation de l'art pastoral.
	Milieu urbain (petite industrie).	Corporations du Moyen Age.	Fabrication à la main.	Forte autorité communale.	Diminuée par le système corporatif.	Disparu devant la concurrence industrielle.
2° Monopolisme d'Etat	Cités indépendantes (commerce).	Cités phéniciennes, grecques, italiennes.	Commerce extérieur et fabrication à la main.	Despotisme de la Cité militaire et indépendante.	Diminuée par traités commerciaux exclusifs garantis par force armée.	Disparu devant le commerce mondial et le machinisme.
	Grand Etat.	Empire romain.	Colonisation militaire en pays occupé.	Despotisme militaire.	Faible avec l'étranger.	Disparu.
		Colonies australasiennes.	Colonisation commerciale en pays isolé.	Forte autorité de l'Etat-banquier.	Diminuée par protection.	Disparaîtra avec les terres vacantes et la concurrence extérieure.
		France de Louis XIV.	Fabrication des articles bruts ou peu ouvragés.	Forte autorité du grand État militaire.	Diminuée par protection et primes.	Disparu devant les progrès de l'industrie.
		Cartells allemands.	Fabrication employant peu les machines.	Despotisme militaire.	Diminuée par protection et subsides.	Diminuera avec les progrès du machinisme.

V

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

Dans les chapitres qui précèdent, le lecteur a pu constater avec nous l'existence de lois gouvernant les sociétés humaines. Les lois sociales sont aussi rigoureuses que celles formulées par les autres sciences naturelles, et il n'est pas plus possible de les nier que de nier la gravitation universelle, ou l'affinité chimique. La connaissance exacte des lois sociales, loin de diminuer la liberté de l'homme, l'augmente, en lui permettant de les appliquer aux faits de tous les jours pour son plus grand profit. La machine à vapeur, en obéissant aux lois de la physique, a décuplé la force de l'homme. Le temps arrive où la machine sociale marchera dans des conditions analogues.

Pour connaître ces conditions, nous ne devons pas en rester à l'analyse pure ; il faut nous élever plus haut, et essayer de dégager quelques lois plus générales qui, dans l'état actuel de la science, paraissent régler l'évolution de l'Humanité.

Les lois du travail. — Si nous envisageons d'abord les *sociétés communistes*, nous pouvons facilement constater, qu'*en général, elles ne s'adonnent qu'aux travaux de simple récolte.* Il faut excepter les Slaves, les Incas et les Missions du Paraguay, qui se sont élevés aux travaux d'extraction et de fabrication, mais dans les conditions restrictives suivantes :

Elles ne s'adaptent qu'à la culture extensive et intégrale et se dissolvent devant la culture intensive commercialisée[1]. *Elles ne peuvent entreprendre que la petite fabrication à la main simple et routinière.*

En résumé, *les associations communistes ne résistent ni au travail intense et progressif, ni au commerce.*

Si nous passons aux *sociétés collectivistes,* nous les voyons aptes à un travail plus intense, parce que le lien communautaire est plus lâche, mais ce travail reste essentiellement routinier. *Elles ne s'adaptent qu'à la petite culture intensive,* où chacun consomme ses propres produits, vend le surplus pour arrondir le domaine, ou payer les impôts, et achète peu. *Elles se dissolvent par l'action du grand commerce international.* Dans l'industrie, *elles s'adaptent à une fabrication à la main simple et routinière et disparaissent devant le machinisme.*

En somme, *les associations collectivistes ne résistent ni au travail progressif, ni au machinisme, ni au grand commerce.*

Enfin, les *sociétés monopolistes,* où le lien communautaire est encore plus lâche, peuvent entreprendre un travail à la fois plus intense et plus progressif, mais elles *ne s'adaptent qu'à un machinisme rudimentaire, et disparaissent devant le grand commerce international.* Elles n'ont réussi à ébaucher le grand commerce que par le procédé rétrograde de la monopolisation des routes. Or, le machinisme fait chaque jour de nouveaux progrès, et le commerce pénètre peu à peu dans les régions les plus inaccessibles et les plus reculées. Le premier témoigne du triomphe de la science; avec le second, la civilisation s'étend sur la terre entière. L'Humanité s'élève par un mouvement lent, continu et fatal, que rien ne peut entraver.

Dans le tableau suivant, nous avons réuni, sous une forme frappante, le résumé des lois du travail :

1. On appelle culture intégrale, celle qui n'est pas commercialisée, c'est-à-dire, celle dans laquelle chacun tend à produire intégralement tout ce dont il a besoin pour sa consommation.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU TRAVAIL

GENRE SOCIAL	EXTRACTION	FABRICATION	COMMERCE
Communisme	Culture extensive.	Petite fabrication à la main.	Nul.
Collectivisme . . .	Petite culture intensive jardinière.	Grande fabrication à la main.	Petit commerce.
Monopolisme. . . .	Ébauche de la culture intensive.	Ébauche du machinisme.	Ébauche du grand commerce.

La situation de la femme suit une évolution analogue. Chargée des travaux les plus durs dans les sociétés communistes, où les hommes se dérobent aux travaux pénibles, elle voit sa position s'améliorer au fur et à mesure de la diminution de l'esprit communautaire.

Les lois de l'autorité. — De la comparaison de l'organisation des pouvoirs, dans les différentes sociétés, résulte la loi suivante :

Le despotisme est d'autant plus rigoureux que le groupement est plus étendu, parce que, à mesure que la communauté s'étend, on doit avoir recours à une contrainte plus dure pour maintenir l'ordre et la paix. L'autorité du patriarche, quoique absolue, est plus supportable que celle du roi des Incas ou du Pharaon. A Rome, le Pouvoir devint d'autant plus absolu que l'Empire s'étendit davantage, et, lorsqu'il faiblit, l'Empire s'effondra.

La compression de l'enfant devant préparer celle qui doit être imposée aux hommes, on verra l'évolution de l'éducation suivre une marche parallèle à celle de l'autorité. Nous avons étudié ici même cette question plus à fond [1].

La concurrence vitale. — Les membres des sociétés socialistes n'étant pas excités au travail par le mobile de l'intérêt

1. *Les trois formes essentielles de l'Éducation* (*Sc. soc.*, 2e sér., 22e fasc.).

personnel, ne sont pas capables de supporter la libre concurrence. D'où les trois lois que l'on peut formuler ainsi :

1° *Les groupements communistes ne se maintiennent que s'ils se suffisent à eux-mêmes et n'entrent pas en concurrence les uns avec les autres.* Ils ne sont donc possibles que dans les pays où la population est rare et où les communications sont difficiles.

2° *Les groupements collectivistes ne supportent qu'une faible concurrence extérieure*, par exemple, celle qu'ils se font entre eux ; mais ils ne supportent pas la concurrence des races moins communautaires. Ces associations ne sont donc possibles que dans les pays qui ont peu de rapports avec l'étranger.

3° *Les groupements monopolistes ne subsistent que s'ils sont en dehors de la concurrence des races particularistes.* De là, cet échafaudage de protections, de primes et de monopoles qui leur sont nécessaires.

Ces trois lois peuvent se condenser en une seule que l'on peut formuler ainsi :

Une association communautaire ne se maintient qu'à la condition de ne pas entrer en concurrence avec des organismes moins communautaires. En cas de concurrence, les individus qui la composent sont évincés, dominés, ou obligés de s'élever au même niveau que leur vainqueur.

Cette conséquence est très grave et nous permet d'apercevoir l'avenir qui s'ouvre pour l'humanité.

L'avenir de l'humanité. — La concurrence vitale, faible au début, quand la population est rare et dispersée, va en grandissant au fur et à mesure que les hommes se rapprochent. L'évolution devient alors de plus en plus rapide et prend une force que rien ne peut plus arrêter.

Les trois cas suivants peuvent se présenter quand deux races entrent en concurrence :

1° *Si elles sont à des niveaux très différents*, *la race inférieure*, c'est-à-dire la plus communautaire, *est rapidement éliminée.* Ainsi ont disparu, devant les Anglo-Saxons, les Peaux-Rouges, les Australiens, les Maoris.

2° *Si la différence est moins grande, la race inférieure est dominée et exploitée par la race supérieure.* Nous avons, par exemple, la domination du paysan slave par le Varègue scandinave d'où descend la noblesse russe ; celle des indigènes de l'Amérique du Sud par les Espagnols, des Vaïcyas hindous par les castes supérieures issues des Aryens ; des Égyptiens par les Anglais ; des Nègres par les Européens, etc. Généralement la classe inférieure tombe dans un état servile.

3° *Si la différence n'est pas très grande, la race inférieure se relève et évolue.* C'est ainsi qu'après avoir été conquis par les Francs, les serfs gallo-romains ont pu se racheter ; qu'en Écosse, certains éléments celtiques ont pu évoluer sous l'influence anglo-saxonne, etc.

Il arrive parfois qu'une race supérieure est momentanément dominée par une race inférieure guerrière. Mais au bout d'un certain temps, celle-ci finit par être éliminée. L'exemple le plus typique est celui des guerriers normands qui ont voulu établir le grand État absolu en Angleterre. Au bout de quelques siècles, les Saxons avaient complètement éliminé, par la seule force du travail personnel, l'aristocratie normande oisive.

Au fond, *c'est par le travail qu'on s'élève, et par l'oisiveté qu'on descend.* De là, deux courants en sens inverse qui remuent le corps social en faisant émerger les plus capables et en éliminant peu à peu les incapables. Ce mouvement est d'autant plus aisé que la liberté de la concurrence est mieux établie. Tout monopole, toute domination du groupe sur les individus retardent ce mouvement, découragent les initiatives et rendent le type stagnant.

Tous les faits montrent que, dans les sociétés occidentales, le niveau de la race s'élève constamment. Non seulement les salaires de l'ouvrier ont progressé, mais *il y a un nombre de plus en plus grand de propriétaires.* Ce fait a été reconnu par l'un des chefs du parti socialiste allemand, M. Bernstein [1]. Sans doute, le machinisme a amené la concentration des af-

1. *Socialisme théorique et pratique* cité par Mermeix, *Le Socialisme*, p. 237.

faires industrielles; mais ces grosses entreprises, loin d'être la propriété d'un seul individu, sont possédées par un grand nombre d'actionnaires. Ainsi, en Angleterre, par exemple, il y a plus d'un million de personnes qui possèdent des actions et sont capitalistes. *L'évolution économique se fait donc en sens inverse de celle prédite par Karl Marx*, qui, comme on sait, annonçait l'accroissement constant du prolétariat.

C'est par la concurrence vitale que les éléments supérieurs prédominent sur les autres, que l'homme acquiert une personnalité de plus en plus grande et que l'humanité s'élève.

Nous prions le lecteur de ne pas confondre la personnalité et l'égoïsme. On peut avoir une personnalité puissante et aider les autres; mais il y a plusieurs manières d'aider le prochain. On peut faire la charité, mais il faut s'appliquer à la rendre inutile autant que cela est possible. Pour cela, on peut agir de deux façons :

1° *En fournissant du travail*. C'est l'œuvre du pionnier social, qui défriche un nouveau territoire, qui fonde une nouvelle industrie, ouvre de nouveaux débouchés commerciaux, invente de nouvelles machines.

2° *En éduquant les individus*. On ne relève pas l'individu en bourrant son esprit de théories, mais en lui faisant acquérir l'expérience précoce de la vie et en lui inculquant des idées très hautes de dignité morale.

La vérité suprême est celle-ci : on ne rend pas une race plus riche, en répartissant la richesse d'une façon artificielle. Le seul moyen est de produire plus. Si l'on examine la loi des salaires, on verra nettement que ceux-ci sont proportionnels à la productivité de l'ouvrier, toutes choses égales d'ailleurs. D'après M. Schulze-Gauernitz[1], pour diriger 1.000 broches, il fallait, en 1880, 25 ouvriers hindous, ou 13 italiens, ou 7 allemands et seulement 3 ou 4 anglais! Qui peut trouver étrange que ces derniers aient le salaire journalier le plus élevé en faisant une journée plus courte?

1. André LIERS, *Le Travail*.

Quand l'individu est débarrassé de toute entrave, il se porte facilement vers les régions où la demande de bras surpasse l'offre. Au contraire, quand il compte sur sa famille, sur son entourage, sur son groupe, il reste fixé où il est et augmente l'offre.

L'initiative individuelle est donc le seul remède.

Mais si l'on veut, à toute force, instaurer les types archaïques du Collectivisme ou du Monopolisme, il faut supprimer les machines et empêcher les communications, mettre des droits de douanes énormes et rétablir les monopoles. Il faut, de plus, ériger un gouvernement despotique, et donner une éducation compressive uniforme. Il faut enfin interdire toute invention nouvelle.

Le Communisme lui-même n'est pas une chimère; nous l'avons vu par de nombreux exemples. Ce qui est une chimère, c'est de vouloir l'établir dans une société compliquée. Le seul moyen de réussir dans cette entreprise, serait de revenir aux travaux de simple récolte et, par conséquent, de retourner en arrière, à tous les points de vue. Or, il se trouve que cela est impossible, parce que les faits interrogés impartialement démontrent que l'évolution de l'humanité se fait en sens inverse.

En vérité, il ne faut pas prêcher aux hommes de travailler moins; il faut les rendre capables de produire plus et de savoir vivre indépendants.

Paul Descamps.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

ANNÉE 1906 31[e] LIVRAISON

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE

DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — Le vocabulaire social : Les formes du patronage, par M. Paul Descamps. — La vulgarisation de la Science sociale chez les Canadiens français, par M. Léon Gérin. — L'évolution de la musique, d'après la Science sociale, par M. Paul Descamps. — Les tribunaux spéciaux pour enfants, par M. Paul Bureau. — A travers les faits du mois, par M. G. d'Azambuja. — Cours de Science sociale. — Appréciations de la Presse. — Bulletin bibliographique.

La suite au verso.

*

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

N° 23. — L'Évolution agricole en Allemagne. **Le « Bauer » de la lande du Lunebourg**, par Paul Roux.

N° 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par Edmond Demolins.

N° 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par Louis Arqué.

N° 26. — **Les récents troubles agraires et la crise agricole**, par Henri Brun.

N° 27. — **Journal de l'École des Roches.**

N° 28 et 29. — L'Histoire expliquée par la Science sociale : **La Grèce ancienne**, par G. d'Azambuja.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulièrement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme et de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Edmond Demolins, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Sections d'études. — La Société crée des sections d'études composées des membres habitant la même région. Ces sections entreprennent des études locales suivant la méthode de la Science sociale, indiquée plus haut. Lorsque les travaux d'une section sont assez considérables pour former un fascicule complet, ils sont publiés dans la Revue et envoyés à tous les membres.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires* : 20 francs (25 francs pour l'étranger);

2° Pour les *membres donateurs* : 100 francs;

3° Pour les *membres fondateurs* : 300 à 500 francs.

BULLETIN

NOUVEAUX MEMBRES

MM.

A. Charonnat, minotier, Puteaux (Seine), présenté par M. Edmond Demolins.

A. Delestre, industriel, Paris, présenté par M. P. Cadot.

Paul Dematons, négociant, Bruxelles, présenté par M. F. Lanson.

Georges Gerson, Paris, présenté par M. Edmond Demolins.

Paul Giraud, industriel, Moscou, présenté par le même.

G. Giraud-Jordan, industriel, Paris, présenté par le même.

Mme A. Japy-Boigeol, Audincourt (Doubs), présentée par le même.

Mme de Laduye, Bourges, présenté par M. Louis Ballu.

Mme Lemesle, château de Planchoury (Indre-et-Loire), présentée par le même.

Dr P.-L. Normand, à Trois-Rivières (Canada), présenté par le Dr Bournival.

Mme S. Odrzwolska, Galicie (Pologne), présentée par M. Edmond Demolins.

S. Palachkovsky, Saint-Pétersbourg, présenté par le même.

M. Pingusson, négociant, membre de la chambre de commerce, Clermont-Ferrand, présenté par le même.

LE VOCABULAIRE SOCIAL

Les Formes du Patronage.

On appelle *patronage*, l'aide que reçoit la famille ouvrière d'une intervention étrangère, en vue de faciliter ses moyens d'existence et d'atténuer les crises des phases de l'existence.

Le patronage s'exerce, soit par l'abondance des productions spontanées, soit par l'action d'un homme capable et prévoyant. Nous allons signaler les variétés de ces deux formes du patronage.

I. Patronage des productions spontanées. — Il s'exerce sur les populations vivant, en tout ou en partie, des travaux de simple récolte. Nous avons donc le patronage intégral et le patronage accessoire.

1° *Le patronage intégral* s'observe chez tous les peuples vivant *exclusivement* des travaux de simple récolte. Il s'exerce par l'intermédiaire du patriarche ou du chef de village.

Le *patriarche* est le patron des familles vivant exclusivement de l'art pastoral (Mongols, etc.); il concentre en lui toutes les formes du patronage, parce qu'il détient tous les moyens d'existence, grâce à la transmission héréditaire du capital familial (troupeau), sans lequel il est impossible de vivre dans la steppe.

Le *chef de village* se rencontre chez les populations vivant de la chasse, de la pêche ou de la cueillette (Mincopies, Fuégiens, Esquimaux, Peaux-Rouges, Polynésiens, etc.). Il se substitue au patriarche, dont le pouvoir s'est éteint avec la disparition du capital familial. Son autorité est moins grande et plus instable que celle du patriarche, parce qu'il ne détient pas complètement les moyens d'existence : chacun peut en effet récolter facilement les produits du sol. Son principal rôle vient de la nécessité d'une direction et du maintien de la discipline, mais son prestige est purement personnel.

2° Le *patronage accessoire* se rencontre chez les peuples vivant accessoirement

des travaux de simple récolte. Il n'y a plus assez de terrain vague pour que l'on puisse vivre uniquement de l'art pastoral. Seuls, les plus prévoyants ont pu maintenir leur bétail, et, grâce à l'appui de leur richesse mobilière, ils peuvent patronner ceux qui ont perdu leurs troupeaux. Ils deviennent des *chefs de clan* (Kabyles, Celtes, Albanais, etc.).

II. LE PATRON PROPREMENT DIT. — Il apparaît quand les productions spontanées disparaissent complètement. La famille ouvrière subit alors une crise qui ne peut être surmontée que grâce à l'appui d'un patronage quelconque. Le patron peut être normal, substitué ou artificiel.

1° Le *patron normal* est celui qui détient à la fois la propriété et la direction du travail.

C'est par exemple le grand propriétaire résidant qui s'occupe lui-même de diriger la culture.

C'est aussi, comme en Chine ou en Bulgarie, le patronage de la famille patriarcale par l'intermédiaire du *conseil de famille* (E. Demolins, *Comment la Route crée le type social*).

C'est, dans l'Hindoustan, le patronage du *conseil de village*, car, par suite de la dissolution de la famille patriarcale, la communauté villageoise s'est substituée à celle de la famille. Ce patronage, moins efficace que le précédent, n'a pu empêcher l'exploitation du paysan par les castes supérieures.

2° Le *patron substitué* est celui qui ne possède la direction du travail qu'à titre de délégué du véritable propriétaire.

C'est, par exemple, l'*intendant* ou le *fermier*, qui remplace le propriétaire dans la direction de la culture.

C'est aussi, dans les pays où existe le socialisme d'État, les *fonctionnaires* délégués par le gouvernement propriétaire du sol (Égypte, Incas, etc.).

3° Le *patron artificiel* apparaît à défaut d'autres patrons. Il prend quelquefois la *forme religieuse*, soit en confréries *organisées*, comme dans les oasis du désert, soit par l'action des membres du *clergé*, comme en Bretagne, en Flandre, dans la plaine saxonne, etc.

Parfois, c'est le patronage des *politiciens* organisés en clans. Il se produit dans les pays où règne l'instabilité des pouvoirs publics, comme en France, etc.

Enfin, il se manifeste parfois sous la forme purement *commerciale*. C'est ainsi qu'on a vu, en Grèce et en Italie, de riches commerçants patronner directement ou indirectement les populations avoisinantes, en fournissant des capitaux, ou des débouchés, à l'agriculture et à l'industrie, ou en subventionnant les arts et les sciences.

P. DESCAMPS.

LA VULGARISATION DE LA SCIENCE SOCIALE

chez les Canadiens français.

(Communication faite à la *Société royale* du Canada).

I. — *Intérêt et importance des questions sociales à l'époque actuelle.*

L'étude des questions sociales s'impose plus que jamais à l'attention. D'une part, les phénomènes sociaux de tous ordres ont acquis, ces années dernières, un intérêt et une importance considérables. L'agriculture, l'industrie, le commerce s'organisent sur des bases nouvelles et beaucoup plus vastes; tout l'ancien ordre de choses se transforme; on prodigue les millions en entreprises et fondations de toutes sortes; on se dispute la possession de continents. Les événements se précipitent avec une rapidité surprenante et des résultats inattendus. D'autre part, nous sommes mieux en mesure que nous ne l'avons jamais été d'observer ces phénomènes en quelque pays qu'ils se produisent et d'en apercevoir les contrastes et les relations.

Or, si les phénomènes sociaux ont plus d'importance, et si nous sommes mieux en état de les observer, ces deux circonstances sont le résultat d'une même cause : l'évolution universelle de l'industrie et du

commerce, sous l'empire du machinisme. Car ce sont les découvertes scientifiques modernes, c'est l'emploi de la houille, de la vapeur et de l'électricité, ce sont les applications multiples et merveilleuses de la mécanique, c'est le développement des transports et des moyens de communications, qui, en décuplant la puissance physique de l'homme, donnent une telle valeur à toutes les manifestations de son activité.

De même, ces découvertes et ces inventions, en nous fournissant des moyens rapides et simples de transmission des nouvelles, en facilitant les voyages, en élargissant le cercle de notre vision et en multipliant les points de comparaison, nous permettent d'avoir vivement et constamment à l'esprit le spectacle de la vie sociale dans le monde entier.

Le machinisme n'est pas seul à donner aux phénomènes sociaux de l'époque actuelle une intensité et un relief particuliers; il faut tenir compte d'un autre ordre de faits, qu'on ne saurait confondre avec le précédent, et qu'on ne saurait, pourtant, en isoler tout à fait. Je veux dire l'ascendant acquis en ces derniers temps par les peuples anglo-saxons, ou plus exactement, l'expansion rapide de l'influence et de la formation particularistes, c'est-à-dire de l'influence et de la formation qui font prédominer le particulier sur le groupe, et portent à leur plus haut degré les aptitudes et l'activité de chacun. Tels sont les deux grands faits qui caractérisent la vie sociale de nos jours et en rendent l'étude d'un intérêt profond pour tous.

S'il est un groupe de l'humanité auquel l'étude des questions sociales s'impose plus particulièrement, c'est bien celui des Canadiens français. Il y a quelque cinquante ou soixante ans, il s'est produit, dans notre vie sociale, une crise qui dure encore, qui atteint même aujourd'hui le point aigu. Jusque-là les conditions de notre existence sociale et politique avaient été très simples; nous avions vécu, en grande partie, de la récolte de productions spontanées, de la course aux fourrures, de l'abatage et du flottage du bois des forêts vierges, d'une petite culture mixte et ménagère, sur un sol encore riche de sa fertilité première. Et, d'autre part, nous ne nous étions guère mêlés, ni inquiétés, de la gestion des affaires publiques, que d'autres administraient pour nous.

Mais l'évolution industrielle et commerciale, jointe à l'expansion de la race anglo-saxonne dans le monde, est venue changer tout cela; et les Canadiens français, presque du jour au lendemain, se sont trouvés engagés dans un mouvement de complication sociale et politique, qui s'est beaucoup accéléré, ces années dernières. Les productions spontanées disparaissent ou s'éloignent (c'est le cas des fourrures); ou, du moins, leur exploitation se transforme, s'industrialise (c'est le cas du bois, du poisson); la culture se développe et tend, elle aussi, à prendre un caractère industriel et commercial; la grande exploitation minière et la grande fabrication s'installent sur nos bords; les chemins de fer et autres moyens de communication étendent leurs réseaux de tous côtés.

Tandis que l'ordre économique va ainsi se compliquant, les Canadiens français sont appelés à gérer des intérêts locaux, municipaux, provinciaux de plus en plus importants, à prendre une part de plus en plus directe, de plus en plus active, à l'administration de la chose publique.

Or, en même temps que cette évolution se produit, nous sommes mis en concurrence sur notre propre territoire avec des races étrangères, dont une, au moins, est beaucoup mieux dressée que la nôtre à l'initiative privée, à la pratique du gouvernement autonome et du nouveau régime économique et social. Mais ce n'est pas tout : la différence de langue, de croyances, et plus que tout le reste peut-être, la différence de formation sociale, nous tiennent à l'écart des Canadiens anglais; et, comme ce sont eux qui tirent de beaucoup le meilleur parti des moyens d'action mis à la portée de tous par le nouveau régime social, il s'ensuit que les bienfaits de ce nouveau régime profitent surtout à nos concitoyens anglais, et même, à certains égards, se retournent contre nous.

Mais voici une dernière circonstance qui

donne à cette situation un caractère d'exceptionnelle gravité pour nous : la masse de notre population entre dans ce mouvement sans préparation, à son insu, presque à son corps défendant. Au sein de la complication croissante de l'ordre social, elle conserve le mode d'éducation, les aspirations modestes et l'organisation simpliste qui lui ont suffi dans les anciens jours. Parmi nos dirigeants, de nombreux esprits, — et des plus influents, — voient d'un mauvais œil l'avènement du nouvel ordre de choses et réagissent contre lui : d'autres sont indécis ; et d'autre encore, persuadés que ces caractères nouveaux de la vie sociale vont s'accentuer de plus en plus, demandent que nous nous y adaptions le plus rapidement et le plus complètement possible. De là le désarroi dans les idées courantes ; de là, aussi, la pressante nécessité de nous appliquer sérieusement à l'étude des questions sociales, si nous voulons y voir clair et nous orienter.

II. — *Comment étudier les questions sociales.*

Ainsi donc, l'étude des questions sociales s'impose ; elle s'impose tout particulièrement à nous Canadiens français. Mais comment faut-il les étudier ? Faisons la revue des méthodes généralement suivies, et choisissons celle qui nous paraîtra la meilleure.

Et d'abord, un mot de ceux qui n'ont pas de méthode, qui, à vrai dire, n'étudient pas les questions sociales. C'est la masse des inintelligents, des ignorants, des insouciants, des imprévoyants, à qui il faut ajouter ceux, en très grand nombre, qui se laissent trop absorber par leurs occupations quotidiennes pour s'arrêter à autre chose. Dans la pratique, la question sociale se pose pour eux à chaque instant, puisqu'ils ont une profession, gagnent salaire, sont propriétaires ou locataires ; puisqu'ils ont des enfants à élever ; puisqu'ils sont mis, dans les buts les plus divers, en relations avec leurs semblables, qu'ils sont appelés à contribuer au maintien des écoles, aux frais du culte, à prendre part au gouvernement de la chose publique. Mais de même que M. Jourdain, chaque fois qu'il ouvrait la bouche, faisait de la prose « sans le savoir », ces imprévoyants et ces affairés font de la science sociale « sans le savoir » ; et on ne doit pas s'étonner, dès lors, si leur science sociale ne vaut pas mieux, la plupart du temps, que la prose de M. Jourdain.

A côté ou au-dessus de la masse populaire, généralement dépourvue d'idées en matière sociale et pour qui tout est affaire de routine, on observe, dans la vie courante, des personnes à activité intellectuelle plus grande, qui sont moins complètement absorbées par la vie sensuelle et extérieure, par le souci du pain quotidien, et que leur situation amène parfois à s'occuper de questions sociales. Mais, pour ne les avoir aperçues ou étudiées qu'au hasard et à travers les idées toutes faites de leur milieu ou de leur état de vie, elles n'ont nécessairement de ces questions qu'une vue assez courte et incertaine.

Le préjugé le plus grossier, et peut-être le plus répandu, est celui qui fait de la race, du type social, une question de sang, de constitution physique. Le dicton anglais « *blood will tell* », en est l'expression banale. Mais, en outre, on peut dire que chaque classe de la société a, en matière sociale, son préjugé, sa théorie particulière et plus ou moins fausse. Les médecins expliquent parfois la marche de l'histoire au moyen de la physiologie et de la pathologie humaines et ramènent toute la question sociale à l'atavisme et à l'hygiène ; tandis que les littérateurs et les philosophes, au contraire, ramènent tout à la culture intellectuelle ou à une vague psychologie. Les prêtres confondent souvent la science sociale avec la morale ou la religion ; et, de leur côté, les avocats et les hommes politiques croient pouvoir tout régler à l'aide de textes de loi s'inspirant des « éternels » principes du droit. Enfin, dans un ordre d'idées connexe, il est curieux de noter que, pour la classe bourgeoise, un enfant « bien élevé » est celui qui a de jolies manières, comme si la gentillesse était le but suprême de l'éducation.

Sans doute, ces opinions sociales qu'on entend exprimer couramment ne sont pas

toutes fausses d'une manière absolue. Il est incontestable, par exemple, que la constitution physique, que la culture intellectuelle, que l'enseignement religieux sont des facteurs sociaux de premier ordre. Mais l'erreur vient de ce que, faute d'analyse, on leur attribue une influence trop générale ou trop absolue, de ce qu'on ne tient pas compte d'autres facteurs qui exercent une action concurrente et modificatrice.

Or, ces préjugés populaires, ces erreurs courantes, ces aperçus incomplets, cette insuffisance de méthode, se retrouvent plus accentués dans les livres. On peut répartir en deux classes la plupart des écrivains qui ont abordé l'étude de ces questions; ceux qui ne recourent pas à l'observation; ceux qui recourent à l'observation, mais d'une manière incomplète et non méthodique.

Les théoriciens purs prennent pour point de départ quelques données abstraites empruntées à la tradition, ou parfois à la philosophie, à la théologie ou au droit, et ne recourent aux faits que dans la mesure où ils établissent la vérité de ces doctrines. Par exemple, ils posent en principe que « Dieu est l'auteur de la société civile », et s'appliquent à le démontrer par le raisonnement pur, ou en s'aidant de quelques faits d'observation. Cette méthode, dite *a priori*, où l'on commence par poser en principe la conclusion même à laquelle on veut aboutir, n'est utilisable qu'en ce qui regarde certaines vérités très générales et généralement reconnues. On court risque de s'égarer, ou de rester en chemin, dès qu'on veut l'appliquer à une élucidation plus particulière du sujet.

En effet, en matière sociale, les vérités révélées, traditionnelles, transcendantes, sont tellement peu nombreuses; et, d'autre part, les phénomènes sociaux, surtout de nos jours, sont tellement compliqués et importants, que la déduction abstraite ne saurait plus, en cette matière, nous guider sûrement et complètement [1].

Dans ces circonstances, il devient nécessaire de recourir à l'observation. Cela ne veut pas dire qu'en science sociale on ne doive pas tenir compte de l'enseignement philosophique et religieux; mais cela veut dire que ces deux ordres de connaissances ne sauraient se confondre.

Aujourd'hui, il ne se trouve plus guère d'esprits qui soient disposés à traiter les questions sociales par la méthode du raisonnement pur appliqué à des idées abstraites. On recourt, ou on se targue de recourir, largement aux faits, que ces faits soient de simples données historiques, statistiques ou obtenues de seconde main, ou qu'ils soient le fruit de l'observation directe. Mais, dans la plupart des cas, la manière dont on recueille ces faits, dont on les groupe, dont on en tire des conclusions, n'est aucunement méthodique.

Notons, en premier lieu, les sociologues psychologues, qui échafaudent des systèmes plus ou moins simplistes sur des observations rapides et très générales. Tels sont, parmi les modernes, Condorcet, avec sa théorie de la perfectibilité indéfinie du genre humain; Michelet, avec son idée du triomphe graduel de la liberté; Comte, avec sa loi des trois états successifs de l'humanité. Tels sont encore, parmi les contemporains, Gabriel Tarde, en France, Giddings et Small, aux États-Unis. Tarde explique l'évolution sociale au moyen de trois principes essentiels : l'imitation, l'opposition, l'adaptation. D'après M. Vincent, de l'université de Chicago (voir au mot *Sociology*, dans l'*Encyclopedia Americana*), Giddings pose, comme principe fondamental de toute société, le sentiment de l'espèce et son complément la similitude psychologique. Mais d'où provient cette similitude psychologique, on ne le dit pas. Small, de son côté, groupe toute sa science sociale autour de ces six con-

1. « On m'objectera peut-être que les principes sur l'ordre social, les devoirs de l'individu dans la société, sont enseignés dans le manuel de Philosophie. A cela je fais remarquer l'incomplet et l'imperfection, au gré de nombre de professeurs, de la partie du droit social dans Zigliara. Si l'on veut être de franche composition, on devra de même admettre que nous pouvons bien ainsi donner à nos élèves certaines notions théoriques et spéculatives, rien qui oriente une vie, rien qui laisse des convictions agissantes. » *La préparation au rôle social*, par l'abbé L.-A. Groulx, professeur au collège de Valleyfield, dans la *Revue ecclésiastique*. Valleyfield, mai 1905, p. 269.

cepts : la santé, la richesse, la sociabilité, la science, la beauté, la droiture. On le voit, la science des sociétés reste encore ici dans une étroite dépendance de l'abstraction philosophique.

A cette catégorie se rattachent ces nombreux écrivains à mentalité complexe et nuageuse, à la fois philosophes, littérateurs et poètes, qui recourent constamment à « l'âme » pour tout expliquer, ou se dispenser d'expliquer, et qui semblent croire que l'humanité n'est pas une, que chaque race a été l'objet d'une création spéciale.

Après les théoriciens purs, qui font fi de l'observation, après les psychologues qui recourent en passant aux données positives pour se replonger aussitôt dans les abstractions, nous avons les savants et les érudits qui accumulent les faits et les renseignements d'intérêt social. Depuis Aristote, depuis Montesquieu, nombre d'écrivains se sont attachés à mettre en lumière l'influence du milieu physique, de la configuration du sol et des eaux, de la nature du sous-sol et du climat sur les tempéraments humains et sur l'ordre social. Les anthropologistes ont relevé les points de ressemblance entre l'homme, l'homme primitif, surtout, et les animaux supérieurs. Les ethnologues ont groupé les races humaines suivant leurs caractères physiques les plus apparents, comme la couleur de la peau, la forme du crâne, la couleur et la conformation des cheveux. Les philologues ont fait la comparaison et la classification des langues et des idiomes parlés par les divers groupes de l'humanité. Les économistes ont élucidé les problèmes relatifs à la production, à la répartition et à la distribution de la richesse. Enfin, certains historiens, comme Fustel de Coulanges et Taine, se sont appliqués à démêler l'enchaînement des phénomènes sociaux, suivant l'époque et le lieu. Bref, à mesure que se sont constituées les sciences physiques et naturelles, à mesure que se sont élargies et précisées les recherches historiques, les questions sociales ont été éclairées d'un nouveau jour, et il s'est trouvé des écrivains pour signaler, — en les outrant et les faussant parfois, — les relations découvertes entre l'ordre social et l'ordre physique et naturel [1].

Mais c'est à peine encore de la science sociale ; du moins, celle-ci reste-t-elle dans une dépendance étroite des sciences dont on la fait dériver. Ainsi, Herbert Spencer, chef de l'école dite biologique, s'applique surtout, ainsi que ses disciples, à montrer les similitudes entre l'organisme biologique et l'organisme social ; et pour le docteur Létourneau, la sociologie n'est qu'une annexe de l'anthropologie et de l'ethnographie. Taine, qui a semblé près de trouver la formule juste, a le tort d'aller directement des phénomènes physiques et naturels aux phénomènes psychologiques et sociaux, sans passer par le travail, lien nécessaire entre les uns et les autres. Quant aux économistes, ils se bornent à étudier la production, la distribution, la répartition de la richesse, c'est-à-dire une seule classe des phénomènes sociaux, et non pas la plus fondamentale. Leur conception n'est pas assez compréhensive pour servir de base à la science sociale.

Certes, il serait injuste et présomptueux de prétendre que ces chercheurs et observateurs, quelques-uns esprits puissants, qui, en grand nombre depuis un siècle, se sont appliqués à donner aux études sociales à la fois plus de précision et d'envergure, n'ont pas mis au jour bien des vérités partielles et fait progresser sensiblement nos connaissances en matière sociologique. Mais il n'en est pas moins vrai qu'aucun d'eux ne parait avoir dégagé nettement et complètement l'objet et la méthode propres de la science des sociétés humaines.

Il me reste à signaler à l'attention une école de science sociale, dont la doctrine, encore assez peu connue, il est vrai, me semble avoir plus que toute autre le caractère scientifique. Cette école a défini plus exactement qu'aucune autre l'objet de la science sociale ; seule, elle a sa méthode d'observation, sa nomenclature et sa classification des phénomènes sociaux,

1. Tout récemment encore, le professeur Ireland, de l'université de Chicago, s'appliquait très sérieusement à démontrer que le climat de la zone torride a pour conséquence nécessaire le despotisme politique. Voir *The eview of Reviews*, septembre 1905.

ainsi qu'une classification provisoire, mais très éclairante, des sociétés anciennes et modernes. Je veux parler de l'école de science sociale de Paris, dont l'enseignement est fondé sur la méthode d'observation établie par Frédéric Le Play et complétée par Henri de Tourville.

C'est l'honneur de Frédéric Le Play, d'avoir, le premier, par sa méthode des monographies de familles ouvrières, indiqué à la science sociale une voie nouvelle, sûre et féconde, et d'avoir, au moyen d'observations poursuivies durant vingt-cinq années, surtout en Europe, signalé quelques-uns des facteurs de la prospérité des nations.

C'est l'honneur d'Henri de Tourville d'avoir remarquablement défini les éléments et agrandi le cadre de la monographie de Le Play, d'avoir ainsi doté la science sociale d'un véritable instrument de précision, et de nous avoir donné une vue beaucoup plus nette et large des lois qui régissent les sociétés humaines.

C'est l'honneur de M. Edmond Demolins d'avoir été le principal collaborateur d'Henri de Tourville, le vulgarisateur par excellence, et l'homme d'action de la science sociale.

(Après avoir indiqué l'objet de la science sociale et expliqué les divisions de la Nomenclature sociale, M. Léon Gérin poursuit ainsi :)

III. — *Comment vulgariser la science sociale.*

Il n'y a rien dans la science sociale elle-même qui s'oppose à sa vulgarisation. Elle est accessible à la plupart des esprits.

Le simple mot de science ne doit effrayer personne. La science n'est après tout que la mise en ordre de nos connaissances sur un sujet donné. C'est une opération un peu semblable à celle de la femme de ménage qui range les meubles d'un appartement.

Cela est d'autant plus vrai qu'il s'agit ici d'une science d'observation, c'est-à-dire d'une science qui s'occupe de phénomènes tombant directement sous les sens, et facilement saisissables par l'esprit. Et, de toutes les sciences d'observation, la science sociale doit bien être la plus accessible, puisqu'elle nous parle de faits dont nous sommes tous les jours les témoins, comme des moyens d'existence et du mode d'existence des familles, d'influences dont l'action se fait sentir constamment sur nous, au foyer de chacun de nous.

Mais si la science sociale par elle-même n'offre pas d'obstacle à sa diffusion, il faut reconnaître qu'il existe en dehors d'elle, du moins au Canada, deux obstacles sérieux : l'apathie de la masse; le manque de loisirs chez les adeptes.

Il est certain que le désir de s'instruire et l'habitude de la réflexion sont très peu répandus chez le peuple et que même l'effort intellectuel le plus léger inspire une sorte d'horreur à beaucoup de gens.

Il est certain également que ceux qui s'adonneront avec assez d'ardeur à l'étude de la science sociale pour en devenir les adeptes convaincus, trouveront difficilement le temps, — absorbés qu'ils sont par la poursuite du pain quotidien, — de faire autour d'eux une propagande vigoureuse et suivie.

Toutefois, aucune de ces difficultés ne me paraît insurmontable.

Et d'abord, pour que la science sociale se vulgarise et exerce une influence sur la masse, il n'est nullement nécessaire que son enseignement atteigne directement la masse. Il suffirait que les membres les plus intelligents de la classe ouvrière fussent imbus des vérités fondamentales pour que graduellement tout leur voisinage fût plus ou moins pénétré des mêmes vérités.

Je suppose, par exemple, que, dans un milieu quelconque, deux ou trois pères de famille prospères et considérés ne manquent jamais l'occasion de faire comprendre à leurs enfants, à leurs amis, que tout homme qui se respecte doit chercher à se suffire à lui-même, à n'être pas à charge aux autres; ou encore, qu'il y a plus de mérite à s'élever dans une profession manuelle, à devenir chef de métier dans l'agriculture et l'industrie, que

membre médiocre d'une profession libérale déjà encombrée, ou fonctionnaire dans une administration déjà surchargée. Il me paraît très raisonnable de croire que ces idées feraient petit à petit leur chemin dans les réunions de famille, ou dans les cercles d'amis fumant la pipe au coin du feu, et qu'elles seraient avant longtemps comme l'atmosphère intellectuelle de la localité.

Quant à ceux qui devront faire une étude plus approfondie de la science sociale et s'occuper plus spécialement de la propager, il ne sera nullement nécessaire qu'ils négligent pour cela leurs affaires personnelles ou qu'ils s'imposent une tâche par trop pénible. S'ils poursuivent leurs études méthodiquement, il leur suffira de quelques heures par semaine pour y faire de sensibles progrès ; à mesure qu'ils pousseront ces études, l'intérêt en grandira, de telle sorte que, même les plus occupés d'entre eux, trouveront moyen d'y donner suffisamment de temps pour devenir d'utiles collaborateurs.

Mais la condition indispensable, à mes yeux, c'est que tous poursuivent leurs études d'après une méthode commune d'observation, sans quoi il n'en saurait résulter que la confusion et le découragement.

J'ai fait voir précédemment que la science sociale, tout en tenant compte des autres ordres de connaissances, tout en les utilisant même, devait, à cause de la nature spéciale et l'importance de son objet, se constituer séparément.

Or, de la même manière que la science sociale ne saurait se constituer et progresser que par sa méthode propre et ses adeptes spéciaux, elle ne saurait, suivant moi, se propager, se vulgariser que par le moyen d'organismes spécialement fondés pour cette fin.

Il ne faudrait pas croire, par exemple, que l'homme politique, comme tel, ou que le prêtre, comme tel, suffisent à cette tâche.

L'action du politicien, lorsqu'elle ne devient pas abusive, ne s'exerce guère que sur la vie publique. La vie privée, beaucoup plus importante pourtant, lui échappe à peu près complètement.

Le prêtre exerce bien une action, et une action parfois très forte, sur la vie privée, mais surtout en ce qui regarde la moralisation de l'individu et le maintien de ses croyances religieuses, et il s'en faut de beaucoup que cela comprenne tout le champ d'action de la science sociale.

L'erreur jusqu'à présent paraît avoir été de reléguer au second rang l'étude méthodique et l'action personnelle. On a fondé des sociétés sous le patronage de sommités du monde ecclésiastique ou politique ; sociétés ne comprenant qu'un fort petit nombre de membres sérieux, qui étudient, ou ont étudié autrefois les questions sociales (et encore sans méthode) ; et l'action de ces sociétés se borne à quelques conférences, où un auditoire, parfois nombreux, reçoit l'impression superficielle que peuvent laisser quelques instants de passagère et distraite attention [1].

Au lieu de ce type de société à grand déploiement mais à résultats faibles, ne pourrions-nous pas établir de petits cercles dans lesquels chaque membre compterait, où chacun étudierait, instruirait ou agirait, mais tous se guidant d'après une méthode commune et tendant vers un même but ? L'établissement d'un société centrale pourrait avoir son utilité, mais après coup, lorsque les matériaux en auraient été préparés dans les sections ou sociétés locales.

La grande société comprend toujours une forte proportion de membres indifférents aux questions sociales, qui se sont fait inscrire pour des motifs parfaitement étrangers au but que poursuit la société. La petite société, au contraire, ne saurait attirer que des adeptes sincères, qui se dévouent sans arrière-pensée à la diffusion des vérités sociales. La grande société ne se prête guère à l'action personnelle, que la petite société favorise de toutes manières. La petite société est éducatrice ; la grande ne l'est pas ; et parce qu'elle est éducatrice, la petite société exerce une

1. Dans l'article plus haut cité, et que m'a communiqué un ami de la Science sociale (M. le docteur Bournival, de Saint-Barnabé, comté de Saint-Maurice), M. l'abbé Groulx signale l'inanité du discours public au point de vue de la réforme des idées.

action profonde et durable que la grande société ne saurait exercer.

Pour assurer le fonctionnement utile de ces cercles locaux de science sociale, il sera nécessaire que leurs membres se rattachent les uns aux autres, non seulement par la poursuite d'un but commun, mais par l'emploi d'une méthode commune d'étude et l'adhésion à certaines doctrines communes.

Le but commun devra être l'avancement social des Canadiens français, et sur ce point il ne saurait y avoir de difficulté. J'ai raison de croire qu'il se trouve en maint endroit du Canada français des groupes de personnes disposées à travailler à cette œuvre et qui n'attendent qu'une direction pour s'y mettre. Jusqu'à ces années dernières, celui qui s'aventurait chez nous à parler de réforme sociale n'éprouvait qu'indifférence ou opposition. Ceux qu'il rencontrait étaient ou des traditionnels et des routiniers parfaitement satisfaits de l'état de choses existant, ou des pessimistes qui, tout en se rendant compte de la nécessité de certaines réformes chez nous, désespéraient de les voir jamais s'accomplir. Mais depuis, les événements et, à leur suite, les idées ont marché. Les meilleurs esprits parmi nous se préoccupent de notre avenir et cherchent virilement les moyens d'assurer notre progrès social. Tout récemment encore, mon ami Errol Bouchette n'a eu aucune difficulté à recruter à Ottawa les éléments du premier cercle de science sociale, et qui donne déjà de belles espérances [1].

Mais il ne suffira pas que les membres des cercles soient tous animés d'un sincère désir de travailler à l'avancement social des Canadiens français; il faudra encore qu'ils se renseignent pleinement quant à la nature du problème à résoudre et quant aux moyens de solution. En d'autres termes, ils devront reconnaître la nécessité de recourir à l'observation méthodique des faits en matière sociale.

Par le fait même se trouveront exclus ces esprits doctrinaires ou paresseux, à tournure par trop absolue ou simpliste, qui voudraient tout régler au moyen de quelques principes abstraits, de quelques préjugés courants, et qui seraient une entrave à l'action commune. Il sera toujours facile de rétablir l'entente, du moins sur les points essentiels, entre membres disposés à s'en rapporter à l'observation méthodique dans tous les cas de divergences d'opinions. Et la méthode d'observation sociale ébauchée par Frédéric Le Play, précisée et développée par Henri de Tourville, et décrite ci-dessus, sera un admirable instrument de recherches, en même temps qu'une base précieuse d'entente.

S'il est une vérité que l'observation méthodique met plus particulièrement en lumière, c'est que la valeur des groupements sociaux est en raison directe du développement de l'initiative chez les particuliers qui les composent. S'il est un fait notoire de l'époque contemporaine, c'est la stagnation et l'effacement des sociétés du type communautaire (où l'initiative privée est comprimée) devant les sociétés du type particulariste (où l'initiative privée s'exerce librement et fortement). C'est dans le sens particulariste, et non pas dans le sens communautaire, que les peuples de l'univers entier évoluent, les uns rapidement, les autres lentement. C'est dans le sens particulariste que la Providence pousse l'humanité. C'est donc dans le sens particulariste que devra s'exercer l'action de ces cercles de science sociale. Elle ne saurait être féconde qu'à cette condition.

Ainsi, les membres des cercles de science sociale devront s'appliquer à stimuler de toute manière l'initiative privée chez les Canadiens français; et comme corollaire, le développement des arts usuels, agriculture, industrie, commerce, s'imposera. Car c'est dans les arts usuels, beaucoup plus à l'aise et beaucoup plus utilement que dans les professions libérales ou les emplois publics, que s'exerce l'initiative privée. On peut même dire que le développement de ces arts nourriciers

1. Membres du premier cercle de science sociale, fondé en Ottawa, en mai 1905 : Errol Bouchette, aide-conservateur de la bibliothèque du parlement fédéral; J.-A. Doyon, du département de l'Accise; Martial Côté, du ministère de la Justice; Thomas Caron, avocat; Arthur Côté, du ministère de l'Intérieur.

ou usuels est la mesure du développement utile des organismes complémentaires, et, par là même, de la prospérité et de la puissance sociales.

Les règles suivantes me paraissent devoir convenir pour la gouverne de ces cercles de science sociale :

1° Chaque cercle comprendra un chef et de 4 à 9 membres :

2° Le chef et les membres se cotiseront pour recevoir la revue *la Science sociale*, de Paris, laquelle sera le point de départ, fournira l'élément premier et la direction général des études. Le chef, puis les membres, dans un ordre déterminé, recevront communication des fascicules le plus tôt possible après leur publication ;

3° Il y aura des réunions périodiques du cercle, au cours desquelles seront discutées les questions sociales et expliqués les lois sociales et les phénomènes sociaux ;

4° De l'étude des lois sociales et des phénomènes sociaux, en général, les membres de chaque cercle passeront le plus tôt possible à l'étude des questions sociales du Canada français, et de leur voisinage particulièrement :

5° Ils prendront l'initiative, au besoin, d'œuvres de réforme et de progrès social dans leur localité :

6° Lorsqu'il aura été établi une société centrale de science sociale, chaque cercle devra lui faire rapport annuellement de ses opérations et s'entendre avec le bureau central en vue d'une action commune possible.

VI. — *Utilité de cette vulgarisation.*

Nous avons vu quel est l'intérêt et l'importance des questions sociales à l'époque actuelle, la confusion qui règne dans les idées populaires et l'insuffisance des doctrines courantes en matière sociale ; j'ai démontré la supériorité de l'enseignement de l'école de Le Play et de Tourville, et la possibilité de la diffusion de cet enseignement chez nous par le moyen de cercles locaux d'étude. Mes amis les membres du premier cercle canadien de science sociale m'ont prié d'indiquer ici un peu plus en détail quel sera le mode d'action de ces cercles et les résultats que nous pouvons en attendre.

Les effets de cette propagande de science sociale seront ou directs ou indirects ; directs sur une élite, les membres des cercles, indirects, sur la masse et les institutions.

1° Effets directs sur une élite.

Cette élite s'adonnera à l'étude positive, méthodique et suffisamment complète des phénomènes sociaux. Dès lors, elle sera assurée des avantages que donne la poursuite de toute science bien entendue. Ces avantages sont au nombre de quatre : renseignements ; développement de la faculté d'observation ; formation de l'esprit et du caractère : aptitude à l'action.

La science est utile, tout d'abord, en ce qu'elle ajoute à la somme de nos renseignements positifs. Il serait oiseux de m'attacher à démontrer cette vérité, plus ou moins bien reconnue de tous. Qu'il me suffise de rappeler le dicton populaire, suivant lequel un homme averti, ou si l'on veut, un homme renseigné, en vaut deux.

Un deuxième service que la science positive rend à ses adeptes, est de développer en eux la faculté d'observation. S'il y a avantage à emmagasiner dans son esprit des connaissances acquises par la lecture ou l'instruction orale, c'est un avantage beaucoup plus grand encore, on le conçoit, que d'être en mesure de recueillir soi-même ses renseignements, de pouvoir se mettre directement en contact avec les faits et les choses. Or, cette faculté d'observation, comme toute autre, se développe et se fortifie par l'exercice méthodique.

Troisième service que la science positive et méthodique rend à ses adeptes : elle leur forme l'esprit et le caractère. Qu'est-ce à dire ? Que la science bien entendue ne se borne pas à mettre ses adeptes en mesure d'emmagasiner les renseignements fournis par d'autres ou d'en recueillir directement ; elle les dresse à faire l'analyse, la comparaison et la classification de ces renseignements, à saisir la nature intime de ces faits, ainsi que les rapports de cause à effet qui se manifestent de l'un à l'autre. Par là même, elle forme l'esprit, en révélant non seulement les choses et les faits.

mais l'enchaînement des choses et des faits.

Or, en formant l'esprit, la science forme aussi le caractère, car l'intelligence et la volonté sont intimement unies, et on ne saurait, sauf les cas de dépravation, prendre connaissance de la vérité sans vouloir y conformer ses actes dans la mesure de ses forces.

Enfin, la poursuite de la science tend à développer chez ses adeptes le désir de l'action, et par suite l'aptitude à l'action. L'homme de science connaît les choses; il ne les connaît pas simplement par ouï-dire, mais directement par l'observation; bien plus, il connaît les relations de ces choses entre elles: il sait comment elles agissent et réagissent les unes sur les autres; et dès lors, il est porté, non seulement à conformer théoriquement sa volonté, comme je viens de le dire, à cette connaissance, mais à orienter sa vie et celle des autres dans le sens de cet enseignement; en d'autres termes, à agir sur les choses et les hommes.

Ces quatre résultats que je viens de signaler (accroissement de la somme des renseignements, développement de la faculté d'observation, formation de l'esprit et du caractère, aptitude à l'action) sont les effets propres de toute science positive, d'observation. Mais il est évident que ces effets varieront en importance suivant l'importance de l'objet même de chaque science. Et l'objet de la science sociale (la connaissance des groupements humains) étant plus élevé et d'un plus grand intérêt pour nous que celui d'aucune des sciences physiques et naturelles, il s'ensuit que ces effets seront plus importants dans le cas de la science sociale que dans le cas des autres. En effet, la science sociale augmenterait la somme de nos renseignements positifs, développerait notre faculté d'observation, formerait notre esprit et notre caractère, nous disposerait à l'action, à l'égard d'un ordre de faits d'un intérêt immédiat, constant et fondamental pour nous.

Il me semble évident que ce triple entraînement intellectuel, moral et pratique, aurait pour effet de porter à son maximum la valeur personnelle et sociale des membres de ces cercles. Elle assurerait à chacun d'eux une supériorité dans sa profession. Ce n'est pas tout de bien connaître la routine de son métier, la technique de son art; on est beaucoup plus sûr de soi et de sa voie, sans compter qu'on est un citoyen beaucoup plus utile, lorsqu'on se rend compte exactement des relations de son état de vie avec tous les autres, de la place que l'on occupe dans l'ordre social, de l'agencement général de la société.

2° Effets indirects sur la masse et les institutions.

Si l'action des cercles devait se borner à donner à un petit nombre de Canadiens la claire vue des choses de l'ordre social et une aptitude plus grande à bien remplir leur rôle dans la société, ce serait déjà beaucoup. Mais il y a plus : cette élite formée à la science sociale va agir, à son tour, sur son entourage. Comment ?

Le plus simplement du monde, si vous le voulez. Il ne sera nécessaire de rien changer à l'ordre social actuel ; chacun, sans sortir de son état, de sa fonction, mettra à profit, dans l'accomplissement de sa tâche ou de ses devoirs, petits ou grands, les lumières qui lui seront venues de ses études sociales.

Voici, par exemple, un père de famille : l'étude comparative des divers types de famille, des divers modes d'éducation, lui a fait voir quels sont les écueils à éviter. Il sait qu'il importe de donner de bonne heure une direction aux enfants; il sait également qu'il importe de ne pas abuser à leur égard des procédés autoritaires et tutélaires dont l'effet serait de réprimer l'initiative naissante. Il les habituera donc à penser par eux-mêmes, à peser les conséquences de leurs actes, à ne pas compter sur l'appui de leurs parents, à aspirer à l'indépendance. C'est là une action directe et profonde qu'un particulier exerce sur plusieurs et que ceux-ci, à leur tour, tendront à exercer sur d'autres.

Mais si ce père de famille, membre d'un cercle de science sociale, est engagé dans l'agriculture, l'industrie ou le commerce, remplit le rôle de patron du travail, grand

ou petit, les effets seront encore plus étendus. Non seulement se rendra-t-il mieux compte lui-même des conditions de succès de son industrie, non seulement pourra-t-il se débrouiller plus facilement et sûrement au sein de la complication des phénomènes, non seulement apprendra-t-il à se servir plus habilement et promptement des moyens d'action modernes, mais son exemple et ses méthodes guideront, dans la voie de l'initiative intelligente et hardie, les travailleurs à son service.

L'instituteur, le professeur initiés à la science sociale ne seront pas de ceux qui font de leurs élèves les réceptacles passifs de principes arides dans les divers ordres de connaissances. La science sociale leur aura donné une formation de l'esprit, une conception de la vie, un goût de la réalité, un respect de la personnalité humaine, qui développeront singulièrement leurs facultés et leur influence sur la jeunesse. Ils auront l'enthousiasme et la sagesse, qu'ils communiqueront à leurs pupilles.

Est-il nécessaire d'ajouter que l'homme politique qui se sera familiarisé avec la science sociale, aura une conception plus haute et plus juste de ses fonctions de législateur, une notion plus exacte du rôle de l'État ? Certes, il sera moins porté à multiplier les privilèges et les monopoles, moins porté à tolérer d'anciens abus, et disposé davantage à favoriser tout ce qui tend au progrès des arts usuels et de la masse populaire ; et son exemple en entraînera d'autres.

Outre cette action de tous les jours que chaque membre des cercles, que chaque adepte de la science sociale trouverait à exercer dans sa sphère, dans son milieu, il est nombre d'œuvres spéciales de propagande, variables suivant le temps et le lieu, qui pourraient être entreprises par les cercles ou leurs membres. Mais, à mon avis, ce mode d'action ne saurait avoir des effets aussi marqués et aussi durables que la propagande personnelle, spontanée et directe dont il vient d'être question.

Se rend-on bien compte des effets incomparables que produirait dans notre Canada français un mouvement de cette nature, une fois sérieusement lancé ? Le bruit et le clinquant de la politique séduisent quelques-uns d'entre nous. On se figure volontiers que c'est en s'emparant du pouvoir politique, ou en agissant fortement sur lui, que l'on s'assure l'avenir. Et pourtant, cette agitation politique, toute attirante et tapageuse qu'elle soit, ne saurait donner les résultats profonds et durables d'une propagande sociale s'exerçant surtout dans le domaine de la vie privée. Aucun groupe de population ne peut espérer exercer longtemps une influence sérieuse dans la vie publique, si sa vie privée n'est pas solidement organisée. L'agitation politique, même si elle réussit, n'aboutit qu'à la mainmise temporaire du groupe sur les faveurs de l'État, ou à l'adoption d'un texte de loi, qui a toutes les chances de rester lettre morte si les particuliers pour le bénéfice de qui il a été décrété ne sont pas en état d'en exiger l'application. Et cette mesure qui d'elle-même ne règle rien et souvent ne touche pas au fond des choses, soulève les récriminations des adversaires et entraîne des représailles.

La propagande sociale dont il vient d'être question ne présente pas d'inconvénient de cette nature. Nos concurrents ne sauraient prendre ombrage si nous nous efforçons d'inspirer au peuple plus d'esprit de travail, un désir plus vif de s'instruire et de s'élever ; si nous nous appliquons à donner à nos enfants une éducation plus virile et plus pratique et à créer parmi nous une classe supérieure dans les arts usuels ; si, dans les choses de l'ordre matériel, comme aussi dans celles de l'ordre intellectuel, moral, religieux, nous faisons plus large la part de l'initiative individuelle, de la personnalité humaine. Or, n'est-ce pas précisément ce qui serait propre à nous rendre forts et redoutables ?

Vulgarisons la science sociale et la science sociale nous sauvera.

Léon Gérin.

L'ÉVOLUTION DE LA MUSIQUE D'APRÈS LA SCIENCE SOCIALE

La science sociale possède un instrument de travail merveilleux qui permet de remonter des effets aux causes et, par conséquent, de tracer l'évolution d'un phénomène quelconque.

M. Demolins a montré, il y a quelque temps, comment l'on pouvait arriver à trouver la loi de l'évolution des cultures intellectuelles. Le même procédé d'investigation peut s'appliquer à la religion, à la science, aux arts, etc.

Voici quelques indications sur l'évolution de la musique. Ce n'est qu'un premier débrouillage incomplet, mais qui montre l'intérêt que les faits prennent quand ils sont éclairés par la lumière de la science.

Quand on étudie les manifestations de la musique chez les différents peuples, on s'aperçoit de suite que certaines races ont une tendance à développer la *mélodie* plutôt que l'*orchestration harmonique,* tandis que d'autres ont la tendance inverse. *A priori*, il est difficile de découvrir la cause de ces singulières aptitudes. Mais si l'on examine les choses de plus près, on voit que *la mélodie prédomine dans l'Antiquité et dans l'Orient, tandis que l'harmonie est localisée en Europe*, et dans l'Europe qui se constitue au moyen âge. Y aurait-il une concordance de la classification sociale et des aptitudes musicales? Peut-on dire : peuples communautaires, musique mélodique; peuples particularistes, musique harmonique? Ce n'est là qu'une hypothèse, mais qu'il est intéressant de vérifier.

Commençons par la musique mélodique.

I. — LA MUSIQUE MÉLODIQUE DES PEUPLES COMMUNAUTAIRES

« A l'origine, la musique était *homophone,* selon l'expression employée par Helmholtz. Chez tous les peuples, dit-il, la musique a été originairement à une seule partie. Nous la trouvons encore à cet état chez les *Chinois*, les *Hindous*, les *Arabes*, les *Turcs* et les *Grecs modernes*, quoique ces peuples soient en possession d'un système musical très perfectionné sur certains points. La musique de l'*ancienne civilisation grecque,* sauf peut-être quelques ornements, cadences ou intermèdes exécutés par les instruments, était absolument homophone; tout au plus les voix s'accompagnaient-elles à l'octave. » (Amédée Guillemin, *Le Son*, p. 193.)

« Pas un texte, pas un document authentique ne dit avec évidence l'existence de l'harmonie chez les Grecs. » (Lavoix fils, *Histoire de la musique*, p. 40.) Le même auteur constate que les Orientaux ne connaissent pas l'harmonie (*Ib.*, p. 324). M. Lavignac constate également que les Orientaux et les Grecs ne connaissent que l'homophonie, quoique leurs instruments puissent faire des accords (*La Musique et les Musiciens*, p. 445).

Tous les peuples cités par ces auteurs sont communautaires, mais tous les peuples communautaires ne sont pas cités; il manque les *sauvages*, les *Slaves*, les *Italiens*. La musique des sauvages est probablement très rudimentaire; celle des Italiens sera étudiée plus loin, parce que ce peuple a été influencé par le contact de l'Occident, mais nous verrons que la mélodie y prédomine toujours.

Reste le cas des Slaves. Je n'ai pas pu me procurer encore des renseignements assez précis sur leur musique nationale, mais on me dit qu'elle serait harmonique. Il serait intéressant de vérifier le fait, en triant soigneusement ce qui vient des traditions slaves de ce qui a été imité de l'Occident.

L'incertitude où nous sommes vis-à-vis de la musique slave nous empêche donc de formuler exactement la loi. Nous faisons appel à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous communiquer des faits à ce sujet.

Étudions maintenant les différents peuples énumérés plus haut. Ils ont tous une musique purement mélodique, mais ils se différencient par le genre de gamme employé.

Nous distinguerons les trois subdivisions suivantes :

1° *Les gammes à longs intervalles* chez les peuples où la production est peu commercialisée (Chinois, Celtes) :

2° *Les gammes à petits intervalles* chez les peuples influencés par les caravaniers (Arabes, Persans, Hindous) :

3° *Les gammes mixtes* chez les peuples intermédiaires (Pélasges, Grecs).

Examinons successivement ces trois genres de populations.

1° *Les gammes à longs intervalles* sont les plus simples ; c'est pourquoi elles sont cantonnées chez les peuples anciens ayant peu évolué, c'est-à-dire chez les Patriarcaux restés à l'abri du commerce intensif.

La gamme chinoise, que l'on peut donner comme le modèle du genre, se compose des intervalles suivants : 1 ton, — 1 ton, — 1 1/2 ton, — 1 ton, — 1 1/2 ton.

«... Chez les rudes et sérieuses populations issues de la race jaune ou mongolique, la musique grave et monotone, étrange et dure pour des Européens, est le produit d'un système de tonalité où le demi-ton disparait très souvent, et dont la gamme incomplète ne se compose que de 5 sons placés à des intervalles d'un ton l'un de l'autre avec des lacunes là où sont les demi-tons de la gamme diatonique. Tel est le système de la musique des *Chinois*, des *Japonais*, des *Cochinchinois*, des *Mandchoux* et des *Mongols* proprement dits. L'accent doux ne s'y fait pas entendre parce qu'on ne peut les trouver que dans le demi-ton (F.-J. Fétis, *Traité complet de la théorie et de la pratique de l'Harmonie*, p. XXII).

M. Lavoix fils dit que la gamme des *Bretons* et des *Écossais* a beaucoup d'analogie avec celle des Chinois (*loc. cit.*, p. 429). Cela n'a rien d'étonnant pour qui connaît la science sociale. Les similitudes proviennent moins du voisinage géographique que des analogies de l'état social.

Il semble résulter de cette constatation que *les peuples patriarcaux, qui sont peu touchés par le grand commerce, en sont restés à l'emploi de la gamme simple à longs intervalles.*

Voici maintenant les modifications apportées par le développement du grand commerce.

2° *La gamme à courts intervalles* est alors apparue. Elle est caractérisée par l'emploi du tiers de tons (*mode Lydien. Arabes actuels*) et même du quart de tons (*anciens Hindous* et *anciens Persans, gamme enharmonique d'Olympe*).

« Le principe esthétique de l'art basé sur des échelles de tons à petits intervalles variables, qu'on trouve chez tous les peuples de l'Orient, est celui d'une musique langoureuse et sensuelle, conforme aux mœurs des nations qui les ont conçues. On ne voit, en effet, d'autre emploi de la musique chez ces peuples que dans les chansons amoureuses et dans les danses lascives » (Fétis, p. XXI).

Nous pouvons donc penser que *le développement du grand commerce, en amenant la richesse et le luxe, a fait apparaître dans la gamme les petits intervalles de tons mieux adaptés à l'expression langoureuse et ondoyante.*

La gamme enharmonique d'Olympe se compose des intervalles suivants : 1/4 de ton, — 1/4 de ton, — 2 tons, — 1 ton, — 1/4 de ton, — 1/4 de ton, — 2 tons.

Le mode lydien comprenait les intervalles suivants : 1/3 de ton, — 1/3 de ton, — 1/3 de ton, — 1 ton, — 1/2 ton, — 1/3 de ton, — 1/3 de ton, — 1/3 de ton (Fétis, p. XXII).

La gamme des *Hongrois* et des *Tziganes* est du même genre et adaptées à des chants tantôt langoureux, tantôt affolés (Lavoix fils, p. 329-330). Enfin la musique *espagnole*, très influencée par la musique arabe, est caractérisée par les morbidesses d'intonation et de rythme (*Id.*, p. 328).

En résumé, nous pouvons figurer les développements de la gamme par le tableau suivant :

Gamme à longs intervalles.	(Patriarcaux peu commerçants : *Race jaune*, Celtes).
Gamme à courts intervalles (Patriarcaux influencés par les caravaniers.	1/3 de tons : *Sémites* (Arabes, Lydiens, etc.). 1/4 de tons : *Aryens* (Hindous, Persans, Pélasges).

3° *Les gammes mixtes* tiennent le milieu entre les gammes à longs intervalles et celles à courts intervalles. Elles apparaissent en Grèce avec le *genre chromatique* qui n'emploie plus que des 1/2 tons. Il y avait plusieurs espèces de gammes chromatiques; la plus facile pour le chant était la gamme chromatique tonique comprenant les intervalles suivants : 1/2 ton, — 1/2 ton, — 1 1/2 ton, — 1 ton, — 1/2 ton, — 1 1/2 ton.

Plus tard, apparaît le *genre diatonique* employant la gamme de Pythagore : 1 ton, — 1 ton, — 1/2 ton, — 1 ton, — 1 ton, — 1 ton, — 1/2 ton.

C'est notre gamme actuelle : nous verrons plus loin en quoi, cependant, notre gamme actuelle diffère de celle de Pythagore.

L'emploi de gammes mixtes nous montre que, contrairement aux autres peuples orientaux, les Grecs résultent d'une *combinaison* de deux éléments : l'un, le Pélasge (Paysan patriarcal), ayant certaines analogies avec les Chinois ou les Celtes; l'autre, le Phénicien ou le Lydien (navigateur ou caravanier).

(*A suivre.*) P. Descamps.

LES TRIBUNAUX SPÉCIAUX POUR ENFANTS

La revue *l'Enfant* vient de publier sous le titre « Les tribunaux spéciaux pour enfants » un livre de propagande que nous tenons à signaler aux lecteurs de la *Science sociale*. Ils s'y documenteront sur une campagne d'opinion publique, qui vient d'être entreprise en faveur de l'enfance coupable.

Dans une conférence faite en février dernier au musée social, M. Ed. Julhiet avait exposé les admirables résultats obtenus aux Etats-Unis par les *Childrens's Courts*. Les Américains ont abordé le problème de l'enfance coupable en partant de deux principes :

1° L'enfant coupable est tout différent de l'adulte coupable, comme responsabilité d'abord, comme possibilité de relèvement ensuite. Il faut, pour le juger, un tribunal spécial, où siègent des juges spécialistes de l'enfance. Par la spécialisation, ce tribunal pourra être doté d'une grande aisance de procédure et de décision, et constituer un organe complet, vivant, bien adapté à sa fonction;

2° Très souvent, l'enfant coupable n'est pas foncièrement vicieux; il a commis un délit par légèreté ou entraînement; si ses parents sont de braves gens, le mieux est de le laisser avec eux. Mais alors le juge, tout en rendant l'enfant aux parents, le fait surveiller par des délégués du tribunal (*probation officers*), et le met ainsi « en liberté surveillée » pendant des mois, des années.

Telle est l'organisation américaine : *comme juges*, des magistrats spécialisés, spécialistes, bienveillants, attentifs, et disposant d'une grande liberté de décision ; *comme sanction*, aussi souvent que possible, la liberté surveillée, qui rend l'enfant à son milieu naturel, la famille, mais sous la surveillance du juge et de ses délégués.

Ce système a donné de magnifiques résultats. Etabli dans l'Illinois en 1899, il a conquis successivement 24 des 46 États de l'Union, qui en ont reconnu les avantages.

En France, aussitôt après la conférence du Musée social, MM. Rollet, Julhiet et Veutsch ont cherché à réaliser à Paris la mise en liberté surveillée. La loi de 1898, libéralement interprétée, leur en a fourni le moyen, et depuis 10 mois, 105 enfants ont été ainsi mis par les tribunaux en liberté surveillée. Les résultats sont très encourageants.

Il est certain toutefois que ce premier succès ne suffit pas, et qu'il nous faut obtenir maintenant la spécialisation du tribunal, spécialisation sans laquelle l'enfance coupable ne peut être jugée convenablement.

Les promoteurs de l'essai de liberté surveillée le sentent, et ce sont eux qui ont commencé une campagne en faveur des tribunaux pour enfants; ils saisissent de la question l'opinion publique par le très intéressant livre que nous signalons,

dont une préface de M. René Bérenger accentue l'importance.

Paul BUREAU.

A TRAVERS LES FAITS RÉCENTS

Le ministère du travail. — Petites économies et grosses dépenses. — Faut-il diminuer la cavalerie? — Les grèves de vendangeurs en Languedoc. — Pourquoi les gros lots sont gagnés par les gens modestes. — Le bill sur l'enseignement en Angleterre. — Les troubles du Maroc. — Les ouvriers américains et les partis.

Le dernier automne a vu éclore un nouveau ministère, dont le nom seul est de nature à intéresser ceux qui s'occupent de questions sociales. Il s'agit du « ministère du travail », dont le premier titulaire, M. Viviani, a été choisi dans le groupe socialiste.

Ce ministère du travail, d'après le décret qui l'institue, doit grouper tout ce qui concerne : 1° la réglementation du travail (durée, repos, hygiène, sécurité) ; 2° les relations entre employeurs et employés (contrat de travail, associations professionnelles, grèves, conciliation, etc.) ; 3° les conditions d'existence des travailleurs en cas de maladie, d'accidents, de chômage, d'invalidité, de vieillesse, etc. ; 4° les statistiques et enquêtes relatives à tous ces objets.

La création de ce nouveau ministère a été accueillie avec des sentiments divers. Les uns l'ont applaudie, en espérant qu'il en résultera quelque augmentation de bien-être pour la classe ouvrière. Les autres l'ont critiquée, en faisant observer qu'elle va occasionner une énorme augmentation de dépenses au moment même où les financiers commencent à s'effrayer sérieusement du déficit. Aussi M. Beauquier, député radical du Doubs, a-t-il, dans la séance où l'on a discuté les crédits demandés pour le nouveau ministère, combattu le vote de ceux-ci. Il a constaté que, pour le moment, les projets de « réforme » n'aboutissent qu'à la création de nouveaux fonctionnaires. « La création d'un ministère, a-t-il dit, est un excellent bouillon de culture pour le développement du fonctionnarisme. » Il a rappelé que le ministère des colonies, fondé en 1894, dépensait déjà, un an après, quatre-vingt-quatre millions au lieu de quarante-deux. L'orateur a énuméré toutes les places de chefs de cabinet, chefs adjoints, secrétaires, attachés, etc., qu'entraîne la création d'un nouveau ministère, et sur lesquelles se précipite une clientèle d'affamés. Il a conclu en déclarant que le président du conseil aurait été mieux inspiré en proposant la suppression d'un des ministères existants. C'eût été une vraie réforme et un signe qu'on voulait entrer dans l'ère des économies.

M. Viviani a défendu son poste. Il a débuté par une profession de foi : « J'arrive tel que je suis, la tête haute, en socialiste qui n'entend répudier aucune des doctrines qu'il a essayé de défendre depuis seize ans. » Il a ensuite avoué que le nouveau rouage n'avait pas la prétention de résoudre la question sociale. Puis, dans une comparaison poétique, il a traduit sa pensée : « Le ministère du travail m'apparaît comme une large fenêtre au travers de laquelle s'aperçoivent les travailleurs avec leurs besoins, leurs aspirations. » L'institution nouvelle, avec tous ses fonctionnaires, servirait donc à *observer* le monde du travail. Quant à la solution proprement dite des problèmes, elle sera apportée par « l'action latente des choses ». L'orateur a traité de « mot d'équivoque » la liberté telle qu'on l'entend généralement. « L'ouvrier, a-t-il dit, n'oublie pas la liberté politique, ni la liberté de penser, ni la liberté de parler, mais il réclame la *liberté sociale*. »

Le langage du ministre est resté si poétique et si figuré qu'il a été difficile de savoir en quoi consistait cette « liberté sociale ». Toutefois, M. Viviani a rappelé que les socialistes, ses coreligionnaires, affirment que « pour jouir individuellement de tous les biens de la terre, les hommes devront les appréhender *sous la forme sociale* ». C'est une profession de foi communautaire, et qui, si on la creuse, ouvre des perspectives de confiscation ; mais l'orateur n'a pas appuyé sur ce point délicat, car il y a des opinions différentes

dans le ministère dont il fait partie. Il a vite glissé dans des considérations philosophiques et matérialistes. Il a lancé sa fameuse phrase : « Nous avons arraché la conscience humaine à la croyance de l'au-delà. Ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera pas. »

Cette phrase, qui est l'équivalent de celle de M. Jaurès sur la « vieille chanson », montre que les hommes préposés à la surveillance du travail sont disposés à faire leur œuvre dans un esprit de collectivisme et d'anticléricalisme. A ce point de vue, le nouveau ministère peut être dangereux, car les institutions valent ce que valent les hommes qui les représentent. L'attrait des « biens de la terre » est légitime, mais en tant que ressort propre à pousser la volonté à de fécondes initiatives. Au contraire, proclamer les jouissances matérielles comme le but unique de la vie, surexciter systématiquement les convoitises, conseiller au peuple d' « appréhender » la propriété existante et supprimer d'un seul geste les « lumières du ciel », c'est s'exposer à déchaîner une vraie tempête d'appétits que, de toutes façons, il sera impossible de satisfaire.

L'opinion des sceptiques est que le ministère du travail aura surtout pour mission, en France, de discipliner et d'embrigader les diverses organisations éparses du parti socialiste. Ce qui n'empêche pas qu'ailleurs, bien entendu, des institutions analogues, fonctionnant d'une façon économique et dirigés par des hommes compétents, peuvent rendre des services. L'instrument, en un mot, n'est pas condamnable en lui-même. Seulement, il faut y joindre « la manière de s'en servir ».

*
* *

Si les dépenses augmentent, ceux qui provoquent cette augmentation ne veulent pas être accusés de ne rien faire dans le sens des économies. C'est ainsi que le sous-secrétaire d'État à la guerre — rouage créé en même temps que le ministère du travail — a entrepris, paraît-il, de lutter contre le gaspillage en ce qui concerne les articles de bureau. On prétend même que ses réformes, à ce point de vue, vont prendre un caractère rigoriste. Le papier blanc, trop luxueux, sera remplacé par du papier bulle; les « minutes » seront établies sur des feuilles de papier simple; les enveloppes ayant déjà servi seront retournées pour être utilisées de nouveau (cet excès de zèle n'est vraiment pas nécessaire) et l'on procédera de même à l'égard des vieilles bandes de papier.

Il y a dans tout cela une pensée louable. On pourra bien gagner de la sorte quelques centaines de francs, ou peut-être quelques milliers. Le malheur est que le déficit se monte à plusieurs centaines de millions, et qu'au moment même où l'on annonçait les économies de papier projetées au ministère de la guerre, les députés et sénateurs se votaient une augmentation de traitement égale à cinq millions et demi. La vie est chère à Paris, et il est certain qu'avec quinze mille francs on se donne plus de confortable qu'avec neuf mille. Mais la vie est chère aussi à Londres, et les membres de la Chambre des communes ne touchent aucune indemnité. L'initiative privée vient à leur aide, s'il le faut. En certains pays où les législateurs sont rétribués, ils le sont d'ailleurs au moyen de jetons de présence, procédé qui gênerait fort la plupart de nos élus, habitués à mettre rarement les pieds au Parlement. La séance où a été votée l'augmentation en est d'ailleurs une preuve. Une quarantaine de membres seulement, au dire des témoins, étaient présents au moment du vote. Non seulement le métier se paye cher, mais, trois cent cinquante jours sur trois cent soixante-cinq, beaucoup des titulaires ne l'exercent pas. La conclusion à retenir, c'est que ce métier de politicien va devenir plus attrayant. Ne l'était-il pas déjà assez, et même trop?

*
* *

Une économie en perspective, c'est celle qui pourra résulter de la diminution de la cavalerie. La guerre russo-japonaise a vivement impressionné ceux qui, après avoir attendu beaucoup de l'écrasante supério-

rité numérique de la cavalerie russe, ont eu la déception de constater que cet atout, dans le jeu des généraux moscovites, n'avait servi absolument à rien. Il est certain que les armes à tir rapide rendent désormais difficiles certains exploits classiques de la cavalerie. Longtemps celle-ci a résisté aux transformations que la poudre à canon avait introduites dans la tactique. La « charge » restait possible et redoutable tant que les armes à feu se chargeaient lentement, et l'on sait le parti que Napoléon sut tirer, avec des chefs comme Murat et Ney, de la puissance quasi mécanique de ses escadrons. Ces fougueuses chevauchées, aujourd'hui, sont considérées par beaucoup comme inutiles et stérilement meurtrières. C'est pourquoi, tandis que l'on recherche fiévreusement les moyens de perfectionner l'artillerie et les armes à feu, l'on songe sérieusement à « mettre à pied » plusieurs régiments à cheval.

Ce projet, naturellement, a mis l'alarme dans les régions d'élevage, car une diminution sensible des achats de la remonte peut bouleverser les moyens d'existence de populations entières. Mais on conçoit que cette considération doive céder le pas à celles que nous venons de résumer, si toutefois il est vrai que la cavalerie est condamnée par l'expérience des guerres modernes. Mais est-elle condamnée? Cette arme, malgré les transformations du tir, conserve ses défenseurs. D'abord, tous les témoignages de l'histoire ancienne et moderne s'accordent à prouver qu'une victoire remportée sans cavalerie demeure une victoire incomplète, ou même stérile, qui recule les difficultés sans les supprimer et bouscule les ennemis sans les abattre. Tel fut le cas de Napoléon durant la campagne de 1813, où les victoires de Lutzen et de Bautzen ne devaient le conduire qu'à la débâcle de Leipsick.

Mais, outre ce rôle de « poursuivants », qui est essentiel après la bataille, outre le rôle d' « éclaireurs » et de « protecteurs des flancs », qui semble devoir leur rester, les cavaliers peuvent encore, dans la bataille, voir leur vieille utilité reparaître, et cela — chose curieuse — en raison même de cette rapidité du tir qui rend si formidable l'infanterie moderne. Une bataille, l'expérience le dit, devient souvent quelque chose d' « anarchique ». Les prévisions des chefs sont déjouées par le hasard, des fautes sont commises, des accrocs surviennent. Parmi ces accrocs, il faut mentionner l'inexactitude dans les ravitaillements en munitions. Or, il peut arriver qu'une troupe d'infanterie se laisse entraîner, au cours d'une vive fusillade, à épuiser ses cartouches. Et c'est alors, si l'ennemi s'en aperçoit, que la cavalerie de celui-ci, tenue en réserve derrière quelque pli de terrain, peut avoir beau jeu.

En résumé, nous ne savons s'il y a lieu de restreindre les effectifs de la cavalerie. Mais ce qui semble certain, c'est que la cavalerie doit *s'adapter* à des nécessités nouvelles, et devenir une arme de plus en plus savante, conduite par des techniciens exercés.

*
* *

Une des fonctions de la cavalerie — assez laborieuse sans qu'elle en ait l'air — consiste à protéger plus ou moins efficacement l'ordre et la sécurité en cas de grèves, d'émeutes ou de troubles quelconques. Aussi entend-on souvent dire que des escadrons sont en marche sur tel ou tel point de la France. On compte alors sur la frayeur inspirée par le cheval, sur le prestige du cavalier résultant de son élévation dans les airs et sur le caractère plus inoffensif des mêlées qui s'engagent. Une bagarre réprimée par de la cavalerie est généralement moins sujette à l'effusion du sang qu'une bagarre réprimée par de l'infanterie.

Lors des dernières vendanges, on a ainsi vu de la cavalerie sur les routes du Languedoc, où régnaient des grèves agricoles. D'ordinaire, elle arrivait plutôt en retard, comme les carabiniers d'Offenbach, mais cela permettait toujours de dire que la sécurité publique n'était pas oubliée par ceux qui avaient mission de la maintenir. Les grévistes vendangeurs ont fait beaucoup de dégâts matériels et maltraité nombre de personnes avant qu'on eût pu

les arrêter. Ces grévistes avaient un procédé particulier : celui de l'équipe de vendange imposée en bloc aux propriétaires. Un viticulteur avait besoin de cinquante ouvriers ; il lui en arrivait cent. C'était à prendre ou à laisser. S'il « prenait », c'était une perte énorme, due à un surcroît de main-d'œuvre dont il n'avait nul besoin. S'il « laissait », il ne trouvait plus personne, les grévistes ayant organisé la « surveillance des routes » et empêchant tous autres vendangeurs d'avoir accès à la propriété. Un ancien ministre, M. Turrel, a été une des victimes de ce système, qui, par moments et par endroits, a frisé la « jacquerie ».

On conçoit que la grande culture, en de pareilles conditions, soit de plus en plus considérée comme une entreprise fort aléatoire et peu séduisante.

***

A propos d'aléa, l'on a fait, lors du dernier tirage du Crédit Foncier, une intéressante remarque, à savoir que, depuis quelque temps, les gros lots des importantes loteries sont gagnés surtout par de petites gens, par des « humbles », des « déshérités ». On voit, dans le groupe de ces heureux mortels, une cantinière, un ouvrier en cuir, un peintre, une marchande de chocolat, un commis, des lingères, un valet de chambre. Et les journalistes de complimenter la Fortune sur son intelligence et sur ses sympathies démocratiques.

La Fortune est démocrate, soit : mais cela tient peut-être à deux causes. L'une est que le bien-être, somme toute, est largement répandu en France et que, parmi ceux qu'on appelle les humbles, les déshérités, il en est beaucoup qui, grâce à leurs économies, sont en mesure de se payer, soit des billets de loterie, soit des valeurs à lots. L'autre cause est que les riches capitalistes, ayant sous la main des multitudes de valeurs aléatoires, telles que mines d'or ou autres, aiment mieux risquer leur argent sur ces entreprises, que sur un billet de loterie pur et simple. Au fond, on doit avoir plus de chances de gagner en achetant une action de valeur minière *au hasard* qu'en achetant un ou même cent billets de loterie, représentant une chance infinitésimale de gagner, eu égard au nombre considérable de billets émis. Les gros capitalistes ont encore le jeu proprement dit de la Bourse, et les spéculations sur les marchandises. Le goût et l'espoir des gains chanceux se trouvent donc satisfaits de différentes manières selon les degrés de l'échelle sociale. En définitive, les loteries et les valeurs à lots n'ont guère été inventés que pour le peuple, et leur succès, ainsi que la composition essentiellement plébéienne des attroupements que l'on aperçoit devant les banques aux jours d'émission, prouve que le nombre des « meurt-de-faim », dans les classes laborieuses, est bien moindre que ne voudraient le faire croire certains publicistes trop intéressés à pousser les choses au noir.

***

L'instruction, comme le bien-être, élargit son domaine, et ce domaine, comme on le sait, sert souvent de champ de bataille. En Angleterre, il y a lutte autour d'un bill sur l'enseignement présenté par le ministère et adopté par la Chambre des communes, mais que vient de modifier la Chambre des lords. Ces amendements ont eu pour but de rendre l'enseignement religieux plus facile dans les écoles publiques. L'article 4 stipulait que, lorsque les quatre cinquièmes des parents en feraient la demande, les autorités locales pourraient autoriser les maîtres d'une école à donner aux enfants un enseignement religieux particulier. La Chambre des lords a décidé que cet enseignement *devrait* être donné s'il était réclamé par la *majorité* des parents. Un autre amendement institue, auprès de chaque école, un comité de six membres, dont quatre nommés par les parents, comité chargé d'exercer un contrôle sur l'enseignement religieux et sur le choix des maîtres.

Il est inutile d'insister sur les différences fondamentales qui distinguent l'enseignement en Angleterre et l'enseigne-

ment en France. Comme on le voit, le souci de respecter l'opinion des parents et leur croyance caractérise, de l'autre côté de la Manche, l'organisation des écoles publiques. Et il n'est pas question ici des écoles privées, qui restent absolument libres. En France, les parents ne sont consultés sur rien du tout; les autorités locales ne peuvent même choisir les maîtres, et l'on a fermé des milliers d'écoles privées, en attendant de les fermer peut-être toutes, puisque la suppression de la liberté de l'enseignement figure dans le programme du ministère actuel.

*
* *

L'opinion anglaise marche du moins avec l'opinion française dans la question du Maroc. On sait qu'il y a un an, des diplomates des principales puissances étaient rassemblés à Algésiras, en face de la côte marocaine, et, après de laborieuses conférences, réglaient souverainement les destinés de l'empire chérifien. Tout était réglé... sur le papier; mais le papier, il faut le croire, est chose inconnue aux nomades du désert et aux bandits de la montagne, car, à l'heure actuelle, le désordre au Maroc est plus alarmant que jamais. L'autorité de l'empereur, qui ne s'exerçait en réalité que dans une sphère assez restreinte, est aujourd'hui complètement débordée par les rebelles, et le gouvernement officiel se voit obligé de pactiser avec ceux-ci, tandis que l'Allemagne, poursuivant sa politique de l'année dernière, prête un appui moral à l'insurrection.

Ainsi les événements, nés de la nature des choses, déjouent les combinaisons de la diplomatie. Mais cette même nature des choses, que l'Allemagne le veuille ou non, donne un rôle tout tracé aux deux puissances qui avoisinent immédiatement le Maroc : la France et l'Espagne. A l'heure où nous écrivons ces lignes, des vaisseaux de guerre français et espagnols surveillent les côtes marocaines, prêts à débarquer des troupes, et l'Angleterre approuve ces démonstrations. Notons que, pour l'Espagnol, le Marocain est toujours le Maure, c'est-à-dire l'ennemi national, héréditaire, et que les expéditions contre l'Africain sont bien plus populaires dans la péninsule que ne l'étaient les expéditions contre Cuba. Quant à la France, le Maroc est pour elle le prolongement de l'Algérie, et, vers le Sud surtout, il n'y a aucune démarcation entre le désert algérien et le désert marocain, entre lesquels les tribus, vivant à l'état nomade, n'ont qu'une très faible idée de la nationalité qu'elles peuvent avoir. Le droit de pénétrer sur le territoire marocain fait partie, pour les Français d'Algérie, du droit de légitime défense. Il faut donc s'attendre, selon toute vraisemblance, à voir le double protectorat de la France et de l'Espagne s'établir prochainement sur ce coin d'Afrique demeuré si longtemps indépendant, bien qu'il fût le plus rapproché de l'Europe.

*
* *

L'ancien monde, qui se débat dans tant de vieilles questions, continue à recevoir, de temps à autre, quelques leçons du nouveau.

Dernièrement la « Fédération américaine du travail » a tenu sa « convention » annuelle à Minnéapolis, et divers rapports y ont été présentés. L'un de ces rapports, provenant du conseil exécutif de la Fédération, s'est occupé de la question politique. Il a conclu qu' « aucun parti politique spécial ne doit être formé et qu'aucune opinion politique ne doit être imposée aux ouvriers syndiqués ». Le rapport proposait toutefois de suggérer, de temps en temps, quelques mesures législatives favorables au travail, et de chercher à faire élire, sous des étiquettes quelconques, des représentants partisans de ces mesures.

Voilà certes de l'esprit pratique, et de l'esprit anglo-saxon. On peut rapprocher ce fait des dernières élections municipales de Londres où les conservateurs ont obtenu, même dans des agglomérations essentiellement ouvrières, de fortes majorités. Peu importe à l'ouvrier vraiment anglais ou américain le panache dont se coiffe son député, pourvu que la législation lui soit favorable. Et, même dans ce

dernier ordre d'idées, il se contente volontiers de résultats médiocres, mais substantiels, par crainte sans doute de n'obtenir rien s'il demandait la lune. Sans doute, on a vu les masses ouvrières se livrer dernièrement aux passions politiques, lors des élections municipales de New-York, mais nul n'ignore que les masses ouvrières, dans cette ville, sont composées en grande partie d'Irlandais, c'est-à-dire d'hommes de clan. De là, la violence que revêtent les luttes électorales dans la cité new-yorkaise et le rôle capital joué par la fameuse Tammany. Dans les circonstances présentes, cette puissante organisation a été battue, comme elle l'a été plusieurs fois déjà, la corruption de ceux qui la représentent ayant pour effet de rejeter les « démocrates » honnêtes du côté des « républicains ». Plus sage que la plèbe remuante de New-York, la convention ouvrière de Minnéapolis a compris qu'il valait mieux profiter de toutes les bonnes volontés, dans quelque parti qu'elles se trouvent, que de s'atteler avec fureur au triomphe exclusif d'un parti.

Gabriel D'AZAMBUJA.

COURS DE SCIENCE SOCIALE

M. Paul de Rousiers a fait quatre leçons de science sociale à l'École libre des Sciences sociales et politiques de Lille. En voici le programme :

Première leçon. — Définition de la science sociale. L'existence des Lois sociales et la Liberté humaine. Comment l'activité de l'homme suppose des groupements. Nécessité de connaître les lois qui président à ces groupements. L'observation des faits sociaux permet la recherche de ces lois. Définition du fait social. Les Répercussions sociales.

Deuxième leçon. — Les trois procédés de la méthode d'observation : analyse, comparaison, classification. Chacun de ces procédés est déterminé, pour la science sociale, par l'objet de cette science. — I. *Analyse.* L'objet de la science sociale conduit à faire porter l'analyse, 1° sur le groupement familial, 2° sur la famille ouvrière, 3° sur la famille ouvrière prospère. Distinction entre la prospérité harmonique et la prospérité parasitaire. La raison d'être de la monographie. Comment elle éclaire les diverses questions qui peuvent être étudiées à la lumière de la science sociale.

Troisième leçon. — II. *Observation comparée.* Le rôle des sociétés simples dans la comparaison des sociétés. Les comparaisons entre groupements sociaux du même ordre. — III. *Classification des faits sociaux.* Comment Henri de Tourville l'a déterminée. Le principe de la classification. La classification et son usage dans l'observation.

Quatrième leçon. — Les applications diverses de la science sociale : la connaissance et le classement des sociétés; la connaissance et le classement des diverses catégories de faits sociaux; la science du groupement; la science de la vie.

APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

On a publié un certain nombre d'articles sur l'*Histoire de la formation particulariste* d'Henri de Tourville. Nous en détachons quelques extraits :

De M. Paul Marion, dans la République française :

« Voici encore quelques « miscellanées », et tout d'abord un recueil posthume qui fait quelque bruit.

« M. Henri de Tourville, un sociologue de valeur, étant mort, en effet, sans avoir eu le temps de rassembler les leçons qu'il avait professées dernièrement à la *Science sociale* sur la formation des grands peuples actuels, une main pieuse a recueilli ces leçons et voici un des ouvrages les plus curieux et les plus instructifs qu'on ait publiés depuis longtemps sur la nature du monde moderne et sur ce qui le sépare profondément de l'antiquité.

« M. de Tourville croyait que la nature du sol a eu une influence considérable sur l'organisation des races qui l'habitaient, et que les sols différents ont engendré des organisations différentes. A l'appui de son dire, il nous montre les transformations subies par le type social scandinave et saxon.

« La famille scandinave, pastorale à l'origine, est devenue particulariste par suite de la nature des lieux où elle séjournait : la barque et les engins de pêche sont en effet des instruments individuels. Les Germains de la plaine saxonne vécurent donc dès lors en famille particulariste tandis que les Germains de la plaine baltique continuaient à vivre en famille patriarcale.

« Dans la Grande-Bretagne, les Saxons arrivèrent petit à petit à supplanter, à annihiler toutes les races précédentes, à dominer notamment les Normands vainqueurs, en accentuant de plus en plus leur particularisme, en pratiquant le gouvernement « libre » et « égal », en laissant aux peuples conquis le droit de se gouverner eux-mêmes conformément à leurs goûts ou à leurs traditions.

« Dans l'Europe centrale, au contraire, le particularisme des Francs s'est bien manifesté par l'enfantement de la Commune. Mais la Monarchie, qui n'était autre, en somme, que la « caisse publique », a fini par y triompher de la Féodalité qui était le particularisme, étant le domaine agricole. La Révolution n'a donc fait, en dépit des apparences, que continuer la Monarchie et la France est devenue de moins en moins particulariste. L'Allemagne, qui est maintenant la dernière grande monarchie européenne, a suivi la même évolution, avec plus de violence encore, peut-on dire, puisque la communauté y a complètement anéanti les éléments particularistes.

« La conclusion de M. Henri de Tourville est que le contraire eût été à souhaiter pour nous et qu'il eût mieux valu voir triompher le particularisme, l'individualisme, en France comme en Angleterre, comme aux États-Unis surtout dont il a fait la grandeur et assuré la prospérité. »

Du *Journal des Débats* :

« Parmi les continuateurs de la profonde pensée de Fr. Le Play, Henri de Tourville fut, comme on le sait, le chef de l'école très vivante et très féconde, qui se réclame de la Science sociale. Doué d'un esprit singulièrement pénétrant et puissamment méthodique, il tira, de son analyse des faits sociaux, une échelle de nomenclature qui fut l'instrument de recherche de ses élèves. Mais si son influence sur eux fut considérable et constitua vraiment le ressort et le lien de la nouvelle école, il voulut rester modestement dans l'arrière-plan, à l'écart du grand public, qui le connut fort peu. Il n'avait rien publié, ou presque rien, lorsque la revue *la Science sociale* fit paraître une longue série d'articles historiques qui ne s'achevèrent qu'à la veille de sa mort.

« C'était cette *Histoire de la formation particulariste*, qui résume en des pages d'une netteté saisissante et d'une forte originalité les conclusions de sa doctrine. C'est là de l'histoire vue de haut et par ses côtés profonds, dans sa logique interne et son cours souterrain. C'est l'enchaînement des institutions, des formes de travail et de vie sociale, des réactions mutuelles des unes sur les autres, c'est-à-dire de ce qui fait la réalité la plus fondamentale de l'histoire humaine. A cet égard, et par les conclusions politiques qui en découlent avec une clarté souveraine, rien n'est plus intéressant que ce volume magistral. — M. Ms.

Le *Bulletin critique*, sous la signature de M. L. de Lacger, a publié un long article, dont nous détachons l'extrait suivant :

« Les disciples de l'école de la Science sociale savent que la théorie et l'histoire de la formation particulariste forment le noyau de leur doctrine. Il était réservé à leur maître vénéré de l'exposer, de la prouver, de la présenter au public. C'était sa besogne. Ce fut presque la seule, si l'on excepte quelques articles de circonstance et une description succincte de la « Nomenclature sociale ».

« M. Demolins a vulgarisé les notions fondamentales de la « Science ». Depuis la rapide diffusion de ses écrits, le public sait ce qu'on doit entendre par la formation communautaire et la formation particulariste, par la famille patriarcale et la famille instable. L'*Histoire de la formation particulariste* procède de la même inspiration que : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* On se souvient même que l'auteur de ce livre si souvent lu et discuté faisait modestement remonter à son vénérable ami la paternité de ses conceptions et la direction de ses études.

« Ce livre n'est rien moins qu'une philosophie de l'histoire. Il se rattache à la grande tradition des Montesquieu, des Tocqueville, des Fustel, si souvent cités. En un temps où seuls, dit-on, les orateurs et les philosophes ont le courage de se faire des idées générales, il faut peut-être savoir gré à un historien de profession, ayant subi la forte discipline de l'École des Chartes, de s'être appliqué, sa vie durant, à chercher le ressort du progrès humain à travers les siècles, et de l'avoir montré agissant dans le même sens à toutes les époques.

Quel que soit la noblesse et la hardiesse de l'idée, les esprits resteront toujours partagés de sentiments en face de l'œuvre...

« Pour les uns — et c'étaient les maîtres et les disciples fidèles, — la doctrine de la Science social était une parole de salut. Hors de l'Église catholique point de salut individuel, disait-on. On ajoutait : Hors de la formation particulariste, point de salut social. On avait hérité de la foi de Le Play, bien qu'on eût changé quelques articles importants à son Credo. On se tenait groupé autour du nouveau

patriarche. On venait le trouver dans sa retraite du Pays d'Auge. Il jouissait d'un immense prestige de directeur intellectuel, de penseur profond de promoteur d'entreprises. On n'oubliera jamais que ce maître eut pour disciples, outre M. Demolins, M. Paul des Rousiers, M. Paul Bureau. »

Les conclusions de M. de Lacger sont assez imprévues et contradictoires.

« J'ose penser, dit-il, que c'est un livre dangereux (!!) parce que, émaillé de paradoxes, ouvrant de séduisantes perspectives, révélant des lumières qui sont trop souvent des feux follets, il peut entraîner les jeunes intelligences, avides de solutions simples, loin des vraies méthodes d'investigation. Cependant il est éminemment suggestif, et les historiens de profession ne peuvent ignorer cette philosophie de l'évolution humaine. Les hommes d'action, amoureux d'une direction ferme et claire, en peuvent faire leur livre de chevet. C'est l'évangile de la vie autonome, personnelle, consciente, libre et entreprenante, dite vie anglo-saxonne. »

Les étranges contradictions qui éclatent dans cette conclusion viennent de ce que l'auteur parle de la science sociale sans en avoir la moindre idée. Il ignore que cette étude repose sur un ensemble d'observations des types sociaux actuellement vivants qui permettent d'expliquer les faits du passé.

Le *Figaro* analyse, en ces termes, notre dernier fascicule sur le *Socialisme*. L'article est intitulé : « *Les hommes de progrès* ».

« Ce sont des personnages orgueilleux : ils se considèrent comme les prophètes du bel avenir. Quel avenir? — Le socialisme.

« Ils se sont mis en tête que l'humanité marche vers le socialisme universel. Qui en douterait n'exciterait que leur mépris et se verrait par eux classer au nombre de ces vieux « réacteurs » dont l'œuvre est aussi abominable que vaine.

« Un Fourier, un Karl Marx, un Guesde — je ne parle pas de M. Jaurès : il fait, lui, de la politique — bâtissent la cité de leurs rêves. Ils la bâtissent avec leurs rêves et l'installent dans l'avenir. On leur dit que ce sont des rêves... Ils n'en continuent pas moins à prophétiser; et, comme leurs rêves sont une grande vanité, ils sont, eux, les prophètes de rien du tout, le plus souvent.

« Mais ne sont-ils pas encore les éloquents prophètes... du passé ?

« Fâcheuse aventure, si ce qu'ils annoncent comme l'avenir admirable de l'humanité n'était que l'organisation rudimentaire de l'humanité primitive !...

« M. Paul Descamps a posé, dans la *Science sociale*, la question de savoir si, décidément, l'humanité « évolue vers le socialisme ». Ensuite, il n'a pas étudié le socialisme en critique ni en philosophe ; mais il l'a traité comme un fait historique.

« Eh! bien, il résulte de son étude que le socialisme est une vieille histoire, qu'il a autrefois dominé presque partout, et puis qu'il a disparu presque partout, et enfin que ce qu'il en reste par-ci par-là décline, de nos jours, décline très rapidement.

« Communisme, collectivisme et monopolisme, telles sont les trois sortes de socialisme que M. Descamps distingue ; et les divers systèmes de nos pires énergumènes ou de nos plus doux théoriciens entrent tous en quelqu'une de ces catégories.

« Or, en fait de monopolisme, nous avons les colonies australiennes et, par exemple, les ghildes poldériennes de la Flandre. En fait de collectivisme, citons les cultivateurs-jardiniers de la Chine ou de la Kabylie, les pêcheurs polynésiens, les chasseurs sioux, le mir russe et, en fait de collectivisme d'État, le militarisme de Sparte et le fonctionnarisme des Pharaons égyptiens. En fait de communisme, saluons des Touareg, des Thibétains, des Papouas, des Tasmaniens, des Fuégiens, des Esquimaux, des Chiquitos, des Dayaks, des Natchez, des Iroquois, des Hurons et des Têtes-Plates...

« Voilà, en quelques mots, le bilan du socialisme réalisé. Voyons un peu la réussite :

« 1° Les sociétés communistes :

« En général, elles ne s'adonnent qu'aux travaux de simple récolte. Il faut excepter les Slaves, les Incas et les Missions du Paraguay, qui se sont élevés aux travaux d'extraction et de fabrication, mais dans les conditions restrictives suivantes : ils ne s'adaptent qu'à la culture extensive et intégrale, et se dissolvent devant la culture intensive commercialisée...

« Bref, les sociétés communistes sont bornées « à la petite fabrication manuelle, simple et routinière ». Elles ne résistent « ni au travail intense et progressif, ni au commerce ».

Et c'est au point que nous autres, les pires réacteurs et les fervents de l'obscurantisme, nous allons commencer à nous éprendre de ces sociétés-là !... Chers Incas et Missions du Paraguay, combinaisons d'hier ou d'avant-hier, nous allons, en dépit de ses mille inconvénients, avoir du goût pour votre communisme s'il est vraiment désuet tant que ça !...

« 2° Les sociétés collectivistes :

« Nous les voyons aptes à un travail plus intense... mais ce travail reste essentiellement routinier. Elles ne s'adaptent qu'à la petite culture intensive, où chacun consomme ses propres produits, vend le surplus pour arrondir le domaine ou payer les impôts, et achète peu...

« C'est encore bien médiocre. Un peu mieux déjà, cependant, que les sociétés communistes. Pourquoi? — Parce que « le lien communautaire est ici plus lâche »... Mais encore bien médiocre tout de même, parce que le lien communautaire n'est pas encore assez lâche.

« D'ailleurs, ces sociétés collectivistes se dissolvent par l'action du grand commerce international. Industrielles, elles disparaissent devant le machinisme.

« 3° Les sociétés monopolistes... (Je dis « monopolistes » avec regret: le langage des sociologues, je n'y peux rien.) Eh! bien, dans les sociétés monopolistes, le lien communautaire est encore un peu plus lâche que dans les sociétés collectivistes. Elles sont, par suite, un peu meilleures. Elles sont capables d'un travail « plus intense et plus progressif ». Bravo! Seulement, « elles ne s'adaptent qu'à un machinisme rudimentaire et disparaissent devant le grand commerce international ». En fait de grand commerce, elles ont celui que l'on obtient au moyen de ce stratagème : la monopolisation des routes. « Procédé rétrograde!... »

« De sorte que, communiste, collectiviste ou simplement monopoliste, le socialisme nous apparaît comme dépourvu de tout avenir. Le grand commerce international, le machinisme, voilà son ennemi. Et des ennemis florissants!...

« Le socialisme est une vieille chose, périmée, et non point une utopie, un programme de l'avenir.

« On voit durer encore quelques groupements communistes. Il faut, pour durer, qu'ils se suffisent à eux-mêmes et n'entrent seulement pas en concurrence les uns avec les autres. Ainsi leur survivance n'est possible qu'en des pays de population rare et de communications difficiles.

« On voit durer des groupements collectivistes. Ils ne supportent pas la concurrence de races moins communautaires. Ils ne sont possibles qu'en des pays qui n'ont guère ou qui n'ont pas de rapports avec l'étranger.

« On voit durer des groupements monopolistes... Ils ne durent, les malheureux et les fragiles, qu'à la faveur des protections, primes et monopoles, tout un système compliqué de défense. Ils ne vivent que dans du coton, dans la couveuse; au premier courant d'air, un rhume, et bonsoir!

« Bref, l'étude des sociétés communautaires démontre que toute leur faiblesse leur vient d'être communautaires. Elles ne subsistent qu'à la difficile condition d'éviter toute concurrence avec des sociétés moins communautaires qu'elles. Autant dire qu'elles sont, de ce fait, condamnées.

« La « race inférieure » et la race « la plus communautaire », c'est tout un. Peaux-Rouges, Australiens et Maoris disparaissent devant les Anglo-Saxons. Les indigènes de l'Amérique du Sud sont dominés par les Espagnols, les Vaïçyas hindous par les castes aryennes, les Egyptiens par les Anglais, les nègres par les Européens.

« Dans les sociétés occidentales, où s'élève le niveau de la race, « il y a un nombre de plus en plus grand de propriétaires ». Les grosses entreprises ne sont pas la propriété d'un seul individu, mais d'un grand nombre d'actionnaires. « *L'évolution économique se fait donc en sens inverse de celle qu'a prédite Karl Marx.* »

« Communisme, collectivisme et monopolisme ne sont pas des chimères, ne sont pas de beaux rêves de députés d'avant-garde. Les différentes sortes de socialisme ont toujours été réalisées par des peuplades primitives: et il n'en est pas de si niaise que des nègres de jadis ne l'aient pour un temps adoptée.

« Nos socialistes voudraient bien se donner les gants — si l'on peut dire — de grands rêveurs. Ils sont des archéologues ignorants. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Activités sociales, par Max TURMANN Victor Lecoffre, Paris.

M. Max Turmann est un des auteurs les plus en vue parmi ceux qui servent d'interprètes à l'école de la « démocratie chrétienne ». Son livre, comme les précédents, est plein de faits, et nous tient au courant d'un bon nombre de créations intéressantes, tant en France qu'à l'étranger. M Turmann est un travailleur qui se documente de toutes parts. Qu'il s'agisse des émigrants italiens, des journaliers belges, du Volksverein allemand, ou des œuvres françaises, il est toujours prêt à verser au débat une foule de renseignements, dont plusieurs pourront être précieux au lecteur, quelle que soit l'opinion de ce dernier.

Les lignes suivantes, empruntées à la préface, donnent une idée du but poursuivi par M. Turmann :

« Nous assistons à une lente, mais invincible évolution vers une organisation plus démocratique de la société... Nous souhaitons, pour notre part, qu'un nombre chaque jour croissant de catholiques français acceptent de franche humeur ce mouvement qui emporte les générations présentes vers plus de justice et de fraternité. Non seulement qu'ils l'acceptent, mais qu'ils y coopèrent de toutes leurs forces, en prenant place dans les groupements et les organisations économiques qui n'exigent de leurs adhérents aucun reniement de leurs croyances religieuses. »

Nous apprenons, au moment où nous parcourons ce livre substantiel, que le talent de l'auteur vient de le faire appeler à une chaire de l'Université de Fribourg. Qu'on discute ou non ses idées — et plusieurs nous ont paru discutables — ce choix est considéré, par tous ceux qui connaissent l'auteur d'*Activités sociales*, comme une juste récompense de son « activité » personnelle et de ses courageux labeurs. G. d'A.

Examen critique des gouvernements représentatifs dans la société moderne, par TAPARELLI D'AZEGLIO, traduit de l'italien, 4 volumes in-8°, P. Lethielleux; Paris.

Taparelli d'Azeglio, qui écrivait au milieu du XIXe siècle, traite, dans cette ouvrage, les questions suivantes :

Tome I. — Unité sociale. — Suffrage universel. — Origine du pouvoir. — Émancipation des peuples adultes...

Tome II. — Liberté. — Liberté de la Presse. — Liberté de l'enseignement. — Naturalisme. — Félicité sociale. — Division des pouvoirs.

Tome III. — Application des principes. — La nation modernisée. — La législature. — Le pouvoir exécutif. — La Patrie. — L'État.

Tome IV. — Administration, ou économie pratique. — Force armée. — Pouvoir judiciaire. — Épilogue. — Examen d'un opuscule de Montalembert.

Cet ouvrage est formé d'une série d'articles que Taparelli a écrits pour la *Civilta cattolica*... Les chapitres, les paragraphes, etc., sont des dissertations plus ou moins développées qui ressemblent, pour le mode de composition, aux travaux de nos grandes revues françaises.

L'auteur se place à un point de vue proprement philosophique et en dehors de la méthode d'observation.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. EDMOND DEMOLINS

L'ÉCOLE MODERNE

I. **Le Développement physique par l'École,** par G. CLERC, capitaine d'artillerie. — II. **L'Éducation anglaise,** par Mme HUGH BELL. — III. **Un Essai récent d'enseignement populaire,** par A. PERNOTTE.

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

1906

SOMMAIRE

LE

DÉVELOPPEMENT PHYSIQUE

PAR L'ÉCOLE

L'ÉCOLE DÉPRIME LA RACE. — COMMENT ELLE PEUT LA RELEVER

I

Cette question préoccupe actuellement un grand nombre de pères de famille. Depuis plusieurs années, elle est à l'ordre du jour et l'on cherche la solution de ce double problème : *donner aux enfants une instruction qui soit en rapport avec les nécessités de la vie sociale actuelle et ne pas nuire à leur santé.*

Des congrès se sont réunis, des commissions ont été instituées: des livres fort remarquables ont été écrits, parmi lesquels je veux citer dès maintenant ceux de M. Demolins[1], du Dr de Fleury[2], du Dr Mosso[3] et du Dr Lagrange[4], auxquels nous aurons souvent à nous reporter au cours de cette étude; des hygiénistes éminents ont fait des efforts pour introduire un peu de salubrité dans nos écoles.

Malgré toutes ces bonnes volontés réunies, il est facile de constater que nous en sommes encore à la période des vœux, des vœux platoniques, hélas!

1. *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*: *L'Éducation nouvelle.*

2. *Le corps et l'âme de l'enfant; Nos enfants au collège.*

3. *L'éducation physique de la jeunesse*, par le Dr A. Mosso, professeur à l'Université de Turin.

4. *La physiologie des exercices du corps*, par le Dr Lagrange.

L'implacable nécessité, pour la plupart des jeunes gens, de subir avec succès, à une époque déterminée, un examen, rend illusoires tous les progrès[1]. Si l'on recommande à un père de faire faire à son fils, âgé de douze à seize ans, de grandes promenades à la campagne, de lui laisser tous les jours plusieurs heures de liberté pour jouer et courir, il répondra presque invariablement : « Je le voudrais bien, mais il ne peut pourtant pas manquer la classe et négliger ses devoirs; il échouerait certainement à l'examen ». En effet, il est impossible de préparer les examens actuels, que ce soit celui du simple baccalauréat, ou celui d'une école, sans négliger les exercices physiques. On aura beau mettre des agrès dans les cours des lycées, les élèves (les meilleurs) aimeront mieux repasser un théorème de géométrie que de s'y exercer; les leçons de gymnastique seront considérées par eux comme du temps perdu, et ils auront malheureusement raison : les programmes sont trop chargés.

A cela beaucoup répondent : « Il faut bien augmenter constamment la difficulté des examens, puisque le nombre des candidats devient de plus en plus grand; ce n'est que par le développement de l'aridité des épreuves qu'on limite l'accroissement de ce nombre et qu'on parvient à différencier les candidats ».

Il semble donc que le mal dont nous souffrons soit incurable, qu'il doive même aller s'aggravant, puisque le nombre des jeunes gens, faisant leurs études secondaires et visant par conséquent un examen comme premier objectif, augmente malgré tout.

Eh bien! puisque l'on cherche à rendre les examens toujours plus difficiles, puisque c'est une nécessité, pourquoi n'y introduit-on pas des épreuves physiques?

On l'a fait pour l'entrée à Saint-Cyr, mais d'une façon insignifiante. On exige, pour l'admission à cette école, de l'équitation et de l'escrime. Combien peu de jeunes gens sont dans une situation leur permettant de pratiquer sérieusement le

1. Voir *De l'éducation intellectuelle, morale et physique*, par Herbert Spencer.

cheval. A part quelques fils d'officiers supérieurs ou de familles très riches, à part quelques élèves des lycées qui se trouvent dans une ville de garnison de cavalerie, les autres doivent se contenter d'une leçon hebdomadaire prise dans un manège civil. Si l'on attribuait un coefficient sérieux à l'équitation, on favoriserait d'une façon exagérée une infime minorité de candidats au détriment des autres.

Or ce n'est pas une leçon d'équitation par semaine, prise pendant une ou deux années, qui peut exercer une influence sérieuse sur le développement d'un jeune homme. Il en est à peu près de même de l'escrime, moins onéreuse que l'équitation, mais qui demande néanmoins à être pratiquée avec un maître consciencieux. Équitation et escrime sont d'ailleurs très mal enseignées en général ; les jeunes gens arrivent presque tous à l'école avec des positions défectueuses à cheval et sur la planche, et la première chose que les instructeurs militaires ont à faire est de détruire ce que leurs prédécesseurs ont édifié. Il y aurait donc avantage à supprimer ces épreuves de l'examen d'admission à Saint-Cyr, où elles figurent d'ailleurs avec le coefficient dérisoire de 20 sur 240. Nos futurs officiers apprendraient l'équitation et l'escrime à l'école, en même temps que les autres parties de l'art militaire.

Par quoi peut-on les remplacer dans cet examen spécial? quelles seront les épreuves physiques des autres examens?

La réponse se déduira de ce que nous demandons, à savoir que nos fils grandissent, en devenant forts et agiles.

Introduisons ces trois conditions dans l'examen et nous aurons un coefficient pour la *taille,* un autre pour la *force* et un troisième pour l'*agilité.*

Donnons à la somme de ces trois coefficients une valeur proportionnelle à l'importance même que nous voulons donner au développement physique, importance qui variera avec la carrière à laquelle le candidat se destine, mais qui ne sera jamais nulle.

Par exemple, pour le baccalauréat, épreuve que subit le jeune

homme au moment où il est à peine formé, au moment jusque auquel il est essentiel qu'il n'ait pas été déformé, le coefficient total des exercices physiques serait tout simplement égal à la somme des coefficients des autres matières. Ainsi, jusqu'à seize ou dix-sept ans, nos enfants seraient contraints de faire beaucoup d'exercices physiques sous peine d'échouer à l'un des examens les plus faciles.

A partir de cet âge, les études sérieuses commencent, le danger de l'étiolement diminue et l'on peut abaisser le coefficient physique.

Afin de fixer les idées, prenons quelques exemples :

Pour l'École polytechnique, le coefficient physique serait le quart de la somme des autres coefficients. Il en serait le cinquième pour l'École normale supérieure; le tiers, pour Saint-Cyr; le quart, pour les doctorats, etc. Dans tous les examens dépendant de l'État, depuis les plus simples jusqu'aux plus difficiles, subis avant l'âge de trente-cinq ans, ou même de quarante ans, qu'ils eussent pour but de recruter des professeurs, des employés de ministère ou des officiers, dans tous les examens, il y aurait des épreuves physiques.

Bien entendu, il ne faudrait pas, du jour au lendemain, adopter des coefficients égaux à ceux que j'ai donnés plus haut; ce serait une révolution et il serait à craindre que la réaction ne fût égale à l'action. On échelonnerait, au contraire, cette évolution sur sept ou huit années, de façon que, seuls, les enfants commençant leurs classes au moment même de sa mise en train fussent certains d'en subir le plein effet. La première année, le coefficient physique serait le septième, ou le huitième du coefficient définitif, de façon à ne pas apporter un trop grand trouble parmi les candidats à la veille de passer leurs examens, et, tous les ans, on l'augmenterait, pour n'arriver qu'au bout de sept ou huit années au coefficient voulu.

II

Quel changement cela apporterait dans nos mœurs!

Un proviseur, un professeur pourraient faire « faire de l'hygiène » à leurs élèves sans nuire à leur propre avancement. Je mets intentionnellement mon idée sous cette forme paradoxale, et je m'explique.

Un fonctionnaire de l'Université est actuellement noté d'après les succès que ses élèves remportent aux examens; les bonnes places, l'avancement sont pour ceux qui ont un « grand pour cent ». C'est assez logique, puisqu'en somme le professeur est là pour enseigner certaines matières, et les succès de ses élèves prouvent qu'il les enseigne bien; tous ses efforts tendent donc à obtenir ce résultat, et tout ce qui retarde les progrès de ses élèves lui fait du tort, à lui personnellement. Il est donc naturel que, quelles que soient leurs idées, proviseurs et professeurs ne poussent pas leurs élèves dans la voie des exercices physiques, et même qu'ils considèrent ces exercices comme des ennemis : on ne peut pas leur demander de sacrifier leur position à leurs opinions.

J'ai connu le principal d'un collège de province qui était absolument dans les idées modernes, qui avait introduit les sports dans son établissement, qui avait même loué en dehors de la ville un beau terrain de jeu où il envoyait régulièrement ses élèves. Après deux années d'expérience, il a dû y renoncer, et il en était désolé, car il sentait qu'il avait rendu service aux familles; mais ses élèves étaient trop distraits de leurs études, et les succès diminuaient; cet homme, qui était arrivé à la tête de son collège avec l'intention d'y apporter de saines réformes, se voyait, au bout de deux ans, obligé de renoncer à ce qui lui tenait tant au cœur, et il retombait dans la routine pour ne pas se nuire à lui-même.

Il en résulte que les perfectionnements demandés pour l'hygiène de nos enfants restent en France à l'état de théorie.

M. Demolins nous cite comme modèles ces professeurs anglais qui jouent avec leurs élèves. Il a parfaitement raison et nous voudrions tous voir les professeurs français entrer dans cette voie. Mais si les Anglais agissent ainsi, si cela est entré dans leurs mœurs, c'est précisément parce que leur intérêt l'exige. Une école anglaise est une entreprise commerciale; il faut donc que la maison ait des clients. Or son directeur sait bien que les *parents anglais se préoccupent avant tout de la santé de leurs enfants*, qu'ils suivent leur développement physique plus que leur développement intellectuel, qu'ils s'intéressent à leurs succès dans les matchs. Dès lors, l'intérêt particulier l'exigeant, on voit les maîtres lui obéir et entraîner eux-mêmes leurs élèves.

Qu'en France les directeurs d'institutions et les professeurs sachent que leurs élèves ne peuvent avoir de succès et qu'eux, par suite, ne peuvent avoir de l'avancement qu'en développant à la fois le corps et le cerveau des enfants, et, dès lors, ils changeront bien volontiers leur manière d'instruire; nous les verrons entraîner nos fils, tout comme le font les professeurs anglais : l'intérêt particulier est bien plus puissant que toutes les prescriptions des comités savants.

Les parents eux-mêmes se transformeront. Il faut bien reconnaître qu'ils ont leur part de culpabilité dans la situation actuelle. La plupart se contentent de regarder les notes de leurs enfants, en latin, ou en mathématiques. Tant qu'ils ne sont pas malades d'une maladie cataloguée, on ne s'occupe guère de leur santé.

M. le docteur de Fleury cite quelques exemples de parents qui étaient assez bien avisés pour consulter un docteur, lorsque leur enfant ne travaillait pas bien ou paraissait fatigué; mais ce sont des exceptions. Pour un père qui agit ainsi, combien se contentent de dire : « Il est dans une mauvaise période, il ne fait pas grand'chose en ce moment »; ou bien : « il ne grandit pas, mais il se rattrapera plus tard ». On entend même : « Qu'il passe son examen, après quoi nous lui donnerons du grand air pour le remettre! »

Si ces mêmes parents, qui sont souvent remplis pour leurs enfants de sollicitude, mais d'une sollicitude maladroite, savaient que leur fils n'arriverait à rien s'il n'était pas sain, robuste et bien constitué, ils seraient moins optimistes. Si l'enfant ne grandissait pas, s'il ne se fortifiait pas, ils n'hésiteraient pas à en rechercher les causes et à s'adresser à un médecin.

Nous aurions ainsi substitué l'initiative privée à l'indifférence administrative, nous aurions donné à l'évolution une forme particulariste tout opposée à la forme communautaire qu'elle revêt actuellement sans succès.

On ne verrait peut-être plus ce que j'ai vu de mes yeux, dans un lycée de province : la classe des tout petits, de ceux qui apprennent l'a b c, était sombre et mal aérée; elle recevait la lumière et l'air d'une petite cour humide; mais, sur la porte, il y avait une pancarte : « Ne crachez pas par terre ». Toutes nos mesures d'hygiène sont résumées dans cette histoire véridique. Un comité de savants avait déclaré qu'il fallait éviter de souiller les parquets pour empêcher la propagation de la tuberculose; d'où, probablement, une circulaire venue d'en haut, d'où la pancarte, et tout s'arrêtait là.

Si ces mêmes enfants avaient la perspective d'échouer plus tard à leurs examens pour avoir manqué, au début de leurs études, d'air et de lumière, le proviseur aurait certainement agi d'une manière plus efficace; il aurait fait savoir en haut lieu, d'où lui venait la circulaire, qu'il était dans l'impossibilité de combattre sérieusement la tuberculose avec une installation aussi défectueuse; il aurait plutôt sacrifié la salle d'honneur qui ne sert à personne; en tout cas, il ne se serait pas contenté de mettre une pancarte à la porte d'une classe dont les élèves ne savaient même pas lire.

Que peuvent donner, dans de pareilles conditions, les cours d'hygiène demandés par M. le Dr de Fleury ?

On ferait un cours sur la nécessité d'avoir des chambres aérées, de ne fermer les fenêtres qu'en cas de froid sérieux et à la condition de les ouvrir souvent, de laisser le soleil pénétrer librement dans de grandes pièces prenant le jour

et l'air par des jardins, ou au moins par de grandes cours.

Où dirait-on toutes ces belles choses? Dans une salle petite, sombre, fermée et chauffée. Un pareil enseignement pourrait-il porter des fruits?

Que l'on ne fasse pas de cours, il y en a déjà assez en France; mais que les fenêtres des classes soient ouvertes chaque fois que le temps le permet; que, si on a dû les fermer à cause du froid et de la pluie, le professeur suspende son cours vers le milieu de sa durée, en disant à ses élèves : « Cinq minutes de repos; remuez-vous, allez courir pendant que je vais aérer cette chambre dont l'air n'est plus très bon ». Que l'on ne fasse jamais une classe, ou une étude, d'une pièce qui ne prend pas jour, air et soleil par un parc, un jardin, une grande avenue, ou une grande cour. Au bout de quelques années de ce régime, les élèves auront la pratique de l'hygiène, qui vaut mieux que la théorie, et je crois qu'ils se trouveront mieux de respirer du bon air que d'en entendre parler.

III

Voyons maintenant quelles pourraient être les épreuves physiques. Pour cela, reprenons les trois termes de notre proposition : *taille, force, agilité*.

On admet, en général, qu'une bonne taille moyenne est celle qui est comprise entre $1^m,70$ et $1^m,75$. On donnerait 12 aux candidats ayant $1^m,72$ et l'on ferait varier cette note d'un point par centimètre, de façon à donner 0 à ceux qui auraient $1^m,60$ et au-dessous, et 20 à ceux qui atteindraient, ou dépasseraient, $1^m,80$.

Mais, objectera-t-on, la taille d'un homme dépend de celle de ses ancêtres; si ceux-ci étaient tous petits, est-ce sa faute s'il est petit, lui aussi?

Non certes, mais son cerveau subit aussi les lois de l'atavisme; si ses ascendants étaient tous inintelligents, est-ce sa faute s'il est borné, lui aussi?

Puisque nous voulons que la selection, ce grand moyen de la transformation et de l'amélioration des races, s'opère dorénavant, non plus seulement sur l'intelligence, mais aussi sur le corps, il faut bien admettre que, dans la lutte pour l'existence telle que nous la créerons chez nous et telle qu'elle existe déjà à notre détriment entre nations différentes, les qualités physiques et les qualités intellectuelles natives et développées toutes deux dans la mesure du possible par l'éducation et l'instruction, entreront toutes deux également en ligne de compte.

Dans les conditions actuelles de la lutte pour la vie, en France, un homme admirablement constitué, mais peu intelligent, occupera presque certainement une situation inférieure; tandis qu'un bossu, voire un tuberculeux, très intelligents, ont bien des chances pour arriver à une belle situation et pour se marier quand même.

La sélection est donc basée uniquement sur l'intelligence qui se développe de génération en génération tandis que le corps tend, au contraire, à s'affaiblir progressivement. C'est contre cet affaiblissement, qui menace de devenir un *danger national*, qu'on lutte actuellement, mais par des procédés dont tout le monde peut constater la faible efficacité.

Nos propositions ont pour but d'établir l'*équilibre* entre la transmission de la force physique et celle de la puissance du cerveau, d'éviter à la fois l'atrophie physique et l'hypertrophie intellectuelle, et de faire des hommes, dans le sens élevé du mot : des êtres capables, par exemple, de monter un cheval rétif entre deux problèmes de mathématiques transcendantes.

La taille n'est d'ailleurs pas seule à considérer.

Un jeune homme, qui aura grandi démesurément, qui aura poussé comme une asperge, suivant l'expression consacrée, sera moins résistant qu'un autre, lequel aura gagné en largeur ce qu'il aura perdu en hauteur.

De ceci résulte la nécessité de mesurer le *périmètre thoracique* qui, chez un homme moyen, est de 85 centimètres. On donnerait la note 12 à ce développement et on ferait varier la note d'un point par demi-centimètre en plus ou en moins, parce que la va-

riation du périmètre thoracique est normalement à peu près la moitié de celle de la taille.

Une toise et un mètre à ruban suffiraient pour cette première partie de l'examen qui ne demanderait guère plus d'une minute par candidat; elle ne permettrait aucune fraude et ne se prêterait, comme les autres épreuves dont nous allons parler, à aucune recommandation, ce qui est bien appréciable à notre époque de protections.

La *vue* ferait aussi partie de l'examen. Beaucoup d'enfants deviennent myopes au lycée, sans y avoir une prédisposition de naissance, à cause des défectuosités de l'éclairage et de la mauvaise disposition des tables et des bancs. La note d'acuité visuelle serait 20 pour la vue normale et diminuerait d'un point par dioptrie positive ou négative.

L'éclairage des classes et le matériel scolaire s'amélioreraient alors rapidement.

Passons à la deuxième partie de l'examen : la mesure de la *force*.

On se servirait pour cela de dynamomètres et l'on n'aurait que l'embarras du choix. On ferait, par exemple, comprimer un ressort avec la main, tendre un ressort fixé au plancher pour mesurer l'ensemble des forces d'un bras, des reins et des jambes, etc. L'examinateur n'aurait qu'à inscrire la division à laquelle s'arrêterait l'aiguille de l'instrument; celui-ci pourrait même être construit de façon à distribuer un ticket sur lequel la note serait imprimée.

Voilà encore un examen qui ne serait pas long et qui serait à l'abri de toutes les influences occultes.

Il serait essentiel de varier les épreuves d'une année à l'autre, de façon que les candidats ne pussent jamais savoir longtemps à l'avance lequel de leurs muscles serait soumis à l'épreuve. Il faudrait éviter, en effet, que l'on « préparât l'examen physique » autrement qu'en menant une existence saine et en développant l'ensemble du corps. Un jeune homme qui aurait beaucoup vécu au grand air, qui aurait pratiqué les sports

quels qu'ils fussent, cricket, foot-ball, tennis, golf ou autres, serait prêt à affronter l'épreuve physique, qu'elle portât sur les muscles du cou, ou sur ceux de la jambe; en agissant autrement, il aurait beaucoup de chances pour échouer, et c'est ce que nous voulons.

Cela conduirait peut-être à la faillite de la gymnastique raisonnée, suédoise ou autre, qui paraît être à la mode en ce moment, mais à laquelle je ne crois pas beaucoup, lorsqu'il s'agit d'un enfant sain et bien constitué. Je crois à ce qui est naturel, à ce que font les jeunes animaux, chiens, chats, ou poulains : courir, sauter, gambader, etc. [1].

Le Dr de Fleury cite les paroles d'un médecin, racontant que les séances de gymnastique au lycée étaient pour lui des séances d'ennui. Je le crois volontiers, et c'est pour éviter de tomber dans ce défaut que je voudrais voir supprimer l'obligatoire gymnastique. Que l'on mette des agrès dans la cour des collèges, je n'y vois pas grand inconvénient, bien que ce soit un trompe-l'œil auquel des parents se laissent prendre. Mais que l'on emmène surtout les enfants à la campagne; c'est là qu'ils se développeront les poumons et le reste, en courant au grand air par monts et par vaux, beaucoup mieux qu'en faisant des exercices rythmés et très savants, mais si ennuyeux[2]!

Actuellement, telle qu'elle est comprise, la gymnastique est un but; on travaille, lorsqu'on travaille, pour faire un tour déterminé au trapèze ou à la barre fixe. Mais dans la pratique, dans la vie coloniale surtout et aussi dans la vie européenne, un homme trouve-t-il des trapèzes ou des barres fixes? Non, il rencontre des obstacles à franchir, des escarpements à escalader, des arbres auxquels il faut grimper; voilà le but, et la gymnastique n'est qu'un moyen. Nous faisons grimper les élèves à une perche pour leur apprendre à grimper sur un arbre; nous employons la perche parce qu'on ne peut pas avoir un arbre

1. Voir dans le livre du Dr Mosso le chapitre des marches. Voir également le livre du Dr Lagrange sur la *physiologie des exercices du corps*.

2. Voir *De l'éducation intellectuelle, morale et physique*, par Herbert Spencer.

dans une salle de gymnastique, mais c'est un pis-aller comme la salle elle-même dans laquelle l'enfant respire les poussières soulevées au moment où sa respiration, activée par les exercices, réclame le plus d'oxygène.

La véritable salle de gymnastique, c'est *la libre campagne.*

En résumé, la gymnastique est un moyen et un moyen à n'employer que lorsqu'on ne peut pas s'en passer, faute d'espace.

On vante beaucoup, et l'on a raison dans une certaine limite, les écoles anglaises. Mais dans celles où j'ai été élevé, je n'ai jamais vu d'appareils de gymnastique[1]. Notre gymnastique étaient le foot-ball, en hiver, et le cricket, en été. Les seules leçons que nous recevions étaient des leçons de boxe et nous y mettions toute notre ardeur, car l'utilité nous en était démontrée par les applications fréquentes que nous en faisions. En France, quand deux élèves se battent, on commence par les séparer, puis on les punit, et l'on punit surtout celui qui a fait preuve de plus de vigueur, celui qui a envoyé les meilleurs coups. En Angleterre, quand nous nous battions, des paris s'engagaient, et le vainqueur était félicité... et soigné par ceux qui avaient parié sur lui.

Lorsque, plus tard, ayant quitté l'Angleterre, j'ai été envoyé au lycée de Strasbourg, sous la domination allemande, j'ai vu, pour la première fois de ma vie, une salle de gymnastique et j'ai reçu mes premières leçons d'un moniteur prussien qui ne plaisantait pas, mais qui nous apprenait quelque chose[2].

Lorsque enfin je suis arrivé dans l'Université française pour achever mes études, j'ai retrouvé la salle de gymnastique, mais sale et mal aérée; le professeur était un malheureux que nous ne prenions pas au sérieux, et qui, de même que nous, « en faisait le moins possible ».

Je suis allé visiter en 1904 le collège de Coblentz et, pour ne parler ici que de la gymnastique, j'ai constaté que les vieux errements étaient toujours en honneur : une belle salle, bien

1. Voir, dans le livre du Dr Mosso, le chapitre de l'éducation moderne anglaise.

2. Voir, dans le livre du Dr Mosso, le chapitre de la critique de la gymnastique allemande.

claire, bien aérée, haute de plafond comme une église, et sur le sol d'épais tapis pour amortir les chutes. J'ai eu la curiosité de remuer un de ces tapis, il était plein de poussière. Le concierge, qui avait consenti, moyennant un modeste « drinkgeld [1] », à me faire visiter son établissement et qui avait vu mon geste, m'a immédiatement déclaré que la salle n'était pas bien entretenue, parce que les élèves étaient en vacances. Néanmoins j'étais fixé sur l'air que pouvaient respirer les jeunes Allemands, après de nombreux sauts sur ces tapis, et malgré les dimensions énormes de la pièce.

Il y a donc deux systèmes bien tranchés : le système anglo-saxon, ou système naturel à l'air libre et sans gymnastique, et le système franco-allemand, ou système artificiel, avec gymnastique et en « vase clos ». Ayant été élevé successivement sous les deux régimes, je n'hésite pas à donner la préférence au premier, que j'ai trouvé beaucoup plus amusant que le second et qui est beaucoup plus efficace.

Il est un peu étonnant de voir des hommes incontestablement instruits et partisans résolus de l'éducation anglaise, attribuer autant de vertu à la gymnastique. Cela tient peut-être à ce qu'ils ont été élevés en France, qu'ils ont subi l'empreinte indélébile de l'éducation française et qu'ils ont malgré eux et inconsciemment le culte du « vase clos ».

J'ai réuni, par un trait d'union, les deux méthodes d'éducation française et allemande ; elles dérivent en effet des mêmes principes, mais l'application en est différente, aussi différente que le sont les deux nations : l'une sérieuse, dirigée par l'homme du Nord [2], le Prussien; l'autre, plus légère, où l'élément méridional a la prédominance.

En demandant la substitution des exercices naturels aux exercices artificiels, je n'ai pas entendu traiter de la gymnastique thérapeutique qui a pour but de remédier à certains vices de

1. Avec le pourboire, qui n'est jamais très élevé, on obtient tout ce qu'on veut en Allemagne.

2. Aux mines de Courrières, les Allemands ne viennent-ils pas de nous donner une leçon humiliante en nous montrant la façon sérieuse dont ils avaient organisé leur service de sauvetage?

constitution et qui est du domaine de la médecine : le docteur l'ordonne comme il prescrit des fortifiants artificiels. Heureux ceux qui peuvent s'en passer ! Ils seraient nombreux si l'on évitait, par une hygiène naturelle, de se mettre dans la nécessité de recourir aux procédés artificiels. Mais vouloir remplacer l'exercice libre, les jeux et les courses au grand air par de la gymnastique savante, c'est, à mon avis, vouloir remplacer, dans l'alimentation, la viande et les légumes par des produits artificiels. Ceux-ci sont bons pour les malades; mais pour les gens sains et bien constitués, le beefsteak sera toujours préférable à tous les lacto-phosphates du monde.

Voilà pourquoi je me permets de ne pas être de l'avis de M. le Dr de Fleury, lorsqu'il demande de faire diriger nos établissements scolaires par des médecins, bien que je partage absolument son opinion sur le rôle que ceux-ci doivent y jouer.

Que le médecin examine tous les élèves, même ceux qui paraissent bien portants, cela me semble excellent pour découvrir des maladies latentes qui échappent aux profanes, et pour enrayer leur développement; mais qu'il dirige l'enseignement, même l'éducation physique, c'est trop lui demander dans la plupart des cas et pour la moyenne des médecins. Est-ce un médecin qui dirige les écoles de Joinville et de Saumur? On fait pourtant des hommes, des hommes solides dans ces écoles. A Saumur, on entraîne aussi des chevaux, de fameux chevaux : est-ce un vétérinaire qui commande l'école? En psychologie, et pour étudier les élèves comme le demande M. le Dr de Fleury, un médecin ne me paraît pas, par ses fonctions seules, plus fort qu'un juge ou qu'un officier, gens ayant aussi l'habitude et le devoir d'étudier leurs semblables. En entraînement physique, un docteur est moins fort qu'un instructeur de Joinville, ou qu'un écuyer de Saumur; combien peu de docteurs font partie de sociétés de sport, combien peu montent en course, ou dans les concours hippiques! Il leur manque donc la pratique de l'entraînement physique, où l'art (et c'est un art véritable qui demande, pour être approfondi, des années de travail et d'études) consiste justement à fortifier le sujet, homme ou

cheval, sans avoir besoin du docteur ou du vétérinaire.

Je craindrais donc de voir le docteur-proviseur donner à la médecine et à la gymnastique compliquées un rôle que je voudrais voir réservé à l'hygiène simple, faite surtout de bon sens, d'expérience et de volonté, et aux exercices naturels. Bien entendu, et je le répète, je ne parle ici que de la moyenne des médecins civils; j'excepte l'élite dont fait partie M. le Dr de Fleury, j'excepte ceux qui ont étudié et pratiqué les sports, j'excepte ceux qui ont étudié et pratiqué la pédagogie à l'étranger; mais précisément parce que c'est une élite, elle est peu nombreuse et ne suffirait pas pour diriger tous nos établissements d'instruction secondaire.

Confiez votre maison à un architecte qui n'en est pas l'auteur, et demandez-lui de l'entretenir en bon état en lui donnant carte blanche pour la dépense. Votre immeuble sera perpétuellement aux mains des ouvriers; il y aura toujours quelque chose à y modifier ou à y perfectionner : c'est humain.

Je ne voudrais donc ni d'un médecin, ni d'un architecte, à la tête d'un lycée, où il faut non seulement un homme d'une grande culture générale, capable de comprendre aussi bien ce que lui demande le médecin que ce que désire l'architecte ou le professeur de mathématiques ou celui de grec, mais aussi un homme ayant assez de volonté, et une volonté assez éclairée, pour résister à propos aux techniciens, lorsque ceux-ci se laisseraient entraîner par leur art ou leur science.

Arrivons enfin à la dernière épreuve physique de l'examen, à l'épreuve de l'*agilité*.

Nous avons aussi bien des moyens de la « mesurer », moyens parmi lesquels je citerai les sauts.

Pour le saut en largeur, il suffirait d'un rebord, obligeant le candidat à calculer ses foulées pour ne pas perdre de terrain, et d'une surface horizontale molle sur laquelle ses talons s'imprimeraient; la note serait « mesurée » sur le sol d'après un barème établi.

Pour le saut en hauteur, on aurait deux poteaux gradués et

une corde tendue. Le candidat demanderait sa hauteur; s'il échouait, on abaisserait la corde de 10 centimètres; s'il échouait encore, on l'abaisserait de 20 centimètres, et ainsi de suite, en augmentant chaque fois de 10 centimètres la quantité dont la hauteur de la corde serait diminuée; de cette façon, le candidat aurait tout intérêt à demander tout de suite une hauteur voisine de son effort maximum et à ne pas prolonger l'épreuve.

Au lieu de faire sauter, on pourrait faire grimper à un arbre et mesurer le temps que le candidat mettrait pour atteindre une certaine hauteur de 4, 5 ou 6 mètres. On pourrait aussi remplacer le saut avec élan par le saut sans élan ou le saut à la perche, et varier ainsi l'épreuve d'agilité comme on varierait celle de la force.

Cet examen physique ne serait pas absolument éliminatoire par lui-même, puisqu'il ne constituerait que le quart, au plus, de l'examen total, sauf pour les écoles militaires, ou pour certaines fonctions dans lesquelles la vigueur physique est absolument indispensable. Mais par le fait de son coefficient relativement élevé, il éliminerait tous ceux qui ne compenseraient pas une tare, ou une infirmité, par une valeur intellectuelle telle qu'il serait regrettable de priver l'État de leurs lumières. Pour qu'un bossu, ou un pied bot, entrât à l'école normale avec zéro d'aptitude physique, il faudrait qu'il eût une intelligence réellement hors ligne, et l'intérêt du pays veut que de pareils hommes ne soient pas écartés des fonctions publiques.

En toute chose, il faut se garder des exagérations qui nuisent aux meilleures causes. C'est ainsi que les Anglais ont compris qu'ils étaient allés trop loin dans le sens de l'éducation physique. Ils tendent maintenant à réagir, pour élever le niveau de leurs études. Nous partons de l'extrême opposé; nous sommes allés trop loin dans le sens du développement intellectuel mal entendu. C'est dans un juste et harmonieux équilibre, vers lequel tendent les deux nations, que se trouve la vérité.

IV

Il ne faut pas croire, en effet, que les écoles anglaises sont parfaites. Elles ont certainement de grands avantages : je veux citer, par exemple, leur petit nombre d'élèves, ou la division des élèves par maisons distinctes, d'où découle une partie de leurs autres qualités. Par le fait que les écoles contiennent peu d'élèves, il y a beaucoup d'écoles; elles sont dès lors disséminées en des endroits où il y a de l'espace et de l'air.

Lorsque M. le Dr de Fleury écrit : « Il faut faire un plus grand nombre de lycées », c'est une révolution qu'il propose, révolution qui rapprocherait nos lycées des institutions anglaises, plus saines assurément.

Pour éviter la contagion et les épidémies, la première chose à faire n'est-elle pas de diminuer les contacts?

En outre, combien il serait avantageux, pour les grandes villes, d'avoir plusieurs petits lycées au lieu d'un grand. Ainsi, à Lille, il n'y a qu'un lycée; il est très grand puisque la ville est très peuplée; il est près du centre et, malgré cela, certains élèves ont un long trajet à parcourir pour y arriver. Si l'on suivait le conseil de M. le Dr de Fleury, Lille posséderait au moins trois lycées. Ces trois petits lycées, situés en des quartiers aérés, près des fortifications, ne seraient-ils pas plus sains qu'un seul grand établissement?

Les écoles allemandes me paraissent avoir de grandes analogies avec les nôtres. Je l'ai déjà montré pour l'enseignement de la gymnastique; pour le reste, les Universités française et allemande m'ont paru avoir adopté les mêmes méthodes de travail et suivre les mêmes errements pédagogiques. M. le Dr de Fleury dit que, dans les écoles allemandes, les devoirs se font en classe; les choses ont alors bien changé depuis l'époque où j'étais élève au lycée allemand de Strasbourg, car nous quittions la classe avec une ample provision de devoirs à faire et de leçons à apprendre. Il y avait toutefois une différence avec les lycées

français où j'ai achevé mes études : pour un devoir mal fait, une leçon mal apprise, ou une étourderie, mon professeur allemand m'appliquait des coups de canne et mon professeur français me donnait des vers à copier; ceci était moins douloureux sur le moment, mais plus long. Je crois bien que la « schlague » a été supprimée dans l'université comme dans l'armée allemande; mais je crains que les vers à copier ne l'aient pas été dans l'Université française.

La tendance dont nous avons parlé, et qui consiste à prendre pour but le moyen, est assez générale dans l'Université. M. le Dr de Fleury cite à ce propos les mathématiques. Quoique polytechnicien, je suis absolument de son avis; il me semble incontestable que l'on passe trop de temps à les étudier et trop peu à les appliquer.

On étudie les sciences abstraites jusqu'à la sortie de l'École polytechnique, et alors seulement on s'occupe de leurs applications comme l'indique le nom d'écoles d'application donné aux écoles où passent les anciens polytechniciens.

Le résultat de ceci est l'extension démesurée, inutile, donnée aux mathématiques pures, à l'X pur. Sans vouloir parler ici des mathématiques spéciales ou supérieures, rien que sur le terrain de la géométrie élémentaire, que de changements se sont opérés depuis quarante ans! Autrefois on étudiait Legendre ou Amiot; ils exposaient clairement les principes fondamentaux et suffisaient pour aborder les sciences plus élevées. Actuellement, en n'étudiant que ces bons vieux livres, on serait refusé au baccalauréat; on oblige les enfants à apprendre des théories, très intéressantes il est vrai pour quiconque en fait un passe-temps, telles que les polaires, l'inversion, l'homographie, etc., mais dont ils pourraient se passer pour suivre même le cours de l'École polytechnique et pour devenir de très bons ingénieurs.

De savants professeurs à lunettes ont trouvé que nos vieilles géométries manquaient de précision : il fallait, suivant eux, donner un sens à une ligne et l'appeler vecteur, ce qui est en

effet très utile en géométrie analytique, mais ce dont on peut fort bien se passer en géométrie élémentaire. Bref, on a coupé des cheveux en quatre, on a fait d'une page quatre pages... et l'on a vendu des livres nouveaux, petit commerce fort lucratif qui paraît avoir pris les proportions d'un fléau dans notre Université. Revenons donc à Legendre ou Amiot qui suffisaient, qui suffisent encore, et remplaçons les finesses de « l'involution » par celles du « golf », autrement intéressantes. Nos ingénieurs n'en seront pas moins les premiers ingénieurs du monde, comme l'étaient leurs devanciers, et nos artilleurs construiront tout de même des canons que toutes les puissances européennes cherchent en vain à imiter.

C'est en augmentant progressivement l'importance des épreuves physiques de nos examens que l'on pourra diminuer celle de la partie intellectuelle; ils resteront aussi difficiles, aussi éliminatoires, et ces modifications, maintenues dans de sages limites, ne diminueront en rien la science future de nos ingénieurs, de nos professeurs, ou de nos médecins.

Qu'il me soit permis de faire revivre ici à ce propos un souvenir vieux déjà de plus de vingt ans.

Étant élève à l'École polytechnique, j'ai eu la curiosité de consulter le cours de haut calcul qu'avait suivi mon père à la même école, quarante-neuf ans avant moi; c'était le cours de la promotion 1834-1836. Voici ce que j'y ai constaté avec étonnement : le cours d'analyse[1] commençait par la théorie des dérivées. Ainsi on entrait à l'École sans avoir fait toute l'algèbre spéciale, avec la connaissance presque exclusive de l'algèbre élémentaire! Il me semblait donc que les polytechniciens de cette époque reculée devaient être beaucoup moins forts que nous et qu'ils ne pouvaient rattraper ce retard énorme des mathématiques spéciales pendant leur séjour à l'École. Quel n'a pas été mon étonnement lorsque, prenant le cours de deuxième année, j'ai constaté que la première leçon portait sur les intégrales multiples, c'est-à-dire qu'elle était exactement la même

1. Le cours d'analyse de l'École polytechnique comprend l'étude du calcul différentiel et du calcul intégral.

que notre première leçon de deuxième année, en 1884. Ainsi, en un an, nos « antiques »[1] nous avaient rejoints. Mais le cours de 1834 était simple et n'était pas encore encombré de toutes les petites complications qui y ont été introduites uniquement, à ce qu'il semble, pour employer le temps. Cela ne valait-il pas mieux? Cette génération de polytechniciens, qui ont doté la France et la Russie de leurs chemins de fer, ne nous valait-elle pas? J'en appelle à tous mes camarades, qui ont pâli sous le bec de gaz à verre bleu de nos petites salles d'études, sur les « fonctions θ » et sur les « petits contours »[2].

En résumé, il existe deux grands systèmes d'éducation : le système anglais et le système franco-allemand.

Le premier est supérieur au point de vue hygiénique, mais il n'est pas parfait, loin de là.

En réformant nos examens, nous réformerions du même coup notre éducation qui deviendrait facilement supérieure à l'éducation anglo-saxonne, et nous, nous pourrions devenir supérieurs aux Anglo-Saxons.

Mais, pour cela, il ne faut plus nous contenter de réunir des commissions et de mettre des pancartes aux portes des classes dont les enfants ne savent pas encore épeler.

G. Clerc,
Capitaine d'artillerie breveté à l'état-major du 1er corps d'armée.

1. Les élèves appellent « antiques » leurs camarades sortis de l'École.
2. Théories particulièrement éthérées du cours d'analyse mathématique.

LETTRE OUVERTE

ADRESSÉE

A MM. LES MINISTRES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DE LA GUERRE

Monsieur le Ministre,

Nous sommes convaincus d'être les interprètes d'un très grand nombre de pères de famille, en vous adressant la pétition suivante :

Nous demandons qu'il soit ajouté aux épreuves ordinaires des examens du baccalauréat et des diverses Écoles, civiles et militaires, *une note spéciale, constatant le développement physique des candidats.*

Pour être efficace, cette note devrait avoir un coefficient assez élevé.

L'exposé qui précède développe les motifs très graves qui justifient cette demande.

Il nous suffit donc d'ajouter ici quelques brèves considérations.

Notre régime scolaire est organisé uniquement en vue du développement intellectuel ; il néglige et comprime gravement le développement physique.

Trop souvent, il fabrique des neurasthéniques.

Par là, il arrive que l'École échoue souvent, même au point de vue intellectuel, car la faiblesse physique finit par paralyser l'intelligence.

Nous pensons que l'École peut et doit faire des hommes complets, intellectuellement et physiquement.

Ces deux résultats ne sont pas incompatibles; ils sont, au contraire, solidaires.

Personnellement, je puis invoquer, sur ce point, l'expérience concluante que nous poursuivons, depuis sept années, à l'*École des Roches :*

Nos élèves ont engagé 26 matchs de foot-ball[1], ou de cricket, avec des équipes françaises et anglaises, composées d'hommes faits *plus âgés qu'eux.* — Ils en ont gagné 17.

Ils sont entraînés à la gymnastique, à la course, au saut, à tous les sports, à la douche, à la vie en plein air.

Cet entraînement n'a pas nui à leurs études et à leurs examens :

Dans ces quatre dernières années, nous avons présenté 58 élèves au baccalauréat[2] : 49 ont été reçus, dès la première année, 13 avec mentions. Les élèves ajournés, sauf 3, qui ne se sont pas représentés, ont été reçus l'année suivante.

Cette moyenne est très sensiblement supérieure à la normale.

Ces jeunes gens sont arrivés aux examens sans « chauffage », sans surmenage, comme à une épreuve naturelle.

On objectera que notre demande constitue une innovation. (C'est d'ailleurs pour cela que nous sommes obligés de la formuler!)

C'est là un grave reproche, dans ce pays qui est plutôt routinier, malgré ses prétentions novatrices, et, parfois, révolutionnaires.

Mais n'êtes-vous pas, vous-même, Monsieur le Ministre, un homme désireux de faire des choses nouvelles?

Vous ne pouvez certainement pas réaliser une innovation, qui contribue plus efficacement au relèvement de la race française, victime d'un système scolaire définitivement condamné par l'expérience.

1. Foot-ball « Association ».

2. Pendant les trois premières années, l'École n'avait pas encore les classes supérieures.

Aidez-nous, Monsieur le Ministre, à réaliser le mot d'Herbert Spencer :

« L'homme doit être un bon animal ; et une nation doit être composée de bons animaux. »

C'est là une première condition ; mais elle est nécessaire.

La seconde est de faire de l'homme un esprit cultivé et une large intelligence.

C'est une erreur de négliger l'un ou l'autre de ces deux facteurs essentiels.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments respectueux.

Edmond DEMOLINS,

Président du Conseil d'Administration de *l'École des Roches*, Directeur de *la Science sociale*.

Nous ne pouvons reproduire toutes les adhésions qui nous sont parvenues. Nous mentionnons seulement les premières qui nous ont été envoyées, en réponse à la communication des épreuves :

Dr Gilbert BALLET, professeur agrégé à la Faculté de médecine, de Paris, médecin de l'Hôtel-Dieu, président de la Société de neurologie.

Dr Georges PAUL-BONCOUR, directeur de l'*Éducation moderne*.

Dr Paul BERTHOD.

Dr BROUSSIN, membre du Conseil d'hygiène, chirurgien en chef de l'hôpital civil de Versailles.

Dr BRUNET, oto-rhino-laryngologiste de l'hôpital civil de Versailles.

Dr CARCOPINO, médecin de l'École des Roches et de l'hospice de Verneuil.

Dr G. CARRON DE LA CARRIÈRE.

Dr de CASTÉRAS.

Dr CHAUVEAU, médecin en chef de l'hôpital civil de Versailles.

Dr Ed. CHRISTAN, médecin des pompiers de Versailles.

Baron Pierre de COUBERTIN, président des Jeux olympiques.

Dr Depoully, secrétaire général adjoint du Congrès de l'hygiène de l'habitation.

Dr Devillers.

Dr Desplas.

Dr L. Dhourdin, médecin résidant du Sanatorium maritime d'Arcachon.

Dr A. Festal, promoteur du lycée climatérique d'Arcachon, président de la Société de gymnastique.

G. Filleul-Brohy, industriel.

Dr Fiquel.

Dr Gaudier, professeur à la Faculté de médecine de Lille, chirurgien du Lycée.

Marcel Haentjens, maire de St-Corneille.

Dr Hepp, ancien interne des hôpitaux de Paris.

Dr Herck.

Dr Maurice Jouaust.

Dr Labelle.

Dr F. Lalesque, membre correspondant de l'Académie de médecine.

Dr Laurent, médecin en chef de l'hôpital civil.

Paul Lebaudy, député.

André Lebon, ancien ministre, président de la Cie des Messageries Maritimes.

Dr Leconte.

Dr Legrain.

Dr Lemoine, professeur à la Faculté de médecine de Lille, médecin du lycée.

Dr Lumineau, oto-rhino-laryngologiste.

Georges Lyon, recteur de l'Académie de Lille. « Si, comme on l'annonce, les jours du baccalauréat sont comptés et si ce diplôme doit céder la place à un certificat de fin d'études, rien ne sera plus simple que de tenir compte — dans des conditions à déterminer — de l'assiduité aux exercices physiques pour l'obtention de ce certificat. Et ainsi le vœu énoncé dans cette pétition sera bien près d'être atteint. » G. Lyon.

Dr Milan, chirurgien adjoint de l'hôpital civil, secrétaire du Syndicat des médecins de Versailles.

René MILLET, ambassadeur de France, ancien résident général de France à Tunis.

Dr PARELLE, président de la Société de médecine de Versailles, chirurgien en chef de l'hôpital civil.

Robert PARISOT, chargé de Cours à la Faculté des Lettres de l'Académie de Nancy.

Dr PELTIER, massothérapeuthe.

Dr LÉON-PETIT.

Dr PEYRAN, électrothérapeuthe.

Ch. PHITA, juge de paix à Paris.

F. FRANK-PUAUX.

Dr F. REYER, secrétaire de l'Association des médecins de Seine-et-Oise.

Dr A. RIST, président de l'Association des médecins de Seine-et-Oise.

Dr Georges ROSENTHAL.

Dr SAURY.

Dr A. SICARIS.

Jacques SIEGFRIED, membre du Conseil supérieur de l'Enseignement technique, président de l'Union des associations des anciens élèves des Écoles supérieures de commerce.

Jules SIEGFRIED, député.

Dr STEINMETZ, médecin-major au 27e Dragons.

Dr TRIPET.

Dr WEILL, médecin de l'état civil.

RÉPONSE

A QUELQUES OBJECTIONS

Le projet de réforme scolaire dont on vient de lire l'exposé a été communiqué en épreuves à une cinquantaine de personnes, particulièrement à des médecins. Il a été généralement approuvé, et la plupart des destinataires nous ont envoyé leur adhésion, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Cependant quelques médecins ont formulé des objections. La lettre suivante de l'un d'eux résume et précise ces critiques. Nous croyons devoir la reproduire avec une réponse.

« *Cher Monsieur, vous savez combien je suis partisan du genre d'éducation que vous avez inauguré à l'École des Roches. Je suis donc très convaincu de la nécessité de développer chez l'enfant, en même temps que l'instruction et l'intelligence, le développement physique et la force corporelle.* »

Réponse : C'est entendu, tout le monde en France est de cet avis, particulièrement les médecins. Mais, malgré cette conviction si générale, on ne fait rien, et notre régime scolaire continue à déprimer l'enfant.

« *Si votre pétition avait pour but de demander au ministre de l'Instruction publique la mise en pratique de l'éducation en plein air, de certains sports, en un mot de tout ce qui peut développer la santé corporelle de l'enfant, je ne pourrais que donner mon entière approbation.* »

Réponse : Ce serait là un coup d'épée dans l'eau. Évidemment, avec des protections, nous pourrions réussir à obtenir

une circulaire ministérielle. Ce serait une circulaire de plus et il n'y aurait rien de changé.

« *Je pense que l'innovation que vous demandez serait injuste pour deux motifs :*

Premièrement, parce que tous les enfants ne seraient pas dans la possibilité d'être élevés selon les règles que vous avez établies pour l'Ecole des Roches, la généralité des établissements scolaires n'étant pas aménagée pour faire suivre par leurs élèves cet entraînement physique que vous recommandez. »

Réponse : Précisément nous voulons une mesure qui *oblige* l'État et les directeurs d'établissements libres à aménager leurs écoles en vue de cet entraînement et de ce développement physique. Comment, vous, médecins, pouvez-vous prendre votre parti de l'état de chose actuel? Nous ne l'acceptons pas; nous voulons renverser cette citadelle où s'élaborent toutes les maladies de l'enfance, qui laissent ensuite chez l'homme fait leurs traces indélébiles.

« *Cette mesure serait encore injuste, parce que certains enfants sont, malgré eux, en état d'infériorité physique assez malheureuse pour qu'on ne leur inflige pas une pénible épreuve au moment de leur baccalauréat. Cet examen n'est, en somme, que la constatation d'une éducation intellectuelle suffisante.* »

Réponse : Voilà, la grande objection, l'objection impressionnante, qui nous fait paraître cruels, aux yeux de ceux qui ne réfléchissent pas.

Réfléchissons donc, et, pour cela, décomposons le phénomène.

1° Le baccalauréat n'est pas, comme on est trop porté à le croire, la preuve d'une supériorité intellectuelle. Il récompense surtout la mémoire et la facilité d'assimilation. Il comprime au contraire toute tendance à la réflexion, parce qu'il n'exige que des connaissances hâtives et superficielles. La réflexion est cependant la faculté essentielle, celle qui caractérise les intelligences supérieures; aussi le baccalauréat actuel donne-t-il parfois une sélection à rebours. On comprend que

de très bons esprits demandent la suppression de cette épreuve.

2° On sait que l'état maladif développe souvent une certaine activité intellectuelle; mais elle est factice et en quelque sorte fébrile. La vie, en s'affaiblissant dans certaines parties du corps, reflue avec plus de force vers le cerveau. Sous cette influence morbide, s'exagèrent la mémoire, le besoin d'amasser, d'entasser des connaissances, sans les assimiler. Or ce sont là précisément les aptitudes qui donnent surtout le succès au baccalauréat.

Beaucoup d'enfants infirmes, ou délicats, ont donc, par là, un avantage, qui n'est pas justifié par un développement intellectuel normal.

L'examen actuel donne une prime à l'intelligence surmenée, surchauffée, factice, qui produit des fruits hâtifs, incapables souvent d'arriver à maturité.

La réforme que nous demandons permettrait au corps de se développer à l'âge où il faut que le corps se développe. Ce développement doit précéder celui de la réflexion et de la pensée.

Certains médecins paraissent plus préoccupés de soigner les corps malades que de former des corps sains : ils fréquentent trop la maladie et pas assez la santé.

3° Une autre erreur non moins grave est de ne pas comprendre que les carrières libérales exigent, elles aussi, des aptitudes physiques. Elles exigent la vigueur du corps.

Cette vigueur est d'abord nécessaire pour continuer avec succès les études supérieures, qui, pour un intellectuel, doivent durer toute la vie. L'esprit est rapidement paralysé par la faiblesse des organes. J'ai quelque confusion à énoncer un pareil lieu commun.

Que de candidats aux Écoles supérieures, ou à l'agrégation, sont fourbus, « claqués », « vidés » pour la vie, après cet examen, qui est à la fois leur dernier triomphe et leur tombeau intellectuel.

La vigueur physique est aussi nécessaire au professeur qu'au médecin, qu'au savant, qu'à l'artiste, qu'au lettré, qu'au légiste, et j'entends nécessaire *au point de vue professionnel*. Que vaut un professeur qui ne peut surmonter la fatigue de la classe;

un médecin qui ne peut supporter les courses par tous les temps et les veillées auprès des malades ; un savant, ou un archéologue, qui ne peut aller faire des explorations dans les pays trop chauds, ou trop froids, ou sans moyens de communications confortables; un fonctionnaire qui ne peut supporter le climat et la vie des colonies, etc., etc.

On dirait vraiment qu'un intellectuel est un pur cerveau, affranchi de toutes les exigences du corps, et qu'il peut impunément négliger et mépriser le corps. Que faites-vous du fameux : *Mens sana in corpore sano?* Il ne suffit pas de l'inscrire au frontispice des Facultés de médecine, il faut surtout le faire passer dans les mœurs et dans les habitudes.

4° Maintenant, je m'adresse à ceux dont on prétend prendre la défense, à ceux qui souffrent dans leur développement physique, soit qu'ils l'aient hérité de leurs ancêtres, soit qu'ils le doivent au surmenage de l'école. Encore plus que les autres, ils ont intérêt à la réforme que nous demandons.

A ceux-là, nous disons : « Vous pouvez, plus que personne, plus que les médecins eux-mêmes, apprécier l'importance de cette réforme, puisque le mal est en vous et que vous en souffrez dans votre corps. Vous devez avoir le désir de faire pour vos enfants, ou pour vos petits-enfants, ce que vous n'avez pu faire pour vous-mêmes; vous avez le devoir impérieux de leur constituer une bonne santé, en les replaçant, dès l'enfance, dans une vie normale. Si vous ne pouvez agir efficacement sur le présent, vous pouvez agir efficacement sur l'avenir.

« Si vous ne prenez pas ce parti, votre descendance, déjà atteinte par la maladie, déclinera, de génération en génération, et finira par s'éteindre.

« C'est donc votre cause que nous défendons. »

Edmond Demolins.

Une initiative parlementaire.

Au moment où j'achève de rédiger les lignes qui précèdent, on me communique une délibération intéressante. Elle vient d'avoir lieu entre un certain nombre de sénateurs et de députés, réunis dans un des bureaux de la Chambre, sous la présidence de M. Berteaux, ancien ministre de la guerre.

Après avoir entendu les explications de M. Charles Cazalet, président de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, ce groupe parlementaire a voté la résolution suivante :

Considérant,

Que l'intérêt du pays veut, qu'à un service militaire réduit, corresponde une préparation intense à ce service;

Que le brevet d'aptitude militaire, dont le programme a été établi et dont les examens sont passés par l'armée elle-même, constitue exactement la formule de ce que doit être cette préparation;

Que les sociétés patriotiques, comme celles de l'Union, en deviennent les organes tout désignés et ses meilleurs auxiliaires, par le fait même que leur enseignement et leur action ont surtout le brevet pour but, et qu'elles réalisent ainsi le vœu récent de la Ligue de l'enseignement et l'éminent conseil de Chanzy, en formant des hommes assouplis, vigoureux, sachant marcher, courir, tirer, résister à la fatigue, et dont l'armée, par l'instruction militaire proprement dite qu'elle donnera elle-même, fera rapidement des « soldats » :

Considérant, en même temps,

Que le législateur a sagement agi en donnant exclusivement le droit de devancer l'appel et celui de devenir caporal, ou brigadier, au bout de quatre mois, au possesseur du brevet; que celui-ci devrait même devenir obligatoire dans quelques années pour les conscrits désireux d'être officiers de réserve au bout de dix-huit mois de service actif, et qu'il convient d'attacher à ce diplôme le plus possible d'avantages, pour entraîner les jeunes gens à s'y préparer et pour attirer sur lui l'attention, l'intérêt et, par là, la collaboration des familles;

Considérant, d'autre part, que la commission interministérielle, en unifiant les méthodes pour l'écolier, le gymnaste et le soldat, a beaucoup simplifié l'application de la loi du 27 mars 1880 sur l'obligation de l'enseignement de la gymnastique; mais que cette application deviendra plus facile et plus féconde encore le jour où sera réalisé le vœu si intéressant de cette commission interministérielle tendant à ce que les instituteurs passent à

Joinville une partie de leurs deux années de service, ce qui ferait de ces excellents serviteurs du pays des instructeurs tout indiqués et répandus dans toutes les communes du territoire,

Expriment le désir : 1° que la loi du 27 mars 1880 soit enfin sérieusement mise en application;

2° Que les avantages attachés au brevet d'aptitude militaire soient notablement augmentés, et en particulier que, suivant le vœu de l'Union des Sociétés de gymnastique de France, les conscrits possesseurs du brevet aient, dans le mois qui précédera leur incorporation, le droit, par ordre de mérite, de choisir leur régiment sur une liste dressée par l'autorité militaire;

3° Que le gouvernement présente au plus tôt à l'approbation du Parlement la loi spéciale prévue par l'article 94 de la loi du 21 mars 1905, en la basant sur les sociétés qui acceptent les principes rappelés ci-dessus et qui deviendraient ainsi l'école préparatoire de l'armée de la République;

En déclarant se former en groupe spécial de l'éducation physique et de la préparation militaire, avec la conviction qu'en s'intéressant spécialement à ces questions, ils peuvent travailler utilement à assurer l'avenir de la race et l'accroissement des forces défensives, morales et économiques de la nation.

Cette résolution et la constitution d'un groupe parlementaire de l'éducation physique peuvent apporter un sérieux concours à la réforme scolaire que nous demandons.

En effet, si les avantages attachés au brevet d'aptitude militaire sont notablement augmentés, on sera naturellement amené à organiser l'école en vue du développement physique de l'enfant.

E. D.

√

L'ÉDUCATION ANGLAISE

SON ESPRIT ET SON BUT

IMPRESSIONS D'UNE ANGLAISE

C'est avec une grande hésitation que j'ose offrir à des lecteurs français quelques considérations sur le système scolaire de l'Angleterre. Il est bien loin de ma pensée de vouloir revendiquer, dans les pages de la *Science sociale,* nos titres à ce brevet de supériorité que la générosité de M. Demolins a bien voulu nous décerner. Je chercherai seulement à donner un aperçu, bien superficiel sans doute, de l'esprit, du but général de l'éducation en Angleterre, telle qu'elle apparaît aux Anglais. Il est possible que, pour nous aussi, cet aperçu ne soit pas entièrement exact, car l'habitude, qui finit par confondre l'utile et le nuisible, nous empêche parfois de les démêler, à moins qu'un étranger bienveillant ne vienne nous faire la leçon. Il n'y a rien de plus instructif que ces points de vue comparés. La différence de ce qu'on voit de l'intérieur ou de l'extérieur est si grande, qu'on a parfois de la peine à se convaincre qu'il s'agit du même objet. Ce qui est concave au dedans est nécessairement convexe au dehors; ce qui à l'intérieur est dans l'ombre, ce qui appelle à peine l'attention, paraît, vu de dehors, un point proéminent qui attire la lumière. Je doute, pour cette raison, qu'il soit jamais possible pour un étranger, même le mieux renseigné, le plus fin observateur, de pouvoir se rendre compte du fonctionnement d'un système quelconque, du même point de vue que ceux qui y ont toujours été soumis. Il est évident que, pour lui, les traits qui feront tout d'abord saillie ne seront pas nécessairement les plus importants.

mais bien ceux qui divergent le plus de ce qui se passe chez lui, et que, voulant faire une étude des traits caractéristiques de tel système, il fera plutôt une étude des différences qui existent entre celui-ci et ceux de son propre pays.

Les Anglais suivent avec un sympathique intérêt la tentative courageuse et énergique de réforme entreprise par M. Demolins à l'*Écoles des Roches*, ainsi que le cadre très pratique des études qu'on y fait. Qu'il soit possible ou non d'acclimater en son entier la méthode d'un autre pays, d'une autre race, deux des conditions au moins, l'une morale, l'autre physique, qui nous paraissent indispensables au succès, y sont remplies. La première, la condition morale, c'est que les rapports entre les professeurs et les élèves sont basés sur la confiance et la coopération; la seconde, la condition matérielle, c'est une installation à la campagne, ce qui nous paraît, à nous Anglais, d'une suprême importance. La possibilité de dépenser le superflu de l'énergie par de nombreux exercices au grand air, la différence entre l'influence morale de ce que l'élève voit et entend à la campagne d'avec ce qui l'entoure à la ville, tout cela nous paraît si important que nous avons peu à peu transporté presque tous nos grands établissements d'éducation à la campagne. Westminster, qui est encore au cœur de Londres près de l'Abbaye et des Maisons du Parlement, était, lors de sa fondation, située en pleine campagne.

Je prendrai, pour le moment, comme type de notre système scolaire nos *public schools*, correspondant plus ou moins aux lycées, notamment Eton, qui a le plus grand nombre d'élèves.

I

Sous certains aspects généraux, on peut considérer une *public school* comme le type de toutes les autres, quoique, par le détail, ces divers collèges diffèrent entre eux : la centralisation et l'uniformité qui régissent les grandes maisons d'éducation en France et en Allemagne n'existant pas chez nous. Nous trouvons même

un avantage à ce qu'il en soit ainsi. « Chaque école, a écrit un professeur à Oxford, auparavant professeur à Saint-Paul, se pique de produire des élèves d'un type particulier. » Ces différences, selon nous, tendent à stimuler, entre les différents collèges, une rivalité virile et salutaire, qui trouve une issue dans leurs luttes au foot-ball, au cricket, au jeu de racquet, au canotage.

On peut dire, en thèse générale, que le système d'éducation dans nos *public schools* a pour base la confiance, la loyauté, la liberté. Voilà la condition essentielle, voilà la tradition de la vie de nos écoles. Il est évident que l'esprit dominant de chacune d'entre elles doit varier d'une génération à une autre, selon les différentes influences de l'époque, les idées particulières de chaque directeur, etc. L'Eton d'aujourd'hui n'est pas l'Eton du siècle, ni même du demi-siècle dernier. L'important pour nous, c'est l'Eton d'aujourd'hui et les citoyens qu'elle va nous donner. *As the twig is bent, so the tree is inclined,* dit le proverbe anglais. C'est durant les années où le jeune garçon passe de l'enfance à l'adolescence, ces précieuses années entre les âges de treize et de vingt ans, où le caractère prend son pli définitif, où il reçoit l'empreinte qu'il ne perd jamais entièrement, que nos enfants font l'apprentissage de la vie. C'est donc alors, ou jamais, qu'il importe de la leur faire voir sous l'aspect que nous désirons qu'elle garde plus tard, puisque la vie de l'école, du collège, reflétera insensiblement, inévitablement, la vie nationale. Il serait peut-être plus juste de dire que la vie nationale résulte de celle du collège, puisque c'est là que sont formés les citoyens de l'avenir, qui, devenus hommes faits, tiendront insensiblement à suivre le chemin qui leur a été tracé dans la jeunesse. Si, pendant cette période critique, l'enfant acquiert insensiblement la conviction que la qualité qui prime toutes les autres est la loyauté, qu'il faut sauvegarder l'honneur de l'école en y continuant la tradition de l'esprit de droiture, de liberté et de virilité, celui-là deviendra plus tard un membre sain et vigoureux d'une société libre, dont son appui a contribué à assurer la solide continuité. Si, au contraire, l'enfant a passé ces précieuses années sous la discipline de fer d'une autorité inflexible, discipline qui

exige une soumission forcée, qui engendre l'esprit de dissimulation et de révolte, il gardera également cette empreinte.

Dès l'instant où le petit Anglais prend sa place dans la *public school*, il en devient le défenseur : le défenseur des droits de son école, le soutien de ses traditions Voilà la différence énorme, je dirais presque infranchissable, entre notre système et celui des autres pays; c'est sur cette tradition séculaire que repose l'organisation des *public schools*. Il est évident que le temps y a apporté bien des modifications; mais, en somme, l'antiquité d'Eton, de Winchester, de Rugby est, pour les élèves, un titre à leur respect et à leur admiration. Ce culte est partagé par les professeurs. Il n'est plus question ici pour les élèves d'être forcés à contre-cœur de respecter une autorité personnelle qu'un professeur quelconque se sera arrogée, d'accorder de mauvaise volonté à un règlement méticuleux une obéissance que le professeur s'efforcera de maintenir par des punitions. La plupart des professeurs à Eton y ont été eux-mêmes élevés, ils y reviennent souvent après leur stage à l'Université. Il arrive donc que le professeur retrouve dans la *sixth form*, la classe la plus élevée, des élèves qui ont été, pour ainsi dire, ses condisciples, puisqu'ils commençaient leurs études dans les classes inférieures au moment où lui, *sixth form boy*, les finissait. Ce système n'est peut-être pas idéal; l'influence de cette existence continue passée par le professeur pendant si longtemps sous la même influence, dans le même entourage, puisqu'il retrouve à l'Université ses camarades d'Eton, tend inévitablement à rétrécir son horizon; son point de vue s'en ressentira. D'un autre côté, cela produit une solidarité un esprit de corps, une communauté d'intérêts entre professeurs et élèves dont il serait difficile d'exagérer l'effet. Ici l'esprit de révolte ne pénètre pas : le jeune Anglais n'a que faire de se révolter contre une autorité qu'il partage réellement, puisque l'administration, le gouvernement du collège, à mesure qu'il s'avance dans les classes, rentrent de plus en plus dans ses propres mains. Pendant ces années, il se familiarise peu à peu avec les devoirs d'un citoyen : il est appelé à prendre une part active dans l'administration de ce qui lui semble l'État le plus

important du monde. Je m'étendrai davantage sur ce sujet un peu plus loin, en parlant avec plus de détails de la vie journalière et de l'organisation d'Eton. Je dirai seulement que l'élève qui a été, soit *captain of his house*, c'est-à-dire, le plus ancien dans une des maisons parmi lesquelles les élèves sont répartis, soit le chef du canotage, du cricket, ou du foot-ball, a été accoutumé à diriger, à se faire obéir, à employer le tact, qui mène à la popularité. C'est-à-dire qu'il a été membre actif et utile d'une société qui reproduit en miniature cette société plus vaste dans laquelle il sera jeté à l'entrée dans la vie après avoir quitté l'Université, et que, grâce aux devoirs, aux emplois pour ainsi dire publics, qu'il a été appelé à remplir à la *public school* et à l'Université, le jeune Anglais prendra sans difficulté sa place parmi cette masse énorme de ses compatriotes pratiques, prêts à remplir sans rémunération toutes les charges publiques qui se présenteront, si onéreuses qu'elles soient. L'Anglais deviendra magistrat, juge de paix, membre de comités, de corporations, sans hésiter, sans se plaindre, et sans exiger que ces services, qui demandent une dépense assez considérable de temps et d'énergie, reçoivent aucune compensation pécuniaire. C'est cette longue habitude de service vouée à la chose publique, c'est cet esprit véritablement républicain uni à l'esprit conservateur dont nos *public schools* sont un foyer, qui font de l'Anglais un être essentiellement *law-abiding*. Le mot est presque aussi intraduisible que la qualité qu'il représente. Il désigne celui non seulement qui observe la loi, mais dont la tendance naturelle est de l'observer. C'est cette tendance de « *law-abidingness* » qui empêchera l'esprit de révolte d'avoir beaucoup de prise sur le jeune Anglais, lorsque, plus tard, à ses débuts à l'Université, il passera par une phase de réaction contre la dignité, la responsabilité, la bonne conduite de ses dernières années à sa *public school*. C'est alors que, paraissant à ses propres yeux un homme fait au lieu d'un écolier, il lui prend des velléités d'insubordination qui le poussent à des manifestations saugrenues tout à fait inconnues jusqu'ici. Mais cette effervescence d'une jeunesse vigoureuse n'est pas dange-

reuse, et se calmera à mesure que le jeune homme s'avance, qu'il reconquiert la conscience de la dignité, de la responsabilité, dont il s'était senti dépouillé lorsque, après avoir été un des « grands » de son lycée, il était redevenu un des « nouveaux » de son Université. Il faut se rappeler que, si l'écolier, le *public school boy*, en Angleterre, jouit d'une liberté bien autre que celle du lycéen en France, la vie d'un étudiant aux Universités en Angleterre est beaucoup plus surveillée, plus soumise à la discipline que celle des étudiants des Universités dans les autres pays. Mais, en somme, l'Anglais s'en accommode assez bien : arrivé à ce point, l'habitude de respecter, d'administrer même les lois, de s'incliner devant la continuité des choses sociales est devenu trop profondément enracinée pour être facilement étranglée. Il continuera probablement de même jusqu'à sa mort. Si, au contraire, nous supposons un système d'éducation inspiré par des idées tout à fait opposées, d'après lequel, entre les années de treize ans et de vingt ans, le jeune homme a été privé de toute indépendance, de toute liberté, de toute initiative personnelle, il paraît également inévitable que le principal débouché qui s'offrira à son énergie prendra la forme de tentatives continuelles de révolte, le poussant à circonvenir de toutes les façons possibles une autorité qui lui paraît souvent, et avec raison, injuste et tyrannique. Ce sera donc, dans la plupart des cas, avec cette empreinte indélébile de révolte contre l'autorité, d'un sourd ressentiment contre le règlement mesquin et soupçonneux dont il a été harcelé à chaque pas, qu'il entre en possession de la pleine et entière liberté qui accompagne la vie à l'Université, surtout si cette Université est située, non comme chez nous dans une petite ville de province très surveillée, mais dans une capitale. La responsabilité de la vie, le devoir envers la patrie, se présentent à une intelligence qui, si vivace qu'elle soit, est sous ces rapports pleinement inexpérimentée et indisciplinée. Et si, plus tard, le jeune homme élevé de la sorte veut se poser, de la meilleure foi du monde, en défenseur d'une tradition honorable, il lui manque un point d'appui solide.

II

Il ne rentre pas dans le cadre de cet article d'aborder la description des diverses institutions scolaires de l'Angleterre. D'abord les écoles élémentaires, *elementary schools*, tant *board schools* que *voluntary schools*, où les enfants des deux sexes de la classe ouvrière restent jusqu'à l'âge de quatorze ans. Puis les écoles secondaires, les *high schools* et les *grammar schools*, dont les élèves, appartenant pour la plupart à la classe moyenne, reçoivent une éducation solide qui les met en état d'entrer à l'Université si bon leur semble, à la fin de leur période scolaire. Pour les classes plus aisées, l'instruction primaire se donne dans la famille, dans le *home*; l'instruction secondaire dans les *public schools* et les écoles préparatoires qui les précèdent. On me permettra de prendre seulement ces deux dernières catégories comme types de la tendance de l'éducation en Angleterre, puisque ce sont ces institutions qui, pour la plupart, servent de pépinière aux classes et aux individus destinés à jouer les rôles principaux dans l'administration de leur pays.

L'école de Bedales, de laquelle M. Demolins nous a donné une description attrayante, et qui paraît produire des résultats admirables, est, à tout prendre, sauf les différences inévitables dues à la valeur personnelle du directeur, à son énergie, à sa capacité, le résumé de l'esprit scolaire de l'Angleterre, dirigé vers un but spécial, et appliqué à un nombre assez restreint d'élèves pour qu'un seul directeur puisse suivre le développement individuel de chacun. La plupart des jeunes Anglais de bonne famille et de la classe moyenne supérieure sont élevés de la même manière; c'est-à-dire qu'à l'âge de neuf ou dix ans, ils entrent dans un internat de petits garçons, qu'ils quittent vers l'âge de quatorze ans pour une *public school* où ils restent pendant six ou sept années, la plupart d'entre eux passant ensuite à l'Université d'Oxford, ou de Cambridge.

Il y a en Angleterre un assez grand nombre d'écoles prépara-

toires du même type, c'est-à-dire dont le prix de pension est de 2.500 à 5.000 francs par an. Le nombre moyen d'élèves dépasse rarement la soixantaine. Elles sont toutes organisées à peu près de la même manière, à quelques différences près, car chacune de ces écoles est une entreprise particulière, où le directeur peut mettre à exécution ses théories spéciales en matière d'éducation. Il est évident cependant que la donnée générale des études doit être à peu près la même partout, car la plupart des directeurs de ces institutions se proposent comme but d'obtenir autant de *scholarships* (c'est-à-dire de bourses) que possible aux *public schools*. Je dirai ici que l'obtention d'une de ces bourses à la *public school*, aussi bien qu'à l'Université, est, en Angleterre, une marque de distinction, et que les jeunes gens de bonne famille concourent aussi bien que les autres. Obtenir un *scholarship* à Eton, ou à Winchester, est non seulement un brevet d'intelligence, mais un gage que celui qui l'a obtenu appartiendra à une petite bande d'élite, de travailleurs ; qu'en somme, il prendra la vie peut-être un peu plus au sérieux que les autres, et ne s'occupera pas exclusivement de sports. Ce dernier trait, nous devons l'avouer, attire plutôt l'admiration de ses parents que de ses camarades. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que pour les parents des élèves la mesure de la capacité du directeur d'une école préparatoire ne soit souvent le nombre de *scholarships* obtenus aux *public schools*. Sous ces conditions, un certain « chauffage » devient inévitable, au moins pour les élèves les plus intelligents. Mais, à tout prendre, ils sont rarement surmenés, car, dans la plupart des écoles préparatoires du type dont je parle, on soigne la santé des élèves et les exercices physiques avec une extrême attention. Ils sont bien nourris et bien tenus. Cette division de la vie de l'écolier en deux stages différents, correspondant à deux institutions différentes, de telle façon qu'à l'âge de douze ans il est un des « grands » de son école, un de ses chefs et de ses arbitres, présente la vie aux petits Anglais sous un pect absolument différent de celle qu'elle offre à l'enfant qui entre à dix ans à l'institution d'où il ne sortira qu'à dix-neuf ans; celui-ci sera par conséquent, à l'âge de douze ou treize ans, encore

dans une condition d'infériorité et de rigoureuse subordination.

L'organisation des écoles préparatoires, toujours située à la campagne, est portée à une haute perfection au point de vue de l'hygiène morale et physique. L'installation est pleine de confort, sinon de luxe; les salles sont spacieuses, les salons bien meublés. Les chambres à coucher sont de grandes pièces aérées, où couchent un petit nombre de garçons, l'aîné d'entre eux étant responsable de la bonne tenue générale. Si le directeur est marié, sa femme s'occupe des élèves, préside la table pendant les repas, surveille l'infirmerie, etc. Il y a toujours en outre une femme de confiance d'un certain âge, la *matron*, chargée de veiller à l'entretien des vêtements des élèves, de surveiller les détails de leur santé quotidienne. Si le directeur n'est pas marié, il a ordinairement une *lady housekeeper*, dame qui dirige la maison, ayant, elle aussi, la *matron* sous ses ordres. Les enfants ont naturellement leur équipe de foot-ball, de cricket; et, détail à noter, tous les élèves doivent en faire partie. Il faut reconnaître qu'ils se livrent à ces exrcices avec le plus grand plaisir. Le nombre de professeurs est assez considérable par rapport au nombre des élèves. Ils habitent soit sous le même toit qu'eux, soit dans le voisinage, et ils prennent part à tous les jeux des élèves aussi bien qu'à leurs études : natation, canotage, cricket, foot-baal, gymnase. Souvent, d'ailleurs, ils ont été choisis comme professeurs autant à cause de leurs prouesses athlétiques qu'à cause de leur savoir. Ici règne aussi, presque toujours, l'esprit de confiance qui est également la caractéristique des *public schools*. On ignore surtout la délation; on s'efforce d'inculquer la loyauté et l'esprit de corps. Mais comme ces écoles sont pour la plupart d'une fondation toute récente, nées dans cette génération même, il est évident qu'il ne peut pas y avoir une longue tradition comme dans les établissements plus anciens. Tout dépend donc de l'individualité, de la volonté du directeur, et il faut avouer que l'on rencontre parfois des directeurs méticuleux, soupçonneux, qui ne réussissent pas toujours à mener leur œuvre à bien.

Mais, à tout prendre, on peut dire que ce système fonctionne

à merveille. Pour s'en assurer, on n'a qu'à visiter une de ces écoles, on n'a qu'à voir les ébats d'une foule de petits garçons solides, bien bâtis, à l'œil clair, au teint frais, qui courent joyeusement sous les arbres, sur la pelouse verte.

III

C'est à treize ou quatorze ans que les enfants sortent de l'école préparatoire pour entrer, avec des espérances dorées, dans la *public school*. Au point de vue moral, il semble y avoir un avantage à ce passage d'une petite école à une plus importante, à ce moment d'arrêt dans la routine de la vie, arrêt qui empêche l'ennui, l'uniformité de cette morne prespective d'années pendant lesquelles l'entourage, l'enseignement, les griefs, le costume même resteront identiques. Elles ont assurément leur place dans le façonnement de la vie, ces pauses, ces jointures, pour ainsi dire, où, au commencement d'une nouvelle étape, on regarde autour de soi, on fait l'inventaire de sa vie pour se remettre ensuite en chemin avec une nouvelle impulsion d'espoir. Pour les parents, les professeurs, le début de ce stage nouveau est une occasion de renouveler leurs conseils au jeune garçon sur le gouvernement de sa vie, sur la façon dont il doit employer la plus grande liberté qui l'attend à la *public school*, et sur la responsabilité qu'il aura bientôt à endosser. La responsabilité, voilà le thème qui revient sans cesse ; voilà le contrepoids essentiel. Dans le livre devenu classique qui offre un résumé de l'esprit des *public schools* de l'Angleterre, *Tom Brown's school days* de Hughes, il y a une description de l'allocution adressée au petit Tom Brown, lors de son entrée à Rugby, par son père, gentilhomme campagnard de la vieille roche. Après avoir longtemps réfléchi et s'être bien tourmenté sur le prêche qu'il se sentait tenu de faire, le brave homme, au bout du compte, se borna à dire : « Allons, mon garçon, dis toujours la vérité, et ne souffre pas en ta présence des propos que tu ne voudrais pas laisser entendre à ta mère ou à tes sœurs ».

C'était tout. Mais c'était assez. C'était un tracé du chemin à suivre, qui encore aujourd'hui me semble complet et pratique.

En quittant la *private school*, l'élève a étudié l'arithmétique, le latin et les écritures saintes, ainsi que la géographie, la grammaire, l'histoire romaine et l'histoire détaillée de son propre pays; il a commencé le grec, le français, et possède des notions d'algèbre, de musique et de dessin. Voilà, sauf les deux dernières matières, ce qui est nécessaire pour passer l'examen d'entrée à Eton. Il saura, en outre, quoique ceci ne fasse pas partie du cadre régulier de ses études, nager, jouer au cricket, jouer au foot ball, et, en général, assez se débrouiller pour pouvoir se tirer d'affaire lorsque, en voyage ou autrement, il se trouvera livré à ses propres ressources.

A Eton, le jeune garçon est classé selon le résultat de l'examen d'entrée. Les classes sont ainsi partagées, en commençant par les plus basses :

Third form;

Fourth form, partagée en quatre divisions ;

Remove;

Fifth form, partagée également en trois divisions;

First hundred;

Sixth form, la classe la plus élevée, comprenant vingt élèves seulement, dix collegers et dix oppidans.

Il y a, en outre, une classe spéciale divisée en quatre sections, pour la préparation à l'armée, *the army class*, qui prépare aux examens d'entrée des académies militaires de Woolwich et de Sandhurst. Les succès récents des candidats d'Eton à ces examens très difficiles témoigne de l'excellence de l'enseignement.

L'élève moyen, à son entrée, est placé dans une des divisions de la *fourth form;* il n'y a que ceux qui sont très en retard qui soient placés dans la *third form.* Sous peine d'être renvoyé, l'élève est obligé d'atteindre à un certain rang dans ses classes avant d'être arrivé à un âge donné. Cette limite d'âge est, pour la *fourth form,* de quatorze ans, pour la *remove*, de quinze ans, pour la *fifth form,* de seize ans, pour la division supérieure de la *fifth form* de dix-huit ans. Dans tous les cas, il ne doit

pas rester à Eton après la fin du trimestre pendant lequel il a complété sa dix-neuvième année. Les élèves qui ont gagné des *scholarships* sont toujours placés, à leur entrée, dans la *fifth form*. Les *scholars*, ou boursiers, qu'on appelle les *collegers*, sont au nombre de soixante-dix; ils habitent ensemble le bâtiment appelé le *college* proprement dit, où ils sont sous la surveillance d'un professeur appelé *master in college*. Les autres élèves, au nombre de 970 environ, qu'on appelle *oppidans*, les élèves de la ville, sont répartis dans les maisons des différents professeurs, système qui fait d'Eton une série de *petits* internats. Il y a en tout 56 professeurs, dont vingt-six sont directeurs de maison. Chaque professeur, directeur de maison ou non, dirige une des classes, ou sections de classes, dont j'ai fait plus haut l'énumération. Les élèves de la *sixth form* sont dirigés par le *head master,* le directeur général, lui-même. En outre, chaque chef de maison est aussi répétiteur, ses élèves travaillent avec lui les leçons, les devoirs, qu'ils ont à faire pour le *form master*, le maître de classe. En entrant à Eton, l'élève est libre de faire son choix également de la maison qu'il habitera et de son répétiteur. Pour les maisons les plus recherchées, il faut s'inscrire longtemps, plusieurs années, à l'avance. D'ordinaire, le professeur chez lequel habite l'élève est aussi son répétiteur, mais ceci n'est nullement obligatoire.

L'élève se trouvera ainsi dans des rapports très étroits d'intimité avec un même professeur pendant toute la durée de sa vie à la *public school*, ce qui assure une continuité d'influence. Il est probable que l'enfant sera, au bout d'un certain temps, dans des relations plus confidentielles avec lui qu'il ne pourrait l'être avec les professeurs des différentes classes entre les mains desquels il passe successivement en avançant dans les *forms*. Un des *head masters* de Harrow, actuellement le chef du collège de la Trinité à Cambridge, a dit, en parlant de l'importance des rapports intimes entre les professeurs et les élèves : « Le moyen le plus exact de juger de la condition morale d'un jeune garçon, sauf dans quelques cas exceptionnels, c'est d'observer le développement de son intelligence ». Je pense que tous ceux qui au-

ront fait l'expérience de suivre attentivement pas à pas le développement graduel d'un caractère, depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence, reconnaîtront la vérité de cette affirmation.

L'enfant nouvellement arrivé aura donc, au besoin, quelqu'un pour le défendre, si les élèves plus anciens lui font la vie trop dure. Le petit Anglais n'est pas enclin cependant à s'adresser à un professeur pour le tirer d'affaire. C'est tout au plus si, au bout d'un certain temps, il osera faire appel au « grand » au service duquel il a été attaché en entrant, et dont il est le *fag*, c'est-à-dire l'acolyte spécial. Il faut expliquer ici que, par une coutume bizarre, une survivance de l'époque où la vie dans les *public schools* était bien autrement dure qu'elle ne l'est à présent, tout enfant qui entre à Eton plus bas que la *fifth form* doit être aux ordres, et en quelque sorte faire le service des *upper boys*, c'est-à-dire de ceux de la *sixth form* et des dix premiers élèves de la *first hundred*. Chacun de ces « grands » (je traduirai ainsi *upper boys*, en traduisant *lower boys* par « petits ») a son *fag* particulier, qui prépare son déjeuner le matin dans les maisons où les élèves sont chargés de fournir eux-mêmes ce repas ; il grille son pain, il fait bouillir l'eau pour faire son thé. — Heureux le *sixth form boy* qui n'a pas connu aux débuts de son *fag* le goût du thé fait à l'eau tiède ! — il fait des courses dans la ville, et il est en général à ses ordres pour les corvées qu'il voudra. De plus, en dehors de ce service particulier, tout *sixth form boy* a droit aux services de tout *lower boy* sur lequel il peut mettre la main. Cette coutume, qui assure une relation plus ou moins intime entre certains « petits » et certains « grands », n'est pas sans son utilité, et a son avantage, en ce que le « petit » a des droits à la protection spéciale de son *fag-master*.

Un mot ici sur la position de celui des « grands » qui se trouve être l'élève le plus ancien dans la maison qu'il habite. Il est le *captain of the house*, le capitaine de la maison ; son autorité sur les élèves plus jeunes que lui est absolue ; il est, pour ainsi dire, le délégué du *house-master*. C'est lui qui est responsable de la bonne conduite de ses camarades, c'est lui qui donne le ton, surtout si c'est un *sixth form boy*, être privilégié et vénéré.

C'est bien ici qu'on voit l'étoffe dont un jeune homme est fait. On a dit bien souvent que pour savoir commander il faut savoir obéir. Il ne s'en suit pas toujours que celui qui sait obéir saura commander, car il y a beaucoup de gens estimables, prêts à se ployer à la discipline, à suivre l'initiative des autres, qui ne sont pas capables de prendre une initiative à leur tour, de se faire écouter, de se faire suivre. Ces dernières qualités cependant sont celles qui mènent au succès dans la vie. Si le *captain of the house* est un de ceux qui les possèdent, il n'y a pas d'autorité plus respectée. Un écrivain distingué de nos jours, Sir Frederick Pollock, a dit : « Être dans la *sixth form*, et capitaine de sa maison, c'est quelque chose de grand. C'est une position qu'on pourrait comparer à celle d'un prince des Indes orientales, gouvernant son État sous l'égide de l'agent anglais, représenté par le *head master.* »

En somme, ce système fonctionne bien. Il y a naturellement des exceptions, des cas où le *captain* le plus ancien de la maison n'a pas les qualifications nécessaires pour se faire obéir. S'il est petit et faible au physique, s'il est peu courageux au moral, il n'aura pas, sur ses camarades, l'ascendant voulu, surtout s'il y a dans la maison quelques-uns de ces élèves qui sont les plus dangereux au point de vue de la morale et de la tenue, c'est-à-dire de ces grands garçons paresseux, occupant dans les classes une position inférieure à leur âge et à leur taille, qui détournent les plus petits du droit chemin. Mais un professeur vigilant, s'il voit que le *captain* n'est pas en état de maintenir l'ordre, n'en veillera que plus attentivement lui-même au salut de sa petite république. J'ai connu un chef de maison qui, voyant que le plus ancien pour le moment était un élève qui n'était pas assez fort, ni au moral ni au physique, pour maintenir l'ordre d'une main ferme, eut l'heureuse idée de lui adjoindre un camarade qui, quoiqu'il ne fût pas aussi élevé dans sa classe, avait les qualités voulues. Le résultat fut couronné de succès; le professeur eut la satisfaction de voir les deux jeunes gens sortir de l'épreuve, leurs principes affirmés, leurs caractères développés par la tâche difficile qu'ils avaient eu à accomplir.

Il faut se rappeler que, dans les *public schools*, comme principe ordinaire, on a en horreur la délation, ce qui ajoute de beaucoup à la responsabilité du *captain*. Ce sentiment est même souvent poussé trop loin, et il empêche le chef de maison de connaître certaines infractions au règlement. S'il venait à la connaissance d'un des « grands », ayant conscience de sa responsabilité, qu'un des petits violait en cachette le règlement, s'il fumait par exemple, ou faisait quelque chose qui fût absolument défendu, le « grand » ferait de son mieux d'abord pour y mettre ordre lui-même, mais s'il ne réussissait pas, il se sentirait obligé d'en référer au chef de maison. Mais on ne peut pas qualifier cela de délation : c'est plutôt un juste emploi de l'autorité déléguée par le professeur.

A Eton, on n'a recours que rarement aujourd'hui au châtiment employé jadis si souvent vis-à-vis d'un élève reconnu coupable d'une faute grave : c'était le fouet, administré avec des verges par le directeur en présence d'un membre de la *sixth form* et de deux « petits ».

Cette génération, je viens de le dire, a vu un grand changement dans les habitudes et l'organisation d'Eton au point de vue du confort, les partisans de l'ancien régime vous diront au point de vue du ramollissement, et vous parleront du beau temps où la vie du *public school boy* était une série de privations. Les élèves, à Eton, étaient obligés de suppléer à leurs maigres repas, surtout le matin, sous peine de n'avoir pas assez à manger. Quel que fût le temps, jamais un Eton boy n'aurait songé à mettre un paletot. A présent, l'esprit de réforme, si nous convenons de l'appeler ainsi, s'est glissé peu à peu dans les habitudes. A Eton, l'opinion publique permet de porter un paletot après la Saint-André, c'est-à-dire le 30 novembre. Dans presque toutes les maisons, les élèves prennent leur premier déjeuner ensemble et mangent un repas bon et suffisant au lieu d'aller l'acheter au dehors. Les Français s'étonnent volontiers de nous voir donner à nos enfants, filles et garçons, ce repas solide dès le matin. Il faut cependant se rappeler que, pendant l'enfance, ce repas prend pour ainsi dire la place de celui que les petits

Français et Françaises font le soir. Nos enfants, après un repas assez solide vers 1 heure ou 2, prennent du thé avec du pain entre 5 ou 6 heures, puis un souper léger avec du lait ou des farineux le soir, ce qui nous permet de les envoyer coucher de meilleure heure, et, en somme, de leur faire passer les heures où ils sont éveillés et debout, au grand jour et non à la lumière.

Voici la journée habituelle d'un élève à Eton : à 7 heures, l'été, à 7 h. 30 les autres trimestres, il travaillera en classe pendant une heure. Après cette classe, s'il n'habite pas une des maisons où l'on déjeune en commun, son *fag* lui apporte son déjeuner qu'il prend dans sa chambre ; à 9 h. 25, office dans la chapelle ; de 10 h. 30 à 11 h. 15, temps libre pour l'étude ou la récréation, à volonté ; de 11 h. 15 à midi, classe ; de midi à 2 heures, temps libre ; à 2 heures, le dîner en commun, présidé par le professeur dirigeant la maison et par les « grands »; de 2 heures à 2 h. 45, temps libre, de 2 h. 45 à 3 h. 30, classe ; de 3 h. 30 à 5 heures, temps libre; de 5 heures à 6 heures, classe : à 6 heures, le thé. Trois fois par semaine, on travaille une heure pendant la soirée avec le *tutor*. A 9 heures, souper ; à 9 h. 30, prière en commun ; à 10 h. 30, les lumières doivent être éteintes.

Le lundi, le mercredi et le vendredi sont ce qu'on appelle *whole school days*, journées entières d'étude, c'est-à-dire que les élèves doivent travailler en classe pendant une partie de l'après-midi, de 2 h. 45 à 3 h. 30 et de 5 à 6 heures, soit 1 h. 3/4. Le mardi, le jeudi, le samedi, l'élève n'est en classe que le matin. Ainsi, trois fois par semaine, l'élève a quatre heures un quart de classe et une heure de leçon particulière avec son professeur, c'est-à-dire cinq heures un quart d'étude avec les professeurs. Il lui reste donc une moyenne de cinq heures par jour pour l'étude préparatoire, pour la récréation, pour les repas et pour les études spéciales, telles que la musique et le dessin, non compris dans le cadre ordinaire des études. Il faut se rappeler qu'il n'y a pas ici d'heures d'études surveillées; l'élève peut faire ses devoirs quand et où il voudra, pourvu qu'il les fasse. Les heures

que j'ai indiquées comme libres pourront donc être employées, à volonté, à faire des versions grecques ou latines, à faire du canotage, à jouer au cricket, ou à ne rien faire du tout. En somme, les élèves de cette génération à Eton travaillent mieux que leurs prédécesseurs, grâce à l'impulsion donnée par le directeur actuel.

Chacun d'eux a une chambre à lui, qui lui sert aussi de cabinet de travail. C'est une petite pièce assez confortable, de 3 mètres sur 4 environ, dans laquelle on réussit à faire entrer un lit, replié pendant le jour dans une espèce de cloison qui ne prend pas beaucoup de place, un bureau, une commode, une table de toilette, cachée pendant le jour par un couvercle en bois, un rayon pour les livres, un fauteuil. Tout cela fait une petite installation de marin, où chaque coin est utilisé, et qui n'est pas sans charme. Surtout, cela donne l'impression d'un chez-soi, d'un coin où l'on peut se recueillir, jouir de sa liberté personnelle. Ce recueillement, il faut l'avouer, n'est pas, pendant les premiers temps surtout, inviolable. Il est convenu qu'on entre sans frapper les uns chez les autres, et que personne ne ferme sa porte à clef.

L'époque du *bullying* poussé à l'excès, c'est-à-dire de ce temps où les petits étaient malmenés et maltraités par les grands auxquels ils n'osaient résister, est heureusement une chose du passé. Cet abus, comme beaucoup d'autres qui se trouvaient dans la tradition d'Eton, s'est beaucoup modifié. De temps en temps, il y a probablement des abus d'autorité, mais en somme ceux-ci n'atteignent pas de grandes proportions.

J'ai sous les yeux en ce moment le journal publié à l'Eton, le *Eton Chronicle*, organe officiel du collège, écrit, publié et rédigé par les élèves eux-mêmes, et fournissant des détails pleins d'intérêt sur l'Eton du passé et du présent. Je prends un numéro au hasard, le 1er du trimestre, qui donne comme un résumé de la situation. Le numéro commence par une liste de noms et d'emplois qui a tout l'air d'un ministère. Les voici (je supprime les noms des élèves qui remplissent ces charges) :

Captain of the school.

Captain of the oppidans.
Captain of the boats.
Captain of the eleven.
President of the Eton society.
Keepers of the field.
Keepers of the wall.
Keepers of the racquet courts.
President of the literary society.
Secretary of the musical society.

Si plus tard, arrivé à l'âge mûr, un de ces jeunes fonctionnaires d'Eton devient ministre pour tout de bon, et membre du gouvernement, la responsabilité de sa position ne lui paraîtra pas plus lourde, sa gloire ne lui semblera pas plus brillante que la responsabilité et la gloire dont il a joui autrefois étant directeur du cricket ou du canotage à Eton. Il faut se rappeler que ce ministère scolaire est élu par les élèves et non par les professeurs.

Le *captain of the school* est à la tête de tous les élèves : c'est le premier des dix *collegers* qui occupent les dix places supérieures dans la *sixth form*. Le *captain of the oppidans* est le premier des dix *oppidans* qui forment l'autre moitié de la *sixth form*. Ces positions enviées sont données en partie au mérite, et en partie à l'ancienneté. Le *captain of the boats*, directeur du canotage, choisi les équipes des différents canots (il y en a neuf), et surtout l'équipe spéciale du canot représentant Eton qui concourt à la régate de Henley et dirige en général l'athlétique.

Être le directeur du canotage est une position si brillante dans cette petite aristocratie que j'ai entendu dire à un père qu'il pensait sérieusement à faire rester son fils à Eton une année de plus, afin qu'il eût la possibilité d'être *captain of the boats*. Le père ajoutait très sérieusement : « C'est une chose immense, voyez-vous, que d'être directeur du canotage ».

Le directeur actuel d'Eton a donné une forte impulsion à l'enthousiasme qui existait déjà pour le canotage. Lui aussi a été élevé à Eton ; il a été aussi un des membres de l'équipe du canot représentant Oxford, qui lutte toutes les années pour la

possession de la Tamise contre le canot de Cambridge. Le directeur d'Eton exerce lui-même ces équipes. Pour un étranger, c'est un spectacle peut-être assez surprenant de voir ce professeur distingué, une des puissances sociales de l'Angleterre, souverain, autocrate absolu, s'il en fut jamais, accompagnant à pied ou à cheval au bord de la Tamise les canots et leur criant ses critiques et ses observations. Ici, encore une fois, il faut remarquer qu'il n'est plus question d'un homme plus âgé voulant se mettre au point de vue des plus jeunes: leur point de vue est le sien : les élèves en ont bien conscience. Ils savent que, pour leur directeur, il est aussi important que le canot étonien remporte la victoire à Henley que pour le plus ardent des petits qui se précipitent en courant sur la rive, vociférant leur enthousiasme. C'est sans doute cette ardeur du directeur pour le canotage, aussi bien que sa prouesse personnelle (car avoir fait partie d'une des deux équipes universitaires est en Angleterre une marque de distinction pour la vie) qui a contribué à assurer la popularité de cet homme éclairé, une des illustrations de sa génération scolaire, au point de vue des études : il a remporté le *Newcastle Scholarship* pour lequel concourent chaque année les élèves les plus distingués. Inspiré par l'esprit d'une sage et courageuse réforme, il a su, d'une main ferme, et sans fléchir devant l'opinion, opérer les réformes qui lui ont paru nécessaires pour corriger maints abus qu'on reprochait à son petit royaume. Les partisans les plus zélés d'Eton ne nieront pas, je pense, que ces réformes ne fussent bien nécessaires.

Le *captain of the eleven* est chef du cricket; il choisit les membres de l'équipe représentant Eton, qui prennent part au « match » annuel qui a lieu à Londres entre Eton et Harrow au mois de juillet, un des événements les plus importants de l'année scolaire. Chaque maison, aussi bien que le collège proprement dit, a en outre son équipe de cricket, ainsi que de foot-ball, jeu qui consiste à lancer une balle avec le pied et à la faire passer entre deux poteaux situés sur le terrain de l'ennemi. Les directeurs de foot-ball s'appellent *keepers of the field*, eux aussi occupent des fonctions élevées et redoutables. Les *keepers of*

the wall et les *keepers of the racquet courts* sont également les directeurs de différentes variétés du jeu de balle.

La *Eton Society*, fondée en 1811, qui se réunit pour la discussion libre des questions du jour, est une assemblée à laquelle s'attache déjà un intérêt historique, puisque c'est là que maint orateur, qui s'est plus tard distingué au Parlement, a fait ses premières preuves. En feuilletant quelques numéros du *Eton Chronicle*, je prends, au hasard, les questions suivantes, qui ont été débattues à la *Eton Society* entre 1893 et 1898. Les discussions sont censées suivre la méthode parlementaire ; un des membres propose une question, un autre lui répond ; les autres membres prennent ensuite part à la discussion, puis on a recours aux voix pour adopter ou rejeter la question.

Parmi ces discussions, je trouve les sujets suivants, sans compter les questions vivement débattues de politique étrangère et intérieure du jour :

« Doit-on ouvrir les musées et les galeries le dimanche ? » Discussion assez faite pour étonner nos voisins d'outre-Manche, plus éclairés que nous à cet endroit. Les Etoniens ont eu le bon sens de voter « oui ».

« Fait-on une part assez considérable à l'athlétique en Angleterre de nos jours? » Les élèves ont répondu « oui ».

« Donne-t-on trop d'instruction aux classes ouvrières? » La majorité a répondu « oui ».

« La vivisection est-elle une chose à désirer? » Réponse : « oui ».

« La civilisation a-t-elle manqué son but? » Réponse : « non ».

Doit-il être permis à la police de se servir d'armes à feu? » Réponse : « oui ».

« La peine de mort doit-elle ou non être abolie? La majorité a été en faveur du maintien de la peine de mort.

« Est-ce que la crémation présente plus d'avantages que l'enterrement ? » Décidée affirmativement par une majorité d'une voix.

« Est-ce que la grève des ouvriers mineurs est justifiée ? » Réponse : « non ».

Les professeurs sont admis par invitation spéciale aux délibé-

rations de la Société aussi bien qu'à prendre part à la discussion qui suit ; c'est une innovation récente et heureuse.

IV

En somme, la condition actuelle d'Eton, au point de vue de la discipline aussi bien que des résultats intellectuels, est satisfaisante. Il est évident que là où il y a plus de mille jeunes gens âgés de douze à dix-neuf ans, il y en aura toujours une certaine proportion dont la conduite et la morale laissent à désirer. Mais ici la vie est arrangée de façon à réduire au minimum les dangers et les tentations propres à cette période.

Les élèves s'adonnent à de nombreux exercices en plein air, qui donnent un libre cours à leur vigoureuse énergie. S'ils jouissent, ainsi que nous l'avons indiqué, d'une assez grande liberté pendant certaines heures de la journée, cette liberté est contrôlée par un règlement strict, mais sage en même temps.

J'ai été très frappée d'un trait consigné dans le livre si intéressant de M. Demolins, *L'Education nouvelle*. Il signale la nécessité d'une permission écrite délivrée à l'élève qui quitte sa classe pour se rendre même auprès d'un professeur, permis sur lequel sont marquées l'heure et la minute même de la sortie de la classe et de la rentrée, afin que l'élève ne puisse flâner en route. Ce règlement d'une si inutile sévérité, cette méfiance envers l'élève auquel on n'ose même pas octroyer quelques minutes de flânerie, doit inévitablement produire toute une série organisée de petites dissimulations mesquines de la part de l'élève qui a justement conscience de l'inutile indignité que ce système lui inflige.

Les Anglais, au contraire, trouvent bon que les élèves aient la responsabilité de la liberté qu'on leur accorde libéralement, afin qu'ils sachent en faire un emploi légitime. Cette liberté est surveillée cependant par le règlement dont j'ai parlé. Il y a certaines limites bien définies dans Windsor et Eton, que l'élève ne doit pas dépasser. La grande rue d'Eton et la grande rue de

Windsor (ces deux villes, séparées seulement par un pont sur la Tamise, ne font en réalité qu'une seule) sont permises. Les rues transversales et latérales sont *out of bounds*, hors des limites. Dans ces limites, l'élève peut s'en aller droit devant lui pendant des « miles », sauf à faire acte de présence au moment de l'appel général dans le *school yard*, la grande place carrée entourée par les vieilles constructions collégiales. On peut être dispensé de l'appel par une permission spéciale accordée lorsque des parents de l'élève, ou des amis autorisés par eux, viennent en visite à Eton. Une fois pendant le trimestre, l'élève peut avoir *long leave*, c'est-à-dire une sortie de deux jours, du samedi jusqu'au lundi, mais seulement pour aller dans sa famille. Il peut aussi avoir un *short leave*, congé pour une journée. Les élèves ont congé aussi pour aller à Londres les deux jours du *Cricket Match* de Eton contre Harrow, à Winchester pour le *Cricket Match* contre Winchester, à Henley pour la régate publique sur la Tamise à laquelle prennent part les canots des universités et des *public schools*; à Bisley pour les concours de tir; aussi pour prendre part aux *field days*, grandes manœuvres des corps réunis des volontaires de tous les *public schools*.

Notons en passant que ces régiments de *volunteers* sont formés de jeunes gens tirés de toutes les classes de la Société, depuis la pairie jusqu'à la classe ouvrière; ils s'enrôlent volontairement, ils font régulièrement l'exercice, ils sont soumis à la discipline, et ils formeraient, au besoin, un corps d'armée de 215.000 hommes environ.

Sur ces 215.000, 4.000 environ seraient fournis par les *public schools* et 1.000 par les universités. Le régiment d'Eton comprend 300 volontaires, recrutés parmi les professeurs aussi bien que parmi les élèves.

Pour sortir le soir après que le collège est fermé (le *lock-up* a lieu à 8 heures en été et, selon la saison, entre 5 et 6 heures les autres trimestres), il faut un permis spécial qui n'est accordé que pour les réunions, soit concerts, soit conférences, auxquelles les élèves sont autorisés à assister.

Le cadre d'études d'Eton (j'ai sous la main le programme

officiel du trimestre courant), comprend les écritures saintes, le latin, le grec, l'histoire d'Angleterre, des notions générales de géographie, les mathématiques, le français, et l'allemand alternant avec l'étude du grec. En outre, dans le *first hundred,* ce qui correspond, je pense, à l'entrée en rhétorique, il y a ce qu'on appelle les *extra studies,* c'est-à-dire des études spéciales hors du cadre ordinaire parmi lesquelles l'élève doit faire son choix. Il peut, ou bien se spécialiser dans un des sujets qu'il a déjà étudiés, ce qui lui donne plus de chance d'obtenir un *scholarship* à l'université, ou bien commencer l'étude d'un sujet tout à fait hors du cadre, qui ne lui servira pas à grand'chose peut-être pour passer ses examens, mais qui, d'un autre côté, le mettra à même de développer quelques aptitudes ou préférences spéciales. Un antiquaire célèbre, qui n'avait pas réussi dans ses études classiques, a dit qu'il a dû son penchant vers l'archéologie à ces heures d'étude spéciale avec son professeur qui, voyant son penchant, eut l'intelligence de lire avec lui de vieilles chroniques anglo-saxonnes.

La liste de ces *extra studies* comprend, outre les sujets déjà énumérés, la chimie, la physique, les sciences naturelles, l'électricité, la musique et le dessin. La musique prend une place assez considérable à Eton. Il y a un orchestre, ainsi qu'une société d'orphéons, recrutés parmi les élèves aussi bien que parmi les professeurs, des réunions musicales fréquentes, des concerts, etc.

Ce cadre d'étude n'a évidemment rien de bien utilitaire : à moins que l'élève ne se destine au professorat, ses études de littérature classique ne lui serviront pas de gagne-pain. D'un autre côté, il me semble que, du moment où les études ne sont pas dirigées vers un but essentiellement pratique comme préparation à une carrière spéciale, le choix de ce qu'on doit apprendre ne peut être qu'arbitraire. On se borne tout bonnement à apprendre ce que savent ou ce qu'ont su les autres, ce qui recule le problème, mais ne le résout pas.

Un des défenseurs les plus ardents des études classiques à Cambridge a dit : « Il n'y a rien qu'il soit honteux de ne pas savoir

en sortant d'un *public school;* mais il y a beaucoup de choses qu'il est honteux de ne pas être en état d'apprendre vite et bien ».

Une certaine proportion des élèves d'Eton en sortent ayant fait de brillantes études classiques, ayant assimilé ce qu'ils ont appris et en ayant profité; d'autres, la majorité, en sortiront sachant, tant bien que mal, le latin, ayant quelques notions de géographie, de mathématiques, d'histoire, sachant un peu le français. Il y en aura encore une certaine proportion qui quitteront Eton ne sachant rien de ce qu'ils auraient dû apprendre pendant sept ans d'étude, peu capables de comprendre une allusion à l'art ou à la littérature. Mais cependant, ainsi que je l'ai déjà dit, ils auront été, eux aussi, façonnés à leur insu par ce qu'on leur aura fait péniblement lire et étudier pendant ces années. Au point de vue de ce qu'on apprend dans des livres, les élèves d'Eton sont comme le reste du genre humain : il y en a qui, lorsqu'ils entendent un nom célèbre dans l'histoire ou la littérature, ne se rappellent pas l'avoir jamais entendu; il y en a d'autres qui se contentent de le reconnaître sans savoir ce qu'il leur rappelle; il y en a une troisième catégorie pour laquelle ce nom représente toute une série d'idées vivantes. Ce n'est pas à cette dernière catégorie, je l'avoue, qu'appartient la majorité des Etoniens. En revanche, cependant, ils sortent presque toujours de leur école sachant ce que signifient les mots justice, courage, loyauté; ils ont appris à dire la vérité, à réprouver la délation, à se gouverner eux-mêmes aussi bien que les autres, et surtout à assumer et à porter la responsabilité. Ce seront, en somme, des hommes dont les actions seront gouvernées par un code honorable. Lancés plus tard dans la vie, n'importe de quel côté, — car les Étoniens embrassent les carrières les plus diverses, la colonisation, l'agriculture, le commerce, aussi bien que les professions libérales et la vie de fonctionnaire, — ils continueront à défendre (je ne dis pas que cela les rende chers à leurs voisins) les institutions de leur pays avec le même zèle qu'ils auront mis à défendre celles de leur école; ils sauront se débrouiller, pour la plupart, avec énergie, avec décision, avec

droiture. Voilà, en somme, ce que le *school boy* anglais, cet être singulier, moitié enfant, moitié homme, aura appris pendant ses années d'apprentissage. A défaut de connaissances intellectuelles, c'est déjà quelque chose — s'il est vrai que, ainsi que l'a dit le Père Didon : « L'éducation, c'est l'art d'émanciper les hommes ».

Mme Hugh Bell.

✓

UN ESSAI RÉCENT

D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE

Il y a cinq ans, avait lieu, à Oxford, l'ouverture d'un nouveau collège. Cet événement, dans une ville qui compte vingt-deux établissements de ce genre, pourrait sembler à des lecteurs français d'une importance plus que douteuse, s'il ne s'agissait d'une institution appelée sans aucun doute à susciter des initiatives dans notre pays. Il s'agit moins, en effet, d'un nouveau collège que d'un nouveau genre de collège, un collège populaire, un *Labour College*.

L'enseignement populaire est à l'ordre du jour. De plus en plus, le nombre va s'augmentant des généreux esprits qui éprouvent le besoin d'élever le niveau intellectuel du peuple et de préparer, dans nos démocraties modernes, des masses éclairées et instruites. De toutes parts des sociétés s'organisent, des bibliothèques se fondent, des conférences, des lectures, des cours sont donnés pour la vulgarisation des découvertes scientifiques. De toutes parts, se manifeste, dans les classes inférieures, un immense désir de se voir initiées à des mystères dont la modicité de leurs ressources les avaient jusqu'ici tenues éloignées. Il n'est donc pas inopportun d'exposer aux lecteurs de la *Science sociale* à quel nouvel essai ce mouvement vient de donner naissance chez nos voisins d'outre-Manche. Plusieurs pourront y trouver quelques suggestions pour une création analogue.

Ce nouvel établissement est dû à l'initiative d'un Américain, M. Walter Vrooman. Il avait vu de près l'enseignement populaire aux États-Unis. Deux de ses frères y ont consacré leur vie. L'un,

M. Carl Vrooman, est régent du collège d'agriculture du Kansas, où deux mille jeunes ouvriers viennent chercher à la fois une formation technique et une éducation politique. L'autre, M. Francis Vrooman, a pris une grande part au mouvement de l'*University-Extension* de Chicago. A l'expérience acquise dans sa coopération avec ses frères, M. Walter Vrooman joignait un profond sentiment des besoins actuels de l'ouvrier. Il avait puisé dans les doctrines de Ruskin un vif désir de faire participer les classes inférieures aux jouissances de l'esprit. Enfant de la libre Amérique, il avait en même temps compris la nécessité de citoyens instruits dans une nation jouissant du *self-government*. Doué d'un esprit pénétrant, organisateur émérite, il eut vite reconnu les insuffisances de l'enseignement populaire actuel, et sur quel plan il fallait désormais l'organiser. A peine eut-il entrevu son idéal, qu'il s'en vint en Angleterre pour se mettre à l'œuvre. Trois mois après son arrivée, tout était organisé ; sans le moindre recours au gouvernement, sans même un appel à la générosité publique, M. Vrooman n'hésitant pas à engager ses propres ressources au service de la cause. Par admiration pour Ruskin, et aussi pour rendre hommage au grand écrivain dont la vie n'a été qu'un plaidoyer en faveur des humbles et des déshérités, il donna à son œuvre le nom de Ruskin Hall.

C'est cette œuvre que je voudrais présenter aux lecteurs, en leur en exposant le but et le fonctionnement. Je puis le faire d'autant mieux que j'ai assisté de très près au fonctionnement de cette institution, ayant vécu pendant deux mois avec M. et Mme Vrooman, et ayant participé à cet enseignement par des leçons de français données aux ouvriers.

Mais je voudrais auparavant jeter un rapide coup d'œil sur l'enseignement populaire en France, afin de mieux faire ressortir ce qu'il reste à y faire.

I

Rien n'a été épargné, dans notre pays, pour l'instruction du peuple : ni la bonne volonté, ni surtout l'argent des contribua-

bles. A quoi ont abouti tant d'activités et d'énergies dépensées les unes dans un motif de pure générosité, les autres, le plus grand nombre, dans un dessein politique? A développer et à perfectionner l'enseignement à tous ses degrés, primaire, secondaire, supérieur. Le premier a été rendu obligatoire à tout homme venant en ce monde. L'accès des deux autres a été facilité de plus en plus aux jeunes gens pauvres. En outre, des initiatives privées s'ajoutant à l'action de l'État, on a organisé des cours d'adultes, multiplié le nombre des conférences, fondé des bibliothèques, etc.

Si, maintenant, nous prenions, à leur entrée au service militaire, une centaine de jeunes gens qui n'ont fréquenté que l'école de leur village, et que nous cherchions à reconnaître ce qui leur reste de cet enseignement, nous constaterions que, pour la plupart, le savoir se borne à la lecture, à l'écriture, et à un peu d'arithmétique.

Dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur, on a multiplié le nombre des bourses, procuré aux jeunes gens pauvres tous les moyens d'entasser diplômes sur diplômes. Loin de nous, certes, de protester contre les facilités offertes aux jeunes gens intelligents de sortir de leur condition, pourvu toutefois que ces facilités ne dépassent pas la mesure, et qu'on ne retire pas trop d'individus de leurs milieux pour les laisser ensuite retomber, déclassés et misérables. Mais la question est de savoir si l'on a élevé ainsi le niveau intellectuel de la masse. Or, est-ce avoir atteint ce but que d'avoir retiré quelques milliers de jeunes gens de leur humble condition pour les transformer en professeurs, en médecins, en avocats? Sans doute, fils du peuple, continuant pour la plupart à vivre à son contact, ils peuvent exercer sur lui une certaine et heureuse influence par leurs conversations, leurs conseils, leur dévouement. Mais, en somme, cela se borne à bien peu de chose, et nul ne songera à prétendre que le savoir et l'intelligence de la masse des ouvriers s'en trouvent sensiblement améliorés.

Restent les efforts tentés pour instruire les ouvriers à leurs heures de loisir : cours d'adultes, conférences, bibliothèques, etc.

L'État et les sociétés privées, tout le monde s'est mis à l'œuvre. « En 1894-1895, il y avait en France, dit M. Bourgeois, 7.322 cours d'adolescents pour garçons. A la fin de l'année scolaire 1895-1896, ce nombre est passé à 13.950 cours, c'est-à-dire qu'il a presque doublé. Ainsi donc, il y a eu, au commencement de cet hiver-là, 400.000 jeunes gens — vous entendez bien, 400.000 jeunes gens — qui sont venus sans autre poussée, sans autre pression que le bon conseil des bons citoyens qui les entouraient. Oh! je sais bien que 400.000 inscrits, cela ne veut pas dire 400.000 présents; il est certain que ce mouvement d'enthousiasme a été suivi d'un mouvement de recul. Mais il résulte des réponses envoyées par tous les directeurs de cours d'adultes à M. Édouard Petit qu'un peu plus de la moitié a persévéré, et qu'on a pu compter 270.500 adolescents et adultes qui ont, en réalité, durant le trimestre d'hiver, suivi régulièrement, trois fois par semaine en général, les cours d'histoire fondés en octobre[1]. » En 1896-1897, d'après le second rapport de M. Édouard Petit, les cours auraient presque doublé. Il y a eu, en effet, 24.528 cours dont 20.099 pour les jeunes gens.

Les conférences, causeries et séances de lecture ont suivi la même progression. En 1894-1895, la *Ligue de l'Enseignement* avait organisé 10.379 de ces séances. En 1895-1896, on en comptait 61.476. En 1896-1897, on montait à 67.313 conférences. Nul doute que cette progression s'est continuée durant les années suivantes.

Les bibliothèques n'ont pas été l'objet de moindres préoccupations. Chaque école de village a la sienne. Elles se sont multipliées dans les villes sous les noms de bibliothèques communales, bibliothèques paroissiales, bibliothèques scolaires, etc.

Il faut donc le reconnaître, l'activité n'a point manqué. Mais les résultats sont-ils en proportion de l'effort dépensé? A quoi se réduisent ordinairement les cours d'adultes? A entretenir les notions puisées à l'école primaire. Ce n'est que « le catéchisme de persévérance de l'école primaire », selon le mot de M. Bertrand,

1. *L'Éducation de la Démocratie.*

dans son livre de l'*Education intégrale*. Or, ces notions sont essentiellement élémentaires.

Les conférences, excellentes en elles-mêmes, perdent tout le fruit qu'on serait en droit d'en attendre. Ou bien elles traitent de sujets politiques, et, dans ce cas, elles sont toujours l'œuvre d'homme de parti qui ont à cœur non d'instruire des hommes, mais de gagner des partisans. Ou bien elles ont pour but de vulgariser les questions scientifiques, et dans ce cas, n'étant qu'un simple exposé, manquant de tous les caractères qui font le véritable enseignement, elles ne laissent dans la mémoire de l'ouvrier que quelques connaissances superficielles.

Quant aux bibliothèques communales, ou paroissiales, elles sont la plupart du temps organisées en dépit du bon sens, très souvent avec une indigne partialité, presque toujours sans aucune méthode. D'ailleurs, fussent-elles parfaites, l'ouvrier n'en tirerait pas grand profit, faute de direction dans ses lectures.

Et ce que nous venons de dire de la France peut s'appliquer à peu de choses près aux autres nations européennes, où l'on s'inquiète d'un enseignement populaire [1]. C'est le mérite de M. W. Vrooman et de ses collaborateurs d'avoir compris la nécessité d'une réforme radicale, et de l'avoir entreprise.

« Il y a, disait Mme Vrooman, dans un discours prononcé devant les dames d'Oxford, il y a dans chaque contrée des milliers de jeunes gens à qui l'espérance (si c'est là une espérance) de quitter leurs utiles travaux de l'usine ou de ferme, pour grossir inutilement le nombre des médecins ou des avocats, est refusée, et qui n'ont pas le temps, lors même qu'ils en auraient les moyens, de faire des études universitaires. Mais s'ils ne peuvent aspirer aux professions libérales, beaucoup d'entre eux, sans aucun doute, désirent prendre aux affaires nationales une part plus active et plus directe, soit comme membres d'associations, soit comme conseillers municipaux ou même membres du Parlement, et leur éducation est au moins aussi importante à

1. Il faut rendre justice cependant au mouvement des *University Extensions*, en Angleterre. Mais nous verrons en quoi leur œuvre est insuffisante.

leurs pays que celles des classes pour qui les faveurs de l'Université ont été si libéralement prodiguées.

« ..... Les masses réclament une instruction. Et quelle instruction ? La réponse à cette question vient des boutiques, des mines, des usines, des fermes d'Angleterre, d'où des centaines de lettres nous sont parvenues, exprimant de la part de leurs auteurs un désir intense de se voir initiés à la connaissance des grands faits et des forces du monde où ils vivent, de pouvoir résoudre le problème de leur propre existence, et de se rendre utiles à leurs concitoyens.

« ..... De plus en plus, l'ouvrier se reconnaît comme un votant, un législateur, un créateur de futures conditions sociales (*a maker of future social conditions*). Il n'admet plus ce credo qui attribuait si aisément sa condition inférieure à la volonté de Dieu. Il se reconnaît investi d'un pouvoir qu'il tient jalousement à exercer. Il sent que son heure est venue de se lever et d'agir. C'est à la société de l'éclairer et de l'instruire, si elle ne veut pas que son bras de géant ne fasse écrouler le temple sur nos têtes. »

Ainsi le but est clair : former des citoyens éclairés.

Mais, pour un tel but, un nouvel enseignement s'impose. L'instruction primaire étant absolument insuffisante, on constituera une sorte d'enseignement populaire supérieur; les tentatives faites jusqu'ici ont échoué faute de méthode et de suite; on constituera donc un enseignement méthodique. *Enseignement populaire, supérieur et méthodique*, telle est l'œuvre entreprise.

Qu'on remarque bien qu'il ne s'agit pas là de faire des lettrés au sens reçu du mot, mais des hommes bien élevés et solidement instruits. Il est vrai que beaucoup de gens ne peuvent encore concevoir la possibilité de produire de tels hommes sans les faire passer par la filière universitaire. C'est un préjugé qui ne peut disparaître qu'après bien des années. Pour n'avoir eu jusqu'ici qu'un type de bonne éducation, qu'un type de formation scientifique et littéraire, on a fini par se persuader qu'il n'y a en réalité qu'un seul type d'éducation possible. Et voilà comment nous rencontrons aujourd'hui tant de gens qui s'en vont deman-

dant et se demandant quelle peut-être la meilleure éducation.

« Je ne puis entendre ces gens, disait spirituellement M. Vrooman dans son discours prononcé à l'inauguration de *Ruskin Hall*, sans me rappeler l'histoire de cet étranger qui entra un jour dans un village, demandant à tous ceux qu'il rencontrait de vouloir bien lui indiquer son chemin. Interrogé sur le but de son voyage, il répondait qu'il avait oublié le nom de la ville, mais pensait qu'il se le rappellerait assez facilement si quelqu'un voulait être assez bon pour lui montrer la véritable route. En étude comme en voyage, tout chemin est bon si vous désirez aller où il conduit. Le genre d'éducation dépend uniquement du genre d'hommes que vous voulez faire. Le problème de l'éducation ne peut être posé, à plus forte raison résolu, tant que nous n'avons pas déterminé clairement, comme terrain de discussion, l'idéal d'humanité que nous voulons produire.

« Et quoi de plus absurde que de supposer que, dans un organisme social aussi hétérogène, aussi complexe qu'est le nôtre, il n'y avait qu'un type d'homme bien élevé, qu'un type de bonne éducation? Il y a autant de sortes d'éducation qu'il y a de différentes fonctions dans la société. Nous ne sommes pas de ceux qui limitent le nombre des gentlemen à une classe restreinte dont tous les membres sont formés sur le même moule, élevés dans les mêmes coutumes et traditions, doués des mêmes qualités physiques, mentales, morales et financières, animés du même idéal. Sans critiquer l'éducation de l'Université, nous prétendons qu'il y en a d'autres, aussi estimables, aussi élevées, et pour la majorité des hommes beaucoup plus praticables.

« Si vous désirez convertir un jeune homme en bibliothécaire, en traducteur, en docteur, il va de soi que vous aurez à choisir pour lui le système d'entraînement propre à faire de tels hommes, et pour cela l'éducation universitaire est non seulement la meilleure, mais la seule possible. Mais si, d'autre part, vous désirez avoir des citoyens capables, conscients de leurs droits et de leurs devoirs, des chefs d'opinion, *leaders of people*, il vous faudra suivre une toute autre voie. »

C'est cette nouvelle voie que *Ruskin Háll* vient inaugurer.

II

Le lecteur s'est déjà demandé, sans doute, quelle peut être cette voie, et comment il est possible de donner un enseignement supérieur et méthodique à des ouvriers, c'est-à-dire à des hommes disposant d'un temps très restreint, et si peu préparés par leur formation et leur travaux à des exercices intellectuels. Nous allons voir comment les fondateurs de *Ruskin Hall* ont résolu cette difficulté.

L'enseignement est donné ou bien directement au collège même, ou bien par correspondance. Examinons chacun de ces deux procédés.

A côté des immenses collèges dont l'ancienneté se lit sur leurs pierres noircies et effritées, et dont les richesses se sont accumulées depuis deux siècles, *Ruskin Hall* se dresse bien petit et bien humble. Point de ces immenses cours et jardins, point de cette architecture dont la richesse et la variété font l'admiration du touriste, point de ces tours qui dressent vers les nues leurs masses imposantes : mais une simple maison de modeste apparence, aux murs couverts de lierre. Les salles en sont spacieuses, et tout y a été si bien transformé et adapté qu'on les croirait construites en vue même du but qu'elles remplissent. Au rez-de-chaussée, les bureaux du secrétaire, la salle à manger, les cuisines; au premier, la bibliothèque et les salles d'études; aux second, troisième et quatrième, chambres à coucher, salle de bain, etc... Derrière, un jardin soigneusement entretenu projette par les fenêtres un air de verdure et de gaîté.

Telle est la première résidence préparée aux étudiants populaires. Ils viendront là, à n'importe quel moment de l'année[1], passer un aussi long temps qu'ils pourront. La maison peut en contenir vingt-six, ils sont actuellement au nombre de vingt et un[2].

1. Il n'y a pas de vacances.

2. Dans ce nombre on compte : 4 employés de bureau, 3 imprimeurs, 2 jardiniers, 1 menuisier, 1 charpentier, 1 représentant de commerce, 1 mineur, 1 télégraphiste,

Les conditions requises pour l'admission ne sont pas très sévères. Sans doute, au point de vue moral, l'étudiant doit présenter toutes garanties et certifier d'une bonne conduite. Mais, au point de vue intellectuel, on ne lui demande que de savoir lire et écrire : on se charge du reste.

Les conditions financières offrent un obstacle plus sérieux. Car enfin, il faut vivre, et l'on ne prétend point faire de *Ruskin Hall* un établissement de mendicité. Il faut que l'étudiant soit capable de s'entretenir lui-même. En le faisant, il conserve le sentiment de sa dignité, il profite mieux de son temps pour lequel il sait qu'il doit payer, il assure à l'œuvre une existence autrement solide que si elle devait reposer sur un continuel appel à la charité. Les frais d'ailleurs sont réduits au minimum : 40 shillings par mois, pour la nourriture et le logement, 10 shillings pour les frais scolaires. C'est donc un total de 50 shillings ou 63 francs par mois, exactement 31 livres ou 780 francs par an.

Si faible relativement que puisse paraître cette somme, elle est cependant quelque chose pour la bourse d'un employé ou d'un ouvrier, et c'est là une grande pierre d'achoppement. Toutefois nous verrons qu'en beaucoup de cas elle peut être soulevée.

On s'étonnera peut-être qu'avec 12 fr. 50 par semaine on puisse pourvoir à la nourriture et au logement d'un homme. Le procédé par lequel on y arrive est ingénieux : il a le double avantage d'être une source d'économies et de rappeler toujours aux étudiants la nécessité du travail manuel, les préservant ainsi de toute tentation de dégoût et de paresse. En bons Anglo-Saxons, ils ne doivent compter que sur eux-mêmes, et faire leur propre service. C'est une sorte de communisme dont l'intérêt de chaque membre est la grande force de cohésion. Chacun a son ouvrage fixé. L'un est cuisinier attitré, et comme tel est reçu gratuitement; deux sont désignés à tour de semaine pour le service de la table; les autres se partagent le reste du travail.

1 mécanicien, 1 agriculteur, 1 boucher, 1 employé de commerce, 1 cuisinier, 1 fabricant d'instruments scientifiques, 1 employé dans une manufacture de coton.

Le lever est à 7 heures. La toilette finie, chacun doit se mettre à l'œuvre; il faut qu'à 8 heures toutes les salles communes soient prêtes, balayées et chauffées, et la meilleure preuve que c'est possible, c'est que c'est fait chaque matin. A 8 heures, a lieu le *breakfast*, sérieux déjeuner à l'anglaise : café, pain et beurre, jambon et œufs, confitures. Au sortir de table, les étudiants remontent faire leurs chambres et se mettre à l'étude. A 1 heure, le gong les appelle au lunch, repas très simple afin qu'ils puissent étudier l'après-midi, s'ils le désirent: chocolat au lait, pain et beurre, fromage et confitures. A 6 heures, dîner. C'est le principal repas : soupe, viande, légumes, puddings en composent le menu, très respectable, on le voit.

Ainsi, par ce régime et par le travail en commun, on arrive à joindre les deux bouts. D'ailleurs cela représente par semaine environ 220 francs pour 20 personnes. Tous frais de service et tous bénéfices étant supprimés, il n'y a rien d'impossible à ce que cette somme leur procure un certain confortable. La caisse est administrée par une commission de trois membres élus. Ils ont à pourvoir à toutes les dépenses. Leur gestion est contrôlée de temps en temps par le principal.

Il va sans dire que les étudiants ne sont soumis à d'autre surveillance qu'à celle de leur propre conscience. Ils sont libres de sortir comme il leur plaît, et n'ont pour toute loi que celle d'être rentrés à 10 heures du soir. Mais ils ont, ce qui vaut mieux que tout surveillant, le sentiment de la nécessité où ils sont de profiter de leur temps; ils ont l'habitude du travail; ils ont un désir d'apprendre et de connaître dont on ne peut se faire une idée qu'en les voyant à l'œuvre; enfin ils ont leurs devoirs à faire et s'exposent, en cas de négligence, à une réprimande du « tutor », qui, renouvelée, peut entraîner l'exclusion.

Voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour les retenir sérieusement au travail. C'est d'ailleurs une tâche qui ne peut que les captiver. J'ai sous les yeux le programme de cette année, et je demande au lecteur la permission de le citer. Qu'on le compare avec celui de nos cours d'adultes. « Il est préparé, dit une notice d'en-tête, de façon à faire acquérir à l'étudiant les connaissan-

ces qui doivent faire de lui un citoyen intelligent. Le but est de lui donner une conception des forces du passé qui ont contribué à l'œuvre de la civilisation moderne, à lui faire connaître l'organisme social dont il fait partie, et la constitution des différentes nations où se parle l'anglais et à lui inspirer le désir de travailler dans sa sphère au progrès de l'humanité. »

Il est divisé en trois parties avec chacune un plan d'études, comme il suit :

Histoire. — 1. *Histoire constitutionnelle et politique d'Angleterre*, par M. Ch. Beard. Ce cours durera une année et se divisera en quatre sections :

a) Depuis les Germains au temps de César jusqu'à la Grande Charte.
b) Du règne d'Henri III à la fin du règne d'Élisabeth.
c) De Jacques I[er] aux temps présents.
d) Forme actuelle de la Constitution.

(Suit une liste d'auteurs à consulter.)

2. *Biographies anglaises*, par M. Hacking. On étudiera dans ce cours la vie des grands hommes d'Angleterre, en les considérant dans leurs rapports avec le temps où ils vécurent, et les conditions qui développèrent leur personnalité.

3. *Histoire d'Amérique*, par M. Beard. Ce cours se relie avec celui de l'histoire d'Angleterre, offrant ainsi une histoire complète des nations anglo-saxonnes, des temps anciens jusqu'à nos jours.

4. *Histoire du christianisme*, par M. W. Downing.

5. *Histoire de l'Europe depuis la chute de Rome* (ce cours ne commencera qu'en juin).

Science politique. — 1. *Institutions actuelles*. Ce cours consistera en conférences (une par semaine) faites par des hommes qui se sont acquis un nom dans les diverses questions concernant l'hygiène, l'éclairage, l'éducation, les institutions politiques, etc. Il sera d'une importance spéciale, vu son caractère pratique.

2. *Histoire industrielle*, par M. Hall. Ce cours retrace l'histoire de l'industrie anglaise, et la condition du travail aux différentes époques de notre histoire.

3. *Sociologie*, par M. Hird. Retrace l'évolution de la société depuis les formes les plus simples jusqu'à l'état social actuel.

4. *Économie politique*. Étude des théories économiques.

5. *Structure de la machine politique en Angleterre et en Amérique*, par W. Jalton.

Science et philosophie. — 1. *Histoire de la science*, par M. Hird. Ce cours montrera les relations de la science avec les progrès de l'humanité, et comment les sciences se sont peu à peu débarrassées des méthodes à priori.

2. *Psychologie et sociologie*, par M. Wirksteed.

3. *Éléments de psychologie,* par M. A. Hall.
4. *Introduction à la philosophie,* par M. A. Hall. Aperçu général sur les systèmes philosophiques, depuis Aristote jusqu'à Spencer.

L'ensemble de ces cours forme une moyenne de deux heures par jour. Le reste du temps est consacré aux lectures et aux compositions. La bibliothèque, encore bien peu considérable, fournit cependant, par le choix intelligent dont elle témoigne, une ample source de lectures. Les étudiants y ont à leur disposition tous les livres se rapportant aux cours qui leur sont faits, et peuvent ainsi compléter et enrichir les explications du professeur.

Mais la principale tâche est dans la dissertation. C'est sur elle que les fondateurs de *Ruskin Hall* portent toute leur attention. c'est sur elle qu'ils comptent pour former et développer l'intelligence et la personnalité de leurs élèves.

« C'est là le principal instrument d'une connaissance organique, dit M. Beard, dans une notice que je voudrais pouvoir citer tout entière, et dont plus d'un éducateur français pourrait tirer profit. Nous n'arrivons pas à cette sorte de connaissance par la simple appropriation mentale de faits, de figures, de lois et de propositions, pas plus qu'un homme ne devient athlète en mangeant beaucoup. Des études indigestes peuvent faire d'un homme un magasin ambulant d'informations (*walking storehouse of informations*), mais ne développent ni son jugement, ni sa personnalité, de même qu'une absorption considérable de nourriture peut donner de l'embonpoint, mais ne donne ni des muscles, ni des nerfs. C'est l'exercice seul qui transforme les aliments en muscles ; c'est par un procédé analogue que les choses apprises doivent être transformées en connaissances réelles. Des acquisitions faites par l'intelligence, cela seulement subsiste et profite qui se trouve incorporé à la structure vitale de notre esprit.

« ..... Nous n'acquérons la connaissance réelle d'une chose qu'en la reconstruisant nous-mêmes après l'avoir décomposée, et non en nous rappelant les noms de ses différentes parties. L'effort nécessité pour reproduire avec clarté et précision ce

que nous avons lu ou entendu est le meilleur exercice pour nous habituer à concevoir clairement et à nous exprimer de même. Or, c'est dans la thèse ou dissertation que se manifeste cet effort; son importance est donc capitale.

« Avant de pouvoir reproduire le sujet d'une conférence ou d'un livre, l'étudiant doit être entré complètement dans la pensée de l'orateur ou de l'écrivain. Mais un effort continuel peut seul le rendre capable de concentrer ainsi ses facultés sur un objet déterminé. C'est le premier pas à gagner. Par là, non seulement l'étudiant acquiert les matériaux nécessaires pour sa composition, mais, ce qui est beaucoup plus important, il développe en lui une nouvelle faculté qui, à mesure qu'elle grandira, le rendra facilement maître des sujets qui jusqu'alors surpassaient ses forces. Cette faculté est l'attention.

« ..... Lorsque l'étudiant a ainsi analysé la pensée de l'auteur, et s'est assimilé le contenu du livre, il est prêt à le reproduire dans son propre style, en y ajoutant la lumière de sa propre expérience, lumière bien faible au début, mais qui se fortifiera par la persévérance dans le travail.

« ..... Ainsi, la dissertation apparaît comme le meilleur moyen de former l'esprit, et de développer en lui des facultés d'attention, de précision, de clarté, de création. Ce sont ces facultés qui nous rendent capables de nous former sur les hommes et les choses un jugement indépendant. A force d'entrer dans la pensée d'un auteur, et de la reproduire dans nos propres phrases, nous nous habituons à la peser et à la juger. Nous ne l'acceptons plus aveuglément, mais nous commençons à la comparer avec ce que l'expérience nous a enseigné. Cette comparaison n'est autre chose que la critique, le premier degré de l'originalité. Nous ne nous arrêtons plus aux mots, mais nous allons jusqu'aux conclusions qu'ils expriment, et cherchons à en reconnaître la vérité ou la fausseté. Nous pesons les questions, et voulons savoir quels jugements la sagesse des générations passées a portés sur elles. Nous étudions ainsi les hommes et les institutions, et cherchons à atteindre les causes de tout ce que nous observons autour de nous. A partir de ce moment, l'étude perd

son caractère ennuyeux et servile, et devient de plus en plus facile et pleine de jouissances.

« En même temps, l'étudiant s'aperçoit qu'il a développé en lui le pouvoir de choisir ses lectures. Il sait maintenant ce qu'il doit lire et peut ainsi faire contribuer chaque heure passée avec ses livres au but qu'il vise. Il ne surcharge plus sa cervelle d'une masse de choses confuses qui ne peuvent produire en lui qu'une dyspepsie mentale, sans parvenir à le rendre maître d'un sujet. Dès lors, son travail ne le fatigue plus; il n'a plus à craindre le découragement qu'engendre le manque de résultats. Il sent ses facultés se développer et se fortifier, et découvre en lui des pouvoirs qui jusqu'alors n'existaient qu'à l'état de germes. »

C'est donc bien, on le voit, autour de la dissertation que se portent tous les efforts. Les cours et les lectures n'ont d'autre but que de fournir aux étudiants les matériaux qu'ils auront à coordonner d'une façon aussi parfaite que possible. Trois sujets leur sont donnés par semaine, correspondant aux cours les plus importants, histoire, sociologie, institutions. Trois des professeurs chargés de ces cours reçoivent un plein traitement qui leur est assuré par la fondation et par les droits scolaires. Ils doivent se tenir à la disposition des étudiants pour tous les renseignements dont ceux-ci peuvent avoir besoin, les diriger dans leurs travaux, et corriger leurs copies. Ils ont, en outre, à diriger l'enseignement par correspondance. On comprend quelle heureuse influence ces rapports continuels entre professeurs et élèves ne peuvent manquer d'exercer sur la formation de ces derniers, et combien de tâtonnements, d'incertitudes, de découragements, leur sont ainsi épargnés.

Les étudiants résidant à *Ruskin Hall* ne sont pas les seuls auditeurs des cours, ni les seuls participants à l'enseignement donné au collège même. Le nombre de ces internes est grossi de celui des privilégiés qui habitent Oxford, et peuvent ainsi, à leurs heures de loisir, venir bénéficier de l'enseignement de *Ruskin Hall*. Ils sont ainsi une soixantaine qui vivent dans leurs familles, et n'ont qu'à payer les droits de conférences et de correction.

Mais, à côté de ces favorisés qui trouvent le temps et les ressources nécessaires pour venir résider au collège, ou qui habitent à Oxford même, combien d'autres perdus dans les villes, dans les campagnes, qui se sentent épris du besoin d'apprendre, et qui manquent pour le satisfaire de tout moyen pratique, de toute direction. Les novateurs de *Ruskin Hall* ne les ont point oubliés.

Sans doute, on peut dire qu'ils ont été devancés dans cette voie par le mouvement des *University Extensions* qui existe depuis des années en Angleterre et en Amérique. Un professeur se rend dans une ville pendant les vacances, et y organise un cours de quelques semaines. Tout le monde peut y prendre part. Chaque auditeur a une dissertation à faire par semaine. A la fin du cours, il passe un examen sur les matières enseignées et reçoit un diplôme, en cas de succès. C'est là, certes, une institution louable, et qui peut donner de bons résultats. Mais est-elle suffisante? Six ou dix leçons dans une année peuvent-elles exercer une sérieuse influence sur la formation d'un esprit? De plus, ces cours n'ont aucun plan suivi. Telle année, un professeur traitera de Shakespeare ; l'année suivante, un autre étudiera le règne d'Élisabeth. En somme, ces cours n'offrent guère d'avantages que pour des personnes déjà préparées, pour des institutrices, pour des dames qui ont fini leurs études, et qui, vivant dans une ville sans Université, sont heureuses de profiter de cette occasion de se retremper un peu aux sources intellectuelles. Et cela est si vrai qu'ils ont fini par n'avoir plus guère qu'un auditoire de ce genre. Le nombre des employés ou ouvriers qui les suivent est extrêmement restreint. Enfin, leur but ne vise nullement l'éducation du citoyen, mais simplement à donner à l'auditeur une certaine culture intellectuelle et artistique.

Les fondateurs de *Ruskin Hall* pouvaient donc exercer leurs initiatives sur ce terrain, sans crainte d'être traités d'imitateurs. Et, en effet, leur enseignement par correspondance, *Correspondence School*, diffère complètement de celui de l'*University Extension*. Il en diffère par le but d'abord. « *Ruskin Hall Correspondence School,* dit le programme, tend à rendre l'ouvrier

capable de lire et d'étudier avec profit tout en vaquant à ses occupations journalières; à entretenir et à développer chez ceux qui auront étudié au collège les connaissances qu'ils y auront acquises; à donner à ceux qui sont privés des avantages d'une brillante éducation, la capacité de goûter les plaisirs de l'étude; à encourager la pensée personnelle, et par-dessus tout, à procurer à nos étudiants les connaissances nécessaires pour faire d'eux des citoyens intelligents et éclairés. » Ainsi, ce n'est plus seulement une certaine formation intellectuelle que cet enseignement se propose, mais bien l'éducation complète du citoyen; c'est toujours à cela qu'il tend, *to make intelligent citizens.*

Mais, où la différence entre *Ruskin Hall Correspondence School* et l'*University Extension* est encore plus frappante, c'est dans la méthode de travail. Il ne s'agit plus d'un enseignement de quelques semaines, mais d'un enseignement ininterrompu; les sujets de cours ne seront pas choisis arbitrairement, mais avec méthode et suite. D'ailleurs, le lecteur en jugera lui-même.

Toute personne qui désire profiter de cet enseignement, doit répondre à un certain nombre de questions capables de donner d'elle une idée assez exacte. Je me contente d'en citer quelques-unes : « Profession? — Age? — Santé? — Quelle sorte d'école avez-vous fréquentée? — Quels livres avez-vous lus, en histoire, en économie politique, en sociologie, en science, en littérature? — Désirez-vous recevoir des conseils sur le genre d'études qu'il vous faut faire, ou bien avez-vous déjà une opinion arrêtée touchant vos besoins intellectuels? — Dans ce dernier cas, dites quelles études vous préférez. — Combien de temps pourriez-vous consacrer chaque jour à l'étude? — Quelles sont vos opinions politiques? — Quelles sont vos ambitions politiques? — Quelle expérience avez-vous de la parole publique? etc.

Ainsi renseigné, le professeur, chargé de corriger les devoirs, sait à quoi s'en tenir sur la nature et l'opportunité de ses conseils.

Les conditions financières sont peu de chose : deux shillings pour le premier mois, un seul pour les mois suivants. Cela suffit

pour aider l'œuvre et laisser à l'étudiant le sentiment de sa dignité et de son indépendance[1].

La méthode de travail est la même qu'au collège, sauf, bien entendu, l'audition des cours. Elle consiste en lectures et en dissertations, les unes et les autres organisées sur un plan déterminé. Voici d'ailleurs ce que dit le programme :

« Les résultats d'une lecture sans méthode et sans but défini sont nuls pour ceux qui entreprennent la tâche difficile de leur propre éducation, *self-education*. Par exemple, l'étudiant qui lit le livre de Green, *Short History of the English people*, remarque souvent que son travail ne porte aucun fruit. Tout lui apparaît dans une sorte de brouillard où il ne peut rien distinguer; la multiplication des détails lui fait perdre le fil du récit, et, presque fatalement, il ferme le livre, pensant que l'histoire est quelque chose d'inabordable, et que le temps consacré à cette étude n'est pas récompensé. Afin d'obvier à ces difficultés, nous avons préparé un sommaire pour chaque genre d'étude qui sera entrepris. Ce sommaire aura pour but d'offrir une ligne continue à travers le champ exploré. Se servant de cette ligne comme base, l'étudiant peut ainsi réunir les faits recueillis dans ses lectures. En même temps, une liste d'auteurs sera indiquée pour permettre à l'étudiant d'étendre ses connaissances après avoir approfondi les points principaux du plan général. »

Suivent alors des conseils pratiques pour bien profiter d'une lecture. J'en extrais quelques-uns.

« C'est folie de vouloir tout lire dès le commencement. Contentez-vous d'une chose à la fois, et faites-la bien. Il faut d'abord apprendre les faits importants par une étude approfondie du livre qui sert de base à notre cours. Procurez-vous un exemplaire de cet ouvrage, et un cahier de notes. Mettez-vous alors à l'œuvre d'une façon systématique. Prenez des notes à l'encre, et écrivez aussi distinctement que possible sur la page droite de votre cahier. N'écrivez pas trop. Servez-vous du sommaire qui vous est

1. On remarquera que l'étudiant ne reçoit rien sans payer. C'est en effet un grand préjugé qui règne en France que tout ce qui est fait pour l'ouvrier doit l'être gratuitement. On n'estime pas beaucoup une chose qu'on ne paie pas.

envoyé, et recueillez autour de chaque titre et sous-titre de ce sommaire les faits contenus dans le texte. Ne travaillez pas comme une machine. Efforcez vous de penser, et arrêtez-vous souvent dans votre travail pour réfléchir sur ce que vous venez de lire, et en prendre un aperçu mental. Lorsque vous aurez étudié consciencieusement le livre fondamental, entreprenez l'étude d'un ou de plusieurs des ouvrages collatéraux. Écrivez alors les notes prises dans ces derniers sur la page gauche de votre cahier en ayant soin de les rapporter toujours aux premières. »

Je prends le sommaire qui a été envoyé pour le premier mois sur l'histoire d'Angleterre et cite le travail indiqué pour la première semaine.

Livre fondamental. — Green, *Short History of English people*, pp. 1-7.

Ouvrages collatéraux. — Gardiner, *Student's History of England*, pp. 1-26. — Stubbs, *Constitutional History*, vol. I, pp. 1-62. — Taswell-Langmead, *Constitutional History*, pp. 1-9. — Green, *Making of England*, pp. 1-25. — Oman, *History of England*, pp. 1-14.

I. Origine germanique de la nation anglaise.
  1. Angles, Saxons et Jutes, membres de la famille teutonique.
  2. Organisation politique des tribus.
    a) L'homme libre, fondement de l'organisme social.
    b) L'idée ancienne de justice.
    c) Force de la parenté.
    d) Tribunaux.
  3. Religion des tribus germaniques.
  Christianisme inconnu des tribus du Nord.

II. La Grande-Bretagne avant la conquête anglaise.
  1. Invasion romaine sous César.
  2. Dernière conquête romaine.
  3. Grande-Bretagne sous la domination romaine.
  4. Chute de l'Empire romain et rappel des troupes.
  5. Invasion des Jutes.

Et ainsi pour chaque semaine.

Une lecture faite dans de telles conditions est singulièrement facilitée, et ne peut manquer de profiter. Mais elle n'offrira cependant des chances complètes de succès que si elle est résumée dans une composition où l'étudiant, condensant les connaissances acquises, deviendra maître de sa pensée, en même temps

qu'il acquerra un style convenable. C'est pourquoi, à la fin de chaque semaine, se trouve une liste de sujets correspondant au travail de chaque semaine. Le sujet accompagnant le sommaire cité plus haut est le suivant :

« Les Anglais sur le continent. Parler du caractère des anciens Teutons, de leur amour de la liberté, de leurs idées politiques et religieuses. »

Chaque mois, l'étudiant doit envoyer la dissertation qu'il a choisie ; elle lui est renvoyée avec toutes les corrections et explications nécessaires.

Ici, une objection se présente. Où les ouvriers trouveront-ils les livres dont ils auront besoin? Pour ceux qui habitent en ville, point de difficulté : toute ville anglaise étant dotée d'un certain nombre de bibliothèques publiques, et organisées sans aucune arrière-pensée de cléricalisme ou d'anti-cléricalisme. Mais pour ceux qui habitent la campagne, la difficulté est réelle. Il fallait donc la prévoir et la résoudre. Elle l'a été au moyen de la bibliothèque de *Ruskin Hall.* Tout étudiant peut s'abonner à cette bibliothèque moyennant 12 fr. 50 par an, tous frais d'envoi compris, et recevoir les ouvrages indiqués dans les sommaires.

Pour l'enrichissement de la bibliothèque, un appel a été fait aux âmes généreuses et a commencé à être entendu. Actuellement, le nombre des ouvrages répond aux besoins, car on a pris le moyen ingénieux de couper les volumes en fascicules, de façon que le même livre peut se trouver à la fois dans cinq ou six mains, et en différents points du territoire.

Par cette méthode de correspondance, disparaît la presque impossibilité d'un travail personnel de la part de l'ouvrier. Par ces lectures organisées d'après un plan méthodique, par ces compositions qui chaque mois lui sont renvoyées, corrigées et expliquées, par les conseils de maîtres compétents qui sont là pour l'aider et lui répondre, il peut, même au fond d'une campagne, dans l'isolement d'une ferme, entreprendre sa propre formation intellectuelle qu'il viendra un jour, si c'est possible, compléter par quelques mois de résidence au collège. De plus,

pour entretenir de perpétuelles relations entre les étudiants et le centre de l'œuvre. des conférences seront organisées chaque mois dans les différentes villes de l'Angleterre pour grouper les étudiants d'un même district, et réchauffer une ardeur qui, abandonnée à elle-même, ne tarderait pas peut-être à se laisser vaincre par les difficultés du début.

Mais une telle œuvre, va-t-on penser, nécessite tout un corps enseignant. Il faut des professeurs pour corriger les dissertations, il en faut pour faire les cours, il en faut pour organiser des conférences dans les villes. Il n'y a pas à se demander s'il est possible de les trouver : le fait est qu'on réussit à les grouper. Un grand nombre d'hommes dévoués n'ont pas hésité à apporter à l'œuvre le concours de leur savoir et de leurs travaux. La fondation du premier établissement à Oxford facilitait singulièrement les débuts en permettant de trouver là dès le commencement un certain nombre de membres de l'Université, professeurs et étudiants, heureux d'apporter leur concours à une œuvre philanthropique et nationale.

De plus, on s'est adressé aux dames. Tant de personnes non mariées, jouissant de moyens qui leur assurent l'indépendance, ne savent comment passer leur existence! On était donc sûr de trouver là des dévoûments et des énergies dont l'appui serait considérable. Ce fut l'idée de Mme Vrooman et de cette idée naquit *Backwork Club*. C'est une association de dames qui veulent s'intéresser au développenent de la classe ouvrière. Un certain nombre sont venues habiter en commun. Elles s'occupent des travaux de correspondance, donnent des leçons aux étudiants, veillent à la bonne tenue du collège, et apportent ainsi par leur savoir et leur activité un concours précieux à l'œuvre naissante.

III

Telle est l'organisation du nouvel enseignement populaire. Reste à voir maintenant ses chances de succès, et à examiner les objections auxquelles il ne pouvait manquer de se heurter.

Des chances de succès, il en présente tellement qu'on peut garantir son avenir, et le considérer dès maintenant comme une institution établie. La plus sérieuse, la plus solide, c'est de répondre à un besoin actuel et réel. *Ruskin Hall* semble en effet apparaître à un moment où tous les esprits sentent la nécessité d'un enseignement populaire sérieusement organisé. Son établissement était à peine annoncé que, de tous les points de l'Angleterre, de tous les rangs de la société, lui parvenaient des témoignages de sympathie et d'encouragement. A la séance d'ouverture, parmi les milliers de personnes qui se pressaient dans l'immense salle de l'hôtel de ville d'Oxford, on comptait un nombre considérable de délégués des Trade-Unions et des Sociétés coopératives, représentant un ensemble de plus de trois cent mille ouvriers. En même temps, l'engagement était pris de porter la question au Congrès général des Trade-Unions qui doit se tenir l'an prochain, et d'obtenir d'elles un appui efficace, et la création d'un certain nombre de bourses.

Le monde universitaire, qui, en Angleterre et surtout à Oxford, représente la partie la plus conservatrice de la nation, se montrait mieux disposé qu'on pouvait s'y attendre, et *Ruskin Hall* ne tardait pas à recevoir droit de cité parmi les vieux établissements aristocratiques, au milieu desquels il semble symboliser l'avenir de la démocratie. Beaucoup de professeurs applaudissaient à l'œuvre nouvelle, et quelques-uns, ne se contentant pas du concours de leur sympathie, lui apportaient celui de leur savoir : un grand nombre d'étudiants prenaient rang parmi les coopérateurs, et s'engageaient à aller durant les vacances (si longues à Oxford) faire des conférences dans les villes.

La presse, un peu hésitante au début, ne tardait pas à saluer d'applaudissements presque unanimes la naissance de l'œuvre nouvelle. Enfin un certain nombre d'hommes éminents promettaient leur concours et s'inscrivaient comme conférenciers. Bref, on peut dire sans exagération que l'attitude générale est une attitude favorable.

Et cela tient aussi à ce que *Ruskin Hall* n'apparaît point comme l'arme d'un parti, ni d'un secte. Il reçoit tous les par-

tis, il admet toutes les confessions, ou plutôt il reste en dehors des uns et des autres, et par là même n'excite aucun soupçon

Mais la meilleure preuve que *Ruskin Hall* répond à un besoin réel, c'est que le nombre des étudiants va chaque jour grossissant. Il y a peu de temps qu'il fonctionne, et il compte déjà près de quatre cents élèves correspondants et résidents[1]. Et chaque jour apporte de nouvelles demandes. Rien de plus intéressant que ces lettres provenant de toutes les parties de l'Angleterre, des usines, des magasins, des ateliers, des fermes. Chacune d'elles est un coup de sonde dans l'âme de la nation. Je voudrais pouvoir les citer toutes au lecteur pour lui donner une idée des sentiments qui animent cette jeunesse. Point de déclamations, point de cris de révolte, mais un besoin unanime de s'instruire, de s'élever, de se dévouer.

Ici, c'est un imprimeur de vingt-neuf ans : « Je souffre, dit-il, d'un manque général de connaissances concernant les problèmes sociaux et autres de notre époque. »

Là, c'est un ouvrier mécanicien : « Je désire, écrit-il, recevoir une instruction suffisante pour faire de moi un citoyen utile, capable de penser, de travailler, et d'agir sagement et bien. »

« Je veux, écrit un imprimeur, exercer une influence sur ceux qui m'entourent, et m'efforcer de les rendre capables de penser par eux-mêmes, et d'employer leurs forces intelligemment et non comme des machines. J'ai négligé dans le passé les occasions de m'instruire, mais je suis de ceux qui pensent qu'il n'est pas trop tard pour bien faire, et que là où il y a une volonté, il y a un chemin. »

Voici ce qu'écrit un employé de bureau : « Je veux devenir un membre utile de la société, exercer une bonne influence autour de moi, et prendre un intérêt éclairé aux matières qui concernent le bien national. » Un ouvrier, dans une fabrique de papiers, après avoir cité les livres qu'il a lus : « Je veux, dit-il, souligner ceux qui m'ont procuré le plus de plaisir, bien que vous ne deviez pas croire que c'est seulement le plaisir que je

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, le nombre des étudiants résidents est au complet, et celui des élèves correspondants s'est augmenté de quelques centaines.

recherche en eux ; ce que je leur demande avant tout, c'est le pouvoir de m'instruire et de me rendre utile. »

Mais ces citations m'entraîneraient trop loin. Toutes se ressemblent d'ailleurs ; dans toutes c'est la même volonté de s'instruire, de participer aux plaisirs de l'intelligence, et de se rendre plus capables et plus utiles.

Doit-on dire que *Ruskin Hall* n'a rencontré, ni sceptiques, ni opposants? Quelle est l'œuvre qui n'a pas les siens? On s'attend un peu au genre d'objections soulevées. Les ouvriers que vous aurez ainsi retirés de leurs travaux par leur faire passer plusieurs mois dans un collège, voudront-ils les reprendre? C'est, en somme, l'objection de tous ceux qui craignent de voir l'instruction se répandre dans le peuple. La première raison pour laquelle les ouvriers retourneront à leur travail, c'est la nécessité où ils seront de le faire. Comment pourraient-ils vivre autrement ! Ce n'est pas ce qu'ils auront appris qui les rendra capables de s'en retourner médecins ou professeurs. Mais alors, ajoute-t-on, en leur ouvrant ainsi de nouveaux horizons, et en les condamnant ensuite à un travail manuel, n'est-ce pas les rendre malheureux inutilement? Cette objection repose sur un fondement qui tend de plus en plus à disparaître, que le travail manuel a quelque chose de déshonorant et de dégradant. A mesure que ce travail reprendra ses droits et sa place, l'ouvrier cessera de rougir de son état. Et d'ailleurs pourquoi l'ouvrier sera-t-il plus malheureux parce qu'il sera plus instruit? Ne trouvera-t-il pas au contraire dans son instruction une foule de jouissances qu'il ne soupçonnait point auparavant, les jouissances intellectuelles? Et lors même que cette instruction ouvrirait de nouvelles voies à ses désirs, ne vaut-il pas mieux un désir noble et élevé, même non satisfait, que la satisfaction d'un désir animal et grossier?

Une objection beaucoup plus sérieuse porte sur la difficulté où seront les jeunes gens, dans la concurrence actuelle, de quitter leurs places pour venir au collège. C'est là, il faut bien l'avouer, un grand obstacle. Mais s'il ne peut être complètement écarté, il peut l'être au moins dans une certaine mesure. On peut distinguer deux catégories d'employés : ceux qui occupent

un emploi fixe et payé au mois, et ceux dont le travail n'a aucune fixité, qui sont payés à la journée ou à la tâche. Pour la première catégorie, où l'on peut faire rentrer tous les employés de l'État, tous les employés de bureaux et de magasins, un grand nombre d'ouvriers de manufactures et d'ateliers, l'obstacle est sérieux. Venir au collège, c'est risquer de perdre sa place et de se voir condamner à en chercher une autre, sans succès peut-être. Toutefois, il y a dans tous les genres d'affaires des moments de l'année où le travail presse moins. Très souvent, dans ces périodes, le patron n'hésite point à donner à quelques-uns de ses employés des congés d'un ou de plusieurs mois. Pour les employés de l'État, c'est chose assez courante que d'obtenir de telles vacances. Et puis, il faut compter un peu sur le temps pour arranger les choses. Un grand nombre de patrons ont déjà promis de faire tout leur possible pour favoriser la marche de l'œuvre. De plus, les Trade-Unions et les Sociétés coopératives sont saisies de la question, et vont tâcher de la résoudre, autant qu'il est possible, en usant de leur pouvoir pour s'efforcer d'obtenir la bienveillance des patrons envers ceux de leurs employés désireux de perfectionner leur instruction.

Pour l'autre catégorie d'employés, ouvriers de fermes, maçons, charpentiers, terrassiers, ouvriers des docks, etc., la difficulté n'est plus la même. Il leur sera toujours aussi facile de trouver du travail au sortir du collège que cela leur est facile, presque chaque année, après les mois de morte saison.

La question d'argent n'est pas moins importante. Où l'ouvrier trouvera-t-il les ressources nécessaires pour un séjour au collège? Un certain nombre, notamment des fils de petits patrons, de petits fermiers pourront faire ce sacrifice, et la meilleure preuve, c'est que, dès le premier jour, vingt l'ont fait. De plus, à mesure que l'œuvre ira grandissante, on procédera à la création de bourses. On compte pour cela sur les personnes généreuses qui ne manquent pas en Angleterre. On compte également sur les Trade-Unions et les Sociétés coopératives. Lorsqu'une de ces sociétés aura remarqué parmi ses membres un jeune homme offrant des garanties d'intelligence et de capacité qui peuvent

faire voir en lui un futur homme d'action, un futur orateur, un futur secrétaire, elle pourra facilement faire le sacrifice des frais nécessaires à son instruction. Les fondations privées serviront à récompenser les étudiants qui se seront distingués dans leurs travaux de correspondance. Le collège n'étant pas accessible à la majorité, il est à désirer en effet que la minorité qui viendra s'y former soit une minorité d'élite, des jeunes gens d'avenir, capables d'exercer autour d'eux une réelle influence, des *leaders of people*.

En somme, le moment n'est pas aux objections : il est toujours si facile d'en accabler une œuvre naissante. La sagesse est d'attendre et de voir quelle marche prennent les choses. Or, pendant que les sceptiques sourient, que les opposants objectent, l'œuvre avance. « *It grows*. » comme on dit ici. Le nombre des étudiants s'accroît chaque jour. De nouvelles fondations sont en projet, et s'il faut en juger par la première, elles ne tarderont pas à être exécutées : Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, Cardiff se trouveront ainsi dotées d'institutions semblables qui formeront autant de sources intellectuelles où la classe ouvrière pourra puiser ses moyens de formation et de développement. Heureux pays, où l'on peut faire quelque chose sans que la politique s'en mêle, sans que ce soit une œuvre de cléricaux ou de libres penseurs, sans que l'État regarde d'un œil anxieux quels sont ces novateurs, sans que la presse se demande ce que veulent ces étrangers, sans que le peuple crie à l'espionnage !

A. Pernotte.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

Typographie Firmin-Didot et C[ie]. — Paris





